HISTOIRE

DU CANADA.

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS
POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES

DEPUIS L'AN 1615

PAR

GABRIEL SAGARD THEODAT

AVEC UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS.

PREMIER VOLUME.

PARIS
LIBRAIRIE TROSS
5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5.

1866

NOTICE

SUR

F. GABRIEL SAGARD THÉODAT

ET SON ŒUVRE

PAR

H. EMILE CHEVALIER

Servant d'introduction à la nouvelle édition

DE

L'HISTOIRE DU CANADA

PAR LE F. SAGARD

PARIS

LIBRAIRIE TROSS

5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5

1866

I

L'*Histoire du Canada* et le *Grand Voyage au pays des Hurons*, par Gabriel Sagard Théodat, sont en général si peu connus, malgré l'excellence relative de ces deux ouvrages, mais vraisemblablement à cause de la rareté des éditions anciennes (1), que la plupart des biographes et bibliographes n'ont fait aucune mention de l'œuvre ou de l'auteur, et que le très-impartial historien du Canada, M. F. X. Garneau, semble avoir ignoré jusqu'à leur existence.

Je ne vois pas, en effet, qu'il en parle en l'une ou l'autre édition de son *Histoire du Canada*. Il paraît même méconnaître l'époque exacte de l'établissement des Récollets au Canada. D'après M. Garneau, ces religieux ne s'y seraient fixés que vers 1620 (2), tandis que cinq années auparavant ils débarquaient et fondaient un couvent à Québec. Dans son livre,

(1) On a offert, durant des années, 1,200 fr. d'un exemplaire de l'*Histoire*, sans pouvoir s'en procurer un seul.

(2) *Histoire du Canada*, par F. X. Garneau, 2e édition, tome I, pages 63-64.

Sagard en fournit des preuves authentiques (1). L'intéressant travail intitulé *Les Ursulines de Québec* publie d'ailleurs les lignes suivantes :

« Le plus grand témoignage d'amour que Dieu, dans sa bonté infinie, puisse donner aux nations infidèles, c'est de les appeler à la connaissance de son admirable lumière. L'année 1615 fut une année de miséricorde pour le Canada, signalée par l'arrivée des premiers missionnaires Récollets, le P. Denis Jamay, le P. Joseph Le Caron et le Frère Pacifique du Plessis.

« Ce fut, dit M. l'abbé Ferland, un beau jour
« pour Champlain et pour les colons réunis autour
« de lui, que celui où, dans la petite et pauvre cha-
« pelle de Québec, ils assistèrent pour la première
« fois (le 25 juin 1615) au saint sacrifice de la
« messe, sur les bords du grand fleuve St-Laurent,
« inaugurant ainsi la foi catholique dans le Ca-
« nada. »

L'oubli de M. Garneau, en ne mentionnant pas Sagard, est d'autant plus regrettable qu'il savait fort bien que la colonisation de la Nouvelle-France fut une entreprise essentiellement cléricale. Il le dit en vingt endroits de son *Histoire*. Aurait-il pu l'omettre aussi? Non. Quand Jacques Cartier partit, en 1535, pour son second voyage, sa commission ne portait-elle pas que François Ier s'était décidé à le renvoyer au Canada pour « induire les peuples d'iceux pays à croire à notre sainte foi », et, par là, « mieux parvenir à faire chose

(1) Sagard, tome I, pages 36 et suivantes.

agréable à Dieu notre créateur et rédempteur, et qui fût à l'augmentation de son saint et sacré nom et de notre mère sainte Eglise? »

M. Moreau (1), à qui j'emprunte cette citation, ajoute avec raison :

« Cette pensée fondamentale de la colonisation canadienne se retrouve également dans tous les titres des premiers gouverneurs de l'Acadie. Henry IV recommandait au marquis de la Roche spécialement l'agrandissement de la foi catholique (2), et, dans la commission de De Montz, il définissait ainsi le devoir principal du gouverneur colonial : « Sou-
« mettre, assujétir et faire obéir tous les peuples de
« ladite terre à son autorité et par les moyens d'i-
« celle à toutes les voies les appeler, faire instruire,
« provoquer et émouvoir à la connoissance de Dieu
« et à la lumière de la foi et religion chrétienne. »

En faisant ces remarques, je n'ai ni la prétention

(1) *Les Prêtres français émigrés aux États-Unis*, par M. C. Moreau.

(2) Dans les lettres patentes délivrées en 1598 par Henry IV au marquis de la Roche, il est stipulé que « le sieur de la Roche aura *particulièrement* en vue d'établir la foi catholique » ; et dans les lettres de Louis XIII, datées de Saint-Germain-en-Laye, le 20 mars 1615, on lit : « Les feu rois nos prédécesseurs ayant acquis les titre et qualité de Très-Chrétien en procurant l'exaltation de la Sainte Foi Catholique, Apostolique et Romaine, et en la défendant de toutes oppressions... et soit ainsi que nous soyons remplis d'un extrême désir de nous maintenir et conserver ledit titre de Très-Chrétien, comme le plus riche fleuron de notre couronne... voulant non-seulement imiter en tout ce qui nous sera

ni le désir de critiquer l'*Histoire du Canada* par M. Garneau. Il me siérait mal de m'attaquer à ce beau monument de l'esprit humain, à moi qui en ai fait un juste éloge lors de son apparition à Québec.

Je me plais à répéter ce que j'écrivais alors dans la *Ruche littéraire*, de Montréal :

« L'*Histoire du Canada* de M. Garneau est une de ces œuvres rares qu'on ne saurait trop estimer, malgré de légers défauts dus à la timidité de l'auteur, qui parfois hésite à se prononcer contre les abus, dans la crainte de froisser quelque fraction de cette société dont il s'est fait le chroniqueur. »

Le reproche que je me pense en droit de lui adresser aujourd'hui, c'est d'avoir passé sous silence le livre si curieux du frère Sagard ; c'est d'avoir publié, un peu bien par ignorance j'imagine, les lignes que voici :

« Il y a peu de pays, en Amérique, sur lesquels ont ait tant écrit que sur le Canada, et qui soient, après tout, si pauvres en histoires ; car on ne doit pas prendre pour telles plusieurs ouvrages qui en portent le nom et qui ne sont autre chose que des mé-

possible nosdits prédécesseurs, mais même les surpasser en désir de faire établir la foi catholique et icelle faire annoncer ès terres lointaines, barbares et étrangères où le saint nom de Dieu n'est pas invoqué... »

En donnant cet extrait, l'auteur des *Ursulines de Québec* attribue les lettres qui le contiennent à Henry IV, sans se rappeler que ce monarque avait été assassiné cinq années auparavant, le 10 mai 1610.

moires ou des narrations de voyageurs, comme l'*Amérique septentrionale* de la Potherie (1). »

M. Garneau, toutefois, ne ménage pas les louanges au père Charlevoix. A mon sens, on pourrait beaucoup rabattre de cet enthousiasme pour le célèbre jésuite, dont l'*Histoire de la Nouvelle-France*, très-partiale, très-crédule, d'une digestion laborieuse, est plutôt l'œuvre d'un compilateur puisant à des sources, qu'il n'indique pas toujours, que celle d'un historien sérieux. On peut s'étonner à bon droit que le révérend Père ne souffle mot du frère Sagard, quoiqu'il daigne, cependant, raconter la mort du compagnon de ce dernier, le père Nicolas Vieil, qui se noya en 1625 dans la rivière des Prairies, non loin de Montréal et près d'un village auquel depuis, et pour cette cause, on a donné le nom de Sault au Récollet. De Sagard, de son *Histoire* ou de son *Voyage*, rien (2). Bien plutôt, Charlevoix laisse percer la joie qu'il ressent de *l'exclusion* des PP. Récollets du Canada, en 1635, et de leur remplacement par les PP. Jésuites. Après avoir raconté l'arrivée de ses confrères les PP. Brebeuf et Ennemond Masse, il ajoute :

« Jusque-là, on avait plutôt préparé les voies à l'établissement du Christianisme parmi ces sauvages que commencé une œuvre qui demandait une

(1) *Histoire du Canada*, par Garneau; préface de la deuxième édition. — Québec, 1852.

(2) Soyons juste. Il *veut bien* lui consacrer dix lignes, mais seulement dans ses *Fastes chronologiques !* mais seulement pour le taxer d'ignorance ! J'y reviendrai dans le cours de cette étude.

plus grande connaissance qu'on n'en avait encore pu acquérir de leur langue, de leurs coutumes, de leur croyance et de leur génie. Dans le séjour que les PP. Récollets avaient fait parmi eux, ils en avaient gagné quelques-uns à Jésus-Christ, mais ils n'en avaient pu baptiser que très-peu (1). »

Les PP. Jésuites furent appelés en 1625 au Canada, *sur la demande des PP. Récollets*, et principalement sur la proposition du P. Sagard, pour seconder ceux-ci dans leur mission; on trouvera aux pages 789 et 790 de la nouvelle édition que nous publions une lettre de remercîment du P. Lallemand au P. Provincial des Récollets, datée de Kébec, 28 juillet 1625. Le F. Sagard parle longuement de l'arrivée des Jésuites dans la Nouvelle-France. Il dit (page 784):
« Le choix que nous fismes desdit Pere (*sic*) Jesuites
« pour le Canada fut fort contrarié par beaucoup de
« nos amis, qui taschoient de nous en dissuader,
« nous asseurant qu'à la fin du compte ils nous met-
« troient hors de nostre maison et du pays, mais il
« n'y avoit point d'apparence de croire à ceste mes-
« cognoissance de ces bons Pères. » Il est donc surprenant que les Jésuites soient restés muets sur le compte de Sagard, qu'on sache peu de chose de ce chroniqueur si bon, si naïf, et que même dans la volumineuse collection des *Relations des Jésuites*, depuis 1632 jusqu'en 1673, publiée à Paris et réimprimée il y a quelques années à Québec, on chercherait vaine-

(1) *Histoire et description de la Nouvelle-France*, par le P. de Charlevoix, de la Compagnie de Jésus, tome I, liv. V, page 277, édition de MDCCXLIV.

ment des détails relatifs à l'honnête auteur du *Grand Voyage au pays des Hurons* (1).

Nous sommes pourtant assurés que le lecteur nous saura gré d'avoir réédité son œuvre et que l'historiographe futur de l'Amérique y puisera de précieux matériaux sur les régnicoles actuels et les aborigènes; car, ainsi que l'a judicieusement observé M. Garneau, « les historiens de ce continent sont affranchis des difficultés qui ont embarrassé pendant longtemps ceux de l'Europe, par rapport à la question de l'origine des races dont descendent les différents peuples coloniaux américains. Ils peuvent, en effet, indiquer sans peine le point de départ du flot d'émigrants dans les diverses contrées de l'ancien monde, et suivre leur route jusque dans la plus obscure vallée où un pionnier eût élevé sa hutte dans le nouveau. S'ils veulent remonter au delà, ils trouveront tout fait par l'ardeur avec laquelle les Européens ont travaillé à régler définitivement la question de leur origine. Mais si cette grande tâche est finie pour eux, il en reste une autre semblable à finir pour les indigènes de l'Amérique, qui offre encore peut-être plus de difficultés et qui a déjà exercé l'ingéniosité de beaucoup de savants (2). »

A ce propos, nous désirons soumettre ici un certain nombre d'observations.

(1) Fait déplorable et singulier aussi : l'abbé Ferland, ce chercheur infatigable, ce véritable et modeste savant, qui a tant fait pour remettre en lumière l'histoire du Canada, l'abbé Ferland paraît n'avoir lu jamais Sagard !

(2) *Histoire du Canada*, par Garneau : discours préliminaire, note.

II

Depuis quelques années les sciences ethnographique et philologique ont heureusement accompli des progrès considérables, sérieux, qui permettront de déchirer bientôt le voile dont sont couvertes les pages de plusieurs grandes parties de l'histoire de l'univers.

Ainsi, dernièrement encore, on entassait hypothèse sur hypothèse, erreur sur erreur, pour prouver que l'Amérique n'avait dû, n'avait *pu* être peuplée que par des migrations, venues d'Asie, puis d'Europe. Qui n'a souri aux intempérances de pensée et de langage de l'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains ?* Ces pauvres Américains, il était bien difficile aussi de les reconnaître, de les avouer à la société catholique du XV[e] siècle et à celle des deux siècles suivants! Ils s'affirmaient envers et contre les Écritures. Fait inouï! N'ayant pas pris droit de naissance à la dispersion de la tour de Babel, il leur était, de par l'Église, interdit *d'être*, sauf pourtant des esclaves. On sait que, si un pape avait déclaré que l'Amérique ne pouvait exister, et avait, en conséquence, excommunié quiconque supposerait que la terre possédât deux hémisphères habités par des

« animaux raisonnables, » un autre pape (1), de par son autorité pontificale, fit présent de l'Amérique à un prince espagnol. La fine raillerie de François 1er à ce sujet est connue aussi. Quand on lui rapporta que les Portugais et les Espagnols faisaient, en vertu de cette bulle, main basse sur les immenses contrées transatlantiques nouvellement découvertes, il dit à Chabot, son premier amiral :

« Eh quoi! ils partagent tranquillement entre eux toute l'Amérique sans souffrir que j'y prenne part comme leur frère! Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage! »

Pöur François, comme pour Isabelle, Ferdinand et les monarques européens, comme aussi pour la cour de Rome, les Américains étaient retranchés de l'humanité. A peine le saint-siége daigne-t-il les placer au niveau des singes! Malgré les merveilles de civilisation découvertes au Mexique, au Pérou, au Chili, on s'obstina longtemps à leur dénier le titre d'hommes. Et, comme nous le disions plus haut, nombre de gens se refusent, même encore aujourd'hui, à admettre que l'Amérique a possédé, de longtemps, une population indigène autochthone (2).

(1) Alexandre VI. Qui n'a lu son étrange bulle en date de 1493, et commençant par ces mots : *Motu proprio, non ad vestram vel alterius pro vobis*, etc. ?

(2) Il y a quelques années à peine, M. de Lamartine a osé écrire et publier cette phrase incroyable : « Le globe est la propriété de l'homme; le nouveau continent, l'Amérique, est la propriété de l'Europe! »

III

La lumière pénètre néanmoins maintenant les ténèbres que les préjugés religieux avaient épaissies, à plaisir, sur le berceau des Américains. Les investigations des curieux, les considérations des savants, les torches du libre examen, ont porté la clarté dans cette nuit profonde. Pour moi, je n'hésite pas à me ranger à l'opinion du consciencieux explorateur H. B. Schoolcraft. *Les Américains ne sont pas un peuple* NEUF, *mais un peuple* DÉGÉNÉRÉ (1). Voilà le résumé de sa pensée, la pensée aussi de l'archéologue D. B. Warden, du professeur suédois Kalm, le premier qui ait parlé des monuments anciens de la vallée des États-Unis; voilà aussi l'idée de Douglass, de Carver, Forster, Roberston, Humbolt, de tous ceux, en un mot, qui se sont efforcés d'exhumer de ses forêts millénaires, de ses interminables prairies mouvantes, de ses vastes mers intérieures ou des abîmes de ses fleuves-rois, le passé de l'homme sur le continent américain.

Nouveau monde, l'a-t-on désigné. Oui, nouveau pour ceux de nous qui l'ont retrouvé dernièrement,

(1) Voyez *Algic Researches*, by Henry Rowe Schoolcraft.

mais plus vieux que le nôtre peut-être aux annales des âges. S'il est vrai que le crépuscule du soir enveloppe encore, pour les plus pénétrants, ces dolmens, ces kroumleac'hs, ces tumuli, et cette cohorte de six mille géants pétrifiés de la plaine de Carnac (1), qui arrêtent si souvent le voyageur en France et le plongent en de longues rêveries ; s'il est vrai que l'histoire gaélique soit encore un livre fermé aux plus érudits de notre monde, quoique l'on ait ramassé, épars, mutilés, quelques-uns de ses feuillets, tantôt sur un point, tantôt sur un autre du globe, comme par exemple en Bretagne, en Écosse, dans les steppes de la Russie, aux confins de l'océan Glacial ou à l'île Tinian, ou à celle de Pâques, et jusque vers le pôle antarctique, les mêmes ombres, mais aussi des monuments fréquemment semblables, d'une antiquité incalculée toujours, se déployent sur la naissance, sur l'industrie, des premiers habitants de l'hémisphère occidental.

J'en veux vraiment donner témoignage plus complet, plus détaillé, sans dépasser le cadre de cette notice.

Dans son *Hochelaga depicta*, Newton Bosworth a condensé la meilleure partie de ce qui avait été dit et écrit sur les origines américaines. Empruntons-lui quelques lignes :

« Ceux, dit-il, qui ont examiné ces matières sont d'avis que les tribus d'Indiens trouvées ici par Colomb et les navigateurs qui lui succédèrent avaient

(1) *La Bretagne*, par L. F. Jehan (de Saint-Clavien).

été précédées par un peuple beaucoup plus avance dans la civilisation et la science, sur les vestiges de la puissance et de l'habileté duquel le jour s'est fait de temps en temps. Les ruines des forts et des cités sous la surface actuelle du pays, les tertres et les tumuli au-dessus, ainsi que les ustensiles et les curiosités de diverses espèces qu'on en a tirés en différents lieux, montrent que les arts y étaient pratiqués sur une grande échelle, à des périodes précédant l'origine généralement supposée de l'histoire américaine. On a plausiblement soutenu l'idée que quelques parties au moins de ce continent furent connues des Norwégiens et des Danois, avant d'avoir été découvertes par le grand navigateur auquel l'honneur en a été assigné depuis des siècles.... »

Après ces mots, Bosworth énumère ses preuves et ses autorités sur ce qu'il nomme, à bon droit, les *Antiquités américaines*. Si intéressante que soit sa narration, nous ne le suivrons pas, nous bornant à renvoyer à son livre le lecteur curieux d'approfondir le sujet, ou bien aux *Recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale*, par D. B. Warden (1), ou encore au mémoire présenté à la Société Géographique de Paris, par M. C. F. Rafinesque, sur les antiquités du Yucatan et de Chiapa (2). Cependant, il m'est impossible de ne pas rapporter le fait suivant, signalé

(1) Extrait du 2e volume des Mémoires de l'Académie des Sciences de l'Institut de France.

(2) On consultera aussi avec fruit les *Cités et Ruines américaines* par D. Charnay, avec un texte par M. Viollet Le Duc.

par Warden, et dont je fais aussi mention dans mon ouvrage *les. Indiens Rouges.*

Vers 1825, en creusant une cave à Fayetteville, sur l'Elk (États-Unis), à une petite distance d'une ancienne fortification, on trouva une pièce de monnaie, qui dut être frappée, comme l'indique l'inscription, vers l'an 150 de l'ère romaine.

Elle porte d'un côté :

Antoninus Aug. Pius P. P. III cos.

Et de l'autre :

AURELIUS CÆSAR AVG. P. III COS.

Signifiant :

Antoninus Augustus Pius, princeps, pontifex, tertium consul;

Et :

Aurelius Cæsar Augustus, pontifex, tertium consul.

L'authenticité de cette découverte est incontestable. Sans enlever à l'œuvre glorieuse de Colomb aucun de ses mérites, elle semble démontrer que des Européens avaient abordé en Amérique bien avant le hardi pilote génois. Mais, quant à l'ancienneté de la civilisation américaine, elle est éloquemment et brièvement frappée au sceau de la vérité dans cette réflexion d'un savant de Boston:

« Quelque étrange que cela paraisse, l'Amérique possède des antiquités si considérables, si belles et si

majestueuses qu'on les peut mettre en parallèle avec celles de Thèbes ou de Ninive. Des ruines d'anciennes cités de proportions colossales; des fortifications, tombeaux et pyramides; des temples bâtis avec des pierres taillées, indiquant un goût raffiné pour l'architecture, et ornés de figures d'hommes ou d'animaux finement sculptées; de vastes autels décorés d'hiéroglyphes, rappelant sans doute la mémoire de ceux qui les ont élevés, mais que personne encore n'a pu déchiffrer; des restes de palais séculaires, couverts de merveilleux spécimens de sculpture et de peinture, avec d'autres marques de grandeur ancienne, *nous prouvent que ce continent n'est point un monde nouveau*, mais qu'un empire puissant existait ici à une époque très-reculée, qu'il regorgeait de populations profondément versées dans les arts, et jouissant avant la découverte des Européens d'un état de civilisation bien supérieur à ce que nous avons été induits à concevoir... »

Plus loin, après avoir parlé des antiques cités mexicaines, le même narrateur s'écrie :

« On a des preuves suffisantes pour attester que ces villes étaient en ruines, il y a au moins *seize ou dix-huit cents ans*. A Palenqué, a crû un cèdre immense dont les racines énormes enchâssent ses ruines. Toute la ville est couverte d'acajous et de cèdres d'une grosseur incroyable. Les cercles concentriques de quelques-uns de ces arbres ayant été comptés, il a été reconnu qu'ils avaient plus de neuf cents ans, et on est convaincu par des indices sûrs qu'une génération d'arbres de même essence, de même force, les a

précédés. Qu'ils sont peu nombreux cependant ceux qui pensent que l'Amérique est un vieux territoire, siége d'un ancien et magnifique empire! Mais les faits se dévoilent chaque jour aux yeux du monde étonné, et l'on espère que l'esprit d'investigation qui semble animer maintenant tous les gens instruits répandra bientôt quelques lumières sur l'histoire de cette remarquable région (1). »

IV

Voilà pour l'ancienneté de l'homme *civilisé* dans le nouveau monde. Un coup d'œil à présent sur les modifications qu'il a reçues des migrations intérieures et des envahissements extérieurs.

Par le nord, par le détroit de Behring, l'Amérique touche à l'Asie. Beaucoup de géologues pensent, avec une raison apparente, qu'en des temps plus ou moins reculés, les deux continents n'en formaient qu'un. Leur séparation serait le fait d'un cataclysme terrestre. Quoi qu'il en soit, les populations américaines et asiatiques ont eu et ont encore de nombreux rapports, de profonds mélanges. Les secondes, toutefois, refoulées aux extrémités de leur territoire, sous un climat et en des régions glaciales, durent,

(1) Voir la *Ruche littéraire et politique*, imprimée à Montréal (Canada), nº de septembre 1854.

plus que les premières, tenter des incursions chez leurs voisins. Si je ne me trompe, elles envahirent l'Amérique par deux voies et en deux courants, dont l'un suivit les rives de l'océan Glacial et parcourut le littoral jusqu'au cap Farewell, à la pointe méridionale du Groënland, tandis que l'autre, ou mieux inspiré, ou mieux servi par le hasard, se répandait vers les bords du Pacifique. Épopée bizarre peut-être, intéressante à coup sûr, que celle de cette double migration.

Voyez-vous ces gens du Nord, ces corps durs, las d'étouffer dans leurs peaux de bêtes, dans leurs yourtes, dans leurs caves de neige, s'ébranlant à la conquête du soleil? Et ils s'en vont sans armes, les pauvres pêcheurs! aussi bien ceux qui s'avancent par l'est que ceux qui marchent à l'ouest. Un canot de peau de phoque et d'ossements de baleine, — *kaiak* ou *konè* pour les hommes, *ommiah* pour les femmes, — voilà le véhicule. Instruments, outils, engins de guerre, point. Assurément, je ne donnerai pas ce titre à la lance, au javelot, flèche ou harpon dont ils attaquent les monstres de la mer! S'ils savent les mettre, et avec une dextérité merveilleuse, au service de leur prodigieux estomac (1), ils ignorent, ces simples, même de quelle utilité ils peuvent être dans leur entreprise. Grande, difficile, périlleuse, cette entreprise! Qu'ils prétendent border

(1) Sir George Simpson, gouverneur de la baie d'Hudson, dont la parole ne saurait être mise en doute, déclare que les habitants de l'extrême Sibérie estiment un homme en raison de la capacité de son estomac. Plus loin, il ajoute qu'ayant voulu expérimenter

le Pacifique ou l'Atlantique, des occupants antérieurs les verront arriver d'un œil jaloux. Les repousser, les chasser du territoire malgré son immensité, les exterminer, pour eux, sera un devoir, une gloire! Et ceux-ci, ils sont chasseurs, tous! ils aiment, ils exaltent la guerre, le meurtre de l'homme par l'homme! Et parmi eux les riverains du Pacifique, j'en vois d'habiles dans les arts et dans les sciences. Ces fastueuses cités du Mexique, dont il ne nous reste plus que des ruines colossales, n'auraient-elles pas eu alors pour les nomades de l'extrême Tartarie, comme de l'extrême Sibérie, l'attrait qu'ont aujourd'hui pour les hordes du Nord, les Northmen modernes, Paris, Londres, nos opulentes, nos fascinatrices capitales de l'Europe occidentale?

Ah! c'est la vie, le plaisir, la joie, c'est le soleil qu'ils cherchent, qu'ils veulent obtenir à tout prix, les humains, surtout les déshérités de la nature! Au littoral de la mer Pacifique, ils admirent le pourpre, l'or du couchant, rêvent à ses splendeurs, à ses mystères; sur les glaciers du Groënland, ils s'animent, ils se réchauffent à ses feux, à ses éblouissants rayons. Groënland, Terre verte, non; mais

cette capacité, il choisit dans un village deux individus jouissant de quelque réputation (*a tolerable reputation*) et qu'il leur fit servir *à chacun* trente-six livres de bœuf bouilli et dix-huit de beurre fondu. Au bout d'une heure, ils avaient avalé environ la moitié du solide et du liquide sous les yeux de sir George Simpson. Deux témoins sûrs qu'il laissa près d'eux lui certifièrent, deux heures après, que ces voraces avaient alors englouti le tout. — *Narrative of a journey round the world*, etc., par Sir George Simpson.

Grianland, Terre d'Apollon, du midi, terre du soleil (1).

Vous la trouveriez ingrate, affreuse, mortelle, cette terre! A nos émigrants, c'est une terre de Chanaan. Pied à pied, pouce à pouce, ils disputent les neiges, ils conquièrent les glaces. C'est qu'il y a là un homme, un homme terrible, le propriétaire par droit d'ancienneté; l'homme rouge, grand, svelte, fort, agile, tout muscles et nerfs, nourri des chaudes viandes du gibier, qui a horreur autant que jalousie de cet être informe, replet, lourd, repu de graisse et d'huile, venu, il ne sait d'où, pour usurper son droit exclusif à la chasse.

Bernard O'Reilly a compris ce drame sublime, sanglant; en quelques lignes il l'explique dans son ouvrage sur le Groënland.

Les émigrants (Uskimè, Esquimaux, Gens de l'Eau, et non mangeurs de viande crue, comme l'ont prétendu Charlevoix et tant d'autres après lui) « étaient, dit-il, impropres à s'associer avec leurs nouveaux voisins. Il en résulta que les Indiens rouges, comme on les appelle, qui vivaient entièrement des

(1) Pendant les deux mois d'été, les feux du soleil sont brûlants au Groënland; aussi les naturels ont-ils appelé cette contrée *Succanunga*, mot composé signifiant Terre du Soleil. Lorsqu'ils découvrirent le Groënland, les Celtes le nommèrent *Grianland*, ce qui dans leur langue voulait dire Terre d'Apollon ou du Soleil, d'où, par corruption, les Danois firent Groënland (Terre verte), désignation qui me paraît absurde, si elle n'est fort ironique, pour un pays relativement aussi dépourvu de végétaux, de verdure, que le Succanunga.

produits de leur chasse, attribuaient d'ordinaire aux méfiants Esquimaux chaque changement défavorable de temps qui pouvait nuire à cette chasse. De là des guerres, lesquelles, jusqu'à ce jour, se sont poursuivies avec une acharnée et furieuse âpreté. L'aspect de l'Uski, engoncé dans ses pelleteries, la tête enfouie dans un capuchon, le maintien bas, sans aucun air belliqueux, faisait un contraste bien remarquable avec l'homme rouge, de stature élevée, gracieuse, accoutumé à la guerre, impatient de l'intrusion (1). »

Cependant les Uskimè parviennent à s'imposer. La force latente, inéluctable, de l'inertie, les sert mieux que la valeur des armes. De même que la goutte d'eau sans cesse renouvelée creuse, perce le granit, de même, par leur renouvellement constant, ils finissent par entamer les glaces de l'Amérique septentrionale et y implanter leur race.

V

Pour la bande immigrante qui a pris par l'ouest, par la rive occidentale de l'Amérique, pas meilleur accueil. Je vois là, le long de cette côte comprise

(1) *Greenland, the adjacent seas, and the Nord-West Passage to the Pacific Ocean*, etc., par Bernard O'Reilly, Esq. New-York, 1818.

entre les Montagnes Rocheuses et la mer, depuis l'embouchure de la rivière Mackenzie jusqu'au golfe de Californie (1), une population étrange, sauvage, féroce, ayant teinte et notion des arts cependant. Pour la portion cantonnée entre l'île de Vancouver et le groupe des Aleütiennes, du 40° au 55° de latitude, si vous voulez, fut-elle le produit d'une expatriation mexicaine? Une invasion, une révolution inconnue, un douloureux exode, l'a-t-il poussée sous ce ciel dur, métallique? on ne sait encore. Des naufrages l'ont-ils portée en partie de l'archipel Sandwich sur cette côte désolée? on le soupçonne. Rien de positif toutefois, rien de prouvé. Les voyageurs qui ont exploré le pays, Vancouver, Cook, Dickson, Pagès, Marchand, notre si regretté La Peyrouse, sir G. Simpson, tous ont été frappés de l'intelligence artistique des naturels à certains égards. Ils fabriquaient les étoffes à la manière des habitants de la Nouvelle-Zélande, dit Cook. « Ils savent aussi peindre, ajoute-t-il quelques pages plus loin ; et l'on voit sur leurs chapeaux toutes les opérations de leur pêche dessinée ; nous avons vu deux figures peintes sur leurs meubles et sur leurs effets (2). » Des tableaux sur bois, des monuments d'une exécution vraiment remarquable et

(1) *Voyages d'Alex. Mackenzie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, 1789-92-95.

(2) *Collection des Voyages*, rédigée par M. Bancarel, tome II, p. 226. Consulter aussi Duflot de Mofras. Moi-même, dans le cours de mes voyages en Amérique, j'ai eu occasion d'admirer souvent l'industrie des indigènes de la Colombie et de la Nouvelle-Calédonie.

probablement d'une haute antiquité, ont été trouvés chez eux. Aussi, un ethnographe, qui fait autorité dans la science, a-t-il cru pouvoir émettre les observations suivantes :

« Le lecteur curieux de remonter au principe des choses, étonné de voir, chez cette peuplade de Nootka ou du roi Georges, des meubles chargés d'ornements divers, de ciselures en creux et en relief, qui ne sont pas dépourvus d'agrément ni d'une espèce de perfection ; surpris de voir l'architecture, la musique, la peinture, presque tous les arts de l'Europe, réunis chez des Indiens qui, sous d'autres rapports, lui offrent l'état de sauvages, se demande à lui-même : Quelle est donc l'origine de ces habitants? MM. Jean Reynhold Forster et de Fleurieu ont essayé de résoudre ce problème, et leurs conjectures ont le mérite de la vraisemblance.

« Selon ces savants, tout semble prouver que le nord de l'Asie est la mère-patrie des Indiens de Nootka ; telle était même la croyance des premiers Mexicains sur leur propre origine.... Anderson, qui était du troisième voyage de Cook, et qui a dressé le vocabulaire de la langue de Nootka, y trouve la conformité la plus grande avec plusieurs expressions mexicaines.... (1). »

Je n'insisterai pas davantage sur ce sujet. Mais n'est-il pas évident que la lutte dut être longue aussi et furieuse entre les envahisseurs et les envahis, en

(1) Bancarel, tome X, p. 232-3, note.

quelque temps qu'elle eût lieu et à quelque race du Nord, de l'Est ou de l'Ouest qu'ils appartinssent les uns et les autres ?

Néanmoins, ici, à l'Occident, comme là-bas, à l'Orient, la victoire resta définitivement aux mains des hommes du Nord.

VI

Fait étrangement mystérieux, fatal, pensent quelques-uns : ces hommes du Nord, ces usurpateurs, ils vont être un jour chassés, exterminés par d'autres hommes du Nord, leurs compatriotes, souvent revenus après de lointaines, d'immenses pérégrinations, de fondamentales modifications, d'un point opposé (1).

Quelle destinée l'avenir couve-t-il, en son sein, pour nous habitants de l'Europe occidentale ?

Si, dès les premiers temps de l'ère chrétienne, les Northmen reprennent le chemin, la route de l'Amérique septentrionale; s'ils soumettent, accaparent, colonisent l'Islande et le Groënland, dès le quinzième siècle, les Anglo-Saxons, les Normands de l'Angleterre et de la France, traverseront l'Atlantique, puis

(1) Les Espagnols, les Portugais, les conquérants de l'Amérique méridionale, ne sont point mon objet, mais facilement je les montrerais vaincus, déjà aujourd'hui, par la race normande.

l'autre hémisphère, et s'élèveront bientôt en fondant des empires jusqu'au détroit de Behring.

Noble tableau que celui dont je ne puis esquisser que bien faiblement les lignes principales !

A la fin du dix-septième siècle, après avoir été séparés, secoués, disséminés, durant des milliers d'années, nos gens, faisant un pas de plus, se retrouveraient à leur foyer primitif, au départ de cette prodigieuse carrière!

D'une main sûre, je crois, Forster a retracé leur itinéraire. Sans revenir sur les allusions de ceux que nous nommons les Anciens, sans rappeler ici Onomacrite, Antoine Diogène, Aristote, Strabon, Pline et Sénèque, je résumerai succinctement les chapitres que consacre à l'Islande et au Groënland l'auteur de l'*Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord* (1).

VII

La tradition chante la découverte de l'Islande par des pirates danois, dès une époque immémoriale ; et l'histoire affirme que « vers 861, un de ces pirates, nommé Naddodd, fut jeté par une tempête dans une île inconnue et l'appela *Schnee*, ou *Snow-Land* (pays

(1) *Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord*, par J.-B. Forster, mise en français par M. Broussonet. Deux vol. Paris, M.DCC.LXXXVIII.

des neiges), à cause des neiges dont les hautes montagnes de cette île étaient couvertes. » Des navigateurs suédois la visitent ensuite ; l'un d'eux, Flock, change son nom en celui d'Iceland (Islande), île de glace, « qu'elle a toujours porté depuis. » Enfin, dans l'année 874, deux Norwégiens, Ingolf et son ami Lief, entreprennent de s'y établir et réussissent à y jeter les bases d'une colonie (1).

La subjugation de l'Islande par les Européens entraînait naturellement celle du Groënland, c'est-à-dire de la partie la plus septentrionale de ce continent que six siècles plus tard on appellera Nouveau-Monde ou Amérique.

Forcés par leur situation et le besoin de demander leur subsistance à la mer, les Normands avaient fait de grands progrès dans l'art maritime, alors même qu'il se traînait dans l'enfance chez les peuples les plus civilisés de l'Europe.

« La construction des vaisseaux du Nord était totalement différente de celle que les Grecs et les Romains avaient adoptée. Les vaisseaux du Nord étaient construits du plus fort chêne qu'on pouvait

(1) « Ceux qui découvrirent cette île y trouvèrent des livres irlandais, des crosses d'évêque, etc., ce qui leur fit croire que quelque peuple d'Irlande y avait autrefois habité. Mais il me paraît plus probable que des pirates normands auront fait une descente en Irlande, d'où ils auront remporté un grand butin, et que, surpris par la tempête, ils auront été poussés en Islande, comme Naddodd, et qu'ils y auront laissé ces différents objets. » (FORSTER, tome I, pag. 84-85.)

trouver, et ils avaient la proue et la poupe très-élevées. Ceux de la Méditerranée, au contraire, étaient bas et plats et principalement poussés par des rames. Toute leur structure semblait aussi plus légère que celle des vaisseaux du Nord. Ceux-ci, destinés à faire de longues expéditions, étaient toujours pontés, tandis que ceux qu'on employait dans la Méditerranée ne l'étaient que dans quelques cas particuliers. C'est pourquoi les écrivains de Rome ne manquent jamais de nous apprendre s'il y a des vaisseaux pontés dans une flotte, et de distinguer avec soin ceux qui le sont de ceux qui sont découverts.

« Ces connaissances dans la navigation que possédaient les nations du Nord, jointes à une fréquente pratique, rendaient ces peuples remuants, très-propres à vivre sur mer, et favorisaient infiniment leur goût pour les excursions maritimes. Les immenses richesses que la plupart des aventuriers de cette nation avaient acquises par leurs pirateries, la célébrité qui accompagnait toujours les vaillantes actions sur mer, leur religion même, qui savait si bien inspirer le courage et l'intrépidité, donner l'espoir d'une récompense délicieuse à ceux qui mouraient dans les combats, et le bonheur d'être réunis à Othine, dans le Walhalla, où ils boiraient dans les crânes de leurs ennemis l'hydromel et la bière que verserait la belle Walkyriurs, et de manger la chair rôtie du sanglier sauvage Scrimner, tout cela était bien fait pour inspirer aux hommes du Nord la confiance la plus audacieuse et le courage d'entreprendre les plus dangereuses expéditions navales dès qu'ils avaient l'espérance d'acquérir de la gloire. »

C'est de la sorte qu'en 982 le bannissement de l'un d'eux, Eric Rauda (le Rouge) amène la découverte, puis le peuplement par les Européens, de la plage groënlandaise. Environ vingt ans après, Leif, fils d'Eric, trouva le Vinland (Terre de la Vigne), c'est-à-dire Terreneuve. Snoro Sturleggen nous l'apprend dans sa *Saga* ou *Chronique du roi Olaus* (1).

« Dès lors, écrit Châteaubriand, le Vinland est fréquenté des Groënlandais. Ils y font le commerce des pelleteries avec les sauvages. L'évêque Eric, en 1121, se rend du Groënland au Vinland pour prêcher l'Évangile aux naturels du pays.

« Il n'est guère possible de méconnaître à ces détails quelque terre de l'Amérique du nord, vers les 49° de latitude, puisqu'au jour le plus court de l'année noté par les voyageurs, le soleil resta huit heures sur l'horizon. Au 49e degré de latitude on tomberait à peu près à l'embouchure du Saint-Laurent. Le 49e degré vous porte aussi sur la partie septentrionale de l'île de Terreneuve (2). »

Roberston et Pinkerton étaient d'opinion que Terreneuve fut d'abord colonisée par les Norwégiens, et le dernier pense que les Indiens Rouges qui habitaient cette île, à l'arrivée de Cabot, en 1497, des-

(1) Voir le *Speculum Regale*, attribué par Torfœus à ce vieux chroniqueur. On peut aussi consulter M. X. Marmier, *Lettres sur l'Islande*.

(2) Châteaubriand, *Voyage en Amérique*, préface.

cendaient de ces Norwégiens qu'Eric, évêque du Groënland, vint réformer au Vinland en 1221 (1).

Ces colonies prospérèrent pendant de longues années; elles s'étendirent à l'Ouest, s'éparpillèrent sur les bords de la baie d'Hudson, du golfe Saint-Laurent, y jetèrent les germes de la religion chrétienne (2), puis elles disparurent, détruites sans doute par les naturels, les Skrelling, ces hommes de souche tartare, les maîtres du sol alors. « Et quoique une communication fût encore conservée pendant des siècles entre la côte orientale du Groënland et quelques parties du territoire danois, cependant cette communication fut interrompue vers la fin du quatorzième siècle par des masses accumulées de glaces qui formèrent une impénétrable barrière autour de la rive (3). »

L'effroyable peste de 1350 contribua fatalement peut-être aussi à la ruine de ces florissants établissements, dont on retrouve encore des vestiges dans le Vieux et le Nouveau-Groënland.

Les îles de Friesland,— avec ces cent villes aujourd'hui englouties dans l'océan, — et d'Estotiland, sont

(1) Voyez Montgomery Martin, *Colonies of the British Empire*. Voyez aussi mes *Indiens Rouges* (collection des *Drames de l'Amérique du Nord*).

(2) Quand les Français découvrirent la Gaspésie et l'Acadie, ils trouvèrent encore des croix plantées sur les hauteurs. Voir la *Nouvelle relation de la Gaspésie*, par le père Chrestien Le Clercq. Paris, M.DC.XCI.

(3) *Description du Groënland*, par le missionnaire Hans Egède.

reconnues vers ce temps. Une escadre de douze barques, dépêchée de Friesland, explore un vaste pays appelé Drogio. Drogio est certainement un nom normand, dit un auteur américain célèbre (1), car nous voyons que *Drogo* était un chef des Normands contre les anciennes baronies de l'Italie vers 787. On présume que Drogio était le continent de l'Amérique. Le voyage de l'escadre eut lieu, paraît-il, vers 1354, plus de cinquante ans après la découverte de l'aiguille magnétique, arrivée en 1300.

Une tempête jeta la flottille sur la côte de Drogio. Les naturels étaient cannibales. Ils n'épargnèrent les naufragés qu'à cause de leur habileté à la pêche. Ceux-ci remarquèrent que Drogio était un pays d'une immense étendue, ou plutôt *un nouveau monde ;* que les habitants étaient nus et barbares, mais que plus au Sud-Ouest, il y avait une région plus civilisée et un climat tempéré où les naturels avaient connaissance de l'or et de l'argent, vivaient dans des villes, élevaient des temples splendides aux idoles et leur sacrifiaient des victimes humaines.... (2).

A ce tableau, qui ne reconnaîtra le Mexique, la Floride ou la Louisiane ici, la Nouvelle-Écosse ou la Nouvelle-Angleterre plus haut?

Autour de ces découvertes, il se fit si peu de bruit cependant, on y attacha si peu d'importance, qu'elles

(1) Washington Irving, *Vie de Colomb.*

(2) Pour plus amples détails, je renvoie à la relation des frères Zeno, imprimée en 1558 à Venise, dans un recueil intitulé *Découverte des Iles de Frieslanda, Eslanda*, etc., reproduite dans le *Recueil des navigations* de Ramusio.

ne nous apparaissent qu'à travers la pénombre légendaire. Mais bientôt, comme une éclatante fanfare allait retentir dans le vieux monde étonné, ravi, la nouvelle de l'entreprise merveilleuse conçue et exécutée par Christophe Colomb.

VIII

« Ne disputons point à un grand homme l'œuvre de son génie, dit Châteaubriand dans son magnifique langage. Qui pourrait dire ce que sentit Christophe Colomb lorsque, ayant franchi l'Atlantique, lorsque au milieu d'un équipage révolté, lorsque prêt à retourner en Europe sans avoir atteint le but de son voyage, il aperçut une petite lumière sur une terre inconnue que la nuit lui cachait ! Le vol des oiseaux l'avait guidé vers l'Amérique ; la lueur du foyer d'un sauvage lui découvrit un nouvel univers. Colomb dut éprouver quelque chose de ce sentiment que l'Écriture donne au Créateur, quand, après avoir tiré la terre du néant, il vit que son ouvrage était bon : *Vidit Deus quod esset bonum*. Colomb créait un monde. On sait le reste : l'immortel Génois ne donna point son nom à l'Amérique ; il fut le premier Européen qui traversa, chargé de chaînes, cet océan dont il avait le premier mesuré les flots. Lorsque la gloire est de cette nature qui sert aux hommes, elle est presque toujours punie. »

Réflexion bien amère, trop vraie, hélas! On sait l'odyssée de Colomb; on l'a entendu frapper, épuisé de fatigue, de faim, au couvent de la Rabida, proche Palos; on a écouté ses savants entretiens avec le moine Juan Perez, le médecin Garci Fernandez et le hardi navigateur Martin Alonzo Pinzon; puis on l'a vu s'embarquer sur le Pinto et aborder dans cette féconde terre d'Amérique à laquelle l'ingratitude de ses contemporains lui refusa même l'honneur de donner son nom. Puis on a admiré sa persévérance, sa fermeté dans l'affliction, comme la hauteur de son génie. L'homme privé s'est montré aussi grand peut-être que l'homme public. Ce n'est pas moi, assurément, qui tenterai jamais d'arracher une feuille à la noble couronne que la postérité a si justement placée sur la tête de Christophe Colomb. La plupart de ses compagnons : Alonzo de Ojeda, Pedro A. Nino, Christ Guerra, Vicente Yanez Pinzon, Vasco de Balboa, Ponce de Léon, sont dignes aussi, malgré leurs fautes, de grands éloges. Je me sens prêt à endosser les paroles de Pierre Martyr (1) : « Pour déclarer ici mon opinion, tout ce qui a jusqu'à présent été découvert par les fameux voyages de Saturne et d'Hercule et de ceux que l'antiquité honorait comme dieux pour leurs actes héroïques, semble affreux, petit et obscur, si on le compare avec les victorieux travaux des Espagnols. »

On les a violemment accusés, et en toute justice, d'avoir, par rapacité, porté la flamme, le glaive, la

(1) P. MARTYR, Décad. III, c. 4. Je n'ai pas le texte sous les yeux, mais la traduction anglaise de Loke.

destruction dans ces riches contrées, au milieu de ces populations douces, hospitalières pour la plupart, — toutes incapables de résister aux armes des Européens. Mais peut-être les accusateurs n'ont-ils pas, dans leur réquisitoire, tenu assez compte de l'esprit qui dominait le monde catholique à cette époque. Un observateur très-fin, un historien consciencieux, Washington Irving, a fort nettement esquissé la société espagnole au temps de Colomb.

Écoutons-le.

« La conquête de Grenade mit fin aux guerres de la Péninsule entre les chrétiens et les infidèles : l'esprit de la chevalerie espagnole fut soudainement ainsi privé de sa sphère accoutumée d'action ; mais il avait été trop longtemps nourri et stimulé pour s'effacer soudainement aussi. La jeunesse de la nation, encouragée aux aventures audacieuses, aux exploits héroïques, ne pouvait se réduire aux occupations tranquilles et régulières de la vie commune ; mais elle soupirait pour un nouveau théâtre d'entreprises romanesques.

« C'est alors que le vaste projet de Colomb fut effectué. Son traité avec les souverains fut, en quelque sorte, signé de la même plume qui avait souscrit la capitulation de la capitale mauresque ; et l'on peut presque dire que sa première expédition partit de dessous les murs de Grenade. Beaucoup de jeunes cavaliers qui avaient essayé leur épée dans cette mémorable guerre, encombrèrent les navires des découvreurs, pensant qu'une nouvelle carrière leur était ouverte dans les armes, — une sorte de croisade dans des régions d'infidèles splendides et inconnues. »

Croisade! voilà la révélation, et, pour ces fanatiques Espagnols, la justification d'une partie des monstruosités dont ils se souillèrent dans les Indes occidentales. Et voilà aussi pourquoi ils échouèrent, avec les gens du Sud, à fonder des empires durables dans ces régions privilégiées, tandis qu'à une autre extrémité du nouveau monde, froide, déshéritée, pour laquelle la nature semblait s'être montrée une marâtre, les hommes du Nord arrivaient insensiblement, s'établissaient, et, à travers les neiges, les glaces, à travers les sombres forêts, jetaient dans le sol d'indestructibles racines. Aux brillants enfants du Midi il fallait de l'or, des pierreries, quelques fruits délicats et rafraîchissants; aux grossiers Normands, il fallait de rudes vêtements, une nourriture forte. Ils ont colonisé ceux-ci, ils ont cultivé la terre, ils l'ont rendue productive: la terre les a aimés, ils sont restés; les autres l'ont dépouillée, ravagée: elle, lasse, irritée, a fini par les repousser (1).

(1) L'idée de colonisation, les Espagnols l'eurent-ils? J'en laisse juges ceux qui liront le document suivant, « proclamation adoptée, » dit W. Irving, par les découvreurs espagnols dans leurs invasions des pays indiens.

« Moi, Alonzo de Ojeda, serviteur des puissants rois de Castille et Léon, civilisateurs des nations barbares, leur messager et capitaine, vous notifie et fais connaître, en la meilleure manière que je puis, que notre Dieu et Seigneur, seul et éternel, a créé les cieux et la terre, et un homme et une femme, dont vous et nous et tous les peuples de la terre avons été et sommes les descendants procréés, et tous ceux qui viendront après nous; mais le vaste nombre de générations qui ont procédé d'eux, dans le cours de plus de cinq mille ans qui se sont écoulés depuis la création du

IX

J'en voulais venir là.

N'eût-elle pas été favorisée par la puissante et généreuse initiative d'Isabelle de Castille, n'eût-elle pas

monde, fait qu'il est nécessaire que quelque race humaine se disperse dans une direction et une autre dans une autre, et qu'elles se divisent en beaucoup de provinces et royaumes, parce qu'elles ne pourraient se nourrir et conserver dans un seul. Tous ces peuples ont été mis à charge par Dieu notre Seigneur à une seule personne, nommée saint Pierre, qui a été ainsi fait seigneur et supérieur de tous les peuples de la terre et chef de toute la famille humaine, à qui tous doivent obéir, partout où ils vivent et quelle que soit leur loi, secte ou croyance; il lui a aussi donné tout le monde pour son service et sa juridiction, et quoiqu'il ait désiré qu'il établît sa chaire à Rome, comme un lieu très-convenable pour gouverner le monde, cependant il a permis qu'il établît sa chaire en toute autre partie du monde, et jugeât et gouvernât toutes les nations Chrétiennes, Mauresques, Juives, Gentiles et toute autre secte ou croyance qui puisse exister. Cette personne est dénommée Pape, c'est-à-dire admirable, suprême, père et gardien, parce qu'il est le père et gouverneur de tout le genre humain. Ce Saint Père fut obéi et honoré comme seigneur, roi et supérieur de l'univers par ceux qui vécurent de son temps, et, de la même manière ont été obéis et honorés tous ceux qui ont été élus au pontificat; et ainsi il en a été jusqu'au jour présent et il en sera jusqu'à la fin du monde.

« Un de ces pontifes, dont j'ai parlé comme seigneurs du monde, a fait donation de ces îles et continents de la mer océane et de tout ce qu'ils contiennent aux rois catholiques de Castille, qui, à cette

été accomplie par le vaste génie de son protégé, la découverte du nouveau monde, aurait encore été pour nous, Européens occidentaux, réalisée vers la fin du XV[e] siècle; car, alors que, opiniâtrément, Christophe Colomb postulait à la cour d'Espagne, son frère Barthélemy se rendait en Angleterre, chez les hommes du Nord, pour les convertir à l'idée de

époque, étaient Ferdinand et Isabelle, de glorieuse mémoire, et à leurs successeurs, nos souverains, suivant la teneur de certains papiers rédigés à cet effet (que vous pouvez voir si vous le désirez). Ainsi, Sa Majesté est roi et souverain de ces îles et continents en vertu de ladite donation, et presque tous ceux à qui cela a été notifié ont reçu Sa Majesté, ont obéi et servi Sa Majesté et lui obéissent et la servent à présent. Et, en outre, comme bons sujets, et avec bon vouloir, et sans résistance ou délai, du moment où ils ont été informés de ce qui précède, ils ont obéi aux religieux envoyés parmi eux pour prêcher et enseigner notre sainte foi; et de leur franche et agréable volonté, ils sont devenus Chrétiens et continuent de l'être. Et Sa Majesté les a reçus obligeamment et bienveillamment et a ordonné qu'ils fussent traités comme ses autres sujets et vassaux. Vous êtes aussi requis et obligés de faire de même. C'est pourquoi, de la meilleure manière que je puis, je vous prie et je vous conjure de bien considérer ce que je dis et de prendre tout le temps nécessaire pour comprendre le sujet et en délibérer, et de reconnaître l'Église pour souveraine et supérieure du monde universel, et le suprême pontife, appelé le Pape, en son nom, et Sa Majesté en sa place, comme supérieur et souverain roi de ces îles de terre ferme en vertu de ladite donation, et consentir à ce que ces pères religieux vous prêchent les choses susdites; et si vous faites ainsi, bien vous ferez, et ferez ce à quoi vous êtes tenus et obligés, et Sa Majesté, et moi en son nom, vous recevrons avec tout l'amour et la charité dus, et vous affranchirons vous, vos femmes et vos enfants de la servitude, afin que vous puissiez

Christophe. Mais il est pris par des pirates, pillé, et n'arrive sur les côtes de la Grande-Bretagne que privé de toute ressource pécuniaire. Il ne se décourage pourtant pas, se met au travail et achève, le 21 février 1480, une carte qu'il présenta plus tard avec les vers suivants à Henry VII :

Terrarum quicumque cupis feliciter oras
Noscere, cuncta decens docte pictura docebit,
Quæ Strabo affirmat, Ptolemæus, Plinius atque

faire d'eux et de vous ce qu'il vous plaira et ce que vous penserez convenable, comme ont déjà fait les habitants des autres îles. Et, en outre, Sa Majesté vous donnera beaucoup de priviléges et d'exemptions et vous octroyera beaucoup de faveurs. Mais si vous ne faites pas cela, ou différez malignement et intentionnellement de le faire, je vous certifie que, par l'aide de Dieu, je vous envahirai violemment et vous ferai la guerre de tous côtés et toutes les manières que je pourrai, et vous soumettrai au joug et obéissance de l'Église et de Sa Majesté, et vous prendrai vos femmes et vos enfants et en ferai des esclaves, et les vendrai comme tels et disposerai d'eux comme Sa Majesté pourra commander ; et vous prendrai vos effets et vous ferai tout le mal et nuisance en mon pouvoir, comme vassaux qui refusent d'obéir ou recevoir leur souverain, lui résistent et lui font opposition. Et je proteste que les morts et désastres qui pourront être occasionnés seront votre faute et non celle de Sa Majesté, ni la mienne, ni celle des cavaliers qui m'accompagnent. Et de ce que je vous dis ici et requiers de vous, je somme le notaire ici présent de me donner ici son témoignage signé. »

Telle est la curieuse formule que les Espagnols faisaient lire aux Indiens avant d'envahir leur territoire. Plaisantait-il le philosophe qui s'écriait : « Comment recevrions-nous les habitants de la lune ou d'une autre planète s'ils venaient un jour nous signifier un manifeste de cette sorte ? »

Isidorus ; non una tamen sententia cuique.
Pingitur hic etiam nuper sulcata carinis
Hispanis zona illa, prius incognita genti
Torrida, quæ tandem nunc est notissima multis.

Un peu au-dessous de cette inscription placée sur la carte, on lisait celle-ci :

Pro autore, sive pictore.

Genoa cui patria est, nomen cui Bartholomæus,
Colombus de terra rubra opus edidit istud,
Londiniis, An. Dom. 1480, atque insuper anno,
Octava decimaque die cum tertia mensis
Febr. Laudes Christo cantentur abunde.

L'avare et cupide Henry VII, plus soucieux de trésors que de gloire, pressentit peut-être la grandeur des vues de Colomb, mais il ne risqua rien en sa faveur. Dégoûté, après plusieurs années de suppliques infructueuses, Barthélemy « vint, dit Forster, trouver à Paris Charles VIII ; ce prince fut le premier qui lui donna connaissance des importantes découvertes de son frère. » Les Anglais prétendent le contraire. D'après leur version, Henry VII aurait accepté les propositions de Barthélemy et dépêché celui-ci à la « recherche de son frère avec une invitation pour se rendre à la cour d'Angleterre. » Mais une rivalité d'amour-propre, seule, semble avoir donné naissance à cette assertion, qui ne repose sur aucun document authentique. L'esprit inquiet d'Henry VII fut éveillé peut-être par les démonstrations de Barthélemy. Ces démonstrations le préparèrent, le disposèrent à accueillir, quinze ans plus tard environ, la demande des Cabot, alors que l'Eu-

rope résonnait déjà au bruit des richesses rapportées par Christophe des îles qu'il avait découvertes. Je suis cependant porté à croire que le monarque anglais traita alors les Colomb et leur projet comme Napoléon I[er] traita plus tard l'application de la vapeur à l'industrie et ceux qu'il appelait des *idéologues*.

X

Déjà les Normands, les Bretons, quelques Basques (1) même, dit-on, font la pêche de la morue sur un banc que bientôt nous nommerons Terreneuve. Quoi de sûr en ce récit? Rien. Quoi d'invraisemblable? Rien non plus. Mais il se trouve, en une ville maritime de l'Angleterre, à Bristol, un marchand vénitien, Gaboto, enrichi par son commerce dans la Méditerranée, très-entreprenant, très-influent, qui ambitionne, jalouse peut-être la gloire de Colomb. Ce que les Génois ne purent obtenir d'Henri VII, les Vénitiens l'achetèrent, — singulière fortune toutefois pour les Italiens.

Les Gaboto — nous disons Cabot aujourd'hui, — partirent, sous pavillon anglais, en aventureuse expé-

(1) Suivant le rapport de Lescarbot. — Il dit que lors de son voyage, en 1606, la langue des habitants de la côte orientale de Terreneuve était à demi biscayenne. Les *Antiquitates americanæ* vont bien plus loin, car elles affirment que, dès l'an mil, les Normands avaient exploré la plus grande partie de l'Amérique septentrionale.

dition. Leur origine, le lieu de leur embarquement, la date de leur découverte, tout, jusqu'à leur nom, a été sujet de contestation. Maintenant, néanmoins, le jour s'est à peu près fait sur la vie de ces habiles navigateurs. Warden a élucidé la question. Les Cabot étaient quatre : Jean, le père, et trois fils : Louis, Sébastien, Santius. Le second, Sébastien, paraît devoir être le héros. C'est lui qui découvrira le Labrador, Terreneuve, le 24 juin 1497, et s'élèvera jusqu'au 56e degré de latitude N., sur son navire, le *Mathew*.

Trois ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis que Christophe Colomb avait, le premier Européen, salué cette île de Guanahani qu'il nomma San-Salvador, et qui fut comme sa première étape sur la route du nouveau monde!

Cabot a amené les Anglo-Saxons, les Northmen, dans la Terre Promise : moins de trois cents ans après, ils seront les maîtres du pays (1).

XI

De nouveau la carrière est ouverte, large, longue, incommensurée, fascinatrice tout ainsi que l'In-

(1) *A Memoir of Sebastian Cabot*, etc. London, 1831. Non signé, mais attribué à D. B. Warden. C'est l'œuvre la plus complète et sans doute la plus vraie qui ait été écrite sur ce sujet.

Le Traité de Paris (la *Paix honteuse*) fut signé le 10 février 1763.

connu. Les compétiteurs, les rivaux, les jaloux, les aventuriers de partout s'y vont précipiter à l'envi.

S'il en fallait croire un ancien manuscrit intitulé : *Abrégé des découvertes de la Nouvelle-France*, en 1504, les Normands et les Bretons trouvèrent, les premiers, le Grand-Banc et les Terre-Neuves (1); mais l'expédi-

(1) Ce manuscrit se trouve aux Archives de la Marine, à Paris.

Dans une note, que j'aime néanmoins à reproduire, *à titre de renseignement*, M. Garneau dit que c'est un extrait de l'ouvrage qui a pour titre : *Us et Coutumes de la mer*. Quand le grand banc de Terre-Neuve a-t-il été découvert par les Basques, les Bretons et les Normands ?

Article 44 des jugements d'Oléron, nos 30 *et suivants*. L'auteur des *Us et Coutumes de la mer*, ouvrage estimé, rapporte « que les grands profits et la facilité que les habitants du cap Breton, près Bayonne, et les Basques de Guyenne, ont trouvés à la pêcherie de la baleine, ont servi de leurre et d'amorce à les rendre si hasardeux en ce point, que d'en faire la quête sur l'Océan par les longitudes et latitudes du monde. A cet effet, ils ont ci-devant équipé des navires pour chercher les repaires ordinaires de ces monstres. De sorte que, suivant cette route, ils ont découvert, cent ans avant les navigations de Christophe Colomb, le grand et petit banc des morues, les terres de Terre-Neuve, de cap Breton et de Bacaléos (*qui est à dire morue en leur langue*), le Canada ou Nouvelle-France; et si les Castillans n'avaient pris à tâche de dérober la gloire aux Français, ils avoueraient, comme ont fait Christophe Witfliet et Antoine Magin, cosmographes flamands, ensemble, Fr. Antoine de Saint-Roman, religieux de saint Benoît (*Historia general de la India*, liv. I, ch. ij, p. 8), que le pilote, lequel porta le premier la nouvelle à Christophe Colomb et lui donna la connaissance et l'adresse de ce nouveau monde, fut un de nos Basques terreneuviers. »

tion de Cabot et son succès, dès 1497, sont aujourd'hui hors de doute. Soyons justes envers l'Angleterre; cette gloire lui revient de droit : elle donna l'éveil à l'Europe occidentale. Les sujets de Louis XII se prirent de belle émulation avec ceux d'Henry VII; et, trois siècles durant presque, le Français et l'Anglais firent assaut d'audace, de bravoure, de témérité pour l'exploration et la domination des contrées nouvellement reconnues (1).

Il est peu douteux qu'après le premier voyage de Cabot s'élancèrent pour les *Terre-Neuves*, des côtes de la Manche ou du canal Saint-Georges, des troupes nombreuses, mais obscures, d'aventuriers, avides, eux aussi, de sonder ce grand mystère d'outre-Atlantique : la plupart, toutefois, cherchant, comme leurs devanciers, le fameux passage du nord-ouest pour se rendre au Cathay (2), ce féérique empire dont Marco Paolo avait, moins de deux siècles auparavant, laissé de si merveilleux récits. Colomb y voulait aller, Cabot aussi. Que d'autres ensuite! N'est-ce point La Salle qui, étant parti, vers 1680, sur le Saint-Laurent, pour cette expédition, fit, par pure raillerie, donner le nom de La Chine à un petit village où il s'embarqua près de Montréal? De nos jours, on l'a

(1) Dans sa judicieuse et savante *American Biography*, le Dr Belknap place même Charles VIII (monté sur le trône en 1483, mort en 1498) au nombre « des souverains des nations européennes qui ont eu des possessions ou des relations en Amérique. »

(2) On peut, entre autres, consulter un *Mémoire sur un nouveau passage de la mer du Nord à la mer du Sud*, par M. Martin de la Bastide. Paris, M. DCCXII.

cherché encore à grand'perte d'or et de vie humaine, cet introuvable passage!

Cependant, si les navigateurs du XIX[e] siècle semblent enfin avoir abandonné cette idée, tous ceux des XV[e] et XVI[e] la professèrent. Elle fut leur inspiratrice, le plus puissant auxiliaire de leurs admirables travaux. Un seul, peut-être, et l'un des plus distingués pourtant, aurait eu, suivant quelques historiens, un mobile peu avouable (1) : c'est le Portugais Gaspar Cortereal, qui, en 1500, visita Terre-Neuve, l'embouchure du Saint-Laurent et une côte qu'il appela *Terra de Labrador*, ou Terre de Labour.

L'année d'après, Cortereal entreprend un second

(1) « Le caractère de ce voyage fut moins honorable à la cause des découvertes, dit Hawkins, qu'aucun des précédents, car il ne fut apparemment entrepris que pour l'avancement de la cause de la science. Cortereal ramena en Portugal cinquante indigènes qui furent froidement destinés à l'esclavage, et dont les aptitudes supérieures pour le travail paraissent avoir été un sujet de grande satisfaction pour les spéculateurs. Dans une lettre écrite, huit jours après leur arrivée, par l'ambassadeur vénitien à la cour de Lisbonne, ces malheureux sont ainsi décrits : « Ils sont extrêmement propres à « supporter le travail, et deviendront probablement les meilleurs « esclaves qu'on ait découverts jusqu'à ce jour. »

N'accusons pas trop les Portugais, nous, Français, car, une année avant la triste Révocation de l'Edit de Nantes, un de nos rois, Louis XIV, surnommé Le Grand, écrivit à Labarre « qu'il lui importait de DIMINUER *le nombre des Iroquois*, et qu'il fallait les réduire en esclavage pour les faire servir sur ses galères ! »

Banvard affirme cependant, mais j'ignore d'après quelle autorité, qu'un « des objets de Gaspar Cortereal était de découvrir ce passage nord-ouest à la Chine et aux Indes orientales (*Spice Island*). »

voyage : l'on n'entend plus parler de lui. Son frère Miguel court à sa recherche. Il disparaît aussi. Les Portugais s'attribuent l'honneur d'avoir découvert l'entrée du golfe Saint-Laurent. Prétention fort contestable.

Toutefois, à dater de cette époque, nous entrons de plain-pied dans l'histoire. En 1502, des marchands de Bristol, Hugh Elliott et Thomas Ashurt, excités par l'exemple de Cabot, sollicitent et obtiennent d'Henry VII des Lettres Patentes pour établir des colonies à Terre-Neuve. Une pêcherie est installée sur l'île. Nos Normands s'implantent dans le sol américain.

J'emprunte encore quelques lignes à Forster :

« En 1506, Jean Denis partit d'Honfleur pour Terre-Neuve avec son pilote, Camard, de Rouen. On dit qu'il leva et publia le premier la carte de ces contrées. En 1508, un navigateur, nommé Aubert, partit de Dieppe pour Terre-Neuve sur un vaisseau appelé *la Pensée*, et amena de là les premiers sauvages qu'on eût encore vus de ce pays. Le vaisseau appartenait au père du capitaine Jean Ango, vicomte de Dieppe. »

Vient ensuite la tentative du baron de Léry. Forster n'en parle point; il l'a ignorée sans doute; mais, bien que Léry ait échoué, la chronique lui a consacré une mention honorable. Cette tentative prend place dans l'année 1518. Cinq ans après, François Ier prononce le mot caractéristique que nous avons rapporté plus haut, et dépêche, avec quatre vaisseaux, Verrazzani,

un noble Florentin (1) à sa solde, vers les Terres-Neuves. Ce Verrazzani, qui, le premier, nomma *Nouvelle-France* le territoire qu'il découvrit, n'a point encore, que je sache, trouvé son biographe. Il le mérite cependant (2). Espérons que la postérité le posera sur le piédestal auquel ses actes l'ont appelé. Il fait deux voyages et périt dans le deuxième, dévoré par les sauvages, assurent le romanesque Lahontan, la Potherie, Le Beau, Hakluyt et leurs plagiaires, mais plus vraisemblablement englouti dans les flots.

« Le roi fut si content du rapport qu'il fit à son retour en France, dit M. Garneau, qu'il le chargea de préparer une nouvelle expédition; le célèbre et infortuné voyageur se remit en route suivant l'ordre de son maître et n'a pas reparu depuis (3). »

(1) Il était né vers 1475, et avait déjà beaucoup voyagé en Syrie et en Egypte. Son départ pour l'Amérique eut lieu près de Madère, le 17 janvier 1524, sur *le Dauphin*.

(2) « Ses découvertes donnèrent à la France droit à de vastes portions du nouveau monde. Il avait longé toute la côte des Etats-Unis et d'une partie considérable de l'Amérique britannique. » — *Novelties of the New-World.*

(3) « Cet aventureux navigateur fit naufrage et périt. » — *British America*, par John Mac-Gregor.

« Je ne trouve, dit Charlevoix, aucun fondement à ce que quelques-uns ont publié qu'ayant mis pied à terre dans un endroit où il voulut bâtir un fort, les sauvages se jetèrent sur lui, le massacrèrent avec tous ses gens et le mangèrent. »

XII

« Aca nada ! (1) *ici rien!* s'étaient écriés les Espagnols, qui, dit-on, entrèrent les premiers dans la rivière de la Grande-Baie (le Saint-Laurent). L'Amérique du Nord n'offrait pas des mines d'or à l'avidité sanguinaire des Espagnols, des pierreries à la cupidité des Portugais, des épices précieuses aux Hollandais (2).

Et les Espagnols et les Portugais ont fui cette plage ingrate pour eux, laissant à la race normande le soin de la venir fertiliser par ses sueurs, l'enrichir par son patient labeur, lui faire produire, par son ingéniosité, des trésors bien autrement précieux et bien autrement durables que ceux ramassés au prix des plus affreuses cruautés, des hontes les plus infamantes dans les mines du Mexique, du Pérou, ou dans les jungles des Indes orientales.

Osez comparer aujourd'hui l'Amérique méridionale avec l'Amérique occidentale, le nouveau monde, — j'entends celui du Nord, — avec ces royaumes

(1) Cette étymologie, empruntée au père Hennepin, est fort hasardée. Pour moi, je me range à l'opinion de ceux qui, comme Duponceau, tirent le nom *Canada* du terme iroquois *Kannata*, signifiant « amas de cabanes », et se prononçant *canada :* « Comme les sauvages le répétaient souvent, dit M. Cunat, Jacques Cartier pensa que ce nom était celui de la contrée et le lui donna. »

(2) *Tableau statistique et politique des deux Canadas*, par G. Lebrun.

d'Asie, naguère étouffant dans le faste et l'opulence!

Bien plutôt saluez avec moi, saluez, je ne dirai pas le premier découvreur, mais le premier colonisateur français, — un Breton, homme de forte souche, de cœur haut et droit, — qui ait baisé la terre d'Amérique!

Jacques Cartier! une de nos illustrations. Ah! le mot est chétif : un de nos génies, devrais-je dire. Et pas une statue ne lui a été érigée chez nous! A lui pas un monument, pas une inscription, un symbole de la reconnaissance générale! O Athéniens! Athéniens! En France, il n'y a peut-être pas mille personnes sachant qu'il a existé un Jacques Cartier!

Un jour, je me suis pris du pieux désir d'aller visiter la ville natale de ce hardi marin, à qui nous devions la moitié de l'Amérique. Je m'attendais à ce que là, au moins, à Saint-Malo, je rencontrerais quelque chose, un buste, un morceau de pierre, à l'angle d'une rue, un signe qui me rappelât notre Jacques Cartier, lui que connaissent, que vénèrent les plus ignorants des Canadiens-Français, à qui tous ont élevé un autel dans leur cœur, lui dont j'avais vu le portrait, le nom en vingt endroits, dans les édifices publics, sur les places, les routes, les navires, soit à Montréal, soit à Québec ; et à Saint-Malo, rien! je n'ai rien trouvé!... Si..., dans la cour d'une auberge, vous apercevez une misérable effigie en plâtre, qui se dégrade et demain tombera en poussière... Athéniens! Athéniens!

Et cette cour d'auberge, qu'est-ce encore? La cour de l'ancien hôtel de Châteaubriand!

Douleur sur douleur!

A une heure de distance, si votre âme n'est pas navrée assez, vous pourrez voir, enfouie dans le fumier, les immondices, une ferme, une masure s'en allant, elle aussi, de décrépitude. On la nomme les *Portes-Jacques-Cartier.*

C'est là tout ce qui reste de l'habitation, de la mémoire du grand homme (1), de celui que François Ier n'appelait jamais que « nostre cher et bien amé Jaque Cartier. »

XIII

Je ne referai pas ici l'histoire de la vie et des découvertes de Jacques Cartier (2). Récemment encore ses voyages ont été publiés avec de nouveaux et intéressants documents (3). Et ses œuvres, si longtemps négligées, parlent éloquemment pour lui. On sait aujourd'hui qu'il fit trois, peut-être quatre (4) voyages, « croyant s'avancer vers la Chine, » re-

(1) Justice à qui de droit. Dans un excellent ouvrage : *Saint-Malo illustré par ses Marins*, M. Ch. Cunat a rendu à Jacques Cartier un éclatant hommage.

Une rue sur le port de Saint-Malo porte aussi, depuis quelques années, le nom de Jacques Cartier.

(2) J'ai composé ce travail. Il paraîtra prochainement.

(3) *Voyage de Jacques Cartier au Canada.* Librairie Tross, Paris, 1863.

Voyage de Jacques Cartier au Canada, avec deux cartes, publié par M. H. Michelant, avec *documents inédits* par M. Alfred Ramé. — Librairie Tross, Paris, 1865.

(4) Du quatrième il ne nous reste aucune relation. Mais Lescarbot déclare qu'il eut lieu, et Roberval le donne à entendre.

monta le Saint-Laurent jusqu'à Hochelaga, qu'il nomma Mont-Royal (Montréal) (1), jeta les fondements d'une colonie, la première d'un caractère sérieux dans l'Amérique du Nord, ne l'oublions pas, et qu'il vint mourir, en sa soixantième année, à sa propriété seigneuriale, au village de Limoilou, près de Saint-Malo (2).

J'aime entendre un Canadien s'écrier, en terminant l'esquisse de cette existence si belle, si bien remplie : « Pour récompense de ces découvertes, on dit que Cartier fut anobli par le roi de France. Mais sa gloire la plus durable sera toujours d'avoir placé son nom à la tête des annales canadiennes et ouvert la première page d'un nouveau livre dans la grande histoire du monde. »

Qui furent les compagnons de Cartier, les pionniers du Canada? Qui, sinon les descendants de ces Northmans, dont le flot puissant, invincible, inonda, dès le Ve siècle, les côtes de la Bretagne et de la Gaule romaine (3)?

Ah! leur origine apparaît clairement partout et jusque dans « l'incertion desdicts maistres, compaignons mariniers et pillotes, » que M. A. Ramé vient de mettre au jour (4).

(1) Dans son livre, assez estimé, *Cinq années de séjour au Canada*, L. A. Talbot affirme gravement que Cartier remonta le Saint-Laurent jusqu'aux chutes du Niagara, et redescendit de là à Hochelaga! Quelle absurdité!

(2) Voyez l'ouvrage de M. Ch. Cunat.

(3) V. l'*Histoire des Invasions des Normands*, par M. Depping.

(4) On trouve cette curieuse nomenclature dans l'*Appendice au voyage de Jaques Cartier*, publié par la librairie Tross.

Français ou Anglais à présent, ce sont les fils de Nadodd et d'Éric le Rouge qui ont défriché, peuplé l'Amérique septentrionale, qui, tôt ou tard, l'absorberont tout entière.

Oui, oui, Lebrun est dans le vrai quand, de sa plume mordante, mais sûre, mais précise, il trace ces mots :

« Le Canada avait à espérer des colons, seulement des provinces dont les marins déjà s'étaient comme acclimatés à Terre-Neuve; aussi les Basques et les Bretons ne s'éloignent pas de leur pays sans esprit de retour. Mais les descendants des hommes du Nord, après avoir envahi la Neustrie, vendu chèrement leur amitié à la France épouvantée de leurs exploits, font la conquête de l'Angleterre, après avoir ravagé la Guyenne. Quand ils allaient combattre en Palestine, comme à leur retour de la Terre Sainte, ils déposèrent quelques-uns de leurs guerriers sur les bords de l'Italie méridionale pour y fonder le royaume de Naples. Les Normands, aussitôt que dans le nouveau monde le commerce s'offrit à eux avec ses aventures et ses spéculations, furent les plus empressés à explorer l'Amérique du Nord et à s'y établir. »

Une nature d'élite, François de la Roque, seigneur de Roberval, celui que François Ier appelait plaisamment le petit roi de Vimeux, partage avec Cartier l'honneur de ses dernières opérations. Leur établissement (1543) est jeté près de Québec, probablement non loin de cette rivière Sainte-Croix, quelque peu plus tard nommée Petite-Rivière-Saint-

Charles, du nom de Charles des Bouës, grand vicaire de Pontoise, fondateur et protecteur de la première mission des Récollets dans la Nouvelle-France.

A leur suite, en dépit ou à cause des troubles qui agitent l'Europe, des révolutions et des persécutions religieuses qui l'ébranlent, s'avance aussitôt une légion de navigateurs, colonisateurs, chasseurs, chercheurs, coureurs d'aventures, esprits inquiets, remuants, avides de changement, de mouvement, amalgame étrange, hétérogène, incroyable, de gens vertueux et de coquins, de noblesse et de crapule, tiré des palais ou des sentines, mais gens du Nord presque tous, — oh! j'y tiens, — qui, dans ce vaste creuset ayant désignation nouveau monde, finiront par se fondre, à la flamme de la liberté, en un tout harmonieux, et le disputeront tantôt à la patrie-mère par la puissance matérielle tout aussi bien que par l'activité, la grandeur, la droiture intellectuelle.

Ces gens, ils arrivent sous le commandement de :

Jean Ribault (1562), qui tente un établissement dans la Floride et y bâtit un fort; Laudonnière (1564), collaborateur et continuateur de Ribault; Gourgues, le brave, le héros, vengeur des Français (1568) (1); Martin Frobisher (1576-7-8); les neveux de J. Cartier (même époque), poursuivant l'œuvre de leur oncle; sir Francis Drake abordant au nord de la Californie (même époque encore); sir Humphrey

(1) Hélas! encore un oubli! Son nom ne figure même pas dans les Fastes militaires de la France. Mais ceux qui ont lu Champlain savent pourtant qu'il fut valeureux à l'égal de Bayard et patriote comme d'Assas, le chevalier de Gourgues!

Gilbert, prenant formellement possession de Terre-Neuve au nom de la couronne d'Angleterre (1579-83-84); John Davis (1585-6-7), explorateur du détroit qui porte son nom; sir Richard Grenville (1585-6), débarquant des colonies dans la Floride; John White (1587-90), faisant de même en Virginie; Juan de Fuca (1592); Henry May (1593), reconnaissant la Bermude; George Weymouth (1594); le marquis de la Roche et sa malheureuse expédition à l'île de Sable (1598); Bartholomeo Gornald, doublant le cap Cod (1602); de Montz, obtenant, en 1603, de Henri IV, des Lettres Patentes pour coloniser l'Acadie et le Canada; Samuel Champlain, remontant le Saint-Laurent la même année, et revenant, en 1603, avec de Montz, Champdore et Poutrincourt, former un établissement agricole.

Ils commencent leurs plantations dans l'Acadie, à Port-Royal, Saint-Jean et Sainte-Croix. L'Angleterre s'inquiète. Elle veut sa part aux conquêtes, aux usurpations des Français. George Weymouth, par elle dépêché, découvre la rivière Kennebec, en 1605; trois ans plus tard, en 1608, fondation de Québec par Champlain. « J'arrivay, dit-il, à Québec, le 3 juillet, où estant, je cherchay lieu propre pour nostre habitation; mais je n'en pus trouver de plus commode ny mieux situé que la pointe Québec... Proche de ce lieu est une rivière agréable où anciennement hyverna Jacques Cartier (1). » Presque en même temps, Hudson remonte le beau fleuve auquel il a

(1) La librairie Tross a sous presse une nouvelle édition du Voyage de S. Champlain.

servi de parrain; en 1610-11-12, les Anglais se fortifient à Terre-Neuve, en Virginie, dans la Floride Leurs sentiments d'hostilités contre les Français percent, sur divers points de l'Amérique, comme ils font explosion en Europe; la guerre est bien près d'éclater entre les rivaux. Et c'est alors (1615) qu'arrivent au Canada les premiers Récollets; c'est alors aussi que commence l'*Histoire* de frère Sagard dont nous avons entrepris la réédition.

XIV

Loin, trop loin vous l'avez laissé, me dira-t-on. De grand cœur je confesse mon tort; de grand cœur aussi j'aurais pris ce brave Récollet au berceau pour le conduire sur son « champ de labour; » et, pas à pas, nous l'eussions suivi à l'école, au séminaire, à travers les études, les émotions de la cléricature, puis au monastère. En sa cellule, devant sa lampe fumeuse, sur ses veilles, silencieusement, avec profond intérêt pourtant, nous nous serions penchés. Mais, je l'avoue encore, j'ai cherché, scruté, fouillé, remué, ressassé livres, manuscrits, papiers, et, de lui, je ne sais que son œuvre : l'*Histoire* et le *Voyage*, imparfaitement encore, car sa candeur ne manque pas de finesse; et, sous une bonhomie charmante, on démêle, sans les pouvoir préciser toujours, certaines cachotteries, quelques traits aigus au possible, et visibles à peine. L'abeille confit en miel le suc des fleurs, mais sans perdre, sans émousser son aiguillon.

Il est crédule, grandement : de très-bonne foi dans sa crédulité, cela n'est pas douteux. Pour lui, le diable et sa démoniaque légion sont d'existence autre qu'idéale. S'il ne les a pas vus, il a été témoin de leurs œuvres *matérielles* (1); et vous seriez mal venu de discuter avec lui sur ce point. Frère Sagard se montre intraitable. Ses notions en histoire naturelle feront sourire un oublieux de l'époque où écrivait notre digne Récollet. Mais je suis convaincu que la plupart des lecteurs reconnaîtront qu'il était à peu près au niveau de la science du XVII[e] siècle, et qu'il joignait à un véritable talent d'observation et à une instruction solide, un esprit d'une vivacité allant parfois jusqu'à la malignité. Déjà frondeur à ses moments, du reste, et même légèrement rabelaisien. « Il n'y a pas, dit-il (p. 11), iusqu'a de certaines devotes et de petites servantes de Jésus-Christ, qui veulent pindariser et faire les scavantes en matière de bien dire. Il vaudroit bien mieux, disoit saincte Thérèse, qu'elles usassent du langage des hermitresses, sceussent peu parler et bien opérer, que de s'amuser à ces cajoleries ou discours affetez. »

Voulez-vous un échantillon de son libéralisme, lisez sa véhémente apostrophe aux rois, aux grands, aux juges de la terre, laquelle débute ainsi : « Le iuste pâtit et le réprouvé se resiouit. L'un est touiours heureux et l'autre touiours malheureux, etc... (2). »

L'obéissance lui pèse aux épaules. Sa robe est celle

(1) Voir entre autres le tome II, chap. XXXIV, de l'*Histoire du Canada*.

(2) P. 49-50.

de Nessus à son corps. On le voit bien aux efforts involontaires que lui arrache de temps en temps la nature pour l'en dépouiller. Mais lui ne le pouvait ni ne le voulait, je crois, quoique secrètement il se révoltât contre quelques misérables exigences de sa profession.

Il faut se souvenir que Sagard pensa et écrivit ses ouvrages vers 1633-4, juste au moment où Rome condamnait Galilée pour avoir, d'après Copernic, affirmé le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil. Il faut se souvenir encore qu'il n'avait ni le droit ni le pouvoir de contrôler les lois, règles ou préjugés conventuels.

Très-serrante fut sa gêne, très-puissants les ennemis que lui suscitèrent ses livres. On le sent dès les premières pages de son avis *Au lecteur*, dans l'*Histoire du Canada*.

« Je peux donc, à bon droit, dire que ce volume peut profiter non-seulement aux déuots et personnes portées à la piété, mais à tous ceux qui ne sont portez que d'une simple curiosité de cognoistre les choses étrangères et non communes. Pour les esprits blessez ou enyurez du mal-heureux péché d'enuie qui perce iusques aux plus fortes et secrètes merueilles du monde, il m'est indifférent qu'ils m'ayent en considération ou en mespris : suffit que l'on sache que ce sont personnes qui ne sçauraient souffrir en autruy le bien qu'ils ne peuvent faire eux-mesmes. »

En maintes autres lignes, Sagard laisse voir un cœur ulcéré, sans toutefois que sa franchise, sa candeur et

sa tendresse pour l'humanité en soient altérées. De lui, on peut dire en vérité, et c'est son plus bel éloge : il croit, il aime, il espère. Assurément, il commet de plaisantes erreurs en zoologie, en botanique ou en minéralogie. Vous le verrez prendre, par exemple, des cristaux de quartz pour des diamants, « et peux dire, écrit-il, en avoir amassé et recueilly moy-mesme vers nostre couuent de Nostre-Dame-des-Anges dont quelqu'uns semblaient sortir de la main du lapidaire, tant ils estoient beaux, luisants et bien taillez ; » mais il ne se trompe sans doute pas quand il rapporte avoir vu ou trouvé d'abondantes mines de cuivre, de fer, et même de l'or : car, si l'on a pu le railler jadis au sujet de cette dernière assertion, il est notoire aujourd'hui que l'or se rencontre en quantité assez considérable dans le Bas-Canada, principalement aux environs de Québec (1).

Ce qui m'a paru, à moi, en le lisant, c'est que Sagard était un homme simple et bon, franc du collier, — je demande bien pardon pour l'expression, — et qui se peint tout entier dans le chapitre Ier du livre second de son *Histoire*. Il me semble les voir, lui et son compagnon de route, le P. Vieil, cheminant, le froc au dos, le bourdon à la main, quand, après leur entrevue avec le nonce du pape, il dit : « Munis de sa bénédiction, des conseils et de l'authorité d'un si grand prélat, nous receumes aussi celle de nostre reverend père prouincial et partismes de notre couuent de Paris le 18e iour de mars l'an 1623, à l'apos-

(1) Rapports de la Commission géologique du Canada pour 1853-4-5-6-7-8, traduits par H.-E. Chevalier.

tolique, à pied et sans argent, selon la coustume des pauures mineurs Recollects, et arrivasmes à Dieppe en bonne santé, où à peine pusmes-nous prendre quelque repos qu'il nous fallut embarquer le mesme iour peu auant my-nuit, etc... »

De recherche là dedans, il n'y en a pas. C'est rondement dit. Tout est sur ce ton. Et l'on voudrait que je fisse à Sagard un procès parce que, çà et là, il fait craquer cette chemise de force que nous appelons correction grammaticale; et l'on voudrait que je dressasse un réquisitoire contre ses petites erreurs, ses menues superstitions monacales? Non certes. Comme, d'ailleurs, ils sont compensés, ces défauts, par un style aimable, un pinceau délicat, une palette fréquemment chargée des plus brillantes couleurs! A moi, Gabriel Sagard rappelle assez souvent le spirituel frère Jéhan, de Monteil, alors même que l'un ou l'autre s'évertue à nous raconter les fredaines de monsieur Satanas :

« Frère, nous avons le diable dans la maison. Tous les soirs il entre dans la cellule d'un jeune novice, dès qu'il est endormi. Le novice, qui est fort et vigoureux, se débat avec lui et finit par le terrasser. Mais aussitôt il se change en une belle demoiselle vêtue de satin blanc, etc., etc. (1). »

Voilà un bref récit emprunté à frère Jéhan. Sagard en a, de pareils, besace pleine. Parcourez plutôt le chapitre XXXII de l'*Histoire du Canada*, lequel porte

(1) *Histoire des Français*, par A. Monteil, t. I, ép. IV.

pour titre : *De la sainte Oraison. De l'apparition des Esprits et du grand capitaine Auoindaon*. Mais la mine, le trésor en ce genre, il est dans le *Grand voyage du pays des Hurons*.

Je veux réparer complétement mon tort envers Charlevoix, tort grave, on en va juger : j'ai presque affirmé qu'il avait voulu écraser frère Sagard sous le poids silencieux de son *Histoire de la Nouvelle-France*. Cependant, tout à la fin et en un coin de cette histoire, dans ce qu'il intitule *Fastes chronologiques*, le R. P. Charlevoix *sacrifie* quelques lignes à l'*Histoire du Canada*, par Sagard (1).

Je les cite textuellement :

« L'auteur de cet ouvrage avait demeuré quelque « temps parmi les Hurons et raconte naïvement tout « ce qu'il a vu et ouï dire sur les lieux; mais il n'a « pas eu le temps de voir assez bien les choses, encore « moins de vérifier tout ce qu'on lui avait dit. Le « vocabulaire huron qu'il nous a laissé prouve que « ni lui ni aucun de ceux qu'il a pu consulter ne « savaient bien cette langue, laquelle est très-diffi- « cile; par conséquent, que les conversions des sau- « vages n'ont pas été en grand nombre de son temps. « D'ailleurs, il paraît homme fort judicieux et très- « zélé, non-seulement pour le salut des âmes, mais « encore pour les progrès d'une colonie qu'il a vue « presque étouffée dans son berceau par l'invasion

(1) *Histoire de la Nouvelle-France*, par le P. F.-X. de Charlevoix. — Paris, Didot, 1744, in-12, vol. IV, p. 396.

« des Anglais. Du reste, il nous apprend peu de « choses intéressantes. »

Ici Boileau exprime ma pensée :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ?

Qu'avait-il fait aux Jésuites pour en être si rabroué, ce pauvre Sagard? Il vous l'a dit au commencement de cet article : il avait aidé à les introduire en la Nouvelle-France. Toujours et éternellement la déplorable histoire de la Lice et de sa Compagne.

Voici donc Charlevoix qui l'accuse non-seulement d'avoir écrit un livre insignifiant, mais même d'avoir, comme missionnaire, médiocrement servi les intérêts du catholicisme. Telle n'est point notre opinion, quant au premier chef du moins. L'ouvrage de Sagard embrasse une période de quinze années à peu près, et il dessine dans ses détails comme dans son ensemble un portion intéressante de l'histoire de l'Amérique septentrionale. Je n'en voudrais pour preuve que la lettre du P. Denis Jamet (t. I, p. 68 et suiv.), où, par la minutieuse et saisissante description du premier monastère des Récollets, sur les rives du Saint-Laurent, on peut fort bien se rendre compte de l'état de la colonisation canadienne au commencement du XVII[e] siècle. Tableau frais, net, accentué comme ceux de Rembrandt que celui-là ! Mais ce n'est point tout. Sagard, je le dis hautement, nous a fourni, sur les Hurons, les Montagnais, les Iroquois et une partie des tribus indiennes du nouveau monde, des renseignements de la plus grande précision. Il les a

étudiés sincèrement, patiemment, avec un soin particulier. Il les connaît. Il sait leur langage comme leurs habitudes, leurs mœurs. Charlevoix proteste! Sur quoi appuie-t-il son protêt? Il s'est, ma foi, bien gardé de nous le dire. Lui qui des Hurons n'a guère connu que les métis réfugiés au village de Lorette, tout près de Québec, il déclare gravement que « Sagard ni aucun de ceux qu'il avait pu consulter ne connaissaient la langue huronne. » Où Charlevoix l'a-t-il apprise? Je voudrais vraiment entendre sa réponse. Où donc se trouvait-elle, l'ancienne et formidable peuplade des Hurons, quand il arriva au Canada? Détruite, annihilée, ou abâtardie. Elle essayait de s'affirmer encore dans les Bois-Brûlés de Lorette, peut-être; dans quelques débris épars sur les îles de Manitoulin, dans le lac Huron et aux alentours. Mais, dès le milieu du XVIII[e] siècle, son identité originelle n'était plus. *Miscégénéation!* c'est le mot nouveau pour exprimer en Amérique le mélange des races. C'eût été, au temps de Charlevoix, le mot applicable à la race huronne. La langue? Elle avait suivi la veine qu'avait prise le sang; elle était oblitérée, adultérée (1). Le témoignage? Je l'ai même dans la comparaison du Dictionnaire de Sagard avec les

(1) Sagard lui-même se plaint des modifications que, dès son temps, recevait chaque jour la langue huronne :

« Nos Hurons, et generallement toutes les austres nations, ont la mesme instabilité de langage, et changent tellement leurs mots qu'à succession de temps, l'ancien huron est presque tout austre que celuy du présent, et change encore... » T. II, *Dictionnaire de la Langue huronne*, p. 9.

quelques mots en langue huronne que le baron de Lahontan nous livrait cinquante ans après les publications de notre savant Récollet (1).

XV

Sans m'arrêter plus à ce sujet, je détacherai de la *Biographie universelle* quelques passages de juste appréciation relatifs à Sagard.

« Il a, dit Michaud, soigneusement décrit les mœurs des sauvages parmi lesquels il avait vécu; il raconte naïvement tout ce qu'il a vu et ouï dire... Les renseignements donnés par Sagard, de même que tous ceux que contiennent les relations données par les Missions, sont intéressants en ce qu'ils donnent l'état social de peuples aujourd'hui détruits ou réduits à un petit nombre d'hommes. La relation de Sagard fut bien accueillie. Il en publia une nouvelle édition et y donna l'histoire du Canada, depuis quinze ans que les Récollets étaient allés y établir des missions.

« Il voulut joindre à ce volume des pièces touchant les missions, avec des dictionnaires et des dialogues en langue canadoise, algoumequine et huronne. « Mais, dit-il, l'ayant vu grossir suffisamment sous « ma plume, j'ai cru, au conseil de mes amis, qu'il « valait mieux laisser toutes ces pièces et ces diction-

(1) *Nouveaux Voyages de M. le baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale*. La Haye, M. DCC IX.

« naires pour un tome à part. » Ce tome n'a point paru. Le livre est intitulé *Histoire du Canada*. Paris, 1636, in-12. Cet ouvrage est divisé en quatre livres : le premier contient les travaux des Récollets au Canada avant l'auteur ; le second, le voyage de Sagard : il offre quelques particularités nouvelles sur les mœurs des sauvages ; le troisième traite de l'histoire naturelle, il renferme aussi le retour de l'auteur en France ; le quatrième apprend comment les Jésuites succédèrent aux Récollets dans la mission du Canada et comment les Anglais s'emparèrent de Québec en 1629. Tous les religieux qui étaient au Canada furent amenés en Angleterre. »

XVI

Ajoutez à l'*Histoire du Canada* le *Grand Voyage du pays des Hurons*, et vous avez l'œuvre complète de frère Gabriel Sagard Théodat, car ces « Dictionnaires et Dialogues, » qu'il avait annoncés et qui nous seraient aujourd'hui si précieux, ou n'ont pas été terminés, ou n'ont pas été retrouvés.

Le *Grand Voyage* est, quoi qu'il en soit, plus curieux peut-être encore que l'*Histoire du Canada*. Les grandes promesses de son titre, il les tient entièrement : mœurs, coutumes, usages des Indiens, y sont « pourtraicturés » avec une fidélité extrême, et parfois avec une élégance de langage à laquelle les chroniqueurs du commencement du XVIIe siècle ne nous ont guère accoutumés. La topographie ne manque pas d'exactitude ;

et ce que j'ai vu du pays et des aborigènes pendant les dix années que j'ai passées dans l'Amérique septentrionale m'autorise à dire que Sagard se trompe rarement dans ses peintures ou ses relations, quand le bigotisme ne lui ferme pas les yeux. Mais il était venu au Canada pour y prêcher l'Evangile. Il demeure attaché à son mandat, comme la hampe au drapeau. Aussi, dès qu'il s'agit de religion, frère Gabriel oublie son rôle d'historien très-véridique, d'annaliste impartial, de narrateur sérieux, et se laisse aller aux suppositions les plus invraisemblables, aux réflexions les plus étranges, aux assertions les moins admissibles. La première partie du *Grand Voyage du pays des Hurons* est d'ailleurs une reproduction un peu trop servile de son *Histoire du Canada*. Hormis cela, il mérite plus de louanges que de reproches. Parti pour porter chez les sauvages l'étendard de la foi romaine, Sagard a inauguré, avec les Récollets, le triomphe du catholicisme sur le protestantisme dans la Nouvelle-France. C'est là, pour beaucoup, un de ses meilleurs titres à la célébrité. Si le succès eût couronné les desseins de Coligny avant la Saint-Barthélemy, d'odieuse mémoire, la colonisation européenne au Canada aurait été essentiellement liée à la Réforme. L'introduction des Récollets en 1615 a imprimé, dans ce pays, au mouvement religieux, la vigoureuse direction catholique qu'il a conservée, sans dévier presque, jusqu'à la prise de Québec, en 1759.

Sagard fut un des apôtres, un des serviteurs dévoués de la cour de Rome. Il le dit, le répète, le montre à chaque instant; il s'en fait honneur et gloire. Pour-

quoi non? Ne serait-il donc pas de mauvais goût, d'injustice criante, de le traduire au tribunal de la critique pour son honnêteté, pour sa franchise, pour sa foi?

Je me résume. Quels que soient les lecteurs de son œuvre, elle leur commandera l'estime comme elle commande l'intérêt : car c'est l'œuvre d'un esprit instruit, sagace, primesautier, lumineux souvent, d'un cœur simple, aimant et croyant toujours (1).

H.-E. CHEVALIER.

Paris, 27 décembre 1865.

(1) On remarquera, dans l'édition que nous publions, les quatre pages de musique à quatre voix, qui se trouvent uniquement dans l'exemplaire de la bibliothèque du Jardin des Plantes, à Paris.

NOTA. — *Par une regrettable omission typographique, la note suivante n'a pas été placée sous la page* 1 *de cette notice.*

En son chapitre IV, M. Garneau dit bien : « Le Canada fut dans l'origine un pays de missions, desservi d'abord par les Franciscains, *qui y vinrent en* 1615. » Mais cette assertion (p. 170) arrive après coup et laisse l'esprit dans la confusion. Sagard, au contraire, déclare positivement (p. 38-39) que, *dès le* 25 *juin* 1615, les Récollets avaient « tout leur petit faict disposé dans l'habitation » de Kébec.

2026 — PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, RUE SAINT-HONORÉ, 338.



HISTOIRE DU CANADA.

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRERES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR LA CONUERSION DES INFIDELLES

DIVISEZ EN QUATRE LIURES

Où eſt amplement traiƈté des choſes principales arriuées dans le pays depuis l'an 1615 iuſques à la priſe qui en a eſte faiƈte par les Anglois.—Des biens & commoditez qu'on en peut eſperer.—Des mœurs, ceremonies, creance, loix & couſtumes merueilleuſes de ſes habitans. — De la conuerſion & bapteſme de pluſieurs, & des moyens neceſſaires pour les amener à la cognoiſſance de Dieu. L'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularitez qui ſe remarquent en la ſuite de l'hiſtoire.

FAIT ET COMPOSÉ PAR LE

F. GABRIEL SAGARD THEODAT,

Mineur Recolleƈt de la Prouince de Paris.

A PARIS

Chez Claude SONNIUS, ruë S. Jacques à l'Eſcu de Basle & au Compas d'or.

M. DC. XXXVI

Auec Priuilege & Approbation.

N.A. Sa 18 h

Dup. fd.

Rec D 30, 1942

A TRES-AUGUSTE

ET

SERENISSIME PRINCE

Henry de Lorraine, Archeueſque & Duc de Rheims, premier Pair de France, nay Legat du S. Siege & Abbé des deux Monaſteres S. Denis & S. Remy, &c.

MONSEIGNEUR,

Il n'y a rien qui charme tant les affections des hommes, & qui les attache plus puiſſamment aux grands Princes que la vertu & bon exemple qu'ils doiuent || à leurs ſuiets. Voſtre naiſſance de la tres- 1 v

ancienne, tres-Augufte & royalle maifon de Lorraine, vous eft d'un fi grand advantage que ie ne m'eftonne point de l'opinion de plufieurs que voftre grandeur fera un iour un fainct. La perfection peut eftre petite au commencement, mais elle s'efleue comme les Cedres du Liban, & va toufiours croiffant à mefure qu'elle eft arroufée des benedictions du Ciel, que le Seigneur verfe abondamment en vous dont on en voit tous les iours des effects.

L'hiftoire nous apprend (Monfeigneur) qu'autrefois il n'eftoit pas permis à aucun d'aller faluer les Roys de Perfe, que l'on n'euft quelque chofe à leur donner, non pour les enrichir : car ils eftoient des plus grands & puiffans Princes de toute la terre, mais feulement pour obliger les fuiets à rendre
v *quelque tefmoignage de l'affection || qu'ils portoient à leur Prince. C'eft pourquoy confiderant les grandes obligations & bienveillances tres-eftroites que voftre faincte & Royalle maifon, a acquis fur tous les Religieux du monde dont elle a toufiours efté le fupport & l'afyle affeuré, i'ai pris la hardieffe de prefenter aux pieds de voftre grandeur ceft ouvrage avec fon Autheur, qui fera s'il vous plaift pour un affeuré tefmoignage de l'affection que i'ai à voftre fervice, & une foible recognoiffance de l'obligation que vous ont les Recollects de voftre ville de fainct-Denis, & moy en particulier m'ayant autrefois fait l'honneur me commander de luy difcourir des mœurs des Sauvages, & du pays de Canada.*

S'en eft un traicté (Monfeigneur) & des chofes principales qui s'y font paffées pendant quatorze

ou quinze || années que nos Peres y ont demeuré VI
pour la conuersion du pays. Si vostre grandeur le reçoit comme ie l'en supplie en toute humilité (orné sur son frontispice de vostre Auguste nom) il sera bien venu & chery de tout le monde, & verra-on qu'a l'imitation de tous les Princes de vostre maison, vous cherissez la conuersion des infidelles comme ils ont tousiours esté portez pour l'accroissement de l'Empire de Iesus-Christ, l'extirpation des heresies, la paix & le salut des peuples.

Ce sont ces vertus là (Prince tres-illustre) qui vous acquereront un grand Empire dans le Ciel, & vous feront aymer de tous les courtisans du Paradis. La terre n'est qu'un petit point, & ce petit point diuisé en tant d'autres que ie m'estonne comme les Princes, à qui Dieu a donné un cœur si releué puissent mettre leur affection à chose || si basse, & VII
comme un neant deuant les yeux de Dieu.

La vostre n'y est point attachée (Monseigneur) vos pensées sont toutes autres, & croy pour moy ayant consideré la douceur & bonté de vostre naturel, qu'un iour on dira le cœur de ce Prince estoit tout en Dieu, ce n'est point ma croyance seule, mais de beaucoup d'autres qui sçavent qu'il est permis aux grands de paroistre avec un grand esclat exterieur, tandis que leur interieur traicte de paix auec ce Dieu duquel ils sont les images.

Aggreez donc, Monseigneur, s'il vous plaist, mes bonnes volontez, & recevez ce petit present de la mesme affection que ce grand Prince receut le verre d'eau d'un pauvre villageois: ce n'est point à la va-

leur du don qu'on regarde, mais à l'affection du
VIII *cœur d'où il part, mon hiſtoire mal polie ne || me-*
rite pas de vous eſtre offerte n'y qui employe au-
cune heure de voſtre loiſir, la lecture vous en ſeroit
ennuyeuſe comme mon ſtile groſſier trop importun,
mais puis que voſtre clemence ne deſdaigne perſon-
ne pour petit qu'il ſoit & ne meſpriſe le donneur
pour ſon petit don, ſuffit que voſtre grandeur luy
faſſe l'honneur de le recevoir auec un doux accueil,
& le protege à l'encontre de tous ſes enuieux, & les
langues meſdiſantes de ceux qui comme des arai-
gnes veneneuſes tirent du venin de la fleur d'où l'a-
beille ſucce le miel. C'eſt la tres-humble priere que
ie fais à voſtre excellence qui eſt la ſageſſe, la bonté
& la courtoiſie meſme, & tellement accomplie que
pour faire un Prince auſſi parfait que vous eſtes, il
faudroit recueillir ceſte perfection de pluſieurs. Ce
ſont dons que Dieu vous a faits leſquels ie prie ſa
IX *divine || bonté vous accroiſtre, & conſeruer ſes be-*
nedictions en voſtre Auguſte maiſon, qui ſuis

Monſeigneur,

A Paris ce 1 Septembre 1636,

Voſtre tres-humble & tres-affectionné
ſeruiteur en I. C. F. Gabriel
Sagard Recollect.

AU LECTEUR. x

Ce grand Appelles (amy Lecteur) que la venerable antiquité a admiré entre tous les plus excellens Peintres de ſon temps eſtoit tellement amateur de la perfection de ſes œuures qu'il les expoſoit à la cenſure d'un chacun pour en cognoiſtre les fautes, & en corriger tous les deffauts, mais comme il arriue ordinairement que les plus impertinens s'emportent facilement en toutes choſes, il arriua que le cordonnier fut de fort bonne grace repris par cet admirable Appelles qu'ayant iugé du ſoulier, il vouloit encor controller le reſte du veſtement.

A l'exemple de cet excellent || Peintre i'ai libre- xi
ment preſenté au publique le premier crayon de mon voyage des Hurons dedié au tres-valleureux & puiſſant Prince Monſeigneur le Comte d'Harcourt Generaliſſime de l'armée Nauale du Roy, lequel a eſté parfaitement bien receu, & veu en diuerſes nations eſtrangeres, car tant s'en faut que les perſonnes ſages & de bon eſprit, & ceux qui ont quelque cognoiſſances dans le pays y ayent trouvé à redire, qu'au contraire ils m'ont ſupplié de l'amplifier, & de deſcrire l'hiſtoire entiere des choſes principales qui ſe ſont paſſées

en tout le Canada, pendant quatorze ou quinze années que nos freres y ont demeuré pour la conuerſion du pays, la lecture de laquelle vous ſera d'autant plus
XII utile qu'elle vous || portera à une recognoiſſance enuers ce Dieu de tout le monde qui vous a fait naiſtre dans un pays Chreſtien, & de parens Catholiques. Les plus deuots y trouueront de quoy occuper leurs bonnes œuures & charité à l'endroit de tant de pauures ames eſgarées & esloignées du chemin de ſalut. Les affligez leur conſideration endurant pour le Paradis, où les pauures barbares ne ſouffrent que pour l'enfer. Les eſprits curieux, & qui n'ont autre but que leur propre diuertiſſement y verront de quoy ſe ſatisfaire allechez par l'aggreable aſpect & diverſité des choſes y contenuës, & ceux qui ont voyagé dans le pays comme a fait depuis moy le R. P. Brebeuf, Ieſuite, pourront auoir le meſme ſentiment que ce bon Pere
XIII teſmoigna de || mon premier Liure, lequel il iugea non ſeulement digne de voir le iour, mais s'offrit d'en donner ſon approbation s'il eut eſté neceſſaire.

Je peux donc à bon droit dire que ce Volume peut profiter non ſeulement aux deuots, & perſonnes portées à la pieté, mais à tous ceux qui ne ſont portez que d'une ſimple curioſité de cognoiſtre les choſes eſtrangeres & non communes. Pour les eſprits bleſſez ou enyurez du mal-heureux peché d'enuie qui perce iuſques aux plus fortes & ſecretes murailles du monde, il m'eſt indifferent qu'ils m'ayent en conſideration ou en meſpris, ſuffit que l'on ſçache que ce ſont perſonnes qui ne ſçauroient ſouffrir en autruy le bien qu'ils ne peuuent faire eux-meſmes.

|| On me pourra dire que ie devois auoir emprunté xiv
une plume meilleure que la mienne pour polir mes escrits, & les rendre recommandables, mais c'est de quoy ie me soucie le moins, & vous asseure que quand bien ie l'aurois pu faire ie ne l'aurois pas fait, car il n'est pas raisonnable qu'un pauure frere mineur comme moy, se pare des riches thresors de l'eloquence d'autruy, & puis ie n'ay pas entrepris de contenter les amateurs de beaux discours, mais d'edifier les bonnes ames qui verront en cette Histoire une grande exemple de patience & modestie en nos Sauuages, un cœur vrayement noble, & une paix & union admirable, car que seruent tant de mots nouueaux & inuentez à plaisir sinon pour uider l'ame de la deuotion || & la xv
remplir de vanité. Il n'y a pas iusques à de certaines deuotes & de petites seruantes de Iésus-Christ, qui veulent pindariser & faire les sçavantes en matiere de bien dire. Il vaudroit bien mieux, disoit saincte Therese, qu'elles usassent du langage des hermitresses, sceussent peu parler & bien operer, que de s'amuser à ces cajoleries ou discours affetez.

On demanda un iour à Demosthenes par quel moyen il estoit plus excellent que les autres en l'art de bien parler, il respondit en consommant plus d'huyle que de vin. Ie pourrois rendre la mesme responce à ceux qui m'interrogeroient du moyen d'auoir pu trauailler à mon Histoire, estant si occupé d'ailleurs en d'autres commissions. Que la lampe m'a seruy || de xvi
Soleil, & qu'a peine ses rayons m'ont ils veu composer mes escrits qui portent le pardon de mes fautes s'il s'en trouue dans le corps de ce Liure, car il est

bien difficile qu'ayant l'efprit partagé en tant d'endroits & preoccupé de tant de differentes affaires il ne s'y foit gliffé quelques redites ou trop de fentences & d'exemples, qui portent la rougeur au front de ceux qui fe qualifient du nom de Chreftiens, & viuent prefque en payens. Tout le monde abonde en fon fens & en fes fentimens, quelqu'un me dira que i'ay pluftoft allegué les fentences des fages payens que non pas des vertueux Chreftiens. Ie l'ay fait pour ce qu'elles me fembloient plus à noftre confufion, car quand ie confidere la vie & mœurs d'un Phocion
XVII ou || d'un Socrates, ou les riches documens d'un Marc-Aurelle, & d'un Seneque Payens, ie fuis plus efmeu pour la vertu que non pas par la confideration d'un fainct Iean-Baptifte, ou les belles fentences de quelque autre Sainct qui n'ayent point eu de vices. De mefme ie refte plus confus en la penfée de la vie d'une faincte femme, que d'un fainct homme, à raifon de la fragilité du fexe feminin, qui me donne quelque efperance de pouuoir paruenir à la vertu, l'homme ayant naturellement plus de courage, & la femme moins de refolution.

Mon intention a toufiours efté bonne, & ne voudrois pour rien avoir offencé qui que ce foit, car pour la reprehenfion que ie fais aux vices, perfonne ne s'en
XVIII peut || offencer que les vicieux mefmes defquels ie ne dois pas craindre le mefpris, n'y appeter les loüanges: Si i'ay parlé aduantageufement pour mes Sauuages contre ceux qui negligeoient leur conuerfion, ç'a efté par deuoir, & non pour intereft que de celuy de mon Dieu. I'ay blafmé le peu de foin qu'on

a eu du pays, & ie les ay deu faire pour la mesme intention, & faire veoir les choses comme elles se sont passées pour y apporter les remedes, car ç'a esté une chose bien deplorable que quelques Marchands des Compagnies anciennes, auant cette nouuelle, qui a pris tout un autre esprit y ayent apporté si peu de soin, & plustost nuits que favorisez nos pieux desseins de les conuertir, rendre sedentaires, & peupler le païs.

|| Je remonstre avec raison combien il seroit neces- xix
saire pour le bien du public d'imiter en quelque chose les loix Chinoises, & regler les pauures & vagabonds, non contre la charité que ie dois aux vrais pauures & membres de Iesus-Christ, mais pour remedier aux abus qui se glissent sous ce nom de pauures ; car en verité il se trouue en beaucoup de choses de la tromperie, qui seroit besoin de cognoistre pour le soulagement des vrays pauures, & corriger les abus.

Ie fais mention des trois Ordres establis par sainct François, non pour en releuer le lustre; car il parle assez de soy-mesme, mais pour nostre repos & contenter ceux qui en désirent sçauoir les distinctions i'auois
aussi dessein d'inferer en ce || volume plusieurs pieces xx
importantes touchant nostre establissement & mission és terres du Canada auec nos Dictionnaires & phrases de parler és langues Canadoise, Algoumequine, & Huronne ; mais l'ayant veu grossir suffisamment sous ma plume, i'ay creu avec le conseil de nos amis qu'il valloit mieux laisser toutes ces pieces & ces Dictionnaires pour un autre Tome à part, que de grossir inconsiderement ce liure, autrement il m'eust fallu

contre le ſentiment de pluſieurs retrancher de mon liure de belles authoritez, leſquelles ſi elles ne plaiſent aux uns, pourront contenter les autres, car il y a des eſprits qui ſe delectent au meslange, & en la diuerſité,
xxi principalement les ſimples pour leſquels i'eſcris & || non pour les doctes qui n'ay de quoy leur ſatisfaire.

Voyla, amy Lecteur, mon petit labeur, l'Hiſtoire du Canada que ie vous prie d'aggréer & prendre en bonne part: Si elle ne merite voſtre entretient*, qu'elle aye part à voſtre amitié qui la deffendra contre tous ſes enuieux. La bonne vefue au temple ne fut pas meſpriſée pour ſon petit denier, ie n'ay pû faire mieux, ou il m'euſt fallu du temps pour rappeller mon eſprit, & mes penſées ſouuent esloignées du cours de ma plume, & embaraſſées aux deuoirs de l'obeiſſance que i'ay touſiours preferés à mes propres intereſts, pourueu que Dieu ſoit loüé, & mes pauures Canadiens aſſiſtez, c'eſt tout ce que ie demande, & puis ſouhaiter auec
xxii vos bonnes || prieres, leſquelles i'implore à ce que Dieu me faſſe la grace de pratiquer pour ſon amour les meſmes vertus que les barbares exercent pour l'amour d'eux meſmes, & qu'à la fin ie vous puiſſe voir dans le Paradis, où nous conduiſe le Père, le Fils, & le Sainct Eſprit. Amen.

xxiii || APPROBATION DES DOCTEURS.

Nous ſoubſignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions auoir leu le liure intitulé, *Hiſtoire de Canada,* compoſé par le Frere Gabriel,

de l'Ordre des Recollects, auquel nous n'auons rien trouué contraire à la Foy Catholique, Apoſtolique & Romaine, ny aux bonnes mœurs, en foy de quoy nous auons ſigné le preſent teſmoignage, ce unzieſme Iuillet mil ſix cent trente ſix.

Le Maiſtre
PEAN.

|| *Permiſſion du P. Commiſſaire général.* XXIV

Nous ſoubſignez Frere Cherubin de Marcigny de l'Ordre des Fr. Mineurs Recollects, Pere des Prouinces de S. François, & de S. Bernardin en France, & Commiſſaire General en cette Prouince de S. Denys du meſme Ordre, permettons à Fr. Gabriel Sagard, Profez dudit Ordre, & de ladite Prouince, de faire imprimer un liure intitulé, *Hiſtoire du Canada ou les voyages que les FF. Mineurs Recollects y ont faicts en diuers temps pour la conuerſion des Sauuages, auec un Dictionnaire des langues Françoiſe, Huronne & Canadienne.* En gardant ce qui eſt determiné par le ſacré Concile de Trente, Ordonnances du Roy, & Conſtitutions de l'Ordre touchant l'impreſſion des liures. Faict en noſtre Conuent de l'Annunciation de la glorieuſe Vierge à Paris, ſous noſtre ſein, & ſeau de la Prouince, le 19. iour du mois de May l'an de grace 1635.

DE CHERUBIN DE MARCIGNY
Commiſſaire General.

xxv || *Permiſſion des Superieurs.*

I'ay ſoubſigné Frere Antoine Des Moynes, Diffiniteur de la Prouince de Paris, Ordre de S. François des FF. Mineurs Recollects, certifie avoir veu, & leu par le commandement de noſtre Reverend P. Prouincial, le R. P. Ignace Legault, un liure intitulé, *Hiſtoire du Canada, ou les voyages que les FF. Mineurs Recollects ont faits en diuers temps pour la conuerſion des Sauuages en l'Amerique, avec un Dictionnaire des langues Françoiſe, Algoumequine, Huronne, & Canadienne: faict & composé par Fr. Gabriel Sagard, Religieux de la meſme Prouince & du meſme Ordre,* & n'y auoir trouué rien de contraire à noſtre ſaincte Foy, ny aux bonnes mœurs, ains l'ay iugé fort utile & profitable d'eſtre mis en public, pour exciter les cœurs des fidels Catholiques, Apoſtoliques & Romains, à aſſiſter ces pauures idolatres, touchant leur conuerſion au vray Dieu. Faict en noſtre conuent de S. Germain en Laye, ce jour S. Denys Areopagite 9. Octobre 1635.

Fr. Antoine des Moynes.

xxvi || I'ay ſoubſigné Theologien, Predicateur & Confeſſeur des Peres Recollects de la Prouuince de ſainct Denys en France, certifie avoir leu le liure intitulé *Hiſtoire du Canada & voyages que les FF. Mineurs Recollects y ont faicts pour la conuerſion des Sauuages, avec un Dictionnaire des langues Françoiſe, Canadoiſe, Algoumequine, & Huronne: faict & com-*

poſé par le Frere Gabriel Sagard, Religieux de noſtre meſme Ordre & Inſtitut. Auquel ie n'ay rien trouué contraire à la Religion Catholique, Apoſtolique, & Romaine, la lecture duquel fera recognoiſtre aux ames chreſtiennes l'extreme obligation quelles ont à Dieu du don de la Foy, voyans la barbarie ès mœurs prophanes, & brutalité de vie de ces peuples : ce que les Chreſtiens feroient ſi Dieu ne les avoit polis par la cognoiſſance de ſon nom & lumiere de la foy. I'ai iugé que ce liure pourroit eſtre utile au public. En foy de quoy i'ay ſigné de ma main, ce vingt ſeptieſme iour de Decembre 1634. A noſtre Conuent de Paris.

F. Ange Carrier
qui ſupra

|| EXTRAICT DU PRIUILEGE DU ROY. xxvii

Par grace & priuilege du Roy, donné a Paris le 17 iour de May 1635. ſigné par le Roy en ſon conſeil, Croiſet, & ſcellé du grand ſceau de cire jaulne, il eſt permis à Fr. Gabriel Sagard, Theodat, Religieux Recollect, de faire imprimer un liure intitulé, *Hiſtoire du Canada, ou les voyages que les Freres Mineurs Recollects y ont faicts en diuers temps pour la conuerſion des Sauuages avec ung dictionnaire des langues Françoiſe, Huronne & Canadienne.* Et deffenſes à tous Imprimeurs & libraires de ce Royaume, pays & terres de noſtre obeyſſance d'imprimer ledit liure, d'en vendre, ny diſtribuer d'autre impreſſion

que celle que ledit Fr. Gabriel Sagard Theodat, aura faict imprimer durant le temps de ſix ans, à compter du iour que la premiere impreſſion ſera acheuée, ſur peine de confiſcation des exemplaires, de deux mille liures d'amende, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi que plus au long eſt contenu audit Privilege.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le dernier Aouſt 1636.

XXVIII || Et ledit Fr. Gabriel Sagard, a tranſporté le droict de ſon Priuilege à Claude Sonnius Marchand Libraire à Paris, pour en ioüyr ſelon la teneur d'iceluy.

HISTOIRE 1

DU CANADA

ET

VOYAGES DES PERES RECOLLECTS

EN LA

NOUUELLE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Diuers motifs des voyageurs & de l'intention des FF. Mineurs Recollects à l'entreprinſe de leurs voyages eȥ païs des Canadiens & Hurons.

Chapitre I.

La pratique de voyager d'un païs en un autre eſt
fondée ſur diuers motifs & deſſeins. Les uns y ſont
pouſſez par une certaine inſtabilité & inquietude d'eſ-
prit qui ne leur permet d'arreſter long temps en un
meſme lieu comme un Caïn || lequel après auoir com- 2
mis ce meſchant acte de fratricide, qu'il tua par enuie
de ce qu'il eſtoit plus homme de bien que luy, & fa-
uori de Dieu, en demeura tout troublé & plein d'in-
quietude (effect du peché) qui le rendit vagabond & er-
rant par le monde, ſans ſçauoir où il alloit que pour
penſer éuiter le courroux & la vengeance de Dieu auec

la mort, qui * à toute heure il apprehendoit & luy aduint en punition de ſon forfaict.

Les autres voyagent par neceſſité comme un Abraham & ſon fils Iſaac pour euiter la famine, ſortent de la terre de Chanaan, l'un pour aller en Egypte, & l'autre en la terre des Philiſtins, car la famine & la neceſſité eſt une maraſtre ſi preſſante & facheuſe, qu'elle conduit les plus foibles au tombeau & contrainct les plus robuſtes à de longs voyages pour trouuer remede à leur neceſſité.

Les autres ſortent de leur païs attirez par le profit & gain temporel, comme les Marchands qui courent d'un polle à l'autre, la mer & la terre, l'Orient & l'Occident, le Septentrion & le Midy, pour paruenir à leur deſir inſatiable d'amaſſer richeſſes.

D'autres ſont portez d'un deſir d'apprendre en voya-
geant, comme Epimenide Peintre, lequel partit de
Rhodes, & s'en alla en Aſie, la où il demeura long-
temps, puis s'en reuint à Rhodes, ſans que iamais
perſonne luy entendit dire aucune choſe de ce qu'il
3 auoit veu & faict en Aſie, de quoy s'es || merueil-
lant les Rhodiens, le prierent qu'il leur voulſiſt con-
ter quelque cas de ce qu'il auoit veu, auſquels il reſ-
pondit en telle ſorte : i'allay dix ans ſur la mer pour
me faciliter à patir, ie demeuray autre * dix ans en
Aſie pour apprendre à peindre, & ſix autres eſtudiay
en Grece pour accouſtumer à me taire, & partant n'eſ-
perez pas grand diſcours de moy ; ce qu'ayant dit il
ſe teut ; & laiſſa les autres dans leur bon appetit, ce
qui me fait reſouuenir de ce qui m'a eſté dit depuis
peu, que la Royne d'Eſpagne à preſent regnante, ayant

eſté pour entrer dans l'un de nos Conuents & ſceut qu'il eſtoit l'heure du ſilence, ſe donna la patience d'attendre dans l'Egliſe que les Religieux l'appellaſſent, ſans s'en plaindre d'un petit mot.

Il y en a d'autres qui veulent courir les mers & la terre pour ſe rendre plus illuſtres & diuins entre les hommes, par la cognoiſſance des choſes les plus belles & magnifiques de l'uniuers, comme un Apollonius Thianeus, lequel ayant tournoyé toute l'Aſie, l'Afrique & l'Europe, depuis le pont du Nil où fut Alexandre, iuſques en Gades où ſont les colomnes d'Hercules, eſtant arriué en Epheſe au Temple de Diane, les Preſtres de la Deeſſe luy demanderent qui eſtoit la choſe de laquelle il s'eſmerueilloit plus par le monde: car il eſt certain que l'homme qui a beaucoup veu, note plus une choſe que l'autre.

Et combien que ce Philoſophe fuſt || plus eſtimé en 4
faiƈt qu'en parolle, ſi leur fit-il ceſte reſponce digne d'eſtre nottée. Preſtres ſacrez, i'ay cheminé longuement par les Royaumes des Gaulois, des Anglois, des Eſpagnols, des Germains, des Latins, des Lidians, des Hébrieux, des Phrigiens, des Corinthiens, & des Perſes, meſme par le grand Royaume des Indiens, que i'appelle le Royaume ſur tous les autres Royaumes, car luy ſeul vaut mieux que tous les autres ioinƈts enſemble : mais ie vous aduiſe qu'ils ſont tous differens; à ſçauoir en langages, perſonnages, beſtes, metaux, eaux, chairs, couſtumes, loix, terres, edifices, veſtemens, contenances, & ſur tout en Dieux & en temples, pour ce qu'il y a autant de differance d'un langage à autre, comme les Dieux & les temples d'Eu-

rope font differens à ceux d'Afie. Toutesfois entre toutes les chofes que i'ay veuës, de deux feules fuis efmerueillé. La premiere eft, que partout ou i'ay efté, i'ay toufiours veu le fuperbe commander à l'humble, le querelleux au pacifique, le tyran au iufte, le cruel au pitoyable, le coüard au hardy, l'ignorant au fçavant; & le pis encores, i'ay veu les plus grands larrons pendre les plus innocens. La feconde chofe dont ie me fuis efmerueillé, eft qu'en tant de païs que i'ay trauerfé, ie n'ay fceu parler à ung homme perpetuel, ains les ay trouué tous mortels, prenans fin auffi toft
5 le moindre, que le plus || grand; car maints font mis du foir en la fepulture que le iour penfoient auoir la vie plus affeurée.

Il y en a d'autres qui voyagent par une fainĉte deuotion de vifiter les fainĉts lieux, comme un S. Hierofme la terre Sainĉte. Et les autres pour porter le flambeau de l'Euangile par tout le monde, fuiuant le commandement que le Sauueur donna à fes Apoftres. Allez par tout le monde, & prefchez l'Euangile à toute creature. C'eft ce dernier motif qui fous la fainĉte obediance nous a fait entreprendre le voyage des Hurons & Canadiens, non à la maniere d'Appolonius, pour y polir nos efprits & en deuenir plus fages & confiderables entre les hommes, mais pour en fecourant nos freres du Canada, y porter le flambeau de la cognoiffance du fils de Dieu, & en chaffer les tenebres de la barbarie & infidelité, afin que comme nos peres de noftre Seraphique Ordre de S. François auoient les premiers porté l'Euangile dans les Indes Orientales & Occidentales, & arboré l'eftendart de nof-

tre redemption ès peuples qui n'en auoient iamais ouy parler ny eu cognoiſſance, à leur imitation nous y portaſſions noſtre zele & deuotion, afin de faire la meſme conqueſte, & eriger les meſmes trophées dc noſtre ſalut, où le diable auoit demeuré paiſible iuſques à preſent.

Ce n'a donc pas eſté pour aucun autre intereſt que celuy de Dieu & la conuerſion des || Sauuages, que nous auons viſité ces larges Prouinces, où la barbarie & la brutalité y ont pris tels advantages, que la ſuitte de ce diſcours vous donnera en l'ame quelque compaſſion de la miſere & aueuglement de ces pauures peuples, où ie vous feray voir quelles obligations nous auons à noſtre bon Ieſus, de nous auoir delivrez de telles tenebres & brutalité, & poly noſtre eſprit iuſques à le pouuoir cognoiſtre, aymer & eſperer l'adoption de ſes enfans : vous verrez comme un tableau de relief & en riche taille-douce, la miſere de la nature humaine, vitiée en ſon origine, priuée de la culture de la foy, deſtituée des bonnes mœurs, & en proye à la plus funeſte barbarie que l'esloignement de la lumiere celeſte peut groteſquement conceuoir. Le recit vous en ſera d'autant plus aggreable par la diuerſité des choſes que ie vous raconteray auoir remarquées pendant plus de quatorze années que nos freres y ont demeuré, que ie me promets que la compaſſion que vous prendrez de la miſere de ceux qui participent avec vous de la nature humaine, tireront de vos cœurs des vœux, des larmes, & des ſouſpirs, pour coniurer le ciel à lancer ſur ces cœurs des lumieres celeſtes, qui ſeules les peuuent affranchir de la captiuité du diable, em-

bellir leurs raiſons de diſcours ſalutaires, & polir leur rude barbarie de la politeſſe des bonnes mœurs, afin qu'ayant cognu qu'ils ſont hommes, ils puiſſent
7 || deuenir Chreſtiens, & participer auec vous de cette foy qui nous honore du riche tiltre d'enfans de Dieu, coheritiers auec noſtre doux Ieſus, de l'heritage qu'il nous a acquis au prix de ſon ſang, où ſe trouuera cette immortalité veritable, que la vanité d'Appolonius après tant de voyages, n'auoit peu trouver en terre, où auſſi elle n'a garde de ſe pouuoir trouuer.

Comme les Religieux ont partout eſté les premiers employez à la conqueſte des ames, & de la Miſſion des Peres Recolleċts en Canada.

Chapitre II.

La diuine prouidence a diſpoſé ainſi des choſes, que tous ceux qu'il a enuoyé à la conqueſte des ames fidelles, ont eſté Apoſtres ou gens Apoſtoliques. La doctrine & ſainćteté deſquels il a pleu à Dieu de confirmer par miracles authentiques & irreprochables, & depuis l'an 600 à paine ſe trouuera il aucune conuerſion de peuples infidelles, qui n'ait eſté entrepriſe par des Religieux, faiſans profeſſion d'obeiſſance, pauureté & chaſteté, & ſi vous prenez la peine de lire les hiſtoriens vous verrez qu'il n'y a coin où l'Euangile

ait eſté preſché depuis || quatre cens ans, que ce n'ait 8
eſté des Religieux de Sainct François qui en ayent
faict l'ouverture aux deſpens de leur propre vie.

Les Religieux ont donc cet aduantage & prerogative
par deſſus tous les Eccleſiaſtiques ſeculiers, qu'ils ont
partout eſté les premiers à paſſer les mers, s'expoſer aux
perils & porter l'Euangile de Noſtre Seigneur en toutes
les nations de la terre habitable, où ils ont exercé indif-
feremment toutes les fonctions de Curé ou Paſteur,
adminiſtrant les Sacremens, comme il eſtoit bien ne-
ceſſaire, puiſqu'eux ſeuls s'eſtoient employez & s'em-
ploient à la conuerſion des infidelles & barbares, de
ſorte que l'on peut dire que ſans les Religieux les deux
Indes, & le reſte des peuples barbares conuertis, ſe-
roient encores à conuertir, & que les Eueſchés qui y
ſont à preſent, y ont eſté eſtablies de l'authorité des
Papes par les Religieux qui y ont eſté les premiers
Eueſques, comme ils y auoient eſté les premiers Pre-
dicateurs après les Apoſtres, & où les Apoſtres meſmes
n'auoient point penetré.

A la verité le temps qui deuoit nous auoir rendu
ſages, n'a pu qu'après de longues années faire co-
gnoiſtre à nos Marchands François, qui auoient la
traicte & le gouuernement du grand fleuue de Canada
(deſcouvert depuis l'an 1535 par Jacques Cartier) que
ſans l'ayde de quelques colonies de bons & vertueux
Catholiques, ils n'y pouuoient || rien aduancer. La 9
ſeule auarice leur faiſoit paſſer la mer pour en rap-
porter des pelleteries, & les huguenots & heretiques
participoient egallement du profit auec les Catholiques;
ſi les Catholiques auoient un Preſtre, les huguenots

auoient un Miniſtre, & pendant qu'ils s'amuſoient à
leur diſpute, les Sauuages reſtoient confirmez dans
leur irreligion pour voir & ſe ſcandalizer des diſputes
de religion, car ils ne ſont pas beſtes iuſques là, qu'ils
ne voyent bien nos differents & ceux qui ſont le ſigne
de la S. Croix ou non, comme ils m'ont eu dit quel-
quefois.

En ces commencemens que les François furent vers
l'Acadie; il arriua qu'un Preſtre & un Miniſtre mou-
rurent preſque en meſme temps, les matelots qui les
enterrerent, les mirent tous deux dans une meſme
foſſe, pour veoir ſi morts ils demeureroient en paix,
puiſque viuants ils ne s'eſtoient pû accorder, toutes
choſes ſe tournoient en riſée, les Catholiques ſans de-
uotion s'accommodoient ayſement à l'humeur des hu-
guenots, & ces heretiques malicieux ſe maintenoient
dans leur vie libertine, point d'obſtacle ny d'empeſche-
ment à leur tirannie qui forçoit meſme les Catholiques
d'aſſiſter à leurs prieres & chants de Marot, autrement
ils n'eſtoient point admis dans leurs vaiſſeaux ny em-
ployez en leurs manufactures, de quoy ie me ſuis ſou-
10 uente fois plaint, mais en vain, car || Dieu n'eſt pas
reſpecté iuſques là, que ſon Egliſe ait partout le deſ-
ſus.

C'eſtoit une choſe digne de compaſſion de veoir
tant de deſordres, la terre ne ſe cultiuoit point, le païs
ne s'habituoit * pas, & point du tout de conuerſion ny
d'enuie de conuertir, & neantmoins à ouyr les Mar-
chands vous euſſiez dit qu'ils n'aſpiroient rien tant
que la gloire de Dieu, la conuerſion des Sauuages &
le bien du païs, ie veux bien croire qu'ils euſſent

quelque bonne volonté & euſſent eſté bien ayſe d'y veoir de l'aduancement, mais touſiours ſans effect, à cauſe de leur intereſt temporel auquel ils eſtoient attachez principalement.

Ces belles apparences firent reſoudre le Sieur Houel, ſecretaire du Roy, perſonnage tres-affectionné au ſervice de Noſtre Seigneur d'eſtre de la partie, & s'aſſocier avec eux, mais comme il eſtoit homme iudicieux & dans le deſſein d'une perſonne qui ne reſpiroit rien moins que ſes propres intereſts, il recognut auſſitoſt les deffauts de la Compagnie, à laquelle il propoſa que ſans Religieux rien ne ſe pouuoit aduancer ny eſperer, & que leur intention principale deuoit eſtre la gloire de Dieu & la conuerſion des Sauuages, autrement Dieu ne benirait point leur labeur, car il faut premierement chercher le Royaume de Dieu & ſa iuſtice, & puis toutes choſes nous ſeront adminiſtrées

|| Ces meſſieurs trouuerent ces propoſitions bonnes, 11
aduoüerent leur manquement, & le prierent de faire choix avec eux, des Religieux les plus utils & de moindre charge à la Compagnie pour cette Miſſion. La memoire encore toute recente des plus grands fruicts que les Recollects auoient operé dans l'Amerique Orientale & au Royaume du Toxu que d'autres diſent Voxu, qu'ils auoient depuis nagueres conuerty à la foy, leur fiſt iecter l'œil ſur eux & s'adreſſer au R. P. Chapoin, Prouincial Recollects * de la Prouince de S. Denis, pour obtenir de luy quelque * Religieux pour une ſi neceſſaire & glorieuſe Miſſion.

S'addreſſant à un Pere ſi zelé, ils n'en pouuoient

eſperer que tout contentement, auſſi en receurent ils les fruicts qu'ils eſperoient, i'auois l'honneur pour lors d'eſtre ſon compagnon & d'auoir part à ſes ſoins, auſſi me fiſt-il la faueur de m'en communiquer ſes ſentimens, & la bonne volonté qu'il auoit pour le ſeruice de noſtre Seigneur en ceſte affaire, i'euſſe bien deſiré deslors d'eſtre de la partie, ſi ma bonne volonté & mon inſuffiſance euſſent merité cette grace, mais il en falloit de meilleurs que moy & capables d'un plus grand ſeruice, & par ainſi il me fallut auoir patience iuſqu'en un autre temps, que Dieu couurit d'un voile mes imperfections & furent nommez pour la Miſſion, le R. Pere Denis Iamet, pour Commiſſaire
12 le || P. Iean Dolbeau, pour ſucceſſeur en cas de mort, le P. Joſeph le Caron, & le P. F. Pacifique du Pleſſis, qui furent les quatre premiers Religieux qui paſſerent la mer pour la conuerſion des peuples du Canada.

Mais pour ce que la choſe eſtoit d'importance & qu'elle ne pouuoit eſtre bien faicte que par les voyes ordinaires & bien ſeantes aux Religieux de S. François, nous euſmes recours à Sa Sainteté pour en auoir les permiſſions neceſſaires, lequel agreant noſtre zele en eſcriuit à ſon Nonce reſidant en Cour de France, duquel noſdits Religieux deſtinez pour la Miſſion receurent avec ſa benediction, une permiſſion verbale d'aller dans les terres infidelles & Canadiennes pour trauailler à leur conuerſion, en attendant le Bref que par negligence on ne receut que deux ou trois ans après noſtre entrée au Canada comme il ſe verra cy après.

Guydo Bentivole, par la grace de Dieu & du S.

Siege Apoſtolique Archeueſque de Rhodes, de la part de noſtre S. Père le Pape Paul cinquieſme au Tres-Chreſtien Roy de France & de Nauarre Louys treiziesme, Nonce Apoſtolique &c., & ſpécialement choiſi, commis & deputé de par noſtre S. Père Paul cinq, pour Iuge ou Commiſſaire en ces quartiers.
A N. bien aimé || le Venerable Pere Ioſeph le Ca- 13
ron Preſtre, Religieux profez Recollect de l'Ordre de S. François, Prouince de Paris, ou S. Denis, & à tous autres Peres & Freres Recollects profez dudit Ordre de S. François conſtituez en l'ordre ſacré de Preſtriſe & Confeſſeurs approuuez par l'ordinaire, leſquels ſont ſur le point de receuoir Miſſion & obedience de leur Pere Prouincial, pour s'acheminer auec vous en quelques contrées des Payens & infidelles pour moienner leur conuerſion à la vraye foy & Religion Catholique, où que vous pouuez prendre auec la permiſſion & licence du ſuſdit Pere Prouincial, ſalut & ſincere dilection en noſtre Seigneur. Vous pourrez ſçauoir qu'autrefois le Reuerendiſſime Archeueſque Comte de Lyon, Ambaſſadeur de Sa Maieſté Tres-Chreſtienne vers Noſtre S. Pere, ayant requis le S. Siege Apoſtolique & ſupplié ſa Saincteté, que ſous le bon plaiſir de ſadite Saincteté, & auec les conditions cy deſſous eſcrites, il fut loiſible au Reuerend Pere Prouincial des Religieux Recollects du ſuſdit Ordre S. François, d'enuoyer quelques Religieux du meſme Ordre & de ſa Prouince de S. Denis en France, leſquels
fuſſent ſuffiſans & idoines pour || preſcher & eſten- 14
dre la foy Catholique dans les terres & regions infi-

delles, & d'autant que ceſt œuure eſtoit de ſoy meritoire, & qu'il auoit pleu à ſadite Sainčteté de nous donner plein pouuoir de conceder les moyens competens & neceſſaires pour l'execution de tout ce que deſſus par les cauſes & raiſons ſus alleguées, par authorité & commiſſion Apoſtolique, nous auons donné & accordé, donnons & accordons à voſtre R. P. Prouincial, & à vous qui auez eſté nommez, choiſis & deputez par luy, les facultez & priuileges ſuiuants, deſquels vous pourrez vous ſeruir & preualoir au cas que dans ces lieux, il ne ſe trouue perſonne qui en aye de ſemblables & dont le temps ne ſoit encore expiré, & pour le temps ſeulement que vous, frere Ioſeph Caron & vos aſſociez demeurerez dans ces pays de payens & infidelles, & ſont les ſuſdit Priuileges de la teneur, vertu & pouuoir qui s'enſuit, ſçauoir eſt, de receuoir tous les enfans naïs de parens fidelles & infidelles, & tous autres de quelque condition qui ſoyent, leſquels après auoir promis de garder & obſeruer tout ce qui doit eſtre gardé & obſerué par les fidelles, voudront embraſſer la ve-*
15 *rité de la foy Chreſtienne & Catholique, de bap- || tizer meſmes hors les Egliſes en cas de neceſſité, d'entendre les confeſſions des penitens, & icelles diligemment entenduës, après leur auoir impoſé une penitence ſalutaire ſelon leurs fautes, & enioint ce qui doit eſtre enioint en conſcience, les deſlier & abſoudre de toutes ſentences d'excommunication & autres cenſures Eccleſiaſtiques, comme auſſi de toutes ſortes de crimes, excez & delicts, meſme des reſeruez au Siège Apoſtolique & de ceux qui ſont*

*contenus dans les lettres leſquelles ont accouſtumé
d'eſtre leuës le iour du Ieudy ſainct, d'adminiſ-
trer les Sacremens d'Euchariſtie, Mariage & ex-
trême Onction, de benir toute ſortes de paremens,
vaſes & ornemens où l'onction ſacrée n'eſt pas neceſ-
ſaire, de diſpenſer gratuitement les nouueaux con-
uertis qui auroient contracté ou voudroient contrac-
ter Mariage en quelque degré de conſanguinité &
affinité que ce ſoit, ſauf au premier & ſecond, ou
entre aſcendans & deſcendans, pourveu que les
femmes n'ayent point eſté rauies, que les deux
parties qui auroient contracté ou voudroient con-
tracter ſoient Catholiques, & qu'il y ait iuſte cauſe
tant pour les mariages des-ja contractez, || que pour* 16
*ceux que l'on deſire contracter, declarer & pronon-
cer les enfans nais & iſſus de tels Mariages legi-
times. D'auoir un Autel que vous puiſſiez porter auec
bienſeance, & ſur iceluy celebrer ès lieux decens &
honeſtes où la commodité des Egliſes vous manquera.*

*En foy & teſmoignage de tout ce que deſſus, nous
auons commandé les preſentes lettres ſoubſcrittes &
ſoubſignées de noſtre main, eſtre faites, ſignées &
ſcellées de noſtre ſeau par nos aimez Louys Saua-
nutius, noſtre Auditeur & Docteur en l'un & l'autre
droict & meſſire Thomas Gallot clerc à Paris licen-
cié ès droicts canon & civil, Notaire public & iuré
tant de l'autorité Apoſtolique que de la venerable
cour Epiſcopale de Paris, & ſuiuant l'Edit du Roy
deſcrit & immatriculé ès Regiſtres de l'Eueſché &
Cour de Parlement de Paris, demeurant auſdit
Paris, rüe Neuue Noſtre-Dame, & noſtre Notaire en*

ce quartier. Donné à Paris l'an de Noſtre Seigneur mille ſix cens dix-huict le vingtieſme du mois de Mars. Ainſi ſigné G. Archeueſque de Rhodes, Nonce Apoſtolique & plus bas par commandement du ſuſdit
17 *Illuſtriſſime || Reuerendiſſime Seigneur, Nonce Apoſtolique & Commiſſaire delegué, Th. Gallot Notaire public comme deſſus, & Louys Sauanutius Auditeur.*

En ſuitte de la permiſſion de ſa Sainctete donnée à nos Peres, i'ay trouué coppie d'une lettre patente du Roy, par laquelle ſa Maieſte donne la meſme permiſſion à noſtre R. P. Prouincial de la Prouince de S. Denis, privatiuement à tous autres, de pouuoir envoier des Religieux Mineurs Recollects dans les terres du Canada pour la conuerſion des Sauuages, & qu'aucun autre du meſme Ordre n'y puiſſe aller qu'auec ſa permiſſion & ſous ſon obedience, pour euiter aux deſordres & confuſions que la diuerſité des commiſſions & ſuperiorité pourroit apporter, dont voicy la teneur de la patente.

Louis par la grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre. A tous ceux qui ces preſentes lettres verront ſalut. Les feuz Roys nos predeceſſeurs ſe ſont acquis le tiltre & qualité de Tres-Chreſtien en procurant l'exaltation de la ſaincte foy Catholique, Apoſtolique & Romaine, & en la deffendant de toutes oppreſſions, maintenant les Eccleſiaſtiques en leurs
18 *droits, & recevans en leur Royaume tous les Ordres de Religieux, qui auec une pureté de vie ſe mettoient à enſeigner les peuples & les endoctriner, tant de viue voix que par exemple. Et ſoit ainſi que nous ſoyons remplis d'un extreme deſir de nous maintenir*

& conſeruer ledit tiltre de Tres-Chreſtien, comme le plus riche fleuron de noſtre couronne, & avec lequel nous eſperons que toutes nos actions proſpereront, voulans non ſeulement imiter en tout ce qui nous ſera poſſible noſdits predeceſſeurs, mais meſmes les ſurpaſſer en deſir d'eſtablir ladite foy Catholique, & icelle faire annoncer ès terres loingtaines, barbares & eſtrangeres où le S. nom de Dieu n'eſt point inuoqué. Noſtre cher & deuot Orateur, le Pere Prouincial de la Prouince de S. Denis en France, des Religieux de S. François de l'eſtroicte obſeruance vulgairement appellez Recollects, ſe ſoit cy-deuant, & en ſecondant nos deſirs, offert d'enuoyer ès païs de Canada des Religieux dudit Ordre, pour y preſcher le ſainct Euangile & amener à la ſaincte foy, les ames des habitants dudit païs, qui ſont errantes & vagabondes dans leurs fantaſies, n'ayans aucune cognoiſſance du vray Dieu, & à ceſt effect y en ayant en || uoyé nombre, leur la- 19
beur (par la grace de Dieu) n'auroit point eſté inutil, au contraire quelqu'uns deſdits habitants de Canada recognoiſſans leur viel erreur ont embraſſé auec ardeur la ſaincte Foy & y ont receu le ſainct Bapteſme, nouuelle qui nous a eſté auſſi aggreable qu'aucune qui nous peuſt arriuer, & ne reſte à preſent qu'à affermir ce qui a eſté commencé par leſdits Religieux, ce qui ne peut mieux eſtre qu'en permettant auſdits Religieux de continuer enſemble de s'habituer audit pays & y baſtir autant de conuents qu'ils iugeront eſtre neceſſaires ſelon les temps & lieux, tous leſquels conuents, monaſteres & Reli-

gieux ſeront ſoubs l'obedience dudit Pere Prouincial de la Prouince de S. Denis en France & non d'autre, & ce pour empeſcher toute confuſion qui pourroit ſuruenir, ſi chaque Religieux à ſon premier mouuement ſe portoit de paſſer audit pays de Canada, à quoy deſirans remedier pour l'aduenir, nous auons dit & declaré, diſons & declarons par ces preſentes ſignées de noſtre main, noſtre intention & volonté eſtre que le Pere Prouincial de ladite Prouince de S. Denis en France ſeul, puiſſe & luy ſoit loiſible d'enuoyer audit pays de Ca || nada, autant de ſes Religieux Recollects qu'il iugera eſtre neceſſaire, & quand bon luy ſemblera, auſquels Religieux Recollects nous auons permis & permettons par ceſdites preſentes de ſoy habituer audit pays de Canada, & y faire conſtruire & baſtir un ou pluſieurs conuents & monaſteres, ſelon & ainſi qu'ils iugeront eſtre à faire & auquel pays de Canada aucuns autres Religieux Recollects ne pourront aller, ſi ce n'eſt par l'obedience qui leur ſera donnée par ledit Prouincial de laditte Prouince de ſainct Denis en France, & ce afin d'euiter toute diſſention qui pourroit ſuruenir, faiſant deffence à tous les maiſtres des ports & haures de permettre qu'aucuns Religieux de l'Ordre de S. François s'embarquent pour paſſer & aller audit pays de Canada, ſinon ſoubs l'obedience dudit Prouincial & de celuy qu'il commettra pour ſuperieur. Et en teſmoignant plus particulierement noſtre affection enuers leſdits Religieux, nous auons iceux, enſemble leurs conuents & monaſteres pris en noſtre protection & ſauuegar-

de. Si donnons en mandement à noſtre tres-cher &
aymé couſin le ſieur de Montmorency Admiral de
France ou ſes Lieutenants ſur tous les ports || & 21
haures de ceſtuy noſtre Royaume, & à tous nos
autres iuſticiers, & officiers qu'il appartiendra, que
le contenu cy-deſſus ils ayent à faire garder &
obſeruer de point en point ſelon la forme & teneur,
& faire publier ces preſentes par tous les ports &
haures, & lieux de leurs iuriſdictions, ſans permet-
tre qu'il y ſoit contreuenu. Mandons en outre à
noſtre Viceroy de Canada, ſes Lieutenants ou
autres nos officiers des lieux, qu'ils ayent à main-
tenir leſdits Religieux Recollects de ladite Prouince
de Sainct Denis en France audit pays, ſans qu'ils y
en puiſſent receuoir aucuns qui n'ayent l'obedience
dudit Prouincial de la Prouince de France tenant
au ſurplus la main à l'execution de ceſte noſtre
*volonté, non obſtant quelconque * lettres à ce con-*
traires, auſquelles nous auons deſrogé & deſrogeons
par ceſdites preſentes. Car tel eſt noſtre plaiſir.
En teſmoing de quoy nous auons faict mettre noſtre
ſeel à ceſdites preſentes donné.

Voila toutes les pièces principales & neceſſaires, que
l'on pouuoit deſirer des puiſſances ſouueraines iointes
à l'authorité de noſtre R. P. Prouincial, pour pou-
voir affermir & rendre aſſeurée une ſi glorieuſe & me-
ritoire || Miſſion, de laquelle le Saint-Eſprit auoit eſté 22
le premier autheur & inſpirateur comme d'une œuure
qui eſtoit toute de luy & non des hommes, car qui
peut aller à Ieſus ſi Dieu ne l'attire.

De l'embarquement des quatre premiers Recollects, qui annoncerent la parolle de Dieu en Canada. La maniere de cabaner des Montagnais, où le P. Dolbeau hyuerna & le P. Iofeph aux hurons.

CHAPITRE III.

Ces bons Peres s'eftant tous difpofez par frequentes oraifons & bonnes œuures à une entreprife fi pieufe & meritoire, fe mirent en chemin pour commencer leur glorieux voyage, à pied & fans argent à l'Apoftolique felon la couftume des vrais freres Mineurs, & s'embarquerent à Honfleur l'an 1615, le 24 d'Auril enuiron les cinq heures du foir que le vent & la marée leur eftoient fauorables.

Dieu qui leur auoit donné ce bon fentiment & la volonté d'entreprendre ce penible voyage, leur fift auffi
la grace de paffer ce grand Occean & d'arriuer heu-
reufement à la Rade de Tadouffac où ils prirent quel-
ques heures de repos, & de là coulerent dans le port
23 à la fa || ueur de la marée où ils mouillerent l'anchre
le 25 de May iour de la translation de noftre Pere S.
François qui fut pris à bonne augure.

Si-toft que ces bons Peres furent à terre ils rendirent graces à Dieu de les auoir affifté & conduit fi à propos au port de falut, & ayant donné un peu de refpis à leur corps fatigué des tourmentes & vapeurs de la mer, ils confiderent * la contrée, laquelle ils trouuerent d'abord fort fterile, feiche, deferte & pleine

de montagnes & rochers auec une ſolitude ſi profonde qu'il leur ſembloit eſtre au milieu des deſerts de l'Arabie pierreuſe, ils auoient deſia veüs plus de cent cinquante lieuës de païs auſſi miſerable & affreux, & doutoient encore que le reſte du Canada fut de meſme, neantmoins à tout euenement ils ſe reſolurent d'y demeurer ſous l'eſperance que Noſtre Seigneur leur feroit deſcouurir quelque lieu propre pour ſi eſtablir, comme il a faict auec le contentement & conſolation interieure de tous ceux qui y ont faict quelque ſeiour.

Il me ſouuient que lors que i'eſtois en mer pour le meſme voyage, que pluſieurs Huguenots ſembloient auoir pris à taſche de me deſcrier la laideur du païs, & diſoient qu'à la premiere veuë i'en conceurois un deſplaiſir fort grand à l'encontre de tous ceux qui n'auoient porté à un ſi laborieux voyage où rien n'eſtoit capable de pouuoir contenter en ſon obiect, les yeux ny l'eſprit de qui que ce fut; mais au contraire ie m'y trouuay fort ſatisfait & pre- || nois un ſingu- 24
lier plaiſir de voir ces ſolitudes, comme i'euſſe peu faire les aſpres deſerts de la Thebayde où reſidoient anciennement ces grands peres Hermites & Anacorettes.

Le R. P. Dolbeau après auoir ſeiourné un iour ou deux à Tadouſſac, partit pour Kebec dans la premiere barque qui ſe mit à voille, & les autres peres cinq ou ſix iours après dans d'autres vaiſſeaux pour le meſme lieu. Dès qu'ils arriuerent au Cap de Tourmente & veu ces belles prairies eſmaillées en Eſté de quantité de petites fleurettes, les bonnes terres de Kebec, & l'agreable contrée où eſt à preſent baſti

noſtre petit conuent, ils reprirent nouueau courage, iugerent la contrée bonne & capable d'y baſtir, non ſeulement un Monaſtère de pauures freres Mineurs, mais d'y eſtablir des Colonies voir de très-bonnes villes & villages s'il plaiſoit au Roy d'y contribuer de ſes liberalitez royales & aux marchands une partie du profit qu'ils en retirent tous les ans, qui leur vaudroit au double à l'aduenir.

La premiere choſe que ce bon Pere fiſt eſtant arriué à Kebec, fut de rendre graces à Dieu, diſpoſer une chapelle pour y celebrer la S. Meſſe, & des chambrettes pour ſe loger, mais comme en un païs tres-pauure beaucoup de choſes luy manquans * il auoit recours à la patience du pauure Ieſus dans la creiche de Bethleem. Il y dit la premiere Meſſe le 25 iour de
25 Iuin de la meſme année & nos autres Reli- || gieux en ſuitte, auec des contentemens d'eſprit qui ne ſe peuuent expliquer, les larmes leur en decouloient des yeux de ioye, il leur eſtoit aduis d'auoir trouué le Paradis dans ce païs ſauuage où ils eſperoient attirer les Anges à leur ſecours pour la conuerſion de ce pauure peuple plus ignorant que meſchant.

Mais comment & par quelle inuention pourrons nous faire comprendre à une infinité de Preſtres & Religieux les merites & les graces qui accompagnent inſeparablement ceſte diuine Miſſion, la pluſpart craignent de patir & ne veullent mettre en compromis leur petite conſolation. Toute la France bouillonne de Religieux, de Beneficiers & de Preſtres ſeculiers, mais peu ſe peinent pour le ſalut des meſcroyans. Il y en a une infinité qui demeurent icy oyſifs mangeans

le bien des pauures & courans les benefices, que*
s'ils paſſoient aux Indes & dans les païs infidelles y
pourroient profiter & pour eux & pour autruy, mais
il y a touſiours ce mais, nous ne voulons rien endurer,
fuyons le martyre & prenons des excuſes qu'il y a
aſſez à trauailler icy où la vanité & le vice a pris tel
pied qu'il ſemble incorrigible & ſe va dilatant comme
une mauuaiſe racine. Il y reſteroit touſiours aſſez
d'ouuriers neantmoins quand la moitié de tous les
Religieux & des Preſtres ſeculiers ſeroient enuoiez preſ-
cher la foy aux Gentils, qui manquent de ce que nous
auons de trop icy, mais il faudroit que ceſte eſlection
ſe fiſt des plus vertueux, pour || qu'un aueugle con- 26
duit par un autre aueugle ne tombent tous deux
dans le foſſé.

Nos Religieux de Kebec, ayans tout leur petit faict
diſpoſé dans l'habitation, aduiſerent aux moyens de
profiter non ſeulement aux François, auſquels ils
ſeruoient des-ia de Chappelains, Curez & Religieux,
leur conferans tous les Sacremens, mais principalle-
ment aux Sauuages, pour le ſalut & conuerſion deſ-
quels ils s'eſtoient particulierement acheminez en leur
païs.

Le P. Dolbeau touſiours plein de zele, prit le pre-
mier l'eſſor pour les Montagnais, car il ne pouuoit
viure ſans exercer la charité laquelle Dieu auoit in-
fuſé dans ſon ame. Il partit le ſecond iour de Decem-
bre pour y cabaner, apprendre leur langue, les cate-
chiſer & courir les bois auec eux, mais ayans par la
grace de Dieu ſurmonté toutes les autres difficultés
qui ſe rencontrent en ſemblables occaſions, la fumée

qui eſt en grande abondance dans leurs cabanes, notamment lorsqu'il fait un temps nebuleux & de neige, luy penſa perdre la veuë qu'il n'auoit des-ja gueres bonne, & fut pluſieurs iours ſans pouuoir ouurir les yeux qui luy faiſoient une douleur extreme, tellement que dans l'apprehenſion que ce mal augmentaſt il fut contraint de les quitter après deux mois de temps & reuenir à l'habitation viure avec ſes freres, car noſtre Seigneur ne demandoit pas de luy la perte
27 de ſa veuë, ains qu'en le ſeruant il meſnageat pru- || demment ſa ſanté laquelle eſt neceſſaire dans un ſi grand trauail.

Or quelqu'un me pourroit demander la raiſon pourquoy il auoit pluſtot choiſi l'Hyuer, temps fort incommode & faſcheux pour aller auec eux, que la ſaiſon d'Eſté plus gaye & ſupportable à la piqueure des mouſquites pres: La principale raiſon qu'on en peut donner eſt à mon aduis, que les Montagnais n'ont pas de quoy viure en Eſté comme ils ont en Hyuer, car l'Eslan qui eſt leur principale manne ne ſe prend que pendant les grandes neiges qui tombent en abondance dans les montagnes du Nord, où ils ſont leur chaſſe au poil, & à cauſe d'icelles montagnes les Sauuages qui les hantent ſont appelez Montagnais.

Ie ne ſcay ſi ie me trompe, mais il me ſemble que ces pauures gens viuent encore de la meſme ſorte de nos premiers parens après le peché. Ils n'ont ny maiſon ny buron & ne s'arreſtent en aucun lieu qu'où ils trouuent de quoy viure, la viande faillie ils leuent le camp qu'ils poſent en autre endroit où ils croyent trouuer de la beſte, ou du poiſſon & quelques

racines, qui eſt ce de quoy ils viuent principalement.

Le Pere Ioſeph le Caron touché du meſme zele du
Pere Dolbeau, choiſit pour ſon lot le païs des Hu-
rons auquel il s'achemina auec quelqu'uns de la na-
tion qui eſtoient deſcendus à la traicte. De la façon
qu'il fut traicté en ſon voyage & receu dans le païs ie
n'en ſcay pas les particularitez pour ne m'y eſtre pas
|| trouué, mais il m'a aſſeuré qu'il ſouffrit en chemin, 28
autant que ſon naturel pouuoit porter, car outre toutes
les difficultez des autres qu'il luy fallut deuorer, il
eut touſiours l'auiron en main & nageoit comme les
Sauuages, à quoy ie n'ay iamais eſté obligé, autre-
ment ie fuſſe mort en chemin, i'appelle mort en che-
min non la mort mais une peine qui meuſt eſté inſup-
portable, puis que exempt de ceſt incommodité arri-
uant au port il ne me reſtoit plus que la peau & les
os, dont ie m'eſtonne de la nature meſme, laquelle à
ſon dire eſt touſiours ſur le point de mourir & ne
peut mourir tant elle ſe flatte elle-meſme. O mon
Dieu que nous faiſons ſouuent gaigner le medecin
ſans cauſe vraye que de la ſeule imagination, qui
nous perſuade ſouuent des grands maux où il n'y en
a que de bien petits.

Ce bon Pere fut grandement bien receu des Hurons à leur mode, & luy teſmoignerent l'ayſe & le contentement qu'ils auoient de ſa venuë. Ils penſoient le loger dans leurs cabanes pour pouuoir ioüir plus commodement de ſa preſence, & de ſes diuines inſtructions mais comme cela repugnoit à ſa modeſtie religieuſe, après les en auoir humblement remercié & remonſtré que les choſes qu'il auoit à traicter auec Dieu pour leur

ſalut, deuoient eſtre negociées en lieu de repos & hors le bruit des enfans, ils luy en accommoderent une à part à la portée de la fleche hors de leur village ou
29 les Sauuages l'alloient iournellement || viſiter & luy de meſme leur rendoit leur viſite dans leurs cabanes & par les bourgades où il ſe trouuoit ſouuent auec eux.

Il ſe tranſporta iuſques à la nation des petuneux où il eut plus de peine que de conſolation en la conuerſation de ſes barbares, qui ne luy firent aucun bon accueil ny demonſtration que ſon voyage leur aggreat, peut eſtre par l'induction de leurs Medecins ou Magiciens, qui ne veulent point eſtre contrariez ny condamnez en leurs ſottiſes. De maniere qu'après quelque peu de ſeiour ce bon Pere fut contraint de s'en retourner à ſes Hurons où il ſeiourna iuſque au temps qu'ils deſcendirent à la Traicte. Tellement que tout ce qu'il pû * faire en ce premier voyage, fuſt ſeulement de cognoiſtre les façons de faire de ce peuple, d'apprendre paſſablement leur langue & les diſpoſer à une vie plus honneſte & ciuile, qui n'eſtoit pas peu trauaillé en ce premier eſſay, car il ne faut pas touſiours reprendre & arguer au commencement, mais bien edifier & doucement captiuer en attendant le temps propre à la moiſſon qui doit eſtre arrouſée des benedictions du Ciel & fomentée d'une ſaincte & aggreable conuerſation.

|| *Comme le Pere Iofeph reuint en France & de fon retour en Canada auec le P. Paul Huet. Des dangers qu'ils coururent en chemin & de la fainĉte meſſe qu'ils celebrerent pour la premiere fois à Tadouſſac.* 30

CHAPITRE IIII.

Le Pere Iofeph ayant paſſé une année entiere dans le païs des Hurons & faiĉt tout ce qui eftoit en luy pour les difpofer à une vraye conuerfion à laquelle peu de chofes repugnent. Il iugea par les chofes qu'il auoit veuës & recognues eftre expedient de faire un voyage en France, pour en donner aduis à Meſſieurs de la Compagnie, afin qu'ils y pourueuſſent & donnaſſent les ordres neceſſaires pour une fi belle moiffon, de laquelle ils pourroient recueillir plus de couronnes & de gloire, que de toute autre aĉtion qu'ils embraſſoient pour le Canada.

Ce bon Pere partit donc de fon village pour Kebec le 20 de May 1616 dans l'un des canots Hurons deftinez pour defcendre à la Traiĉte, & firent tant par leurs diligences qu'ils arriuerent aux trois Riuieres le premier iour de Iuillet enfuiuant, où ils trouuerent le P. Dolbeau qui fi eftoit rendu dans les barques || 31 des nauires nouuellement arriuées de France pour la mefme Traiĉte.

Après qu'ils fe furent entrefaluez & rendu les actions de graces à Dieu Noftre Seigneur, le bon Pere

Dolbeau leur apprit comme dès le 24 iour du mois de Mars paſſé, il auoit enſepulturé un François nommé Michel Colin auec les ceremonies uſitées en la ſaincte Egliſe Romaine, qui ſut le premier qui receut cette grace là dans le païs.

La Traicte eſtant finie, tous ſe rendirent à Kebec l'unzieſme de Iuillet, d'où au 20 du meſme mois après auoir inuoqué l'aſſiſtance du S. Eſprit, le Pere Ioſeph ſe mit en chemin auec le Pere Denis Iamet pour Tadouſſac, & de là pour la France dans les meſmes nauires nouuellement arriuées, qui furent conduits d'un vent ſi fauorable, qu'en moins de ſept ſepmaines ils ſe rendirent à Honfleur, où ayans rendu graces à ce Seigneur, qui les auoit preſerué de tant de perils & hazards où ils s'eſtoient expoſez pour ſon ſeruice, ils partirent pour Paris, où nous les irons reprendre preſentement après que ie vous auray dit, que le 15 du meſme mois, le Pere Dolbeau donna pour la premiere fois l'Extreme-Onction à une femme nommée Marguerite Vienne, qui eſtoit arriuée la meſme année dans le Canada auec ſon mary penſans s'y habituer, mais qui tomba bientoſt malade après ſon debarquement, & mourut la nuit du 19 puis enterrée ſur le ſoir auec les ceremonies de la Sainte Egliſe.

32 || Meſſieurs de le Societé furent fort ayſe de voir le bon Pere Ioſeph comme une perſonne de creance & d'apprendre de luy meſme du ſuccez de ſon voyage, du bien qu'il leur faiſoit eſperer pour le ſpirituel & temporel du païs, & du zele qu'il auoit pour la conuerſion des Sauuages, neantmoins auec tout cela, il ne

peut obtenir d'eux autre choſe qu'un remerciement de ſes trauuaux & une reïteration de leur bonne volonté à l'endroit de nos Peres, ſans autre effect

C'eſt ce qui obligea ce bon Pere de chercher ailleurs le ſecours qu'il n'auoit pû trouuer en ceux qui y eſtoient obligez, & de penſer de ſon retour en Canada en la compagnie du P. Paul Huet, puiſque de parler de peuplades & de Colonies, eſtoit perdre temps, & glacer des cœurs deſ-ia aſſez peu eſchauffez, iuſques à ce qu'il pleut à Noſtre Seigneur inſpirer luy meſme les puiſſances ſuperieures d'y donner ordre, puiſque les ſubalternes n'y vouloient entendre, & ne s'intereſſoient qu'à leur intereſt propre.

Tres-mal ſatisfaicts & auec peu d'eſperance pour l'aduenir, ils ſe mirent en chemin pour repaſſer la mer, & partirent du port de Honfleur dans le nauire du Capitaine Morel, Dieppois, l'unzieſme iours* de Mars 1617. Il eſt vray que l'on a quelque fois le temps propre & fauorable nauigeant en mer; mais c'eſt dans une inconſtance ſi grande & une bonace ſi ſubitement changeante, que l'on n'a pas à peine || 33
gouſté de l'agreable faueur d'un petit zephir qui enfle doucement nos voiles, que l'on experimente les furies de la mer, les flots bondiſſans & la cholere de quelque orage qui vous va menacant d'une prochaine ruine.

C'eſt l'humeur de la mer, & l'inſtabilité des vents qui vous mettent ſouuent dans les extremitez du deſeſpoir en l'eſperance, & de la ioye dans la triſteſſe; ô bon Ieſus la Croix & la douceur s'entreſuiuent touſiours, & comme fidelles ne ſe quittent iamais

que pour un peu, c'eſt Lya & Rachelle, la laide & la belle, le bon & le mauuais temps, le ſoleil & la gresle.

Nos pauures voyageurs n'y penſoient pas lors qu'apres auoir vogué heureuſement un long-temps ils ſe trouuerent enuironnez des glaces enuiron ſoixante lieuës au-deça du grand banc, qui leur fermerent entierement le paſſage de plus de cent lieuës d'eſtendues, ſans qu'il y eut apparence aucune de pouuoir percer de ſi ſortes murailles, ou d'exquiuer le malheur de ſes rencontres, car les vents en auoient detaché des pieces & morceaux qui ſembloient des villes & chaſteaux, puiſſans au poſſible, & qui eut pû ſans une aſſiſtance particuliere de Dieu, euiter le choq de ſes montagnes de glaces.

Tous pleuroient & s'affligeoient & n'y auoit celuy, qui ne fut dans les affres de la mort: ô bon Dieu diſoient-ils, ayez pitié de nous, nous ſommes perdus ſans voſtre ſecours, car les maux nous enuironnent de toutes parts, & puis les meilleurs Catholiques s'adreſſans à nos Peres, les prioient de les confeſſer &
34 ſe || mettoient en eſtat comme s'ils deuſſent mourir, la femme du ſieur Hebert ne ſe contenta pas d'eſtre elle meſme bien diſpoſée, elle esleua encore ſes deux enfans par les coutils pour receuoir leur benediction qu'un chacun imploroit.

Choſe eſtrange, comme ſi le dyable eut minuté la ruyne totale de tous, plus les Catholiques ſe mettoient en eſtat de ſalut & s'humiloient * deuant Dieu, & plus les perils & dangers ſembloient augmenter & les menacer d'une prochaine ruine.

Aux bons iours de Paſques meſme & à l'Aſcenſion, Pentecoſte, & autres feſtes principales, c'eſtoit lorſqu'ils n'eſperoient plus autre ſepulture que le ventre des poiſſons, puis que plus grands & eminents eſtoient les dangers & les tourmentes, que plus grandes eſtoient les feſtes.

On auoit deſ-ia prié Dieu pour eux à Kebec les croyans morts & ſubmergez, lorſque Dieu leur fiſt la grace de les deliurer & leur donner paſſage pour Tadouſſac, où ils arriuerent à bon port le 14 iour de Iuin, après auoir eſté treize ſemaines & un iour en mer dans des continuelles apprehenſions de la mort, & ſi fatiguez qu'ils n'en pouuoient plus.

D'exprimer les actions de graces qu'ils rendirent à Dieu, à la Vierge & aux Saincts, il ſeroit impoſſible, puiſque leur obligation eſtoit comme des morts reſſuſcitez en vie par leur beneficence.

Le P. Ioſeph monta à Kebec dans les premieres
barques appareillées, pour aller || promptement aſ- 35
ſeurer les hyuernants de leur deliurance, & comme Dieu auoit eu ſoin d'eux au milieu de leurs plus grandes afflictons & les auoit protegé.

Le P. Paul reſta à Tadouſſac, où il celebra la ſaincte meſſe pour la premiere fois dans une chapelle qu'il baſtit à l'ayde des Mattelots & du Capitaine Morel, auec des rameaux & feuillages d'arbres le plus commodement que l'on peut. Pendant le S. Sacrifice deux hommes decemment veſtus eſtoient à ſes coſtés auec chacun un rameau en main pour en chaſſer les mouſquites & couſins, qui donnoient une merueilleuſe importunité au Preſtre, & l'euſſent aueuglé ou

faict quitter le S. Sacrifice ſans ce remede qui eſt aſſez ordinaire & autant utile que facile.

Le Capitaine Morel fiſt en meſme temps tirer tous les canons de ſon bord, en action de grace & reiouiſſance de voir dire la Saincte Meſſe où iamais elle n'auoit eſté celebrée, & après les prieres faictes, pour rendre le corps participant de la feſte auſſi bien que l'eſprit, il donna à diſner à tous les Catholiques, & l'après midy on retourna de rechef dans la chapelle, chanter les veſpres ſolemnellement, de maniere que cet aſpre deſert en ce iour là fut changé en un petit Paradis, où les louanges diuines retentiſſoient iuſques au Ciel au lieu qu'auparauant on n'y entendoit que la voix des animaux qui couuent ces aſpres ſolitudes.

Lorſqu'on batiſſoit la chappelle, il y auoit plaiſir de
36 voir les Sauuages ſe mettre en peine || pourquoy on
vouloit là cabaner (penſant que ce fut pour une habitation), & diſoient qu'eſt-ce que l'on penſoit faire de ſe mettre en lieu ſi miſerable, où eux meſmes ne ſe cabanoient iamais (à cauſe des exceſſiues froidures) ſinon pour la Traicte & la peſche & aucunement pour la chaſſe, qui n'eſtoit bonne que dedans les bois; mais quand ils eurent appris que c'eſtoit pour y chanter les loüanges de noſtre Dieu, & pour le remercier d'auoir delivré nos freres du peril des glaces, ils approuuerent noſtre deſſein & y voulurent aſſiſter eux meſmes (en dehors) auec une attention & un ſilence plus loüable que celuy des heretiques, qui en grondoient entre leurs dents.

Cette chappelle a ſubſiſté plus de ſix années ſuſpied, bien qu'elle ne fuſt baſtie que de perches & de ra-

meaux comme i'ay dit, mais la modeſtie & retenuë de nos Sauuages n'eſt pas ſeulement conſiderable en cela, mais ce que i'admire encore dauantage, eſt: qu'ils ne touchent point aux barques ny aux chalouppes, que les François laiſſent ſur la greue pendant les hyuers; modeſtie que les François meſme n'auroient peut eſtre pas en pareille liberté, s'ils n'auoient l'exemple des Sauuages.

Il me ſemble que la Tourterelle & le Roſſignol ſont le vray ſymbole des reprouuez & predeſtinez, car la premiere ne faict que pleurer & l'autre de ſe reſiouir. Le iuſte pâtit & le reprouué ſe reſioüit, l'un eſt touſiours heureux & l'autre touſiours mal-heureux, mais ce touſiours n'eſt qu'un moment deuant l'eternité. O
|| mon Dieu voicy une verité cognuë de bien peu de 37
perſonnes, car on ne faict eſtat auiourd'hui, que de ceux qui ont de quoy & qui ſont en faueur, ô richeſſes & richars vous perirez, vous mourrez & ſerez enſeuelis aux enfers, ſi vous uſez mal des biens que Dieu vous a donné. Et vous ô Roys, oyez & entendez; & vous ô Iuges de la terre apprenez que ceſte puiſſance laquelle vous exercez maintenant, vous a eſté donnée par ce Dieu tout puiſſant, qui demandera compte de toutes vos œuures, & eſpluchera vos penſées, d'autant que vous eſtans les Miniſtres de ſon Royaume, n'aurez iugé ſelon droiture & equité ny gardé la loi de iuſtice, moins auſſi cheminé conformement à la volonté de voſtre Dieu, pourquoy bien-toſt & fort horriblement, il s'apparoiſtra à Vous, à cauſe de la rigueur du iugement, qui ſera faict à ceux là qui commandent: car la miſericorde eſt pour les pauures:

mais les puiſſans ſeront punis puiſſamment, pour-
quoy gardez-vous, vous autres qui aſpirez au com-
mandement, puiſqu'il vous doit ſervir de condemna-
tion.

Le bon Capitaine Morel, fort homme de bien & tres-
bon Catholique, eſtoit celuy par le moyen duquel nos
Peres maintenoient un chacun dans leur deuoir & en
bon Chreſtien, car l'exemple d'un chef ſert d'un grand
commandement aux ſuiects, mais tous n'enſuiuoient
pas neantmoins ſes traces & ſes conſeils, pour ce que
tous n'eſtoient pas Catholiques & ſeruiteurs de Dieu
comme luy, comme il a bien teſmoigné du *depuis, aux
38 deſpens de ſa propre || vie, en un voyage qu'il fit au
Leuant, auquel ayant eſté pris par les infidelles & bar-
bares, on m'a dit qu'il fut par eux cruellement traicté,
& enfin impallé pour n'auoir voulu renier la foy comme
auoient faicts pluſieurs de ſes compagnons Mariniers,
& partant peut eſtre conté au nombre des Martyrs.

I'ay dit cy-deſſus qu'il ſemble que Dieu n'en vueille
qu'aux bons, & laiſſe en proſperité les meſchants,
comme les priſonniers des Hurons qu'on engraiſſe
pour le feu, mais c'eſt ce qui nous doit encourager &
non point affliger, diſans auec l'Apoſtre en toute hu-
milité. A Dieu ne plaiſe que ie me glorifie en autre
choſe qu'en la Croix de mon Sauueur.

A mon voyage de la Nouuelle France ie communi-
quay ſouuent auec un bon Catholique nommé le Capi-
taine Cananee, qui auoit receu des diſgraces en mer
autant qu'homme de ſa condition. Il auoit eſté pris &
repris des Pirates tant d'Alger qu'autres, qui l'auoient
mis au blanc & reduit à ſeruir ceux qu'il auroit pû au-

paravant commander. Retournant de Canada pour la France le ſieur de Caen General de la flotte luy donna le gouuernement & la conduitte d'un petit nauire, auec 12 ou 13 Matelots Catholiques & huguenots pour conduire à Bordeaux.

Ie deſirois fort paſſer dans ſon bord, tant pour la deuotion que i'auois à la ſaincte Magdeleine de laquelle le vaiſſeau portoit le nom que pour le contentement particulier que ie receuois à la communication de ce
bon & ver- || tueux Capitaine, mais ledit ſieur de Caen 39
General & le ſieur de Champlain auec quantité de nos amis me diſſuaderent de m'embarquer dans un ſi petit vaiſſeau, plus ayſé à perir qu'un plus grand, outre l'incommodité de balotage.

Ie me reſolus donc à leur conſeil & me teins à ce qu'ils en voulurent, pendant que ce pauure Cananee print vers la Manche la routte de Bordeaux, d'où nous ne l'euſmes pas à peine perdu de veuë qu'il fut enleué par les Turcs, & mené en captiuité, où il eſt mort comme ie croy en bon Chreſtien, après auoir ſouffert au-delà des forces humaines, & gaigné le Paradis par la Croix.

Faute d'alimens neceſſaires, la pluſpart des François tomberent malades à Kebec. Deux de tuez par les Sauuages qui auoient encore deſſein ſur

les autres & d'un huguenot qui voulut trop tard differer ſa conuerſion.

CHAPITRE V.

Les affaires du Capitaine Morel eſtant expediées à Tadouſſac, on ſe miſt ſous voile pour Kebec, où la neceſſité de toutes choſes commençoit à eſtre grande & importune aux hiuernants, qui ne furent neantmoins
40 gueres ſoulagez pour la venuë des barques qui ne || donnerent pour tout rafraiſchiſſement, à 50 ou 60 perſonnes qu'ils eſtoient, qu'une petite barrique de lard, laquelle un homme ſeul porta ſur ſon eſpaule depuis le port iuſques à l'habitation, de maniere qu'auant la fin de l'année, ils tomberent preſque tous malades de la faim & d'une certaine eſpece de maladie qu'ils appellent le mal de terre, qui les rendoit miſerables & languiſſans, & ce par la faute des chefs qui n'auoient pas fait cultiuer les terres, ou eu moyen de le faire.

Tout l'equipage eſtant arriué à Kebec, chacun ſe conſola le mieux qu'il peut des biens de Dieu, car il n'y en auoit gueres d'autre, force croix & peu de pain. Le retour du P. Ioſeph minuta un autre pareil voyage au P. Dolbeau qui croyoit y pouuoir dauantage, & repreſenter mieux les neceſſitez du païs, mais il eut affaire auec les meſmes eſprits, & touſiours auſſi mal diſpoſez au bien, & partant n'y fiſt rien dauantage que perdre ſes peines & s'en retourner de rechef en Canada en qualité de Commiſſaire auec le frere Modeſte Guines, auſſi mal-ſatisfait de ſes meſſieurs qu'auoit eſté le P. Joſeph.

Ce peu d'ordre les fiſt à la fin reſoudre de recom-

mander le tout à Dieu, ſans ſe plus attendre aux marchands, & faire de leur coſté ce qu'ils pourroient, puiſqu'il n'y auoit plus d'eſperance de ſecours. En ſuitte de quoy un chacun des Religieux ſe propoſa un pieux & particulier exercice auec l'ordre du R. P. Commiſſaire, les uns d'aller hyuerner auec les Monta || 41
gnais, les autres d'adminiſtrer les Sacremens aux François, & ceux qui ne pouuoient dauantage chantoient les loüanges de noſtre Dieu en la petite Chappelle, inſtruiſoient les Sauuages qui les venoient voir & vacquoient à la ſaincte Oraiſon, & à ce qui eſtoit des fonctions de Religieux.

Pendant le voyage du P. Dolbeau, le P. Ioſeph fiſt le premier mariage qui ſe ſoit faict en Canada auec les ceremonies de la S. Egliſe, entre Eſtienne Ionqueſt Normand, & Anne Hebert, fille aiſnée du ſieur Hebert, qui depuis un an eſtoit arriué à Kebec, luy, ſa femme, deux filles & un petit garçon, en intention de s'y habituer & y perſeuerent encores à preſent, nonobſtant les grandes trauerſes des anciens marchands qui les ont traictez auec toutes les rigueurs poſſibles, penſans peut eſtre leur faire perdre l'enuie d'y demeurer & à d'autres meſnages de s'y aller habituer qu'en condition de ſeruiteurs ou pluſtoſt d'eſclaues, qui eſtoit une eſpece de cruauté auſſi grande que de ne vouloir pas qu'un pauure homme ioüiſſe du fruict de ſon trauail. O Dieu partout les gros poiſſons mangent les petits.

Meſſieurs les nouueaux aſſociez ont à preſent adoucy toutes ces rigueurs & donné tout ſuiet de contentement à ceſte honneſte famille qui n'eſt pas peu à ſon ayſe, &

promettent encores de tres-fauorables conditions & un bon traictement à toutes les autres familles qui s'y voudront aller ranger qui de pauures icy, se peuuent rendre là facilement accommodés, s'ils sont gens de
42 bien || & soigneux de trauailler, car les mauuais, ny les faineans, ne sont bons nulle part.

Pour un surcroy de mal-heur, auec les maladies & les necessitez qui estoient tres-grandes dans l'habitation, on estoit menacé de huict cens Sauuages de diuerses nations, qui s'estoient assemblez ès trois Riuieres à dessein de venir surprendre les François & leur coupper à tous la gorge, pour preuenir la vengeance qu'ils eussent pû prendre de deux de leurs hommes tuez par les Montagnais enuiron la my Auril de l'an 1617.

Mais comme entre une multitude il est bien difficile qu'il n'y aye diuers aduis. Cette armée de Sauuages pour auoir esté trop long-temps à se resoudre de la maniere d'assaillir les François, en perdirent l'occasion, plus par diuine permission, que pour difficulté qu'il y eut d'auoir le dessus de ceux qui y estoient des-ja plus de demi morts de faim & abattus de foiblesse. Le Capitaine La Foriere (que i'ay fort cognu) fin & cault entre tous les Sauuages & capable de conduire quelque bonne entreprinse, voyant leur coup failli, & bien certain que les François auoient retrouué les corps morts sur le bord de la riuiere, & sceu le mauuais dessein de leur assemblée, vint à l'habitation où un nommé Beauchesne commandoit pour lors, & faisant de l'effaré & comme ne sçachant pas que les François eussent des-ia esté aduertis, dit qu'il luy

vouloit parler en ſecret & à tous ceux de ſes gens qui auoient de l'eſprit, c'eſt-à-dire quelque authorité, || 43
charge ou office au Conſeil, & que les autres n'en entendiſſent rien : voyez la fineſſe du bon homme, pour deſcouurir une choſe qu'on ſçauoit deſ-ia & qu'il ne pouuoit taire qu'en ſe rendant coupable.

Il leur dit donc, comme deux François auoient eſté tuez par des Sauuages particuliers qu'il ne cognoiſſoit point, & de plus qu'il y auoit aux trois Riuieres enuiron huict cens ieunes hommes de diuerſes nations, aſſemblez pour leur venir coure ſus & ſe rendre maiſtre de l'habitation, & que pour ſon particulier il n'auoit iamais eſté conſentant d'une ſi meſchante reſolution, de laquelle il les auoit bien voulu aduertir, afin qu'ils ſe donnaſſent ſur leur garde,& que pour un plus euident teſmoignage de ſa fidelité, il vouloit cabaner auprès d'eux, & moyenner quelque accommodement entr'eux & les Sauuages.

Nos Peres & tous ceux du Conſeil, iugerent bien à la contenance du bon homme & en tous ſes diſcours, qu'il traictoit pour ſon intereſt particulier, d'eſtre continué dans l'amitié des François auſquels il n'auoit peu nuire, & n'eſtre pas declaré ennemy de ceux de ſa patrie qu'il ſembloit abandonner pour ſe ioindre à nous, mais d'un procedé ſi ſubtil & une inuention ſi gentille, qu'il eut par ceſte ſageſſe des preſens de toutes les deux parties.

Or après pluſieurs alleés & venuës, l'armée ſauuageſſe conſiderant, que difficillement pourroient ils prendre les François ſans ar- || mes, comme ils euſſent 44
pû faire quelque temps auparauant, & n'ayant plus de

quoy viure, ny moyen de chaſſer ny peſcher, pour n'en eſtre la ſaiſon. Ils enuoyerent le meſme la Foriere demander pardon & reconciliation auec les François, auec promeſſe de mieux faire à l'aduenir, ce qu'ils obtindrent d'autant plus facilement que la paix eſtoit neceſſaire à l'une & à l'autre des parties. En ſuitte ils envoyerent quarante canots de femmes & d'enfans pour auoir de quoy manger, diſans qu'ils mouroient tous de faim, ce que conſideré par ceux de l'habitation, ils leur diſtribuerent ce qu'ils purent, un peu de pruneaux & rien plus, car la neceſſité eſtoit grande partout entre nous auſſi bien qu'entre les Sauuages : laquelle fut cauſe de nous faire tous filer doux & tendre à la paix.

La choſe eſtant reduite à ce point, il ne reſtoit plus qu'à conclure les articles, mais pour ce que les Sauuages demeuroient touſiours à leur ancien poſte, on enuoya ſauf conduit à leurs Capitaines pour deſcendre à Kebec, où ils arriuerent chargez de preſens & de complimens auec des demonſtrations de vraie amitié, pendant que leur armée faiſoit alte à demi lieuë de là.

Les harangues ayans eſté faictes & les queſtions neceſſaires agitées auec une ample proteſtation des Montagnais qu'ils ne cognoiſſoient les meurtriers des François, ils offrirent leurs preſens & promirent qu'en tout
45 cas ils ſatisferoient à ceſte mort. Beauchesne & || tous les autres François eſtoient bien d'auis de les receuoir à ceſte condition ; mais le P. Ioſeph le Caron & le P. Paul Huet, s'y oppoſerent abſolument, diſans qu'on ne deuoit pas ainſi vendre la vie & le ſang des Chreſtiens pour des pelleteries, & que ce feroit tacitement

autorifer le meurtre, & permettre aux Sauuages de fe vanger fur nous & nous mal-traiƈter à la moindre fantafie mufquée qui leur prendroit, & que fi on receuoit quelque chofe d'eux, que ce deuoit eftre feulement en depoft & non en fatisfaƈtion, iufques à l'arriuée des nauires, qui en ordonneroient ce que de raifon. Ainfi Beauchefne ne receut qu'à cefte condition.

De plus nos Peres infifterent que les meurtriers deuoient eftre reprefentez, mais ne l'ayant pû obtenir fur l'excufe que les Sauuages faifoient de ne les cognoiftre point. Ils leur demanderent deux oftages pour affeurance qu'ils les reprefenteroient venans à leur cognoiffance, & eftant interpellé, ce qu'ils promirent faire, puis nous donnerent les deux oftages qui furent deux garçons, l'un nommé Nigamon, & l'autre Tebachi, affez mauuais garçon bien qu'il fuft fils d'un bon pere, pour le premier il eftoit affez bon enfant & fe porta toufiours au bien. Nos Peres l'inftruirent à la foy & aux lettres pendant tout un hyuer qu'il demeura auec nous, & à l'arriuée des nauires il eut efté bien ayfe d'aller en France pour viure parmi les Chreftiens, mais ny luy
ni eux ne le peurent obtenir des || Marchands, non 46
plus que pour plufieurs autres ; pour le fecond il s'enfuit après auoir efté quelque temps à l'habitation, de quoy on ne fe mit guere en peine, auffi n'y auoit il guere d'efperance de pouuoir faire d'un fi mauuais garçon un bon Chreftien.

Les Nauires qu'on attendoit au Printemps arriuerent fort tard particulierement le grand dans lequel commandoit le fieur du Pont Graué, le petit arriua affez fauorablement, mais fi peu muni de viƈtuailles

qu'il n'en auoit quaſi que pour ſon voyage, cependant on ne ſçauoit plus que manger, tout le magaſin eſtoit deſgarni & n'y auoit plus de champignons par la campagne, ny de racines dans le iardin; on regardoit du coſté de la mer & on ne voyoit rien arriuer, la ſaiſon ſe paſſoit & tous ſe deſeſperoient du ſalut du ſieur du Pont & d'eſtre ſecourus aſſez à temps. Les Religieux eſtoient aſſez empeſchez de conſoler les autres pendant qu'eux meſmes patiſſoient plusque tous. Leur recours principal eſtoit à la ſaincte Oraiſon & aux larmes qui leur ſeruoient en partie de pain, & taſchoient de conſoler les pauures hyuernans en leur preſchant la patience & d'eſperer en Dieu qui n'abandonne iamais les ſiens au beſoin, & comme le P. Paul leur eut recommandé de prier pour ledit ſieur du Pont, pendant que luy meſme diſoit la ſaincte Meſſe à ſon intention, ils ſe prirent tous à plorer & ſe lamenter auec tant de vehemence qu'ayant flechi Dieu à exaucer leurs vœux
47 il leur fiſt la || grace de voir peu de iours après ledit ſieur du Pont auec le grand Nauire qu'ils penſoient eſtre perdus, eſtre dans leur port aſſeuré, ce qui leur cauſa une ioye telle que l'on peut penſer.

Si iamais ils deuſſent loüer Dieu ce fut lors, car le ſubiect y eſtoit grand & puiſſant, comme des perſonnes ſecouruës au temps qu'ils croioient tout perdu & les choſes plus deſeſperées, les louanges qu'ils en rendirent à Dieu furent accompagnées non plus de larmes de triſteſſes, mais de ioye auec un tel excès qu'ils en eſtoient comme hors d'eux meſmes, dont la nature par ſes deux paſſions fut quaſi eſtouffée & comme n'ayant plus de ſentiment. Le ſieur du Pont

entra dans la chappelle auec les autres pour y rendre luy meſme ſes vœux & accompagner leur deuotion comme il fiſt auec un rare exemple, car comme ils auoient eſté dans le hazard de mourir de faim, luy d'autre coſté auoit penſé perir dans les eauës, & eſtre enſeuely dans le ventre des poiſſons.

De ceſte quantité de malades que la neceſſité auoit alité, n'en mourut neantmoins aucun fors un huge-not Eſcoſſois, qui ſelon les apparences ne deuoit pas ſi toſt mourir, ie croy que ce pauure homme eſtoit hé-retique pluſtoſt par reſpect humain, & peur de deſplaire à ſon maiſtre qu'autrement, puis qu'eſtant d'une reli-gion ſi contraire à la noſtre il deſiroit neantmoins auoir le P. Paul à ſa mort & non pluſtoſt, comme ſi
Dieu luy eut donné || parolle & choix de l'heure de ſa 48
conuerſion, & en auoit fort enchargé la dame Hebert, laquelle ne voulant manquer à une œuure ſi charitable & qui concernoit la conuerſion & le ſalut d'une ame egarée, en fiſt ſon deuoir & pria le Pere de s'y trouuer, ce qu'il fiſt à l'inſtant meſme, mais comme il penſa luy parler de ſon ſalut & de ſe remettre dans le giron de la S. Egliſe par une vraye conuerſion à Dieu, il luy reſpondit d'une voix affreuſe, ſouuent reïteree ; mon Pere il eſt trop tard, il eſt trop tard, & n'en pû iamais tirer autre reſponce pendant trois quarts d'heure de temps qu'il demeura là auprès de lui, & mourut ainſi deſeſperé de la miſericorde de Dieu, rendant ſon ame miſerable entre les mains de Sathan, qui l'emporta au profond des enfers en puni-tion de ſon ingratitude & pour auoir refuſé la grace au temps que Dieu la luy preſentoit. Pour nous ap-

prendre à nous autres, de n'attendre point ſi tard noſtre conuerſion & l'amendement de noſtre vie, peur de ne pas trouuer Dieu quand nous le chercherons, s'il ne nous a trouué quand il nous a cherché.

Le ſieur du Pont ayant mis ordre à tout ce qui eſtoit neceſſaire pour l'habitation & conſolé un chacun de ſes victuailles, il monta aux trois Riuieres pour la Traicte, où le P. Paul fiſt dreſſer une Chappelle auec des rameaux pour la ſaincte Meſſe qu'il y celebra tout le temps qu'on fut là. Il excita auſſi Beaucheſne & tous les autres François de faire les feux de la S.
49 Pierre & de tirer en l'honneur du Sainct || tous les perriers de la barque. Le Borgne de l'Isle Capitaine Algoumequin y eſtoit preſent, mais comme on luy vint à dire de ſe retirer de derriere le perrier qu'on alloit tirer, il s'en ſcandaliza & n'en vouloit rien faire, diſant que les vrais Capitaines n'auoient point de peur, mais on le contraigniſt pourtant de ſe retirer, qui fut bien à la bonne heure pour luy & pour les François, car le perrier creua & ietta ſa culaſſe par le meſme endroit d'où on l'auoit faict ſortir, & s'il luy fut meſarriué nonobſtant l'aduertiſſement qu'on luy auoit donné ceux de ſa nation l'euſſent creu tué à deſſein, & nous euſſent faict la guerre unis auec tous les autres Sauuages, leſquels quoy que moins armez que les François eſtoient capables de nous troubler & venir à main armée iuſques à l'habitation, où on n'eſt pas ſi fort qu'on aye beſoin d'ennemis plus forts que les mouſquites & la faim. La Traicte eſtant finie & les Sauuages partis, chacun rentra dans les barques qui ſe rendirent promptement à Kebec, où il fut iugé à

propos & neceſſaire aux PP. Paul & Pacifique du Pleſſis, de faire un voyage en France dans les premiers Nauires qui ſe mettroient ſous voile, pour le bien du païs, ce qu'ils executerent comme bons Religieux, la meſme année, & reuindrent la ſuiuante auec le Pere Guillaume Poulain, ſans auoir pû gaigner ſur l'eſprit des Marchands non plus que les autres Religieux precedens.

Du premier Iubilé gaigné en la Nouuelle France. De la mort du Frere Pacifique, & du commencement de noſtre Conuent de Sainct Charles en Canada, auec une lettre du P. Denis Iamet, Commiſſaire traictant de noſtre eſtabliſſement. 50

CHAPITRE VI.

Il ne ſuffit pas au malade d'auoir une bonne medecine pour ſe faire quitte de ſon mal, il la faut aualler ſi l'on en veut receuoir gueriſon. Dieu eſt mort pour tous, mais tous ne cooperent point à la grace, & par ainſi tous ne feront pas ſauuez. Ie m'eſioüy maintenant en mes ſouffrances pour vous & accomplis le reſte des afflictions de Ieſus-Chriſt, en ma chair pour ſon corps qui eſt l'Egliſe, diſoit le S. Apoſtre aux Coloſſ. 1.

Le R. P. Dolbeau comme un bon pere ſpirituel

qui a soing de ses oüailles, apporta de France un Iubilé obtenu de nostre S. Pere le Pape pour la Nouuelle France, lequel il publia le 29 Iuillet 1618 dans la Chappelle de Kebec (car il n'y a pas encore d'Eglise) & en fist faire la procession pour l'ouuerture cinq ou six iours après son arriuée, au grand contentement & consolation d'un chacun, pour estre le pre-
51 mier qui se soit iamais gaigné dans le Canada. || Le P. Ioseph qui des-ia auoit passé une année entière dans le pays des Hurons, desira aussi d'aller hyuerner auec les Montagnais pour apprendre leur langue & les instruire par après en la foy, il partit le 9 de Nouembre 1618 auec un ieune garçon François, qui desiroit se rendre capable de seruir un iour de truchement à la compagnie des marchands. Les peines & les incommoditez qu'ils souffrirent furent tres grandes à la verité, car outre qu'il leur falloit souuent changer de place, & faire tous les iours de nouueaux trous dans le profond des neiges pour se pouuoir coucher & y passer les longues nuicts de l'hyuer, la fumée & les grands froids luy donnoient encore bien de la peine, mais beaucoup plus la faim & la necessité lors que manquans de chasse, ils ne sçauoient de quoy se rassasier, & cela leur arriuoit assez souuent par le mauuais mesnage des Sauuages, car lorsqu'ils auoient de quoy ils faisoient iour & nuict bonne chère & bon feu, sans sans se soucier du lendemain, mais quand tout estoit dissipé & que la chasse & la pesche ne leur en disoit point, vous eussiez veu alors des gens bien empeschez à contenter des ventres qui n'auoient point d'oreilles.

Quand on veut aller demeurer ou hyuerner auec les

Sauuages errants, on ſe met ſous la conduite d'un de
leur chef de famille, lequel a ſoing de vous nourrir
& heberger comme ſon domeſtique, ou comme ſon en-
fant, car de ſe mettre au commun on ne ſeroit || pas 52
bien, & ſi on n'y pourroit ſubſiſter longuement, pour
ce qu'ils ſe ſeparent ſouuent pour la chaſſe, les uns d'un
coſté & les autres d'un autre, & par ainſi ne pouuant
faire voſtre cas à part, faudroit que mouruſſiez de faim
ou que retournaſſiez auec les François.

Celuy auec lequel le P. Ioſeph hyuerna ſe nommoit Choumin, qui ſignifie en langue Montagnatte un Raiſin, les François l'appelloient le Cadet à cauſe qu'il eſt fort propre & net de ſa perſonne, ſent peu ſon ſauuage, & rend tout le ſeruice qu'il peut aux François qu'il ayme cordialement & veritablement, & non feintement ou auec diſſimulation comme l'on faict pour le iourdhuy.

Pendant cet hyuernement, la femme de Choumin accoucha d'un garçon qu'il voulut eſtre nommé Pere Ioſeph, qui eſtoit le plus grand ſigne d'amitié qu'il eut pû temoigner à ce bon Pere, car en effect il l'aymoit de cœur & d'affection. Il luy dit doucement : Pere Ioſeph mon frere (ainſi l'appelloit-il) voilà ma femme qui eſt accouchée d'un garçon, comment l'appellerons nous, ie voudrois bien qu'il ſe nommaſt Pere Ioſeph. A quoy le Pere luy repartiſt qu'il vaudroit mieux qu'il luy donnaſt le nom de monſieur du Pont l'un des Capitaines & Chefs de la Traicte, qui ſeroit un bon moyen de ſe faire aymer de luy & de profiter en ſes viſites. Car diſoit le Pere Ioſeph, mon amitié t'eſt des-ia toute acquiſe & t'aymeray touſiours ſans cette gratification, &

53 en outre ie ſuis pauure & hors de la puiſſance de te || pouuoir faire du bien comme peut monſieur du Pont, aduiſe donc bien à ce que tu dois faire, afin que tu ne t'en repente *point par après : car ie te dis de rechef que ie t'ayme & ne te peux faire riche. Il n'importe, reſpondit Choumin, j'ayme bien monſieur du Pont & tous les François, mais ie t'ayme encore plus qu'eux tous. C'eſt pourquoy ie veux qu'il ſe nomme Pere Ioſeph, & quand il ſera grand ie te le donneray pour l'inſtruire & demeurer auec toy, car ie ne veux point qu'il ſoit marié, ains qu'il ſoit habillé & viue comme toy.

Et puis luy monſtrant ſon autre fils qui eſtoit celuy qui a eſté depuis baptiſé à noſtre Conuent de Kebec, & trauaillé par le demon, luy dit : en voicy encore un autre que ie te donneray quand il ſera un peu plus grand pour enuoyer en France, & veux qu'il ſoit baptiſé & viue encore comme toy, ſans femme & en meſme habit. Ils eurent pluſieurs autres entretiens ſur ce ſujet, dans leſquels le P. Ioſeph prenoit occaſion de luy parler de Dieu & de noſtre croyance, & le Sauuage de l'entretenir de leurs reſueries & ſuperſtitions auſquelles il recognoiſſoit luy meſme par les raiſons du Pere, un grand aueuglement. Puis fut conclud que le nouueau né ſe nommeroit Pere Ioſeph, & y eſt encore appellé par les François & par tous ceux de ſa nation.

Le 30 de Nouembre parut ſur leur orizon la meſme commette qui paroiſſoit en France iuſqu'au 22 de Decembre, qu'elle ne ſe vit plus, tellement qu'on pouuoit
54 donner là la || meſme interpretation qu'on en donnoit icy. Pluſieurs eſcriuains ont employez leur plume & leur temps pour deſcrire des effects des commettes, &

bien que ſe ſoit choſe naturelle & contingente ſelon les Aſtrologues, ſi eſt-ce qu'ils nous ſont croire qu'elles ſont ordinairement comme un ſignal donné de Dieu, de pluſieurs grands mal-heurs qui nous doiuent arriuer, comme les evenemens paſſez & preſens nous le teſmoignent aſſez, car depuis la derniere qui parut l'an 1618 nous n'auons veu que guerres & miſeres dans une partie des Prouinces de la Chreſtienté & en verrons encore de bien grandes, car le glaiue de Dieu n'eſt pas encore rengainé, ny ſes verges iettées au feu, ce ſera pour quand il vous plaira Seigneur, qui cognoiſſez les meſchans & ceux qui moleſtent voſtre Egliſe & voſtre peuple.

L'Hyuer eſtant paſſé, & le Printemps pluuieux commencant à deſcouurir les terres partout auparauant couuerte *de neiges, le bon Pere Ioſeph prit congé de ſes Sauuages & en partit pour reuenir entre ſes freres l'unzieſme de Mars 1619.

La vie & la mort ſont entre les mains de Dieu, & perſonne n'eſt certain de l'heure de ſon treſpas, non plus que de ſon ſalut, ou de ſa condamnation, car comme dit l'Apoſtre, perſonne ne ſçait s'il eſt digne d'amour ou de hayne, du feu ou de la gloire, du bien ou du mal, de l'enfer ou du Paradis, car pour parfait qu'on ſoit il y a touſiours à craindre, iuſques à || ce 55
qu'on aye paſſé le pas, mais pas eſpouuentable : l'inſtant de la mort, qui nous doit faire trembler au ſeul reſouuenir de nos pechez, bien-heureux ſont les Morts au Seigneur & qui ont veſcu en leur vie comme ils ont deſiré d'eſtre trouué en la mort, car comme nous ne mourons qu'une fois, il faut taſcher de bien mourir, &

on ne peut bien mourir qu'en bien viuant, comme a fait noſtre bon frere Pacifique decedé à Kebec le 23 d'Aouſt l'an 1619.

Ce bon Religieux eſtoit doüé de beaucoup de belles
vertus & des qualités requiſes en un vray frere Mineur,
mais il auoit ſur toutes la charité en ſinguliere recom-
mandation, car quand il eſtoit queſtion d'aſſiſter le pro-
chain il y alloit comme un homme pour gaigner des
piſtoles, mais des piſtoles du Paradis. I'ay quelquefois
veu les Superieurs le reprendre de ceſte trop grande ar-
deur, mais il les prioit de ſi bonne grace que cognoiſ-
ſant ceſte grande compaſſion qu'il auoit dans ſon ame,
laquelle s'eſtendoit iuſques aux animaux meſmes auſ-
quels il ne pouuoit faire de mal, ils le laiſſoient faire
ſes œuures de charité, & à la fin eſtant tombé malade
Dieu le voulant remunerer de ſes trauaux paſſez, il
deceda ledit 23 iour d'Aouſt après auoir receu tous ſes
ſacremens en grande deuotion, & fut enterré à la Chap-
pelle de Kebec auec les ceremonies de la S. Egliſe, re-
gretté d'un chacun & pleuré preſque de tous, tant
des Chreſtiens que des Sauuages, qui perdirent en
56 luy un grand ſupport || & la principale de leur conſola-
tion en maladie.

Le 7 Septembre de la meſme année 1619, pluſieurs de nos amis nous ayans aſſeuré de quelques aumoſnes, & entre autres le ſieur des Boues, Grand Vicaire de Pontoiſe noſtre Sindique (encor que la qualité ne luy en fut donnée que l'année d'après) & le ſieur Houel Secretaire du Roy, nos deux principaux bien-facteurs pour le Canada, l'on commenca d'amaſſer les materiaux & de ioindre la charpenterie de noſtre Conuent

de Noſtre Dame des Anges, où le Pere Dolbeau fiſt mettre la premiere pierre le 3 Iuin 1620.

Nos Religieux trouuerent l'inuention de faire conſtruire un four à chaux, qui leur ſeruoit merveilleuſement pour adoucir les frais de noſtre baſtiment. Il n'y eut que les iournées & l'entretien de dix ou douze ouuriers que nous euſmes peines de faire payer par de nouuelles queſtes, que nous fiſmes à Paris & partout ailleurs chez de nos amis, car les marchands ne ne nous y aſſiſtoient preſque en rien (excepté le ſieur du Pont Graué en ce qu'il pouuoit de ſon particulier) & ſe contentoient de nous donner la nourriture de ſix Religieux comme ils y eſtoient obligez dès noſtre entrée audit païs, & depuis par articles accordez par Monſeignenr le Duc de Montmorency Vice-Roy de Canada, &c.

Leſdits de Caen ou leur dite Societez ſera tenuë de nourrir ſix Peres Recollects à l'ordinaire, compris deux qui ſeront ſouuent aux || deſcouuertures dans le 57
païs parmy les Sauuages. Faict & arreſté double entre nous ſoubſignez eſdits noms, à Paris le huictieſme iour de Nouembre 1620. Dolu de Caen, ainſi ſigné.

Or, en ce temps là eſtoit pour Commiſſaire de nos Peres de Canada, le R. P. Denis Iamet, lequel apportoit tout le ſoing poſſible à l'advancement tant pour le ſpirituel que pour le temporel du païs, & pour ce que la lettre qu'il en eſcriuit à Monſieur le Grand Vicaire de Pontoiſe le ſieur de Boues, vous en peut dire les vrayes particularitez mieux que ie ne ſcaurois de mon inuention & de ma plume baiguaiante ie l'ay icy deſcrire pour voſtre contentement.

Lettre du P. Denis Iamet Recollect au ſieur des Boues, Grand Vicaire de Pontoiſe.

Pax Chriſti.

Monſieur,

Comme il n'y a rien qui charme & agree mieux aux eſprits genereux que les hautes entrepriſes, auſſi n'ayment ils perſonne que ceux qui pouſſez de meſme generoſité, ſecondent leurs volontez. Vous ſçauès, Monſieur, quel eſt noſtre deſſein ie le vous ay
58 *manifeſté ſans vous en rien cacher, il eſt petit en* || *ſon principe, mais ſi Dieu y continuë ſes benedictions, il ſera ſans doute grand, puiſque Dieu vous a imprimé en l'ame le deſir de bien faire en la Nouuelle France (comme vous faictes tous les iours en l'ancienne), & de ſeconder ceux qui pour l'amour de Dieu & du ſalut des ames, quittent la douceur de leur patrie pour s'eſtablir en un pays ſauuage & inculte, afin qu'en cultiuant les terres, l'on trouue moyen de cultiuer les ames. Ie ne puis que ie ne vous honore, & que ie ne prie Dieu cent & cent fois pour voſtre proſperité & ſanté & que ie ne vous eſcriue de noſtre voyage & comment nos entrepriſes ont mieux reuſſy que nous ne penſions, en noſtre partement, donc nous nous diuiſames en deux bandes. Ie partis le premier auec l'un de nos freres appellé F. Bonauenture, dans le premier Nauire qu'on nomme le*

Sallemande, nous ſortiſmes du Haure de Honfleur le Dimanche de la Paſſion & nous arriuâmes le ſamedy des Oƈaues de l'Aſcenſion, dans le port de Tadouſſac, qui eſt un port naturel, où ils ont accouſtumé de retirer les Nauires, ce pendant qu'auec les barques ils montent amont la riuiere pour traiƈer auec les Sauuages. A noſtre arriuée nous ſçeumes que le ſieur du Pont Graué Capitaine pour les Marchands dans l'habitation, auoit commencé à nous faire || baſtir une maiſon (laquelle depuis noſtre ar- 59
riuée nous auons faiƈ acheuer) dont ie fus fort reſioüy tant pour l'aſſiette du lieu, que de la beauté du baſtiment, le corps du logis donc eſt faiƈ de bonne & forte charpente, & entre les groſſes pièces une muraille de 8 & 9 pouces iuſque à la couuerture, ſa longueur eſt de trente quatre pieds, ſa largeur de vingt deux, il eſt à double eſtage: nous diuiſons le bas en deux: de la moitié nous en faiſons noſtre Chappelle en attendant mieux : de l'autre une belle grande chambre, qui nous ſeruira de cuiſine & où logerons nos gens : au ſecond eſtage nous auons une belle grande chambre, puis quatre autres petites : dans deux deſquelles que nous auons faiƈ faire tant ſoit peu plus grandes que les autres, il y a des cheminées pour retirer les malades, à ce qu'ils ſoient ſeuls : la muraille eſt faiƈe de bonne pierre, bon ſable & meilleure chaux que celle qui ſe faiƈ en France, au deſſoubs eſt la caue de vingt pieds en carré & ſept de profond.

Nous auons auſſi faiƈ faire trois guarittes pour la deffence de noſtre logis, une de cinq pieds en

carré, dans le milieu du pignon qui regarde le Septentrion & deux autres de quatre pieds aux deux coings d'iceluy qui regarde le Midy, nous ferons
60 *une demy lune de- || uant noſtre porte auec des boiſes fortes, afin qu'elle ne ſoit aiſée à attaquer. Quant à l'aſſiette du lieu elle eſt des plus belles du pays, car le fonds de la terre eſt tres-bon, & ſans pierre aucune, les arbres y ſont clairs & pour tant aiſez à deſerter, nous auons du coſté du Septentrion la petite Riuiere qui neantmoins n'eſt pas petite, principallement quand la mer eſt pleine, mais elle ſe nomme ainſi en comparaiſon de la grande, dans laquelle elle ſe va emboucher, nous auons un foſſé du coſté de l'Orient, & fort profond & large, un autre du coſté de l'Occident, dans leſquels y a des ruiſſeaux d'eau qui ſe vont preſque rencontrer du coſté du Midy, il ſe s'en faut pas plus de cinquante pieds : ſi bien que nous ſommes preſque comme dans une isle de fort belle eſtenduë. Tout le pays de-ça & de-là la Riuiere eſt de meſme façon de terre, nous auons auſſi la commodité des prés le long de ceſte petite riuiere, au bord de laquelle nous ſommes baſtis : ne aut qu'arracher certaines brouſſailles qui rompent les faux quand on fauche, ſi bien que la nourriture du beſtail nous ſera fort ayſée : nous auons amené un Aſne & une Aneſſe pour noſtre commodité, nous nourriſſons auſſi des Pourceaux, un couple d'oyes masle & femelle, ſept paires de volailles, quatre paires de Cannes.*

61 *|| Quand aux vaches & cheures, nous ne ſommes pas en volonté d'en nourrir que l'année prochaine*

que nous ſerons mieux accommodez : entre la riuiere qui eſt fort poiſſonneuſe & les foſſez, nous ferons faire quatre autres foſſez, de douze pieds de large en hault, de ſix en bas & de huict de profond, tant pour faire euacuer les eaux qui degouſtent de tous coſtez dans noſtre caue, que pour nous fortifier contre tous ennemis.

*Nous auons trois Maiſtre * Charpentiers auec un Maiſtre Maſſon & ſon fils, quatre autres hommes pour trauailler à la terre, & des viures pour les bien nourrir un an, au bout duquel ſi nous ſommes aſſiſtés nous prendrons cinq ou ſix bons deſerteurs qui ne ceſſeront de deſerter la terre, & eſperons que dans deux ans nous pourrons nourrir douze perſonnes ſans rien mandier de la France, parceque nous auons du grain ſuffiſſamment pour faire du pain, & de la biere, & des cochons aſſés pour faire lard ſans les autres viandes, que nous nourrirons comme Poulles, Oyes, Cheures & Vaches, ſans auſſi l'abondance du poiſſon qui ſe peſche ès riuieres, & l'abondance des Canards & Oyes ſauuages qui viennent tout deuant noſtre conuent, depuis la fin d'Aouſt iuſques à la*
Touſſaincts, ſans enfin l'anguille || que nous ſallerons 62
au commencement de Septembre, & l'Elan que nous aurons pour un peu de pain des Sauuages, quand les neiges ſeront grandes, & autres mille petites commodités: toute ſorte de légumage, d'herbages & racines viennent grandement bien, nous ſommes esloignés enuiron une petite demy lieuë de l'habitation, la chaux ſe faict à cinq cens pas de nous, rien ne nous manque graces à Dieu, que moyen d'entre-

tenir pour deux ans ſix ou huict bons garçons pour trauailler à la terre. Pour nous au bout deſquels nous pourrons entretenir des ſamilles ſans beaucoup de frais, & auſſi peu à peu peupler le païs & faire ce que nous pretendons, ſçauoir eſt un ſeminaire pour y nourrir & inſtruire les enfans des Sauuages, nous en aurions des-ja plus de ſix ſi nous auions moyen de les nourrir, ſe ſeroit une belle amorce pour en prendre dauantage, nous nous ſommes contentés d'un ieune enfant aagé de douze ans, lequel nous auons enuoyé en France par l'un de nos Peres, qui le donnera à quelque perſonne pieuſe pour le faire inſtruire.

Ie vous eſcris clairement de tout, afin que voſtre pieuſe volonté que vous auez aux peuples de la Nouuelle France ſçache & cognoiſſe qu'encore que noſtre
63 entrepriſe ſoit petite || en ſon commencement, qu'elle eſt pourtant pour deuenir grande auec le temps, ſi Dieu nous continuë ſes benedictions, & ſi nous ſommes ſecondez des gens de bien (le ſieur Guers Commiſſionnaire de Monſeigneur de Montmorency Vice-Roy de ce païs de la Nouuelle France, porteur de la preſente, vous dira de bouche ce que ie vous eſcris, ie vous repete donc la priere que ie vous fis eſtant chez vous, laquelle tendait à vous perſuader de vous ioindre auec nous, vous ne ſerez pas des moindres, ains le premier & chef de l'entrepriſe. Nous vous prions d'accepter le tiltre & qualité de Sindic & Procureur du Seminaire de Canada, & ce pendant qu'en France vous aurez le ſoin de nous amaſſer, nous ſerons en Canada à prudemment em-

ployer le tout, nous vous reſcrirons tous les ans par des hommes dignes de foy, comment le tout ſe paſſera & ne croyez pas que ceſte charge vous ſoit à peine pour ce que nous trouuerons aſſez de gens de bien, qui feront tout ce que vous leur commanderez, pour nous ſeulement nous ſerions trop-heureux ſi un homme de merite comme vous prenoit la qualité de chef de l'entrepriſe de Canada, & croyons qu'à voſtre exemple pluſieurs ſe rangeroient de noſtre part, & ferions des merueilles deuant ſix ans.

|| *L'année prochaine le R. P. Georges retournera* 64
en France pour nos affaires, vous cognoiſtrez quel homme c'eſt, ce qu'il peut, & l'eſperance que nous auons de faire choſes grandes, ſi dès ceſte année vous nous voulez ayder, & de ioindre vos pieuſes volontez auec les noſtres vous vous addreſſerés à Monſieur Houel, lequel ledit ſieur Guers vous fera voir, nous reſtons trois Religieux Preſtres en la Nouuelle France, auec le F. Oblat que vous auez veu, reſolu de ne iamais abandonner ledit païs, ains d'y faire ce que nous pourrons pour le ſeruice de Dieu, du Roy & du bien public, ce qui nous releue le cœur eſt le bon commencement que nous voyons, & l'apparence belle de faire de grands fruicts, ſi le tout ne reüſſit pour n'eſtre ſecondez nous ne laiſſerons pas d'auoir gloire deuant Dieu, & deuant les hommes, ie ſouhaitte auec paſſion que vous ſoiez le premier participant de ce bien.

Nottez ſil vous plaiſt Monſieur, qu'il y a treize ans que l'habitation ſubſiſte ſans que iamais aucuns eſtrangers & moins encore les Sauuages qui nous de-

ſtrent & nous reçoiuent à bras ouuerts, ayent rien attenté à l'encontre en laquelle habitation nous auons ſemblablement une maiſon & Chappelle, où nos Peres ont faict depuis ſix ans & ſont tous les
65 *iours le ſeruice Diuin || pour la conſolation des François qui ſont en icelle, i'eſpere des lettres de vous l'année prochaine, qui m'apprendront voſtre dernière reſolution, cependant nous viuons en eſperance que Dieu fera reüſſir par voſtre moyen cet auguſte deſſein, & offrirons à ſa diuine miſericorde iournellement nos prières pour tous ceux qui y contribueront, & particulierement pour vous, à qui ie ſuis & ſeray toute ma vie, Monſieur, tres-humble & obeiſſant ſeruiteur en Ieſus, Denis Iamet indigne Commiſſaire des PP. Recollects de Canada. De Kebec ce* 15 *d'Aouſt*, 1620.

On peut cognoiſtre en abregé par cette lettre tout l'eſtat de nos Religieux en Canada, lequel ie deduiray plus amplement cy-après, mais parcequ'il eſt porté en icelle que nos Religieux y ont fortifié noſtre maiſon, faict labourer les terres & nourry du beſtail pour noſtre Seminaire, qui ſembleroit contreuenir à noſtre profeſſion, i'ay trouué à propos de ne vous donner en cela autre reſponce que celle que ledit ſieur grand Vicaire fiſt à celle cy-deſſus, laquelle vous eſclaircira vos doutes, & vous aſſeurera que la neceſſité nous y ayant contraint pour y pouuoir eſleuer & inſtruire les enfans des Sauuages, & les Peres meſmes en la loy de Dieu, il y a eu du merite, & non du manquement, autrement il nous eut fallu tout quitter & abandon-

ner la co'nuerſion des Sauuages, qui eut eſté une grande ſaute.

Lettre de Monſieur le grand Vicaire de Pontoiſe, au Pere Denis Iamet Commiſſaire des PP. Recollects en Canada. 66

Mon Reuerend Pere,

I'ay receu voſtre lettre dattée de Kebec en Canada du quinziesme Aouſt mil ſix cens vingt, pour reſponce ie vous diray que i'ay grandement admiré la prouidence Diuine, de ce que comme vous me fiſtes ce bien de me voir icy allant en Canada, ie vous feis entendre mon ſentiment ſur ceſte entrepriſe, & voſtre Reuerence me teſmoigna auoir le meſme, lors que nous en traictions & deliberions enſemble à Pontoiſe, y craignant beaucoup d'obſtacles. Dieu neantmoins l'executoit exactement en Canada, ce qui eſt comme un petit miracle, qui me faict bien eſperer; ie louë & remercie Noſtre Seigneur, qu'auez pratiqué le dire de S. Paul, que ie vous auois tant repeté. Prius quod animale deuide quod ſpiritale. *Ayant* || 67 *une maiſon à part hors l'habitation, qui ſera un Conuent où vous & vos Peres & Freres ſeruirez à Dieu, en l'obſeruance reguliere, en prieres, contemplations, ſacrifice & penitence, & qui pourra ſeruir d'un Seminaire de Sauuages, & d'un lieu pour exer-*

cer la charité vers les malades. Et en quatrieſme lieu ſera une fortereſſe comme ie vous diſois. Une remarque que i'ay faict, que anciennement les Monaſteres, eſtoient Conuents de perſonnes religieuſes, qui ſeruoient à Dieu iour & nuict, & les ieunes y eſtoient inſtruicts comme il ſe voit en la Regle de S.-Benoiſt, & en la vie de S. Anſelme, & eſtoient auſſi hoſpitaux, ce qui appert en tous les anciens Monaſteres, auſquels il y a ioint un hoſpital ou le lieu où il ſouloit eſtre, & l'on voit dedans les chartres en ces maiſons-là, des legz laiſſez par les fondateurs & bien-faicteurs, tant pour les Religieux, & tant pour l'hoſpital, puis c'eſtoient fortereſſes, pour ſe preualoir contre les incurſions des ennemis, ſoit de la part des infidelles ou autres, en ſigne de quoy nous les voyons encore auiourd'huy clos & fermez de murs crenetez, accompagnez de machicoulis & de tours, qui eſtoient des fortifications du paſſé. Nous voyons cela à Sainct Denis en France, à Sainct Germain
68 des Prés, à Saincte Geneuieſue, au || Temple, à Sainct
Martin des Champs, à Paris & en pluſieurs autres lieux ; c'eſt pourquoy vous deuez zeler que ces quatre choſes ſoient en voſtre maiſon, & faicte* tres-bien de faire cultiuer la terre & meſnager pour vous ayder à fournir aux choſes neceſſaires à une telle entrepriſe, i'en ay communiqué auec des plus celebres Docteurs en theologie, ſeculiers & reguliers reformez, leſquels n'y trouuent aucune difficulté ny ſcrupule nonobſtant voſtre regle parceque c'eſt en ordre & à ceſte fin d'y planter noſtre ſaincte foy, ce qui ne ſe pourroit pas faire autrement ſelon l'ex-

perience que vous en auez depuis ſix ans, que vos Peres ſont là ſans y auoir faict beaucoup de fruict, faute de prendre ceſte voye pour introduire le Chriſtianiſme au milieu de ſes Sauuages, qui ne cognoiſſent & n'adorent aucune Diuinité. C'eſt un deſſeing tres-auguſte, que dis-ie, il eſt tout diuin. C'eſt un œuure d'un incomparable merite, mais auſſi il eſt beſoin d'eſtre particulierement aydé de Dieu, car Niſi Dominus ædificauerit domum in vanum laborauerunt qui ædificant eam. Non eſt volentis neque currientis miſerantis ſed Dei, *il faut eſtre tout Apoſtolique & demander inſtamment à Dieu que* fa- || ciat 69
nos idoneos Miniſtros, *pour executer une ſi haute & diuine entrepriſe, & que tous ceux qui vous aſſiſtent là les François ſoient pierres viſues fondamentales pour le baſtiment de ceſte nouuelle Egliſe que vous voulez aſſembler là à noſtre Seigneur. Il eſt beſoin que leur vie puiſſe edifier & inſtruire à ſalut ces Sauuages, & dauantage en vos ſacrifices tenant noſtre Seigneur, luy demander miſericorde pour ces infidelles, à ce qu'il leur ouvre le cœur pour receuoir la ſaincte foy & qu'il y prenne pied, comme le prenez pour luy dans leurs terres.* Quæ adaperiat Dominus cordi illorum in lege ſua & in prœceptis ſuis faciat eos ambulare. *Et dreſſerez tous vos exercices & diſciplines à ceſte fin, enuoyant continuellement des aſpirations & ſouſpirs vers Dieu à ceſte intention le demandant à la diuine bonté auec proſtrations & quelquefois les bras esleuez ou les bras eſtendus en Croix. Et quand vous ſortez de ces redoutables Autels du grand Dieu viuant, ſoufflez en la face de ces*

*Sauuages cet eſprit de vie, que vous y venez receuoir, leurs * mettant quelquefois vos mains leſquelles viennent de toucher & contracter ces diuins Miſteres du precieux corps & ſang de noſtre Sei-*
70 *gneur, || les mettant, dis-ie, ſur leurs teſtes, d'autrefois leur imprimer au front ce ſigne terrible de noſtre redemption la Croix, car mon Reuerend Pere,* fides eſt Donum Dei, *he! qui ſommes nous pour penſer faire un œuure & de ſi importante conſequence, ny meſmes un de moindre ſans le concours de Dieu. Il nous faut croire que nous y nuyrons pluſtoſt par nos pechez que d'y ſeruir, c'eſt ſon œuure* Domini eſt ſalus, Domini eſt aſſumptio noſtra. *Il nous y faut touteſſois employer diligemment & fortement. Quelle ioye à la mort à auoir acquis en grand peuple à Ieſus Chriſt. Quelle gloire dans le ciel de tirer après ſoy, ces Nations. Ie vous rends infinies graces de ce que voſtre Reuerenée a daigné m'y donner part, m'honorant de la commiſſion que vous m'auez adreſſée par la voſtre, ie l'ay acceptée & accepte tres-volontiers m'en iugeant fort indigne, i'en eſpere toutefois quelque bon ſuccès, veu que Dieu faict ordinairement ſes œuures de rien, & par de foibles & quaſi contraires moyens, comme ie ſuis tel. Et ſa diuine Maieſté, vous ayant inſpiré de vous ſeruir de moyen en ce s. œuure ie luy recommande & faicts recommander, par tous ſes ſeruiteurs & ſeruantes. Pour le temporel, i'ay baillé à Monſieur Houel 200*
71 *eſcus || pour commencer un Seminaire de ſix petits Sauuages dès ceſte année preſente, lequel s'appellera le Seminaire de S. Charles, au moins que ce grand*

Reformateur vous protege, ie vous enuoyrai tous les ans pareille somme pour ce suiect, & bien dauantage pour vous accroistre & dilater, car i'espere l'année prochaine vous enuoyer plus de mil escus. Ledit sieur Houel m'a dit, qu'il vous enuoye pour plus de 1200 *liures de viures & commoditez des aumosnes qu'il auoit à vous, c'est un bon seruiteur de Dieu, homme d'honneur & de merite, qui s'employe fidellement & infatigablement pour ceste affaire, Monsieur Guerre vous dira le reste de ce que i'ay faict & feray Dieu aydant, car ie suis du tout dedié à vous seruir & assister en ceste Apostolique entreprise. Ie prie nostre Seigneur la benir & vous conseruer longuement & heureusement pour y trauailler fidellement & aduantageusement, & demeure Mon. R. P. vostre bien-humble & tres-affectionné à vous seruir. Charles de Boues, Grand Vicaire de Pontoise ce* 27 *Feurier* 1621.

Comme le R. P. George fut deputé Commis des habitants de Canada vers le Roy, & de la Requeste qu'il presenta à sa Maiesté pour les affaires dudit Canada. 72

CHAPITRE VII.

Ie n'ay point obferué ny le temps ny l'année que le R. P. George paffa en Canada, ny le feiour qu'il

y a faict, non plus que de son gouuernement, mais i'ay remarqué qu'il y estoit en grand estime par les lettres, que le Roy luy faisoit l'honneur d'escrire, dont on peut inferer de son merite. Or comme les affaires du Canada n'ont iamais esté bien prises, & qu'il y a tousiours eu des desordres causez de son premier fondement, qui n'auoit pas esté entrepris par les marchands pour la gloire de Dieu (comme i'ay dit en quelque endroit de ce volume.) Le sieur de Champlain & tous les principaux habitans François du Canada, y desirans remedier & apporter quelque ordre dans ces desordres, firent une assemblée generale, en laquelle ils deputerent le R. P. George vers Sa Maiesté tres-Chrestienne, pour luy en faire les tres-humbles remonstrances, & negocier enuers icelle tout ce qu'il cognoistroit estre expedient au bien & à l'aduancement
73 du Canada, s'en || rapportant à sa prudence, à laquelle ils passerent acte & procuration autentique pour luy valoir & seruir en temps & lieu, dont en voicy coppie qui me seruira plus que suffisante * de tout ce que i'ay escrit des mesmes desordres qui ont duré iusqu'à la venuë de cette nouuelle Compagnie qui fait & promet quelque chose de mieux, dont ils auront de la gloire.

Sachent tous qu'il appartiendra que l'an de grace 1621 *le* 18 *iour d'Aoust, du Regne de tres-haut, tres-puissant & tres-chrestien Monarque Louys* 13 *du nom, Roy de France, de Nauarre & de la Nouuelle France ditte Occidentale, du Gouuernement de haut & puissant Seigneur Messire Henry Duc de Montmorency & de Dampuill, Pair & Admiral de*

France, Gouuerneur & Lieutenant General pour
le Roy en Languedoc, & Viceroy * des païs & terres
de la Nouuelle France ditte Occidentalle, de la Lieu-
tenance de noble homme Samuel de Champlain, Ca-
pitaine ordinaire pour le Roy en la Marine, Lieu-
tenant General eſdits pays & terres dudit Seigneur
Viceroy, que par permiſſion dudit ſieur Lieutenant
ſe ſeroit faicte une aſſemblée generale de tous les
François habitans de ce païs de la Nouuelle France,
afin d'auiſer des moïens les || plus propres ſur la ruyne 74
& deſolation de tout ce païs, & pour chercher les
moïens de conſeruer la Religion Catholique, Apoſtoli-
que & Romaine en ſon entier, l'authorité du Roy inuio-
lable & l'obeiſſance deüe audit Seigneur Viceroy,
aprés que par ledit ſieur Lieutenant, Religieux & habi-
tans, preſence * du ſieur Baptiſte Guers Commiſſaire
dudit Seigneur Viceroy, a eſté conclud & promis de
ne viure que pour la conſeruation de laditte Reli-
gion, obeiſſance inuiolable au Roy & conſeruation
de l'authorité dudit Seigneur Viceroy, voyant ce-
pendant la prochaine ruine de tout le pays, a eſté
d'une pareille voix deliberé que l'on feroit choix
d'une perſonne de l'aſſemblée pour eſtre deputé de
la part de tout le general du pays, afin d'aller aux
pieds du Roy, faire les tres-humbles ſubmiſſions auſ-
quelles la nature, Chriſtianiſme & obligation, rendent
tous ſuiects redeuables, & preſenter auec toute hu-
milité le cahier du pays, auquel ſeront contenus les
deſordres arriuez en ce pays, & notamment ceſte
année mil ſix cens vingt-un. Et auſſi qu'iceluy de-
puté aille trouuer noſtredit Seigneur Viceroy, pour

luy communiquer ſemblablement des meſmes deſor-
dres, & le ſupplier ſe ioindre à leur complainte ||
75 *pour la demande de l'ordre neceſſaire à tant de mal-*
heurs qui menacent ces terres d'une perte future, &
finallement pour qu'iceluy deputé puiſſe agir, re-
querir, conuenir, traicter & accorder pour le Ge-
neral dudit pays, en tout & par tout ce qui ſera l'ad-
uantage dudit pays. Et pour ce que tous d'un pareil
conſentement & de la meſme voix cognoiſſant la
ſaincte ardeur à la Religion Chreſtienne, le zele in-
uiolable au ſeruice du Roy & de l'affection paſſion-
née à la conſeruation de l'autorité dudit Seigneur
Viceroy, qu'a touſiours conſtamment & fidellement
teſmoigné le Reuerend Pere Georges le Baillif Re-
ligieux de l'Ordre des Recollects, ioint ſa grande
probité, doctrine & prudence. Nous l'auons commis,
deputé & delegué, auec plain pouuoir & charge de
faire, agir, repreſenter, requerir, conuenir, eſcrire
& accorder, pour & au nom de tous les habitans de
ceſte terre, ſuppliant auec toute humilité Sa Maieſté,
ſon Conſeil & noſtre dit Seigneur Viceroy d'agreer
ceſte noſtre delegation, conſeruer & proteger ledit
R. Pere en ce qu'il ne ſoit troublé ny moleſté de quel-
que perſonne que ce ſoit, ny ſous quelque pretexte
que ce puiſſe eſtre, à ce que paiſiblement il puiſſe
76 *faire, agir & pourſuiure les affaires || du païs, au-*
quel nous donnons de rechef pouuoir de reduire tous
les aduis à luy donnez par les particuliers en un ca-
hier general & à iceluy appoſer ſa ſignature auec
ample declaration que nous faiſons, d'auoir pour
aggreable & tenir pour valable tout ce qui ſera par

iceluy Reuerend Pere faict, signé, requis, negotié & accordé pour ce qui concernera ledit pays, & de plus luy donnons pouuoir de nommer & instituer un ou deux aduocats au Conseil de Sa Maiesté, Cours Souueraines & Iurisdictions, pour & en son nom & au nostre escrire, consulter, signer, plaider & requerir de Sa Maiesté & de son Conseil, tout ce qui concernera les affaires de ceste Nouuelle France, si requerons humblement tous les Princes, Potentats, Seigneurs, Gouuerneurs, Prelats, Iusticiers & tous qu'il appartiendra, de donner assistance & faueur audit Reuerend Pere, & empescher qu'iceluy allant, venant, ou seiournant en France, ne soit inquieté ou molesté en ceste delegation auec particuliere obligation de recognoissance, autant qu'il sera à nous possible. Donné à Kebec en la Nouuelle France sous la signature des principaux habitans, faisans pour le general, lesquels pour auten- || tiquer d'auantage 77
ceste delegation, ont prié le tres-Reuerend Pere en Dieu Denis Iamet, Commissaire des Religieux, qui sont en ces terres d'apposer son sceau Ecclesiastique ce iour & an que dessous signé Champlain, Frere Denis Iamet Commissaire, Frere Ioseph le Caron, Hebert Procureur du Roy, Gilbert Courseron Lieutenant du Preuost, Boullé, Pierre Roye, le Tardif, I. le Groux, P. Desportes, Nicolas Greffier de la Iurisdiction de Kebec & Greffier de l'assemblée, Guers Commissionné de Monseigneur le Viceroy & present en ceste eslection, seellée en placard du seel dudit Reuerend Pere Commissaire.*

Le bon Pere Georges ayant ses despeches & pris

les aduis de tout ce qu'il auoit à faire, s'embarqua dans les premiers Nauires fretez pour le voyage de la France, où eſtant arriué il employa la viuacité de ſon eſprit, à faire valoir ſa commiſſion & remonſtrer que ſi Sa Maieſté n'auoit un ſoin particulier du Canada & de contribuer aux frais neceſſaires, pour pouuoir mettre le pays en bon eſtat, que iamais on n'en tireroit gloire ny profit non plus que d'une terre abandonnée & deſerte, quoy que bonne de ſoy & de grande eſperance, & afin d'y pouuoir plus ||
78 *preſſamment perſuader le Roy, il luy faiſt une deduction des richeſſes du pays en la Requeſte & ès aduis ſuiuans qu'il luy preſenta, leſquels s'il * euſſent eſté accomplis & effeſtués de point en point, comme on luy auoit faiſt eſperer, la Nouuelle France ſeroit à preſent un beau & riche pays, & la pluſpart de ſes peuples conuertis, au lieu que ce n'eſt encor qu'un deſert preſque inhabité, ſinon d'un peuple errant dans la pauureté & la faineantiſe, rendent egallement leur conuerſion difficile.*

---

79 AU ROY.

Sire,

Les pauures Religieux Recolleſts habituez à Kebec en la Nouuelle France vous remonſtrent treshumblement, que depuis ſix années en ça, qu'il a

pleu à Dieu ſe ſeruir de leur Miniſtere ſoubs l'autorité de Voſtre Maieſté, tant au voyage de ceſte terre eſtrangere, deſcouuertures du pays, qu'en la conuerſion des peuples plus ſauuages en la cognoiſſance de Dieu, qu'en leur conuerſion ciuile. Ils ont differé de donner leur aduis touchant cette entrepriſe, iuſqu'à ce que l'experience ſecondant leur bonne volonté, ils peuſſent auec tant plus de certitude qu'il importe de ne parler aux Roys que d'affaires bien digerées & meurement conſiderées, propoſer à Voſtre Maieſté ce qui eſt neceſſaire en ceſte affaire : & bien qu'il ſemblaſt eſtre de leur deuoir, des les premieres années de leur ſeiour audit pays, aduertir Voſtre Maieſté de ce qui || eſtoit à faire pour la continuation 80
de cet auguſte deſſein. Ils ont eſtimé que les lettres annuelles qu'ils ont eſcrit depuis leur arriuée ſuffiſoient, iuſques à ce que le pays & les peuples leur fuſſent dauantage cogneus, afin que ſelon qu'ils trouueroient tant de la diſpoſition des peuples que des profits que l'on pourroit eſperer de la terre, ils iugeaſſent ce qui ſeroit plus à propos ; or eſt il qu'à preſent que la hantiſe des peuples les a rendus ſçauans en leur recherche, & que les voyages qu'ils ont faict de cinq à ſix cens lieues dans les terres en la compagnie du ſieur de Champlain, Lieutenant ſous voſtre autorité de Monſeigneur de Montmorency Viceroy du pays, leur ont acquis la cognoiſſance tant deſirée des peuples de diuerſes contrées. Et voyans les grands & manifeſtes profits, qui peuuent reuſſir à la gloire de Dieu, augmentation du ſceptre & de l'Empire des François contentement

*singulier de Vostre Maiesté & profit & utilité de tous ses suiects. Les supplians ont iugé estre expedient, voire grandement necessaire de declarer ce que en conscience ils recognoissent estre de toute ceste entreprise, afin qu'il plaise à Vostre Maiesté leur accorder le contenu leur * en memoire cy attaché.* ||

81 *Les supplians doncques sont auec la grace de Dieu, Sire, dans une terre nommée par le commun Canada, mais mieux la Nouuelle France, en un lieu appellé Kebec, basty par la diligence & industrie singuliere du sieur Champlain, fort auant le fleuue de Sainct Laurens. Où ayant seiournez, ils ont appris les richesses de ce quartier & specialement de ce fleuue accompagné de plusieurs belles & fertiles isles, peuplé d'une telle abondance de toutes sortes de poissons qu'elle ne se peut descrire, bordée de costaux plains d'arbres fruictiers, comme noyers, chastagniers, pruniers, cerisiers, & vignes agrestes, auec quantité de prairies qui ornent & embellissent ses vallons, le reste de la terre garny & peuplé de toute sorte de chasse & plus qu'il n'y en a en France, & auec plus grand proffit en ce que non seulement ils ne manquent de gibier & bestes fauues ordinaires en ces païs, mais ont de plus des Eslans ou Orignals, Castors, Renards noirs, & autres animaux dont la pelleterie donne accès & esperance au bien futur d'un tres grand commerce : dauantage la bonté de ceste terre a esté de plus en plus recognuë par les voyages que les supplians y ont faict, qui leur ont*
82 *porté la cognoissance de plus de || trois cens mille ames desireuses du labourage & faciles d'attirer à*

la cognoiſſance de Dieu, pour n'eſtre liez à aucun
culte. Par la conduite deſquels peuples, les fleuues,
riuieres, lacs de largeur & longueur indicibles ont
eſté recognus par les ſupplians; mais comme le bien
ne s'aquiert ſans peine, il n'y a point de doute que
outre les grands labeurs des ſupplians en ſes deſ-
couuertures & leur ſeiour dans le pays, ce qui leur
donne le plus de trouble n'eſt pas ſeulement de
s'eſtre trouué ſans aſſiſtance d'aucune commodité,
ains ſeulement de viures par ceux qui ſont aſſo-
ciez en ce commerce, auſquels ſeuls faut aduouer
ceſte obligation, mais que ces terres & leur abon-
dance recogneuës par l'eſtranger, ils ſont en per-
petuelle crainte de ſurpriſes n'attendans que l'heure
que l'on vienne coupper la gorge à tous ceux qui
reſident audit Kebec. Car il ne faut pas tant s'aſ-
ſeurer aux paupieres abatuës des Lyons que l'on
ne ſçachent qu'ils mordent en dormant, & que les
ennemis de voſtre couronne, bien qu'ils ſemblent en-
dormis ne viennent à l'appas de ſi grandes eſperan-
ces de gain & de profit. En effect, Sire, qui ne ſe
hazarderoit de venir poſſeder une terre ſi riche la-
quelle donne de ſes || flancs des mines de fer & d'acier, 83
qui rendent quarante cinq pour cent, de plomb trente,
du cuiure dix-huict, & qui en promet d'or & d'ar-
gent, terre qui donne par uſure toutes ſortes de ſe-
mences, & laquelle des à preſent donne les materiaux
propres pour la conſtruction de toutes ſortes de
vaiſſeaux, fourniſſant le Meirain, Iantes, planchages
pour feneſtrages & lambris, & de plus les Gemmes,
Pray & Raiſine. En outre la pelleterie cy-deſſus

*mentionnée. Les cendres & la potaſſe de quoy ſeul
il ſe peut faire trafic de plus de cent mille eſcus, &
ce qui eſt plus conſiderable, un autre qui poſſederoit
ladite terre pourroit de là tenir en bride & con-
trainċte plus de mille vaiſſeaux de voſtre Eſtat qui
viennent annuellement aux peſches dont ils empor-
tent les huïlles, les moluës, baleines & ſaulmons dont
vos ſuieċts ſe ſeruent. Il eſt vray que l'approche
qu'ont faiċt une fois les Anglois, qui couperent la
gorge à la flotte des Ieſuites accompagnée du ſieur
de Poitrincourt s'en allans en l'Accadie, donne aux
ſupplians des apprehenſions qui leur ſont tant plus
grandes qu'ils regretteroient de voir le tiltre auguſte
de Nouuelle France, changé en un autre, ſoit de
Nouuelle Holande, Flandre ou Angleterre : car d'eſ-*
84 *timer qu'il y ait rien qui reſiſte* || *à preſent à leur en-
trepriſe, c'eſt ſe flatter en l'attente d'un mal-heur
ineuitable s'il n'y eſt remedié, & bien que cela arriue
ce ne ſera ſans en auoir eſté long-temps menacez,
ſans mettre en ligne de compte les menées & entre-
priſes de ceux de La Rochelle, qui tous les ans ap-
portent armes & munitions aux Sauuages, les ani-
mans à couper la gorge aux François, & ruyner leur
habitation, ce qui n'eſt pas peu conſiderable. Les ſup-
plians ont donc iugé eſtre de leur conſcience de don-
ner aduis à Voſtre Maieſté de l'intereſt qu'elle a en
la conſeruation de ceſte terre qui promet en la con-
tinuation des labeurs precedens un paſſage fauo-
rable pour aller à la Chine, ce qui eſt autant ou
plus facile à conſeruer & maintenir, Sire, ſous voſtre
domination, qu'il eſt ayſé à l'eſtranger imprimer ſur*

*le front de la France, une tache perpetuelle & in-
delebile pour n'auoir ſçeu conſeruer une terre qui
eſtoit à l'augmentation de ſa gloire, laquelle conſer-
uation depend de l'entretien de la Religion par
l'authorité de la Iuſtice, quand elles y ſeront toutes
deux appuyées & maintenuës par la force d'une gar-
niſon eſtablie en un fort, qui faut baſtir ſur la croupe
d'une montagne, qui tiendra plus de dix huiɛ̃t cens
lieuës de pays ſubieɛ̃t, attendu qu'il n'y a aucun
abord recogneu que l'entrée || dudit fleuue S. Lau-* 85
*rens. Ce qui fera reuſſir le commerce & le rendre
grandement profitable, & par ainſi voſtre gloire
augmentée & une nouuelle fleur adiouſtée à la Cou-
ronne Françoiſe.*

*Sur ces conſiderations, Sire, plaiſe à Voſtre Ma-
ieſté accorder aux ſupplians le contenu en leurs ar-
ticles cy attachez pour la conſeruation dudit pays,
accroiſſement & entretien de la Religion Chreſtienne
en iceluy, & ils continueront leurs labeurs & leurs
prieres pour l'augmentation de voſtre Empire & la
proſperité de Voſtre Maieſté. Outre que les ames qui
ſeront par ce moyen conduites au Chriſtianiſme
rendront leurs prieres, leurs biens & leurs vies tri-
butaires de ſon ſceptre.* »

I'aurois encores icy deſcrit tout au long les articles preſentez à Sa Maieſté, mentionnez en la ſuſdite Requeſte, mais pour eſtre auſſi peu neceſſaire comme ils ont eu peu d'effeɛ̃t, ie me ſuis contenté d'en poſer icy les principales & generales, ſans m'arreſter à celles des particuliers, qui ne pourroient de rien ſeruir à

mon fuieĉt, fuffit que l'on ſçache que fans intereft nos Religieux ont faiĉt tout ce qu'ils ont pû pour le bien, honneur & falut du païs.

---

86 *Tres-humbles remonſtrances & memoires des choſes neceſſaires pour l'entretien & execution de l'entrepriſe faiĉte en la Nouuelle France preſentées au Roy, & du temps qu'elle a eſté deſcouuerte.*

Comme iamais l'homme ne peut acquerir la fin d'aucune chofe que par les moyens propres & conuenables à icelle, eftant ainfi que le principal but & l'intention particuliere de Sa Maiefté vife à la conuerfion des ames, d'où depend l'augmentation de fon Empire & de fa gloire, il eft vray qu'il eft impoffible d'y paruenir que par les moyens effentiels pour l'execution d'une fi fainĉte entreprife, qui fon d'affifter la religion de la iuftice, & toutes deux de la force, l'une ne pouuant fubfifter fans les autres & toutes trois bien affociées fe trouuent les pilliers & plus folides fondements d'un Eftat. Partant Sa Maiefté outre plufieurs autres confiderations eft d'autant plus intereffée à la conferuation de la Nouuelle France, fous fon Empire par le moyen de ces trois arcs boutans, que nul autre Prince de la Chreftienté n'y peut rien pretendre, les François en ayant faiĉt les defcouuertures depuis cent feize ans, & continué iufques à prefent, car dès l'an

mil cinq cens quatre les Normands y allerent au rapport mesme & par l'adueu des histoires || estrangeres, 87
& aprés eux Iacques Cartier en l'an mil cinq cens trente quatre & trente cinq par l'expres commandement de François Premier. Depuis, le Marquis de La Roche fist ce voyage en l'an mil cinq cens nonante-cinq, poursuiui en l'an mil six cens par Chauuin, qui fist bastir une demeure à Tadoussac, & en l'an mil six cens trois, le sieur de Monts accompagné du sieur de Champlain, qui firent des nouuelles descouuertures & des bastimens ès lieux esquels il ne s'en estoit iamais veu, toutesfois abandonnées, puis aprés iusques en l'an mil six cens huict que le sieur de Poitrincourt auec des Peres Iesuites entreprist le voyage, où ils furent desconfis par les Anglois, qui pensoient triompher des trauaux & peines des François. Mais en la mesme année le sieur de Champlain vint donner dans ces terres iusques au lieu de Kebec, qui est aduancé de plus de cent lieuës dans le fleuue de S. Laurens, où il fist l'habitation qui y est à présent, & de là passa à plus de six cens lieuës dans ces terres nouuelles, où il a descouuert plusieurs belles contrées habitables dont l'on peut tirer de grandes richesses & commoditez dès à present, en esperer beaucoup plus à l'aduenir, d'où se voit l'interest que Sa Maiesté a de se preualoir de la possession légitime de ceste terre qui luy est d'autant plus asseurée que par la confession mesme des cartes estrangeres, ce droict lui est acquis & cedé priuatiuement à tous autres, & de là resulte l'obligation necessaire de Sa Maiesté à la contribution & assistance esperée pour la manutention || de ce païs, qui ne se peut mieux con- 88

ſeruer que par ces trois moyens, de la Religion, de la Iuſtice & de la force qui y ſeront (s'il plaiſt à Sa Maieſté) eſtablies, & par elle entretenuës ſuiuant ces articles & memoires que les pauures Religieux Recollects habituez en ladite terre luy preſentent, proteſtant toutesfois qu'ils ne l'auroient iamais entrepris & d'entrer en une ſi grande cognoiſſance d'affaires, que l'on pourroit eſtimer outrepaſſer les bornes de leur inſtitution & de leurs vœux, n'eſtoit la neceſſité de l'affaire & qu'il ne ſe treuue autres perſonnes dans le païs qui puiſſent donner ces aduis & ayent plus d'intereſt de faire ces tres-humbles remonſtrances, pour la gloire de Dieu en la conuerſion des ames & pauures nations qui s'y perdent ſans cognoiſſance de leur Createur & ſans Religion & culte aucun, ioinct la conſideration qu'ils ont de l'utilité viſible & augmentation aſſeurée de l'Empire de Sa Maieſté, qui luy feront agréer s'il luy plaiſt, ce qui luy eſt demandé, ſçauoir

Pour le regard de la Religion:

Que defences ſeront faictes à tous ſuiects de Voſtre Maieſté, faiſant profeſſion de la Religion pretendue reformée d'y habituer ou y entretenir aucunes perſonnes de quelque nation que ce ſoit de ladite Religion pretendue reformée, ſur les peines qui ſeront iugées raiſonnables.

Qu'il plaiſe à Voſtre Maieſté fonder un Seminaire
89 de 5o enfans des Sauuages, pour ſix ans ſeule || ment à
raiſon de 5o eſcus pour chacun, qui ſeront par an
25oo eſcus, après lequel temps de ſix ans ils pour-
ront eſtre entretenus voire un plus grand nombre, du

reuenu des terres qui ſeront cultiuées pendant ledit temps, leſquels enfans ſont tous les iours offerts aux ſupplians par leurs parens, pour eſtre inſtruits & eſleués en la Religion Chreſtienne, & pour ce donner une abbaye pour le reuenu y eſtre employé à la nourriture des Religieux de ladite abbaye, & l'entretien preallablement faict.

Pour le regard de la Iuſtice :

Il eſt grandement neceſſaire que Sa Maieſté accorde que la iuſtice y ſoit exercée auec tant plus de puiſſance que les commencemens des peuplades ſont plus importans, afin d'euiter les reproches de nos voiſins & auſſi pour ne permettre que ſous l'authorité de Sa Maieſté il ſe commette des voleries, meurtres, aſſaſſinats, paillardiſe, blaſphemes, & autres crimes des-ia par trop familiers entre quelques François habitans en ladite terre, &c.

Et pour le regard de la Force :

Celle-cy eſtant l'humeur radicalle qui ſouſtient les deux precedentes, il plaira au Roy || de donner de 90
quoy baſtir un fort dans le pays, une tour à Tadouſſac, lieu qui eſt l'unique abord des vaiſſeaux, & l'entretien pour ſix ans d'une garniſon de cinquante hommes propre pour la conſtruction & conſeruation dudit fort.

Finalement qu'il plaiſe au Roy donner au ſieur de Champlain de ſon arſenal des canons, poudres & munitions & augmenter ſon authorité & ſes penſions de luy & ſa famille, ſon appointement de deux cens eſcus n'eſtant ſuffiſant pour un tel entretien, &c.

Voylà tout ce qui eſt des principales affaires que le

R. Pere Georges negotia au Conſeil & auec les gens du Roy apres en auoir parlé à Sa Maieſté & preſenté les articles cy-deſſus, mais qui ont autant aduancé le Canada qu'on a contribué à l'execution & accompliſſement d'icelles.

---

91 *Voyage des Peres Guillaume & Irenée Recollects, pour le Canada. — D'un Sauuage baptiſé & mort ſur mer, & de quelques ceremonies des Montagnais pour les malades.*

CHAPITRE VIII.

Les viſites des Superieurs dans les Ordres ſacrez, ſont tellement importantes & neceſſaires que ſans icelles, l'Ordre delaiſſe d'eſtre ordre & ſe peruertit par ce delaiſſement. Ce fut la raiſon pour laquelle nos Peres aſſemblez au Chapitre tenu l'an 1622, firent eslection du R. P. Guillaume Galleran pour Commiſſaire du Canada auquel on donna pour compagnon le R. P. Irenée Piat qui des long-temps deſiroit s'employer à la conqueſte des ames des pauures Sauuages. C'eſtoit un choix qu'on ne pouuoit faire meilleur & qui eut fait beaucoup s'il eut eſté bien aſſiſté, mais Sa Maieſté, ny contribuant rien ou fort peu, les marchands n'ont pas eu aſſez de puiſſance non plus que de bonne volonté pour parfaire un ſi grand œuure que de reduire ces peuples & rendre le païs floriſſant, comme il ſe pourroit faire ſi on y employoit les deſ-

pences ſuperfluës qui ſe font icy tous les ans, en ballets, ieux & banquets & en tant d'habits mondains, qui montent || iuſques à l'excés, d'où ſenſuit la ruine 92
de beaucoup de bonnes familles.

Auec la benediction du R. P. Prouincial ils s'acheminerent à Dieppe enuiron la my May, où ils furent fauorablement receus dans les vaiſſeaux par le ſieur Guillaume de Caen General de la flotte bien que de contraire Religion, car au reſte il eſt homme poly, liberal & de bon entendement ſçachant parfaictement bien commander en mer. Une choſe en leur voyage leur fiſt grandement admirer la diuine prouidence en l'ordre, qu'il tient voulant ſauuer les hommes. Il y auoit un an & plus qu'un Sauuage Canadien auoit eſté amené à Dieppe lors qu'eſtant tombé malade il deſira s'en retourner en ſon pays en la compagnie de nos Peres, ſans pour cela monſtrer aucune inclination pour le bapteſme.

Eſtant embarqué il eut de merueilleuſes tentations ou pluſtoſt imaginations qui augmentoient grandement ſon mal. Il eut opinion que le maiſtre du vaiſſeau le vouloit faire mourir, de maniere que s'il remuoit une corde il croyoit que c'eſtoit pour le pendre & s'enfuyoit ſe cacher au fond du Nauire, s'il alloit à luy il penſoit que c'eſtoit pour le iecter dans la mer & ſe prenoit à crier, & par ces continuelles inquietudes d'eſprit il ſe mit ſi bas & s'afoiblit de telle ſorte qu'il fut contraint d'en garder le lict, & chercher remede à ſa ſanté, mais qui fut tout extraordinaire, car s'imaginant que mangeant beaucoup & || inceſſamment ſe- 93
roit le vray moyen de ſa guariſon, il crioit touſiours à

la faim, mangeoit sans relache, & empiroit à mesure qu'il croyoit se mieux porter du corps, tandis qu'interieurement Dieu illuminoit son ame & le tiroit des tenebres pour le mettre à la grace.

Le Pere Irenée qui auoit pris soin de luy, l'oyoit souuent plaindre la nuit & s'escrier en son patois François qu'il escorchoit au moins mal : Moy pourquoy point Chrestien, moy pourquoy point Baptisé, & est à noter qu'estant en France il auoit esté souuent sollicité des Huguenots d'embrasser leur pretenduë Religion, ce qu'il ne voulut iamais faire, Dieu le reseruant pour son Eglise & pour son Palais celeste, ou les Heretiques n'ont aucune part ny ceux qui sont hors de l'Eglise, car hors icelle, il n'y a point de salut.

Le Pere Irenée le voyant si perseveremment demander le S. Baptesme, creut qu'il y auoit là quelque chose de Dieu & qu'il ne deuoit point negliger cette ame laquelle sa diuine Maiesté vouloit sauuer, la difficulté estoit de luy faire entendre les mysteres de nostre S. Foy, & tirer de luy la confession d'un Dieu mort pour nous en croix, mais il n'y auoit point là de truchement qui le pû faire, pour ce, comme i'ay dit ailleurs, qu'ils n'ont point de mots propres pour leur faire entendre nos mysteres, & si le pauure malade sçauoit fort peu de François.

Le Pere luy fist neantmoins comprendre au mieux
94 qu'il pû, plus par signes que pa-|| roles, car Dieu
n'oblige pas à l'impossible, aprés quoy il luy presente
une Image du crucifiement de Nostre Seigneur qu'il
prist auec grande reuerence en ostant son bonnet, &
la mist auprés de luy, & souuent luy faisoit la mesme

reuerence, mais ce qui eſtoit de merueilleux, eſt que iamais il ne mangeoit qu'il ne ioignit premierement les mains & remuoit les leures, comme faiſoit mon grand Sauuage Huron, il s'armoit du ſigne de la S. Croix & diſoit humblement ces diuines paroles: Ieſus ayez pitié de moy.

Et comme il ſe ſentit diminuer de force & en des apprehenſions de mourir ſans auoir receu le S. Bapteſme, il recommença de plus bel & auec des afections plus preſſantes à prier qu'on eut à luy donner, autrement qu'il eſtoit perdu. Le Pere Irenée luy fit dire par le truchement qu'on apprehendoit que ſi Noſtre Seigneur luy rendoit la ſanté, qu'il retournaſt de rechef viure en ſon ancienne vie ſauuage & delaiſſaſt le Chriſtianiſme, il proteſta que non, & qu'il vouloit viure & mourir en noſtre Saincte Religion.

La deſſus on priſt aſſeurance du General qu'il contribueroit à ſa nourriture s'il reuenoit en conualeſſence, peur que la neceſſité le contraignit de retourner à ſon ancien poſte, c'eſt à dire vie barbare, puis on le baptiſa. Choſe admirable le Pere Commiſſaire ne luy euſt pas pluſtoſt conferé ce Sacrement aprés un acte de contrition qu'on tira de luy, qu'il rendit
ſon ame à Dieu le Createur comme || s'il n'euſt attendu 95
que cette application pour paſſer de cette vie en l'autre : ce qui me faict dire avec S. Paul, O grandeur des merueilles de Dieu, combien vos voyes ſont inſcrutables, voicy un Sauuage qui ſort de ſon pays, il tombe malade, il eſt baptiſé, il meurt, & le voyla ſauué plus heureuſement que beaucoup de Chreſtiens qui viuent & meurent en infidels.

Le corps ayant eſté enſeuely & expoſé honneſtement ſur le tillac, les Peres dirent l'Office & les prieres accouſtumées, aprés leſquelles il fut ieƈté dans la mer une groſſe pierre attachée à ſon pied pour le faire couler au fond : il n'y eut qu'une ſeule choſe en quoy on manqua, qui fut de n'auoir retenu de ſes cheueux & de ſes ongles, mais de ſes cheueux principalement ſelon qu'ils ont de couſtume, pour les monſtrer à ſes parens & à tous ceux de ſa nation, à fin de leur oſter toute ſiniſtre opinion qu'on l'euſt tué ou ſubmergé, car comme ils ſont aſſez ſoupçonneux d'eux meſmes, il ne falloit que ce manquement là, pour les mettre en rumeur (nous dirent quelques Sauuages de nos amis) : on ne laiſſa pas neantmoins de faire des preſens aux plus prochains parens du deffunƈt, pour leur oſter tout ſuieƈt de plainte, & nous mettre en aſſeurance de ce coſté là.

Tandis qu'on eſtoit occupé de l'enterrement du deffunƈt le Nauire ſuiuoit ſa routte & aduança iuſques à Tadouſſac où ils arriuerent fort heureuſement, ſinon qu'ils frayerent une roche entrant au port, qui les penſa perdre, de quoy eſchappez, ils rendirent graces à Dieu & mouillerent l'anchre pour le repos d'une ſi
96 longue || nauigation, pendant laquelle le P. Guillaume reſta touſiours ſain & gaillard & le P. Irenée au contraire preſque touſiours malade & incommodé, voyla comme tous n'ont pas une meſme grace naturelle ny la force & vertu de pouuoir ſupporter l'air de la mer & la violence des tourmentes qui cauſent à la pluſpart des maux de cœur fort grands, leſquels neantmoins ſe gueriſſent en abordant la terre, ſi pluſtoſt ils ne quit-

tent, comme ils ſont & puis reuiennent, mais ſouuent auec de furieux vomiſſemens.

Le R. P. Guillaume monta à Kebec dans les premieres barques & de la à noſtre Conuent, & le P. Irenée reſta pour les dernieres afin d'aſſiſter touſiours les paſſagers & perſonnes Catholiques. Il trouua là une fort grande Croix que depuis quelque temps nos Religieux auoient fait faire pour l'y esleuer en ſigne de victoire, mais les grands debats ſuruenus entre les nauires des deux ſocietez en empeſcha l'execution iuſques à l'arriuée dudit P. Irenée qui la beniſt ſolennellement & la fiſt eleuer à l'ayde des hommes que Monſieur le General luy preſta. Il y eut des Huguenots meſme qui s'y employerent d'affection, pendant que d'autres plus peruers s'en mocquoient. Ils edifierent auſſi une chapelle de rameaux d'arbres, où ledit Pere dit la S. Meſſe au grand contentement de ſon ame, & tous les bons Catholiques qui ſe trouuerent là preſens.

Le ſieur de Caen ayant donné l'ordre neceſſaire à Tadouſſac, partit pour Kebec auec le P. Irenée, lequel aprés un peu de repos, voulut ſe rendre miſerable
auec les miſerables & aller hy- || uerner auec les Mon- 97
tagnais pour apprendre leur langue; car c'eſt le principal ſuiect pourquoy on s'y abandonne, & pour ceſt effect il contracta amitié auec un barbare qui luy ſembloit honneſte homme, lequel aprés quelque petit preſent, luy promiſt place & nourriture dans ſa cabane auec tout ſon emmeublement qui conſiſtoit ſimplement en deux buſches de bois, l'une pour luy ſeruir de cheuet & l'autre pour luy ſervir de cloiſon & le ſeparer aucunement des autres, qui ont accouſtumé de

coucher tous pesle mesle les uns parmy les autres ſans ſeparation.

Voyla donc le bon Pere logé, mais en tel lieu qu'on ne voyoit que pauureté, le ciel eſtoit ſa couuerture & la terre nuë ſon liꝺ mollet : pour toute vaſſielle * il n'auoit que ſon escuelle d'eſcorce, & le reſte eſtoit bien peu de choſe, encore ſe ſentoit il bien-heureux, ô mon Ieſus d'auoir rencontré un ſi bon hoſte.

Mais il arriua par mal-heur peu de iours aprés ſa venuë une maladie inopinée au frere de ce Sauuage, pour laquelle il fallut faire alte au milieu des bois par l'eſpace de dix ou douze iours, pendant leſquels on chercha partout des remedes à ce mal qui ne pû eſtre ſi-toſt guery, car les Medecins ny les Apoticaires n'y ſont pas là des plus ſcauans. Il fallut donc auoir recours à l'oracle & voicy comment. Le bon homme fiſt dreſſer au milieu de ſa cabane une eſpece de tour ronde auec des paux picquez en terre redoublez en-
dehors auec des couuertures & des eſcorces de bou-
98 leaux pour la rendre noire & || obſcure, car le diable
fuit partout la lumière.

Cela eſtant faict, il fit entrer dedens un maiſtre Pirotois ou Magicien, pour s'informer du diable qui auoit donné ce mal à ſon frere, afin de l'en punir & guarir le malade par le moyen de ceſte punition, car ils ſont tellement ſuperſtitieux en leurs maladies, qu'ils croyent qu'elles leurs * ſont ordinairement données par autruy, ou cauſées par le malin eſprit, qui en effect leur en donne ſouuent d'imaginaires, qui ſe gueriſſent par de pareilles imaginations, & voyla ce qui met le diable en credit.

Or le bon homme ne faiſoit pas moins des ſiennes pour deſcouurir les auteurs de la maladie de ſon frere, que le maiſtre Pirotois dans ſa petite tour, car il faiſoit des geſtes & des grimaſſes admirables, il ſe demenoit, il ſe frappoit le viſage auec une forme de tambour de baſques dans lequel y auoit quelque * petits cailloux ou grains de bled d'Inde, & audeſſus eſtoient depeintes des figures de diable ; il heurloit, il tempeſtoit, & faiſoit des cris eſpouuantables, qui euſſent faict peur à des perſonnes peu aſſeurées & encores moins accouſtumées à ces chariuaris, & puis tout à coup l'un & l'autre faiſoient des pauſes & demeuroient un petit eſpace de tems dans un profond ſilence, au milieu duquel le malade interrogeoit ſon Medecin de l'autheur de ſon mal, qui luy en contoit à plaiſir & touſiours des bourdes qu'il ſçauoit gentiment controuuer en charlatan raffiné.

A la fin aprés auoir encore bien tintamarré & faict des inuocations à ce demon, il fut conclud || par le 99
Pirotois que le mal auoit eſté donné par un Sauuage fort esloigné de là, ſur quoy reſolution fut priſe qu'on l'enuoyeroit tuer par l'un des freres du malade (car ils eſtoient pluſieurs) afin de tirer par ceſte mort, la vengeance de ſa malice & la gueriſon du malade comme i'ay dit. Voyla comme le diable ſe ioüe de ſes pauures miſerables, & comme par ſes pernicieux conſeils, il les deſtruict de ſorte qu'ils ne peuuent meſme multiplier ny croiſtre en nombre à cauſe de ſes tueries, non plus qu'en lumiere & cognoiſſance de leur malheur.

Le Pere Irenée eſtonné d'un ſi meſchant conſeil & que

ſa preſence ny ſes remonſtrances ne pouuoient en rien moderer ny diuertir ces mauuais deſſeins (comme nouueau Apoſtre parmy un peuple gentil) il quitta là tout & s'en retourna au Conuent pour y cathechiſer les François, n'ayant pû aſſez toſt corriger les barbares qu'il faut ſupporter & ſouuent diſſimuler leur façon de faire auec une grande patience & douceur d'eſprit, attendant le temps propre pour recueillir le fruict de ſa charité, car les fortereſſes du diable ne ſe prennent pas du premier coup ny touſiours auec violence.

C'eſt une methode de laquelle nous uſons meſme parmy les gros Chreſtiens, car d'abord allez parler de Dieu à un homme grandement auare ou addonné à ſes plaiſirs, il vous rebutera & tournera le dos, il y faut apporter de grandes precautions, encor a on bien de la peine de gaigner quelque choſe ſur leur eſprit en diſſimulant leur deffaut. Il me ſouuient à ce propos ||
100 d'un certain gentilhomme autant auare & indeuot que ſa femme eſtoit pieuſe & ſaincte. Il fuyoit les Religieux & ſa femme les accueilloit, il ne parloit que d'eſcus & ſa femme que de vertus, bref les Religieux ne pouuoient auoir d'entrée chez luy qu'il ne leur tournaſt auſſi-toſt les talons, peur qu'on lui parla * des choſes de ſon ſalut, ou de faire quelque aumoſne aux pauures, qui ne voyoient que Madame.

Il arriua neantmoins que nous l'abordames un ſoir comme il eſtoit à table, de ſe retirer il n'y auoit point d'apparence, ni nous de coucher deuant la porte eſtant en ſi bonne maiſon, donc par ceremonie il fut contrainct de nous offrir le couuert, car il cognoiſſoit noſtre ordre. Or que croyez vous qu'elle fut ſa pre-

miere penſée, elle fut iuſtement de nous dire qu'il eut bien deſiré que les douze plus gros de ſes villageois fuſſent conuertis ou enfermez dans ſa caue. Voyla un merueilleux ſouhait & qui ſentoit bien de ſon àuarice & tout le reſte de ſon entretien ne fut que de ſemblables diſcours & des guerres où il auoit vieilly; mais la concluſion en fut tres bonne aprés nos applications & ſes reflections, car il nous fit promettre un ſoing de le voir plus ſouuent & de prier Dieu pour luy, puis nous conduit luy meſme dans la chambre & nous fiſt faire du feu, ce qui ne luy eſtoit iamais arriué, de quoy Madame ioyeuſe au poſſible rendit graces à Dieu de la conuerſion de ſon mary qu'elle n'auoit iamais veu dans une ſi grande deuotion.

---

*Des trauaux de nos Religieux allans à l'Eslan, & d'un ſecond voyage que fiſt le Pere Irenée aux Sauuages où ils obſeruerent quelque * ceremonies pour auoir bon vent.* 101

Chapitre IX.

Le Pere Ioſeph voyant le P. Irenée pluſtoſt de retour qu'il n'eſperoit, priſt luy meſme ſa place & s'en alla paſſer le reſte de l'Hyuer auec les Montagnais, afin de gaigner touſiours temps & diſpoſer aucunement ce peuple groſſier au bien qu'on deſiroit d'eux.

Or il ne fut pas long-temps que les Sauuages prirent plusieurs Eslans, desquels ils en dedierent un pour nos pauures Religieux de Kebec, qu'ils enuoyerent aduertir par un de leurs hommes pour le venir querir à dix ou douze lieuës de Kebec.

Le P. Irenée y voulut aller auec nostre bon frere Charles, & quelque * François que leur presta le sieur de Champlain. Il faisoit pour lors un tres grand froid, le temps fort serain, & la terre partout couuerte de cinq ou six pieds de neiges, c'est ce qui les contraignit aprés auoir faict prouision d'un peu de galettes pour viure en chemin, de s'accommoder chacun d'une paire de raquettes attachées sous leurs pieds pour
102 n'enfoncer dans les neiges, & auec cela ils se || mirent à la suitte de leur Sauuage qu'ils ne perdoient point de veuë, à cause qu'il n'y a aucun sentier ny chemin en tout le païs.

Mais comme il alloit un peu trop viste pour de pauures Religieux & n'auoit pas la discretion de considerer que nos habits nous sont fort incommodes à marcher pendant les vents & le mauuais temps, le Pere ordonna qu'il iroit le dernier & le plus mauuais marcheur le premier, & auec cest ordre ils allerent plus commodement & allegrement.

En tout le chemin ils ne trouuerent ny maison ny tauerne pour se chauffer, & pour leur nourriture il fallut se contenter d'un peu de leur galette, car il la falloit menager, pour qu'il en restat iusques à la fin du voyage. La reception que leur firent les Sauuages estoit plus accompagnée de complimens que de bonnes viandes, car estant iour de ieusne, il leur fallut aller

coucher ſans ſoupper pour n'y auoir ni poiſſon ny caſtor pour les regaler, la chair d'Eslan dont ils auoient à foiſon n'eſtant pas pour pareil iour.

Le matin venu rien ne les empécha de s'eſueiller que le trauail du chemin qui les auoit un peu aſſoupy & appeſanty. Aprés qu'ils eurent prié Dieu, les Sauuages leur donnerent à chacun un morceau de la beſte qu'ils accommoderent à part, chacun dans un morceau de la peau & des vieilles couuertures qu'ils auoient apportées, puis ayant proprement liez leur * pacquets, chacun traiſna le ſien auec une corde par-
deſſus les neiges, qui eſt une bonne inuention || car de 103
les porter ſur le dos il eut eſté bien difficille & quaſi impoſſible.

Si le temps n'euſt point changé, ils n'euſſent eu que demy mal, mais quatre ou cinq heures aprés qu'ils furent partis, il s'esleua un ſi grand vent auec des pluyes ſi faſcheuſes qu'elles leur gaſterent tout le chemin; puis la nuict ſuruenant il leur fallut loger emmy les bois dans un trou qu'ils firent au fond des neiges, où ils auoient l'eau qui les incommodoit autant que la pluye qui faiſoit fondre la neige; pour leur repas ils euſſent bien pû cuire de la viande, mais ils n'auoient ny pain ny ſel, & mouroient de froid; de maniere qu'ils paſſerent la nuict fort eſueillez, & dans un extreme ſoucy comment ils paſſeroient le lendemain la riuiere qui commençoit à laſcher, & les neiges à fondre, ce qui rendoit le chemin preſque inſupportable à gens chargez, & ſi mal accommodez.

Ils n'eurent pas à peine paſſé ceſte riuiere qui con-

duit au ſaut de Montmorency & le bois en ſuitte, que le temps ſe changeant, ils furent accueillis d'un froid ſi extreme accompagné d'un vent impetueux qui roulloit la neige par monceaux, qu'ils en penſerent eſtre au mourir. La peine leur en eſtoit double, car auec leurs raquettes ils ne pouuoient marcher ſur les glaces du grand fleuue, & ſans icelles ils ne pouuoient paſſer les grands monceaux de neiges qui leur bouchoient le paſſage, de maniere qu'ils ſe trouuoient fort empeſchez.

104 Le bon frere Charles qui ſembloit le plus || robuſte, fut neantmoins le premier abbattu, car il demeura immobile preſque ſans ſentiment, de quoy s'apperceuant le Pere Irenée, tout mal qu'il eſtoit courut à luy pour le conſoler & l'exhorter à prendre courage, non toutesfois, ſi efficacement que l'Ange le bon Helie accablé de laſſitude ſous un genieure, lorſqu'il fuyoit la perſecution de Ieſabelle, & ayant trouué un petit morceau de pain dans ſa pochette, gellé & dur comme pierre, il en eſcraſa un petit entre deux cailloux, qu'il luy fiſt aualler pour luy faire reuenir le cœur, & en effect cela luy profita.

Aprés quoy ils en trouuerent un autre couché de ſon long ſur la neige, lequel ils remirent ſur pieds au mieux mal * qu'ils purent, non ſans beaucoup de peine, car enfin ne pouuant quaſi ſe ſouſtenir, ils furent contraincts de traiſner ſon pacquet & prendre part dans ſon trauail, tellement que les malades aydoient aux infirmes, & ceux qui eſtoient bien empeſchez à traiſner leur fardeau, portoient encore celuy des autres, & ne falloit point marchander, ains touſiours

peiner, afin qu'en agiſſant du corps, le froid & le vent ne les fiſt geler tout debouts.

Mais ô bonté diuine, qui n'abandonnés iamais les voſtres iuſques au dernier point, alors qu'ils penſoient eſtre perdus vous les ſecouruſtes par le moyen du bon Pere Paul Huet comme ie diray preſentement. Ce bon Religieux ayant dit les Veſpres à la Chapelle de Kebec, comme nous auions accouſtumé toutes les Feſtes & Dimanches, monta ſur la montagne pro-
|| chaine pour voir s'il deſcouuriroit nos voyageurs 105
comme il fiſt de fort loing. Les ayans apperceus comme un autre Abraham qui ſe tenoit ſur les chemins pour accueillir les pelerins, il accourut promptement au Conuent prendre un peu d'eau de vie auec un peu de vin que l'on garde exprés pour ſemblables neceſſités, qu'il leur porta en grand haſte, & à meſure qu'il en rencontroit quelqu'un, il luy donnoit un peu de ſes rafraiſchiſſemens & le conſoloit au mieux qu'il luy eſtoit poſſible iuſques au Pere Irenée, qui eſtoit des derniers, auquel ayant donné un peu de vin, comme reuenu d'une extaſe, les larmes luy en tomberent des yeux à groſſes gouttes, ou d'ayſe, ou d'eſtonnement, car comme il m'a dit luy meſme, ce petit doigt de vin tres rare dans le pays fiſt comme un miracle en luy, le changeant tout en un autre homme, & de plus le bon Pere Paul ſe chargea de ſon pacquet iuſques au Conuent où ils arriuerent ſur le ſoir fort heureuſement, à leurs maux paſſez prés.

Il eſt tres veritable que Dieu faict des graces particulieres à ceux qui vont entre les Infidelles, qu'il ne faict pas à ceux qui demeurent en leur maiſon, &

ſans icelles il ne feroit pas poſſible d'y ſubſiſter, ny de pouuoir reſiſter long temps à tant de trauaux & d'auſteritez, que de pauures pieds nuds, pauures Euangeliques, & pauures en tous les biens & commoditez de la terre, ſont contraints d'y ſouffrir iournellement. Ie confeſſe que ie ne pourrois pas viure icy un mois
106 ſans tomber malade, comme || i'ay veſcu parmy les Hurons un an entier en pleine ſanté, & que s'il y auoit des Religieux par deça qui veſcuſſent de la ſorte, tout le monde les auroit en admiration, mais il n'y en a point qui en approchent.

Le Pere Irenée proietta un autre voyage le long du grand fleuue vers les contrées de Tadouſſac, pour y ſonder le cœur des peuples qui l'habitent, & voir s'il y pourroit faire quelque choſe pour le ſalut, autre que celuy de ſon voyage precedent, mais qui ne luy reuſſit guere mieux à ſon extrême regret. Il ſe miſt donc ſous la conduite de ſon Sauuage ordinaire, lequel auec tout plein d'autres y deuoient deſcendre dans deux chalouppes de Compagnies. Les ſieurs de Champlain & du Pont Graué leur firent à tous preſent de quelques galettes afin qu'ils priſſent un ſoin particulier dudit Pere, & en donnerent encore d'autres pour luy particulierement, leſquels ils menaſgerent comme les Hurons firent de mon biſcuit, car, ſi-toſt qu'elles furent en leur poſſeſſion, ils ſe mirent aprés, & le iour & la nuict, & ne ceſſerent point que tout ne fut diſſipé & mangé iuſques aux miettes.

De remede à cela il n'y en a point, il faut laiſſer manger ſon bien, & ne dire mot pour ce qu'autrement ils vous appelleroient Onuſtey, auare & chiche, il

vous eſt neantmoins permis de faire comme eux, &
uſer de vos biens auec eux, mais tous ne peuuent
viure comme les beſtes, qui mangent le iour & la
nuict pendant qu'elles ont de quoy, & par ainſi il
faut laiſſer || paſſer la feſte ſans en eſtre, encor qu'elle 107
ſoit à vos deſpens.

Preuoyant ce mauuais meſnage i'auois ſerré un peu de biſcuit dans un petit ſac que ie tenois caché ſoubs mon manteau, pour me ſeruir dans la neceſſité, mais il fut bien-toſt deſcouuert & mangé ſur le champ, & par ainſi nous demeuraſmes à deux de ieu, auſſi bien pourueus l'un comme l'autre, d'un rien du tout, ſinon du maïs qu'ils auoient cachez par les champs en deſcendant; & voila comme ils feroient bons freres Mineurs s'ils eſtoient bons Chreſtiens, car ils ont bien peu de ſoin du lendemain, s'appuyans ſur la diuine Prouidence, qui nourrit les oyſeaux du Ciel.

Il y a une choſe à remarquer en eux, que lors qu'ils ont peur, ou ſongent à quelque malice, ou bien qu'ils preuoyent quelque danger ou peril, c'eſt alors qu'ils chantent principalement, tellement que l'on peut prendre à mauuaiſe augure quand les Sauuages chantent ſeuls par les bois, ou à la campagne, ſinon que ce ſoit pour un ſimple diuertiſſement d'eſprit, comme ils font quelquefois.

Au premier giſte que ce bon Pere fiſt auec ſes Sauuages, il leur fallut entrer dans les fanges iuſques à my-jambes, pour ce que leurs chalouppes ne peurent aborder la terre ferme, qui eſtoit bien auant dans les mareſts, & puis le mauuais temps, le froid, & les pluyes en rendoient le lieu quaſi inacceſſible. Le bon

naturel du Sauuage du Pere fut remarquable, en ce qu'ayant une eſpece de bas de peau d'Eslan aux ||
108 jambes, il les vouloit deſchauſſer pour luy faire prendre, & le deffendre aucunement du froid qu'il luy voyoit ſouffrir mais il l'en remercia bien-humblement, aymant mieux qu'il s'en ſeruit luy-meſme, que luy qui faiſoit profeſſion d'aller pieds nuds & viure en Apoſtre.

Le Sauuage le pria donc de s'arreſter là, pendant qu'il yroit dans le bois prochain, d'où il rapporta ſon col chargé de buſches, qu'il accommoda dans les plus mauuais endroits par où le Pere deuoit paſſer pour gaigner la terre ferme, & arriuer au lieu où l'on deuoit cabaner. Voyez un peu ie vous prie le bon naturel de ce Sauuage, & combien nous ſerons blaſmables deuant Dieu de noſtre peu de charité.

Etoit-ce pas encore une action bien louable au fils du Capitaine la Forrier, lequel voyant le Pauure Pere Ioſeph le Caron fatigué du mauuais chemin & preſque tranſi de froid, le pria de tenir le deuant afin de marcher plus à l'ayſe, & trouuant des lieux propres, il luy allumoit du feu pour le reſchauffer, & luy rendoit tout le ſeruice poſſible à un pauure Sauuage : ie ne ſcay ce que vous en penſerez, mais i'ay receu tant de ſecours d'aucuns, que ie ferois plus volontiers le tour du monde auec eux qu'auec beaucoup de Chreſtiens & d'Eccleſiaſtiques meſme.

Le Pere Irenée eſtant eſueillé partit de ce mareſt auec ſes Sauuages pour Tadouſſac, où ils arriuerent à nuict cloſe auec bien de la peine, tant à cauſe du mauuais vent, que pour la difficulté qu'ils eurent de

doubler la riuiere du Saguenay, || & d'aborder les 109
barques Françoifes qui eftoient là à l'anchre, attendant la flotte de France qu'on efperoit dans peu de iours.

Or le lendemain matin les Sauuages du Pere ayant efté abouchez par un autre plus grand nombre qui eftoient là attendans d'autres de leurs amis pour aller à la guerre, ils furent perfuadez d'eftre de la partie, & de renuoyer ledit Pere dans fon Conuent iufques à un autre temps qu'ils le reprendroient pour fon deffein, tellement qu'il fallut qu'il s'en retournaft dans un canot de Montagnais fans pouuoir paffer plus outre, marry que fon voyage ne luy auoit mieux fuccedé.

Ces Montagnais allerent le iour & la nuict tandis qu'ils eurent le vent propice, mais leur ayant manqué ils prirent terre & dresserent une fuerie pour purger leurs mauuaifes humeurs (i'en ay defcrit la methode au fecond liure de ce volume) pendant que le Pere accommodoit à part fa petite cuifine qui ne luy reuffit guere bien. Il auoit un petit pacquet de ris qui eft la meilleure prouifion que l'on puiffe auoir entre les Sauuages, il s'eftoit auffi muny d'un petit chaudron à Kebec, pour luy feruir, mais il fut bientoft egarré, non fans foupçon qu'il luy euft efté enleué par les Sauuages, & fallut qu'il fe feruit d'un des leur * qui leur feruoit à faire griller des pois, mais qui rendit fon ris d'un fi mauuais gouft, qu'il ne fuft poffible à perfonne d'en pouuoir manger, non pas mefme les chiens pour affamez qu'ils fuffent, ce fuft là le moyen de coucher à la legere, & n'eftre point trop affoupis le matin.

110 Les Sauuages en leur ſuerie, firent d'une pierre deux coups, car parmy les chants qu'ils y font d'ordinaire, ils y en adiouſterent d'autres auec de grands tintamarres & des chimagrées dignes de leurs perſonnes, pour obtenir un vent propre à leur nauigation. Durant ce temps là deux ieunes Sauuages eſtoient en ſentinelle pour prendre garde au vent, leſquels peu d'heures aprés accoururent promptement à la cabane où ſe tenoit le ſabbat, diſant, ceſſez, ceſſez, voila bon vent, & tous ceſſerent, & ſe reſioüirent de leur Manitou, diſans au Pere, que ce n'auoit pas eſté ſon Ieſus qui leur auoit envoyé un vent ſi ſouhaitable mais leur bon Manitou, par le moyen de leur ceremonie.

Dieu, qui eſt ialoux de ſon honneur leur fiſt bientoſt repentir de leur trop prompte venterie car ils ne furent pas à deux ou trois lieuës de là, qu'il s'esleua un vent ſi impetueux & extraordinairement contraire & violent, qu'ils penſerent tous perir, & furent reiettez d'où ils eſtoient partis, heureux d'auoir pu gaigner terre, où ils eurent tout loiſir de penſer au peu d'effect de leur ceremonie, comme au pouuoir de noſtre Dieu, qui ſeul leur pouuoit donner le temps qu'ils deſiroient, ainſi que leur fiſt entendre le Pere en la reuenche qu'il eut, reſpondant à leur folle croyance.

Puis leur dit: Vous auez eu recours à voſtre Mani-
tou pour auoir un vent propre, & il vous en a donné
un contraire & vous a trompé. Or à preſent ayons re-
111 cours à Ieſus, & vous || verrez qu'il nous exaucera &
ſera paroiſtre ſon pouuoir par-deſſus tous les demons,

ce qu'ils firent en la perſonne dudit Pere, & Dieu tres bon, qui veut eſtre recognu, prié, & adoré de ſes creatures, leur en donna un en bref tres excellent, par le moyen duquel ils ſe rendirent allegrement à Kebec, comme s'ils euſſent eſté conduits de la main d'un Ange, d'où le Pere Irenée ayant appris que ie reuenois des Hurons, vint au deuant de moy dans un canot de Montagnais, où il faillit à ſe perdre par la faute de ſon Pilote qui dormait lorſqu'un coup de vent l'eut fait tourner sans deſſus deſſous, ſi le cordeau qui gouuernoit la voile ne ſe fuſt rompu par la violence du vent.

Fin du premier Liure.

HISTOIRE
DU CANADA
ET
VOYAGES DES PERES RECOLLECTS
EN LA
NOUUELLE FRANCE.

LIURE SECOND.

Commencement du voyage de l'Autheur pour les Hurons. — Rencontre d'un Pirate Holandois, & du danger qu'ils coururent eſtant eſchoüez.

CHAPITRE I.

Noſtre Congregation ſe tenant à Paris, nos Peres touchez & illuminez de ceſt eſprit diuin qui conduit les Apoſtres entre les peuples Gentils, donnerent ordre
113 au Pere Nicolas Viel & à moy, d'aller ſecourir || nos freres qui ſeuls auoient la miſſion de la conuerſion du Canada, pendant que d'autres ſe diſpoſoient pour les lieux Sainɛ̃ts que nos freres ont en leur gouuernement auec pluſieurs Conuents en Leuant, où ils ont liberté de ſeruir Dieu, mais auec peine à cauſe de l'auarice du Turc, qui leur fait ſouuent des auanies. Comme enfans obeïſſans & ſuiects de la S. Egliſe, aprés nous

eftre recommandez à Dieu & inuoqué la benediction du Sainct Efprit, nous fumes receuoir celle de Monfeigneur le Nonce refidant à Paris, lequel approuuant noftre zele & fauorifant noftre pieux deffein, nous octroya toute l'authorité & puiffance qu'il pouuoit auoir dans l'eftenduë de toutes les terres Canadiennes, s'offrant encores de luy mefme d'en efcrire à fa Saincteté & d'obtenir d'elle pour nous fa benediction Apoftolique & tout pouuoir de fa part par une bulle expreffe, fi le Nauire fretté & des-ja tout preft à faire voile, ne nous eut contrainct à un humble remerciement, & nous contenter de fa bonne volonté, & du pouuoir que nous donnoit fa Seigneurie, fans nous mettre en peine d'autre efcrit.

Muni* de fa benediction, des confeils & de l'authorité d'un fi grand Prelat, nous receumes auffi celle de noftre Reuerend Pere Prouincial & partifme * de noftre Conuent de Paris le 18. iour de Mars l'an 1623, à l'Apoftolique, à pied & fans argent felon la couftume des pauures Mineurs Recollects, & arrivafmes à Dieppe en bonne fanté, où à peine pûmes nous prendre quelque repos, qu'il nous fallut embar- || quer le 114
mefme iour peu auant my-nuict, auec un vent affez bon; mais qui par fa faueur inconftante nous laiffa bientoft, & fufmes furpris d'un vent contraire ioignant la cofte d'Angleterre, qui caufa un mal de mer fort fafcheux à mon compagnon qui l'incommoda grandement & le contraignit de rendre le tribut ordinaire à la mer, qui eft l'unique remede & la guerifon de ces indifpofitions maritimes. Graces à noftre Seigneur nous avions des-ja fcillonné pour le moins cent

lieuës auant que ie me reſſentiſſe beaucoup de ces faſcheuſes maladies, mais aprés ie m'en trouuay tellement trauaillé qu'il me ſembloit n'auoír iamais tant ſouffert corporellement au reſte de ma vie, comme ie ſouffris pendant trois mois ſix iours de nauigation qu'il nous fallut (à cauſe des vents contraires) pour traverſer ce grand & eſpouuentable Occean, & arriuer à Kebec, demeure des Mineurs Recollects.

Or pour ce que le Capitaine de noſtre vaiſſeau auoit commiſſion d'aller charger du ſel en Broüage, il nous y fallut aller neceſſairement & paſſer devant la Rochelle, à la rade de laquelle nous nous arreſtames deux iours, pendant leſquels nos gens allerent negotier en ville pour leurs affaires particulieres. Il y auoit là bon nombre de Nauires Hollandois tant de guerre que marchands, qui alloient charger du ſel en Broüage & à la riuiere de Suedre proche Mareine; nous en auions des-ja trouué en chemin enuiron 30. ou 40. en diuerſes flottes, & aucun n'auoit couru ſus-nous,
115 entant que noſtre pa- || uillon nous faiſoit cognoiſtre: il y eut ſeulement un Pirate Holandois qui nous voulut attaquer & tendre combat, ayant des-ja à ce deſſein ouuert ſes ſabors, faict boire & armer ſes gens; mais pour n'eſtre pas aſſez forts, nous gaignames le deuant à petit bruit & nous ſauuames à la voille. Ce miſerable traiſnoit des-ja quand & luy, un autre Nauire chargé de ſucre & autres marchandiſes qu'il auoit volé à des pauures marchands François venans d'Eſpagne.

De la Rochelle on prend d'ordinaire un pilote de loüage pour conduire les Nauires qui vont à la riuiere

de Suedre à caufe de plufieurs lieux dangereux incognus aux Pilotes eftrangers. Celuy que nous prifmes à la Rochelle tout experimenté qu'il fe difoit, penfa neantmoins nous faire perdre, car n'ayant voulu ietter l'anchre par un temps de bruine comme on luy confeilloit, fe fiant à la fonde, il nous ietta fur des fables où nous demeurames efchoüez depuis les quatre ou cinq heures du foir, iufques au lendemain matin, que la marée nous remit fus pied & en eftat de voguer. Ie vous laiffe à confiderer en cette difgrace qu'elle pouuoit eftre la penfée d'un chacun, & fi elle n'eftoit pas capable d'affliger les plus refolus, car le Nauire eftoit tellement couché, que fi Dieu par fa bonté ne nous eut preferué & calmé du tout le temps, c'eftoit faict du Nauire & de nous tous.

Le Capitaine & conducteur du Nauire eftoit doublement affligé, car il fe voyoit à la veille de || perdre 116
non feulement le corps, l'honneur & les biens, mais en fuitte tout l'equipage, aucun duquel n'eut le courage de boire ny de manger, encore que le fouper fuft preft & feruy : pour moy i'eftois fort debile & euffent volontiers pris quelque chofe, mais la crainte de mal edifier me retint, me fit ieufner comme les autres, & demeurer en priere toute la nuict auec mon compagnon : nos Matelots parloient des-ja de ietter en mer le Pilote Rochelois, qui nous auoit efchoüé, pendant qu'une partie de l'equipage vouloient fe faifir de l'efquif pour chercher leur feureté, fi le Capitaine courageux ne les en eut empefché & menacé d'un coup de piftolet le premier qui s'y ingereroit. Il les contraignit de trauailler pour le falut de tous, leur fift pofer les

quatre anchres & eſtre ſur leur garde attendant l'aſſiſtance & miſericorde de noſtre Seigneur.

Ie louë Dieu, qu'ayant pitié de ma foibleſſe, il me fiſt la grace d'eſtre fort peu eſmeu pour le danger preſent & eminent, ny pour tous autres que nous auons eu pendant noſtre voyage, car il ne me vint iamais en la penſée (me confiant en ſa diuine miſericorde) que deuſſions perir, autrement il y auoit grandement à craindre pour moy, puis que les plus experimentez Pilotes & Mariniers n'eſtoient pas ſans crainte & apprehenſion, un deſquels indigné du peu de peur que ie teſmoignois pendant une furieuſe tourmente de huict iours, me dit un peu en cholere qu'il doutoit que ie fuſſe Chreſtien de n'aprehender pas en des pé-
117 rils & || dangers ſi eminens; ie luy reſpondis que nous eſtions entre les mains de Dieu, qu'il ne nous aduiendroit que ſelon ſa ſaincte volonté, que ie m'eſtois embarqué en intention d'aller gaigner des ames à noſtre Seigneur au païs des Sauuages, d'y endurer meſme le martyre ſi telle eſtoit ſa ſaincte volonté : que ſi ſa diuine miſericorde vouloit que ie periſſe en chemin ie ne m'en deuois point affliger, que d'auoir tant d'apprehenſion n'eſtoit pas un bon ſigne : mais qu'un chacun deuoit pluſtoſt taſcher de bien mettre ſon ame auec Dieu, & aprés faire ce qu'on pourroit pour ſe deliurer du naufrage, puis laiſſer le reſte du ſoing à Dieu.

Aprés eſtre deliuré du peril de la mort & de la perte du Nauire qu'on croyoit inneuitable, nous miſmes la voile au vent, & arriuames d'aſſez bonne heure à la riuiere de Suedre, où l'on deuoit charger du ſel de

Mareine. Nous nous desbarquames & n'eſtans qu'à deux bonnes lieuës de Broüage nous y allames paſſer quelque iours de repos, auec nos freres de la Prouince de la Conception, qui y onteſtably un Conuent, leſquels nous y receurent & accommoderent auec beaucoup de charité.

Noſtre Nauire eſtant chargé, & preſt de ſe remettre ſous voile, nous retournames nous rembarquer auec un nouueau Pilote de Mareine qui deuoit nous recónduire au port de la Rochelle, mais Dieu adorable en ſes iugemens, permit que ce Pilote nous penſa encor eſchouër, ce qu'indubitablement auroit eſté ſans le grand iour qui fiſt voir le fond de l'eau, cela || luy oſta 118
la preſomption & vanité inſupportable de laquelle enflé, il s'eſtimoit le plus habile Pilote de cette mer, auſſi eſtoit il de la pretenduë Religion, & des plus opiniaſtres, ainſi qu'eſtoit le premier qui nous auoit eſchoué quoy que plus retenu & modeſte.

Vers la Rochelle il ſe voit grande quantité de Marſoins, deſquels nos Mattelots ne firent point eſtat, comme de ceux qui ſe prennent en pleine mer. Ils peſcherent forces * ſeiches leſquelles accommodées ſembloient des blancs d'œufs durs fricaſſez, ils prindrent auſſi des Grondins auec des lignes & hameçons qu'ils laiſſoient trainer après les galleries du Nauire, ce ſont poiſſons un peu plus gros que des rougets, leſquels nous ſeruoient à faire du potage.

L'on dit que ce poiſſon eſt appellé Grondin d'autant qu'eſtant hors de la mer il ne ceſſe de gronder comme un petit pourceau, contre l'ordinaire des poiſſons qui ne crient iamais, mais à cauſe de mon mal de mer qui

me donnoit peu de relafche ie n'y prins point garde, ny a beaucoup d'autres chofes qu'en autre faifon i'euffe curieufement obferuées.

Ce poiffon n'eftoit point trop à mon gouft à caufe de mon degouft, mais beaucoup moins la difcourtoifie d'un chirurgien huguenot qui feul auoit le foin de nous affifter, car nous n'en pouuions tirer une feule bonne parole, non pas mefme ceux de fa pretenduë religion, qui ne pouuoient approuuer fa mauuaife
119 dereglée & melancolique humeur, qui domine || d'ordinaire en ceux qui ont l'ame affife en mauuais lieu.

Paffant deuant la Rochelle on renuoya le nouueau Pilote qui nous auoit ramené de Broüages, on remplit nos barriques d'eau douce dans l'isle de Rez, puis ayant mis les voiles au vent, & le cap à la route de Canada, nous cinglames par la Manche en haute mer à la garde du bon Dieu & à la mercy des vents, qui nous furent fauorables & difcourtois felon leur inconftance.

Des larrons & pirates.—D'un Matelot tué par accident.—Tourmente fort grande.—Prife d'un Nauire Anglois.—Des Baleines & du poiffon appellé Dorade beau par excellence.

Chapitre II.

On fe plaint, mais auec raifon du grand nombre de voleurs & de larronneaux, qu'en guife de chenilles cou-

urent auiourd'huy prefque toute la furface de la terre, dont les uns femblent honneftes gens & paffent pour des gros Meffieurs, & ceux là font les pires de tous, car ils defrobent beaucoup & font pendre ceux qui prennent le moins. Les autres moins dangereux font ceux qui comme Hibous ne vont que de nuict, font affez mal couuerts & auffi peu courtois, ont toufiours
|| la mine morne, trifte & penfiue comme gens de 120
mauuaife confcience, mais il y en a une troifiefme efpece entre les deux, qui font les filous, les tireurs de laine, les emmielleux, les caioleurs, les fubtils, ceux qui vous font acroire que le blanc eft le noir, font des querelles d'Allemands entr'eux, puis feignent de fe battre pour attaquer ceux qui veulent mettre le hola, & puis crient les premiers aux volleurs; ce font ces batteurs de paué qu'il faut apprehender. O qu'il eft bon de ne fe fier auiourd'huy qu'en Dieu, toute la terre eft couuerte de liens & de pieges contre les gens de bien & ceux qui marchent dans la candeur & la fimplicité. C'eft le regne des mefchans & de ceux qui tirent le fang & la fubftance du peuple, defquels Dieu fera vengeance un iour & n'aura non plus de pitié d'eux qu'ils en ont eu du peuple.

Or de mefme que la terre a fes larronneaux, voleurs & brigands, la mer a fes pirates, efcumeurs de mer & forbans, & fi les uns font bien mefchans fur la terre, les autres ne leur cedent en rien fur les eaux, car ils brifent les furieux flots de la mer & courent les vaftes campagnes de cet element impitoyable auec la mefme gayeté qu'ils feroient fur la terre fans apprehender ny la mort ny le fond des abifmes, qui les va toufiours

menaſſans d'un prochain peril ou naufrage, dequoy ils ne ſe ſoucient non plus que s'ils n'auoient point d'ame à perdre ny d'enfer à redouter.

121 De ces pirates vous en voyez (comme les vo- || leurs ſur la terre) qui ſont les honneſtes marchands pour n'eſtre point ſoupçonnez, & ſurprendre quand ils trouuent leur coup diſpoſé, autrement ils ſe tiennent ſur la mine de gens de bien. Les autres ſont ſans diſſimulation & veulent bien qu'on les cognoiſſe pour tels qu'ils ſont, car comme il n'y a que des coups à gaigner chez eux, ils ſçauent bien qu'on eſt touſiours à la deffenſiue contre eux, & ce fut un de ceux là qui nous vint menacer à deux ou trois cens lieuës de mer, auquel il ne fut rien reſpondu pour n'eſtre alors en eſtat de deffence, mais parti d'aupres de nous, on tendit le pont de corde & chacun ſe tint ſur ſes armes, pour rendre combat au cas qu'il fuſt reuenu, mais il nous laiſſa aller, ayant bien opinion qu'allant en Canada on n'auoit pas grand richeſſe, & que de nous vouloir oſter nos viures il n'y eut pas grand gain pour eux non plus que pour nous de contentement qui nous eut obligé à nous bien battre. Toutesfois il fut encore trois ou quatre iours à roder les mers à noſtre veuë pour deſcouurir la proye.

Il arriua un accident dans noſtre Nauire le premier iour du mois de May qui nous affligea fort. C'eſt la couſtume en ce meſme iour, que tous les Matelots s'arment au matin & en ordre font une ſalue d'eſcoupeterie au Capitaine du vaiſſeau; un bon garçon peu dreſſé aux armes par imprudence donna une double ou triple charge à un meſchant mouſquet qu'il auoit,

& penſant le tirer il ſe || creua & tua le Matelot qui 122
eſtoit à ſon coſté, en bleſſa un autre legerement à la main. Ie n'ay iamais rien veu de ſi reſolu que ce pauure homme bleſſé à mort : car ayant toutes les parties naturelles emportées, & quelque * peaux des cuiſſes & du ventre qui luy pendoient, apres qu'il fut reuenu de paſmoiſon à laquelle il eſtoit tombé du coup, luy-meſme appella le Chirurgien, & l'enhardit de coudre ſa playe & d'y appliquer ſes remedes, & iuſques à la mort parla auec un eſprit auſſi ſain & arreſté, & d'une patience ſi admirable, que l'on ne l'euſt pas iugé malade ny bleſſé à ſa parole. Le bon Pere Nicholas le confeſſa & peu de temps apres il mourut : puis il fut enueloppé dans ſa paillaſſe, & mis le lendemain ſur le tillac où nous diſmes l'Office des morts, & toutes les prieres accouſtumées, puis le corps ayant eſté mis ſur une planche fut fait gliſſer dans la mer, puis un tizon de feu allumé & un coup de canon tiré qui eſt toute la pompe funebre qu'on rend d'ordinaire à ceux qui meurent ſur mer.

Depuis nous fuſmes battus d'une tempeſte ſi grande par l'eſpace de ſept ou huict iours continuels, qu'il ſembloit que la mer ſe deuſt ioindre au ciel, ou que tout l'Occean ſe deuſt bouleuerſer, de maniere que l'on auoit de l'apprehenſion qu'il ſe deuſt rompre quelque membre du Nauire pour les grands coups de mer qu'il
receuoit à tout || moment, ou que les vagues furieuſes 123
qui donnoient iuſques par deſſus la Dunette l'abymaſſent ſans reſſource, car elles auoient deſia rompu & emporté les galleries auec tout ce qui eſtoit dedans ; c'eſt pourquoy on fut contraint de caler le * voile & d'a-

bandonner le Nauire à la violence de la tourmente, & des flots qui nous balotoient d'une eſtrange façon ſans que nous ſçeuſſions où les vents nous iettoient, pour ce qu'il eſtoit impoſſible pour lors de prendre les eleuations ny par le Soleil, ny par le Nord, & de nous ſauuer encore moins, ſi Dieu noſtre vray Nocher ne nous euſt protegé & ſauué par une grace ſpeciale de ceſt euident naufrage. Cependant s'il y auoit quelque coffre mal amarré on l'entendoit rouller & quelquesfois la marmite eſtoit renuerſée, & en diſnans ou ſoupans ſi nous ne tenions bien nos plats ils voloient de la table à terre, & les falloit tenir auſſi bien que la taſſe à boire ſelon le mouuement du Nauire que nous laiſſions aller à la garde du bon Dieu, puis qu'il ne gouuernoit plus, & n'y pouuions remedier. Pendant ce temps là les plus deuots paſſagers prioient Dieu & ſe mettoient en bon eſtat, mais pour les Matelots ie vous aſſeure qu'ils ne teſmoignerent iamais moins de deuotion ſinon quelqu'un, encore eſtoit-ce en cachette peur d'eſtre mocqué, mais quand c'eſt tout à bon qu'il faut perir, c'eſt alors que tout le monde ſe met en ſon deuoir, mais ſouuent
124 trop tard par une inuention du || Diable qui nous fait differer noſtre conuerſion. Il eſt tres bon de ne ſe point troubler, voire tres neceſſaire pour choſe qui arriue, à cauſe que l'on eſt moins apte à ſe tirer du danger, mais il ne s'en faut pas monſtrer plus inſolent, ains ſe recommander à Dieu, & trauailler à ce à quoy on penſe eſtre expedient & neceſſaire à ſon ſalut & deliurance.

Or ces tempeſtes bien ſouuent nous eſtoient preſagées par les Marſoins qui pour lors enuironnoient noſtre vaiſſeau par milliers ſe ioüans d'une façon fort

plaiſante, dont les uns ont le muſeau mouſſé & gros, & les autres pointus * & allongé comme cannes.

Au temps de cette tourmente ie me trouuay une fois ſeul auec le Pere Nicolas dans la Chambre du Capitaine où ie liſois pour mon contentement ſpirituel les Meditations de ſainct Bonauenture, ledit Pere n'ayant pas encore acheué ſon office le diſoit de genoüil proche la feneſtre qui regarde ſur la gallerie comme un coup de mer rompit un aiz du ſiege de la Chambre, entra dedans, ſousleua ledit Pere & m'enuelopa une partie du corps qui m'ayant esbloüy me fiſt promptement leuer en ſurſaut & à taſtons ouurir la porte pour donner cours à l'eau, me reſouuenant auoir ouy dire qu'un Capitaine auec ſon fils ſe trouuerent un iour noyez d'un coup de mer qui entra dans leur Chambre comme cet autre eſtoit entré dans la noſtre.

|| Nous euſmes auſſi par fois des reſſaques iuſques au 125
grand maſts, c'eſt à dire que le Nauire puiſoit à meſme dans la mer & s'en falloit peu que le reſte n'allaſt au fond, mais lorſque cela arriuoit au plus fort meſme de nos prieres on quittoit tout pour maneuurer, puis on continuoit ſes deuotions qui ne ſont pas ſi eſchauffées en mer que l'on ne prenne touſiours garde aux vents & aux flots qui nous enuoyoient par fois de merueilleux rafraiſchiſſemens qui donnoient à rire aux moins moüillez & pitié aux mieux trempez. Bon Ieſus que la vie des Mariniers eſt une vie eſtrange & merueilleuſe, car s'ils ont quelques fois une heure de bon temps ils en ont d'autres qui ſont bien diſcourtoiſes & pleines de difficultez, ie l'ay ouy dire, & ie le croy qu'il y a neantmoins plus de vieux Mariniers que de vieux Labou-

reurs, pour vous dire que nonobſtant tout ce qui ſe paſſe peu periſſent, & que l'on n'eſt pas ſi toſt en terre que l'on veut retourner en mer où la ſanté ſe trouue fortifiée par le vomiſſement & la diette.

Quand la tempeſte nous prit nous eſtions bien auant au delà des Isles Aſſores qui ſont Isles riches & bien peuplées appartenant au Roy d'Eſpagne, deſquelles nous n'approchaſmes pas plus prés que d'une iournée au dire de noſtre Pilote.

Ordinairement apres une grande tempeſte vient un
grand calme, comme en effet nous en auions quelques
foisde bien importuns, qui nous empeſchoient d'auan-
126 cer chemin, || durant leſquels les Mattelots ioüoient
& danſoient ſur le tillac ; puis quand on voyoit ſortir
de deſſous l'Orizon un nuage eſpais, c'eſtoit lors qu'il
falloit quitter ces exercices, & prendre garde d'un grain
de vent qui eſtoit enueloppé là dedans, lequel ſe deſſer-
rant grondant & ſifflant, eſtoit capable de renuerſer
noſtre vaiſſeau s'en deſſus deſſous, s'il n'y euſt eu des
gens preſts à executer ce que le maiſtre du Nauire com-
mandoit.

Or le calme qui nous arriua apres cette grande tempeſte nous ſeruit fort à propos, pour tirer de la mer, un grand tonneau de tres bonne huile d'oliue, que nous apperçeuſmes flottant ſur les eauës aſſez proche de nous, nous en apperçeuſmes encore un autre deux ou trois iours apres : mais la mer un peu trop agitée pour lors nous en priua. Ces tonneaux comme il eſt à preſumer eſtoient de quelque Nauire brizé en mer par les furieuſes tourmentes & tempeſtes que nous auions ſouffertes peu de temps auparauant.

Quelques iours apres nous rencontraſmes un petit Nauire Anglois, qui diſoit venir de la Virginie, & ie croy de quelqu'autre contrée des Indes Occidentales, car il auoit quantité de Palmes de petun, de la cochenille & des cuirs, qui ne ſont pas frequens à la Virginie. Il eſtoit tout dematté & en aſſez pauure equipage pour ſon retour en Angleterre & Eſcoſſe d'où ils eſtoient pour la pluſpart, car il ne leur eſtoit reſté de la tour- ||
mente paſſée, que le ſeul maſts de mizanne qu'ils 127
auoient accommodé à la place du grand maſts qui s'eſtoit brizé auec tous les autres. Il penſoit s'eſquiuer mais comme nous eſtions aſſez bons voiliers, nous allaſmes à luy & luy demandaſmes ſelon la couſtume de la mer uſitée par ceux qui ſe croyent les plus forts : D'où eſt le Nauire ? Il reſpondit d'Angleterre, on luy replicqua : Amenez, c'eſt à dire, abaiſſez vos voiles, ſortez voſtre chalouppe, & venez nous faire voir voſtre congé, pour en faire l'examen, que ſi on eſt trouué ſans le congé de qui il appartient, on le fait paſſer par la loy & commiſſion de celuy qui le prend ; mais il eſt vray qu'en cela, comme en toute choſe, il ſe commet ſouuent de tres grands abus, pour ce que tel feint eſtre marchand, & auoir bonne commiſſion, qui luy-meſme eſt Pirate & marchand tout enſemble, ſe ſeruant des deux qualitez ſelon les occaſions & rencontres.

De meſme nos Mariniers euſſent bien deſiré la rencontre de quelque petit Nauire Eſpagnol, où il ſe trouue ordinairement de riches marchandiſes, pour en faire curée, & contenter aucunement leur conuoitiſe, comme ſi prendre le bien d'autruy ſur mer n'eſtoit pas larrecin & vollerie obligeant à la damnation eternelle, auſſi

bien que le prendre ſur terre, car la malice reciproque
des Nautonniers n'excuſe point que le larrecin ſur mer
128 ne ſoit peché, & ſi c'eſt par couſtume || on ſe damnera
par couſtume : car le Commandement qui dit : Tu ne
deſroberas point s'entend nulle part, ny en la mer ny
en la terre. Or bien que la choſe ſoit ainſi le mal ne
s'en diminuë point pourtant, & va touſiours pullu-
lant à meſure que les hommes vieilliſſent. Cela ſe voit
à l'œil qu'auiourd'huy il n'y a plus de fidelité entre
les hommes, & que chacun taſche de tromper ſon com-
pagnon, c'eſt pourquoy il s'en faut donner de garde,
& n'approcher d'aucun Nauire en mer, qu'à bonnes
enſeignes, de peur qu'un forban ne ſoit pris par un
Pirate. Que ſi demandant d'où eſt le Nauire on reſpond,
de la mer, c'eſt à dire, eſcumeur de mer, & qu'il faut
venir à bord, & rendre combat, ſi on n'ayme mieux ſe
rendre à la mercy & diſcretion du plus fort ou qui
ſemble l'eſtre, ie dis, qui ſemble l'eſtre, car on y eſt
ſouuent trompé.

C'eſt auſſi la couſtume en mer, que quand quelque Nauire particulier rencontre un Nauire Royal, de ſe mettre au deſſous du vent, & ſe preſenter non point coſte à coſte, mais en biaiſant & meſme d'abattre ſon enſeigne (il n'eſt pas neantmoins de beſoin d'en auoir en ſi grand * voyages) ſinon quand on approche de terre, ou quand il ſe faut battre.

Pour reuenir à nos Anglois, ils vindrent en fin à
nous, ſçauoir leur Maiſtre de Nauire, un vieil Gentil'-
homme & quelques autres des principaulx, non tou-
129 teſfois ſans une || grande contradiction, car ils appre-
hendoient le meſme traictement qu'ils ont accouſtumé

de faire aux François, quand ils ont le deſſus, c'eſt pourquoy leur Chef offrit en particulier à noſtre Capitaine, moy ſeul preſent, tout ce qu'ils auoient en marchandiſes en leur Nauire, pourueu que la vie ſauue on les laiſſaſt aller en leur païs auec un peu de viures, ce que noſtre Capitaine refuſa, diſant qu'il ne vouloit rien d'eux s'ils eſtoient gens de bien, mais que s'il ſe trouuoit du contraire, qu'il leur feroit ſubir la loy de la mer, apres auoir deuëment faict examiner leur patente. Neantmoins à force d'importunité nous firent accepter (attendant le iugement de leur cauſe) un baril de petun, & un autre de patates, ce ſont certaines racines des Indes, en forme de gros naueaux, rouges & iaunes; mais d'un gouſt beaucoup plus excellent que toute autre racine que nous ayons par deça. Et me donnerent à moy, un cadran ſolaire, que ie ne voulois accepter peur de leur en incommoder.

Le Capitaine de noſtre vaiſſeau, comme ſage, ne voulut rien determiner en ce faict de ſoy-meſme, ſans l'auoir premierement communiqué aux principaux de ſon bord, & nous pria d'en dire noſtre aduis, qui eſtoit celuy que principalement il deſiroit ſuiure, pour ne rien faire contre ſa conſcience, ou qui fuſt digne de reprehenſion. Pendant que nous eſtions en ce conſeil, on auoit enuoyé partie de nos hommes dans ce Nauire Anglois, pour y eſtre les plus forts, & en ramener une autre plus grande partie des leurs || dans 130
le noſtre, auec tous les Chefs, excepté le Capitaine, lequel eſtant fort malade mourut dans ſon Nauire quelques heures après ſa priſe.

Apres auoir veu tous les papiers de ces pauures

gens, & trouué prés d'un boiſſeau de lettres, qui s'addreſſoient à des particuliers d'Angleterre, on conclud qu'ils ne pouuoient eſtre forbans, bien que leur congé ne fuſt que trop vieux obtenu, & qu'on eut trouué quelques boettes de poiſon dans leur coffre, qui euſſent pû faire ſoupçonner de mauuais deſſein, attendu qu'outre qu'ils eſtoient peu de monde, & encore fort foiblement armez, ils auoient quelques charte-parties, puis toutes ces lettres les mettoient hors de ſoupçon de ce coſté là, & par ainſi furent renuoyez en leur Nauires * quittes & abſous, apres nous auoir accompagné les trois iours conſecutifs qu'on fut à conſulter leur affaire.

Ie me recreois par fois, ſelon que ie me trouuois diſpoſé, à voir ietter l'eſuent aux Baleines, & ioüer les petits Balenots qui ſe recreoient en temps calme, d'une façon fort plaiſante. Les grandes Baleines deſquelles i'ay veu une infinité, particulierement à la Baye de Gaſpey, nous importunoient plus qu'elles ne nous recreoient par leur * ſoufflemens & les diuerſes courſes des Gibars apres elles, qui nous eſtoit une interruption de repos ſans remede. Gibar eſt proprement le maſle de la Baleine, auquel on a donné le nom de Gibar, pour une boſſe qu'il ſemble auoir, ayant le dos fort esleué, où il porte une nageoire. Il n'eſt pas
131 moins grand que les || Baleines, mais non pas ſi eſpais ny ſi gros, & a le muſeau plus long & plus aigu, & un tuyau ſur le front, par où il iette l'eau de grande violence, quelques uns à ceſte cauſe l'appellent ſouffleur.

Toutes les femelles Baleines portent & font leurs petits tous vifs (non pas en maſſes ou en œufs comme

les autres poiſſons) & les allaittent, couurent & contregardent de leurs nageoires. Les Gibars & autres Baleines dorment tenans leurs teſtes un peu esleuées, tellement que ce tuyau eſt à deſcouuert & à fleur d'eau. Ces monſtres ſe voyent & deſcouurent de fort loin par leur queuë qu'elles monſtrent, ſouuent s'enfonçans dans la mer, & auſſi par l'eau qu'elles iettent par leurs eſuans, qui eſt plus d'un poinçon à la fois, & de la hauteur de deux lances; & de cette eau que la Baleine iette on peut iuger ce qu'elle peut rendre d'huyle. Il y en a telle d'où l'on en peut tirer iuſqu'à plus de 4 cens barriques, d'autres ſix vingts poinçons, & d'autres moins, & de la langue on en tire ordinairement cinq ou ſix barriques des communes: Pline rapporte, qu'il s'eſt trouué des Baleines de ſix cens pieds de long, & 360 de large, & d'autres diſent de l'eſtenduë de plus de trois arpens de terre, s'il eſt vray ſemblable comme ils l'aſſeurent, il y en a deſquelles on en pourroit tirer beaucoup dauantage. Mais ce qui eſt admirable en ce monſtre eſt, qu'eſtant d'une grandeur & groſſeur ſi demeſurée, ſurpaſſant tout * autres poiſſons & animaux marins, il a neantmoins le goſier ſi petit & eſtroit, qu'il n'y ſçauroit paſſer que la groſſeur d'un ma-
|| creau à la fois, dont on peut admirer le double miracle 132
de Ionas que Dieu fiſt eslargir ce gozier pour luy donner paſſage, & le conſerua viuant dans ce ventre l'eſpace de trois iours, qu'apres reslargiſſant ce meſme gozier, il l'en fiſt ſortir ſain comme il y eſtoit entré.

A mon retour des Hurons i'en vis tres-peu en comparaiſon de l'année precedente, & n'en pû conceuoir la cauſe, ſinon la grande abondance de ſang que rendit

la bleſſure d'une grande Baleine, que par plaiſir le ſieur Goua, commis de noſtre vaiſſeau, luy fiſt d'un coup d'arquebuſe à croc, chargée d'une double charge : ce n'eſt neantmoins ny la façon, ny la maniere de les auoir : car il y faut bien d'autre inuention & des artifices deſquels les Baſques ſe ſçauent ſeruir, mais pour ce que diuers Autheurs en ont eſcrit, ie n'en fais point icy de mention pour abreger, & ne repeter ce que d'autres ont des-ja dit.

La premiere Baleine que nous viſmes en pleine mer eſtoit endormie, & paſſant tout auprés on detourna un peu le Nauire, craignant qu'à ſon reſueil elle nous cauſaſt quelque accident. I'en vis une entre les autres eſpouuentablement groſſe, & telle que le Capitaine & ceux qui la virent, dirent aſſeurement n'en auoir iamais veu de plus groſſe. Ce qui fit mieux cognoiſtre ſa groſſeur & grandeur eſt, que ſe demenant & ſouſtenant contre la mer agitée, elle faiſoit voir une partie de ſon grand corps. Ie m'eſtonnay fort d'un Gibar, lequel auec ſa nageoire ou de ſa queuë, car ie ne pouuois pas bien diſcerner ou recognoiſtre duquel c'eſtoit, frap-
133 poit ſi furieu- || ſement fort ſur l'eau, qu'on le pouuoit entendre de pluſieurs lieuës, & me dit on que c'eſtoit pour eſtonner & amaſſer le poiſſon, pour aprés s'en gorger.

Ie vis un iour un poiſſon de quelque 10 ou 12 pieds de longueur, & gros à proportion, paſſer tout ioignant noſtre Nauire : on me dit que c'eſtoit un Requiens, poiſſon fort friant de chair humaine, c'eſt pourquoy il ne fait pas bon ſe baigner où il y en a, pour ce qu'il ne manque pas d'engloutir les perſonnes qu'il peut at-

traper, ou du moins quelque membre du corps, qu'il coupe ayſement auec ſes 3. 4. 5. & 6. rangées de dents qu'il a en gueule fort aiguës & dangereuſes, comme auoit la teſte de celuy que i'ay veu à Paris dans un cabinet de pieces rares, dont la veuë me fiſt croire ce qu'on dit de ce poiſſon que n'eſtoit qu'il luy conuient tourner le ventre & la teſte de coſté pour prendre ſa proye, à cauſe que comme un Eſturgeon, il a ſa gueule ſous un long muſeau, il deuoreroit tout : mais il luy faut du temps à ſe tourner, & par ainſi il ne faict pas tout le mal qu'il feroit s'il auoit ſa gueule autrement diſpoſée.

En quelque endroit de la mer vers l'Isle de Terre neufue, l'un de nos Mattelots herponna une Dorade que les habitans voiſins du Peru tenoient anciennement pour un Dieu & l'adoroient, à cauſe de ſa rare beauté qui ſurpaſſe celle de tous les autres poiſſons de la mer; car il ſemble que la nature ſe ſoit particulierement delectée & ait pris plaiſir à l'embellir de ſes diuerſes & viues couleurs : de ſorte qu'il esblouit pres-
|| que la veuë des regardans, en ſe diuerſifiant & chan- 134
geant comme le Cameleon, & ſelon qu'il approche de ſa mort il ſe diuerſifie & ſe change en ſes viues couleurs. Il n'auoit pas plus de 3 pieds de longueur, & ſa nageoire qu'il auoit deſſus le dos, luy prenoit depuis la teſte iuſqu'à la queuë toute dorée & couuerte comme d'un or tres fin : comme auſſi la queuë, ſes aislerons ou nageoires, excepté que par fois il paroiſſoit de petites taches de la couleur d'un tres fin azur, & d'autres de vermillon, puis comme d'un argenté; le reſte du corps eſtoit tout doré, argenté, azuré, vermillonné, & de di-

uerfes autres couleurs : il n'eftoit pas guere large fous le ventre ny fur le dos; mais il eftoit haut & bien proportionné à fa grandeur : nous le mangeafmes & le trouuafmes tres bon, finon qu'il eftoit un peu fec. Quand il fut pris il fe ioüoit à noftre vaiffeau car le naturel de ce poiffon fuit volontiers les Nauires, à l'entour defquels il fe ioüe, mais on en void * peu en la mer de Canada.

Nous tirafmes auffi de la mer un poiffon mort long d'un pied, reffemblant à une perche qui auoit la moitié du corps entierement rouge; mais aucun de nos gens ne pû dire ny iuger quel poiffon ce pouuoit eftre : i'ay auffi quelquefois veu voler hors de l'eau des petits poiffons, enuiron la longueur de 4 ou 5 pieds *, fuyans de plus gros poiffons qui les pourfuiuoient, car Dieu le Createur qui les a creés petits, leur donne de petites aisles pour fe pouuoir garantir des plus grands, mais leur vol eft auffi bref comme leurs aisles font facilement
135 defeichées, & pour un fur- || croy de mal-heur, penfans fe fauuer en l'air il y a fouvent des oyfeaux aux aguets, qui les furprennent en volant, & par ainfi ils ne font point affeurez ny en l'air ny en la mer, non plus que l'homme de bien qui eft perfecuté par tout de fes ennemys, pendant que le mefchant vit en repos, & ioüit de la fubftance des petits.

Nos Mattelots herponnerent un gros Marfoin femelle, qui en auoit un autre petit dans le ventre, lequel fut lardé & rofty en guyfe d'un leuraut, puis mangé auec fa mere, qui fe trouuerent tres bons & nous confolerent fort pour eftre las de falines & priués de rafraifchiffemens.

Du grand Ban. De l'Isle aux oyseaux. Des Elephans de mer & de la Baye de Gaspey. — Ceremonies des Mattelots és monts nostre Dame, & du grand fleuue S. Laurens.

CHAPITRE III.

Entre la partie occidentale du Canada & nous, il y a un lieu en mer qui s'appelle le grand Ban, où nombre de vaisseaux tant François que estrangers, vont faire la pesche de Moluës tous les ans, comme vers la terre ferme & Isles d'icelle. Ce grand Ban, sont hautes montagnes assises en la profonde racine des abismes des eaux, lesquelles s'esleuent prés de la surface de la mer, iusques à 90. 60. 40. & 30. brassées d'eauë, peu plus ou moins, selon que la sonde se rencontre tombant sur lesdites montagnes ou à costé.

|| On le tient de forme ouale, long de plus de six 136
vingts lieuës, d'autres disent de 260. de large, passé lequel on ne trouue plus de fond non plus que par de-çà, bien qu'il ne soit esloigné de la plus prochaine terre, qui est le Cap de Raze tenant à l'Isle de Terre neufue, que de 30. ou 40. lieuës au plus.

Auant que de venir à ce grand Ban de 25. à 30. lieuës loin, il se voit certains oyseaux par troupes, qui s'appellent marmets, qui donnent une certaine cognoissance au Pilote, qu'il n'est pas loin de l'escore ou bord dudit Ban, & qu'il est temps de tenir le plomb prest, pour sonder de fois à autre, iusqu'à ce que l'on paruienne à ceste escore où l'on trouue fond. Et pour une autre

certaine marque que l'on eſt ſur le Ban, eſt le nombre infini d'oyſeaux que l'on y voit, qui ſont comme fauquets, maupoules, huans, mauues & quelques autres qui n'en bougent preſque, pour ce qu'ils y trouuent de quoy viure, & non en pleine mer.

Or ie m'eſmerueille, auec pluſieurs autres, où ils peuuent faire leurs nids & eſclore leurs petits, eſtans ſi esloignez de la terre, ſinon qu'ils quittent la mer & ſe retirent à la meſme terre au temps qu'ils ſont preſts à faire leurs œufs. Il y en a qui aſſeurent aprés Pline, que ſept iours auant & ſept iours aprés le Solſtice d'Hyuer la mer ſe tient calme, & pendant ce temps-là les Alcyons (ce ſont oyſeaux qui preſagerent par leur priſe la Couronne Royale de Jeruſalem appartenir à Godefroy Duc de Lorraine) font leurs nids, leurs œufs & eſcloent leurs petits, & que la nauigation en eſt beau- ||
137 coup plus aſſeurée : mais d'autres ne l'aſſeurent neantmoins que de la mer de Sicile, c'eſt pourquoy ie laiſſe la choſe à decider à plus ſage que moy : ſeulement ie dis que Ieſus-Chriſt le Dieu de paix voulut naiſtre au monde au temps que tout eſtoit tranquille ſur la terre, car le Temple de Ianus eſtoit fermé à Rome, & la mer dans ſon calme.

Nous priſmes à Gaſpey un de ſes fauquets auec une longue ligne à lain de laquelle y auoit des entrailles de moluës fraiſches, qui eſt l'inuention dont on ſe ſert pour les prendre. Nous en priſmes encor un autre de cette façon ; un de ces fauquets grandement affamé, voltigeoit à l'entour de noſtre Nauire cherchant quelque proye ; l'un de nos Mattelots aduiſé, luy preſenta un harang qu'il tenoit en ſa main, & l'oyſeau affamé y

defcendit & le garçon habile le prit par la patte & fut pour nous. Nous le nourrifmes un affez long-temps dans un feau couuert, où il ne fe demenoit aucunement, mais il fçauoit fort bien pincer du bec quand on le vouloit toucher. Plufieurs appellent communement cet oyfeau happefoye, à caufe de leur auidité à recueillir & fe gorger des teftes & foyes des moluës que l'on iette en mer aprés qu'on leur a ouuert le ventre, defquels ils font fi frians qu'ils fe hazardent à tout pour en attrapper. Ils reffemblent aucunement au pigeon, finon qu'ils font encore une fois plus gros, ont les pattes
d'oyes & fe re- || paiffent de poiffon, comme font plu- 138
fieurs autres efpeces d'oyfeaux qui fuiuent les vaiffeaux pefcheurs de moluës pour y trouuer de quoy viure.

Sur le grand Ban nous eufmes le plaifir de la pefche d'une quantité de moluës & quelques gros fletans qui leur font une furieufe guerre. Ils font de la forme d'un turbot ou barbuë, mais dix fois plus grands, & qui ne leur cedent point en bonté, grillez par tranches ou boüillis dans un chaudron. Cela eft admirable combien les moluës font afpres à l'amorce, car elles aualent tout ce qui tombe dans la mer, bois, fer, pierres & toute autre chofe que l'on retrouue par fois dans leur ventre quand elles ne l'ont pû reietter. Cette auidité eft la caufe principale pourquoy on en prend fi grande quantité tous les ans, car elles n'ont pas pluftoft apperçeu l'amorce qu'elles l'engloutiffent ; mais il faut eftre foigneux de tirer promptement la ligne, autrement elles ont la proprieté de reuomir lain en renuerfant leur * entrailles, & s'efchapent.

Ie ne fçay d'où en peut proceder la caufe, mais il

ſait un continuel temps pluuieux, humide & froid ſur ce grand Ban, auſſi bien en plein Eſté comme en autre ſaiſon, & hors de là on voit un temps tout autre. Ces mauuaiſesqualitez ſeroient fort ennuyeuſes ſi elles n'eſtoient adoucies & compenſées par la recreation & le divertiſſement de la peſche, qui vous donne d'un poiſſon frais rauiſſamment bon.

139 || Une choſe entr'autres me donnoit de la peine en mes indiſpoſitions, une grande enuie de boire un peu d'eau douce & nous n'en auions point, car la noſtre s'eſtoit corrompuë & empuantie par la longueur du temps que nous eſtions en mer, & ſi ie ne pouuois uſer de cidre, ny de vin, non plus que beaucoup d'autres rafraiſchiſſemens, ſans me trouuer mal du cœur qui m'eſtoit comme empoiſonné & ſouuent bondiſſant contre les meilleurs viandes, eſtre couché ou aſſis me donnoit quelque allegement lors que la mer n'eſtoit point trop haute, mais eſtant fort enflée nous eſtions bercez d'une merueilleuſe façon. O que ie trouuois les Mattelots heureux d'auoir touſiours bon appetit, eſtre gays & ioyeux, & ne ſentir point ces bondiſſantes & empoiſonnées douleurs du cœur.

Douze ou quinze lieuës de chemin apres auoir paſſé le grand Ban, nous rencontrames le Ban-Auert, ainſi nommé (me dirent les Mariniers) pour ce qu'aux moluës qu'on y peſche, il s'y trouue des petits boyaux qui remuent comme vers que ie voulu voir moy-meſme, pour en pouuoir parler auec experience ; & remarquay de plus, que ces moluës ont ordinairement une peau noire en dedans, & ne ſont ſi bonnes ny ſi excellentes que celles du grand Ban.

Ceux qui partent du Ban pour entrer au Golphe S. Laurens, prennent diuersement leur route, les uns plus à droite, & les autres || plus à gauche, selon qu'il 140
plaist à un chacun, car en cela personne n'est contraint comme on pourroit estre à quelque petit destroit. Nous passames tout ioignant le Cap Breton (estimé sous la hauteur de 45. à 46. degrez & demy, & esloigné de cent lieuës du grand Ban) entre ledit Cap Breton & l'Isle S. Paul laquelle est inhabitée, & en partie pleine de rochers, bouleaux, sapinieres & autres meschants menus bois, comme sont la pluspart des terres maigres & steriles qu'on appelle terre * neufues, qui sont toutes les premieres qu'on trouue d'icy en Canada, & sont du Canada mesme.

Le Cap Breton que nous auions à main gauche, est une grande Isle en forme triangulaire d'enuiron 80. ou 100. lieuës de circuit, terre haute esleuée qui me representoit l'Angleterre selon qu'elle se presente à mon obiect pendant les quatre iours que pour cause des vents contraires nous louuiasmes contre la coste. Neantmoins on m'a asseuré qu'il y a en icelle nombre de montagnes fort hautes, & des precipices fort affreux, & que la terre y est partout couuerte de toutes sortes d'arbres propres à bastir, & de fort bons Ports pour les Nauires, mais ce qui me sembloit fort aduantageux pour la conseruation du pays, & le Golfe S. Laurens, est un Tertre pozé à la pointe du Cap qui regarde l'Isle S. Paul. Il est de forme quarrée, fort esleué & plat par dessus, ayant la mer de trois costez, & un fossé naturel qui le separe de la || terre ferme. Ce lieu semble 141
auoir esté fait par industrie humaine, pour y bastir une

fortereſſe au deſſus qui ſeroit imprenable, mais les choſes ne ſe font qu'auec le temps, il faut penſer aux choſes plus neceſſaires les premieres, y paſſer des familles pour cultiuer, & des Religieux pour trauailler à la conuerſion des Sauuages que l'on tient fort ſages dans leur barbarie, & fort honneſtes & poſez en leur conuerſation. Au reſte accommodez en leurs veſtemens & cheuelure comme les Montagnais & autres Sauuages de la Terre neuue.

Eſtans entrez dans le Golfe ou grande baye S. Laurens, nous trouuames dés le lendemain matin ce tant renommé Rocher que Dieu a eſtably & pozé au milieu de ce Golfe, pour la retraite d'une infinie multitude d'oyſeaux de diuerſes eſpeces qui le couurent partout en telle quantité qu'on ny ſçauroit preſque poſer le pied, ſans marcher ſur leſdits oyſeaux, ſur leurs nids, ou ſur leurs œufs.

Ceſte voliere ainſi eſtablie par la diuine prouidence, eſt esloignée dix-ſept ou 18. lieuës du Cap Breton, & ſous la hauteur d'enuiron 47. degrez & trois quarts. Il eſt plat au deſſus un peu en talus, coupé à lentour* comme une muraille, de circuit enuiron une petite lieuë, en forme ouale & difficile à monter. Nous auions propoſé d'y aller querir des oyſeaux s'il eut fait calme, mais la mer un peu trop agitée nous en empeſcha &
142 priua de ce contentement.

Quand il y fait vent les oyſeaux s'esleuent facilement de terre, autrement il y a de certaines eſpeces qui ne peuuent preſque voler, & qu'on peut ayſement aſſommer à coup de baſtons, comme auoient faits les Mattelots d'un autre Nauire, qui auant nous en

auoient emplis leur Chalouppe, & pluſieurs tonneaux de leurs œufs ; mais ils y penſerent tomber en foibleſſe pour la puanteur extreme des ordures deſdits oyſeaux, me dit un honneſte homme qui eſtoit en la compagnie.

Ces oyſeaux comme il eſt croyable, ne viuent que de poiſſon, & bien qu'ils ſoient de diuerſes eſpeces, les uns plus gros, les autres plus petits, ils ne ſont pour l'ordinaire pluſieurs trouppes, ains comme une armée eſpaiſſe volent enſemblement au deſſus de l'Isle & ès enuirons, & ne s'eſcartent que pour s'egayer, eſleuer & ſe plonger dans la mer. Il y auoit plaiſir à les voir librement approcher & voler à l'entour de noſtre vaiſſeau, & puis ſe plonger pour un long temps dans l'eau cherchant leur proye.

Leurs nids ſont tellement arrangez dans l'Isle ſelon leurs eſpeces qu'il n'y a aucune confuſion, ains un tres bel ordre.

Les grands oyſeaux ſont arrangez plus proche de leurs ſemblables, & les moins gros ou d'autres eſpeces auec ceux qui leur conuiennent, & de tous en ſi grande
quantité, qu'à peine le pourroit-on iamais per- || ſua- 143
der à qui ne l'auroit veu. I'en mangeay d'un que les Mattelots appellent Guillaume ou autrement Tangeux, & ceux du pays Apponath, de plumage blanc & noir, & gros comme un canard, auec une courte queuë & de petites aisles qui ne cedoit en bonté à aucun gibier que nous ayons par deçà, ce ſont de bons peſcheurs pour les poiſſons, qui * prennent & portent ſur leurs Isles pour manger. Il y en a d'une autre eſpece plus petits que les autres & ſont appellez Godels, mais les plus grands nommez Margaux d'un

plumage tres-blanc ſont en un canton de l'Iſle ſeparez
des autres, & tres difficilles à prendre pour ce qu'ils
mordent comme chiens à ce qu'on m'a dit.

Proche de la meſme Iſle, il y en a une autre plus
petite & preſque de la meſme forme ſur laquelle quel-
qu'uns * de nos Mattelots eſtoient montez en un autre
voyage precedent, leſquels m'aſſeurerent y auoir trouué
ſur le bord de la mer des poiſſons fort grands & gros
comme un bœuf, & qu'ils en tuerent un de pluſieurs
coups de leurs armes par deſſous le ventre & la gorge,
ayans auparauant frappé en vain une infinité de coups
ſur les autres parties de ſon corps ſans l'auoir pû bleſ-
ſer pour la dureté de ſa peau, bien que d'ailleurs il
ſoit quaſi ſans deffence, & ſi maſſif & peſant que l'on
peut ſauter deſſus, & le cheualer ſans crainte: car il
ne peut ſe plier, & ſi il aduance fort peu à cauſe que
ſes pieds ſont faits en nageoires & ne s'appuye que
144 ſur || certain* mognons qu'il a au milieu des iambes
qui luy ſont fort courtes, il iette auſſi ſa teſte de coſté
& d'autre en marchant, qui fait que de ſa dent il peut
offencer ceux qui ne ſe tiennent pas aſſez derriere. On
dit qu'il y en a une grande quantité en l'Iſle de Sable
qui eſt à quelque 60. lieuës dans la mer, & qu'il s'y
trouue auſſi force taureaux & des vaches que les Eſ-
pagnols y deſchargerent en un debris qui leur arriua
paſſant par là, dont nos gens de Lacadie ſont à preſent
leur profit.

Ce poiſſon eſt appellé par les Eſpagnols Maniti, &
par d'autres Hippotame, c'eſt à dire, cheual de riuiere,
& pour moy ie le prends pour l'Elephant de mer:
car outre qu'il reſſemble à une groſſe peau enflée, il

a encore deux pieds qui ſont ronds, auec quatre ongles faicts comme ceux d'un Elephant; à ſes pieds il a auſſi des aillerons ou nageoires, auec leſquelles il nage, & les nageoires qu'il a ſur les eſpaules s'eſtendent par le milieu iuſques à la queuë.

Il eſt de poil tel que le loup marin, ſçauoir gris, brun, & un peu rougeaſtre, il a la teſte petite comme celle d'un bœuf, mais plus deſcharnée, & le poil plus gros & rude, ayant deux rangs de dents de chaque coſté, entre leſquelles y en a deux en chacune part, pendant de la machoire ſuperieure en bas, de la forme de ceux * d'un ieune Elephant, deſquelles cet animal s'ayde pour grimper ſur les rochers (à cauſe de
ces dents, nos || Mariniers l'appellent la beſte à la grand 145
dent). Il a les yeux petits, & les oreilles courtes, il eſt long de vingt pieds, & gros de dix, & eſt ſi lourd qu'il n'eſt poſſible de plus. La femelle rend ſes petits comme la vache, sur la terre, auſſi a-elle deux mammelles pour les allaicter: en le mangeant il ſemble pluſtoſt chair que poiſſon, quand il eſt frais, vous diriez que ce ſeroit veau : & d'autant qu'il eſt des poiſſons cectaſes, & portans beaucoup de lard, nos Baſques & autres Mariniers en tirent des huiles fort bonnes, comme de la Baleine, & ne rancit point*, ny ne ſent iamais le vieil; il a certaines pierres en la teſte, deſquelles on ſe ſert contre les douleurs de la pierre, & contre le mal de coſté. On le tuë quand il paiſt de l'herbe à la riue des riuieres ou de la mer, on le prend auſſi auec les retz quand il eſt petit; mais pour la difficulté qu'il y a à l'auoir, & le peu de profit que cela apporte, outre les hazards & dangers où il ſe conuiendroit mettre, cela

faict qu'on ne se met pas beaucoup en peine d'en chasser. Nostre P. Ioseph me dit auoir veu les dents de celuy qui fut pris, & qu'elles estoient fort grosses & longues à proportion.

Le lendemain nous eusmes la veuë de la montagne, que les Matelots ont surnommée Table de Roland, à cause de sa hauteur, & les diuerses entre-coupures qui sont au sommet d'icelle. Puis peu à peu nous approchasmes des terres iusques à Gaspey, qui est estimé sous la hauteur de 48. degrés deux tiers de latitude, où nous posasmes l'anchre pour quelques iours. Cela
145 nous || fut une grande consolation; car outre la necessité que nous auions de nous approcher du feu, à cause des humiditez de la mer, l'air de la terre nous sembloit merueilleusement souëf: toute cette baye estoit tellement pleine de Baleines, qu'à la fin elles nous estoient fort importunes, & empeschoient nostre repos par leur continuel tracas, & le bruit de leurs esuents. Nos Mattelots y pescherent grande quantité de houmars, truites, macreaux, moluës, & autres diuerses especes de poissons, entre lesquels y en auoit de fort laids, qui nous sont icy incognus.

Cette Baye de Gaspey peut auoir à son entrée trois à quatre lieuës de largeur, qui suit à Norrouest enuiron 4. ou 5. lieuës, où au bout il y a une riuiere, qui va assez auant dans les terres, où ie pensay aller dans une chalouppe auec quelques Mattelots, qui y furent querir une barque qu'on y auoit cachée dés l'année precedente.

Toute cette contrée est fort montagneuse, haute & presque par tout couuerte de meschant bois, qui

faict cognoiftre la fterilité de la terre & qu'on n'en pourroit à peine tirer aucun profit. Il y a feulement un petit iardin deuant la rade, en lieu un peu esleué, que les Mattelots cultiuent quand ils font là arriuez, & y fement de l'ozeille & autres petites herbes, qui leur feruent à faire du potage, en faifant leur pefche & la feicherie de moluës fur le gallay.

Ce qu'il y a de plus commode & confolatif aprés la pefche & la chaffe, qui y eft mediocrement bonne, eft un beau ruiffeau d'eau douce, || tres-bonne à boire, 147
qui fe defcharge au port dans la grand mer, de deffus les hautes montagnes qui font à l'oppofite, fur le fommet defquelles me promenant par fois, pour contempler de l'autre cofté l'embouchure du grand fleuue S. Laurens, par où nous deuions paffer pour Tadouffac, i'y vis quelques lapins & perdrix, comme celles que i'ay veuës du * depuis dans le païs des Hurons: & comme ie defirois m'employer toufiours à quelque chofe de pieux & qui me fournit d'un renouuellement de ferueur à la pourfuite de mon deffein, ne pouuans planter d'autres Croix, i'en grauois auec la pointe d'un coufteau dans l'efcorce des plus grands arbres, auec des noms de Iesus, pour marque que nous prenions poffeffion de cefte terre au nom de Iefus-Chrift noftre Maiftre, ou le feul & vray Dieu feroit dorefnauant adoré.

Nos gens ayans mis ordre à toutes leurs affaires & difpofé un grand efchafaut pour la pefche de la moluë qu'ils auoient hautement pris fur un particulier pefcheur arriué le premier, ils laifferent noftre Nauire au port pour leur feruir, & nous embarquames dans

une pinace nommée la Magdelaine pour Tadouſſac, mais le vent & la marée nous furent tellement contraires, que nous fuſmes trois iours à pouuoir doubler le Cap, & puis le temps ſe remit au beau, nous donna moyen de ranger touſiours la coſte à main gauche, & en ſuitte les monts noſtre Dame, qui contiennent enuiron vingt cinq lieuës de longueur, pour lors encore en partie couuerts de neige, bien qu'il n'y en eut
148 || plus par tout ailleurs.

Or les Mattelots qui ne demandent ordinairement qu'à rire & ſe recreer, pour adoucir & charmer aucunement les trauaux qu'ils ſouffrent en voyageant, ſont icy des ceremonies dignes de leur eſprit à l'endroit des nouueaux venus, & leſquelles les Religieux n'ont encore pû abolir. Un d'entr'eux contrefaict le Preſtre, qui feint de les confeſſer en marmotans quelque * mots entre ſes dents, puis les baptize à ſa mode en leur verſant ſur la teſte une grande platée d'eau freſche, les preſche, les exhorte & leur faict tant de mal que pour en eſtre bien toſt quitte, ils ſont contraincts de ſe rachepter de quelque bouteille de vin, ou d'eau de vie, à diſcretion. Que ſi on penſe faire le retif on empire d'autant ſon marché, car cinq ou ſix Mattelots empoignent le galant, & le plongent la teſte la premiere dans un grand bacquet plein d'eau, comme ie vis faire à un grand garçon, qui ne vouloit obeïr à la loy, laquelle porte, que comme le tout ſe faict ſelon leur couſtume ancienne & par recreation, ils ne veulent pas qu'aucun ſe deſdaigne de paſſer par icelle, ains gayement & de bonne volonté s'y ſouſmettre, i'entends les perſonnes ſeculiers & de medio-

cre condition auſquels ſeuls on faict obſeruer la loy.

L'Isle d'Anticosly, où l'on tient qu'il y a des ours blancs monſtrueuſement grands & qui deuorent les hommes comme en Noruegue, eſt longue d'enuiron 35. ou 40. lieuës, ſous la hauteur de 50. degrez. Nous l'a-uions à main droicte, qui eſt au Nordeſt de Gaſpey,
& en || ſuitte des terres plates couuertes de ſapinieres 149
& autres petits bois, iuſques à la rade de Tadouſſac.

Cette Isle auec le Cap Gaſpey oppoſite, font l'embouchure de cet admirable fleuue, que nous appellons de ſainct Laurens, admirable en ce qu'il eſt l'un des plus beaux fleuues du monde, ancien & non pas du nouueau où il y en a encores de plus grande eſtenduë ſelon que nous en apprend l'hiſtoire & les perſonnes qui ont grandement voyagé en ce païs, qui nous ont eſté de long-temps incognus. I'ay veu & parlé à des ieunes hommes dans les contrées Canadiennes, qui m'ont aſſeuré auoir voyagé aux Moluques & vers les Antipodes, & n'y auoir veu aucune Riuiere comparable à celle du Canada, donc celles du nouueau monde ſont les plus grandes du monde, & celle de ſainct Laurens la plus grande du Canada.

Il a à ſon entrée à ce qu'on peut iuger, prés de 25. à 30. lieuës de largeur, plus de deux cens braſſées de profondeur, & plus de 800. lieuës de cognoiſſance, & au bout de 400. lieuës, elle eſt encore auſſi large que les plus grands fleuues que nous ayons dans l'Europe, remplie (par endroits) d'Isles & de Rochers innumerables, & pour moy ie peux aſſeurer que l'endroit le plus eſtroict que i'ay veu paſſe la largeur de 3 ou 4 fois la riuiere de Seine, & ne penſe point me tromper:

mais ce qui eſt plus admirable, quelqu'uns * tiennent que cette riuiere prend ſon origine de l'un des lacs, qui ſe rencontrent au fil de ſon courant, ce que ie ne puis comprendre & n'y a point d'apparence.

150 || Mais pour le lac de Skekaneronons, il a ce me ſemble deux deſcharges oppoſites, l'une qui produit une grande riuiere, qui ſe va rendre dans le grand Lac des Hurons, & l'autre beaucoup plus petite, qui prend ſon cours du coſté de Kebec, & ſe perd dans un Lac qu'elle rencontre à 7. ou 8. lieuës de ſa ſource. Ce fut par ce chemin là que mes Sauuages me ramenerent des Hurons pour retrouuer noſtre grand fleuue des Algoumequins, qui conduit par les Sauts à Kebec.

Du port de Tadouſſac, & de la riuiere du Saguenay. Village de Canadiens. Inſolence des Sauuages dans noſtre barque. De l'Isle aux allouëttes. Marſouins blancs. Cap de tourmente, & du Saut appellé de Montmorency.

Chapitre IIII.

Continuans noſtre route, nous paſſames deuant le Bic, c'eſt une montagne fort haute & pointuë, qui paroiſt par deſſus toutes les autres & qu'on deſcouure en beau temps de plus de dix à quinze lieuës loin. De là nous allames poſer l'anchre à la rade de Tadouſſac,
151 qui eſt à une lieuë du port, & prés de 80. ou cent ||
lieuës de l'embouchure de la riuiere, puis le lendemain

matin à la ſaueur de la marée nous doublaſmes la pointe aux vaches & entraſmes au port, qui eſt iuſques où peuuent aller les grands vaiſſeaux, où on tient des barques & chalouppes expres pour les deſcharger & porter le tout à Kebec, où il y a de là encor enuiron 40. ou 50. lieuës par la riuiere, car d'y penſer aller par terre c'eſt ce qui ne ſe peut eſperer, ou du moins ſemble il impoſſible, pour eſtre le pays tout remply de hautes montagnes, rochers & precipices eſpouuentables.

Ce lieu de Tadouſſac eſt, comme une ance de terre à l'entrée de la riuiere du Saguenay, où il y a une marée fort eſtrange pour ſa viteſſe, où quelquefois il vient des vents impetueux, qui ameinent de grandes froidures : c'eſt pourquoy il y fait plus de froid qu'en pluſieurs autres lieux plus esloignez du Soleil de quelque degré.

Ce port (ſous la hauteur de 48. degrez deux tiers) eſt petit, & n'y pourroit* qu'enuiron 20. ou 25. vaiſſeaux au plus, la grand riuiere en ceſt endroit a de large enuiron 6. à 7. lieuës, il y a de l'eau aſſez, & eſt à l'abry de la riuiere du Saguenay, & d'une petite Isle de rochers, qui eſt preſque coupée de la mer, le reſte ſont montagnes hautes esleuées où il y a peu de terre, mais force rochers & ſables remplis de bois, comme ſapins & bouleaux, puis une petite prairie & une foreſt aſſez aggreable, mais de petite eſtenduë.

Tout ioignant la petite Isle de rochers à main droicte tirant à Kebec, eſt la tres-belle & pro- || fonde riuiere 152
du Saguenay, bordée de deux coſtez de hautes, ſteriles & affreuſes montagnes, parmy leſquelles habitent les Etechemins en aſſez petit nombre, pour auoir

esté presque tous tuez en diuerses guerres & rencontres, qu'ils ont euës avec les Canadiens deuant lesquels ils n'ozent* plus paroistre à present, & se tiennent cachez.

Ceste riuiere est d'une profondeur incroyable, comme de 150. à 200. brassées, & contient demi lieuë de large en des endroits, & un quart en son entrée, où il y a un courant si grand, qu'il est trois quarts de marée couru dedans la riuiere qu'elle porte encore dehors : c'est ce qui faict grandement apprehender, ou que son courant ne reiette & empesche d'entrer au port, ou que la forte marée n'entraisne dans la riuiere, comme il est une fois arriué au sieur du Pont graué*, lequel s'y pensa perdre à ce qu'il nous dit, pour ce qu'il n'y pû prendre fonds, ny ne sçauoit comment en sortir, car ses anchres ne luy purent seruir, ny toutes les industries humaines, il n'y eut que la seule assistance particuliere de Dieu, qui le sauua & empescha de se briser contre les montagnes & rochers.

Entre le port & la rade, au lieu appellé la pointe aux vaches, estoit dressé au haut d'une terre esleuée un village de Canadiens, fortifié de fortes pallissades pour la crainte de leurs ennemis qui tenoient la campagne. Pendant que nostre Nauire estoit là, attendant le vent & la marée propre pour entrer au port, ie descendis à terre, pour visiter ce village, & entray partout
153 || dans les Cabanes des Sauuages lesquels ie trouuois assez courtois pour n'auoir rien appris de nostre courtoisie, & m'asseant auprés d'eux ie prenois plaisir à leurs petites façons de faire, & à voir trauailler les femmes, les unes à matachier & peinturer leurs robes

& les autres à coudre leurs escuelles d'escorces, & faire plusieurs autres petites ioliuetez auec des pointes de porcs espics, teintes en rouge cramoisy que ie trouuois admirables.

A la verité ie trouuay leur manger de fort mauuaise grace & desgoutant iusques au dernier point, comme n'estant accoustumé à ces mets sauuages, quoy que leur courtoisie & ciuilité non sauuage m'en offrit, comme aussi d'un peu d'eau de riuiere à boire, qui estoit là dans un chaudron fort mal net, de quoy ie les remerciay humblement, car outre que ie n'auois point de soif, il n'y auoit guere d'appetit à une eau si mal nette, bien que le Sauuage qui n'auoit autre chose à me presenter, ne fut guere content de mon refus, non plus que moy de ne le pouuoir contenter. Ie demande neantmoins pardon à nostre Seigneur de ne l'auoir pas satisfait, & confesse mon peu de mortification en une chose ou on pensoit m'obliger & tesmoigner de la beneuolence.

Toutes mes visites faites, ie m'en allay au port par le chemin de la forest auec quelques François que i'auois de compagnie: mais à peine y fusmes nous arriuez & entrez || dans nostre barque, qu'il pensa nous 154
y arriuer une disgrace. Ce fut que le principal Capitaine des Sauuages nommé la Foriere, estant venu nous voir dans nostre barque & peu content du petit present de figues que nostre Capitaine luy auoit fait, au sortir du vaisseau les ietta dans la riuiere par despit, & aduisa ses Sauuages d'entrer, tous fil à fil dans nostre barque, & d'en emporter toutes les marchandises qui leur faisoient besoin, & de les payer à leur

volonté, ſans ſe ſoucier du meſcontentement des François, puis qu'on ne l'auoit pas contenté.

Ils y entrerent donc tous auec tant d'inſolence & de brauade, qu'ayans eux-meſmes ouuerts les coutils & tiré hors de deſſous les tillacs ce qu'ils voulurent, ils n'en donnerent pour lors de pelleteries qu'à leur volonté, ſans que perſonne leur oſaſt contredire ny reſiſter. Le mal pour nous fut, d'y en auoir laiſſé entrer trop à la fois, veu le peu de gens que nous reſtions, car nous n'y eſtions pour lors que ſix ou ſept, le reſte de l'equipage ayant eſté enuoyé ailleurs pour affaires, c'eſt ce qui fit filer doux à nos gens, & les laiſſer faire de peur d'eſtre aſſommez ou iettez dans la riuiere comme ils en cherchoient l'occaſion, ſi tant ſoit peu on les eut voulu mal traiter.

Le ſoir tout noſtre equipage eſtant de retour, les Sauuages ayans crainte, ou marris du tort qu'ils auoient fait aux François, tindrent conſeil & aduiſerent entr'eux, en
155 ſerent entr'eux, en || quoy & de combien ils les pouuoient auoir trompez, & s'eſtans cottiſez apporterent autant de pelleteries & plus que ne valoit leur larrecin & toute la fraude qu'ils auoient faite, ce que l'on receut auec promeſſe d'oublier tout le paſſé, & de continuer touſiours dans l'amitié ancienne, & pour aſſeurance de paix on tira deux volées de canon, & puis on leur fit boire un peu de vin, ce qui les contenta fort, & nous encor plus : car à dire vray, on craint plus de meſcontenter les Sauuages (à cauſe des pelleteries) qu'ils n'ont d'offencer les François.

Ce Capitaine Sauuage m'importuna fort pour auoir noſtre Chapelet & la Croix qu'il appelloit Ieſus, & me

faisoit signe qu'il le porteroit à son col, mais n'en ayant point d'autre il me le fallut refuser à mon grand regret, car ce bon homme me tesmoignoit assez d'amitié, & semble* quelque deuotion à cette Croix, de laquelle ie ne me pouuois deffaire qu'en me priuant d'un obiet qui me consoloit fort parmy mes autres Croix.

Pendant que nous fusmes là, on pescha grande quantité de harangs & des petits oursins que nous amassions sur le bord de la riuiere & les mangions en guise d'huistres. Ce sont poissons ou petites huistres iaunes & rougeatres enfermées dans une escaille assez tendre, presque rouge & bleuë ayant des pointes comme un gros marron enfermé dans sa coque verte.

Quelqu'uns croyent en nostre Europe que || le harang frais meurt à l'instant qu'il sort de son element, 156
mais ils se trompent, car i'en ay veu sauter vifs sur le tillac un assez long-temps & mouroient. Les loups marins se gorgeoient aussi par fois en nos filets de harangs que nous y prenions, sans les en pouuoir empescher, & estoient si fins & rusez qu'ils sortoient leurs testes hors de l'eau pour se donner garde d'estre surpris, & voir de quel costé estoient les pescheurs, puis rentroient dans l'eau, & pendant la nuict nous oyons souuent leurs voix, qui ressembloient presque à celles des chats-huants, chose contraire à l'opinion de ceux qui ont dit & escrit, que les poissons n'auoient point de voix.

A une petite lieuë de là sur le chemin de Kebec, est l'Isle aux alloüettes, ainsi nommée pour le nombre

infiny qui s'y en trouue tous les ans, enuiron le mois de Septembre, comme d'autres ſortes de gibiers & coquillages. L'on me donna l'une de ſes alloüettes en vie laquelle auoit ſon petit capuce en teſte comme celles d'icy, mais elle eſtoit un peu plus petite, & de plumage plus griſade & releué, elles ſont d'un meſme manger que les noſtres, & ne different en rien au gouſt comme i'ay peu ſçauoir par le grand nombre qui s'en eſt mangé là durant que i'y eſtois.

Cette Isle n'eſt preſque couuerte que de ſable, qui fait que l'on en tuë un grand nombre, car donnant à fleur de terre, le ſable en tuë plus que ne fait la pou-
157 dre de plomb, || teſmoin celuy qui en tua trois cens & plus d'un ſeul coup d'arquebuze.

Proche de là eſt l'Isle aux lieures, ainſi nommée pour y en auoir eſté pris au commencement qu'elle fut deſcouuerte, mais à préſent ils y ſont bien rares. Sur ce meſme chemin de Kebec, nous trouuâmes auſſi en diuers endroits pluſieurs grandes trouppes de marſoins, blancs comme neige par tout le corps, leſquels proches les uns des autres, ſe ioüoient, & ſe ſousleuans hors de l'eau, monſtroient enſemblement une partie de leurs grands corps, qui me ſembloient gros quatre fois comme les noirs, & à cauſe de cette peſanteur & que ce poiſſon n'eſt bon que pour en tirer de l'huile, l'on ne s'amuſe point à cette peſcherie. Par tout ailleurs nous n'en auons point veu de blancs ny de ſi gros; car ceux de la mer ſont noirs, & bons à manger, & beaucoup plus petits.

Il y a auſſi en chemin des echos admirables qui repetent tellement les paroles, & ſi diſtinctement

qu'ils n'en obmettent une ſeule ſyllabe, & diriez proprement que ce ſoient perſonnes qui contrefont ou repetent tout ce que vous dites & proferez.

Il nous eſt arriué aucunefois que noſtre pinace appellée la Realle, demeuroit à ſec de baſſe mer, & falloit que nous attendiſſions la marée pour nous remettre ſur pieds, qui eſtoit cauſe que nous auancions ſi peu, & puis les Mattelots non plus que ceux qui gouuernoient ſe foucioient aſſez peu d'arriuer || ſi 158
toſt à Kebec où ils n'y trouuoient pas mieux leur compte que là.

Nous paſſames ioignant l'Isle aux Coudres, laquelle peut contenir enuiron une lieuë & demie de long, où on tient qu'il y a quantité de lapins, perdrix & autre gibier en ſaiſon, elle eſt quelque peu eſleuée par le milieu, de forme preſque ſur-ouale & baiſſe tout autour, ie la trouuois aſſez agreable à cauſe des bois dont elle eſt couuerte, diſtante de la terre du Nord d'enuiron demie lieuë, qui eſt la largeur d'un des bras de la riuiere.

De l'Isle aux Coudres, coſtoyans la terre, nous fuſmes au Cap de Tourmente, diſtant de Kebec 7. ou 8. lieuës : il eſt ainſi nommé d'autant que pour peu qu'il faſſe de vent, la mer s'y esleue comme ſi elle eſtoit pleine. En ce lieu l'eau commence à eſtre douce, & les terres & prairies y ſont aſſez bonnes & capables d'une bonne habitation pour du beſtail, à faute de laquelle, de mon temps, les hyuernans de Kebec y alloient amaſſer le foin pour le beſtail de l'habitation. A deux lieuës de là nous trouuaſmes l'Isle Dorleans qui peut auoir enuiron cinq ou ſix lieuës de longueur

en plusieurs Isles qu'elle comprend, esloignée d'une bonne grande lieuë de Kebec.

Ces Isles sont belles & agreables pour la diuersité des bois, prairies, vignes, & noyers qu'il y a en quelques endroits, puis pour le plaisir de la chasse, & du gibier qu'il y a en abondance, de maniere que l'on
159 peut dire à || bon droit que c'est icy le commencement du beau & bon pays, de la grande riuiere : car en tout le deça on ne trouue qu'un tres-pauure & mierable pays, sec, sterile, montagneux & plein de rochers, à la reserue du Cap Breton.

Au bout de l'Isle du costé du Nord une lieuë & demie de Kebec, il y a un Saut ou cheute d'eau appellé de Montmorency, qui tombe auec grand bruit & impetuosité de 20. ou 25. brasses de haut dans le fleuue qui le reçoit d'une riuiere venant des montagnes que l'on voit dans les terres, mais esloignée de plusieurs lieux. * Comme c'estoit le premier que nous trouuames ie l'admirois & regardois souuent pendant qu'un doux zephir enflant fauorablement nos voiles nous portoit à Kebec, où nous arriuames la veille de S. Pierre & S. Paul sur les cinq heures du soir en tres bonne santé & assez bien mouïllez d'une pluye qui nous tomboit du Ciel, dequoy nous loüames Dieu & primes port au lieu accoustumé.

|| *De Kebec. Demeure des Recollects. Du peu de* 160
progrés que les François y ont faicts pour le temporel, & la caufe qui a retardé la conuerfion des Sauuages.

CHAPITRE V.

Ayans pofé l'anchre, & mis ordre à ce qui nous concernoit, nous defcendifmes à terre, faluames les Chefs de l'habitation qui nous eftoient venu receuoir au Port, & nous entrames dans la Chapelle, où nous rendimes actions de grace à noftre Seigneur de fa diuine affiftance, & en fuitte pouffez d'un defir extreme de voir nos Freres dans leur petit Conuent, nous penfames prendre congé du fieur de Champlain pour nous y rendre au pluftoft, mais fa charité, outre les pluyes continuelles & l'obfcurité du temps, nous en empefcherent, & nous retint à coucher iufques au lendemain matin que nous y fufmes conduits par un des Matelots de l'habitation.

Il fembloit que cette affection nous eut faict naiftre des aisles aux pieds tant nous allions vifte, & ne penfions defia plus à tous nos maux paffez. Mon Dieu, il * bien vray, voftre ioug eft doux & fuaue à ceux qui ont bonne volonté, & n'eft penible qu'à ceux
|| qui n'ont point d'affection pour voftre feruice. Nous 161
trouuames tous nos Religieux en tres-bonne fanté Dieu mercy, lefquels tres-ioyeux de noftre venuë, & nous au reciproque de leur bonne difpofition, aprés le *Te Deum*, & les actions de graces accouftumées

renduës à noſtre Sauueur dans noſtre Chapelle, nous receumes la charité & bon accueil que nous pouuions eſperer de ſi bons Religieux, diſcourumes de noſtre voyage, & en quelle contrée nous pourrions dauantage auancer la gloire de noſtre Seigneur, aprés quoy nous primes reſolution le P. Ioſeph, le P. Nicolas & moy de paſſer aux Hurons, comme au meilleur endroit & où il y auoit plus à profiter pour ſon ſeruice.

Et en attendant que les barques montaſſent à la Traicte, ie conſideroy tous les enuirons de noſtre petit Conuent, & la maiſon de Kebec, baſtie ſur le bord d'un deſtroit du fleuue ſainct Laurens, qui n'a en cet endroit qu'enuiron une petite demie lieuë de largeur, au pied d'une montagne, au ſommet de laquelle eſt le petit fort de bois baſty pour la deffence du païs. Ceſte maiſon de Kebec eſt à preſent un aſſez beau logis, enuironné d'une muraille en quarré, auec deux petites tourelles aux coins d'enhaut que l'on y a faictes depuis peu pour la ſeureté du lieu, mais au bout du compte il eſt tres-facile de prendre le fort & la maiſon ſans canon, car il n'y a rampars ny murailles, qui vous puiſſe empeſcher d'emporter le tout à coups de main.

Il y a un autre logis au deſſus de la terre haute en
162 lieu fort commode, qui y a eſté baſty par le || deffunct Hebert, où ſa femme & ſes enfans nourriſſent quantité de beſtail, qu'il y auoit faict paſſer de France. Ils ont auſſi un grand deſert ioignant leur maiſon, auquel ils font tous les ans quantité de bled d'Inde & des pois, qui ſe traictent par aprés aux Sauuages pour des pelleteries. Ie vis un ieune pommier, qui auoit eſté

apporté de Normandie, chargé de fort belles pommes, & des jeunes plantes de vignes, qui y estoient tres-belles, & tout plein d'autres petites choses, qui tesmoignoient la bonté de la terre.

Nostre petit Conuent consacré en l'honneur de Dieu & de Nostre Dame des Anges, est à demi lieuë de là, en un tres-bel endroit, & autant agreable qu'il s'en puisse trouuer, basty sur une petite riuiere, que nous appellons de S. Charles, & les Montagnais Cabirecoubat, à raison qu'elle tourne & faict plusieurs pointes, par laquelle les barques peuuent aller de pleine mer iusqu'au premier Saut, assez esloigné au delà de nostre Conuent, & les Chalouppes en toutes saisons. En basse mer, il y a un bon iet de pierre de nostre maison à la riuiere, mais au flux de pleine Lune, le chemin en est racourcy, car elle s'enfle de plus de 15. pieds de hauteur, & s'estend par consequent au large. I'ay admiré l'instinct naturel de quelques petits cochonets (sauf respect) que l'on nourrissoit proche de là, lesquels auoient une parfaicte cognoissance des flux & reflux, car quand ils vouloient passer dans la prairie ils attendoient sur le bord de l'eau que la marée fut basse, puis passoient, & desirant re-
|| tourner à la maison (car personne n'en prenoit soin 163
& se conduisoient d'eux mesmes) ils venoient de mesme se rendre sur le bord de l'eau, & repassoient aprés le reflux, & non iamais au flux, plustost ils attendoient là de pied coy tous ensemble la plus basse eauë.

Puis que ie vous ay parlé de ces petits animaux il faut que ie vous die encor ce petit mot en general, qu'ils sont sociables & veulent compagnie. Aprés que

tous euſſent eſté mangé un excepté, cet un ayant perdu ſes compagnons, s'acoſta d'une aſneſſe, qui auoit perdu ſon aſnon, & viuoit vagabonde parmy les bois tout l'Eſté, tantoſt vers Kebec, puis vers noſtre Conuent, ſans auoir de retraicte, qu'au fort des neiges, que nos Religieux la reſerroient dans une petite eſtable. Ces pauures beſtes bien diſſemblables, & d'eſpeces bien differentes prirent telle amitié par enſembles, que depuis iamais elles ne ſe ſeparerent, ſi vous en voyez l'une vous eſtiez aſſeuré de voir l'autre à trois pas de là : i'en ay moy meſme veu faire des gageures auec de nouueaux venus, qui l'ont admiré auec moy, & confeſſé que nous ſommes bien miſerables nous autres, de nous entre-quereller & viure en diſcorde, tandis que les animaux moins ſemblables, s'aſſocient & viuent en paix, teſmoin la chate qui en l'an 1634. alaicta deux ſouris au Royaume de Naple, ſi l'hiſtoire que j'en ay leu eſt veritable.

Noſtre petite riuiere, que i'appelle petite en com-
paraiſon de la grande, produit une douce manne aux
164 Sauuages, du bon poiſſon & l'an- || guille en Au-
tomne, de laquelle ils font ſecherie pour leur proui-
ſion d'Hyuer, pendant que les neiges groſſiſſent pour
l'Eslan. Les petites prairies qui la bordent ſont eſ-
maillées en Eſté de pluſieurs belles fleurs, particuliere-
ment de celles que pour eſtre tres-rouges & eſcla-
tantes, nous auons ſurnommées Cardinales, & des
Matagnons, qui portent quantité de fleurs en une tige,
qui a prés de ſix, ſept à huict pieds de haut, deſ-
quelles les Sauuages mangent l'oignon cuit ſous la
cendre, ou en ſagamité. Nous en auions apporté un

plain baril en France, auec des plantes de Cardinales, comme fleurs rares & rauiſſantes, mais elles n'y ont point proffité, ny paruenuës à la perfection qu'elles ont dans leur propre climat, & à la fin nous ſont manquées.

Noſtre iardin eſt auſſi tres-beau & d'un bon fond de terre, car les plantes de vignes, toutes nos herbes & racines y viennent tres-bien, & mieux qu'en beaucoup de iardins que nous auons en France, & n'eſtoit le nombre infiny de mouſquites & couſins, qui s'y retrouuent comme en tout autre endroit du Canada pendant l'Eſté, ie ne ſçay ſi on pourroit rencontrer un meilleur & plus agreable ſeiour, car outre la beauté & la bonté de la contrée auec le bon air, noſtre logis eſt fort commode en ce qu'il contient, reſſembant * neantmoins, pluſtoſt une maiſon de Nobleſſe des champs, que non pas à un Monaſtere de freres Mineurs, ayant eſté contraincts de le baſtir de la ſorte, tant à cauſe de noſtre pauureté, que pour ſe fortifier en tout cas, || contre les Sauuages, s'ils vou- 165
loient nous offencer, ou voller nos ornemens.

Le corps de logis eſt au milieu de la court comme un donjon, puis les courtines & rampars faits de bois, auec quatre petits baſtions de meſme eſtoffe, aux quatre coins, esleuez enuiron de 11. ou 15. pieds de raiz de chauſſée, ſur leſquels nos Religieux ont dreſſé des petits iardins à fleurs & à ſallades, d'où ils peuuent aller à noſtre Chappelle baſtie de pierres, au deſſus de la maiſtreſſe porte du Conuent, enuironné d'un beau foſſé naturel, qui circuit aprés tout l'alentour de la maiſon & du iardin auec le verger, qui eſt d'aſſez

grande eſtenduë tout fermé de palliſſades de pieux.

Nous auons deuant la porte de noſtre Conuent une autre grande eſtendue de terre, qui nous a eſté donnée en eſchange par le ſieur Hebert pour d'autres terres que nous auions desfrichées proche de l'habitation. Elle s'eſtend en longueur depuis noſtre Conuent iuſqu'au lieu appellé la Gribane & la prairie, au delà d'icelle le long de la riuiere S. Charles. Et en largeur la longueur de quatre arpens ſans comprendre le iardin du P. Denis, contenant un arpent ou enuiron, deferté & labouré, clos & fermé de palliſſades de pieux, ſitué enuiron le milieu du chemin de noſtre Conuent, à l'habitation proche une fontaine.

La quantité de framboiziers qui ſont aux terres deuant noſtre Conuent, y attirent tant de tourterelles en la ſaiſon, que c'eſt un plaiſir d'y en voir des arbres
166 tout couuerts. Les chaſſeurs || de l'habitation y vont auſſi ſouuent giboyer & chaſſer, comme en un tres-bon endroit & où ils ont le canart & l'outarde & tout plein d'autre gibier, auec l'anguille, qui ne leur manque pas en la ſaiſon, dont les Sauuages nous faiſoient quelquefois part.

Si nos Religieux veulent aller de noſtre Conuent de Kebec, * ou ceux de Kebec venir chez nous, il y a à choiſir de chemin, par terre ou par eau, ſelon le temps & la ſaiſon, qui n'eſt pas une petite commodité, de laquelle les Sauuages ſe ſçauent auſſi ſeruir pour nous venir voir, & inſtruire auec nous du chemin du Paradis.

Tellement que tout bien pris & conſideré, tous les baſtimens de la nouuelle France, ne conſiſtoient (au

temps que i'y eſtois) qu'au petit fort, à la maiſon des marchands, à celle de la veſue d'Hebert, & à noſtre petit Conuent. Du depuis on en a commencé un pour les RR. PP. Jeſuites, & quelques autres baſtimens, pour d'autres familles, deſquelles ie ne me ſuis point informé, & ne parle que de ce dequoy ie ſuis aſſeuré, pour ne me point meſprendre.

Mais pour ce que beaucoup ont deſiré ſçauoir la propre ſituation du païs, le R. P. le Jeune a ſupputé de combien le Soleil ſe leuoit pluſtoſt ſur l'oriſon de Paris, que ſur celuy de Kebec, & a trouué, que c'eſtoit de 6. heures & un peu dauantage, c'eſt à dire qu'à Paris, on a le iour enuiron 6. heures & un quart pluſtoſt qu'à Kebec : ſi bien que quand un Dimanche nous contons 5. heures du matin, on n'eſt encor à Kebec,
qu'à 10. heures 3. quarts du Samedy au ſoir, & s'ils || 167
ont à Kebec 8. heures du matin, nous auons à Paris 2. heures & 1. quart aprés midy. On tient auſſi, que ce lieu de Kebec eſt par les 46. degrez & demy de latitude plus Sud que Paris, de prés de 2. degrez, & en meſme paralelle de la ville de la Rochelle, & nonobſtant ces approches du Soleil, qui deuroient auoir rendu Kebec plus chaud que Paris de ces 2. degrez, l'Hyuer y eſt neantmoins plus long & le païs plus froid, à cauſe de ſon aſſiette & de la diſpoſition du lieu, couuert par tout de bois & foreſts, de pluſieurs centaines de lieuës d'eſtenduës, & du coſté du Nord enuiron 5. ou 6. lieuës de nous, d'une grande chaiſne de Montagnes, d'où il vient un vent de Nor-oueſt qui nous fait preſque tranſir de froid quand il donne, car il n'y a froid plus cruel & inſupportable que celuy du vent, comme nous l'ex-

perimentons ſouuent, allans par la campagne auec nos pieds nuds, que i'ay eu gellés pluſieurs & diuerſes fois, & touſiours en voyageant & obeïſſant, car ces maladies là, ne s'aquierent point au coin du feu, ny enueloppé dans ſa couuerture.

Nous habitons auſſi les bords de 2. fleuues, dont l'un eſt eſtimé incomparablement plus grand qu'aucun qui ſoit en l'Europe, & l'autre eſt ſouuent glacé, & tout gelé, voyla (comme on dit) les vrayes cauſes & alimens du froid qui ſe pourront amender en decouurant terres & habitans le païs, car les bois qui engendrent les frimas & les gelées, diminuans, diminueront les froids, comme il ſe voit par experience en la maiſon de la dame Hebert, où les terres ſont pluſtoſt deſchargées de neiges & le froid moindre, qu'à
168 celles || de noſtre Conuent plus reſerrez dans les bois.

Quelques particuliers mal affectionnés ont eu fort bonne grace de dire, que les Religieux y ont bien peu aduancé pour le ſpirituel, ie voudrois bien voir qu'ils y euſſent plus faict pour le temporel, car au contraire que nous leurs ayons nuis, il nous deſplaiſoit aſſez de voir que toutes leurs plus grandes merueilles ſe ſont touſiours paſſées en parolles & promeſſes, & preſque point d'effect, iuſque là, que les anciennes ſocietez depuis plus de vingt années en ça qu'ils ont poſſedé le païs pour l'habiter & faire valoir, n'y ont pas enſemencé un ſeul arpent de terre. Il n'y a eu que nos Religieux pour eſprouuer la terre, & la ſeulle & unique famille Hebert qui y a faict trauailler, tellement que ſi on eut manqué une ſeule année d'y porter des viures de France tous les François de l'habitation euſſent pery

de faim, comme il penſa arriuer lorſque les Anglois s'en rendirent maiſtres, auquel temps ceux qui commandoient à Kebec, euſſent bien deſiré nous faire ſouffrir les premiers, & tirer ſi peu de bled d'Inde qui nous reſtoit de noſtre iardin, aprés en auoir faict de bonnes aumoſnes aux plus neceſſiteux, & voyla leur charité, qui nous vouloit faire porter la peine deüe à leur negligence & peu de ſoin.

Mais ſi nous voulons penetrer plus auant & voir de quel genre de deuotion ils ſe ſont portez à la conuerſion des Sauuages, nous trouuerons que nous n'auons eu aucun plus grand empechemens que de la part des François, car outre la mauuaiſe vie de pluſieurs, la pluſpart ne deſiroient pas en effect, qu'il s'y fit
aucune conuer- || ſion tant ils apprehendoient qu'elle 169
ne diminuat le trafique du caſtor, ſeul & unique but de leur voyage. O mon Dieu, le ſang me gelle quand ie r'entre * en moy-meſme, & conſidere qu'ils faiſoient plus d'eſtat d'un caſtor que du ſalut d'un peuple qui vous peut aymer.

Et l'indeuotion eſt arriuée iuſques là qu'une perſonne de condition (Catholique de profeſſion) intereſſée dans le party, nous dit, au P. Nicolas, & à moy, que ſi nous penſions rendre les Canadiens & Montagnais ſedentaires proches de nous, comme nous en auions le deſſein pour les pouuoir commodement inſtruire & maintenir dans noſtre creance, qu'ils les en chaſſeroient à coups de baſtons, & les feroient retirer au loin hors de toute cognoiſſance de leur traite, & voyla comme nous eſtions fauoriſez, & quel ſecours nous pouuions eſperer de perſonnes ſi peu ſentans le bien.

Il eſt pourtant neceſſaire, & toutes les autres nations Chreſtiennes qui ont ſubiugué des païs infidelles l'ont ainſi pratiqué, que les peuples que l'on veut inſtruire en la Loy de Dieu, ſoient reduits à viure enſemble en baſtiſſans des bourgs, villes & villages ſous de bons Chefs, autrement comment voudroient ils qu'on les rendit iamais Chreſtiens, les Religieux peuuent-ils touſiours courir auec eux Hyuer & Eſté, les bois & les montagnes, & quelques fois en des pays fort esloignez, chargez de leurs ornemens & petites
170 commoditez, ce ſeroit vouloir rendre || les Religieux autant Sauuages que les Sauuages meſmes, & s'ils ne pourroient iamais longtemps perſeuerer dans cette fatigue, ny les Sauuages deuenir gueres autres que touſiours barbares, les Religieux les venans à quitter, puis que les François meſmes, mieux inſtruits & esleuez dans l'Eſcole de la Foy, deuiennent Sauuages pour ſi peu qu'ils viuent auec les Sauuages, & perdent preſque la forme du Chreſtien, ſi cela eſt, comme il eſt vray ſemblable, pourquoy voudroit on que l'on haſardat imprudemment le ſaint Bapteſme à des perſonnes qu'on ſçait aſſeurement (eſtans errans comme ils ſont) qu'ils ne pourroient viure en Chreſtiens, l'experience nous la * fait voir en ce que la pluſpart des Sauuages que nos Freres ont baptiſez en Canada, & puis renuoyez hyuerner entre leurs parens pour y profiter, y ont au contraire preſque oublié la pratique du Chreſtien, & fuſſent deuenus derechef Sauuages ſans le ſoin que l'on a pris de les redreſſer: Et c'eſt pourquoy ie dis que l'on ne fera iamais grand profit, ſi on ne ſuit noſtre premier deſſein, qui eſt de les rendre

ſedentaires, & y entremesler parmy eux, des familles de bons & vertueux Catholiques, pour leur monſtrer la pratique & l'exemple des choſes qu'ils auront appriſes des Religieux, & qu'ils ont peine de conceuoir en leur eſprit, ſans ceſt exemple exercée des bons ſeculiers parmy la meſnagerie.

C'eſt donc à noſtre tres grand regret & || deſplaiſir, 171
que les choſes n'y ont pas ſi heureuſement auancées comme nos eſperances nous promettoient foiblement fondées ſur des colonies de bons & vertueux Catholiques que les Marchands y deuoient eſtablir, ſuiuant les promeſſes qu'ils en auoient fait au Roy en prenant le traité, & par ainſi les Peres Recollects ont fait beaucoup (n'eſtant point aſſiſté & au contraire contrarié) d'en auoir baptiſé pluſieurs, & diſpoſé un grand nombre qui ne demandent qu'un peu de ſecours, à faute duquel nous auons eſté contraints de differer le ſaint Bapteſme de beaucoup, & d'attendre l'aſſiſtance & faueur que Meſſieurs les nouueaux aſſociez nous font eſperer pour le maintenir & conferer auec fruict.

Les choſes ne ſe font pas trop tard quand elles ſe font bien. On tient que nos Peres des Indes, ont employé iuſques à treize ou quatorze années auant que d'auoir pû conuertir le Royaume de Voxu, & qu'on a eſté prés de 38. ans auant que de rien faire au pays du Breſil; c'eſt le Jardin de Dieu, duquel les fruicts meuriſſent en leur temps, quand ils ſont arrouſez de la benediction du Tres-Haut, que nous deuons attirer en nos ames par la patience & la perſeuerance, au bien encommencé.

172 || *Du Cap de Victoire, & comme nous nous acheminames au pays des Hurons. Du gouuernement des Sauuages allans en voyages. Comment ils cabanent & tirent du feu de deux petits baſtons, & des trauaux que nous ſouffrimes en chemin. Auec l'importunité des mouſquites & couſins.*

Chapitre VI.

Aprés auoir eſté rafraichis par quelques iours auec nos freres, & ioüy de leur douce conuerſation dans noſtre petit Conuent, nous montames auec les barques par le meſme fleuue S. Laurens pour la traite du Cap de Victoire, d'où il y a de Kebec enuiron cinquante lieuës. On nous ſepara dés l'entrée chacun dans une barque particuliere pour y contenir les Mattelots en leur deuoir & prendre ſoin des prieres qui ſe font ſoir & matin en tous les bords où les Catholiques dominent. Ie deſagreois aſſez au Capitaine de mon vaiſſeau dans ce ſoin, car eſtant de la pretenduë, il eut bien deſiré ou que nous euſſions aſſiſté à ſes Pſeaumes, ou que nous fuſſions deſcendus à la proue, & luy auoir le deſſus qui eſtoit deu à l'Egliſe, mais ie ne le
173 pû trouver bon & tiſmes * chacun ſa par- || tie à la poupe en paix, & ſans diſſention, car hors l'intereſt de la Religion, il eſtoit honneſte homme, accommodant & couſin du ſieur de Caen, lors noſtre Admiral.

Par tout le chemin nous eumes la recreation d'une tres-belle veuë, d'un beau païſage, & la conſolation d'un temps fort doux, où nous vimes les terres par

tout plattes, belles, unies, un peu ſablonneuſes neantmoins couuertes de tres-beaux bois, la riuiere fort poiſſonneuſe, & par tout grande, large & profonde plus qu'aucune de noſtre Europe.

Dans l'entretien de mes penſées, il m'arriuoit (d'un ſi bel obiect) de grands ſouhaits d'y voir des villes & villages baſtis, & où l'air & la chaſſe ſont egalement bonnes, mais ces penſées n'enfantoient en moy que des regrets de mon impuiſſance. Tous les ſoirs on poſoit l'anchre, & aux heures du iour que les vents nous eſtoient contraires on faiſoit alte, & pendant ce temps là on s'alloit promener ſur la greve, & dans les bois clairs & ouuerts, qui nous eſtoient d'une ſinguliere conſolation.

Nous paſſames aux trois riuieres que ie contemplay curieuſement pour eſtre un ſeiour fort agreable & charmant. Les François ont nommé ce lieu les trois riuieres, pour ce qu'il ſort des terres une aſſez belle riuiere, qui ſe vient deſcharger dans le grand fleuue de ſainct Laurens par trois principales embou-
cheures, cauſées par pluſieurs petites ‖ Isles qui ſe 174
rencontrent à l'entrée de ce fleuue, & puis nous trouuames le Lac S. Pierre qui contient enuiron ſix ou ſept lieuës de longueur & trois ou quatre de large par endroits, & prés de quatre braſſes de profondeur, duquel l'eau eſt preſque dormante & fort poiſſonneux, enuironné de petites collines, ruiſſeaux & petites riuieres qui s'y deſchargent & rendent le lieu agreable & plein d'Isles ou Isletes.

A l'iſſuë du Lac, nous entrames peu aprés au port du Cap de Victoire, & y poſames l'anchre le iour de la ſaincte Magdelene enuiron les ſix & ſept heures

du ſoir, où deſia s'eſtoient cabanez le long du riuage, grand nombre de Sauuages de diuerſes Nations pour la traite des caſtors auec les François. Cette contrée eſt tres-belle & autant plaiſante qu'aucune qui ſoit en tout le Canada, iuſques à la riuiere des prairies, d'où il y a d'icy enuiron douze lieuës, & de Kebec plus de ſoixante. On voit du port ſix ou ſept Isles toutes de front, couuertes de beaux arbres d'une egale hauteur, qui couurent le Lac S. Pierre & la riuiere des Ignierhonons (nation Hyroquoiſe) qui ſe deſcharge icy dans le grand fleuue, vis à vis du port, beau, large & fort ſpacieux.

La traite eſtant faite & les Hurons preſts à partir, nous les abordames en la compagnie du ſieur de Caen general de la flotte, lequel nous fit accepter chacun pour un canot moyennant quelque petit preſent de
175 haches, || couſteaux, & canons ou petits tuiaux de verre qu'on leur donna pour noſtre deſpence. Toute la difficulté fut de nous voir ſans armes qu'ils euſſent deſiré en nous pluſtoſt que toute autre choſe, pour guerroyer leurs ennemis, mais comme les eſpées & les mouſquets n'eſtoient pas de noſtre gibier, nous leur fiſmes dire par le Truchement que nos armes eſtoient ſpirituelles, auec leſquelles nous les inſtruirions & conſeruerions à l'encontre de leurs ennemis moyennant la grace de Dieu, & que s'ils vouloient croire nos conſeils, les Diables meſmes ne leur pourroient plus nuire: Cette reſponſe les contenta fort, & nous eurent dans une tres haute eſtime, tenans à faueur de nous auoir comme nous de les accompagner & de ſeruir en une ſi belle occaſion.

Le voyage de la France icy, nous auoit eſté bien penible, mais ſans comparaiſon celuy que nous allions entreprendre quoy que plus court, nous le deuoit eſtre beaucoup dauantage pour tant de peril* eminens qui vous auoiſinent en chemin, tous les iours de la mort. Nous inuoquames ſur nous la grace du S. Eſprit, l'aſſiſtance de la Vierge & des Saincts, puis nous primes congé des Chefs de la traite, & nous rendimes auec nos petits paquets dans les cabanes de nos Hurons tout preſts à partir & ſe mettre en campagne.

Or la raiſon pour laquelle il nous fallut neceſſairement ſeparer & nous mettre cha- || cun dans un ca- 176
not à part fut pour ce qu'ils ſont fort petits & qu'il n'y peut* à chacun que cinq ou ſix perſonnes auec les marchandiſes. Mes hommes eſtoient cinq en nombre & ie faiſois le ſixieſme, l'un ſeruoit de gouuerneur que i'auois derriere mon dos tellement prés de moy, qu'auec le bout de ſon grand auiron il m'attrapoit ſouuent le ſommet de la teſte que ie tenois baiſſée le plus que ie pouuois pour euiter ces rencontres, heureux qu'il ne me frappoit pas à deſſein. I'eſtois quaſi en ploton aſſis à coſté d'un nageur, puis deux autres nageurs eſtoient aſſis deuant moy à coſté l'un de l'autre, & le cinquieſme barbare tenoit le deuant du Nauire, qui dans l'occaſion ſe tenoit debout, les iambes au large & l'auiron en main pour euiter aux dangers de quelques perilleux paſſages, & en ceſt equipage nous fuſmes conduis iuſques dans leur pays, ſans plus reuoir nos Freres en chemin que les deux premieres ſoirées que par hazard nous cabanames auec le P. Ioſeph, mais pour le P. Nicolas ie ne le trouuay pour la pre-

miere fois, qu'à deux cens lieuës de Kebec, à la nation que nous appellons les Ebicerinys ou Sorciers, & les Hurons Squekaneronons.

Noſtre premier giſte fut à la riuiere des prairies, qui eſt à cinq lieuës au deſſous du Saut ſainct Louis, où nous trouuames deſià d'autres Sauuages cabanez, qui faiſoient feſtin d'un grand ours qu'ils auoient
177 pourſuivy & pris dans la riuiere comme il || penſoit ſe ſauuer aux Isles voiſines : Ces barbares faiſans bonne chere, ſe reſioüiſſoient honneſtement, chantoient tous enſemblement, puis alternatiuement, d'un chant ſi doux & agreable que i'en demeuray tout eſtonné & rauy d'admiration : de ſorte que depuis ie n'ay rien ouy de plus armonieux entr'eux ; car leur chant ordinaire eſt aſſez mal gracieux.

Nous cabanames aſſez proche d'eux & fiſmes chaudiere à la Huronne, mais pour ce coup ie ne pû encor manger de leur ſagamité, pour ce qu'elle me ſembloit trop fade & deſgouſtante. & me fallut ainſi coucher ſans ſouper, car ils auoient mangé en chemin tout le petit ſac de biſcuit que i'avois pris aux barques pour mon voyage, ſans s'informer s'il me feroit beſoin ou non, comme gens qui n'ont pas grand ſoucy du lendemain, & puis me voyant ſi deliberé & contant* dans ma miſere, ils croyoient que leur ſagamité me ſembleroit bonne à la fin du compte, & par ainſi qu'il n'y auoit pas grand danger de s'accommoder pour m'incommoder de mon biſcuit, duquel ils firent place nette le meſme iour de noſtre partement.

Noſtre lit fut la terre nuë dreſſé à l'enſeigne de la Lune, auec une pierre pour mon cheuet plus que n'a-

uoient les Sauuages, qui n'ont accouſtumé d'auoir la teſte plus haute que les pieds : noſtre cabane fut faite de deux rouleaux d'eſcorces poſées ſur quatre petites perches picquées en terre & accommodées || en pen- 178
chans au deſſus de nous. Le matin venu on fit chaudiere pour partir, mais ie m'abſtins encor de la ſagamité pour cette ſeconde fois, iuſques à la troiſieſme qu'eſtant deuenu fort foible & abbatu, ie commençay d'en manger un petit & de m'y accouſtumer en me faiſant violence.

Mais pour ce que la façon de faire des Sauvages & leur maniere de s'accommoder allans en voyage eſt preſque touſiours de meſme, ie vous diray ſuccinctement cy aprés leur methode, & comme ils s'y gouuernent, aprés que i'auray donné un petit mot d'auis à ceux qui ſont à faire de longs voyages auec eux, & ſe mettre ſous leur conduite plus aſſeurée dans le pays que celle des François, qui n'oſeroient encor d'eux-meſmes ſe haſarder par les bois & s'esloigner de l'habitation ſans guide.

Il ſe faut donc reſoudre dés le commencement à la patience & de ſouffrir beaucoup, pour ce qu'à toute heure les ſuiets s'en preſentent. Il ſe faut auſſi eſtudier à la douceur & monſtrer une face ioyeuſe & modeſtement contante, & chanter par fois des Hymnes, & Cantiques ſpirituels, tant pour ſa propre conſolation, le ſoulagement de ſes peines, que pour le contentement & edification de ces Sauuages, qui prennent un ſingulier plaiſir d'ouyr chanter les loüanges de noſtre Dieu pluſtoſt que des chanſons profanes, contre leſquelles ie leur ay veu quelquesfois monſtrer de

179 la repugnance. O bon || Jeſus, qui condamne les mauvais Chreſtiens chanteurs de chanſons diſſoluës & mondaines.

Sur tout ſi on a quelquefois de l'impatience, il la faut eſtouffer au dedans de ſoy-meſme ſans la faire paroiſtre au dehors, & n'eſtre point ſongear *, chagrin, turbulent, non plus qu'eſuenté, pour ce qu'ils meſpriſent fort ces mauuaiſes qualitez, en un bon eſprit, comme nous en un homme qui s'eſtime ſage.

Une ou deux bouteilles d'eau de vie ſeroient fort neceſſaires pour ſe fortifier le cœur en chemin, deſquelles il faudra faire part à ces Sauuages, auec un tel meſnage toutesfois qu'elles puiſſent durer iuſques à la fin du voyage, car on ſe ſent quelques fois ſi foible & abbatu du cœur, que faute de cette regale, on ſouffre de grandes debilitez & affadiſſemens d'eſtomach. Paſſant par les Nations qu'on trouue en chemin, il eſt fort à propos qu'on leur traite touſiours quelque petit morceau de poiſſon, ou viande, pour feſtiner au ſoir aprés le trauail, car pour ces petites courtoiſies & liberalitez, on reçoit ſouuent d'eux de beaucoup plus grandes : Ils vous nourriſſent au reſte du temps, ils portent vos pacquets & vos hardes, vous exemptent de nager, & vous ayment, reſpectent, & cheriſſent comme Capitaines & bons amys, & ſi dauanture vous tombez malades en chemin ils vous porteroient ſur
180 leurs eſpaules pluſtoſt que || vous abandonner, & auec tout cela on patit encore aſſez, c'eſt pourquoy on a beſoin de leur amitié & qu'ils vous ayent en quelque eſtime, ſi on y veut faire fruict & auoir du contentement auec eux.

Les dangers & perils qu'on rencontre en chemin ſont ſi grands & frequens qu'ils ne ſe peuuent preſque expliquer, car premierement en quatre-vingt ou cent ſauts qu'il y a de la riuiere des prairies aux Hurons, il y en a une quantité que l'on ne ſe haſarderoit iamais ſi la ſage conduite des Sauuages ne vous en donnoit l'aſſeurance. Il faut aduoüer que le marcher pieds nuds & ſans ſandales, comme i'ai fait par tout le voyage, allant & venant, à l'imitation de noſtre Seraphique Pere ſainct François, & des premiers Religieux de noſtre Sacré Ordre, qui ont parcouru toute la terre habitable en cet eſtat, m'eſtoit d'une grande peine, contraint d'ainſi faire à cauſe qu'eſtant ſur terre nous rencontrions ſouuent des rochers, des lieux fangeux, & des arbres tombez qu'il nous falloit à toute heure eniamber, & nous faire quelquesfois paſſage auec la teſte & les mains par les bois toffus, hailliers & broſſailles, ſans ſentier, ny chemin, mais ie ne ſçay ſi on pourroit ſouffrir une plus rude mortification que des mauuais vents de l'eſtomach que ſes ſalles gens rendent preſque continuellement dans leurs canots, qu'en guyſe de pots de chambre ils ſe ſeruoient
de leurs eſ- || cüelles à potage, ce qui ſeroit capable de 181
ſe deſgouter du tout de ſi deſagreables compagnies, ſi on ne ſe mortifioit pour l'amour d'un Dieu, & la gloire d'un Paradis qui merite choſe plus grande.

La piqueure des mouſquites couſins & moucherons deſquels il y a de trois ou quatre ſortes, comme ie diray à la fin de ce Chapitre, eſt un autre tourment ſi grand qu'il ſemble autant de petits Demons, deſquels ie penſay perdre la veuë, comme i'en fus offencé au

visage, aux iambes & aux mains, sans m'en pouuoir garantir pour diligence que i'y apportasse, c'est pourquoy estre chaussé, & auoir de bons gands, & un voile sur la face eut esté bien necessaire. S'il faisoit de la pluye ou des orages, nous ne pouuions nous en deffendre, ny le iour ny la nuict, car alors elle nous tomboit à plomb sur le dos, & nous couloit par dessous comme de petits torrens au panchant des montagnes, mais le pis est qu'elle nous ostoit le moyen de faire chaudiere & prendre nostre refection.

Comme apprentif la peine m'en estoit double, car ne sçachant encor la langue sinon fort peu de mots, ie ne pouuois qu'à peine declarer mes pensées & manifester mes necessitez: Dieu seul estoit celuy en qui ie me consolois, & à l'humanité de mes Sauuages qui se manifestoit assez dans la compassion qu'ils auoient de
182 || moy & à l'assistance qu'ils m'apportoient, mais ce qu'ils pouuoient estoit bien peu de chose, sinon leur bonne volonté qui me contentoit fort, & m'encourageoit à la patience, laquelle i'apprenois d'eux mieux qu'en Eschole du monde, de maniere que ie peu * dire auec verité que i'ay trouué plus de bien en eux que ie ne m'estois auparauant imaginé, ny moy, ny beaucoup d'autres: car vous diriez icy parlant d'un Sauuage que c'est parler d'une beste brutte, d'un loup rauissant, ou d'une personne sans esprit, sans raison & sans humanité, comme un tas de meschans coquins qu'on laisse impunement viure entre les Chrestiens, ce qui n'est point entre les Sauuages qui ont tous de l'humanité enuers ceux qui ne leur sont point ennemis, soient estrangers ou autres.

L'heure de fe cabaner venuë, mes Sauuages cherchoient une place propre pour y paffer la nuict, où aifement fe pût trouuer du bois fec à faire du feu, finon ils s'accommodoient où la neceffité les contraignoit, quelquesfois bien, & quelquesfois mal, felon les occurrences. Le lieu choifi on y portoit le canot, nos pacquets & tout ce qui eftoit de noftre equipage, puis tous fe mettoient en befongne & trauailloient à ce qui eftoit neceffaire pour le logement. Les uns alloient chercher du bois fec, & moy auec eux, les autres fept
ou huict per- || ches pour dreffer la cabane, & d'autres 183
prenoient le foin de batre le fuzil & mettre la chaudiere fur le feu, qu'ils attachoient en un bafton piqué en terre, pendant qu'un autre cherchoit deux pierres plattes pour concaffer le bled d'Inde fur une peau eftenduë contre terre, dequoy on faifoit la fagamité.

L'hoftellerie dreffée & les roulleaux d'efcorces eftendus fur la charpente, qui penchoit en voute, on ferroit les pacquets le long de la cabane contre les bois, & le canot en dehors, puis un chacun prenoit place le dos appuyé contre les facs & la marchandife à l'entour du feu qu'on eftendoit de long afin qu'un chacun y pût participer, & en prendre pour petuner tandis que la chaudiere bouïlloit.

La fagamité eftant cuite toufiours fort claire, on dreffoit à chacun fon potage dans les efcuelles d'efcorces que pour ce fuiet nous portions quant & nous * auec chacun une cuilliere de bois grande comme un petit plat, de laquelle on fe fert à manger cette meneftre foir & matin, qui font les deux fois feulement que l'on fait chaudiere par iour, fçauoir quand on eft ca-

bané au ſoir, & au matin auant partir. Si nous eſtions par trop preſſés de partir, on la faiſoit deux heures auant iour, que tout endormy on m'eſueilloit pour manger, ou ſeulement ſur le midy, ou bien on attendoit iuſqu'au ſoir, ſans rien manger de tout le iour.que cette ſeule fois.

184 || Lorſque nous nous rencontrions deux meſnages en un meſme giſte, ce qui arriuoit ſouuent, nous nous cabanions par enſemble, l'un faiſant un des coſtez de la cabane couuert de ſes eſcorces, & l'autre s'accommodoit de l'autre, & chacun faiſoit ſa chaudiere à part, puis tous enſemblement les mangions l'une aprés l'autre ſans aucun debat ny contention, car ils ont cela de bon qu'ils ne ſe font aucun reproche, & ne diſent point mon diſner eſt meilleur que le voſtre, vous eſtes trop grand train au prix de nous qui ſommes peu, car en toutes choſes ils s'accordent admirablement bien, & font leur petit feſtin comme les repas d'une trouppe de bons Religieux, où l'on n'entend qu'une voix de paix ou un ſilence religieux.

Pour moy qui n'auois pas encore le cœur bien fait à toutes ces ſauſſes, ie me contentois pour l'ordinaire de la ſagamité des deux qui m'agreoit dauantage, bien qu'à l'une & à l'autre il y eut touſiours des ſalletez & ordures à cauſe en partie qu'on ſe ſeruoit tous les iours de nouuelles pierres & aſſez mal nettes pour concaſſer le bled.

D'eſcumer le pot iamais il ne s'en parle non plus que de lauer la viande, ou le poiſſon, auant de le mettre au pot. Ils traiterent un morceau de venaiſon à la petite Nation, mais comment penſez vous qu'ils

le coupperent, ce fut de le tenir contre terre auec leurs
pieds ſalles, & à meſure qu'ils en couppoient quelque
pièce ils la iettoient dans la chaudiere ſans autre ſel
que le ſable qui y tenoit attaché. || Les eſcuelles deſ- 185
quelles nous nous ſeruions n'eſtoient iamais nettoyées
que du doigt qui eſſuyoit le reſte de la ſagamité, dont
aucunes ne pouvoient ſentir bien bon, qui ſeruoient
à tomber de l'eau dans leur Canot, & pour boire &
manger comme i'ay dit. I'ay admiré l'honneſteté de
leur action en tombant de l'eau ſur terre, car outre
qu'ils ſe retiroient à l'eſcart, ils s'acroupiſſoient auec
beaucoup de modeſtie à l'exemple des anciens hommes
d'Egypte, qui en faiſoient de meſme, plus ciuils &
honneſtes que les femmes des uns & des autres, qui
ſe tiennent debout en ſemblable néceſſité ſans ſe beau-
coup eſcarter.

Ils faiſoient par fois chaudiere de bled d'Inde non
concaſſé, & bien qu'il fut touſiours fort dur, pour la
difficulté qu'il y a de le faire cuire entier, il m'agreoit
dauantage au commencement, pour ce que ie le pre-
nois grain à grain, & par ainſi ie le mangeois nette-
ment & à loiſir en marchant & dans noſtre Canot. Aux
endroits de la riuiere & des lacs où ils penſoient auoir
du poiſſon, ils y laiſſoient traiſner aprés leur Canot,
une ligne à lain, de laquelle ils accommodoient de la
peau de grenouille eſcorchée, auec quoy ils prenoient
du poiſſon, qui ſeruoit à donner gouſt à la ſagamité,
mais quand le temps ne les preſſoit point trop, comme
lorſque nous deſcendimes pour la traicte, le ſoir ayans
cabané, une partie d'eux alloit tendre leurs rets dans
le fleuue ou és lacs auſquels ils faiſoient par fois de fort

bonnes priſes, comme de brochets, eſturgeons, poiſ-
186 ſons blancs & des car || pes, qui ne ſont neantmoins telles, ny ſi bonnes, ny ſi groſſes que les noſtres de deça, puis pluſieurs autres eſpeces de poiſſons qu'on ne cognoit point icy.

Le bled d'Inde que nous mangions en chemin, ils l'alloient querir de deux en deux iours au fond des bois & en des certains lieux eſcartez, où ils l'auoient caché en deſcendans, dans de petits ſacs d'eſcorces de bouleau, car autrement ce leur ſeroit trop de peine de porter touſiours quant & eux tout le bled ou les farines, qui leur ſont neceſſaire* pour leur voyage, & m'eſtonnois grandement comme ils pouuoient ſi bien remarquer tous les endroits où ils l'auoient caché ſans ſe meſprendre aucunement, bien qu'il fuſt ſouvent fort esloigné du chemin, & bien auant dans les bois, ſous quelques mottes ou enterré dans le ſable.

La maniere & l'inuention qu'ils auoient à tirer du feu, & laquelle eſt pratiquée par tous les peuples ſauuages & barbares, eſt telle & ſi admirable qu'elle ne ſe peut aſſez admirer, & loüer le diuin Autheur d'une telle merueille. Ils prenoient deux baſtons de bois de ſaulx, tillet ou d'autre eſpece, ſecs & legers, puis en accommodoient un, d'enuiron la longueur d'une coudée ou peu moins, & eſpais d'un doigt ou enuiron, & ayans ſur le bord de ſa largeur caué de la pointe d'un couſteau ou de la dent d'un caſtor, une bien petite foſſette, auec un petit cran à coſté, pour faire tomber à bas ſur quelque bout de meſche ou choſe propre à prendre feu, la poudre reduite en feu qui deuoit
187 tomber || du trou, ils mettoient la pointe d'un autre

bafton du mefme bois, gros comme le petit doigt ou peu moins, dans ce trou ainfi commencé, & eftans contre terre le genoüil fur le bout du bafton large, ils tournoient l'autre entre les deux mains fi foudainement & fi long-temps, que les deux bois eftans bien efchauffez, la poudre qui en fortoit à caufe de cette continuelle agitation fe conuertiffoit en feu, duquel ils allumoient un bout de leur corde feiche, qui conferue le feu comme meiche d'arquebufe : aprés auec un peu de menu bois fec, ils faifoient du feu pour faire chaudiere.

Mais il faut noter que tout bois n'eft pas propre à faire du feu, ains du particulier, & que nous pouuons rencontrer icy. Or quand ils auoient de la difficulté d'en tirer, ils demincoient dans ce trou un petit charbon, ou un peu de bois fec en poudre, qu'ils prenoient à quelque fouche : s'ils n'auoient un bafton large, comme i'ay dit, ils en prenoient deux ronds, & les lioient enfemble par les deux bouts, en la maniere d'une nauette de Teffier, & eftans couchez le genoüil deffus pour les tenir en eftat, mettoient entre deux la pointe d'un autre petit bafton du mefme bois, qu'ils tournoient par l'autre bout entre les deux mains comme ci-deffus.

Nos Montagnais, à ce qu'on dit, fe feruent d'une autre forte de fufil, qui n'eft neantmoins faict comme les noftres : ils ont pour mefche la peau de la cuiffe d'un Aigle auec du duuet qui prend feu aifement, ils battent deux pierres de mine enfemble comme nous faifons une pierre || à fuzil, auec un morceau de fer ou 188
d'acier : au lieu d'allumettes ils fe feruent d'un petit

morceau de tondre, c'eſt un bois pourry & bien ſeiché, qui brusle aiſement & inceſſamment iuſques à tant qu'il ſoit conſommé, ayant pris feu ils le mettent dans de l'eſcorce de cedre pulueriſée, & ſoufflant doucement cette écorce s'enflamme. Voilà comme ils font du feu.

Pour reuenir à noſtre voyage, nous ne faiſions chaudiere que deux fois le iour, qui eſtoit peu pour moy, en ce temps encor mal accouſtumé à ceſte maniere de viande, car i'en uſois à chaſque fois ſi peu que les deux repas ne meritoient pas le nom d'un bien petit, c'eſt pourquoy i'eſtois touſiours fort foible ſans auoir moyen de me fortifier, patiſſant plusque mes Sauuages, qui eſtoient accouſtumez à cette façon de viure, ioint que petunans aſſez ſouuent durant le iour, cela les conſoloit, les fortifioit & leur amortiſſoit aucunement la faim & non pas à moy, qui n'en ay iamais voulu uſer peur d'une habitude onereuſe, de laquelle on ne ſe fait pas quitte quand on veut, & ſçay des perſonnes extremement marries d'en auoir iamais uſé, pour ce qu'il nuyt plus icy pris en fumée qu'il ne profite à des perſonnes qui ont autre choſe à diſner, ou qui ne ſont point incommodées des humiditez du cerueau, car alors il deſeiche mediocrement pris, maſché, ou en fumée.

L'humanité de mon hoſte eſtoit remarquable, en ce que n'ayant pour toute couuerture & habillement,
189 qu'une peau d'ours aſſez petite, || encor m'en faiſoit il part de la moitié, la nuict quand il pleuuoit, ſans que ie l'en priaſſe, & meſme me diſpoſoit la place au ſoir où ie deuois repoſer la nuict, auec quelques petits

rameaux de cedre, ou à faute d'iceux ſa petite natte de ioncs, qu'il auoit accouſtumé de porter en de longs voyages: & compatiſſant à mes trauaux deſia aſſez grands, il m'exemptoit de nager & de tenir l'auiron, qui n'eſtoit pas me deſcharger d'une petite peine, outre le ſeruice qu'il me rendoit de porter mes pacquets par tous les Sauts, bien qu'il fuſt deſià aſſez chargé de ſes marchandiſes, & à ſon tour du Canot qu'il portoit ſur ſon eſpaule, parmy de ſi faſcheux & penibles chemins, où il luy falloit faire diuers voyages.

Un iour ayant pris le deuant comme eſtoit ma couſtume pendant que mes Sauuages deſchargeoient le Canot & portoient les marchandiſes au-delà des Sauts, ie me trouuay à l'improuiſte eſgaré, en une grande eſtenduë de terre tremblante ſous mes pieds, proche d'un lac, que nous deuions paſſer: eſtonné de ceſte nouueauté, ie m'en retiray fort doucement & à petits pas, ſur un rocher qui eſtoit là auprés, peur de plus grand inconuenient, car il n'y auoit point là lieu de ſeureté pour moy. Il y a pluſieurs Autheurs, qui aſſeurent qu'il y a des Isles qui flottent ſur les eaux, & meſme Herodote faict mention d'une ſemblable, ſituée prés la ville Botis, non loing du Nil, mais on s'en peut donner de garde, comme de celle-cy, car comme elles ne ſont pas tout à faict deſtachées de la || terre ferme, ſinon quelqu'unes, au premier pas on 190
s'en peut tirer & ſe mettre en chemin aſſeuré.

Nous rencontrions auſſi par fois de furieux bourbiers, deſquels nous receuions de grandes incommoditez & des peines nompareilles d'en pouuoir ſortir, que les iambes toutes embourbées, comme il ar-

riua à un certain François, lequel s'il n'euſt eu les iambes eſcarquillées au large eut enfoncé iuſques aux oreilles, comme il enfonça iuſques aux reins. On a auſſi bien de la peine de ſe faire paſſage auec la teſte & les mains parmy les bois touffus, où il s'y en rencontre auſſi grand nombre de pourris & tombez les uns ſur les autres, qu'il faut eniamber & monter par deſſus, ſans craindre la ſuitte & l'importunité d'un nombre ſans nombre de mouſquites & couſins, qui vous font une continuelle & tres cruelle guerre, pire que celle des loups, qui ſe contentent de la premiere brebis, & non ces animaux de la premiere piqueure.

Ie ſuis auſſi comme aſſeuré que ſans l'eſtamine, qui me couuroit la face & le viſage, que i'eſtois pour en perdre la veüe, comme i'en fus playé par toutes les parties deſcouuertes ſans y auoir pû apporter de remede non plus que pluſieurs François, qui en deuindrent aueugles pour pluſieurs iours, tant eſt peſtiferé & veneneuſe la piqueure de ces petits demons, à qui n'a encor pris l'air du païs.

Ces beſtioles ne paroiſſent neantmoins pas tou-
191 ſiours, mais au temps le plus chaud, & lors || qu'il ne
faict point de vent, autrement qui en pourroit iamais
ſouffrir l'importunité & les morſures malignes, qui
rendent les perſonnes ſemblables à des lepreux, laids
& hideux à ceux qui les regardent. Ie ne ſçay; car
pour moy ie confeſſe, que c'eſt le plus rude martyre
que i'ai ſouffert dans le païs, la faim & la ſoif, la laſſitude & la fievre, ne ſont rien en comparaiſon. Ces
petites beſtes ne vous font pas ſeulement la guerre

pendant le iour, mais mesme la nuict elles se iettent dans vos yeux, elles entrent dans vostre bouche, passent par dessous vos habits, & perce* mesme l'estoffe qui ioinct vostre chair, de leur long esguillon, le bruit vous en est aussi fort inportun, car il desrobe souuent vostre attention, vous empesche de prier Dieu, de lire, d'escrire & de faire vos exercices auec quelque repos, se fourrent partout, & principallement dans les chambres, où le vent ne domine point, c'est ce qui nous obligeoit d'y brusler souuent de l'encens, la fumée duquel les faisoit rassoir, & puis reuenoient de plus bel qu'auparauant.

Il y en a de trois ou quatre sortes, dont les uns s'appellent en Montagnais sentimeou, en Huron tachiey ou teschey, & en François cousins, ce sont ceux qui ont ces longs esguillons tres deliez & menus. Il y en a encore d'une autre espece au païs de nos Montagnais, que ie n'ay point veu chez nos Hurons, ny par toutes leurs contrées, si petites, qu'à peine les peut-on voir, mais importunent & mordent comme petits diablotins, qui est le nom propre que leur donnent les Montagnais, à sçauoir mani- || touchis; les Fran- 192
çois mouches-quilles ou mouchequites, qui ne viennent que vers le mois d'Aoust, & n'ont pas longue durée.

Au païs des Hurons, à cause qu'il est descouuert & habité, il y a peu de ces cousins, sinon aux forests & lieux où les vents ne dominent point, pendant les grandes chaleurs de l'Esté, car en autre saison il ne s'en voit nulle part, non pas mesme dans les sapiniers, c'est pourquoy ne les craignez point.

Suitte de noſtre voyage aux Hurons. De la nation des Ebicerinys. De celle de bois & des cheueux releuez. Comme ils chantent les malades, & de la maniere que les femmes ſe gouuernent ayant leur mois.

Chapitre VII.

Nous paſſames par pluſieurs nations Sauuages, mais nous y arreſtames aſſez peu à chacune, aux unes une nuict, & aux autres quelques heures ſeulement, pour touſiours aduancer chemin, ſinon aux Ebicerinys & Sorciers, où nous ſeiournames deux iours entiers, tant pour nous repoſer de la fatigue du chemin, que pour traicter auec eux de la marchandiſe de nos Hurons, pour de leurs pelleteries.

La rencontre que nous fiſmes icy du P. Nicolas,
193 pour eſtre la premiere depuis noſtre par || tement de Kebec, nous obligea puiſſamment de nous entrecareſſer & nous reſioüir en noſtre Seigneur de ceſte heureuſe entreueuë, laquelle fut ſuiuie d'un feſtin que ce bon Pere ordonna à la façon du païs, qui me ſembla excellent au delà de toute la bonne chere, que i'ay iamais faict en noſtre Europe, mais pour ce que la merueille ne s'eſt pas portée iuſques dans un tel excés, que ie doiue apprehender de le dire; figurez vous quels pouuoient eſtre les mets de ce feſtin, un peu de poiſſon blanc, auec des citrouïlles du païs, le tout cuit enſemblement en de l'eau pure, ſans autre ſauſſe que du bon appetit, qui ne pouuoit manquer à un homme,

qui auoit tres-mal fouppé & encor plus mal couché, mouïllé deffus & deffous d'un grand orage, qui nous auoit duré toute la nuict. Pour de la boiffon il ne s'en parle point que de la belle eau claire du Lac, qui eftoit là deuant noftre cabane, non plus que de linge, de pain & de fel, qui ne leur font point en ufage, ny beaucoup d'autres chofes que noftre Europe nous fournit abondamment.

Les François appellent ordinairement les Ebicerinys le peuple forcier, non qu'ils le foient tous, mais pour ce que c'eft une nation, qui faict particuliere profeffion de confulter le diable en leur neceffité. Lorfqu'ils le veulent communiquer & apprendre quelque chofe de luy, c'eft ordinairement dans une petite tour d'efcorces, qu'ils dreffent à l'efcart dans les bois, ou au beau milieu de leurs cabanes, & là eftans enfermez, ils inuoquent leur demon & || reçoiuent fes oracles 194
plus fouuent faux que vrays. Il y en a beaucoup qui feignent luy parler, & auoir fa communication, pour eftre eftimez Pirotois & Magiciens, qui ne luy parlent pas pour tout, * & ne predifent que bourdes & menfonges, car le diable, pour fe faire plus eftimer, fe faict rechercher, & ne fe familiarife point à tous.

Ces Sorciers font fort couftumiers de donner des forts, & caufer de certaines maladies, à ceux contre lefquels ils ont quelque hayne, qui ne fe peuuent guerir que par d'autres forts & remedes extraordinaires, dont il y en a du corps defquels ils font fortir des grands ferpens & des longs boyaux, & quelquefois feulement à demy, puis rentrent, qui font toutes chofes diaboliques & inuentées par art magique, à

cela prés, & excepté la communication qu'ils ont auec les demons, ie les trouuois aſſez bonnes gens, fort humains & courtois en leur conuerſation, & d'un eſprit capable de quelque choſe de bon, s'ils eſtoient cultiuez & inſtruicts en la loy de Dieu.

Pour leurs habits & leur cheuelure, ils les portent à la mode des Algoumequins courans, mais ie me ſuis fort eſtonné de voir des hommes entr'eux, porter en teſte un petit capuce rond, comme celuy d'un Chanoine, faict de petites lanieres de fourrures, larges d'un trauers de doigts, proprement aſſemblez & couſus iuſques au bas du col, puis eſparpillées à l'entour des eſpaules, qui leur battoient enuiron un pied de
195 long en guiſe || d'un petit camaïl : ie ne ſçay qui leur en a donné l'inuention ny ſur quel modelle ils les ont pris, car auant noſtre arriuée aux Hurons, ils en portoient des-ià & puis les noſtres ſont plus profonds & quarrez, tant y a qu'ils eſtoient fort bien faicts.

Auec ce petit capuce qui ne leur ſert qu'en hyuer & pour de longs voyages, quelques uns s'accommodent encores de certaines manches de caſtors qui leur prennent par derriere les eſpaules attachez d'une petite cordelette, & des bas de chauſſes attachez à leur ceinture qui leur ſeruent contre le grand froid du Nord qui eſt tel qu'on n'en pourroit ſupporter les atteintes ſans ſes deffences deſquelles ils ſe ſeruent quand ils voyagent.

Quelques uns portent des bonnets de chanure & d'eſcorce du bois ati fort bien tiſſus ou ils faconnent deux manieres de cornes au deſſus qu'ils croyent leur donner bonne grace : car plus les choſes ſont deſgui-

sées plus ils les estiment riches & belles, c'est ce qui a donné suiect à nos Marchands François de bigarer les capots qu'ils leur traictent de diuerses couleurs, de houlpes & de faulx passemens.

On dit que les Arrabes ont quelque chose d'approchans de nos Sorciers tant en leur vie que en leurs vestemens, en leur vie en ce qu'ils sont presque tous errants, & en leurs vestemens en ce qu'ils n'ont presque aucune conformité & s'accommodent chacun selon que la pauureté leur permet, l'un est || tout nud & 196
l'autre un peu couuert. Quelques Arrabes portent des Turbans, quelques autres des capuces qui les fait sembler des masques tant ils sont mal faicts & grotesquement accommodez.

Il y a une certaine Nation entre eux lesquels on appelle Arrabes à barrette, non qu'ils en portent tous, mais les chefs seulement. Ce nom leur est venu de ce qu'un de nos Religieux ayant par megarde perdu sa calotte vers le fleuue Jourdain un Arrabe l'ayant ramassée la porta à son Capitaine disant qu'elle venoit d'un franc (s'ls* appellent indifferemment fanc* toutes les nations Chrestiennes, François, Espagnols, Italiens & autres qui ne sont point nays suiets & esclaues du grand Turc). Ce Capitaine fit estat de cette calotte & s'en seruit une année entiere, aprés quoy il la rendit au Gardien de nostre Conuent de Jerusalem, mais à la charge de luy en rendre une neuue, & tous les ans retourne porter sa barette pour en rauoir une autre, laquelle coustume a tellement preualu qu'on n'oseroit luy auoir refusé, le bonheur est qu'il n'y a que le Chef à contenter, car ceux de sa troupe portent de hauts

bonnets pointus ou piramidales & non ronds & cornus comme ceux de nos Bisseriniens.

Dans ce village des Ebicerinys, ie perdis tous les memoires que i'auois dressés, des païs & chemins que i'auois obserués depuis nostre embarquement de Dieppe, & ne m'en apperceus qu'à la rencontre de deux Canots sauuages, de la nation de bois, nation
197 fort || esloignée & auant dans les terres vers la mer du Su, à mon aduis, ils sont dependans des cheueux releuez & comme une mesme nation, aussi sont ils nuds entre les hommes, comme l'enfant sortant du ventre de sa mere, dequoy mes Hurons sembloient auoir horreur, bien qu'ils ne fussent gueres plus honnestes eux mesmes, car dans nostre Canot ils ne faisoient non plus difficulté de se tenir nuds, & pour chose que ie leur en die, ils me respondoient, que c'estoit pour leur commodité, & pour n'estre embarassés de rien en nageant non pas mesme de leur brayer.

Ces gens de bois, auoient à leur col de petites fraizes de plumes blanches, & leurs cheueux accommodez de mesme parure. Leur visage estoit peint par tout de diuerses couleurs en huyle fort ioliuement, les uns l'auoient d'un costé tout vert & de l'autre rouge, autres sembloient auoir tout le visage couuert de passemens naturels parfaictement bien faicts, & autres tout autrement, car chacun a liberté de s'accommoder comme il veut, & de suiure la mode aussi folle & de moindre coutange que celle d'icy. Mes Hurons se fardoient aussi le iour qu'ils deuoient arriver en quelque nation, mais ils y estoient un peu grossiers, & n'auoient pas

cefte gentilleffe ny l'inuention de plufieurs petites ioliuetez qu'auoient ces gens de bois.

Le lendemain aprés midy nous trouvafmes un village d'Algoumequins, auquel nous || repofames enui- 198
ron trois heures, pendant lequel temps, il fe fift une chanterie de malade dans une cabane, auec tant de bruit de la voix, du fon des tortues & du frappement de certains baftons, que ie ne fçauois qu'en iuger, car i'eftois encore nouueau dans le païs. A la fin ie fus curieux de m'approcher & voir par la fente de la cabane que ce pouuoit eftre, là où ie vis (ainfi que i'ay veu du depuis par plufieurs fois aux Hurons, pour femblables occafions) dix ou douze hommes, my partis en deux bandes, affis contre terre & arrangez des deux coftez de la cabane & deuant chacune bande eftoit une longue perche platte, large de trois ou quatre doigts, couchée de long fur la terre à leurs pieds fur lefquelles* ils frappoient continuellement auec chacun un bafton en main, à la cadence du fon des tortues & des chanfons, qu'ils entonnoient & pourfuiuoient alternatiuement, d'un ton le plus haut qu'ils pouuoient, penfans par là, d'autant pluftoft obtenir ce qu'ils defiroient, que plus ils feroient de bruit.

Loki ou Medecin eftoit au haut-bout auec fa grande tortue en main, qui battoit la mefure, & commençoit les chanfons que les autres pourfuivoient à pleine tefte, mais auec tant d'ardeur qu'il fembloit qu'ils deuffent s'efgorger, fuoient de peine & eftouffoient de chaleur. Pendant ce fabbat, cette harmonie de demons, deux femmes tenoient un petit garçon, pleurant couché tout nud le ventre en haut fur la || terre, vis à vis de 199

Loki, lequel de temps en temps, à quatre pattes s'approchoit de l'enfant auec des cris & hurlemens comme d'un furieux taureau, puis le souffloit au ventre, & aprés estant retourné à sa place, recommençoient leur tintamarre & chariuari, qui finit par un festin, qui se disposoit pendant la ceremonie au bout de la cabane: de sçauoir que deuint l'enfant, & s'il fut guery ou non, si on y adiousta encore quelque autre façon de faire, ie n'en ay rien sçeu du depuis, pour ce qu'il nous fallut partir incontinent aprés auoir repeu, traicté & un peu reposé.

De cette nation, nous allames cabaner en un village d'Andatahouats, que nous disons cheueux ou poils leué, qui s'estoient venus camper proche la mer douce, à dessein de traicter auec les Hurons & autres qui retournoient de la traicte de Kebec, & fusmes deux iours à negotier auec eux, pendant lesquels ie fus visiter la plufpart de leurs cabanes, pour apprendre leur façon de faire, & qu'elle estoit leur humeur, mais ie les trouuay un peu trop serieux, & assez peu courtois, comme gens qui ne demandoient qu'à bien vendre & d'acheter à bon prix.

Ils auoient leurs cheueux parfaictement bien releuez, peignez & agencez sur le front, plus droits que ne souloient autrefois porter nos Courtisans, cela leur donnoit assez bonne grace auec le reste de leur Matachias, mais la nudité entiere de leurs corps, de laquelle ils n'ont
200 || ny honte ny vergongne, m'estoit d'un grand desplaisir, qui m'empechoit de les voir librement. Neantmoins ils ont telle habitude à cela, que les femmes & filles traictent & demeurent parmy

eux, auec la mesme liberté que s'ils estoient vestus, sans que l'on puisse appercevoir, que cela fasse de mauuais effects sur elles.

Ie vis la mesme nuict une quantité de Sauuages pescher l'anguille à la clarté du feu, en un coin du grand Lac, duquel ils tiroient à chaque coup un de ces longs poissons, qui emplirent à la fin leur canot, c'estoit une façon de pescher que ie n'auois encore point veuë, & laquelle neantmoins est fort pratiquée par nos Montagnais, depuis la my-Aoust iusques à la Toussaincts, comme celle des loups marins en May & Juin, à sept lieuës de Kebec.

Les Sauuages & Sauuagesses du Bresil & de tous les païs circonuoisins ne se seruent non plus de vestemens que nos Cheueux releuez & demeurent nuds, hommes & femmes comme les enfans sortans du ventre de leur mere. Mais les femmes & filles des Cheueux releuez plus honnestes & vergongneuses, ont un petit cuir à peu près grand comme une seruiette, duquel elles se couurent les reins iusques au milieu des cuisses & tout le reste du corps est descouuert, à la façon de nos Huronnes.

Il y a un grand peuple en cette nation & || la plus- 201
part des hommes sont grands guerriers, chasseurs, & pescheurs. Ie vis là beaucoup de ieunes femmes qui faisoient des nattes de ioncs grandement bien tissuës & embellies de diuerses couleurs, qu'elles traittoient aprés pour d'autres marchandises à des barbares de diuerses nations qui abordoient en leur bourgade. Ils sont errants, sinon quelqu'uns d'entr'eux qui bastissent des villages au milieu des bois, pour la commo-

dité qu'ils trouuent d'y baſtir & les fortifier, & tous enſemble ſont la guerre à une autre nation nommée Aſſiſtagueronon, qui veut dire gens feu : car en langue Huronne Aſſiſta ſignifie de feu & Eronon ſignifie Nation. Ils ſont esloignez d'eux à ce qu'on tient, de neuf ou dix iournées de Canots, qui font enuiron deux cens lieuës & plus de chemin : ils vont par trouppes en pluſieurs regions & contrées, esloignées de plus de cinq cens lieuës, comme il eſt ayſé à coniecturer en ce qu'on en a veu quelquesfois à la traite de Kebec, & puis de là ſe tranſporter par les Nations iuſques au delà de celles des Puants, qui fait d'un lieu à l'autre plus de cinq cens lieuës de pays, où ils trafiquent de leurs marchandiſes, & en changent pour des pelleteries, peintures, pourceleines, & autres fatras deſquels ils ſont fort curieux pour s'accommoder.

En general le pays des Algoumequins deſquels ils ſont alliez & font partie quand à l'eſtenduë tirant de
202 l'Orient à l'Occident, || au rapport du ſieur de Champlain, contient prés de 450. lieuës de longueur & deux cens par endroits de largeur du Midy au Septentrion, ſous la hauteur de quarante & un degré de latitude, iuſques à quarante huict & 49.

Cette terre eſt comme une Isle que la grande riuiere de ſainct Laurens enceint, paſſant par pluſieurs Lacs de grandes eſtenduës, ſur le riuage deſquels habitent pluſieurs Nations, parlans diuers langages, aucuns ont leur demeure arreſtée, & autres non. Entre leſquels on en remarque quelqu'unes qui ſe percent les narines auſquelles ils pendent des patinotres bleuës, qui peuuent eſtre pierreries, & d'autres qui

ſe decouppent le corps par rayes & compartimens, où ils appliquent du charbon & autres couleurs qui leur demeurent pour touſiours.

Les femmes de toutes ces Nations viuent fort bien auec leurs maris, & particulierement celles des Cheueux releuez, leſquelles ont cette couſtume entr'elles, qu'ayans leur mois, elles ſe ſeparent d'auec leurs maris & les filles d'auec leurs peres & meres, & autres parens, & ſe retirent en de certaines petites cabanes ou huttes qu'on leur accommode en ce lieu eſcarté & eſloigné de leur village, où elles ſeiournent & demeurent ſeules tout le temps de ces incommoditez, ſans auoir aucune compagnie d'hommes, leſquels leur portent de viures, & ce qui leur eſt neceſſaire iuſques à leur retour,
ſi elles meſmes || n'en portent ſuffiſamment pour leur 203
prouiſion neceſſaire, comme elles font ordinairement, ou de leurs compagnes.

Entre les Hurons & autres peuples ſedentaires, les femmes ny les filles ne ſortent point de leur maiſon ou village pour ſemblables incommoditez; mais elles font leur manger en de petits pots à part pendant ce temps là, & ne permettent à perſonne d'en manger, ny de prendre ſes repas auec elles : de ſorte qu'elles ſemblent imiter les Juifues, leſquelles s'eſtimoient immondes pendant le temps de leurs fleurs. Ie n'ay pû apprendre d'où leur eſtoit venuë cette couſtume de ſe ſeparer ainſi, quoy que ie l'eſtime pleine d'honneſteté, & louable en ce que elles meſmes nous en aduertiſſoient (auec un peu de honte pourtant) peur que mangeaſſions de leur meneſtre qu'elles croyoient nous deuoir cauſer de l'incommodité, au contraire de

celles d'icy qui n'en ſont pas plus nettes, & s'en taiſent neantmoins. O pauvreté, miſère & infirmité du corps humain, que tu es ſuiet à de maux & incommoditez, plus que les animaux de la terre meſme, & cependant il n'y a pas moyen de l'humilier, & luy faire ſentir la baſſeſſe & le meſpris, que merite une carcaſſe infecte, que * veut eſtre venerée comme une Deeſſe par les fols amoureux de ce temps.

---

204 || *De noſtre arriuée au pays des Hurons. Comme une multitude de Sauuages me vindrent au deuant, & la façon que ie fus receu, traicté & gouuerné en la cabane de mon Sauuage.*

Chapitre VIII.

Puis qu'auec l'aſſiſtance de noſtre Dieu auquel ie rend graces infinies, nous ſommes arriuez ſi prés du pays de nos Hurons, il eſt doreſnauant temps que ie commence à en traiter plus amplement, & de la façon de faire de ſes habitans, non à la maniere de certaines perſonnes, leſquelles deſcriuans leurs hiſtoires, ne diſent ordinairement que les choſes principales, & les enrichiſſent encore tellement, que quand on en vient à l'experience, on n'y voit plus la face de l'Autheur: car i'eſcris non ſeulement les choſes principales, comme elles ſe ſont paſſées, mais auſſi les moindres & plus petites, auec la meſme naifueté & ſimplicité que i'ay accouſtumé.

C'eſt pourquoy ie prie le Lecteur d'auoir pour

agreable ma maniere de proceder, & d'excuſer ſi pour mieux faire comprendre l'humeur de nos Sauuages, i'ay eſté contraint d'inſerer icy pluſieurs choſes qui ſembleront inciuiles & extrauagantes, d'autant que l'on || ne peut pas donner une entiere cognoiſſance 205
d'un pays eſtranger, ny ce qui eſt de ſon gouuernement, qu'en faiſant voir auec le bien, le mal & l'imperfection qui s'y retrouue: autrement il ne m'euſt fallu deſcrire les mœurs des Sauuages, s'il ne s'y trouuoit rien de Sauuage, mais des mœurs polies & ciuiles, comme les peuples qui ſont cultiuez par la Religion & pieté, ou par des Magiſtrats & Sages, qui par leurs bonnes loix euſſent donné quelque forme aux mœurs ſi difformes de ces peuples barbares, dans leſquels on void bien peu reluire la lumiere de la raiſon, & la pureté d'une nature eſpurée.

Deux iours auant noſtre arriuée aux Hurons, nous trouuaſmes la mer douce, ſur laquelle ayans trauerſé d'Isle en Isle, & pris terre au pays tant deſiré par un iour de dimanche feſte ſainct Bernard, enuiron midy, que le ſoleil donnoit à plomb: Ie me proſterné deuant Dieu, & baiſé la terre en laquelle ce Souuerain Monarque m'auoit amené pour annoncer ſa parole & ſes merueilles à un peuple qui ne le cognoiſſoit point, & le prié de m'aſſiſter de ſes graces, & d'eſtre par tout mon guyde pour faire toutes choſes ſelon ſes diuines volontez, & au ſalut de ce peuple; puis mes Sauuages ayans ſerré leur canot dans un bois qui eſtoit là auprés, me chargerent de mes hardes & pacquets qu'ils auoient touſiours auparauant portez par les Sauts, car la longue diſtance qu'il y auoit de là au

206 bourg, & la quantité de leurs marchan- || diſes deſquelles ils eſtoient plus que ſuffiſamment chargez, ne leur pû permettre de faire dauantage pour moy, dans cette occaſion.

Ie portay donc mon pacquet & mes hardes, non ſans une tres-grande peine, tant pour la peſanteur, l'exceſſiue chaleur qu'il faiſoit, que pour une foibleſſe & debilité grande que ie reſſentois en tous mes membres depuis un long temps, ioint que pour m'auoir fait prendre le deuant, comme ils auoient accouſtumé (à cauſe que ie ne pouuois les ſuiure qu'à toute peine) ie me perdis du chemin & me trouuay un long temps ſeul egaré dans les bois & par les campagnes, ſans ſçauoir où i'allois, car les chemins ſont ſi peu battus en ces pays-là qu'on les perds* ayſement ſi on n'y prend garde, de prez. A la fin aprés auoir bien marché & trauerſé pays, Dieu me fit la grace de me trouuer un petit ſentier que ie ſuiuy quelque temps, aprés quoy ie rencontray deux femmes Huronnes proche d'un chemin croiſé, leſquelles s'arreſterent tout court pour me contempler: de me parler elles ne pouuoient, ny moy leur demander lequel des deux chemins ie deuois prendre pour aller au bourg que ie pretendois, car ie n'en ſçauois pas meſme le nom, ny de quel coſté eſtoient allez mes gens, de quoy elles me teſmoignoient de la compaſſion par leur ſoupir ordinaire, & hon, & hon. Enfin inſpiré de Dieu ie pris à main gauche du coſté de

207 la mer douce, eſperant || d'y rencontrer, ſinon mes hommes ou mon village, du moins quelques peſcheurs pour me donner adreſſe.

Au bout de quelque temps comme i'allois d'un pas affez vifte ie fus apperceu de mes Sauuages qui m'attendoient bien en peine que i'eftois deuenu, affis à l'ombre fous un arbre un peu à cofté du chemin dans une belle grande prairie, ma veuë les confola fort, comme leur rencontre me refioüit grandement, car ie faifois defia eftat de coucher feul dans la campagne, & de viure de feüilles & de racines, comme les anciens Hermites, en attendant l'affiftance de Dieu, duquel i'efperois eftre conferué de la main des Hiroquois qui couroient pour lors les frontieres, car ils m'euffent enuoyé en l'autre monde par le feu & les tourments, & m'euffent mangé au lieu des vers, comme ils font leurs ennemis.

Ie m'approchay donc de mes gens, lefquels m'ayans fait feoir auprés d'eux, me donnerent des cannes de bled d'Inde à fuccer pour me fortifier & me faire reprendre haleine; ie pris garde comme ils en ufoient, car cela m'eftoit un peu nouueau, & les trouuay d'un affez bon fuc, puis ayant repofé quelques * temps & repris nouuelle force, nous pourfuiuifmes noftre chemin iufques à un petit hameau, où les habitans nous donnerent des prunes rouges reffemblans à nos damas violets, mais fi rudes & afpres au gouft que ie n'en peu manger du tout, en lieu ie cueillay un plein plat de fezolles dans leur defert, qui nous feruirent pour un fecond feftin dans || noftre cabane, l'efcorce 208
en eftoit defia bien dure, mais la fauce en fut encore plus maigre, car il n'y eut, ny fel, ny huile, ni graiffe, plus douce neantmoins que le fiel, & le vinaigre, du fils de Dieu en la Croix.

Le Soleil commençoit defia à quitter noftre orifon & nous priuer de fa lumiere, lorfque nous partifmes de ce petit hameau, une partie de nos hommes fe feparerent aprés leur auoir fait la courtoifie de quelques fers à flefches, puis mon Sauuage & moy auec un autre tinfmes le chemin de Tequeunoikuaye, autrement nommé Quieuindohian, par quelques François la Rochelle, & par nous la ville de fainct Gabriel, pour eftre la premiere ville du pays dans laquelle ie fois entré, elle eft auffi la principale, & comme la gardienne & le rempart de toutes celles de la Nation des Ours, & où fe decident ordinairement les affaires de plus grande importance. Ce lieu eft affez bien fortifié à leur mode, & peut contenir enuiron deux ou trois cens mefnages, en trente ou quarante cabanes qu'il y a. A l'approche de ce bourg un grand nombre de Sauuages de tous aages, fortirent au devant de nous auec une acclamation,& un bruit populaire fi grand, que i'en auois les oreilles toutes eftourdies, & fus ainfi conduit iufques dans noftre cabane, où la preffe y eftoit defia
209 fi grande que ie fus contraint || de gaigner le haut de l'eftablie pour me liberer & faire quitte de leur empefchement.

Le pere & la mere de mon Sauuage me firent un fort bon accueil à leur mode, & par des careffes extraordinaires me tefmoignerent l'aife & le contentement qu'ils auoient de ma venuë, & me traiterent auec la mefme douceur & amitié de leurs propres enfans, me donnant tout fuiet de loüer Dieu en leur humanité & bienueillance. Ils prirent auffi foin de mes petites hardes afin que rien ne s'en perdit, &

m'aduertirent de me donner garde des larrons & trompeurs, particulierement des Quieunontateronons qui ſont les plus ruſez de tous, & en effet ils me careſſoient fort pour m'attraper par des inuentions qui feroient leçon à celles des fins coupeurs de bources d'icy.

C'eſt une choſe digne de conſideration & bien admirable que les Sauuages n'eſtans conduits que de leur naturel, quelques corrompus qu'ils ſoient, s'entr'ayment neantmoins d'un amour ſi cordial & ſincere, qu'ils s'entr'appellent ordinairement les uns les autres, pere, frere, oncle, nepueu ou couſin, comme s'ils eſtoient tous d'une meſme famille & parenté. Mon Sauuage qui me tenoit en qualité de frere, me donna aduis d'appeller ſa mere Sendoue, c'eſt à dire Maman, ma mere, puis luy & ſes freres Ataquan, mon frere, & le reſte de ſes parens en ſuitte, ſelon les degrez de conſanguinité, & eux de meſme m'appelloient
leur parent. La bonne femme || diſoit Ayein, mon fils, 210
& les autres Ataquan, mon frere, Saraſſée, mon couſin, Hinoittan, mon nepueu, Hoüatinoron, mon oncle, Ayſtan, mon pere : ſelon l'aage des perſonnes i'eſtois ainſi appellé oncle ou nepueu, &c., & de peu de perſonnes qui ne me tenoient en cette qualité de parens, i'eſtois ainſi appellé Yatoro, mon compagnon, mon camarade, & de beaucoup Garihouanne, grand Capitaine, i'en uſois de meſme à leur endroit comme i'ay dit, & par ainſi nous viuions en tres grand paix & douceur d'eſprit.

Le feſtin qui nous fut fait à noſtre arriuée, fut d'un peu de bled d'Inde pillé, qu'ils appellent Ottet, auec

un petit morceau de poiſſon boucanné à chacun, cuit en l'eau, car c'eſt tout la ſauce du pays, & mes fezolles nous ſeruirent pour le lendemain : dès lors ie trouuay bonne la Sagamité qui eſtoit faite dans noſtre cabane, pour eſtre aſſez nettement accommodée, ie n'en pouuois ſeulement manger lorſqu'il y auoit du poiſſon puant demincé parmy, ou d'autres petits, qu'ils appellent Auhaitſique, ny auſſi de Leindohy, qui eſt un bled puant, duquel ils font neantmoins grand eſtat : nous mangions par fois des citrouïlles du pays, cuites dans de l'eau, ou bien ſous les cendres chaudes, que ie trouuois fort bonnes, comme ſemblablement des eſpics de bled d'Inde que nous faiſions roſtir deuant le feu, & d'autres eſgrenez, grillez comme pois dans les cendres: pour des meures champeſtres
211 noſtre Sauuageſſe m'en ap- || portoit ſouuent au matin pour mon deſieuner, ou bien des cannes d'honneha à ſuccer, & autre choſe qu'elle pouuoit: & auoit ce ſoin de faire dreſſer ma Sagamité la premiere, dans l'eſcuelle de bois ou d'eſcorce la plus nette, large comme un plat baſſin, & la cueillier auec laquelle ie mangeois, grande comme une ſauciere, & longue comme une à dreſſer potage.

Pour mon departement & quartier, ils me donnerent à moy ſeul, autant de place qu'en pouuoit occuper un petit meſnage, qu'ils firent ſortir à mon occaſion, dés le lendemain de mon arriuée: en quoy ie remarquay particulierement leur bonne affection, & comme ils deſiroient en tout de me contenter, & m'aſſiſter auec toute l'honneſteté & le reſpect deu à un grand Capitaine & chef de guerre tel qu'ils me te-

noient. Et pour ce qu'ils n'ont point accouſtumé de ſe ſeruir de cheuet, ie me ſeruois la nuict d'un billot de bois, ou d'une pierre ſous ma teſte, & au reſte couché ſimplement ſur la natte ſans couuerture ny forme de couche, & en lieu tellement dur que le matin me leuant, ie me trouuois tout rompu & briſé de la teſte & du corps.

Le matin, aprés eſtre eſueillé, & prié un peu Dieu, ie deſieunois de ce peu que noſtre Sauuageſſe m'auoit apporté, puis ayant pris mon cadran ſolaire, ie ſortois de la ville en quelque lieu à l'eſcart pour pouuoir dire mon office en paix, & faire mes petites prieres & meditations ordinaires hors du bruit: eſtant || en- 212
uiron midy ou une heure, ie me rendois derechef à noſtre cabane, pour diſner d'un peu de Sagamité, ou de quelque citrouïlle cuitte; aprés diſner ie liſois dans quelque petit liure que i'auois porté, ou bien i'eſcriuois, & obſeruant ſoigneuſement les mots de la langue que i'apprenois, i'en dreſſois des memoires que i'eſtudiois & repetois deuant mes Sauuages, leſquels y prenoient plaiſir & m'aydoient à m'y perfectionner auec une aſſez bonne methode, me diſant ſouuent, Aniel pour Gabriel, qu'ils ne pouuoient prononcer, à cauſe de la lettre B, qui ne ſe trouue point en tout leur langue, non plus que les autres lettres labiales, Aſſehoüa Agnonra, & Seatonqua: Gabriel, prends ta plume & eſcris, puis ils m'expliquoient au mieux qu'ils pouuoient ce que ie deſirois ſçauoir d'eux.

Et comme ils ne pouuoient parfois me faire entendre leurs conceptions, ils me les demonſtroient

par figures, similitudes & demonstrations exterieures, par fois par discours, & quelquefois auec un baston, traçant la chose sur la terre au mieux qu'ils pouuoient, ou par le mouuement du corps, n'estans pas honteux d'en faire quelquefois de bien indecents, pour se pouuoir mieux donner à entendre par ces comparaisons, plustost que par longs discours & raisons qu'ils eussent pû alleguer, pour estre leur langue assez pauure & disetteuse de mots en plusieurs choses,
213 & particulierement en ce qui est des || mysteres de nostre saincte Religion, lesquels nous ne leur pouuions expliquer ny mesme le Pater Noster, sinon par periphrase, c'est à dire, que pour un de nos mots, il en falloit user de plusieurs des leurs: car entr'eux ils ne sçauent que c'est de Sanctification, de Regne celeste, du tres-sainct Sacrement. Les mots de Gloire, Trinité, S. Esprit, Paradis, Enfer, Eglise, Foy, Esperance & Charité, & autres infinis, ne sont pas en usage chez eux.

De sorte qu'il n'y a pas besoin de gens bien sçauans pour le commencement; mais de personnes bien craignans Dieu, patiens & pleins de charité: & voyla en quoy il faut principallement exceller pour conuertir ce pauure peuple, & le tirer hors du peché & de son aueuglement.

Ie sortois aussi fort souuent par la bourgade & les visitois en leurs cabanes & menages, ce qu'ils trouuoient trés-bon & m'en aymoient dauantage, voyans que ie traitois doucement & affablement auec eux, autrement ils ne m'eussent point veu de bon œil, & m'eussent creu superbe & desdaigneux, ce qui n'eust

pas efté le moyen de rien gaigner fur eux ; mais pluftoft d'acquerir la difgrace d'un chacun, & fe faire hayr de tous : car à mefme temps qu'un eftranger a donné à l'un d'eux quelque petit fuiet ou ombrage de mefcontentement, il eft auffi toft fçeu par toute la ville de l'un à l'autre : & comme le mal eft pluftoft creu que le bien, ils vous eftiment tel pour un temps, que le mefcontant vous a defpeint.

|| Noftre bourgade eftoit de ce cofté là la plus 214
proche voifine des Hyroquois, leurs ennemis mortels, c'eft pourquoy on m'aduertiffoit fouuent de me tenir fur mes gardes, de peur de quelque furprife pendant que i'allois au bois prier Dieu, ou aux champs cueillir des meures champeftres : mais ie n'y rencontray iamais aucun danger ny hazard (Dieu mercy) il y eut feulement un Huron qui bandit fon arc contre moy, penfant que ie fuffe ennemy : mais ayant parlé il fe raffeura, & me falua à la mode du pays, Quoye, puis il paffa outre fon chemin, & moy le mien.

Ie vifitois auffi par fois leur cimetiere, qu'ils appellent Agofayé, admirant le foin que ces pauures gens ont des corps morts de leurs parents & amis deffuncts, & trouuois qu'en cela ils furpaffoient la pieté des Chreftiens, puifqu'ils n'efpargnent rien pour le foulagement de leurs ames, qu'ils croyent immortelles, & auoir befoin du fecours des viuans. Que fi par fois i'auois quelque petit ennuy, ie me recreois & confolois en Dieu par la priere, ou en chantant des Hymnes & Cantiques fpirituels, à la loüange de fa diuine Majefté, lefquels les Sauuages efcoutoient auec attention & contentement, & me prioyent de chanter

ſouuent, principallement aprés que ie leur ees dict, que ces chants & Cantiques ſpirituels eſtoient des prieres que ie faiſois à Dieu noſtre Seigneur, pour leur ſalut & conuerſion.

215 Pendant la nuict i'entendois auſſi aucune || fois, la mere de mon Sauuage pleurer, & s'affliger grandement, à cauſe des illuſions du Diable. I'interrogeay mon Sauuage pour en ſçauoir le ſuiet, il me fit reſponce que c'eſtoit le Diable qui la trauailloit, par des ſonges & repreſentations faſcheuſes de la mort de ſes parens, & amis deffuncts. Cela eſt particulierement commun aux femmes pluſtoſt qu'aux hommes, à qui cela arriue plus rarement, bien qu'il s'y en trouue aucuns qui en ſont fort trauaillez, & en deuiennent fols & furieux, ſelon leur imagination, & la foibleſſe de leur eſprit, qui leur fait adiouſter foy, & faire cas de ces reſueries diaboliques & d'une infinité de fatras qu'il leur met dans l'eſprit.

Venuë du Pere Nicolas en la ville de ſainct Gabriel. Et comme le Pere Ioſeph & nous fiſmes baſtir une cabane. De noſtre pauureté & nourriture ordinaire, & du vin que nous fiſmes pour les ſainctes Meſſes.

Chapitre IX.

Il ſe paſſa un aſſez long-temps aprés mon arriuée

auant que i'euſſe aucune cognoiſſance, ny nouuelle du lieu où eſtoient ar- || riuez mes confreres, iuſques 216
à un certain iour que le Pere Nicolas accompagné d'un Sauuage, me vint trouuer de ſon village, qui n'eſtoit qu'à cinq lieuës de nous. Ie fus fort reſioüy de ſa venuë, & de le voir plein de ſanté (luy qui eſtoit d'une complexion ſi foible) que Dieu luy auoit conſeruée au milieu de tant de trauaux & de diſettes qu'il auoit ſouffertes depuis noſtre partement de la traite iuſques à cette entreueuë, auec ſon barbare mal gracieux & chiche au poſſible en ſon endroit, qui le faiſoit preſque mourir de faim.

Mes Sauuages au contraire plus doux & courtois, firent voir par le bon accueil qu'ils firent à ce bon Pere, & à tous les François qui me vindrent voir, combien eſtoit differante leur bonne humeur de celle de ce melancolique, car outre qu'ils les receurent auec une face ioyeuſe & contente, ils les firent incontinent ſeoir, petuner & manger en attendant le manifique* feſtin du ſoir qui fut fait de farine qu'ils appellent eſchionque, de laquelle ils furent tous plus que ſuffiſamment raſſaſiez & non point enyurez, car ils ne beurent que de l'eau pour toute boiſſon, & coucherent ſur la terre nuë.

Le lendemain matin nous primes reſolution le Pere Nicolas & moy auec quelques François d'aller trouuer le Pere Ioſeph à ſon village esloigné du noſtre 4. ou cinq lieuës, car Dieu nous auoit fait la grace
que ſans l'auoir premedité nous nous || miſmes à la 217
conduicte de trois perſonnes, qui demeuroient chacun en un village d'égale diſtance les uns des autres, fai-

ſans comme un triangle, qui nous fuſt à bon augure & une memoire de la tres-ſaincte Trinité, un ſeul Dieu en trois perſonne*, Peres, Fils, & S. Eſprit, egalement bons, ſages & puiſſans.

Or d'autant que i'eſtois fort aymé de Oonchiarey mon Sauuage, de la pluſpart de ſes parens & de tous ceux de la bourgade, ie ne ſçauois comment l'aduertir de noſtre deſſein, ny quelle excuſe prendre pour luy faire agreer ma ſortie, nous trouuames en fin moyen de luy perſuader que i'auois quelque affaire d'importance à communiquer à noſtre frere Ioſeph, & qu'allant vers luy il falloit neceſſairement que j'y portaſſe tout ce que i'auois, qui eſtoit autant à luy comme à moy meſme, afin de prendre chacun ce qui luy appartenoit, le bon ieune homme ſe contenta de ceſte raiſon, ſous eſperance de nous reuoir bien toſt, & ainſi ſatisfaict, nous primes congé de luy & partimes pour le village du Pere Ioſeph.

Nous nous ſeruimes d'un Sauuage pour guide, & pour porter nos paquets moyennant quelque petite courtoiſie que nous luy donnames, mais le plaiſir fut d'un François nommé là Criette, ſeruiteur du ſieur de Champlain, lequel ayant apperceu dans le bois à vingt pas de nous, un arbre tout couuert de tourterelles, & les voulans tirer, il tourna tant de fois à l'entour de l'arbre qu'il effara les oyſeaux, & luy
218 meſme s'égara, de ſorte qu'il nous fallut faire || courir noſtre Sauuage aprés luy, qui s'enfuyoit comme un perdu à trauers les bois, penſant nous ſuiure dans un ſentier contraire, & le ramener au lieu meſme où il nous auoit laiſſé aſſis, tellement qu'il eut bien de

la peine, n'eut point de tourterelles & nous fit bien perdre du temps.

N'ayant pas trouué le Pere Iofeph dans fon petit hameau, nous le fumes trouuer à demye lieuë de là, au bourg de Quieunonafcaran, où ie ne vous fçaurois expliquer la ioye & le contentement que nous eufmes de nous reuoir tous trois enfemble, qui ne fut pas fans en rendre graces à Dieu, le priant de benir noftre entreprife pour fa gloire, & pour la conuerfion de ces pauures infidelles. La beauté du païs & l'honnefteté du grand Capitaine, chez lequel nous logeames par plufieurs iours, nous fift faire eslection de la contrée pour noftre retraicte, où à grand peine eumes nous le loifir de nous entrecareffer, que ie vis mes Sauuages (ennuyez de mon abfence) nous venir retrouuer, ce qu'ils reitererent par plufieurs fois, & nous nous eftudions à les receuoir & traicter fi humainement & ciuilement, que nous les gaignafmes, en forte, qu'ils fembloient debattre de courtoifie à receuoir les François en leur cabane, lors que la neceffité de leurs affaires les iettoit à la mercy de ces Sauuages, que nous experimentames auoir efté utils, à ceux qui doiuent traicter auec eux, efperant par ce moyen de nous infinuer au principal deffein de leur conuerfion, feul motif d'un fi long & fafcheux voyage.

|| Le defir de profiter & d'auancer la gloire de 219
Dieu, nous fift refoudre d'y baftir un logement à part, & feparé pour prendre poffeffion de ce païs au nom de Iefus Chrift, afin d'y faire les fonctions & exercer les Minifteres de noftre Miffion : ce qui fut caufe que nous priames le Chef, qu'ils appellent Ga-

rihoüa Andionxra, c'eſt à dire, Capitaine & Chef de la Police, de nous le permettre, ce qu'il fiſt auec l'aduis de ſon Conſeil, mais auec bien de la peine, ayans au prealable faict leur poſſible pour nous le diſſuader, diſans qu'il vaudroit beaucoup mieux que logeaſſions dans leurs cabanes & parmy leurs familles, pour y eſtre mieux traictez qu'en un lieu eſcarté, où perſonne n'auroit ſoin de nous.

Nous obtinſmes en fin ce que nous deſirions, leur ayans fait entendre qu'il eſtoit auſſi neceſſaire pour leur bien; car eſtans venus de ſi loingtain païs, pour leur faire entendre ce qui concernoit le ſalut de leurs ames, & le bien de la felicité eternelle, auec la cognoiſſance d'un vray Dieu, par la predication de l'Euangile, il n'eſtoit pas poſſible d'eſtre aſſez illuminez du Ciel pour les inſtruire, parmy le tracas de la meſnagerie de leurs cabanes, ioint que deſirans leur conſeruer l'amitié des François, qui traictoient auec eux, nous aurions plus de credit à les conſeruer ainſi à part, que non pas quand nous ſerions cabanez parmy eux.

De ſorte que s'eſtans laiſſez perſuader par ces diſcours & autres ſemblables, ils nous dirent de prier ce
220 grand Dieu, que nous appel- || lions Pere & nous diſions ſes ſeruiteurs, afin qu'il fiſt ceſſer les pluyes, qui pour lors eſtoient fort grandes & importunes, pour pouuoir nous accommoder la cabane que nous deſirions: ſi bien que Dieu fauoriſant nos prieres aprés auoir paſſé la nuict ſuyuante dans une petite cabane au milieu des champs, à le ſolliciter de ſes promeſſes, il nous exauça, & les fiſt ceſſer ſi heureuſe-

ment, que nous eufmes un temps fort ferain, dequoy ils furent fi eftonnez & rauis d'admiration, qu'ils le publierent pour miracle, dont nous rendimes graces à Dieu. Et ce qui les confirma dauantage en cefte croyance fut qu'aprés auoir employé quelques iour* à ce pieux trauail & mis à fa perfection, les pluyes recommencerent, de forte qu'ils publierent partout la grandeur de noftre Dieu.

Ie ne puis obmettre un gentil debat qui arriua entr'eux, à raifon de noftre baftiment, d'un ieune garçon lequel n'y trauaillant pas de bonne volonté, fe plaignoit aux autres de la peine & du foin qu'ils fe donnoient pour des perfonnes qui ne leur eftoient point parens, & euft volontiers defiré qu'on euft delaiffé la cabane imparfaicte, & nous en peine de loger à defcouuert, mais les autres Sauuages portez de meilleure affection, ne luy voulurent point acquiefcer, & le reprirent de fa pareffe & du peu d'amitié qu'il tefmoignoit à des perfonnes fi recommandables, qu'ils deuoient cherir comme parens & amys bien qu'eftrangers, puis qu'ils n'eftoient venus que pour leur propre bien & profit.

|| Ces bons Sauuages ont cefte loüable couftume 221
entr'eux que quand quelqu'uns de leurs concitoyens n'ont point de cabane à fe loger, tous unanimement preftent la main & luy en font une, du moins ils la mettent en tel eftat qu'ayfement de luy mefme il la peut paracheuer : & pour obliger un chacun à un fi pieux & charitable office, quand il eft queftion d'y trauailler, la chofe fe decide toufiours en plein confeil, puis le cry s'en faict tous les iours par la ville ou

bourgade; afin qu'un chacun s'y trouue à l'heure or-
donnée, iuſques à entiere perfection de l'œuure, ce
qui eſt un tres bel ordre & fort loüable pour des Sau-
uages, que nous croyons & ſont en effect, moins po-
lis que nous.

Mais pour nous qui leur eſtions eſtrangers & arri-
uez de nouueau, comme diſoit ce ieune homme, c'eſ-
toit beaucoup de ſe monſtrer ſi humain que de nous
en baſt une, auec une ſi commune & uniuerſelle af-
fection, veu qu'ils ne donnent ordinairement rien
pour rien aux eſtrangers, ſi ce n'eſt à des perſonnes
qui le meritent, ou qui les ayent bien obligez, quoy
qu'ils demandent touſiours particulierement aux
François, qu'ils appellent Agnonha, c'eſt a dire gens
de fer en leur langue, ou qui ſe ſeruent de fer, ou le
fer meſme, car ils nommoient quelquefois les aches
Agnonha, qu'ils appellent autrement Atouhoin. Les
Montagnais nous donnent le nom de Miſtigoche ou
Ouemichtigouchion, c'eſt à dire un homme qui eſt
dans un canot de bois, ou batteau de bois, ou coffre
222 de bois, ſelon l'interpretation d'aucun. Nom || qu'ils
donnerent aux premiers Europeans qui les aborde-
rent dans des nauires ou batteaux de bois, deſquels
ils n'auoient iamais veu auparauant, car les leurs ne
ſont faicts que d'eſcorces & fort petits. Mais pour le
nom que nous donnent les Hurons, il vient de ce
qu'auparauant nous, ils ne ſçauoient que c'eſtoit de
fer & n'en auoient aucun uſage, non plus que de tout
autre metail ou mineral, ſinon en quelque endroit ils
auoient du cuiure rouge, duquel i'ay veu un petit
lingot vers la mer douce, que le Truchement Bruslé

nous apporta, d'une nation esloignée 80. lieuës des Hurons.

Noſtre cabane fut baſtie à la portée du piſtolet de la bourgade, en un lieu que nous meſmes auions choiſi pour le plus commode ſur le coſteau d'un fond, où paſſoit un beau & agreable ruiſſeau, de l'eau duquel nous nous ſeruions à boire & faire noſtre Sagamité, excepté pendant les grandes neiges de l'Hyuer, que pour cauſe du mauuais chemin, nous prenions de la neige *ès enuirons de noſtre cabane, pour faire noſtre manger, & ne nous en trouuaſmes point mal Dieu mercy. Il eſt vray qu'on paſſe d'ordinaire les ſepmaines & les mois entiers ſans boire & ſans eſtre alteré, car ne mangeant iamais rien de ſallé ny eſpicé, & ſon manger quotidien n'eſtant, que de ce bled d'Inde boüilly en eau, ceſte meneſtre ſert de boiſſon & de mangeaille, & ſi on peut eſtre quelquefois alteré, c'eſt lors qu'on mange de la viande, ou qu'on vay en voyage par terre, & peux aſſeurer qu'en un an, que i'ay demeuré
aux Hurons, || ie n'ay pas beu neuf ou dix fois plus, 223
ce qui me faict dire auec ſainct Jean Climacus, que le beaucoup boire, vient d'habitude & non de neceſſité, & par ainſi on peut à bon droit reprendre les grands beuueurs, & ne ſouffrir ce vice à la ieuneſſe, qui eſt ordinairement ſuiuy des autres.

Ie me trouvois auſſi fort bien de ne manger point de ſel, ny rien de ſallé, encor que ie n'en euſſe point l'habitude, que depuis que i'eſtois entré aux Hurons, d'où on n'en peut eſperer que de plus de trois cens lieuës loin. A mon retour en Canada, ie me trouuois mal au commencement d'en manger, pour l'auoir

diſcontinué un peu trop long temps, mais ie m'y ſuis racoutumé du depuis, ce qui me faict croire qu'il n'eſt nullement neceſſaire à la conſeruation de la vie, n'y à la ſanté de l'homme, & qu'ayſement s'en pourroit paſſer qui voudroit, il n'y auroit que de la peine au commencement & point à la fin.

Noſtre pauure cabane pouuoit auoir enuiron vingt pieds de longueur & dix ou douze de large, faicte en la forme d'un berceau de iardin, couuerte d'eſcorce partout, excepté au faiſte où on auoit laiſſé une fente & ouuerture, d'un bout à l'autre de la cabane, pour ſortir la fumée, eſtant acheuée de nous meſmes au mieux qu'il nous fut poſſible, nous fiſmes des cloiſons de pieces de bois, ſeparant noſtre cabane en trois, dont la premiere partie du coſté de la porte nous ſeruoit de chambre & de cuiſine, pour faire tout ce qui
224 eſtoit de noſtre petit || meſnage & pour noſtre repos de la nuict, que nous prenions contre la terre, ſur une petite natte de ioncs, auec un billot de bois pour cheuet, & quelques buſches que nous auions accommodées chacun deuant nos couches pour n'eſtre veus. Ce lieu nous ſeruoit auſſi de ſalle, pour receuoir & entretenir les Sauuages, qui nous venoient voir iournellement.

La ſeconde chambre, qui eſtoit la plus petite eſtoit celle où nous ſerrions nos uſtencilles & petits emmeublemens. Et la troiſième, dans laquelle nous auions dreſſé un Autel auec des pieces de bois piquées en terre, nous ſeruoit de Chappelle, laquelle a eſté la ſeconde qui ſe ſoit iamais baſtie aux Hurons & païs circonuoiſins où la ſaincte Meſſe ſe diſoit tous les

iours, au grand contentement & conſolation de nos ames, car auparauant nous, ny Preſtres, ny Religieux n'y auoit mis le pied, que le ſeul P. Joſeph le Caron, qui y dit la premiere meſſe vers la bourgade de Toenchain. Et peur de la main larronneſſe des barbares, nous tenions les petites portes d'eſcorces touſiours fermées & attachées auec des cordelettes, n'ayans pas moyen de les mieux accommoder.

A l'entour de noſtre logis, bien que la terre fuſt un peu maigre & ſablonneuſe, nous y accommodames un petit iardin, fermé de pallisſades pour en oſter le libre accés aux enfans. Les pois, herbes & autres petites choſes que nous y auions ſemées, y profiterent aſſez bien & euſſent faict dauantage, ſi la terre eut eſté bien labourée, mais il nous fallut ſeruir d'une vieille || 225
hache en lieu de beſche & d'un baſton courbé & pointu pour tout le reſte des inſtrumens.

Si noſtre iardin n'eſtoit point tant bon, noſtre cabane eſtoit encore moindre, car pour auoir eſté faicte hors de ſaiſon, l'eſcorce ſe deſcreua toute & ſi* fiſt de grandes fentes, de ſorte qu'elle nous garantiſſoit peu ou point des pluyes, qui nous tomboient par tout, ſans nous en pouuoir garantir ny le iour ny la nuict, non plus que des neiges pendant l'Hyuer, deſquelles nous nous trouuions par fois couuerts le matin en nous leuant. Si la pluye eſtoit aſpre elle nous eſteignoit noſtre feu, nous priuoit du manger & nous cauſoit tant d'autres incommoditez que ie puis dire auec verité, que iuſques à ce que nous y eumes un peu remedié, qu'il n'y auoit pas un ſeul petit coin en noſtre cabane, où il ne pleuſt comme dehors, ce qui nous contrai-

gnoit d'y paſſer les nuicts entieres ſans dormir, cherchans à nous tenir & ranger debouts * ou aſſis en quelque petit coin pendant ces orages qui tomboient encores ſur nous.

Ce nous eſtoit une grande incommodité à la verité, mais quand ie conſidere ce que noſtre Seigneur a dit de luy meſme : Les Renards ont des tanieres, & les oyſeaux ont des nids pour ſe retirer, mais le Fils de l'homme n'a pas où repoſer ſon chef, ie trouue que nous eſtions grandement bien logez, & que nous aurions tort de nous en plaindre, car la gloire des vrays freres Mineurs eſt, d'eſtre vrayement pauures auec Jeſus. Il n'y a que ceux qui ſont pauures malgré eux,
226 qui deuſſent ſe plaindre de l'eſtre, diſoit, || Ariſtides Athenien, car le bon Religieux eſt touſiours contant, & ſe plaint rarement des choſes meſmes qui l'oppreſſent & le mettent en neceſſité.

La terre nuë où nos genoüils nous ſeruoient de table à prendre nos repas, ainſi comme les Sauuages, non en poſture de Singe, mais aſſis ſur des buſches de bois, qui eſtoit quelque choſe de plus que les barbares. Les nappes ny les ſeruiettes ne ſont point en uſage en ces païs là, & n'auions autre linge pour eſſuyer nos doigts aprés l'eau, que les ſeules feuilles de bled d'Inde, car noſtre linge n'eſtoit que pour la Chappelle, lequel nous meſnagions fort, pour eſtre en païs diſſetteux & esloigné de tout ſecours. Nous auions quelques couſteaux, mais ils ne ſeruoient aux repas, pour ce que nous n'auions point de pain à coupper, & ſi rarement de la viande, que nous auons paſſé des ſix ſepmaines & 2. mois entiers ſans en manger un ſeul morceau,

que quelques petites pieces de chien, d'ours ou de renard, qu'on nous donnoit en feftin, excepté vers Pafques & en l'Automne, que quelques François nous firent part de leur chaffe.

La chandelle de quoy nous nous feruions la nuict, n'eftoit que de petits cornets d'efcorce de bouleau, qui eftoient de peu de durée, & la clarté du feu nous feruoit pour lire, efcrire & faire autres petites chofes, pendant les longues nuicts de l'Hyuer, qui nous eftoient fort incommodes.

Nos viandes ordinaires eftoient de mefme celles des Sauuages, & n'y auoit autre differen || ce finon à 227
la netteté auec laquelle elles eftoient preparées, nous y meslions affez fouuent des petites herbes champeftres, que nous trouuions dans les prairies & par la campagne, comme de la Mariolaine fauuage, de la pourcelene, & d'une certaine efpece de baume auec de petits oignons qui donnoit gouft à noftre Sagamité, les Sauuages n'en vouloient neantmoins point manger, & difoient que cela fentoit trop le mauuais, pour ce qu'ils n'ufent d'aucunes herbes, & par ainfi ils ne nous en demandoient point, comme ils faifoient lorfqu'il n'y en auoit point & nous leur en donnions volontiers, auffi ne nous en refufoient ils pas en leurs cabanes quand nous leur en demandions, & d'eux mefmes nous en offroient volontairement, mais rarement en acceptions nous, finon pour leur complaire & ne les point mefcontenter.

Si au temps que les bois eftoient en feue, nous auions quelque indifpofition ou debilité du cœur, on faifoit une fente dans l'efcorce de quelque gros fou-

teau • & auec une efcuelle on amaffoit la liqueur qui en diftilloit, qu'on beuuoit comme un remede de bien peu d'effect, & qui affadit pluftoft qu'il ne fortifie, mais on fe fert de tout où la neceffité contrainct.

Auant que ie partis pour la mer douce, le vin des Meffes que nous auions apporté de Kebec, dans un petit baril de deux pots eftant failly, nous en fifmes d'autre des raifins du païs, qui fut tres bon & boullut en noftre petit baril & en deux autres bouteilles que nous auions; de mefme qu'il euft pû faire en des
228 plus grands || vaiffeaux, & fi nous en euffions encore eu d'autres; il y auoit moyen d'en faire une affez bonne prouifion, pour la grande quantité de vignes & de raifins, qui font en ce païs là. Les Sauuages en mangent bien le raifin, mais ils ne le cultivent point & n'en font aucun vin, pour n'en auoir l'inuention ny les inftrumens propres. Noftre mortier de bois & une feruiette de noftre Chappelle nous feruirent de preffoir & un Anderoqua ou fceau d'efcorce, nous feruit de cuue, mais nos petits vaiffeaux n'eftans pas capables de contenir tout noftre vin nouueau, nous fufmes contraincts, pour ne point perdre le refte d'en faire du raifiné, qui fut auffi bon que celuy que l'on faict en noftre Europe, lequel nous feruit aux iours de recreation, & pour la bien venuë des François, à en prendre un petit fur la poincte d'un coufteau.

Des viſites des Sauuages & à quelle intention. — Leur maniere de ſalüer. L'eſtime qu'ils font des François. De la vengeance. De la nation des teſtes pellées, & comme nous gouuernions les François & viſitions les Sauuages. 229

CHAPITRE X.

L'homme eſt un animal ſociable, qui ne peut viure ſans compagnie, mais il faut qu'il faſſe election de gens de bien, s'il le veut eſtre luy-meſme, pour ce que les eſprits ſe communiquent facilement & nous rendent ſouuent tels que ſont ceux auec leſquels nous frequentons. Auec les Saincts vous ſerez Saincts, & auec les peruers vous ſerez peruertis, diſoit le S. Prophete.

Pendant le iour, nous eſtions continuellement viſitez d'un grand nombre de Sauuages & à diuerſes intentions; car les uns y venoient comme amis & pour s'inſtruire de leur ſalut, d'autres pour auoir le contentement de nous voir & s'entretenir de diſcours auec nous, quelqu'uns pour obſerver nos ceremonis & noſtre gouuernement. Les enfans pour apprendre leur creance & les lettres, & d'autres pour nous demander quelque choſe, lors principallement que i'y
eſtois, car le Pere Joſeph & le Pere Ni || colas auoient 230
trouué cette inuention pour ſe dépetrer des Sauuages trop importuns, de leur dire qu'ils eſtoient pauures quant à eux & que tout ce qu'ils auoient m'appartenoit, i'en penſois faire de meſme à leur endroit pour auoir paix, mais eſtans deux contre moi, ie perdis

mon procez & fus touſiours cru riche, & de rien en effect, car tout noſtre vaillant ne conſiſtoit qu'à un peu de raſſades, quelques couſteaux & des petites aleines qu'on nous auoit donné à la traicte, pour viure en la campagne, & parmy les nations qui n'auroient point de charité pour nous.

Il y en auoit pluſieurs malicieux, qui ne venoient que pour nous deſrober de nos petits emmeublemens ſous pretexte de viſite, comme d'autres plus charitables, nous apportoient des petits preſens de bled d'Inde, citrouïlles, fezolles & aucunefois des petits poiſſons boucannez ou frais : reciproquement nous leur en rendions d'autres, comme aleines, eſpingles, fers à fleches, ou un peu de raſſade, pour leur col ou leurs oreilles, & comme ils ſont pauures en meubles, quand ils empruntoient de nos chauderons, ils nous les rendoient touſiours auec quelque reſte de ſagamité pour remerciement, & s'il eſcheoit de faire feſtin pour un deffunct, pluſieurs nous enuoyoient noſtre plat, comme ils faiſoient au reſte de leurs parens & amys.

Ciceron eſcrit que Caton le Cenſeur eſtant ſur le
231 point de mourir, ſe repentit d'auoir || eſté manger chez un ſien amy qui l'en auoit prié, diſant qu'il auoit faict en cela, non en bon Citoyen Romain, mais en preſomptueux barbare, pour ce qu'à dire vray nul homme vertueux & genereux peut aller manger chez autruy, qu'il ne perde ſa liberté & ne mette ſa reputation & grauité en tres grand peril, quoy qu'en puiſſent dire ceux qui ne cherchent que la bonne chere, ſous pretexte d'amitié & de viſite. Cette raiſon & pluſieurs autres nous empechoient d'aller que rarement, aux

feſtins des Sauuages deſquels ils nous prioient ſouuent auec inſtance, mais à la fin noſtre retenuë leur ſeruit de quelque choſe, car par ce moyen ils ne perdirent iamais le reſpect & la croyance qu'ils nous auoient, ny nous la modeſtie & le bon exemple que nous leur deuions.

Pour retirer nos François du mal & les induire au bien, nous auions accouſtumé de les faire aſſembler dans noſtre cabane toutes les feſtes & dimanches (ceux qui vouloient) & leur remonſtrans ce qui eſtoit de leur deuoir, leur donnions auſſi la conſolation d'une ſaincte liberté chreſtienne & religieuſe, pour leur ſeruir d'amorce à la vertu; & ces recreations eſtoient toutes ſpirituelles, deſquelles meſmes les Sauuages reſtoient edifiez, comme de les ouyr chanter tous enſemblement, des Hymnes, des Pſeaumes & des Cantiques ſpirituels, à la gloire & loüange de noſtre Seigneur.

La veille des Roys, ſelon qu'il ſe pratique par toute
la Chreſtienté, nous tirames au ſort || auec des febues 232
du Breſil, pour l'election d'un Roy, car iuſqu'alors iamais cette ceremonie ne s'eſtoit pratiquée dans le païs des Hurons. Or comme le ſort m'eſcheut d'eſtre le premier à qui ceſt honneur ait arriué, il en fallut faire la ceremonie plus ſolemnelle & magnifique, aux deſpens de la communauté, auec un feſtin qui n'auoit point de prix, mais qui manqua de vin, car il n'y eut pour toute boiſſon, que de la belle eau claire, de laquelle peu gouſterent : pour les viandes il y eut un meilleur ordre, les citroüilles n'y furent point eſpargnées, le bled d'Inde n'y manqua point, & le poiſſon

boucanné y fuſt aſſez commun, le tout meslé, deminſé, cuit & bouilly dans une grande chaudiere, de laquelle un chacun eut à ſuffiſance.

Quand quelque particulier * Sauuage de nos amys nous venoient viſiter, entrans chez nous, la ſalutation eſtoit, ho, ho, ho, qui eſt une ſalutation de ioye, & la ſeule voix ho, ho, ne ſe peut faire que ce ne ſoit quaſi en riant, principallement quand on leue la derniere ſyllabe, teſmoignans par là, la ioye & le contentement qu'ils auoient de nous voir; car leur autre ſalutation *Quoye*, qui eſt comme ſi on diſoit, qu'eſt-ce, que dites-vous, ſe peut prendre en diuers ſens, auſſi eſt-elle commune enuers les amis & ennemis, qui reſpondent de meſme, *Quoye*, ou plus gracieuſement, *Yatoro*, qui eſt à dire: mon amy, mon compagnon, mon camarade, ou diſent, *Ataquen*, mon frere, & aux
233 filles || *Eadſé*, ma bonne amie, ma compagne, & quelquesfois aux vieillards, *Yaiſtan*, mon pere, *Houatinoron*, mon oncle, &c.

Mais lorſque mes Sauuages de ſainct Gabriel, nous venoient voir, entrans chez nous, ou les rencontrans par la ville, leur ſalutation ordinaire eſtoit Ieſus Maria, ou pluſtoſt *Ieſous Mana* ou *Ana* ne pouuans dire mieux, on me dira que la lettre M eſt labiale, il eſt vray, mais les enfans à force de s'y eſtre exercé la prononçoient aſſez bien. Ie leur auoir * appris à prononcer ces diuins Noms pour ſalut, afin de les former touſiours au bien, car il faut commencer par les choſes les plus ayſées, pour arriuer aux plus difficiles.

Ils nous demandoient ſouuent à petuner, pour eſpargner le petun qu'ils auoient dans leur ſac, car ils

n'en ſont iamais dégarnis : mais comme la preſſe y eſtoit grande & que cela ſentoit de ſon auarice, nous ne leur en pouuions donner à tous, & nous en excuſions, en ce qu'eux meſmes nous traitoient ce peu qu'en auions, & cette raiſon rendoit contans les eſconduits, mais qui pourroit en auoir aſſez pour tous, feroit beaucoup pour les attirer tous en voſtre cabane, car c'eſt leur miel, leur ſucre, & leur mets plus delicieux.

Le Diable ruſé fait le ſinge partout & contrefait meſme les choſes les plus Sainctes, non pour nous ayder, mais pour nous tromper. Il a inuenté des idoles pour contrecarer || les Images que Dieu, a comman- 234
dées, & a donné l'invention d'une maniere de confeſſion aux Indiens du Perou, qui les fait eſtimer gens de bien par les autres infidelles, comme aux Puritains d'Angleterre & aux Lutheriens d'Allemagne, l'ombre de quelque ceremonie de l'Egliſe Romaine qui leur fait croire, mais fauſſement, qu'ils ſont enfans de Dieu, & que les ſeuls Caluiniſtes ſont heretiques, comme il fut dit en la maiſon d'un comte d'Allemagne reprenant une perſonne Catholique qui s'eſtoit miſe au ſeruice de ce Huguenot. Ce malin eſprit a contrefait entre nos Hurons la loüable & ancienne couſtume que nous auons de ſalüer de quelque deuote priere ou pieux ſouhait, celuy que nous entendons éternuer, car ils ſalüent ceux qui éternuent, non deuotement comme nous, mais auec des imprecations & malheurs qu'ils ſouhaitent à tous ceux qui ſont leurs ennemis, ce qui m'eſtonnoit fort au commencement, & ne pouuions penſer qu'autre en fut l'inuenteur que le Diable meſme.

Nous les en auons quelquesfois repris, mais ils ne
pouuoient croire qu'il y eut de l'offence pour la hayne
irreconciliable qu'ils ont à l'encontre des Nations qui
leur ſont ennemies, car pour les perſonnes de leur
propre Nation ils en ſçauent aſſez bien endurer & ſup-
porter un tort ou iniure quand il eſchet, & non d'un
eſtranger, duquel s'ils ne ſe vengent à l'inſtant meſme
235 pour eſtre en || lieu où ils ne ſe voyent eſtre les plus
forts, & qu'ils ſemblent diſſimuler leur mal talent, ne
vous y fiez pas neantmoins qu'à bonne enſeigne pour
beau ſemblant qu'ils vous faſſent; peur que lorſque
vous y penſerez le moins, ils ne vous prennent au
deſpourueu, & vous rendent au double ce que vous
leur aurez preſté, non deux coups pour un, ny deux
iniures pour une, mais la mort pour un deſplaiſir,
car tuer un homme ou un moyneau, n'y a pas grande
difference entr'eux, & de bleſſer ou donner un coup
d'auiron, ils ne s'en tiennent pas ſouuent là, c'eſt
pourquoy il fait bon eſtre ſage par tout, & ne donner
ſuiet à perſonne de s'offencer ſi on n'en veut eſtre
payé à la fin, comme l'exemple ſuiuante vous fera
voir.

Deux François (comme i'ay rapporté au chap. 5. du 1. liure) un peu trop temeraires, offencerent un iour deux Canadiens aſſez mal à propos, dequoy ces Canadiens ne firent pour lors aucun ſemblant, à cauſe du lieu qui ne faiſoit pas pour eux, & diſſimulerent cet affront iuſques au temps de s'en pouuoir venger ſans teſmoins. Or il arriua à quelque * ſepmaines de là que ces deux François qui ne penſoient deſià plus au deſplaiſir qu'ils auoient faicts * à ces deux

Sauuages s'en allerent à la chasse, vers l'Isle d'Or-
leans, ce qu'estant sçeu par ces Indiens qui ne les per-
doient point de memoire, les allerent prendre au des-
pouruеu, les assommerent à coups de haches, & iette-
rent les corps dans la ri || uiere, sans qu'on pû sçauoir 236
que long-temps aprés qui en auoient esté les meur-
triers, à la fin on descouurit les homicides qui pour
cela ne l'aissoient* pas d'estre les bien venus parmy
ceux de leur Nation, encore qu'ils s'abstinssent de ve-
nir plus à Kebec, peur d'y trouuer leur chastiment.

Les François exageroient prou ' la faute comme elle estoit tres grande, & disoient assez la punition que meritoit l'enormité d'une telle meschanceté, mais pour cela les Sauuages ne donnoient ny chastiment ny reprimande à ces meurtriers, qui n'estoient pas gens à ces viandes la, & puis ils sçauoient bien que tost ou tard la faute leur seroit pardonnée, & qu'un present de Castors, au pis aller, les garantiroit du supplice & de la peine qu'on n'a encor ozé entreprendre sur eux.

Neantmoins il fut aduisé entre les Chefs François qu'il falloit monstrer à ces barbares un grand ressentiment de leur faute pour en empescher d'autres pareilles, & pour cet effect firent assembler en un conseil general tous les Sauuages qui se trouuerent pour lors à la traite, où les meurtriers ayans esté grandement blasmez, furent en fin pardonnez à la priere de ceux de leur nation, qui promirent un amendement pour l'aduenir, moyennant quoy le sieur Guillaume de Caen, General de la flotte, assisté du sieur de Champlain, & des Capitaines de Nauires, prit une espée

237 || nuë qu'il fit ietter au milieu du grand fleuue fainct Laurens en la prefence de nous tous, pour affeurance aux meurtriers Canadiens, que leur faute leur eftoit entierement pardonnée, & enfeuelie dans l'oubly, en la mefme forte que cette efpée eftoit perduë & enfeuelie au fond des eauës, & par ainfi qu'ils n'en parleroient plus.

Mais nos Hurons qui fçauent bien diffimuler & qui tenoient bonne mine en cette action, eftans de retour dans leur païs, tournerent toute cette ceremonie en rifée & s'en mocquerent difans que toute la cholere des François auoit efté noyée en céte efpée, & que pour tuer un François on en feroit dorefnauant quite pour une douzaine de caftors, en quoy ils fe trompoient bien fort, car ailleurs on ne pardonne pas fi facilement & eux-mefme * y feront quelques iours trompez s'ils font des mauuais, & que nous foyons les plus forts.

Pendant l'Hyuer les Ebicerinys fe vindrent cabaner au pays de nos Hurons à trois lieuës du bourg de fainct Iofeph, d'où nous les allions quelquesfois voir, & comme ils font affez bonnes gens ainfi que i'ay dit ailleurs, ils nous rendoient nos vifites & fe trouuoient fouuent dans noftre cabane, pour nous confiderer & s'entretenir de difcours auec nous, car ils fçauent les deux langues, la Huronne & la leur, quoy que tres differentes, ce que n'ont pas les Hurons, lefquels
238 ne fçauent ordinairement que la leur maternelle, || fans fe mettre en peine d'en apprendre d'autre, ou par negligence, ou pour le peu de neceffité qu'ils ont des autres Nations, ayans dans leur pays prefque tout

ce qui leur ſait beſoin, & pour le reſte on leur apporte ou bien ils voyagent en pays cognus quoy qu'esloignez, d'où ils rapportent ce qui leur manque.

Ces Sauuages Ebicerinys nous donnerent aduis d'une certaine Nation, à laquelle ils vont tous les ans une fois à la traite, n'en eſtans esloignez qu'enuiron une lune ou lune & demye de chemin, tant par terre que par lacs & riuieres. A laquelle vient auſſi trafiquer un certain peuple qui y aborde par mer auec de grands batteaux ou Nauires de bois, chargez de diuerſes eſpeces de marchandiſes, comme haſches faites en queuës de perdrix, des bas de chauſſes auec les ſouliers y attachez, ſouples neantmoins comme un gand, & pluſieurs autres choſes qu'ils eſchangent pour des fourures & pelleteries.

Ils nous dirent de plus que ces perſonnes là ne portoient ny barbe ny cheueux que fort peu, leſquels pour cette raiſon nous auons ſurnommez Teſtes pelées, & nous aſſeurerent auſſi que leur ayans parlé de nous, ils leur teſmoignerent un grand deſir de nous voir, ce qui nous fit coniecturer que ce pouuoit eſtre quelque peuple ou Nation policée & habitée vers la mer de la Chine, qui borne ce pays vers l'Occident comme il eſt auſſi || borné de la mer Occeane enuiron les 40. 239
degrez vers l'Orient, & eſperions y faire un voyage à la premiere commodité auec ces Ebicerinys, comme ils nous le faiſoient eſperer moyennant quelque petit preſent, ſi l'obedience ne m'euſt rappellé en France : car bien que ces Sorciers ne veuillent pas mener des François ſeculiers en leur voyage, non plus que les Montagnais & Hurons au Saguenet, de peur de deſ-

couurir leur meilleure & plus excellente traite auec les pays, d'où ils rapportent tous les ans quantité de pelleteries; ils ne sont pas si reseruez en nostre endroit, sçachant des-ià par experience que nous ne nous meslons d'aucun autre trafic que de celuy des ames, que nous nous efforçons de gaigner à Iesus Christ, sans interest du temporel.

Quand nous allions en visite chez les Sauuages, ils en estoient bien ayses & la tenoient à honneur & faueur, se plaignans de ne nous y voir assez souuent, & c'estoit à qui nous attireroit premier à son foyer, sans trop d'importunité pourtant, car ils tiennent les empressemens onereux & de mauuaises graces, & estans assis au milieu d'eux, où ils nous donnoient tousiours bonne place, ils nous escoutoient fort attentiuement, nous interrogeoient fort paisiblement, & se resioüissoient fort honnestement, accompagnans souuent ces visites de quelque petit present, ou d'un reste de sagamité, disant: *Chataronchesta*, auez vous faim, *Sega*,
240 man || gez, mais pour mon particulier i'en prenois fort rarement, tant à cause qu'il sentoit pour lors trop le poisson puant, que pour ce que les chiens y mettoient souuent leur nez, & les enfans leur cueiller auec quoy ils mangeoient à mesme.

Comme par deça l'on presente à boire aux amis, les Sauuages qui n'ont que de l'eau à boire pour toute boisson, & qui boiuent fort rarement, presentent le petunoir tout allumé à leurs amis, & à tous ceux qui leur rendent quelque visite, & nous tenans en cette qualité, ils nous en presentoient de fort bonne grace. Mais comme ie n'en ay iamais voulu user, ie les re-

merciois auec la mefme grace, & n'en prenois nullement, de quoy ils reftoient au commencement fort eftonnez, pour n'y auoir perfonne en tous ces pays là qui n'en ufe, pour à faute de vin, & d'efpices, efchauffer cet eftomach, & aucunement corrompre tant de cruditez prouenantes de leur mauuaise nourriture.

Pendant les grandes neiges, nous eftions fouuent contraints de nous attacher des raquettes fous les pieds, ou pour aller au village, ou pour aller querir du bois, d'autant que n'y ayant fentier ny chemin frayé, nous n'euffions pû facilement nous retirer des neiges auec nos fandales de bois. Les Sauuages en ufent de mefme comme chofes ayfées, car auec icelles l'on n'enfonce point, & fi on fait bien du chemin en peu de temps, & plus qu'on ne feroit fans icelles.

|| Ces Agnonra comme nos Hurons les appellent 241
font deux ou trois fois grandes comme les noftres. Les Montagnais, Canadiens & Algomequins, hommes & femmes auec icelles fuiuent la pifte des animaux qu'ils font harceler & arrefter par leurs chiens, puis l'abattent à coup de flefches, & d'efpée emmanchées au bout d'une demie picque, qu'ils fçauent dextrement darder: apres ils fe cabanent, fe confolent & fe refioüiffent là du fruict de leur trauail, & fans ces racquettes ils ne pourroient courir l'eslan, ny le cerf, & par confequent il faudroit qu'ils mouruffent de faim en temps d'Hyuer, fi les autres beftes n'y fuppleoient.

Lorfque pour quelque neceffité ou affaire particuliere, il nous falloit aller d'une bourgade en une autre, nous allions librement loger & manger en leurs cabanes, auxquelles ils nous receuoient & traitoient

fort humainement, bien qu'ils ne nous euſſent aucune obligation, car ils ont cela de propre d'aſſiſter les paſſans, & receuoir courtoiſement entr'eux toute perſonne qui ne leur eſt point ennemie : & à plus forte raiſon ceux de leur Nation, qui ſe rendent l'hoſpitalité reciproque, & aſſiſtent tellement l'un l'autre, qu'ils pouruoyent à la neceſſité d'un chacun, ſans qu'il y ayt aucun pauure mendiant parmy leurs villes, bourgs & villages, comme i'ay dit ailleurs, de ſorte qu'ils trouuoient fort mauuais entendans dire qu'il y auoit
242 en France grand nombre || de ces neceſſiteux & mendians, & penſoient que cela fut faute de charité, & nous en blaſmoient grandement, diſans que ſi nous auions de l'eſprit on donneroit bon ordre à cela, les remedes eſtans faciles.

Mais comme une amitié requiert une autre amitié, & un don un autre preſent, il eſt plus que raiſonnable que nous autres qui leur ſommes eſtrangers, & auſquels ils n'ont aucune obligation, qu'allans loger chez eux, & viuans à leurs deſpens, nous leur donnions touſiours quelque choſe, pour y eſtre touſiours les biens * venus, autrement ils nous eſtimeroient *Onuſtey*, c'eſt-à-dire chiche & auare, & à la fin vous n'y ſeriez pas ſi bien receus que du paſſé. Un peu de petun, de raſſades, quelques aleines, ou autres petites choſes, vous peuuent conſeruer leur amitié, & l'affection de vous receuoir touſiours courtoiſement & traicter amiablement, comme i'ay eſté par toutes leurs terres.

|| *Du pays des Hurons, nombre du peuple. — De leurs villes, villages & cabanes, & comme nous deuons renoncer à noſtre patrie pour viure en paix en celle d'autruy.* 243

CHAPITRE XI.

Bien que noſtre vraye patrie ſoit le Paradis, auquel ſeul nous deuons aſpirer & non aux choſes de la terre. Si eſt-ce que l'amour du pays de noſtre naiſſance nous eſt ſi naturel qu'encores que nous nous voulions reſoudre de l'abandonner, ſi ne pouuons nous pourtant l'oublier, diſoit le Sertorius Romain. C'eſt pourquoy Socrates pour aucunement moderer l'imperfection & la paſſion de cette inclination naturelle, defendit à ſes diſciples de dire ceſtuy-ci ou ceſtuy-là eſt mon pays, afin qu'ils ne peuſſent dire, cecy eſt à moy, & cela eſt à toy, penſant par là couper la ſource de toutes les querelles, procés, & debats, qui demeureroient eſteins à ſon aduis, ſi toutes choſes eſtoient poſſedées en commun.

Et à ce propos Plutarque au liure d'exil, raconte que Hercules le Thebain, ayant eſté interrogé par les Sidoniens de quel pays il || eſtoit naturel, reſpondit 244
ainſi. Ie ne ſuis pas de la grande cité de Thebes, ny de la tres-renommée Athenes, ny moins de Lycaonie, ains ſuis naturel de toute la Grece. Grandement fut eſtimé par les Grecs cette reſponce d'Hercules, pour s'eſtre nommé naturel de Grece. Mais beaucoup plus

ſut priſée celle de Socrates, ayant eſté enquis par le grand ſacrificateur Archites d'où il eſtoit, auquel il reſpondit : Ie ne ſuis de Thebes comme Theſiphonte, ny des Athenes comme Ageſilaus, ny de Lycaonie comme Platon, moins de Lacedemone comme Lycurgus, mais ſuis né au monde, & naturel de tout le monde.

C'eſt une leçon qui deuroit ſeruir à beaucoup & particulierement aux Religieux, car qu'eſt-il beſoin
245 || que l'on ſçache, ce Frere eſt de ce pays là, de cette ville là, il eſt de bonne maiſon, il eſt pauure, il eſt riche, puis qu'ayant renoncé au monde & à tout ce qu'il y pretendoit, il ne doit plus rien auoir à démesler auec iceluy. C'eſt auſſi une vaine curioſité aux ſeculiers de s'en vouloir informer, pour eſgaler l'honneur qu'ils leur rendent non au pois de leur vertu, mais à l'once de ce qu'ils ont quitté, comme ſi l'honneur n'eſtoit deu qu'aux apparences exterieures à l'excluſion des vertus internes, leſquelles Dieu ſeul * cherit ſans diſtinction du pauure ou du riche.

Or nos Hurons encores barbares n'ont pas eſté inſtruicts en une ſi bonne eſcole qu'ils vouluſſent penſer en un ſeul Paradis, ils diſent franchement leur qualité & au delà, & || croyent que ce leur ſoit honneur de haut loüer leur pays, quoy qu'aſſez mal garny en comparaiſon de pluſieurs autres contrées qui ſe retrouuent plus vers le Sû, mais comme il n'eſt pas encores des pires, ie vous en feray la deſcription telle que ie l'ay deu ſçavoir, laquelle vous ſera d'autant plus utile que vous aurez de volonté d'y voyager.

Premierement il eſt ſitué ſous la hauteur de qua-

rante quatre degrez et demy de latitude, et ſelon aucuns le Soleil se leuė ſix ou ſept heures plus tard ſur leur Oriſon que ſur celuy de Paris, tellement qu'il eſt icy enuiron ſix heures du matin, qu'il n'eſt encor aux Hurons que unze heures ou minuit du iour precedent, ſi la ſupputation en eſt bien faite, laquelle ie rapporte ſimplement comme ie l'ay appriſe.

Ce pays eſt tres-beau & agreable, fort deſerté & trauerſé d'eſtangs, & de lacs, avec de beaux ruiſſeaux qui ſe deſgorgent dedans ce grand lac, que nous appellons la Mer douce. Il eſt plein de belles collines, campagnes, & de tres belles & grandes prairies qui portent quantité de bon foin, auquel les François mettent le feu ſur le pied quand il eſt ſec, non pour en profiter, mais pour ſe recreer.

Il y a auſſi en pluſieurs endroits quantité de froment ſauuage, qui a l'eſpic comme ſeigle, & le grain comme de l'auoine : i'y fus trompé, penſant au commencement que i'en vis, que ce fuſſent champs enſemancez de bon || grain : ie fus de meſme trompé aux pois ſau- 246
uages, où il y en a en diuers endroicts auſſi eſpais comme s'ils y auoient eſté ſemez & cultiuez : & pour monſtrer éuidemment la bonté de la terre, un Sauuage du village de Toenchen ayant planté dans un coin de ſon champ un peu de pois qu'il auoit apporté de Kebec, rendirent en quantité leurs fruicts deux fois plus gros que leur ſemence, de quoy ie m'eſtonnay, n'en ayant point veu par tout ailleurs de ſi beaux.

Il y a de belles foreſts, peuplées de gros cheſnes, fouteaux, herables, cedres, ſapins, ifs & autres ſortes de bois beaucoup plus beaux, ſans comparaiſon,

qu'aux autres prouinces du Canada que nous auons veües: & font toufiours d'autant plus belles, le pays plus beau, & les terres meilleures, que plus on auance tirant au Sû: car du cofté du Nord les terres font plus fablonneufes, les pays plus montagneux, et les forefts plus defgarnies de gros bois, finon de cedres qui croiffent mefme iufques dans les veines des rochers, comme ie vis voyageant fur la Mer douce, pour la pefche du grand poiffon.

Il y a plufieurs contrées ou provinces au pays de nos Hurons qui portent diuers noms, & font gouuernées par diuers Capitaines ou chefs generaux & particuliers dependans & independans, celle où commandoit le grand Capitaine Atironta s'appelle *Renarhonon*,
247 celle d'Entauaque s'ap || pelle *Atigagnongueha*, & la Nation des Ours qui eft celle où nous demeurions fous le grand Capitaine Auoindaon s'appelle *Atingyahointan*, & en cette eftendue de pays il y a enuiron vingt ou vingt cinq tant villes que villages, dont une partie ne font point clos ny fermez, & les autres font fortifiez de longues boifes de bois à triples rangs, à la hauteur d'une longue picque entrelaffées les unes dans les autres & redoublées par dedans de grandes & groffes efcorces de huict à neuf pieds de haut, par deffous il y a de grands arbres esbranchez pofez de leur long fur les troncs des arbres faits en fourchettes, fort courtes pour les tenir en eftat, puis au deffus de ces pallisfades & fermetures, il y a des galleries ou guerittes qu'ils appellent *Ondaqua*, lefquelles ils garniffent de pierres en temps de guerre pour ruer fur l'ennemy, & d'eau pour efteindre le feü qu'il y

pourroit appliquer. On y monte par une eſchelle aſſez mal façonnée & difficile, qui eſt faite d'une longue piece de bois charpentée de pluſieurs coups de haches, pour tenir ferme du pied en montant.

Les villes & villages de nos Hurons ſont permanans, & ne ſe changent point ſinon lorſque trop esloignez des bois, ils ont de la peine d'en auoir. Et en ſecond lieu quand leurs heritages ſont tellement amaigris & deſeichez (à faute de fumier) || qu'ils ne peuuent 248
plus produire leur bled à la perfection ordinaire, ce qui arriue de dix, vingt, trente & quarante ans, plus ou moins ſelon les contrées, la bonté des territoires, ou l'esloignement des foreſts, au milieu deſquelles ils batiſſent touſiours leurs bourgs & villages pour les commoditez qu'ils en reçoiuent, car auparauant que tous les bois des enuirons ſoient conſommez, il y a un grand temps, de maniere qu'il n'y auroit plus qu'à trouuer l'induſtrie de fumer les terres ou de ſemer en de nouuelles places leur bled d'Inde, qu'ils ont accouſtumez de planter tous les ans dans les meſmes trous des années precedentes, qu'ils feroient comme nous des eternitez en un meſme lieu, car pour le bois ils ont l'inuention de l'amener en temps d'Hyuer, par ſus les neiges, attaché ſur de certaines traiſnées ou planchettes de cedre fort commodement.

Leurs cabanes qu'ils appellent *Ganonchia,* ſont faites comme i'ay dit en façon de tonnelles ou berceaux de iardins, couuertes d'eſcorces d'arbres, longues de vingt cinq à trente toizes plus ou moins, ſelon qu'il eſchet (car elles ne ſont pas toutes d'une égale longueur) & larges de ſix, laiſſant par le milieu

une allée de dix à douze pieds de large, qui va d'un
bout à l'autre de la cabane, aux deux coſtez de laquelle
249 il y a une maniere d'eſtablie, qu'ils appellent *Endi-
cha*, de meſme longueur & de la hauteur || de quatre
ou cinq pieds, où ils couchent en Eſté, pour euiter
l'importunité des puces dont ils ont en quantité, & en
Hyuer au bas ſur les nattes deuant le feu arrangez
les uns ioignans les autres pour eſtre plus chaude-
ment, les enfans au lieu plus commode & les pere &
mere aprés, & n'y a point d'entre-deux ou de ſepa-
ration, ny pied, ny cheuet, non plus en haut qu'en
bas, & ne font autre choſe pour ſe repoſer, que de s'eſ-
tendre en la meſme place où ils ſe trouuent aſſis, &
s'affubler la teſte dans leur robe, ſans autre couuerture,
ny lict, qui eſt une façon de ſe coucher ayſée, & qui ſe
continuë à petit fraiz.

Ils empliſſent de bois ſec pour bruſler en Hyuer, tout le deſſous de ces eſtablies, mais pour les groſſes buſches, qu'ils appellent *Ancincuny*, qui ſeruent à entretenir le feu poſées à terre par l'un des deux bouts & esleuées de l'autre ſur une pierre, ou bout de tizon, ils en font des piles deuant leurs cabanes, ou les ſerrent au dedans des porches, qu'ils appellent *Aque*. Toutes les femmes s'aydent à faire ceſte proviſion de bois, qui ſe faict dés les mois de Mars & d'Avril, & auec cet ordre en peu de temps chaque meſnage eſt fourny de ce qui luy eſt neceſſaire.

Ils ne ſe ſeruent que de tres-bon bois, aymans mieux l'aller chercher bien loin, qu'auoir moins de peine & en auoir de mauuais ou qui faſſe fumée, c'eſt pourquoy ils entretiennent touſiours un feu clair & bien

faict auec peu de bois, que s'ils ne rencontrent point
d'arbres || ſecs à leur gré, ils en abbatent de ceux qui 250
ont les branches mortes, leſquelles ils mettent par
eſclats & couppent de longueur comme les cotrets de
Paris. Pour le fagotage, ils ne s'en ſeruent point du
tout, non plus que du tronc des gros arbres qu'ils ab-
batent, leſquels ils laiſſent là pourrir ſur la terre faute
de ſcie pour les ſcier, ou d'induſtrie pour les mettre en
pieces, qu'ils ne ſoient ſecs & pourris, pour nous qui
n'y prenions garde de ſi prés, nous nous ſeruions du
premier venu, ſans employer tout noſtre temps à en
aller chercher ſi loin, car c'eſtoit à nous meſmes à y
pouruoir, & non aux Sauuageſſes, qui ne nous en
donnoient que par courtoiſie ou par preſents recipro-
quez d'autres de pareille valeur, ſinon lors que nous
eſtions logez dans leurs cabanes.

En une cabane il y a pluſieurs feux, & à chaque feu
il y a deux meſnages, l'un d'un coſté, & l'autre de
l'autre, & telle cabane aura iuſqu'à 8. 10. ou 12. feux,
qui font 24. meſnages, & les autres moins, ſelon qu'elles
ſont longues ou petites, & où il fume à bon eſcient,
qui faict que pluſieurs en reçoiuent de tres-grandes
incommoditez aux yeux, ny ayant feneſtre ny aucune
ouuerture, que celle qui eſt au faiſte de leur cabane
par où ſort la fumée.

Ces cabanes n'ont aucune cloiſon ou ſeparation, qui
puiſſe empeſcher de porter la veuë d'un bout à l'autre
& voir ce qui s'y paſſe, neantmoins ils y demeurent
tous en paix & ſans aucune confuſion ny bruits, cha-
cun dans ſon departement auec ce qui leur appartient,
qui || n'eſt ny enfermé, ny clos de clefs ou de ſerrures. 251

Aux deux bouts il y a à chacun un porche, & ces por-
ches leur seruent principalement à mettre leurs gran-
des cuues ou tonnes d'eſcorce, dans quoy ils ſerrent
leur bled d'Inde, aprés qu'il eſt bien ſec & eſgrené.
Au milieu de chacun de leur logement il y a deux
groſſes perches ſuſpenduës, qu'ils appellent *Oüaron-
ta,* où ils pendent leur cramaliere, & mettent leurs
fourures, viures & autres choſes, peur des ſouris &
pour tenir les choſes ſeichement.

Pour le poiſſon duquel ils font prouiſion pour leur
Hyuer, aprés qu'il eſt boucané & bien deſeiché, ils le
ſerrent en des tonneaux d'eſcorce, qu'ils appellent
Acha, excepté *Leinchataon,* lequel ils n'eſuentrent
point & le pendent au haut de leur cabane attaché
auec des cordelettes peur des ſouris & d'une mau-
uaiſe odeur qu'il rend en temps chaud, telle que per-
ſonne ne la pourroit ſouffrir icy.

Crainte du feu, auquel ils ſont aſſez ſuiects, ils ſer-
rent ordinairement ce qu'ils ont de plus precieux dans
des tonneaux d'eſcorces, qu'ils enterrent en des foſſes
profondes qu'ils font au coin de leur foyer, puis les
couurent de la meſme terre, & par ce moyen ſont con-
ſeruez non ſeulement du feu, mais auſſi de la main
des larrons, pour n'auoir autre coffre ny armoire en
tout leur meſnage que ces petits tonneaux. Il eſt vray
qu'ils ſe font fort peu ſouuent de tort les uns aux
autres; mais encore s'y en pourroit il trouuer de meſ-
chans, qui vous feroient du deſplaiſir s'ils en trouuoient
252 l'occa || ſion, car l'obiect eſmeut la puiſſance, dit le
Philoſophe, & l'occaſion faict le larron.

Des exercices ordinaires des Hurons & des pauures mendians & vagabons, & comme les Canadiens cabanent & courent les bois.

CHAPITRE XII.

Ce bon Legislateur des Atheniens Solon, fist une Loy, dont * Amasis Roy d'Egypte auoit esté iadis Autheur, laquelle obligeoit un chacun de monstrer tous les ans d'où il viuoit par deuant le Magistrat, autrement à faute de ce faire il estoit puny de mort. Et le bon Empereur Marc Aurelle, faisant mention de l'ancienne diligence des Romains, escrit qu'ils s'employerent tous auec telle ardeur aux labeurs & trauaux, qu'ils ne peurent oncques trouuer en toute la Cité de Rome un homme oisif, pour porter une lettre à deux ou trois iournées.

C'estoit une occupation sans exemple & qui tesmoignoit le bon ordre de leur Republique, dans lesquelles on ne doit iamais souffrir ceux qui pouuans gaigner leur vie par un honneste trauail, ne font mestier que de volleries & brigandages, comme cela n'est que trop ordinaire par toute la France, & particulierement à Pa || ris, où souuent ils passent pour honnestes gens, 253
mais le pis est que comme ils ne se contentent pas de la mediocrité à laquelle ils preferent le luxe & la delicatesse, ils mettent souuent vostre vie en hazard, pour l'auoir auec la bource.

Les Chinois desquels nous deurions imiter les Loix (quoy que Payens) ont aussi trouué l'inuention de

bannir d'entr'eux les fainéants & pareſſeux, par une ordonnanee inuiolablement obſeruée, à tous les pauures, ſous tres-grieues peines, de mandier par les ruës, & à qui que ce ſoit de leur donner, n'y ayant que les ſeuls Religieux Chinois à qui il eſt permis de queſter, & chercher leur vie de porte en porte, comme par deça les FF. Mineurs.

Mais pour ce qu'il ſembleroit que ce ſeroit tout à faict bannir la charité & l'humanité du milieu d'eux, ils ont des Hoſpitaux Royaux en grand nombre par tout le Royaume, pour loger, nourrir & entretenir les vrays pauures, s'entend ceux qui n'ont aucun moyen de trauailler & gaigner leur vie & non les autres qui peuuent faire quelque choſe, leſquels ſont contraincts de ſeruir pour leurs deſpens, ce qui eſt plus que raiſonnable, car quelle apparence y auroit il de nourrir du bien des pauures, ceux qui ont de la ſanté aſſez pour n'eſtre point pauures & viure honneſtement accommodé.

C'eſt pour la meſme raiſon que les Aueugles n'y ſont point exempts de trauailler, ny admis dans les Hoſpitaux, s'ils ne ſont vieux & caſſez, & ne leur eſt non plus
254 permis de tracaſſer & || mandier par les ruës, ny par les Temples, comme ils font à Paris, au grand deſtourbier de ceux qui prient Dieu. Mais on les oblige chez les Cordiers & Potiers d'eſtain, pour tourner les rouës, & faire pluſieurs autres exercices où il ne faut point d'yeux. Nous voyons meſmes nos vieilles Huronnes, qui pour auoir la veuë debile, ne demeurent pas pour cela touſiours oyſeuſes; elles s'employent d'elle* meſmes à eſgrener le maïz hors des eſpics, à filer, pleurer

les morts, & à plufieurs autres petites occupations
compatibles à leurs infirmitez.

On employe les manchots & eftropiez en d'autres
chofes felon leurs incommoditez, & les culs de iattes
à faire des efpingles & efguilles, à coudre des habits &
faire plufieurs autres exercices des mains. Mais pour
les playez & ulcerez, il eft croyable qu'ils y font
moins frequens que par deça, puis que la mendicité
leur eft interdite, & que s'ils entrent dans les Hofpi-
taux, leurs playes font vifitées & eux œilladez de prés,
pour euiter aux tromperies & artifices, defquels plu-
fieurs gredins & caymans uzent pour entretenir leurs
playes & tirer la quinte-effence des bources. Que fi
on y prenoit garde de prés, on feroit fouuent icy des
miracles fans miracles, en des perfonnes que l'œil
guerirait fans medicament, & m'eftonne comme à
Paris, & autres bonnes villes de France, il n'y a des
Chirurgiens gagez pour y donner ordre, puis que les
abus y font fi frequens que perfonne n'en peut douter,
du moins les vrays pauures & malades feroient || fe- 255
courus & les trompeurs chaftiez ou banis.

Nos Sauuages ne font point en peine de dreffer des
Hofpitaux pour les malades, ny de deffendre la man-
dicité aux vagabonds, car chacun a foin de fes ma-
lades, & aucun n'eft tellement vagabond qu'il doiue
viure aux defpens d'autruy. Ils ne font point neant-
moins fi exacts obferuateurs, que d'employer le temps
auec un foin fi particulier des anciens Romains, mais
encores ont ils quelques occupations & exercices par-
ticuliers, aufquels ils s'adonnent & employent aucu-
nement le temps. Les hommes vont à la chaffe, à la

pesche, à la guerre, à la traicte, & font des cabanes &
des canots ou les outils propres à cela; le reste du temps
à la vérité ils le passent en oysiueté, à ioüer, dormir,
chanter, dancer, petuner, ou aller en festin, & ne veu-
lent s'entremettre d'aucun ouurage qui soit du deuoir
de la femme sans grande necessité, & par ainsi ioüis-
sent de beaucoup de repos qu'on ne ioüyt pas icy.

Ce n'est pas neantmoins en cela que consiste leur
bon-heur, principallement, mais c'est en ce qu'ils
n'ont aucune passion pour les biens & richesses de la
terre, qu'ils possedent comme ne les possedans point,
ainsi que dit l'Apostre. N'ont aucun procés, noises ou
debats, pour les deffendre, & ne sçauent que c'est de
condemnation, de Iuges, de tailles, subsides, ny de
prison, que pleust à Dieu qu'ils fussent conuertis,
mais à mesme temps qu'ils seront faicts Chrestiens, ie
crains bien fort qu'ils perdront leur simplicité & re-
256 pos, non que la Loy de Dieu || porte cette necessité,
mais la corruption glissée entre les Chrestiens se com-
munique facilement entre les barbares conuertis, qui
succent auec la doctrine des Saincts, le mauuais esprit
de ceux qui les frequentent.

Ils ont l'exercice du ieu tellement recommandable
& coustumier, qu'ils y employent une bonne partie
du temps qui leur reste des autres occupations plus
serieuses, ausquelles ils s'adonnent assez peu souuent,
& que la necessité ne les y contraingne. Ils sont fort
beaux ioüeurs & patiens, car encores que la chanse ne
leur en die point, ils ne s'en faschent pas, & perdent aussi
gayement du moins exterieurement, que s'ils estoit* en
chanse, dont i'en ay veu quelqu'uns s'en retourner

en leur village tout nuds, chantans alaigrement aprés auoir tout perdu au noſtre, & eſt une fois arriué qu'un Canadien perdit (aprés toutes ſes hardes) & ſa femme, & ſes enfans contre le ſieur Du Pont Graué, lequel les luy rendit aprés volontairement & de fort bonne volonté, car il n'euſt pas voulu ſe charger d'un tel attirail, qui luy euſt apporté plus de peine que de profit, & neantmoins, il eſtoit en luy de les retenir ſans que le Sauuage l'eut pû trouuer mauuais.

Les hommes ne s'adonnent pas ſeulement au ieu des ioncs nommé *Aeſcara*, qui ſont trois ou quatre cens petits ioncs blancs, également couppez de la grandeur d'un pied ou enuiron, mais auſſi à pluſieurs autres ſortes de ieu, comme de prendre une grande eſcuelle de bois, & dans || icelle auoir cinq ou ſix noyaux 257
ou petites boulettes un peu plattes de la groſſeur du bout du petit doigt & peintes de noir d'un coſté & blanche * ou iaune * de l'autre, & eſtans tous aſſis à terre en rond, à leur accouſtumée, prennent tour à tour ſelon qu'il eſchet, ceſte eſcuelle auec les deux mains qu'ils esleuent un peu de terre, & à meſme temps l'y repoſent & frappent un peu rudement, de ſorte que ces boulettes ſe remuans, ils voyent comme au ieu des dez de quel coſté elles ſe repoſent & ſi elles ſont pour eux ou non, & pendant que celuy qui tient l'eſcuelle la frappe & regarde à ſon ieu, il dit continuellement & ſans intermiſſion, *Tet*, *Tet*, *Tet*, *Tet*, penſant que cela excite & fait bon ieu pour luy ; encor que cela ne ſert que d'un amuſement, plus tolerable que les choleres de nos ioüeurs de cartes & de dez, qui s'emportent à leurs premieres paſſions.

O bon Ieſus, il n'y a pas iuſqu'à un tas de mauuais garçons, qui ne ceſſent de blaſphemer au ieu, comme ſi offencer un Dieu nous deuoit faire profiter ou pluſtoſt perir dans ſes diſgraces. Ah mal-heureux ! qui as pris l'habitude de iurer, tous les vices doiuent eſtre abhorrez, mais celui du blaſpheme plus que tous les autres, car il n'y a vice qui ne puiſſe cauſer quelque delectation & non iamais le blaſpheme, & par conſequent moins excuſable que les autres, qui tous nous meinent à la damnation.

Pour le ieu ordinaire des femmes & filles, au-
258 quel s'entretiennent auſſi par fois des hom- || mes &
garçons auec elles, eſt particulierement auec cinq ou ſix noyaux, comme ceux de nos abricots, noirs d'un coſté & iaunes de l'autre, leſquels elles prennent auec la main comme on faict les dez, puis les iettent un peu en haut, & eſtans tombez ſur une peau qui leur ſert de tapis, elles voyent ce qui faict pour elles, & continuent à qui gaignera les coliers, oreillettes, ou autres bagatelles de leurs compagnes, & n'ont iamais de monnoye d'or ou d'argent, car ils n'en ont aucune cognoiſſance ny uſage, de maniere que quand il eſt meſme queſtion de trafique ou achapt de marchandiſe, ils ne font qu'eſchanger une choſe pour une autre.

Ie ne puis obmettre auſſi qu'ils pratiquent en quelqu'uns de leurs villages ce que nous appellons en France porter les momons; car ils enuoyent le cartel de defy aux autres villages, pour les faire venir ioüer auec eux & gaigner leurs uſtencilles s'ils peuuent, & cependant les feſtins ne manquent

point, car pour la moindre occasion la chaudiere est sur le feu, particulierement en Hyuer, qui est le temps auquel principallement ils festinent & se reiouissent ensemblement pour passer plus doucement la rigueur de la saison.

Ils ayment la peinture & y reusissent assez industrieusement pour des personnes qui n'y ont point d'art, ny d'instrumens propres, & font des representations d'hommes, d'animaux, d'oyseaux & autres grotesques, tant || en relief, de pierres, bois & autres 259
semblables matieres, qu'en platte peinture sur leur corps, qu'ils font non pour idolatrer, mais pour contenter leur veuë, embellir leurs callumets & orner le deuant de leurs cabanes.

Pendant l'Hyuer, du filet que les femmes & filles ont disposé, les hommes en font des rets & seines pour pescher & prendre le poisson iusques sous la glace, par le moyen des trous qu'ils y font en plusieurs endroits, dont en voicy la methode.

Ils font à grands coups de hache un trou assez grandelet dans la glace d'un lac ou de la riuiere; ils en font d'autres plus petits d'espaces en espaces, & auec des perches ils passent une fiscelle de trous en trous par dessous la glace: ceste fiscelle aussi longue que les rets qu'on veut tendre, se va arrester au dernier trou, par lequel on tire, & on estend dedans l'eau toute la rets* qui luy est attaché. Quand on les veut visiter, on les retire par la plus grande ouuerture, pour en recueillir le poisson, puis il ne faut que retirer la fiscelle pour les retendre, les perches ne seruans qu'a passer la premiere fois la fiscelle.

Ils font auffi des fleches auec le coufteau fort
droictes & longues & n'ayans point de coufteaux, ils
fe feruoient anciennement des pierres tranchantes, &
les empennent de plumes, de queuës & d'aisles d'Ai-
gle, par ce qu'elles font fermes & fe portent bien en
260 l'air. Ils accommodent la pointe auec de nos fers ||
qu'on leur traicte à Kebec, ou bien auec une pierre
acerée qu'ils collent dans le bout de la flefche fenduë
auec une colle de poiffon tres forte. Ils font les cordes
de leurs arcs auec des boyaux ou nerfs d'animaux,
de mefmes celles des raquettes, qui leur feruent pour
aller fur la neige au bois & à la chaffe, puis des maf-
fues de bois pour la guerre, affez bien faictes, & des
pauois de cedre, qui leur couurent prefque tout le
corps, & d'autres plus petits faicts de cuir bouilly.

Ils font auffi des voyages par les lacs & riuieres, qui font frequentes dans le païs, iufques en des nations fort esloignées, où ils traictent & efchangent de leurs marchandifes pour d'autres, qui leur font befoin & defquelles leur païs manque, mais ils n'entreprennent pas ordinairement ces voyages de longs cours, inconfideremment & fans en auoir premierement eu la permiffion des Chefs, lefquels en un confeil particulier, ont accouftumé d'ordonner tous les ans la quantité d'hommes qui doiuent partir de chaque ville ou village, pour ne les laiffer defgarnis de gens de guerre, & quiconque voudroit partir autrement le pourroit faire à toute rigueur, mais il en feroit blafmé & eftimé mal auifé & inciuil.

I'ay veu plufieurs Sauuages des villages circonuoifins venir au bourg S. Iofeph demander congé au

Capitaine Onorotandi, frere du grand Capitaine Auoindaon, pour auoir la permiſſion d'aller au Saguenay: car il ſe diſoit Maiſtre ſuperieur des chemins & riuieres qui y condui- || ſent, s'entend iuſ- 261
ques hors le païs des Hurons. De meſme il falloit auoir la permiſſion & congé d'Auoindaon, pour aller à Kebec, & comme chacun entend eſtre le maiſtre en ſon païs, auſſi ne laiſſent ils paſſer aucun d'une autre nation par leurs terres, pour la traicte, ſans eſtre recognus & gratifiez de quelque preſent: ce qui ſe faict ſans difficulté, autrement on leur pourroit donner de l'empeſchement & faire du deſplaiſir, ſi on vouloit.

Sur l'Hyuer que le poiſſon ſe retire ſentant le froid, comme au mois de Juillet & d'Aouſt ſentant le chaud, les Sauuages errants comme ſont les Canadiens Algomquins* Etechemins & autres, quittent les riues de la mer & des riuieres & ſe cabanent dans les bois, là où ils ſçauent qu'il y a de la venaiſon. Pour nos Hurons, Honquerons & autres peuples ſedentaires, ils ne quittent point leurs villes & villages, que pour les raiſons que i'ay deduites cy-deſſus, au chapitre precedent.

Lorſque ces peuples errants ont faim, ils conſultent l'Oracle, & aprés s'en vont l'arc en la main & le carquois ſur le dos, la part que leur Medecin leur a indiqué, ou ailleurs où ils penſent ne point perdre leur temps. Ils ont des chiens qui les ſuyuent, & nonobſtant qu'ils n'abayent* point, toutesfois ils ſçauent fort bien deſcouurir le giſte de la beſte qu'ils cherchent, laquelle ayant trouuée ils la pourſuiuent courageuſement & ne l'abandonnent iamais qu'ils ne

l'ayent terraſſée, & en fin l'ayant naurée à mort, ils
262 la font tant harceler par leurs chiens || qu'il faut qu'elle tombe, lors ils luy ouurent le ventre, baillent la curée aux chiens, feſtinent & emportent le reſte. Que ſi la beſte preſſée de trop prés rencontre une riuiere, la mer ou un lac, elle s'eslance librement dedans, & nos Sauuages aprés où ils luy donnent le coup de la mort s'ils ont des canots preſts, comme ils firent à Gaſpey, un iour auant mon arriuée.

Or pour ce que pluſieurs pourroient penſer qu'eſtans les Montagnais errants, ils viuent en beſtes en leur hiuernement, ie vous ay icy mis l'ordre qu'ils y tiennent, qui eſt une couſtume loüable, car voulans ſe departir & courir les montagnes & les bois, ils font une reueuë de la quantité de femmes vefues, petits enfans & de perſonnes qui ne peuuent auoir leur vie par le moyen de la chaſſe, & les departent par les familles egalement, oſtans des enfans ou il y en a beaucoup, pour les mettre ou il y en a moins, & ainſi des autres perſonnes inutiles. Et pour ce qui eſt des hommes & des garçons capables de la chaſſe, s'il y a quelque famille qui en manque, on en tire de celles qui en ont trop, pour en accommoder de moins accommodées. Il n'y a que les filles de mauuaiſe vie, à qui on a peine de trouuer place, pour autant qu'elles ſont en opprobre parmy ceux de leur nation, comme les filles desbauchées icy.

Tout ceſt accommodement eſtant faict, ſi les neiges ſont aſſez hautes, ils donnent ordre qu'en chaque famille il ſe faſſe des traiſnes de bois, d'enuiron un pied de large, & huict ou dix de long, un peu cour-

bées par le bout de || deuant, fur lefquelles ils char- 263
gent tous leurs pacquets, viures & emmeublemens auec les petits enfans, qui ne peuuent marcher, fi les meres n'ayment mieux les porter fur leur dos emmaillottés fur une petite planchette, à la façon de nos Huronnes, & en cefte maniere courent les bois s'ils ne prennent les riuieres.

Eftans arriuez au lieu où ils doiuent camper. Les ieunes femmes & filles ayans la hache en main vont par ces grandes forefts, coupper quinze ou vingt perches, plus ou moins, felon la grandeur de la cabane qu'ils ont à faire. Cependant les vieilles femmes & aucunefois les hommes, en ayans defigné le plan, vuident la neige auec leurs pelles, qu'ils font ou portent exprés pour ce fuiect. La place fe fait ronde ou en quarré à la volonté du maiftre Architecte, profonde felon la hauteur des neiges de deux, trois iufques à quatre pieds, de maniere que la neige leur fert comme d'une muraille qui les enuironne de tous coftez, excepté par l'endroit où on la fend, pour faire la porte que l'on tient fort baffe.

Les perches eftans apportées on les plante fur le haut de la neige, puis on iette fur ces perches qui s'approchent un peu par en haut, quatre ou cinq rouleaux d'efcorces coufues enfemble commençant par le bas, comme font les recouureurs des maifons, la neige que l'on a à dos, eft aprés couuerte de petites branches de cedre ou de pin, de quoy la maifon eft
auffi pauée, haute ou baffe felon qu'il efchet, car en || 264
aucunes on s'y tient facilement debout & en d'autres non. L'huis du logis n'eft autre qu'une mefchante

peau d'Eslan attachée à deux perches, qui seruent de porte, dont les iambages du palais, sont la neige mesme, soutenue de quelque bois.

Ie ne sçay si l'on pourroit assez exagerer la peine & les incommoditez que l'on souffre dedans ces chetifs palais, où l'on experimente par fois les deux extremitez, un extreme chaud tel que l'on est a demy rosty, ou un extreme froid, tel que l'on est à demy glacé, & puis des chiens vous importunent sans cesse pour auoir place auprés de vous, mais la fumée selon les vents en est insupportable, comme la faim quand la chasse n'est pas bonne, un autre puissant diuertissement d'esprit.

S'ils n'ont dessein que demeurer une seule nuict en un mesme lieu, ou deux ou trois au plus, ils n'y apportent point tant d'inuention, particulierement lorsqu'ils n'ont point de petits enfans, car à peine font ils de cabanes, & si ce sont chasseurs, ils se contentent de coucher sur la neige au pied d'un arbre, ou pour le plus ils font un trou dans la neige, auquel ils font du feu & se couchent auprés, dormans là aussi gaillardement, que nous sçaurions faire icy sur un bon lict.

Ils se cabanent ordinairement plusieurs mesnages ensemble, & ne se seruent que d'un feu à deux, à la
265 maniere de nos Hurons, mais il y a cela || de difference que nos cabanes Huronnes sont bonnes & solides, grandes & spacieuses, & pour ce ordinairement froides si on n'en bouchoit les aduenuës, là où les Montagnaites sont petites, basses, reserrées & facilement eschauffées, si on y apporte tant soit peu de soin.

l'ay admiré les grands voyages que nos Montagnais & Canadiens font quelquesfois tant par mer, par les riuieres, que par terre, pour traiter les marchandises qu'ils ont euës des François, ils vont iusques vers les Flamands du costé de la Virginie, & en la Virginie mesme, où sont habituez les Anglois, & en beaucoup d'autres pays du costé du Saguenay, par des chemins fort difficiles & dangereux, & entreprendront (chose incroyable) d'aller dix, vingt, trente & quarante lieuës par les bois, sans rencontrer ny sentiers, ny cabanes, & sans porter aucuns viures, sinon du petun, & un fuzil, auec l'arc au poing, & le carquois sur le dos. S'ils sont pressez de la soif, & qu'ils ne rencontrent point d'eau ils ont l'industrie de faire une fente dans l'escorce des plus gros fouteaux qui sont en seue, & en succent la douce & agreable liqueur qui en distile, comme nous soulions faire pour semblable necessité, & les affadissemens & debilité du cœur.

Les escorces de bouleau auec quoy ils cabanent sont enuiron de 8 à 9 pieds de longueur, & enuiron trois pieds de largeur qu'ils portent roulées comme une
peau de || parchemin, ayant aux deux bouts à chacun 266
une baguette platte cousuë qui les tiennent en estat & les empeschent de faire de faux plis.

Pour leurs canots ils sont assez petits, mais lorsqu'ils en ont besoin de plus grands ils traitent des chalouppes françoises, auec lesquelles ils vont librement sur les riuages de la mer, comme ils font encore auec leurs petits canots, mais auec moins d'asseurance, ceux de nos Hurons sont de huict & neuf pas de long & enuiron un pas ou un pas & demy de large par le

milieu, & vont en diminuant par les deux bouts comme la nauette d'un Teſſier, & ceux-là ſont des plus grands qu'ils faſſent, car ils en ont encores d'autres plus petits deſquels ils ſe ſeruent ſelon l'occaſion & la difficulté des voyages qu'ils ont à faire.

Ils ſont fort ſuiets à tourner ſi on ne les ſçait bien gouuerner, car ils ne ſont ſimplement faits que d'eſcorce de bouleau renforcés par le dedans de petits cercles de cedre blanc bien proprement arrangez, & ſont ſi legeres qu'un homme ſeul en porte ayſement un ſur ſa teſte, ou ſur ſon eſpaule, comme ils ſont ordinairement par la campagne. Chacun peut porter la peſanteur d'une pippe plus ou moins, ſelon qu'il eſt grand ou petit & ſi l'on fait auſſi d'ordinaire par chacun iour, quand l'on eſt preſſé, 25. ou 30. lieuës dedans pourueu qu'il n'y ait point de ſaut à paſſer, qu'on
267 aille au gré du vent & de l'eau, || car ils vont d'une viteſſe & legereté ſi grande que ie m'en eſtonnois, & ne penſe pas que la poſte pût guere aller plus viſte, quand ils ſont conduits par de bons nageurs.

Ils vont à la traicte en de certaines Nations, d'où ils rapportent de groſſes coquilles de limaçons de mer, qu'ils rompent par petits morceaux, & les poliſſent ſur un grais ou autre pierre dure, fort induſtrieuſement les unes en quarré gros comme une noix, & les autres un peu en rondeur gros comme un pois chiche & plus, qu'ils percent auec ie ne ſçay quel inſtrument auec grand peine & trauail pour la dureté de ces os deſquels ils font des chaines & braſſelets. Les Capitaines & quelques particuliers en ſçavent ſi bien accommoder leur * petunoirs, que vous diriez que ce

foit l'œuure d'un excellent graueur, tant ces petits grains de pourcelaine y font gentiment enchaffez.

On auoit tafché de leur faire paffer de l'yuoire pour de la pourcelaine, mais il n'y a pas eu moyen pour ce que la pourcelaine eft tout autrement dure, blanche & luifante que l'yvoire, & par ainfi ayfée à difcerner. Les Brafiliens, les Floridiens & autres peuples & Nations americaines en ufoient anciennement, auant la venuë des Efpagnols, & de quoy ils faifoient autant d'eftat pour fe parer que nous faifons icy des perles fines, mais à prefent ils portent leur penfée bien plus haut à mefure qu'ils defcouurent de plus grandes richeffes, & qu'ils ont changé de maniere de || viure & 268
embraffé noftre Religion. Quand nos Hurons ont leur petunoir ou leur calumets de terre rompus, ils prennent une pierre trenchante, & d'icelle fe font tant de taillades fur le bras qu'ils en tirent du fang fuffifamment pour tremper les deux bouts du calumet rompu; puis le prefentent un peu au feu, & apres les reioignent & laiffent feicher à loifir. C'eft un fecret d'autant plus admirable que les pieces recollées de ce fang font aprés plus fortes que les autres qui n'ont point receu de fraction. Il me femble qu'on en dit de mefme d'une iambe rompuë bien remife.

I'admirois egallement ce fecret auec leur patience, car vous euffiez dit qu'ils decouppoient la chair d'un autre, ou qu'ils fuffent fans fentiment, car ils ne faifoient pas une petite mine, mais c'eftoit encor bien d'auantage * de les voir eux-mefmes confommer un morceau de tondre ou de moelle de fureau allumé fur leur * bras nuds comme fi rien ne les eut touché, &

aprés nous monſtroient les marques & cicatrices de leur bruslure qui leur reſtoient pour touſiours ſur les bras. Ce ſont ordinairement les ieunes garçons qui s'adonnent à ce ieu là pour eſtre eſtimez courageux; car pour les grands ils ont fait leur experience & ſe mocquent de quelque douleur que ce ſoit pourueu qu'elle ne les oblige au liċt.

Pendant que ie demeurois aux Hurons l'on me fit
269 recit d'un François, auſſi peu ſage || qu'il vouloit eſtre eſtimé patient, lequel eſtant deffié par un Sauuage à qui pourroit mieux endurer le feu, ſe firent attacher leur * deux bras nuds par les coudes & par les poignets auec des ligatures, puis mirent un gros charbon de feu allumé entre-deux & le souffierent tant (chacun de ſon coſté) qu'ils le conſommerent, car qui en eut retiré ſon bras ou ſecoué le feu, eut eſté eſtimé moins courageux, tant y a que tous deux en ſortirent à leur honneur, mais au deſpens de leur propre chair qui commençoit à ſe griller.

I'euſſe volontiers demandé à ce François s'il en eut bien voulu ſouffrir autant pour l'amour de Dieu, qu'il auoit fait pour ſa vanité, mais ie crains bien fort qu'il m'eut dit que non, & que Dieu n'auoit point tant de credit chez luy, auſſi y a il plus de barbarie que de merite en toutes ces aċtions là, ſi elles ne ſont faites purement pour l'amour de Dieu, ou pour s'exercer au martyre, comme nous liſons qu'ont faits autrefois de nos ſainċts Frères, fols ſelon le monde, & ſages ſelon Dieu.

|| *Des femmes & en quoy s'occupent ordinairement les Huronnes.* 270

Chapitre XIII.

C'eſt un tres-excellent honneur à la femme d'eſtre appellée le ſexe deuot dans les ſainctes lettres; mais la plus rauiſſante loüange que luy puiſſe attribuer le ſage, eſt de l'appeller le ſupport des pauures, la conſolation des affligez & le refuge des indigens. Où il n'y a point de femmes le pauure gemit, dit Salomon : nous voulant donner à entendre, que les pauures n'ont que faire où n'y a point de femmes, & de fait nous les voyons plus ſecourables que les hommes, ont plus de compaſſion, ſont plus charitables & frequentent d'auantage* les Sacremens, les Hoſpitaux & les priſons, perſonne n'en peut douter, puiſque leurs pratiques ordinaires, & les exercices continuels des ſainctes femmes, en ſont des teſmoignages plus que ſuffiſans. Ie ne parle pas ſeulement des femmes de mediocre condition, & qui ne peuuent apprehender l'horreur des cachots, ny la puanteur des Hoſpitaux, mais des Dames les plus releuées de condition iuſques à la Reyne meſme la plus excellente & vertueuſe Princeſſe de la terre, laquelle abaiſſant la hauteſſe de ſa dignité || Royale, fait quelquesfois l'office des plus ver- 271
tueux & deuots Religieux, enuers les pauures agoniſans, aux Hoſpitaux, & en lieux où elle ſe rencontre, les encourage à la mort, les exhorte à la patience, & au reſſouuenir des douleurs qu'un Dieu a ſouffert pour

nous en Croix. C'eſt cette tres-admirable Princeſſe qui d'un profond reſſentiment de ſon ame, nous dit un iour dans ſon petit cabinet : O mon Dieu, falloit il que les Religionnaires paſſaſſent la mer pour ayder à perdre les ames des Canadiens, que ces bons Religieux taſchent de conuertir à Dieu, par leurs prieres & bons exemples.

Il eſt vray qu'il ne ſe voit rien de comparable à une femme vrayement deuote & ſpirituelle, elle entreprent tout pour l'amour de ſon eſpoux Ieſus Chriſt, elle ſouffre tout pour le meſme amour, puis vous la voyez tantoſt faire l'office de Marte, puis celuy de Magdelene. Elle ſçait meſnager ſes heures pour tous & les donne toutes à Dieu, car ſoit qu'elle vaque à l'Egliſe, à ſon meſnage, en compagnie, ou rende ſes viſites, comme ſon intention eſt ſaincte, tous ſes pas & ſes actions ſont contées deuant Dieu ; mais que ne peut la grace enuers celles qui ont une bonne volonté, puiſque la nature vitiée des ſon origine peut meſme par frequens actes, changer nos mauuaiſes inclinations en de bonnes habitudes, & nous rendre de vicieux vertueux, comme les anciens Philoſophes nous ont
272 fait voir en l'honneſteté de leur vie, & en la pa- || tience aux iniures & au meſpris qu'ils enduroient mieux que nous.

Que pleuſt à Dieu que le nombre des bonnes femmes fuſt le plus grand nombre, les pauures ne ſeroient plus pauures, les affligez deſolez, car chacun trouueroit ſupport en ſa pauureté, & conſolation dans ſes detreſſes, le Ciel nous ſeroit ouuert, & verrions à la fin un Dieu, qui fait plus d'eſtat de l'humilité d'une

pauure fammelette, que de la ſcience d'un Docteur indeuot.

Ie ne veux neantmoins point tellement releuer la vertu propre & naturelle des femmes au deſſus de celle de l'homme, que ie n'accorde qu'il y en a de tres-mauuaiſes, mondaines, auares, & criardes comme des furies, mais peu en comparaiſon des bonnes à mon aduis.

Nos Huronnes bien que payennes ſont à la verité un peu trop desbauchées, mais au reſte elles ont les meſmes aduantages de celles d'icy; elles ſont paiſiblement leurs petites* ouurages & s'occupent à ce qui eſt de leur charge & office, ſans que iamais on y entende aucune noiſe ou debat, quelque ſuiet qui leur en puiſſe arriuer.

Elles trauaillent ordinairement plus que les hommes, encores qu'elles n'y ſoient point forcées ny contraintes. Elles ont le ſoin de la cuiſine & du meſnage, de ſemer & cultiuer les bleds, faire les farines, accommoder le chanure, & les eſcorces, & de faire la prouiſion de bois neceſſaire. Et pour ce qu'il reſte || encor 273
beaucoup de temps à perdre, elles l'employent à ioüer, aller aux dances, & feſtins, à deuiſer & ſe recreer, & faire tout ainſi comme il leur plaiſt du temps qu'elles ont de reſte, qui n'eſt pas petit, puiſque tout leur meſnage ne conſiſte qu'à mettre le pot au feu, & à quelque petit fatras, n'eſtans obligées à tout ce qui eſt du trauail exterieur, comme eſtoient iadis les femmes d'Egypte, leſquelles exerçoient la marchandiſe, tenoient tauerne, & faiſoient tout ce qui eſt de l'office des hommes, au lieu que leurs marys viuoient en feneants* & dormoient en pareſſeux.

Elles n'affiftoient * non plus en aucun de leurs confeils, ne font admifes en plufieurs de leurs feftins, & n'ont la peine de faire les cabanes & canots, ny plufieurs autres chofes qui font du debuoir de l'homme, ou * les Canadiennes & Montagnaites au contraire ont une particuliere obligation de coudre les canots auec de l'efcorce, aprés que les hommes en ont fait le corps, tiftres * les raquettes aprés qu'ils en ont fait le bois, ce font elles qui vont querir les animaux, aprés que les chaffeurs les ont tuez, les efcorchent & paffent les peaux, bref ce font elles qui vont querir le bois qu'ils bruslent, font la cuifine, & ont le foin de tout le mefnage. Ce font elles auffi qui mettent la chaudiere à bas, diftribuent les portions & feruent le mary le premier, puis elles & fes enfans felon leur aage.

274 || I'ai appris cette autre petite particularité des Montagnais, que les ieunes filles à marier, & les femmes qui n'ont point encore eu d'enfans, n'ont rien en maniement, & ne mangent point dans les plats de leurs marys, c'eft à dire qu'on leur fait leur part comme aux enfans. S'il arriue qu'il s'y rencontre quelque François du commun, il eft feruy le dernier. Si des Religieux les feconds après le mary, où aux Hurons i'eftois feruy le premier en la cabane de mon Sauuage.

Mais les Montagnaites à ce que i'ay pû apprendre font un peu friandes, car s'il y a un bon morceau c'eft ordinairement pour elles, particulierement le py des ieunes eslans femelles, defquels elles ne font point de part à leurs marys, & leur font comme maiftreffes en plufieurs chofes.

Ie ne ſçay ſi elles ſçauent filer, mais nos Huronnes
ont trouué l'inuention de filer le chanure ſur leur
cuiſſe, n'ayans pas l'uſage de la quenoüille ny du fu-
ſeau, & de ce filet les hommes en font leurs rets, &
ſeines pour la peſche, mais en telle quantité qu'ils en
trafiquent encore à nos Montagnais, & en pluſieurs
Nations eſtrangeres pour d'autres marchandiſes.
Lors que ie vis pour la première fois de ces hommes
aſſis en guenon contre terre, laſſer les rets, le bout
attaché à l'un des bois de leur cabane, ie leur deman-
day ſi c'eſtait là de l'ouurage des hommes (car ie n'y
voyois point || trauailler les femmes) ils me dirent que 275
ouy ſinon que les femmes leur en accommodoient le
filet. Elles pillent auſſi le maiz pour la cuiſine & en
font de roſtis, duquel elles tirent la fine fleur pour
leurs marys, qui vont l'Eſté trafiquer en des Nations
esloignées.

Le mortier dans quoy elles pillent le bled, eſt fait
d'un gros tronc d'arbre d'herable ou d'autre bois dur,
couppé de meſure, haut de deux pieds, qu'elles creu-
ſent petit à petit auec des charbons, ou du tondre ar-
dant, qu'elles entretiennent deſſus, & le renouuel-
lent tant qu'il ſoit aſſez large & profond, puis ont
des baſtons longs de ſix à ſept pieds, & gros comme
le bras, qui leur ſeruent de pillons plus facilles que
s'ils eſtoient plus courts, ainſi que i'ay experimenté,
car c'eſtoit aſſez ſouuent qu'il nous falloit batre nous
meſme * noſtre bled d'Inde pour viure, & pour trait-
ter nos François qui nous venoient voir, aux feſtes
pour la ſaincte Meſſe, & peu ſouuent pour ſe confeſ-
ſer, ſinon quelqu'uns.

Elles ont l'induſtrie de faire de fort bons pots de terre, qu'elles cuiſent dans leur ſoyer fort proprement, & ſont ſi forts qu'ils ne ſe caſſent point au feu ſans eau comme les noſtres, mais ils ne peuuent auſſi ſouffrir long-temps l'humidité ny l'eau froide, qu'ils ne s'attendriſſent & ne ſe caſſent au moindre heurt qu'on leur donne, autrement ils durent beaucoup. Les
276 Sauuageſſes les font || prenans de la terre propre, laquelle elles nettoyent & petriſſent tres bien entre leurs mains, & y meslent, ie ne ſçay par quelle ſcience, un peu de graiz pillé parmy, puis la maſſe eſtant reduite comme une boulle, elles y font un trou au milieu auec le poing, qu'elles agrandiſſent touſiours en frappant par dehors auec une petite palette de bois, tant & ſi long-temps qu'il eſt neceſſaire pour les parfaires * : ces pots ſont de diuerſes grandeurs, ſans pieds & ſans ances, & tous ronds comme une boulle, excepté la gueule qui ſort un peu dehors.

A la fin de l'Automne, elles font des nattes de ioncs, & de feuilles de maiz, dont elles garniſſent les portes de leurs cabanes pour ſe garantir du froid, & d'autres pour s'aſſeoir deſſus, le tout fort proprement. Les femmes des Cheueux releuez, y apportent encore quelque autre choſe de plus gentil, car elles baillent des couleurs aux ioncs, ſi viues, & font des compartimens d'ouurages auec telle meſure, qu'il n'y a que redire, & de quoy admirer, mesme entre nous.

Elles corroyent & adouciſſent les peaux de caſtors, d'eslans, de cerfs, de loutres & autres, avec la meſme perfection qu'on ſçauroit faire icy, deſquelles elles font leurs manteaux & brayers, & y peignent des

paſſemens & bigarures de diuerſes couleurs, qui leur donnent fort bonne grâce, & trompent ſouuent l'œil & la penſée des nouueaux || venus, tant ils ſemblent 277
naturels, egaux & bien faits.

Elles font ſemblablement des paniers de ioncs & d'autres auec des eſcorces de bouleaux, puis des hottes & tonneaux, dans quoy elles ſerrent leurs prouiſions. Elles font auſſi comme une eſpèce de gibeciere de cuir ou ſac à petun, ſur leſquelles elles font des ouurages digne * d'admiration, auec du poil de porc eſpic coloré & teint en rouge, noir, blanc, & bleu, cramoiſy, qui ſont les couleurs qu'elles font ſi viues, que les noſtres ne ſemblent point en approcher.

Les Hurons & Canadiens font bien les eſcuelles de nœuds de bois, pour ce que cela eſt de longue haleine, mais les femmes s'exercent à faire celles d'eſcorces, pour boire & manger, & dreſſer leurs viandes & potages. De plus, les eſcharpes, carquans & braſſelets qu'elles & les hommes portent ſont de leurs ouurages: & nonobſtant qu'elles ayent beaucoup plus d'occupation que les hommes, leſquels trenchent du Gentilhomme entr'eux, encores ayment elles grandement leurs marys, viuent par enſemble fort doucement, ne s'ympatientent iamais contre leurs enfans, ne querellent point leurs voiſins, & ne ſçauent que c'eſt de iurer, de maniere que dans une cabane où il y aura peut-eſtre dix ou douze meſnages, à peine y entendroit on un ſeul petit bruit, & s'ils rient ou ſe recreent, c'eſt touſiours auec de la retenuë, & non point à gorge deſployée, car || toutes 278
leurs ioyes, leurs ieux, de meſmes que les pleurs &

lamentations des femmes Canadiennes, qui ſe barboüillent de noir au temps des funerailles, ſe font & tiennent touſiours dans un modeſte & honneſte comportement de la voix & des pieds, tellement que s'ils eſtoient Chreſtiens, il n'y a point de doute que Dieu ſe plairoit auec eux, mieux qu'auec nous miſerables qui le chaſſons de nos maiſons, par nos tumultes, nos querelles, & nos debats, qui ne trouuent iamais de fin parmy la pluſpart des familles Chreſtiennes. C'eſt pourquoy i'ay bien peur qu'à la fin il ne nous arriue le chaſtiment des Juifs, deſquels les pechez ont eſté la gloire des Gentils, diſoit l'Apoſtre, car perſeuerans dans nos malices & impietez, le ſoleil de Dieu nous ſera oſté, la vraye Religion ſera arrachée du milieu de nous, nous n'aurons plus de foy, & tout ſera pour les peuples barbares qui ſe rendront dignes du Paradis à noſtre excluſion.

---

279 || *Comme ils defrichent, ſement & cultiuent les terres, & comme ils faiſoient anciennement cuire leurs viandes dans des chaudieres de bois & d'eſcorces.*

Chapitre XIV.

Tu mangeras ton pain à la ſueur de ton viſage, & non point à la ſueur d'autruy, dit le Seigneur en la Geneſe, car Dieu n'approuue point les faineans ny ceux qui veulent faire bonne chere aux deſpens d'autruy. I'ay longtemps pratiqué, & encore plus ad-

miré la maniere de viure de nos Hurons, & Canadiens, à la verité eſtrange à ceux qui n'y ſont point accouſtumez, mais admirable, & telle que tous les pauures neceſſiteux qui ſont par tout en tres-grand nombre, la deuroient imiter dans l'honneſteté, puis que ſouuent faute de preuoyance & d'inuention, ils ſe trouuent reduits & accablez ſous le peſant faix d'une extreme pauureté, de ſorte qu'ils viuent languiſſant, & meurent ſans pouuoir mourir, au lieu que nos Barbares dans un pays ſauuage & peu cultiué, viuent contens, gays & ioyeux, || & tellement • 280
ſatisfait*, qu'ils ne croyent pas une autre vie meilleure que la leur, & neantmoins elle ne conſiſte entre nos Sedentaires, qu'au bled d'Inde principalement, lequel ils ſçauent tellement bien diuerſifier, & accommoder en diuerſes ſauces dans la pure eau, qu'ils y trouuent du gouſt, de la delicateſſe & une nourriture plus que ſuffiſante pour les maintenir forts, & les conſeruer en ſanté.

Et ne faut point alleguer que les pauures ne ſont point accouſtumez à cette vie ſauuageſſe, & que ce ſeroit leur preſcrire une maniere de viure bien miſerable, puis qu'ils en meinent ſouuent une autre plus deplorable, qui eſt de mourir de faim, & de viure en langueur. Les Sauuages ſont hommes comme nous, & de meſme nature, & moy-meſme ay veſcu de leur ſeule viande, ſans ſel, ſans pain & ſans vin, plus d'une bonne année entiere, ſans me trouuer mal ny incommodé qu'un petit du cœur, auquel ie ſuis ſuiet naturellement, & non de leur viande.

Ne dites donc point que ces viandes ſont incipides,

& de peu de gouſt, il ſuffit qu'elles ſont capables de
nourrir l'homme & le tirer de la neceſſité. Et quoy
les riches ont ils touſiours les viandes au gré de leur
appetit, helas il y en a qui les deſtrempent ſouuent
dans les larmes & les amertumes, auſquels ſont ſuiets
281 les plus esleuez, mortifiez vous donc pour l'amour ||
de Dieu, & deſtrempez tous les grains de ce bled
d'Inde dans les playes & les douleurs d'un Ieſus,
nay pauure & mort pauure pour vous, & ie vous aſ-
ſeure de ſa part, que les choſes qui vous auront ſem-
blé ameres & difficiles au commencement, vous ſe-
ront à la fin douces & faciles.

Diogenes diſoit, que la vertu ne peut habiter en cité ny en maiſon riche, c'eſt donc une grande diſpoſition à la vertu que la pauureté, laquelle étant bien priſe, nous rend imitateur de celuy qui a dit de luy meſme. Les renards & les oyſeaux ont des nids & des tanieres pour ſe repoſer, mais le Fils de l'homme n'a pas où repoſer ſon chef. Les Sauuages errants plus miſerables que les ſedentaires, ſembleroient à la verité imiter en quelque choſe Noſtre Seigneur, en ce qu'ils n'ont aucune demeure arreſtée, prouiſion, ny rente aſſeurée, mais ils ne ſont pas Chreſtiens, & n'ont point Dieu pour obiect de leurs actions, c'eſt pourquoy il n'y a point de merite pour eux ny de recompenſe à receuoir, au contraire des vrays Chreſtiens pauures, qui peuuent en toute action agrandir leur couronne & leur merite. Ayans la nourriture & les veſtemens pour nous couurir, nous nous contentons, diſoit l'Apoſtre à ſon diſciple Timothée.

Chaque meſnage de nos Hurons & Canadiens, con-

tant de ce peu qu'il a, vit de ce qu'il peut pefcher, chaffer & femer, car toutes les terres, forets & prairies non defrichées, font en commun, & eft permis à qui veut de les defricher & enfemencer, & cette terre ainfi defri || chée, demeure à la perfonne autant d'an- 282
nées qu'il la cultiue, & eftant entierement abandonnée du maiftre, s'en fert par aprés qui veut & non autrement.

Ils les defrichent auec grand peine & trauail, pour n'auoir des inftrumens propres & commodes, car nos Hurons n'ont pour tout outils que la hache & la petite pesle de bois, faicte comme une oreille, attachée par le mollet au bout d'une manche, où celles de nos Montagnais reffemblent un peu à celles des batteliers un peu creufées.

Ils efmondent les branches des arbres qu'ils ont couppez, & les bruslent au pied d'iceux, & par fucceffion de temps en oftent les racines, puis les femmes nettoyent bien la terre & befchent de deux en deux pieds ou peu moins, une place en rond, où elles fement au mois de May à chacune neuf ou dix grains de maiz, qu'elles ont premierement choifi, trié et faict tremper par quelque * iours dans de l'eau, & continuent ainfi tant qu'ils en ayent affez pour deux ou trois ans de prouifion, foit pour la crainte qu'il ne leur fuccede quelque mauuaife année, ou bien pour l'aller traicter & efchanger en d'autres Nations, pour des pelleteries, ou autres chofes qui leur font befoin, & tous les ans fement ainfi leur bled aux mefmes places & endroits, qu'elles rafraifchiffent auec leur petite pesle de bois, le refte de la terre n'eft point labourée,

ains ſeulement nettoyée des meſchantes herbes, de ſorte qu'il ſemble que ce ſoient tous chemins, tant ils
283 ſont ſoigneux de tenir || tout net, ce qui eſtoit cauſe qu'allant parfois ſeuls * de noſtre village à un autre, ie m'eſgarois ordinairement dans ces champs de bled, plutoſt que dans les prairies & foreſts.

Le bled eſtant ainſi ſemé, à la façon que nous faiſons les febues, d'un grain ſort ſeulement un tuyau ou canne, & la canne rapporte deux ou trois eſpics, & chaque eſpic rend cent, deux cens, quelquefois 400. grains, & y en a tel qui en rend plus. La canne croiſt à la hauteur de l'homme, & plus, & eſt fort groſſe (excepté en France & meſme en quelque endroit du Canada, où il ne vient pas ſi bien ny ſi haut, ny le grain n'eſt du tout ſi bon qu'au païs de nos Hurons & és contrées plus meridionales). Le grain meurit en quatre mois, & en de certains lieux en trois: aprés ils le cueillent & le lient en pacquets par les feuilles releuées contremont, qu'ils pendent arrangez le long des cabanes du haut en bas, en des perches accommodées en rattelier, qui deſcendent iuſqu'au bord deuant les eſtablies, & tout cela ſi proprement aiancé qu'il ſemble que ce ſoient tapiſſeries tendues le long des cabanes, & le grain eſtant bien ſec & bon à ſerrer, les femmes & filles l'eſgrenent, nettoyent & mettent dans des ſacs ou tonnes à ce deſtinées & poſées en leur porche, ou en quelque coin de leurs cabanes.

Ils ſement auſſi force citrouilles du païs, & les esleuent auec grande facilité par ceſte inuention. Les femmes Huronnes en la ſaiſon vont aux foreſts voiſines amaſſer alentour * des vieilles ſouches, quantité

de poudre de bois || pourry, puis ayans difpofé une 284
grande caiffe d'efcorce, y font un liɕt de la diɕte poudre, fur lequel ils fement de la femence de citrouilles, qu'ils couurent aprés d'un autre liɕt de la mefme poudre, & fur icelle fement de rechef des femences, iufques à 2. 3. & quatre fois autant qu'ils veulent, en telle forte neantmoins qu'il y refte encor plus de quatre ou cinq bons doigts de vuide dans la caiffe, pour donner lieu au germe des femences, aprés ils couurent la caiffe d'une grande efcorce, qu'ils pofent fur les deux perches fufpenduës à la fumée du feu, laquelle efchauffe petit à petit tellement cefte poudre & en fuitte les femences, qu'elles germent en fort peu de iours, eftant grandelettes & propres à planter, on les prend par bouquets auec leur poudre, on les fépare, puis on les plante dans les champs en lieux difpofez, d'où aprés on en cueille le fruiɕt en fa faifon.

La moiffon du bled eftant faiɕte, nos Sauuages en ufent en diuerfes façons, car pour le manger en pain ou petits gafteaux, ils luy font premierement prendre un bouillon dans de l'eau, puis l'effuyent & font un peu feicher: en aprés ils le broyent dans le grand mortier, & paiftriffent auec de l'eau tiede comme on faiɕt la pafte de laquelle ils font des petits gafteaux efpais d'un bon pouce, qu'ils font cuire fous les cendres chaudes enueloppez de feuilles de bled, & à faute de feuilles le lauent & nettoyent aprés qu'il eft cuit: s'ils ont des fezolles ils en font cuire dans un petit pot, & en meslent parmy la pafte fans les efcacher, ou bien
des || fraizes, des bluës, des framboifes, meures cham- 285
peftres, & autres petits fruiɕts fecs & verts pour luy

donner du gouſt & le rendre meilleur; car il eſt fort fade de ſoy, ſi on n'y mesle de ces petits ragouſts.

Ils font encor d'une autre ſorte de pain, que nous appellions pain maſché; ils cueillent une quantité d'eſpics de bled, auant qu'il ſoit bien ſec & meur, puis les femmes, filles & enfans auec les dents en deſtachent les grains, qu'ils reiettent auec la bouche dans de grandes eſcuelles, qu'elles tiennent auprés d'elles, aprés on l'acheue de piler dans le grand mortier: on en peſtrit la paſte, & en faicts * des tourtelets qu'on enueloppe dans des feuilles de bled, pour les faire cuire ſous les cendres chaudes à l'accouſtumée; ce pain maſché eſt le plus eſtimé entr'eux, mais pour moy ie n'en mangeois que par neceſſité & à contre cœur, à cauſe que le bled auoit eſté ainſi à demy maſché, pilé & peſtry, auec les dents des femmes, filles & petits enfans. Ils font une troiſieſme eſpece de pain qu'ils appellent d'un nom particulier *Coinkia*, car les autres ſuſdits, auec celuy duquel nous uſons par deça, & meſmes le biſcuit, ils l'appellent Andataroni; ils reduiſent la paſte comme deux balles iointes enſemble, les enueloppent de feuilles qu'ils lient par le milieu d'une cordelette, auec laquelle ils auallent ce pain dans une chaudiere d'eau bouillante, & l'y laiſſent prendre pluſieurs bouillons, eſtant cuit, ils l'en retirent & le mangent ſans le faire paſſer par le feu.

286 || Ce pain de maiz & la ſagamité qui en eſt faicte, eſt de fort bonne ſubſtance, & nourrit merueilleuſement, comme on peut voir en ce que ne beuuant iamais que de l'eau pure, mangeant peu ſouuent de ce pain, encore plus rarement de la viande, n'uſans preſque que

des ſeuls ſagamitez, auec un bien peu de poiſſon, on
ſe porte fort bien, & ſi tous ces appreſts ſe font à fort
peu de frais, ſans qu'il y ait neceſſité d'y adiouſter de
la viande, du poiſſon, beurre, ſel, huyle, herbes ou
eſpices, ſi on ne veut, car ce bled porte preſque toute
ſa ſauce quand & luy, c'eſt ce qui me faict ſouhaitter
d'affection, d'en voir beaucoup de terres cultiuées en
France, pour le ſoulagement des pauures qui y ſont
partout en tres-grand nombre, & vont touſiours mul-
tiplians à meſure que les miſéres du ſiecle croiſſent..

Ils le diuerſifient & accommodent en pluſieurs fa-
çons, pour le trouuer bon en meneſtre & potage, car
comme nous ſommes curieux de diuerſes ſauces pour
contenter noſtre appetit, auſſi ſont ils ſoigneux d'in-
uenter de nouuelles manieres d'accommoder leur me-
neſtre, dont i'ay traicté amplement en mon premier
volume, intitulé le grand voyage des Hurons, im-
primé à Paris, chez Denis Moreau ruë S. Iacques, où
ie renuoye ceux qui s'en voudront ſeruir & uſer de
ce bled pour leur viure.

Nos Hurons ſe ſeruent auſſi des vieux os de poiſ-
ſon reduits en poudre pour donner gouſt à leur ſaga-
mité quand ils n'ont autre choſe à mettre dans leur
pot, mais les Canadiens & || Algoumequins ſouuerai- 287
nement plus gueux mangent iuſques à la raclure des
peaux d'Eslans & de Caſtors, qu'ils reduiſent en maſſe
dure comme pierre, i'y fus trompé, car penſant auoir
traicté un morceau de viande boucannée des Algou-
mequins, qui eſtoient venus hyuerner à la Province
des Ours, elle deuint à force de bouillir ce qu'elle
eſtoit auparauant, tellement que perſonne n'en pû

manger & la fallut ietter. Ils font auſſi pitance de glands, qu'ils font bouillir en pluſieurs eaues pour en oſter l'amertume, & les trouuois aſſez bons: ils mangent auſſi aucune fois d'une certaine eſcorce de bois cruë, reſſemblant à la ſaulx, de laquelle i'ay mangé à l'imitation des Sauuages; mais pour des herbes ils n'en mangent ny cuites ny crues, ſinon de certaines racines qu'ils appellent Sondhratates & autres ſemblables.

Auparauant l'arriuée des François au païs des Canadiens, Montaghais & Algoumequins, tout leur meuble n'eſtoit que de bois, d'eſcorces & de pierres, de ces pierres ils en faiſoient les haches & couſteaux, & du bois & de l'eſcorce ils en fabriquoient toutes les autres uſtenciles & pieces de meſnage, & meſme les plats, chaudieres, bacs ou auges à faire cuire leur viande, laquelle ils faiſoient cuire ou pluſtoſt mortifier en ceſte maniere.

Ils mettoient une quantité de grais ou cailloux dans un grand feu, puis les iettoient tous bruslans dans le plat ou chaudiere d'eſcorce pleine d'eau, en laquelle eſtoit la viande ou le poiſſon à cuire, & à
288 meſme temps les en reti || roient & en remettoient d'autres en leur place, & à ſucceſſion de temps, l'eau s'eſchaufoit & cuiſoit aucunement la viande, de laquelle ils faiſoient aprés leur repas.

Il y a eu de meſme des Religieux, qui meſpriſant le fer & l'airain, ſe ſeruoient de pots de bois. Il y en auoit un en Egypte, qui rempliſſoit un pot de bois, l'expoſoit aux rayons du ſoleil, lequel raſſemblant ſes rayons en un, à cauſe de la concauité du pot, eſchauf-

foït ayfement la partie interieure, fi bien que ce pot de bois venoit à bouillir & cuire les viandes, fans neantmoins que cefte ardeur le bruslat : cette inuention eftoit bonne en Efté feulement, & lorfque le foleil dardoit à plomb fes rayons fur la terre, mais l'autre methode inuentée par nos Sauuages, fe pouuoit pratiquer en toute faifon & à toute heure, ayans de l'eau, du bois & du feu.

Pour les Hurons & autres peuples fedentaires, ie croy qu'ils auoient, comme ils ont encores, l'ufage & l'induftrie de faire des pots de terre, dans quoy ils cuifoient leur viande, chair ou poiffon, comme i'ay dit au chapitre unziefme. Quelqu'uns ont voulu dire, ce que i'ay peine à croire veu l'ufage des bacs & auges fufdits, que les Montagnais auant la venuë des François auoient encor le mefme ufage de faire des pots de terre, lefquels ils auoient quitté du depuis, pour fe feruir de nos chaudieres, & que leurs haches eftoient comme celles des autres peuples une pierre trenchante, accommodée dans un bafton fendu, auec quoy ils abbattoient les bois, comme nous en labourions noftre petit || iardinet au païs des Hurons, où toutes 289
fortes d'outils nous manquoient, fors la hache, les coufteaux & les chaudrons, que nous y auions porté de Kebec.

On remarque auffi qu'eux & les Algoumequins, ont autrefois labouré les terres & habité en des bourgades comme nos Hurons, mais du depuis les Hiroquois leurs ennemis mortels les en ayans dechaffez, ils furent contraincts courir les bois, & fe rendre vagabonds & errants parmy les terres, fuyans la per-

ſecution de leurs ennemis, leſquels s'eſtans ſaiſis de leurs bourgades les fortifierent, & depuis abandonnerent, ne les ayans pû conſeruer, comme il ſe voit encore en un lieu ſur la haute terre, qui eſt auprés de noſtre petit Conuent, que l'on appelle le fort des Hiroquois.

Fin du premier Volume.

Imprimé par H. Schoutheer, à Arras,

Pour la LIBRAIRIE TROSS, à PARIS.

1865

HISTOIRE
DU CANADA.

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS
POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES

DEPUIS L'AN 1615

PAR

GABRIEL SAGARD THEODAT

AVEC UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS.

DEUXIÈME VOLUME.

PARIS
LIBRAIRIE TROSS
5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5.
1866

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRERES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR LA CONUERSION DES INFIDELLES

DIUISEZ EN QUATRE LIURES

Où eſt amplement traicté des choſes principales arriuées dans le pays depuis l'an 1615 iuſques à la priſe qui en a eſté faicte par les Anglois. — Des biens & commoditez qu'on en peut eſperer. — Des mœurs, ceremonies, creance, loix & couſtumes merueilleuſes de ſes habitans. — De la conuerſion & bapteſme de pluſieurs, & des moyens neceſſaires pour les amener à la cognoiſſance de Dieu. L'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularitez qui ſe remarquent en la ſuite de l'hiſtoire.

FAIT ET COMPOSÉ PAR LE

F. GABRIEL SAGARD THEODAT,
Mineur Recollect de la Prouince de Paris.

DEUXIEME PARTIE

A PARIS

Chez Claude SONNIUS, ruë S. Jacques à l'Eſcu de Basle & au Compas d'or.

M. DC. XXXVI.

Auec Priuilege & Approbation.

De leurs feſtins & conuiues tant de paix que de guerre, & des ceremonies qu'ils y obſeruent.

CHAPITRE XV.

Suetone Tranquille, raconte que l'Empereur Octaue Auguſte defendit à Rome l'exercice du ieu, & que nul ne peut inuiter autruy à manger chez ſoy, pour autant diſoit il, qu'aux ieux, aucun ne s'abſtient de blaſphemer contre les Dieux, & aux feſtins
de meſdire || de ſon prochain, ce que ce victorieux 290
peuple obſerua religieuſement un long temps, plus admirable en ceſte victoire de ſoy-meſme, ſe priuant de ſon propre contentement, pour obeïr aux loix, que d'auoir ſubiugué l'ennemy par le fer où les plus vicieux peuuent remporter de ſignalées victoires, pendant qu'eux meſmes ſe laiſſent vaincre de leurs propres appetits.

Ie ne voudrois pas neantmoins abſolument condamner les honneſtes entretiens & petites recreations, qui ſe font quelquesfois entre parens & amis par un pieux diuertiſſement, puis que cela ſert à entretenir l'amitié & beneuolence mutuelle, comme un autre Job auec ſes enfans, mais il faudroit qu'ils imitaſſent ceſte meſme vertu & l'exemple, non de quelques auares Chreſtiens, mais des anciens Payens, qui donnoient aux pauures & ſouffreteux les reliefs de leurs feſtins & banquets, qui par ce moyen ſe rendoient meritoires où les noſtres ſont ordinairement vicieux.

Le Philoſophe Ariſtide en une oraiſon qu'il fiſt des
excellences de Rome dit : que les Princes de Perſe,
auoient ceſte couſtume de ne s'aſſeoir iamais à table
pour diſner ou ſoupper, iuſques à ce que aux portes
de leurs Palais, leurs trompettes euſſent ſonné, & ce
afin que là toutes les veſues & orphelins s'y aſſem-
blaſſent, pour ce que c'eſtoit une loy entr'eux, que
tout ce qui demeuroit des tables royales fuſſent * pour
les perſonnes neceſſiteuſes. Et Plutarque en ſa poli-
291 tique confirmant la meſme || choſe pratiquée entre les
Romains, dit : qu'ils ordonnerent, que tout ce qui
demeureroit des banquets & conuiz, qui ſe faiſoient
ès nopces & triomphes, fut donné aux pauures, veſ-
ues & orphelins.

Voilà des Loix qui ne doiuent point eſtre appellées payennes, bien qu'ordonnées & pratiquées par les Payens meſmes, mais pluſtoſt religieuſes & chreſtiennes, puis qu'elles ſont fondées en charité, de laquelle nous faiſons particulierement profeſſion, en receuant le bapteſme.

Nos Sauuages, à la vérité, ne ſont pas gens de ſi grande chere, qu'ils ayent beſoin de faire ſonner leurs tortuës, pour inuiter les pauures à venir manger les reſtes de leurs feſtins, car outre qu'ils n'ont point de pauures, ils n'ont auſſi point de ſuperflu. Ce n'eſt pas comme ès maiſons de beaucoup de riches auaricieux, leſquels s'ils traiɛtent leurs amis auec quelque abondance, ils ſe ſeruent des reliefs à leurs autres repas, & n'en font point de part aux pauures que les vers & la putrefaction ne les y contraignent. Action digne de chaſtiment & non point de merite, car on ne doit rien

donner aux pauures, qui ne ſoit honneſte & bon s'il ſe peut, autrement ceſte offrande eſt reiettée de Dieu, comme celle de Cain, qui donnoit le pire de ſon troupeau en ſacrifice, où le bon Abel faiſoit choix du meilleur, imité à preſent de pluſieurs bonnes dames, & de perſonnes de merite, qui ſe priuent ſouuent des mets les plus delicieux de leur table, pour en faire part || aux 292
pauures malades & neceſſiteux, qu'ils enuoyent viſiter iuſques dans les cachots & où ils ſçauent qu'il y a neceſſité.

Quand quelqu'un de nos Canadiens ou Hurons, veut faire feſtin à ſes amis, il les enuoye inuiter de bonne heure comme l'on faict icy, mais perſonne ne s'excuſe là, dont vous en voyez tels, ſortir d'un feſtin pleins comme un œuf, qui du meſme pas s'en vont à un autre, où ils ſe racheptent s'ils ne peuuent manger, car ils tiendront à affront d'eſtre eſconduits s'il n'y auoit excuſe vrayement legitime, & que ce fut un feſtin à tout manger.

Le monde eſtant inuité, on met la chaudiere ſur le feu, grande ou petite ſelon la quantité des viandes & le nombre des perſonnes qui doiuent eſtre de la feſte, tout eſtant cuit & preſt à dreſſer, on va de rechef faire la ſeconde ſemonce, par ces mots Montagnais, comme à la première fois Kinatomigaouin, ie te prie de feſtin, & s'ils ſont pluſieurs Kinatomigaouinaou, ie vous prie de feſtin, leſquels reſpondent ho, ho, ho, & entr'eux Ninatomigaouinauo, nous ſommes priés de feſtin. Mais les Hurons diſent d'un ton plus graue & puiſſant en inuitant au feſtin : Saconcheta Saconcheta (qui eſt un mot qui ne deriue point neantmoins du

nom de feftin, car Agochin entr'eux veut dire feftin) lefquels s'y en vont à mefme temps auec leur efcuelle & la cuillier dedans, qu'ils portent grauement deuant eux auec les deux mains. Si ce font des Algomquins * qui faffent le feftin, les Hurons portent leurs efcuelles
293 garnies d'un peu || de farine pour mettre dedans le brouet, à raifon que ces Aquanaques en ont fort peu fouuent, & puis c'eft leur couftume.

Entrans dans la cabane chacun s'affied fur les nattes ou la terre nuë, ou pour le plus fur de petits rameaux d'arbres ou de cedre, les hommes au haut bout, & les femmes en fuitte, egallement des deux coftez iufques au bas. Tout eftant entré on dit les mots, aprés lefquels il n'eft permis à perfonne d'y plus entrer, foit-il des conuiez ou non, ayans opinion qu'autrement il y auroit du mal-heur en leur feftin, qui eft ordinairement faict à quelque intention bonne ou mauuaife.

Les mots du banquet font prononcez hautement & intelligiblement deuant toute l'affemblée par le maiftre du feftin, ou un autre à ce deputé, en ces termes: vous qui eftes icy affemblez, ie vous fais fçauoir que c'eft N. qui faict le feftin, nommant la perfonne & l'intention pourquoy il eft faict, & tous repondent du fond de l'eftomach, ho, puis pourfuiuant fa harangue dit les mots qui precedent le manger à fçauoir: Nequare, la chaudiere eft cuite, & de mefme tout le monde refpond, ho, ho, en frappant du poing contre terre, Gagnerou youri, il y a un chien de cuit; fi c'eft du cerf, ils difent Sconoton youri, & ainfi des autres viandes, nommant l'efpece ou les chofes qui font dans la chaudiere, les unes aprés les autres, &

tous respondent ho, leuans la derniere sillabe à chaque fois, puis frappent du poing contre terre d'autant plus gaillardement qu'ils estiment ce fe- || stin & l'ex- 294
cellence des viandes qui leur doiuent estre seruies.

Les Montagnais ont cela de particulier qu'en disans les mots du festin, ils annoncent aussi si c'est un festin à tout manger, car quand ce n'est pas à tout manger, ils remportent le reste chacun à sa cabane, pour leurs femmes & leurs enfants, qui est une coustume loüable.

Cela faict les Officiers vont de rang en rang prendre les escuelles de tous, les unes aprés les autres, qu'ils emplissent de brouet auec leurs grandes cueillieres, & recommencent tousiours à remplir, tant que la chaudière soit nette, & si c'est un festin à tout manger, il faut qu'un chacun auale tout ce qu'on luy a donné, & s'il ne peut pour estre trop saoul, qu'il se rachepte de quelque petit present enuers le maistre du festin & fasse acheuer son escuelle par un autre, tellement qu'il s'y en trouue, qui ont le ventre si plein, qu'il leur bande comme un tambourin.

Ce grand Philosophe Platon cognoissant le dommage que le vin apporte à l'homme, quand il est pris auec excez, disoit : qu'en partie les Dieux l'auoient enuoyé ça bas, pour faire punition des hommes & prendre vengeance de leurs offences, les faisans (aprés qu'ils sont yures) quereller & se tuer l'un l'autre, comme il n'arriue que trop souuent par deça entre gens de petite condition & de petit esprit. Chose si hideuse, que pour en faire abhorrer le vice, les Lacede- || 295
moniens souloient faire voir à leurs enfants leurs esclaues pleins de vin.

Or nos barbares en leurs feſtins ſont exempts de ces mal-heurs là Dieu mercy, car on n'y preſente iamais ny vin, ny biere, ny citre, & ſi quelqu'un demande à boire, ce qui arriue fort rarement, on lui donne de l'eau toute claire, non dans un verre, mais dans une eſcuelle ou à meſme le chaudron, qu'il auale gaillardement, & par ce moyen ſont exempts d'iurognerie, qui eſt un grand bien & pour le corps & pour l'eſprit, car il eſt croyable, que s'ils auoient l'uſage du vin, qu'ils ſe rendroient intemperés comme nous, & puis feroient des furieux, comme on a veu en quelques Montagnais, coeffez d'eau-de-vie que les Mattelots leur traictent.

Nos Sauuages ont ie ne ſçay quoy de prudent & venerable dans leurs desbauches, qu'ils ne s'emancipent point ayſement en parolles & diſputes, vont aux feſtins d'un pas plus modeſte & repreſentans ſes magiſtrats, s'y comportent auec la meſme modeſtie & ſilence, & s'en retournent en leurs maiſons & cabanes auec la meſme ſageſſe : de maniere que vous diriez voir en ces Meſſieurs là, allant à leur brouet, les vieillards de l'ancienne Lacedemone.

Valerius Leo, donnant un iour à ſoupper à Jules Ceſar en la ville de Milan ſeruit à table des aſperges, où l'on auoit mis d'une huyle de ſenteur, au lieu d'huyle commun*, il en mangea ſimplement ſans faire ſemblant de rien, & tança ſes amis qui s'en offençoient, en leur diſant qu'il leur deuoit bien ſuffire
296 de n'en manger point ſi || cela leur faiſoit mal au cœur, ſans en faire honte à leur hoſte, & que celuy qui ſe plaignoit eſtoit bien inciuil & mal appris.

Perſonne ne ſe plaint du mauuais gouſt des viandes aux feſtins de nos Canadiens, on ne dit point elles ſont trop cuittes, elles ſont mal nettes, trop eſpicées, mal ſalées, la ſauce en eſt amer & d'un gouſt fade, qui me faict bondir le cœur & me rauit l'eſprit du corps, non : mais on y mange ſimplement les viandes ſeruies & telles que le maiſtre les donne, ſans faire la mine & ſe plaindre de choſe qui ſoit, pour n'eſtre eſtimé impertinent, croyans que le cuiſinier & celuy qui traicte ont taſché de bien faire, & que de les blaſmer feroit ſe rendre blaſmable ſoy-meſme.

Ils font quelquefois des feſtins où l'on ne prend que du petun auec leur petunoir, qu'ils appellent Anondahoin : & en d'autres où l'on ne mange rien que des petits pains de bled d'Inde, cuits ſous les cendres chaudes. Aucune fois il faut que tous ceux qui ſont au feſtin ſoient aſſis à pluſieurs pas l'un de l'autre, & qu'ils ne ſe touchent point. Autre fois quand les feſtinez ſortent, ils doiuent faire une laide grimaſſe à leur hoſte, ou à la malade, à l'intention de laquelle le feſtin aura eſté faict. A d'autres il ne leur eſt permis de laſcher du vent 24. heures, par une opinion qu'ils en mourroient incontinent aprés, quoy qu'ils mangent en tels feſtins que choſe fort venteuſe, comme ſont une eſpece de petits pains bouillis.

Quelquefois il faut aprés qu'ils ſont bien ſaouls &
ont le ventre bien plein, qu'ils || rendent gorge au- 297
prés d'eux, ce qu'ils font facillement & ne s'en tiennent pas moins honneſtes & ciuils car eſtant l'ordre ils l'obſeruent comme action de religion ou de ſuperſtition, car telle eſt leur religion de croire à leurs folles

penſées, & aux aduis de leurs charlatans qui ſçauent ſe donner du crédit, & auxquels ils ont tant de croyance, que s'ils auoient obmis la moindre cere-monie de leur ordonnance, ils croiroient auoir commis une grande faute & s'en confeſſeroient miſerables. Il me ſouuient à ce propos auoir leu dans Florimond de Remont, d'une certaine hereſie ou fauſſe religion obſeruée dans l'eſtat de Hollande (à mon aduis) qui permettoit à ſes ſectateurs de mettre en effet (s'ils pouuoient) tout ce qui leur venoit premier en fantaſie, fut honneſte ou non conuenable, car diſant le Sainct Eſprit me l'a inſpiré cela ſuffiſoit pour ſe mettre en beſongne, & Dieu ſçait comme tout alloit au profit des maiſtres Milourds, & au contentement des malins eſprits qui auoient là leur empire.

Auſſi nos Sauuages reuans qu'il nous fallut faire mourir, il ne faudroit point d'autre arreſt pour nous tous mettre à mort, car comme ie viens de dire ils croyent parfaitement leur ſonge, & ne veulent pas qu'on s'en mocque, ny d'aucune de leurs ſingeries pour exhorbitantes qu'elles ſoient, helas il y a aſſez de Chreſtiens qui ne ſont pas moins ſuperſtitieux, & qui adorent leurs penſées & leurs ſonges de la nuict,
298 autant ſuperſtitieuſement || que les Sauuages meſmes, de quoy ſont encore ſoy beaucoup de bonnes femmes, qui nous en demandent les explications, autant difficilles à donner qu'il y a de difficulté de croire les vaines propheties.

De quelque animal que ſoit le feſtin, la teſte entiere eſt touſiours preſentée au principal Capitaine, ou a un autre des plus vaillans de la trouppe, pour teſmoi-

gner l'eſtime que l'on fait de la vaillance & vertu, comme nous remarquons chez Homere aux feſtins des Heros, c'eſt à dire les Princes ou hommes extraordinairement vertueux & nobles, dans le ſang deſquels eſt meslé ie ne ſçay quoy de diuin, en un mot Heros eſt un homme tres-ſage & genereux, qui a mis à chef quelque ſignalée entrepriſe, qu'on leur enuoyoit quelque piece de bœuf pour honorer leur vertu, ce qui ſemble eſtre un teſmoignage tiré de la nature, puis que ce que nous trouuons auoir eſté pratiqué ès feſtins ſolemnels des Grecs, peuples polis, ſe rencontre en ces Sauuages par l'inclination de la nature ſans cette politeſſe.

Pour les autres conuiez qui ſont de moindre conſideration, ſi la beſte eſt groſſe, comme d'un ours, d'un eslan, d'un grand eſturgeon, de pluſieurs aſſihendos, ou bien de quelqu'un de leurs ennemiz, chacun a un morceau de la beſte, & le reſte eſt demincé dans le broüet. C'eſt auſſi la couſtume que celuy qui fait le feſtin ne mange point pendant iceluy, ains petune, chante ou entre- || tient la compagnie de quelque diſ- 299
cours. I'y en ay veu neantmoins quelqu'uns manger, contre leur couſtume, mais peu ſouuent, car meſme quand un particulier me faiſoit feſtin, moy ſeul ie mangeois & ne pouuois gaigner ſur eux de manger un morceau auec moy, ny pendant que i'eſtois à table, ce qui m'eſtonnoit au commencement, mais depuis i'ay eſté ſçauant en toute leur * ceremonies fondées ſur des imaginations d'eſprit pluſtoſt que ſur des expériences.

Pour dreſſer la ieuneſſe à l'exercice des armes, & les

rendre recommandables par le courage & la proüeſſe,
qu'ils eſtiment plus que toutes les richeſſes de la terre,
ils ont accouſtumé de faire des feſtins de guerre, &
de reſiouiſſance, pendant leſquels les vieillards auec
les ieunes hommes, les uns aprés les autres, ayans
une hache en main, une maſſe ou quelque autre inſ-
trument de guerre, font des merueilles (à leur opi-
nion) d'eſcrimer & faire des armes, uſans de paroles
menaçantes & de meſpris, comme ſi en effect ils eſ-
toient aux priſes auec l'ennemy.

Au commencement que ie me trouuay en de ces
feſtins, ie ne ſçauois comment bonnement prendre
ces eſcrimes, car le taillant de la hache, ou le vent de
la maſſe, approchoit par fois ſi prés de mes oreilles
que ie ne les trouuois pas bien aſſeurées, de quoy
s'aperceuans les Sauuages ils s'en prenoient à rire,
& me diſoit Etagon prens courage, car ces eſcrimeurs
300 ont la main tellement aſſeurée || qu'il ne leur arriue
iamais de bleſſer nonobſtant le hazard.

Si c'eſt un feſtin de victoire & de triomphe, en faiſant
des armes, ils chantent d'un ton plus doux & agreable,
les loüanges de leurs braues Capitaines, qui ont bien
tué de leurs ennemis de guerre, puis ſe raſſoient & un
autre prend la places' iuſques à la fin du feſtin que cha-
cun ſe retire, aprés auoir faict les ordinaires remercie-
mens du pays Onne ottaha, ie ſuis ſaoul, ou ſatani, ie
ſuis raſſaſié, en frappant doucement leur ventre de la
main ho ho ho Onianné, voyla qui eſt bien. Mais quand
ce qu'ils mangent leur agrée vous leur entendez dire de
fois à autre à Houygahouy mécha, voyla qui eſt bon, &
les Montagnais Tapoué nimitiſon, en verité ie mange.

Ie n'ay point remarqué que nos Huronnes faſſent des feſtins entr'elles, comme font quelquefois en Hyuer les Canadiennes & Montagnaiſes en l'abſence de leurs marys, car comme elles ont peu ſouuent de la viande, & du poiſſon, qui ne ſoit ſceu de leurs domeſtiques, il y a touſiours quelque * hommes dans les cabanes, qui les pourroient accuſer & apporter du trouble entre elles & leur * marys, leſquels quoyque ſans ialouſie, ne trouueroient pas bonnes ces petites friponneries s'ilz n'y eſtoient appellez.

Les Canadiennes & Montagnaiſes ont un moyen plus facile de ſe conſoler & faire leurs petites aſſemblées, car comme leur * || marys ſont à la chaſſe, qui 301
eſt ordinairement pendant les grandes neiges, elles ſe donnent le mot, & ayans chacune choiſy de la meilleure viande, elles en font de roſtie, & de boüillie qu'elles mangent en quantité, le plus ſouuent iuſques à rendre, puis c'eſt à rire, à gauſſer, & faire des contes à plaiſir, qui leur mettent à toutes le cœur à ioye; puis elles ſe font des confeſſions generales de toute leur vie paſſée, ou elles adiouſtent pluſtoſt qu'elles ne diminuent, non par deuotion ou de contrition, mais pluſtoſt pour faire voir qu'elles n'ont pas touſiours eſté nyaiſes ny veſcu en beſtes, comme diſent les femmes mal ſages, ie croy neantmoins qu'en tout cela il y a ſouuent plus de plaiſanteries que de malices, & qu'elles ſont plus plaiſantes que deſ-honneſtes. Ainſi liſons nous en nos Croniques d'un ieune Religieux fort iouial duquel s'eſtant enamouraché certaines femmes ou filles, elles le firent entrer dans leur chambre ſous pretexte de luy donner l'aumoſne, puis l'ayant

enfermé ſous clef le voulurent contraindre de contenter leur deshonneſteté, ce qu'ayant abſolument refuſé, elles l'eſtranglerent & firent mourir miſerablement, ce qui fut ſceu par nos Religieux qui loüerent Dieu, que ce Frere en un aage ſi tendre, ſi gay & iouial de ſon naturel, auoit pû (aſſiſté de la grace de Dieu) reſiſter à la furie de ces femmes.

Ces matrones ont la prudence & le ſoin de briſer
302 leurs aſſemblées auant le retour de || leur* marys, & ſe rendent toutes ſi ſages que vous diriez à les voir qu'elles n'ont toutes de conſolation qu'en la preſence de leurs marys, auſquels elles tiennent de la viande toute preſte, & du boüillon tout chaud, qu'elles leur font aualler quand ils arriuent pour les delaſſer, qui eſt une inuention admirable, car ils tiennent par experience, que quand ils boiuent leur boüillon, ou faute d'iceluy de l'eau chaude allans ou reuenans de la chaſſe, ils n'ont iamais les iambes roides.

Les hommes font auſſi leurs feſtins, & à diuerſes intentions ainſi que font nos Hurons, ou par recreation ou pour gratifier un amy, ou pour obſeruer un ſonge, à la pluſpart deſquels il faut tout manger ou creuer à la peine, & pour pluſieurs autres intentions & reſpects que nous ne ſçauons pas, mais ſi c'eſt pour auoir bonne chaſſe, ils ſe donnent bien de garde que les chiens n'en gouſtent tant ſoit peu; car tout ſeroit perdu & leur chaſſe ne vaudroit rien à leur dire, mais qui croiroit une telle ſottiſe.

Comme le Pere Joſeph le Caron, & l'un de nos freres ſe trouuerent un Hyuer auec eux, un barbare nommé Mantoüiſcache, ſongea que Choumin auoit

tué un eslan de la teste duquel il auoit fait festin auec
du bled d'Inde qu'il auoit enuoyé querir à Kebec, 8.
ou 9. lieuës de luy. Le lendemain il dit son songe à
Choumin auant qu'il allast à la chasse, à laquelle il
frappa ce iour là mesme un ieune eslan deux fois de
son espée, sans || qu'il pû l'aborder ny l'atteindre, pour 303
luy donner un dernier coup, de maniere qu'il fut con-
trainct (à cause qu'il se faisoit tard) de laisser là sa beste,
& s'en retourner à sa cabane, où il conta à son songeur
ce qui luy estoit arriué, qui luy respondit qu'asseure-
ment la beste estoit morte, & l'enuoyerent chercher
le lendemain matin par un de leur * parens, qui la
trouua abbatue à trois lieuës de leur cabane, cent pas
d'où elle auoit esté frappée.

Ce fut là une heureuse rencontre pour luy & toute leur famille, car ils se regalerent & se remplirent à plaisir, après auoir enuoyé querir du bled d'Inde à Kebec, qui fut l'accomplissement du songe de Mantouiscache. Je ne veux pas gloser là dessus, mais i'admire que le Diable ayt pû si precisement coniecturer tout ce qui deuoit arriuer, car encor bien que Choumin pû en auoir dit quelque chose par esperance, la chose n'estoit point asseurée, & pouuoit ne point arriuer, car enfin le Diable ne sçait pas les choses futures que par des coniectures, si Dieu ne luy reuele pour la punition de ceux qui ont recours à luy.

Ie m'oubliois de dire qu'aux repas ordinaires de tous nos Sauuages, aussi bien qu'en leurs banquets & festins, on donne à un chacun sa part, d'où vient que s'il y a de la viande ou du poisson à departir, il n'y en a que 3. ou 4. qui ayent ordinairement les meilleurs

304 morceaux, car il n'y en a pas ſouuent pour || tous, & ſi perſonne ne s'en plaint. Pour la ſagamité elle eſt departie egallement à tous, autant au dernier comme au premier auec un tel ordre que tout le monde reſte content.

Des dances, chanſons & autres ceremonies ridicules de nos Hurons.

Chapitre XVI.

Nos Sauuages, & generalement tous les peuples des Indes Occidentales ſont de grands chanteurs, & ont de tous temps l'uſage des dances ; mais ils l'ont à quatre fins : pour agreer à leurs demons, qu'ils penſent leur faire du bien, ou pour faire feſte à quelqu'un de leurs amis ou alliez, pour ſe reſiouyr de quelque ſignalée victoire, ou pour preuenir & guerir les maladies & infirmitez qui leur arriuent. Lorſqu'il ſe doit faire quelques dances, nuds, ou couuerts de leurs brayers, à la diſpoſition du malade, du Medecin, ou des Capitaines du lieu, le cry s'en fait par toutes les ruës de la ville ou village, à ce que tous les ieunes hommes, femmes & filles s'y trouuent à l'heure & iour ordonné, matachiez & parez de ce qu'ils ont de plus beau & precieux, pour faire honneur à la feſte, & obtenir
305 par ces ceremonies l'entiere gue- || riſon d'une telle perſonne malade, qu'ils nomment publiquement, à quoy obeiſſent punctuellement toutes les ieunes gens

mariez ou non mariez, & mesmes plusieurs vieillards & femmes decrepites par deuotion. Les villages circonuoisins ont le mesme aduertissement, & s'y portent auec la mesme affection à la liberté d'un chacun, car on n'y contraint personne.

Cependant on dispose l'une des plus grandes cabanes du lieu, & là estans tous arriuez, ceux qui n'y sont que pour spectateurs, comme sont les vieillards, les vieilles femmes, & les enfants, se tiennent assis sur des nattes contre les establies, & les autres au dessus, le long de la cabane, puis deux Capitaines estans debouts, chacun une tortuë en la main (de celles qui seruent à chanter, & soufler les malades) chantent ainsi au milieu de la dance, une chanson, à laquelle ils accordent le son de leur tortuë; puis estant finie ils font tous une grande acclamation disans, Hé, é, é, é, puis en recommencent une autre, ou repetent la mesme, iusques au nombre des reprises qui auront esté ordonnées, & n'y a que ces deux Capitaines qui chantent, & tout le reste dit seulement, Het, het, het, comme quelqu'un qui aspire auec vehemence, & puis tousiours à la fin de chaque chanson une || haute & longue accla- 306
mation disans, Hé, é, é, é. Mais ce qui est loüable en eux est, qu'il ne leur arriue iamais de chanter aucune chanson vilaine ou scandaleuse, comme l'on faict icy, aussi lors que quelque François chantoit & qu'ils luy demandoient l'explication de sa chanson, s'il leur disoit qu'elle estoit d'amour, ou mondaine, ils n'en estoient pas contans, & disoient Danstan téhongniande, cela n'est pas bien, & ne le vouloient point escouter.

Toutes ces dances se font en rond, mais les dan-

ceurs ne ſe tiennent point par la main comme par deça, ains ont tous les poings fermez, les filles les tiennent l'un ſur l'autre, esloignez de leur eſtomach, & les hommes les tiennent auſſi fermez, esleuez en l'air, & de toute autre façon en la maniere d'un homme qui menace, auec mouuement & du corps, & des pieds, leuans l'un, & puis l'autre, deſquels ils frappent contre terre à la cadence des chanſons, & s'esleuans comme en demy-sauts, & les filles branslans tout le corps, & les pieds de meſme, ſe retournent au bout de quatre ou cinq petits pas, vers celuy ou celle qui les ſuit, pour lui faire la reuerence d'un hochement de teſte, & ceux ou celles qui ſe demeinent le mieux, & ſont plus à propos toute ces petites chimagrées, ſont
307 eſtimez entr'eux les || meilleurs danceurs, c'eſt pourquoy ils ne s'y eſpargnent pas, non plus qu'en un feſtin ou quelque bon repas.

Ces dances durent ordinairement une, deux ou trois aprés diſnées, & pour n'y receuoir d'empeſchement des habits, quoy que ce ſoit au plus fort de l'Hyuer, ils n'y portent iamais autres veſtemens, ny couuertures que leurs brayers, ſinon que pour quelqu'autre ſuiet il ſoit ordonné de les mettre bas; n'oublians neantmoins iamais leurs colliers, oreillettes, & braſſelets, & de ſe peinturer par fois, comme au cas pareil les hommes ſe parent de colliers, plumes, peintures, & autres fatras, dont i'en ay veu eſtre accommodez en maſcarades ou careſme prenant, ayans une peau d'ours qui leur couuroit le corps, les oreilles dreſſées au haut de la teſte, & la face couuerte, excepté les yeux, & ceux-cy ne ſeruoient que de portiers, ou bouffons,

& ne ſe mesloient à la dance que par interualle à cauſe qu'ils eſtoient deſtinez à autre choſe.

Je vis un iour un de ces bouffons entrer proceſſion-
nellement dans la cabane où ſe deuoit faire la dance,
auec tous ceux qui eſtoient de la feſte, lequel portant
ſur ſes eſpaules, un grand chien lié & garotté par les
iambes, & le muſeau, le prit par celles de derriere, &
le rua tant || de fois contre terre qu'il en mourut, eſ- 308
tant mort il l'enuoya appreſter à la cabane voiſine
pour le feſtin qui ſe deuoit faire à l'iſſuë de la dance.

Que cela ayt eſté fait ſans deſſein ou pour un ſacrifice, ie n'en ay rien ſceu, car perſonne ne m'en pû donner l'explication.

Si la dance eſt ordonnée pour une malade, à la troiſieſme ou derniere aprés diſnée, s'il eſt trouué expedient, ou ordonné par Loki, elle y eſt portée, & en l'une des repriſes, ou tour de chanſon, on la porte, en la ſeconde on la faict un peu marcher & dancer, la ſouſtenant par ſous les bras : & à la troiſieſme, ſi la force luy peut permettre, ils la font un peu dancer d'elle meſme, ſans ayde de perſonne, luy criant cependant touſiours à pleine teſte : Etſagon outſahonne achieteque anatetſence ; c'eſt à dire, prend courage femme, & tu feras demain guerie, & aprés les dances finies, ceux qui ſont deſtinez pour le feſtin y vont, & les autres s'en retournent en leurs maiſons.

Il ſe fit un iour une dance de tous les ieunes hommes, femmes, & filles toutes nuës en la preſence d'une malade, à laquelle il fallut (traict que ie ſçay comment excuſer ou paſſer ſous ſilence) qu'un de ces ieunes hommes luy piſſaſt dans la bouche, & qu'elle auallaſt

309 cette eau, com- || me elle fit auec un grand courage, eſperans en receuoir gueriſon : car elle meſme deſira que le tout ſe fit de la ſorte, pour accomplir, & ne rien obmettre du ſonge qu'elle en auoit eu la nuit precedente : que ſi pendant leur reſuerie il leur vient encore en la penſée qu'on leur faſſe preſent d'un chien blanc, ou noir, ou d'un grand poiſſon pour feſtiner, ou bien de quelque choſe à autre uſage, à meſme temps le cry s'en faict par toute la ville, afin que ſi quelqu'un a une telle choſe qu'on ſpecifie, qu'il en faſſe preſent à la malade, pour le recouurement de ſa ſanté : ils ſont ſi ſecourables qu'ils ne manquent point de la trouuer, bien que la choſe ſoit de valeur ou d'importance entr'eux, aymans mieux ſouffrir & auoir diſette des choſes que de manquer au beſoin à un malade neceſſiteux, ou qui aye enuie de quelque choſe qui ſoit en leur puiſſance*.

Pour exemple, le Pere Joſeph auoit donné un chat à un grand Capitaine, comme un preſent tres rare, car ils n'ont point de ces animaux. Il arriua qu'une malade ſongea que ſi on luy auoit donné ce chat qu'elle ſeroit bien-toſt guerie. Ce Capitaine en fut auerty, qui auſſi-toſt luy enuoya ſon chat bien qu'il l'aymaſt grandement, & ſa fille encore plus, laquelle ſe voyant
310 priuée de cet animal, qu'elle aymoit || paſſionnement, en tomba malade & mourut de regret, ne pouuant vaincre & ſurmonter ſon affection, bien qu'elle ne voulut manquer à l'ayde & ſecours qu'elle deuoit à ſon prochain, ce qui nous eſt d'un grand exemple.

Pour recouurer noſtre dé à coudre qui nous auoit eſté deſrobé par un ieune garçon, qui depuis le donna

à une fille, ie fus au lieu où ſe faiſoient les dances, & ne manquay point de l'y remarquer, & le rauoir d'une fille qui l'auoit pendu à ſa ceinture auec ſes autres matachias, & en attendant l'iſſuë de la dance, ie me fis repeter par un Sauuage l'une des chanſons qui s'y diſoient, dont en voicy une partie :

Ongyata éuhaha, ho, ho, ho, ho, ho,
Eguyotonuhaton, on, on, on, on, on,
Eyontara éintet, onnet, onet, onet,
Eyontara éintet à, à, à, onnet, onnet,
onnet, ho, ho, ho.
(Faut repeter chacune ligne deux fois).

Ayant deſcrit ce petit eſchantillon d'une chanſon Huronne, i'ay creu qu'il ne ſeroit pas mal à propos de deſcrire encore icy partie d'une autre chanſon, qui ſe diſoit un iour en la cabane du grand Sa || gamo des 311
Souriquois, à la loüange du Diable, qui leur auoit indiqué de la chaſſe, ainſi que nous apprend l'eſcot qui s'en diſt teſmoin auriculaire, & commence ainſi :

Haloet, ho, ho, hé, hé, ha, ha, haloet, ho, ho, hé.

Ce qu'ils chantent par pluſieurs fois : le chant eſt ſur ces notes :

Re, fa, ſol, ſol, re, ſol, ſol, fa, fa, re, re, ſol, ſol, fa, fa.

Une chanſon finie, ils font tous une grande exclamation, diſans *Hé*, puis recommencent une autre chanſon, diſans :

Egrigna hau, egrigna hé, hé, hu, hu, ho, ho, ho,
Egrigna, hau, hau, hau.

Le chant de cette cy eſtoit: *Fa, fa, fa, ſol, ſol, fa, fa, re, re, ſol, ſol, fa, fa, fa, re, fa, fa, ſol, ſol, fa.*

Ayans faict l'exclamation accouſtumée, ils en commencerent une autre qui chantoit:

Tameia alleluia, tameia à dou veni, hau, hauhé, hé.

312 || Le chant eſtoit: *ſol, ſol, ſol, fa, fa, re, re, re, fa, fa, ſol, fa, ſol, fa, fa, re, re.*

Les Braſiliens en leurs ſabats, font auſſi de bon* accords, comme

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

Auec cette notte:

Fa, fa, ſol, fa, fa, ſol, ſol, ſol, ſol, ſol.

Et cela faict s'eſcryoient d'une façon, & hurlement eſpouuentable, l'eſpace d'un quart d'heure, & ſautoient en l'air auec violence, iuſques à en eſcumer par la bouche, puis recommencerent la muſique, diſans:

Heu, heüraüre, heüra, heüraüre, heüra,
heüra, ouck.

La notte eſt: *Fa, mi, re, ſol, ſol, ſol, fa, mi, re, mi, re, mi, ut, re.*

313 || Dans le païs de nos Hurons, il ſe faict auſſi des aſſemblées de toutes les filles d'un bourg auprés d'une malade, tant à ſa priere, ſuyuant la reſuerie qu'elle en aura eüe, que par l'ordonnance de Loki, pour ſa ſanté & gueriſon. Les filles ainſi aſſemblées, on leur demande à toutes, les unes aprés les autres, celuy qu'elles veulent des ieunes hommes du bourg, pour dormir auec elles la nuict prochaine: elles en nomment cha-

cune un, qui ſont auſſi toſt aduertis par les maiſtres de la ceremonie, leſquels viennent tous au ſoir en la preſence de la malade, dormir d'un bout de la cabane à l'autre, chacun auec celle qui la* choiſi, & paſſent ainſi toute la nuict, pendant que deux Capitaines aux deux bouts du logis, chantent & ſonnent de leur tortuë du ſoir au lendemain matin, que la ceremonie ceſſe. Dieu vueille abolir une ſi damnable & mal-heureuſe ceremonie, auec toutes celles qui ſont de meſme aloy, & que les François, qui les fomentent par leurs mauuais exemples, ouurent les yeux de leur eſprit, pour voir le compte tres-eſtroict qu'ils en rendront un iour deuant Dieu.

|| *De leur mariage & concubinage, & de la difference qu'ils y apportent.* 314

Chapitre XVII.

Nous liſons que Ceſar, Prince accomply & doüé d'une honneſteté & pudeur admirable, loüoit grandement les Allemans, d'auoir eu en leur ancienne vie ſauuage telle continence, qu'ils reputoient choſe tres-vilaine à un ieune homme, d'auoir la compagnie d'une femme ou fille auant l'aage de vingt ans, & Solon Salamain commanda par ſes loix aux Atheniens, que nulle* ozaſt ſe marier qu'il n'euſt auſſi attaint l'aage de vingt ans, & le bon Lycurgus ordonna aux Lace-

demoniens, de ne prendre femme qu'ils n'euſſent accomplis les 25. ans, mais le Philoſophe Protheus, prohiba aux Egyptiens, de ne contracter mariage, qu'ils n'euſſent paſſé les trente, tellement que ſi quelqu'un s'auançaſt à prendre femme auant le temps ainſi limité, eſtoit decreté & commandé par la loy, de chaſtier publiquement le pere, & d'eſtimer les enfans non legitimes.

C'eſt ſans difficulté qu'on peut approuuer ces loix pour bonnes ou pour mauuaiſes, loüables en une choſe & dangereuſes en l'autre, mais à les prendre comme on voudra, touſiours les infideles & les Payens
315 meſmes, ſe ſont faicts || admirer des Chreſtiens, comme plus retenus & continens. Et quoy peur de ſcandale on eſt auiourd'huy contrainct de marier des enfans à des enfans, qui n'engendrent que d'autres enfans foibles & delicats, d'où il arriue tant d'employ pour les medecins, mais il vaut mieux ſe marier que bruſler, dit l'Apoſtre, & faire une choſe licite qu'illicite, car d'y apporter un reglement, la couſtume eſtant tournée en habitude, elle s'eſt renduë irremediable, & comme paſſée en loy, & d'en poſer d'autres, ſi les Legislateurs les obſeruoient eux-meſmes, elles ne ſeruiroient que pour chaſtier les petits & donner l'eſſor aux grands du monde, qui croyent que toutes choſes leur ſont permiſes, pour ce que les loix ſont ſemblables aux toiles des araignées, diſoit Solon, en tant * qu'en icelles, il n'y a que les pauures & debiles, qui y ſoient prins, mais les riches & puiſſans les rompent & deſtruiſent.

La ieuneſſe entre nos Hurons, Quicunontateronons

& autres peuples ſedentaires, a un peu trop de liberté au vice, car les ieunes hommes ont licence de s'addonner au mal ſi toſt qu'ils peuuent, & les filles de ſe proſtituer ſi toſt qu'elles en ſont capables, neantmoins ie peux dire auec verité, de n'y auoir iamais veu donner un ſeul baiſer, n'y veu faire un geſte ou regard impudique, & pour cette raiſon i'oſe affirmer qu'ils ſont moins ſuiect* à ce vice que l'on n'eſt par deça, dont on peut attribuer la cauſe non à la Loy, car auant nous ils n'en auoient encor receu aucune, mais
à leur nudité || principallement de la teſte, partie au 316
deffaut des eſpiceries & du vin, & partie à l'uſage ordinaire qu'ils ont du petun, la fumée duquel eſtourdit les ſens & monte au cerueau, & puis pour le peu d'attraicts de ces obiects, plus degouſtans que rauiſſans, à quiconque a tant ſoit peu de retenue, & l'œil aucunement chaſte.

Les ieunes hommes qui ne ſe veulent point marier, ny obliger à une femme, tiennent ordinairement des filles à pot & à feu, qui leur ſeruent en la meſme maniere que s'ils en eſtoient les marys, il n'y a que le ſeul nom de difference, car ils ne les appellent point Atenonha, femme, ains Aſqua, compagne ou concubine, & viuent enſemble autant long-temps qu'il leur plaiſt, ſans perdre ny les uns ny les autres la meſme liberté qu'ils auoient de courir les cabanes, & ſans ceſte licence de chercher amis, ie croy que beaucoup de filles reſteroient vierges & ſans marys, pour eſtre le nombre plus grand que celuy des hommes à mon aduis, il en eſt preſque de meſme en France, où les guerres conſomment une infinité d'hommes, de là

vient que l'on y a baſty plus de monaſteres de filles depuis trente ans ençà, qu'il ne s'y en eſtoit eſtably mil ans auparauant, de quoy Noſtre Seigneur reçoit gloire & ſes eſpouzes le Paradis.

Quand un ieune homme veut auoir une fille en mariage, il faut qu'il la demande à ſes pere & mere, ſans le conſentement deſquels la fille n'eſt point à luy, bien que le plus ſouuent la fille ne prend point leur conſentement ny aduis, ſinon les plus ſages. Ceſt amant
317 voulant || faire l'amour à ſa maiſtreſſe & acquerir ſes bonnes graces, il ſe peinturera le viſage & s'accommodera de ſes plus beaux matachias, puis preſentera à ſa maiſtreſſe quelque * colliers, braſſelets ou oreillettes de pourceleine, & ſi la fille a ce ſeruiteur aggreable, elle reçoit ces preſens, cela faict, ceſt amoureux viendra coucher auec elle 3. ou 4. nuicts, & iuſque là il n'y a point encore de mariage parfaict, ny de promeſſe donnée, pour ce qu'après ce dormir il arriue aſſez ſouuent que l'amitié ſe refroidit & que la fille qui a ſouffert ce paſſe droict n'affectionne pas pour cela ce ſeruiteur, & faut après qu'il ſe retire ſans plus parler de mariage, comme il arriua de noſtre temps à un ieune homme de la bourgade de Saint Nicolas ou Touenchain congedié par la ſeconde fille du grand Capitaine Auoindaon, de quoy le pere meſme ſe plaignit à nous bien qu'il ne la voulut contraindre de paſſer outre au mariage qu'il eut fort deſiré.

Les parties eſtans d'accord & le conſentement des pere & mere donné, on procede à la ceremonie du mariage, par un feſtin où tous les parens & amis des accordez ſont inuitez. Tout le monde eſtant aſſemblé

& chacun en ſon rang aſſis ſur ſon ſeant, le pere de la fille ou le maiſtre de ceremonie à ce deputé, dit hautement deuant toute l'aſſemblée, comme tels & tels ſe marient enſemble & qu'à cette occaſion a eſté faicte cette aſſemblée & ce feſtin, à quoy tous reſpondent ho onnianne, voila qui eſt bien.

Le tout eſtant approuué & la chaudiere nette || cha- 318
cun ſe retire, aprés auoir congratulé les nouueaux mariez d'un ho, ho, ho, puis ſi c'eſt en Hyuer (à cauſe que pour lors les meſnages ſont fournis de ce qui leur eſt neceſſaire) chaque femme eſt tenuë de porter à la nouuelle mariée un faiſſeau de bois pour ſa prouiſion, d'autant qu'elle ne le pourroit pas faire ſeule, & auſſi qu'il luy conuient vaquer à d'autres choſes pour ſon nouueau meſnage, qui eſt touſiours aſſez riche, puiſqu'il eſt aſſorty du contentement & de la paix, qui en eſt la principale piece.

Ceſte courtoiſie des femmes, ne ſe pratique point enuers toutes les nouuelles mariées, ny en toutes les Prouinces, mais i'ay appris qu'en quelque Prouince de noſtre meſme Amerique la couſtume eſtoit que les parens leur portoient chacun ſa piece de meſnage & de leur emmeublement, qui eſt une choſe fort commode, & que nous voyons pratiquer en quelque contrée de la Germanie.

Or il faut notter qu'ils gardent trois degrez de conſanguinité dans leſquels ils n'ont point accouſtumé de faire mariage : ſçauoir eſt du fils auec ſa mere, du pere auec ſa fille, du frere auec ſa ſœur & du couſin auec ſa couſine, comme ie recognu appertement un iour que ie monſtré une fille à un Huron & luy demanday ſi

elle eſtoit ſa femme ou ſa concubine, lequel me reſpondit qu'elle n'eſtoit ny l'une ny l'autre, ouy bien ſa couſine & qu'ils n'avoient pas accouſtumé de coucher
319 auec celles qui leur eſtoient ſi proches parentes, qui || eſt une obſeruation fort louable en comparaiſon de certains Gentils du Peru auant leur conuerſion, leſquels ſe marioient indifferemment à qui que ce fuſt, ſœurs, filles & meſmes à leurs meres. Mais hors cela toutes choſes ſont permiſes à nos Huronnes & à leurs voiſines.

De douaire il ne s'en parle point, non plus que de trouſſeaux, ni de poſſeſſions, & encore moins d'argent, auſſi quand il arriue diuorce, le mary n'eſt tenu de rien, ny la femme de luy rendre compte, chacun prenant ce qui luy appartient, qui n'eſt pas ſouuent grand choſe, un peu de fourrures, un peu de raſſades & quelque * eſcuelles. Item voyla tout, car les richeſſes principales qu'ils demandent en la perſonne qu'ils recherchent, ſont celles de l'eſprit & non de la terre, car mieux vaut un homme ou une fille ſans argent que de l'argent ſans homme ou fille vertueuſe, c'eſt le ſentiment de tous les bons Chreſtiens, qui s'accordent en cela auec tous les barbares.

Neantmoins ſi à ſucceſſion de temps il prenoit enuie à l'un de nos barbares, de repudier ſa femme pour quelque ſuiect que ce ſoit, comme il n'y a point eu de contrat paſſé par deuant Notaires, auſſi eſt-il facile de rompre leur mariage, & ſuffit au mary de dire aux parents de ſa femme & à elle-meſme, qu'elle ne vaut rien & qu'elle ſe pouruoye ailleurs, ce qu'elle faict, du moins elle ſort & vit en commun comme les autres, iuſques à ce que quelqu'autre la recherche, & non

ſeulement les hommes procurent ce diuorce quand les
femmes leur en ont donné || quelque ſuiect, mais 320
auſſi les femmes quittent quelquefois leurs marys
quand ils ne leur agreent point, ou qu'elles ayment
un autre, tellement qu'il s'y en trouue qui ont eu
quantité de marys, leſquels marys ſe remarient à
d'autres femmes, & les femmes à d'autres hommes,
le tout ſans difficulté & ſans ialouſie, qu'un autre
ioüiſſe de leur couche. Il n'y a que pour les enfans
leſquels ils partagent ordinairement par moitié, les
filles à la mere, & les garçons au pere, ainſi qu'ils
iugent expedient, car ils ne ſuiuent pas touſiours un
meſme ordre entr'eux pour c'eſt * egard.

Les Montagnais & Canadiens obſeruent bien une
partie des ceremonies des Hurons en leurs amourettes
& mariages, mais encore ont-ils quelques choſes
de particulieres & plus honneſtes, qui ne ſont neantmoins
propres qu'à des barbares, & gens qui ne
fuyent pas le hazard de tomber au péché.

Quand un ieune Montagnais deſire auoir une fille
en mariage, il hante ſimplement ſa cabane peinturé
& enioliué de diuerſes couleurs, & luy declare l'amour
qu'il a pour elle, & elle au reciproque luy teſmoigne
de l'affection, ſi elle a ſes entretiens aggreables, ſinon
elle luy donne ſon congé. Eſtant le bien-venu il luy
fait quelque preſent, lequel elle reçoit pour arre de
ſon affection, cela faict cet amoureux viendra coucher
auec elle, lorſqu'il luy plaira, non de nuict, mais en
plein iour, enueloppez tous deux d'une couuerture,
ſans ſe toucher, car il n'eſt pas permis de faire rien
d'indecent, mais || ſeulement s'entretenir & diſcourir 321

de leur amour en la presence de tout le monde & non point en cachette.

Le ieune homme aggreant à la fille & la fille au garçon, il en parle à ses pere & mere, & à leur deffaut à ses plus proches parens, & ses parens à ceux de la fille, qui considerent auant de rien conclure, le personnage & son humeur, s'il n'est point pareseux, querelleur, mauuais chasseur, ou addonné aux femmes, car encor que ce dernier vice ne soit point en mespris chez eux, si ne font point estat de ceux qui s'y addonnent.

Or de mesme que l'on s'informe des garçons & de leur * deffauts, la mesme enqueste se faict pour les filles & de leurs imperfections, l'on voit s'y * elle est * point une coureuse, une caioleuse ou une desbauchée addonnée aux hommes, car de telles filles ils n'en font estat non plus que des chiennes (ainsi les appellent ils). L'on demande aussi si elle est * point une paresseuse, querelleuse, menteuse ou acariastre, car pour rien ils n'en voudroient, si elle trauaille bien proprement aux petits ouurages qu'elle a à faire, comme escuelles d'escorces, raquettes à courir les neiges & vestements, ayans tous deux les conditions requises, les peres & meres prennent iour pour les marier, & en attendant le temps expiré, les parents de la fille auec la fille mesme, trauaillent aux robes pour les futurs espoux & à disposer tout son emmeublement, qui n'arriue pas iusques dans l'excés, car ie vous asseure que quand elles ont une couuerture, une
322 chaudiere & quelques escuelles d'escorces || les voyla prou contentes & riches.

Pour le garçon il eſt auſſi reciproquement aſſiſté de ſes parens, car ſon pere luy fournit d'un canot d'eſcorce auec les auirons, de quelques rets & filets pour la peſche, d'une hache, d'une eſpée, d'un arc & fleches, mais ce qui eſt excellent & qui teſmoigne en effect une douce & amiable ſociété en ceux qui n'ont iamais eu de pedagogue que la ſimple nature, eſt qu'un chacun des parens & amys des futurs eſpoux vont à la peſche ou à la chaſſe ſelon la ſaiſon, pour ſaire le feſtin des nopces, où au iour aſſigné, tous les parens s'eſtans aſſemblez & l'eſpouſée parée d'une belle robe neuue bien matachiée & le viſage huylé & peint de diuerſes couleurs, elle en faict autant à ſon futur mary, qui s'en tient d'autant plus beau qu'il eſt mieux coloré & barré d'huiles & de peintures.

Toute la ceremonie ſe paracheue au feſtin, où chacun taſche de ſe conſoler, aprés lequel, le gendre demeure de famille avec ſa femme au logis de ſon beau pere ou de ſa belle mere, & ne s'en retire que pour quelque different ou meſintelligence. Ils ne prennent auſſi ordinairement que chacun une femme, bien qu'il s'y en eſt rencontré qui en ont eu iuſques à 3. ou 4. mais fort rarement, ſinon un qui en auoit iuſques à 7. en diuers endroits, ce qui ne ſe voit iamais parmy nos Hurons, qui ont auec leur femme toute liberté de courir aux autres (mais ſans violence aucune) ce que n'ont pas nos Montagnais, qui meſpriſent d'ailleurs ces hommes chargez de pluſieurs femmes, comme ennemis de l'honneſteté.

|| Mais comme il eſt impoſſible qu'il n'y arriue 323
quelquefois des diſgraces dans un mariage, nos Mon-

tagnais pour paiſibles qu'ils ſoient, chaſſent aucune fois leur* femmes au loin, mais par le moyen de leurs amis, ils ſont facilement reconciliez & ſe remettent enſemble, ce qui ne ſe faict pas ſi ayſement parmy nos Hurons, où un chacun a bien toſt trouué party quand l'un des deux abandonne l'autre.

De la naiſſance, & de quelque ceremonies que les Sauuageſſes pratiquent à l'endroit des enfans nouueaux nais. De l'amour que les peres ont pour eux & de l'impoſition des noms & ſurnoms.*

Chapitre XVIII.

Nonobſtant que les femmes voyent d'autres hommes que leurs maris & les maris d'autres femmes que les leurs, ſi eſt-ce qu'ils ayment tous grandement leurs enfans, gardans cette loy que la nature a entée ès cœurs de tous les animaux d'en auoir le ſoin.

Or ce qui faict qu'ils ayment leurs enfans plus qu'on ne faict par deça, eſt à mon aduis qu'ils ſont le ſupport des peres & meres en leur vieilleſſe, ſoit pour les ayder à viure, ou bien pour les deffendre de leurs ennemis, & la nature conſerue en eux ſon droict tout entier pour ce regard : à cauſe de quoy ce qu'ils ſou-
324 haitent le plus || eſt d'auoir nombre d'enfans, pour eſtre tant plus forts & aſſeurez de ſupport au temps de maladie ou de vieilleſſe, & neantmoins entre les Hurons les femmes n'y ſont pas ſi fecondes que par

deça : peut-eſtre à cauſe de tant d'amis ou du climat, ou pour autre raiſon que ie ne cognois point, non plus que pour celles qui donnent dauantage d'enfans aux Françoiſes qu'aux Eſpagnoles & Italiennes.

La femme eſtant preſte d'accoucher toute la ceremonie qu'ils y apportent n'eſt pas grande & les preparatifs encore moins curieux, car ils plantent ſimplement 4. ou 5. baſtons en un coin de la cabane, qu'ils entourent de peaux & couuertures, comme un habitacle dedans lequel ils couchent la malade à platte terre, ou pour le plus ſur quelque* fourrures ou rameaux de ſapin, & là elle faict ſon fruict aſſiſtée de quelque vieille qui luy ſert de ſage-femme, il y en a qui accouchent d'elles-meſmes & en peu de temps, & peu meurent de ce trauail, qui leur ſemble eſtre moindre qu'aux femmes delicates de par-deça.

L'enfant eſtant nay, le premier office qu'il faict eſt de ſonner la trompette en pleurant, pour dire qu'entrant au monde il entre à la guerre, comme en effect ce monde n'eſt qu'une guerre continuelle, un ſeiour de miſeres, & une vallée de larmes, où à peine auons nous gouſté de la vie qu'il faut gouſter de la mort.

Il y en a qui ont remarqué que ſi l'enfant eſt masle il profere dés auſſitoſt A, & E ſi c'eſt une femelle,
comme ſi chacun en ſon ſexe ac- || cuſoit Adam & Eue, 325
d'où nous tirons toutes nos miſeres & calamitez, mais cela vient d'une autre cauſe que les medecins ſçauent & que ie ne peux expliquer.

En quelque contrée dés l'inſtant de la naiſſance de l'enfant, on leur frotte tout le corps d'huyle & de peintures comme au Breſil, & parmy nos Canadiens

mesme les meres leur peignent le visage de noir, aussi bien qu'en la mort de leurs parens, comme si entrant au monde il faloit des-ia penser au trespas, car le noir signifie deüil & tristesse.

Il y en a qui leur font aualer de la graisse fondue ou de l'huyle, sitost qu'ils sont sortis du ventre de leur mere, ie ne sçay à quel dessein ny pourquoy sinon que le diable (singe des œuures de Dieu) leur ait voulu donner ceste inuention pour contrefaire en quelque chose le S. Baptesme ou la Confirmation.

Les Canadiennes leur tordent aussi les deux genoüils en dedans leur faisant tourner les deux talons en dehors, en sorte que en marchant ils iettent les orteils en dedans & les talons en dehors, & ce afin qu'ils prennent leur ply, & qu'estans grands ils puissent plus facilement & commodement porter leurs raquettes & se tenir auec plus de fermeté dans les canots quand il faut estre debout, & en effect nous trouuons par experience qu'ils ont raison, & qu'ils les portent mieux que les François, qui iettent tousiours la pointe du pied en dehors, & par ainsi font que la queuë de leurs
326 raquet- || tes allans en dedans, les entrelassent souuent & se laissent tomber, comme il m'a pensé quelquesfois arriuer au commencement que i'y estois moins stilé, où les Sauuages au contraire ont tousiours la queuë de leurs raquettes en dehors, & hors de crainte de pouuoir marcher dessus & s'entretailler comme nous faisons, dont nos cheuilles pourroient souuent dire des nouuelles, chaussez de sandalles de bois comme nous sommes & peu souuent de cuirs.

L'usage de porter des oreillettes est tellement an-

cien, qu'il eſt dit de Job qu'aprés ſon affliction, ſes parens & amis ſe conioüiſſans de ſa conualeſcence, luy firent preſent chacun d'une brebis, & d'un pendant d'oreille de fin or. Nos Sauuages les ont fort en uſage, non d'or ny d'argent qu'ils ne cognoiſſent point, mais de quoy que ce ſoit, c'eſt pourquoy la femme dés qu'elle eſt accouchée, ſuiuant la couſtume du païs, perce les oreilles de ſon petit en un, deux, trois, quatre ou cinq endroits, auec une aleine ou un os de poiſſon, non ſans quelque compaſſion & apprehenſion de leur faire douleur, mais peur qu'attendant plus tard les maux leurs * ſoient plus ſenſibles & inſupportables, puis y met des tuyaux de plumes ou autre choſe pour entretenir les trous, eſtant guéris ils y pendent des patinotres de porceleines ou autres bagatelles, & pareillement à ſon col quelque petit qu'il ſoit.

Apres que toutes les petites ceremonies ont eſté faictes à l'enfant nouueau né, on faict le feſtin || aux 327
amis où la tarte & le bon vin n'eſt point eſpargné icy, ny le petun & la ſagamité là. Mais pour l'impoſition des noms, ils les donnent par tradition, c'eſt à dire, qu'ils ont des noms en grande quantité, leſquels ils choiſiſſent & impoſent à leurs enfans, aucuns deſquels ſont ſans ſignification & les autres auec ſignification, qu'ils diſent rarement à quiconque leur demande, car il ſont autant retenus à dire leur propre nom, comme libres de dire celuy des autres.

Ie veux bien aduertir auſſi les nouueaux François qui vont entr'eux que s'ils ne ſont ſoigneux de leur dire leur propre nom dés leur arriuée, que les Sau-

uages ne manqueront pas de leur en impoſer de ceux qu'ils croiront leur mieux conuenir.

A ce ieune garçon qui vint demeurer auec nous dans le païs des Hurons à cauſe qu'il eſtoit ieune, petit & fretillant, ils l'appellerent *Auhaitſique*, qui veut dire petit poiſſon. A un autre François un peu turbulant & leger de la main, ils luy donnerent le nom de *Houaonton*, qui ſignifie faſcheux & querelleur. A moy ils m'auoient donné le nom de grand Chef de guerre, ie ne ſcay par quelle raiſon (car ie n'auois ny eſpée ny mouſquet) ſinon que ie n'aprehendois aucun peril ny danger, ou pour la recommandation des chefs de l'habitation, leſquels auoient de l'affection & du reſpect particulier pour moy qui eſtois le moindre de tous nos frères.

Après que i'eu ſçeu par le moyen du Truche-
328 || ment Bruslé & du ſieur du Vernet la ſignification de ce nom nullement conuenable à un pauure frere Mineur, ie leur dis qu'il m'appelaſſent par mon propre nom Gabriel, comme ils faiſoient mes deux autres confreres Ioſeph & Nicolas, ce qu'ils firent, ſinon par les champs & parmy les autres nations qu'ils uſoient du mot *Garihouanne*, grand Capitaine. On dit que les Roys du Péru, auoient accouſtumé de prendre les noms des principaux animaux, des principales plantes ou des plus belles fleurs de leur païs, pour donner à entendre & s'inſtruire eux-meſme * que comme ces choſes excelloient par deſſus celles de leur eſpèce, il falloit de meſme qu'ils paruſſent plus excellemment vertueux que tous les autres hommes du commun. Auſſi ce nom que mes Hurons m'auoient impoſé,

m'obligeoit à une plus exacte pratique de la vertu, non en paroles ſeulement, mais à la patience & à ſouffrir genereuſement les choſes qui contrediſoient à mon eſprit & deſplaiſoient à mes ſens, car pour la guerre contre les hommes elle n'eſtoit pas de mon gibier.

I'ay cogneu un homme d'entr'eux qui ſe nommoit *Onniannetani*, qui veut dire ie ſuis empeſché, un autre *Tarhy*, arbre, ie penſois au commencement qu'il voulait dire Tharé, le nom du pere d'Abraham, mais ie me meſprenois auec eux. Aucũns portent le nom de quelque animal, autres des montagnes, & valées, du vent, ou de quelque || partie du corps hu- 329
main, & un qui s'appelloit Joſeph, mais ie n'ay pû ſcauoir qui luy auoit impoſé ce nom là, & peut eſtre que parmy un ſi grand nombre de noms qu'ils ont en uſage, il s'y en peut trouuer quelqu'uns approchans des noſtres, ou par rencontre ou a deſſein.

L'on tient que nos Montagnais ont cela de particulier qu'ils impoſent ſouuent deux noms à leurs enfans & quelquefois trois comme celuy qui fut nommé *Mahican, Atic, Ouche*, Loup, Cerf, Canot. Puis Choumin, Raiſin, Atic, Crapaut, Petit chiouan, la Mer monte, Amiscouecan, Vieille robe de Caſtor, & pluſieurs autres ſortes de noms à la fantaſie des parens, car auſſitoſt eſt donné le nom d'un oyſeau, ou d'une beſte, à l'enfant comme d'une autre choſe matérielle ou impropre.

I'ay quelquefois ruminé en moy meſme d'où pouuoient proceder ou deriuer les ſurnoms de nous autres Chreſtiens, veu qu'ils ne ſont pas ordinairement en uſage chez les Juifs, Payens & Infidelles, deſquels

nous ſommes deſcendus, car en fin nous auons tous pris naiſſance d'Eue & d'Adam, des Juifs ou des Gentils, & aſſeurement des enfans de Noël *, & ay creu, que pluſieurs ont eſté impoſez par le vulgaire, ou pour quelque action, ou pour quelque accident, & que
330 d'autres s'en ſont impoſez d'eux meſmes || prenans des noms de guerre, de ville ou de Seigneurie, enſeueliſſans par ce moyen le leur ancien, mais ie croy, & il y a bien de l'apparence que nos ſurnoms ſont pour la pluſpart les noms propres de nos anciens parens auant qu'ils fuſſent faicts Chreſtiens, auſquels on impoſoit un nouueau nom au Sainct Bapteſme, & le leur propre qu'ils auoient auparauant leur a ſeruy de ſurnom, qui eſt venu iuſques à nous de pere en fils, ainſi que nous pratiquons encores de preſent enuers pluſieurs de nos Canadiens conuertis, auſquels nous auons laiſſé leur ancien nom ſauuage pour ſurnom.

Car que veulent dire la pluſpart de nos ſurnoms, perſonne n'en ſçauroit rien dire, non plus que des noms des Payens, & Sauuages dont nous ignorons les loüanges, ou bien il faudroit qu'eux meſmes nous en donnaſſent l'explication, car ils en ont peu ſans ſignification, & ſi on conſidere de prés on trouuera que iamais nos anciens qui ont impoſé les premiers noms aux hommes, n'en ont donné aucun ſans conſideration, & qui n'aye ſignifié quelque choſe, comme i'ay dit, laquelle ſignification n'eſt point venuë iuſques à nous.

Or le nom que nos Sauuages ont impoſé à leurs enfans en la naiſſance leur reſte touſiours, ſinon que pour quelque occaſion particuliere & remarquable on

leur change, ou qu'on leur en adioufte encore un autre de vitupere ou d'honneur, comme i'ay dit en la
|| refurrection des valeureux Capitaines morts entre 331
les neutres, où l'on faict reuiure leur memoire.

Nous auons appris du fieur Champlain qu'il y eut un Sauuage de fa cognoiffance qui par confideration voulut changer fon premier nom en celuy de Loup & Cerf, on luy en demanda la raifon & pourquoy il auoit pris les noms des deux animaux fi contraires, il refpondit qu'en fon païs il n'y auoit befte fi cruelle que le loup, & animal plus doux que le cerf, & qu'ainfi il feroit bon, doux & paifible enuers un chacun n'eftant point offencé, mais que s'il eftoit outragé, il feroit furieux & vaillant, & ne pardonneroit à perfonne, non plus que le loup au cerf, quand il le tient arrefté.

I'ay defia dit en quelque endroit de ce volume la force des femmes Sauuageffes, & comme elles accouchent fans grand trauail, du moins qui paroiffe, mais ie repete de rechef qu'elles font admirables, car elles n'ont pas fi toft mis un enfant au monde, qu'elles font encores pluftoft fur pieds, vont au bois, vont à l'eau, & font tout le refte de leur petit mefnage comme fi de rien n'auoit efté, de fe geindre point de nouuelle, & de faire la delicate encore moins. On fe rit plaifamment en France du caquet des accouchées, où toutes fortes de differens difcours s'eftalent & fe deuident, car l'une y parle de fon mary, & l'autre de fa feruante, du four, & du moulin, & du marché, des
halles. O mon Dieu quel || cliquetits, il n'y a que les 332
plus fpirituelles qui parlent un peu de Dieu mais en-

core fobrement, car la mode & les collets, la iuppe, & les fouliers ont là leur empire.

Un certain François fit un iour diuers interrogats à une ieune femme nouuellement releuée de fes couches, fur ce qu'elle n'auoit point paruë enceinte ny groffe, guere plus qu'à fon ordinaire (c'eft que i'ay admiré entre nos Huronnes), ne s'eftoit point plainte, & n'auoit point gardé la chambre, comme font les femmes de France. A cela toutes fe prirent à rire, difans que les Françoifes eftoient bien pareffeufes, & auoient bien peu de courage que pour auoir mis un enfant au monde elles vouluffent tenir le lict, elles deuroient tafcher (dirent-elles) d'accoucher en Hyuer afin de faire comme les ours, qui fe tiennent quatre ou cinq mois enfermez de peur du froid.

Et comme noftre frere Geruais eftoit un iour aupres du Sauuage Napagabifcou malade dans fa cabane, fortit d'aupres de luy la femme de ce bon homme pour aller faire fes couches à la cabane voifine, mais auec tant de prudence que perfonne ne s'apperceut de fon incommodité, non pas mefme fon mary, que le lendemain matin que fa belle-fœur apporta une petite fille que Dieu luy auoit donnée, de quoy ils furent tous eftonnez car perfonne ne s'eftoit apperceu de fa groffeffe, ny le frere Geruais qui demanda à cette femme,
333 mais un peu trop fimplement fi cette || fille eftoit d'elle, laquelle luy refpondit en riant que ouy (car il n'y auoit que 4. ou 5. mois qu'elle eftoit accouchée) & puis dit & quoy les femmes de France en ont elle * fi fouuent, non dit le Religieux que d'année en année, & au plus de neuf en dix mois, mais il leur arriue

quelquefois d'en auoir deux d'une couche (pour moy i'ay efté une fois en un village, où une femme eftoit accouchée de quatre garçons ayans tous vie). A cela elle fit un grand cry difant: *Cheté*: (car c'eft leur façon d'admirer) elles reffemblent donc aux femelles des eslans qui portent deux petits à la foys, iamais ie n'ay veu aucune femme de noftre Nation auoir deux enfans d'une couche. Ie croy qu'elle auoit quelque raifon, car la chofe arriue fort rarement entr'eux, neantmoins pendant que i'eftois aux Hurons une fille en accoucha de deux, de quoy elle reftoit toute honteufe, non d'auoir perdu fa virginité qui ne leur eft point honorable, mais d'auoir faict un iumeau.

Entre les Montagnais ils ont cette couftume que perfonne ne fe fert de vaiffelles, calumets ou petunoirs de la nouuelle accouchée pendant le temps de 15. iours, tenant tout cela comme immonde, lefquels ils ne veulent mefme pas toucher, & les bruslent après ce temps là, ce qui fent fort de fon honnefteté.

|| *Du choix qu'il faut faire des nourrices. De la* 334
nourriture & emmaillotement des enfans, comme ils font endurcis à la peine, & ne fuccedent point aux biens du pere.

Chapitre XIX.

Donner une bonne & vertueufe nourrice à l'enfant, eft le fait d'une mère fage qui y doit auoir l'œil, car

de là depend en partie ſa bonne inclination, pour ce qu'il tient ordinairement plus du naturel de celle qui l'a alaicté, que de celuy qui l'a engendré, comme l'antiquité a tres-bien experimenté en Titus fils de Veſpaſian, & en pluſieurs autres, lequel (ainſi qu'eſcrit Lampride) fut tout le temps de ſa vie ſuiet à pluſieurs maladies & infirmitez, à cauſe qu'il auoit eſté baillé à nourrir à une nourrice ſuiette à maladie.

Mais le pis eſt qu'il demeure quelque impreſſion & caractere aux ames de cette vicieuſe nourriture, comme le Grec eſcrit au ſecond liure des Ceſars, lorſqu'il fait mention de Calligula quatrieme Empereur de Rome : les cruautez & infamies duquel n'eſtoient imputées à pere ny a mere : mais à la nourrice qui l'alaicta, la-
335 quelle outre qu'elle || eſtoit cruelle & barbare d'elle-meſme, encore frotoit elle quelquefois le bout de ſa mamelle de ſang, & le faiſoit ſuccer à l'enfant qu'elle allaitoit.

Si la nourrice eſt iurongne, elle prepare l'enfant à conuulſion & debilité, meſme le fera yurongne & comme on lit en la vie de l'Empereur Tibere, qui fut grand yurongne, parceque la nourrice qui l'alaictoit non ſeulement beuuoit exceſſiuement, mais elle ſeura l'enfant auec des ſouppes trempées à du vin.

Et voyla pourquoy le diuin Platon entre les Grecs & Lycurgue entre les Lacedemoniens ordonnerent & commanderent en toutes leurs loix, non ſeulement que toutes les femmes ſimples, mais les bourgeoiſes, Damoiſelles & de moyen eſtat, nourriſſent leurs enfans, & celles qui eſtoient Princeſſes & délicates au moins qu'elles nourriſſent leurs enfans aiſnez, à cauſe

comme i'ai dit, que l'enfant fucce ordinairement l'humeur & l'inclination de la nourrice auec le laict de fa mamelle.

Ioint que comme dit le mefme Platon en fon troifiefme liure des Loix, que iamais les enfans ne font autant aimez des meres, comme quand elles les nourriffent de leurs propres mamelles, & que les peres les tiennent entre leurs bras, ce qui eft vray femblable pour ce que la premiere amour en toutes chofes eft la plus vraye amour.

Plutarque au liure du regime des Princes || dit que 336
Thomifte fixiefme Roy des Lacedemoniens, mourant laiffa deux enfans defquels le fecond herita au Royaume, pour ce que la Reyne l'auoit nourry, & non le premier à caufe qu'une nourrice l'auoit alaicté nourry & esleué. Et dece demeura la couftume en la plufpart des Royaumes d'Afie, que l'enfant qui ne feroit alaicté des mamelles de fa propre mere, n'heritaft aux biens de fon propre pere.

Mais fans aller chercher des couftumes plus au loin: les anciennes femmes d'Allemagne tant loüées par Tacite, d'autant que chacune nourriffoit fes enfans de fes propres mamelles, & n'euffent voulu qu'une autre qu'elle les euft alaictez, comme il fe pratique encor de prefent en la plufpart des pays circonuoifins, qui fe liberent par ce moyen là entre les autres inconueniens fufdits de receuoir un enfant pour un autre, ce qui eft quelquefois arriué.

De cette loy fe peuuent liberer fans fcrupule, les femmes aufquelles la nature n'a point donné affez de force pour pouuoir fupporter, & le iour & la nuict les

importunitez d'un enfant criard, car alors ſelon Dieu
on peut auoir recours à une nourrice, non à la pre-
miere venuë, mais à une ſage & vertueuſe, comme fi-
rent iadis deux certaines Dames bourgeoiſes, qui tou-
tes deux firent choix d'une meſme nourrice, à laquelle
elles donnerent à nourrir en diuers temps, l'une deux
337 filles, & l'autre deux garçons laquelle nour- || rice fit
apres le mariage entre ſes quatre nouriſſons qui ſe
marierent tous en un meſme iour, & fus prié du feſ-
tin, où ie n'allay point pour ce qu'ils eſtoient Hugue-
nots. Mais on peut inferer que le mariage de ces qua-
tre eſtoit un mariage bien fait, car ayans eſté nourris
d'une meſme mamelle ils pouuoient auoir ſuccé une
meſme humeur, ou du moins qu'il s'eſtoit attaché en
leur nature ie ne ſcay quoy de fort approchant à la ſa-
geſſe & modeſtie de leur mere de laict.

Nos Sauuageſſes ſans autre loy que celle que la nature leur donne, d'aymer, nourrir & esleuer leurs enfans, puiſque les animaux meſmes les plus feroces ont ſoin de leurs petits, les allaictent de leurs propres mamelles, & n'ayans l'uſage ny la commodité de la bouillië, elles leur baillent des meſmes viandes deſquelles elles uſent, apres les auoir bien maſchées, & ainſi peu a peu les esleuent. Que ſi la mere meurt auant que l'enfant ſoit ſeuré, le pere, ou à ſon défaut une autre perſonne, faict boüillir du bled d'Inde dans un pot de terre, puis en tire l'eau, laquelle il prend peu à peu dans ſa bouche & la ioignant à celle de l'enfant luy fait aualler cette eau, qui luy ſert de laict & de boüillie, ie l'ay veu ainſi pratiquer à pluſieurs & particulierement enuers le petit

de noſtre Sauuageſſe baptiſée, duquel le pere auoit un ſoin ſi particulier qu'il ne le negligeoit en rien, & luy faiſoit aualler luy meſme de cette eau, ou boüillon.

|| De la meſme inuention ſe ſeruent auſſi les Sauua- 338
geſſes pour nourrir les petits chiens que les meres ne peuuent engraiſſer, ce que ie trouuois fort ſalle & vilain, d'ainſi ioindre à leur bouche le muſeau des petits chiens, qui ne ſont pas ſouuent fort nets.

En quelque prouince de noſtre Inde occidentale, on n'emmaillotte point les enfans, peur de les rendre courbez ou contrefaicts par cet empreſſement, ce ſeroit neantmoins les mettre en un grandiſſime peril, n'eſtoit qu'on les couche dans des lits ſuſpendus en l'air, comme font nos Canadiens, d'où ils ne peuuent tomber ny ſortir.

Mais nos Huronnes qui n'ont point l'uſage du berceau, ny de ſes lits ſuſpendus, emmaillottent leurs petits enfans durant le iour dans des peaux ſur une petite planchette de bois de cedre blanc d'enuiron deux pieds de longueur ou peu plus, & un bon pied de largeur, où il y a à quelqu'uns un petit arreſt, ou aiz plié en demy rond attaché au-deſſous des pieds de l'enfant, qu'ils appuyent contre le plancher de la cabane, ou bien elles les portent promener auec icelles derriere leur dos, auec un collier ou cordelette qui leur pend ſur le front. Elles les portent auſſi quelquefois nuds hors du maillot, ou derriere leur dos, preſque debouts, la teſte en dehors, qui regarde des yeux d'un coſté & d'autre par-deſſus les eſ- || paules de celle qui le porte. 339

Lorſque l'enfant eſt emmaillotté ſur la petite planchette, ordinairement enioliuée de matachias & chap-

pelets de pourceleine, ils luy laiſſent une ouuerture
deuant la nature, par où il faict ſon eau, & ſi c'eſt une
fille, ils y adiouſtent une fueille de bled d'Inde ren-
uerſée, qui ſert à porter l'eau dehors, ſans que l'enfant
ſoit gaſtée de ſes eauës, ny ſalle de ce coſté là, laquelle
inuention eſt pratiquée par les Turcs meſmes, mais
plus commodement, car i'en ay veu un modelle. Ils
font un pertuis au berceau au deſſous du ſiege de l'en-
fant qui eſt deſcouuert, & appliquent un tuyau cour-
bé à la nature, lequel paſſant entre les iambes de l'en-
fant, reſpond à ce trou du berceau, ſous lequel ils
tiennent un petit pot qui reçoit les excremens l'uri-
ne, & par ce moyen rend les enfans touſiours nets &
mieux ſentans que ceux d'icy, d'ou ie conclus que
pour ce regard on deuroit les imiter, particulierement
les pauures gens qui ont faute de linge, d'eſtoffes &
d'habits.

Les Sauuageſſes comme elles n'ont iamais eu l'uſa-
ge du linge, ny la methode d'en faire, encore qu'elles
ayent du chanure aſſez, ont trouué l'inuention d'un
duuet fort doux de certains roſeaux, ſur leſquels elles
couchent leurs enfants fort mollement, & les net-
toyent du meſme duuet, ou auec de la poudre de bois
ſec & pourry, & la nuict venuë, elles les couchent ſou-
340 uent || tout nuds entre le pere & la mere, ou dans le
ſain de la mere meſme, enueloppé de ſa robe pour le
tenir plus chaudement, & n'en arriue que tres-rare-
ment d'accident.

Les Canadiens & preſque tous les peuples errants
ſe ſeruent encore d'une pareille planchette pour cou-
cher leurs enfans, qu'ils appuyent contre quelque ar-

bre ou l'attachent aux branches, mais encore dans des peaux ſans planchette, à la maniere qu'on accommode ceux deça dans des langes, & en ceſt eſtat les poſent de leur long doucement dans une peau ſuſpenduë en l'air, attachée par les quatre coins aux bois de la cabane, comme ſont les lits de roſeau des Mattelots ſous le tillac des Nauires, & s'ils veulent bercer l'enfant, ils n'ont qu'à donner un bransle à cette peau ſuſpenduë, laquelle ſe berce d'elle-meſme.

Les Cimbres auoient accouſtumé de mettre leurs enfans nouueaux naiz parmy les neiges, pour les endurcir au mal, & nos Gaulois au contraire les delicatent le plus qu'ils peuuent, pour les rendre fluets & mal ſains, de ſorte que s'ils ſentent un peu de vent, de chaud ou de froid plus qu'à l'ordinaire, tout eſt perdu, voyla un enfant malade, il faut le Medecin, il luy faut ouurir la veine, cette viande ne lui eſt pas propre, gardez vous du bruit, & pour petit qu'il ſoit,
on fait de ſon eſtomach une || boutique d'Apoticaire, & 341
d'où vient cela, ce qu'ils ſont trop mignardez, & nais de parens fluets, car on ne voit point tant d'infirmitez aux enfans villageois non plus qu'à ceux de nos barbares qui n'y apportent point tant de façon. Bon Dieu que d'abus & de ſottiſe il y a parmy de certaines maiſons des grands, vous diriez proprement à les voir faire, & à les entendre qu'ils ont un autre pere qu'Adam, qu'ils ne ſont point de la meſme nature des autres hommes, & qu'ils auront un Paradis à part, ouy & tel qu'ils l'auront fabriqué par leurs œuures.

Nos Sauuageſſes imitans les Cimbres esleuent leurs enfans le moins delicatement qu'il leur eſt poſſible, &

les laiſſent non ſeulement trotter & courir nuds à quatre pieds par les cabanes, ſans ayde ny conduite de perſonne; mais eſtans grandelets ils ſe veautrent, courent & ſe roullent dans les neiges, & parmy les plus grandes ardeurs de l'Eſté, ſans en receuoir aucune incommodité, de quoy ie m'eſtonnois fort, & de ce que mettant quelquefois un petit morceau de ſucre dans la bouche des petits enfans ils me ſuiuoient à quatre pieds, comme petites beſtioles, dans les plus grandes rigueurs de la ſaiſon. Et de là vient qu'ils s'endurciſſent tellement au mal, & à la peine, qu'eſtans deuenus grands, vieils & chenus, ils reſtent touiours forts & robuſtes, ſans reſſentir preſque aucune indiſpoſition,
342 & || meſmes les femmes enceintes ſont tellement fortes, qu'elles s'accouchent ſouuent d'elles-meſmes, comme elles m'ont dit, & n'en gardent point la cabane pour la pluſpart. I'en ay veu arriuer de la foreſt chargées d'un gros faiſſeau de bois qui accouchoient dés auſſi toſt qu'elles eſtoient arriuées, puis au meſme inſtant ſus pieds, à leur ordinaire exercice.

Et pour ce que les enfans d'un tel mariage ne ſe peuuent aſſeurer legitimes, ils ont cette couſtume entr'eux, auſſi bien qu'en pluſieurs autres endroits des Indes occidentales, que les enfans ne ſuccedent point aux biens de leur pere; mais ils en font ſucceſſeurs & heritiers, les enfans de leurs propres ſœurs, leſquels ils ſont aſſeurez eſtre de leur ſang & parentage, & par ainſi les hommes ſont hors du hazard d'auoir pour heritiers les enfans d'autruy bien qu'ils fuſſent de leurs propres femmes.

En ſuitte de cela il y en a qui pourroient douter

que les peres euſſent de l'amitié pour leurs enfans, n'eſtant point aſſeurez qu'ils fuſſent de leur faict, ou non, mais ie vous aſſeure encor une fois, qu'ils les tiennent ſi cher, & en font tant d'eſtat qu'ils ne les voyent pas à demy, leur donnent toute la liberté qu'ils veulent & ne les reprennent pour faute aucune, car de chaſtiment il ne s'en parle point, c'eſt pourquoy il ne faut pas s'eſtonner ſi eſtans grands ils ſe portent ſi facilement au vice, puiſque dans || les familles Chreſ- 343
tiennes & Religieuſes, où la correction & le chaſtiment manque* à la ieuneſſe, on n'y voit que deſordre, qu'ambition & preſomption d'eſprit, auec plus d'excez de beaucoup que dans les familles ſauuages les plus barbares, & esloignées de la cognoiſſance de Dieu.

Il faut que ie m'explique & diſe (pour ne condamner les innocens auec les coupables) que s'il y a un grand nombre d'enfans Sauuages mal-ſages, & vicieux, & ſans le reſpect deu à leurs parens, il y en a un autre grand nombre qui ſont mieux. Car outre qu'ils n'ont pas tant de legeretez pueriles, comme beaucoup d'enfans par deça, ils ſont doüez d'une petite grauité ſi iolie, & d'une modeſtie naturelle ſi honneſte, que cela les rends * extremement agreables & amyables, de ſorte que ie prenois un ſingulier plaiſir de leur enſeigner les lettres & de les inſtruire en la Loy de Dieu, ſelon qu'ils en eſtoient capables; auſſi en auions nous touſiours pluſieurs dans noſtre cabane, où nous leur donnions facile accez, aux heures qui ne nous eſtoient point incommodes, & non ſans quelque difficulté aux mauuais garçons, pour les obliger à imiter les bons.

Nous en auions pratiqué cinq ou ſix de tres iolys, beaux, & d'un fort bon eſprit pour les amener en France, auec le conſentement de leurs peres & meres,
344 mais quand || il fut queſtion de partir, cet amour ſi tendre des meres & le reciproque des enfans enuers elles, tira tant de larmes des yeux des uns & des autres qu'en fin elles eſteignirent cette premiere deuotion, par un ouy dire qu'on foüettoit, qu'on pendoit & qu'on faiſoit mourir les hommes entre les François, ſans diſcerner l'innocent du coupable, doctrine qui leur auoit eſté donnée par le Huron Sauoignon, laquelle nous empeſcha du tout d'en pouuoir amener aucun quelque promeſſe que leur fiſſions d'un bon traictement & de les ramener en leur pays dans dix huict ou vingt Lunes, qui ſont un an & demy de temps, car il ne ſe pouuoit à moins.

De l'inſtruction de la ieuneſſe & des exercices ordinaires des enfans.—De la diſſolution des François.—Et d'une certaine Nation où l'on coupe le né des filles mal viuantes.

Chapitre XX.

Ce grand Empereur Marc-Aurelle, que pleuſt à Dieu qu'il euſt eſté chreſtien, il ne luy eut rien manqué digne d'un Prince egallement puiſſant & ver-
345 tueux, || diſcourant un iour auec ſon amy Pullion du ſoin que les anciens Romains auoient d'inſtruire

leurs enfans dans la vertu & l'habitude des bonnes mœurs, dit de luy-mesme ces parolles dignes à la verité d'estre grauées & burinées sur le cœur de tous ceux qui ont à gouuerner la ieunesse & les esprits encore tendres, dans la vertu.

Mon pere Anne Vere, fut en cas autant digne de loüange, comme ie suis digne de reprehension : car moy estant ieune enfant, iamais ne me laissa dormir en lict, assoir en chaire, boire ny manger auec luy à sa table, & si n'osois hausser ny leuer la teste ny les yeux pour le regarder en face, & pour ce souuent me disoit : Marc mon fils, i'ayme trop plus que tu sois vertueux & honneste Romain, que Philosophe superbe & dissolu, car celuy là est indigne de viure & de paroistre entre les hommes qui n'ensuit la vertu, laquelle les Dieux mesmes recompensent dans le ciel, & les hommes honorent sur la terre.

Puis poursuiuant son discours disoit : anciennement les enfans des bons tettoient iusques à deux ans, iusqu'à quatre viuoient en leur appetit & volonté, lisoient iusques à six & estudiaient en grammaire iusques à dix, puis deuoient prendre office ou mestier, selon qu'ils se sentoient appelés ou destinés, ou s'adonner à l'estude, ou aller aux exercices de la guerre, de maniere que parmy Rome ils n'alloient oisifs ny vagabonds, veu mesmes qu'ils auoient des Maistres & Pre-
cepteurs vieils & tellement sa- || ges & prudens, que 346
leur seule presence sans mot dire, estoit capable de les maintenir dans leur deuoir & conseruer dans la vertu.

I'ay estudié, dit ce bon Prince, en grammaire auec un Maistre qui s'appelloit Euphermon, il auoit la teste

toute blanche de vieilleſſe, il eſtoit fort moderé en parler, en diſcipline fort rigoureux, & en la vie tres-honneſte, pour ce qu'en Rome y auoit une Loy que les Maiſtres des enfans fuſſent fort anciens, de maniere que ſi le diſciple auoit l'aage de dix ans, le Maiſtre deuoit paſſer cinquante. Et ce qui faict qu'à preſent on voit ſi peu d'enfans ſages & modeſtes, c'eſt pour ce que les Maiſtres ſont eux-meſmes ieunes & ſans vertu & ont encore moins d'experience; c'eſt pour quoy on ne doit trouuer eſtrange ſi on ne leur obey pas touſiours en choſes iuſtes & licites, puis qu'en imprudens & peu experimentez, ils commandent ſouuent choſes iniuſtes, où * par une maniere trop precipitée s'emportent au gré de leurs paſſions à la moindre mouſche qui les picque, penſans par là ſe faire eſtimer bon conducteur de la diſcipline & du bon gouuernement, en meſme paralelle de ceux qui pour eſtre maintenus tollerent les choſes qu'ils deuroient corriger.

Car les commandemens iuſtes & bien digerez, encore qu'il n'appartienne pas aux diſciples de les examiner, ſont les cœurs doux, ſouples & debonnaires, comme au contraire, les commandemens iniuſtes ou mal-faicts, tournent & conuertiſſent les hommes humbles & doux, en perſonnages durs & auſteres, comme
347 || l'experience nous l'a faict voir maintefois, & dans les Religions les plus auſteres meſmes, où la voye de la douceur eſt touſiours employée la premiere, puis la verge ſi elle ne ſuffit.

Il eſt vray que nous voyons ſouuent des peres, eſtre cauſe de la perte de leurs enfans, & de la corruption

de leurs mœurs, par les mauuaifes habitudes qu'ils leur laiffent prendre en leur bas aage. Car les uns font gloire de les nourrir dans les delicateffes & les delices, & leur fouffrent de faire tout ce qu'ils veulent comme s'ils eftoient enchantez des merueilles imaginaires de leur efprit & de leur beauté, fans fe mettre en peine de ce qui en arriuera quand ils feront grands. Les autres tout au contraire les esleuent auec trop de rigueur, comme aux maifons des mecaniques, & ceux cy les perdent encore; car comme par une exceffiue delicateffe, les forces du corps & de l'efprit s'affoibliffent, auffi par un chaftiment trop rude, ils deuiennent fi hebetez qu'ils perdent fouuent toute efperance d'apprendre, & font en des apprehenfions continuelles, qui les empefchent de faire rien de viril, de maniere que pour les rendre tels qu'ils doiuent eftre, il n'eft rien meilleur que tenir un milieu entre la douceur & la feuerité, afin qu'aux occafions ils foient toufiours difcrets & fages, & apprennent fans timidité.

Or que ce milieu dans lequel confifte la vertu foit pratiqué par nos Sauuages enuers leurs enfans, il y a apparence qu'ils n'y manquent pas en toutes chofes,
bien qu'ils leur fouffrent || les defobeïffances, & de 348
manquer au refpect qu'ils doiuent à leurs parens. I'en ay veu de bien fages, i'en ay veu de bien fols & temeraires, mais cela venoit de l'inftinct & inclination de leur propre nature, à laquelle ils adherent, & non de l'inftruction & conduite de leurs parens, lefquels les laiffent viure dans toute forte de liberté, la bride fur le col & fans chaftiment comme ils ont efté eux-mefmes esleuez fans correction, car les Sauuages n'en fcau-

roient souffrir à leurs enfans, & de vérité ils n'en meritent souuent pas tant que ceux d'icy, pour ce qu'ils ont moins de malices & moins d'instructions.

S'ils ne scauent que c'est d'estre rudoyez & seuerement reprimandez, ils n'experimentent non plus de delicatesses & sont esleuez fort austerement. De ses petites mignardises & caresses que les peres & meres traictent icy leurs enfans, on ne scait que c'est aux Canadiens, car ils ayment d'une amitié plus cachée que descouuerte, & plus virilement que sensuellement, & par cette maniere de gouuernement l'on peut iuger comme i'ay des-ia dit, que nos Canadiens tiennent quelque chose du milieu en la conduite de leurs enfans, & mesme nos Montagnais, lesquels ne font autre reprimande à leurs petits garçons quand ils crient, que de leur dire : Et quoy ne veux tu pas te taire, ie te dis que tu ne tueras point d'Ours, d'Eslans, ny de Castors, & si tu te tais tu en tueras. Et aux filles ils leur disent seulement : Cheté ega maché, arreste-toy, ne crie pas, & rien plus.

349 || Leurs exercices ordinaires, particulierement des ieunes garçons n'est pas de bien employer le temps, ny d'apprendre mestier, car il n'y en point entre nos Canadiens & Hurons, où chacun mesnage faict de luymesme ce qui luy est conuenable & necessaire, soit à coudre, à filler, faire des pots de terre, & toute autre ouurage & action de mestier qui leur faict besoin; mais nos ieunes Hurons s'exercent principallement à tirer de l'arc en quoy ils se rendent fort adroits, à darder la fleche, qu'ils font bondir & glisser droict superficiellement par dessus le paué, ioüer auec des bastons cour-

bez qu'ils font couler par deffus la neige & croffer une bale de bois leger comme l'on faict par-deça. Apprendre à ietter la fourchette auec quoy ils herponnent le poiffon entre les enfans des Quiennontateronons, & darder l'efpée entre nos Montagnais, par le moyen d'un bafton au bout duquel ils attachent une aleine, qu'ils eslancent contre un but, puis à beaucoup d'autres petits ieux & exercices de recreation, qui ne les empechent pas de fe retrouuer à la cabane aux heures des repas, & lorfqu'ils ont faim d'aller griller du bled.

Que fi une mere prie fon fils d'aller querir de l'eau, du bois, ou faire quelque autre femblable feruice du mefnage, il luy refpond que c'eft un ouurage de fille & n'en faict rien : que fi parfois nous obtenions d'eux de femblables feruices, c'eftoit à condition qu'ils auroient toufiours entrée en noftre cabane, ou pour quelque * efpingles, plumes ou autre petite chofe à fe pa-
|| rer, de quoy ils eftoient fort contans & nous auffi, 350
pour ces petits & menus feruices que nous en receuions.

Il y en auoit pourtant de malicieux, qui fe donnoient le plaifir de couper la corde qui fouftenoit noftre porte en lair*, & puis eftant tombée nioient abfolument que ce fuffent eux, ou bien prenoient la fuite, car ils n'aduoüent iamais guere leur faute s'ils ne font attrapez fur le fait ou que l'on ne leur conuainque l'efprit par raifons. C'eft une petite vanité qui n'eft pas blafmable en eux, comme elle pourroit eftre en des chreftiens de vouloir eftre eftimé meilleur qu'on n'eft, c'eft neantmoins la perfection du iourd'huy, car qui

voyons nous qui vueille ſouffrir le meſpris qu'il merite, ou d'eſtre eſtimé pour tel qu'il eſt, perſonne, car le monde ne veut point de ces pratiques là, on la laiſſe pour les Cloiſtres, encore y eſt-elle ſouuent bien mal traictée & encores plus mal receuë, par ceux qui deuroient monſtrer l'exemple aux autres.

Il y en a qui veulent bien eſtre eſtimez pour tels qu'ils ſont, non par vertu, mais par imprudence, & font voir eux meſmes à deſcouuert l'imperfection & malice de leur eſprit, de laquelle ils veulent tirer gloire, mais gloire qui leur tournera à confuſion deuant Dieu.

De meſme que les petits garçons ont leur exercice particulier, & apprennent à tirer de l'arc les uns auec les autres, ſi-toſt qu'ils commencent à marcher, on met auſſi un baſton entre les mains des petites fillet-
351 tes, en meſ- || me temps qu'elles commencent à ſe fortifier, pour les ſtiller & apprendre de bonne heure à piler le bled, qui eſt leur exercice plus rude, & eſtans grandelettes elles ioüent auſſi à diuers petits ieux auec leurs compagnes, & parmy ces petits ébats on les dreſſe encore doucement à de petits & menus ſeruices du meſnage, & auſſi quelquefois (choſe deplorable) au mal qu'elles voyent commettre deuant leurs yeux, qui faict qu'eſtans grandes elles ne valent rien pour la pluſpart & ſont pires (peu exceptées) que les garçons meſmes, ſe vantans ſouuent du mal, qui les deuroit faire rougir & qu'elles n'ont pas commis pour ſe faire rechercher & admirer comme valeureuſes desbauchées.

Les Montagnaites apprennent auſſi ce qui eſt du meſnage, à faire les robes, les raquettes, les eſcuelles

uftencilles, vaiffelles & autres petites ioliuitez, peindre & faire des franges aux robes, & nagent comme canars. Ie louë Noftre Seigneur de ce que les Huronnes prenoient d'affez bonne part nos reprimandes, & qu'à la fin elles commençoient d'auoir de la retenuë & quelque honte de leur diffolution, n'ofans plus que fort rarement ufer de leurs impertinentes parolles en noftre prefence, & admiroient en approuuant l'honnefteté que leur difions eftre aux filles de par-deça, ce qui nous donnoit efperance d'un prochain amendement de vie, fi les François qui eftoient montez auec nous par une malice effrenée, ne leur euffent dit le contraire, diffamans & taxans mefchamment l'honneur & la pudicité des femmes & filles de leur || païs, 352
pour pouuoir continuer auec plus de liberté leur vie infame & mauuaife, tellement que ceux qui nous deuoient feconder & feruir par bons exemples, à l'inftruction & conuerfion de ce peuple, eftoient ceux-là mefmes qui nous empefchoient, & deftruifoient le bien que nous allions eftabliffant. Il y en auoit neantmoins quelqu'uns de tres-honneftes & difcrets, lesquels s'ils faifoient du mal, il ne venoit pas à noftre cognoiffance, & n'efclatoit point en publique*.

Tous les peuples infidelles & barbares, ne font point neantmoins tous tellement abrutis dans le mal & fi plongez dans l'horreur du vice, qu'il ne s'y en trouue encore quelqu'uns, qui obferuent les loix de l'honnefteté & plus rigoureufement que les chreftiens mefmes, bien que les premiers n'ayent aucune loy, qui leur defende le mal & les derniers ayent les deffences expreffes du Createur de ne le commettre pas.

L'un de nos François nommé Crenole, ayant esté à la traicte du costé Nord, en une nation esloignée enuiron cent lieuës des Hurons, tirant à la mine cuiure, nous dit à son retour y auoir veu plusieurs filles, ausquelles on auoit couppé le bout du nés selon la coustume du païs, pour auoir faict bresche à leur honneur (bien opposite & contraire à celle de nos Hurons & Canadiens, qui leur permet toute liberté), & nous asseura de plus auoir veu ces Sauuages, faire quelque forme de priere auant que prendre leur repas : qui
353 estoit un preiugé, qu'ils || recognoissoient & adoroient vrayment quelque diuinité, à laquelle ils rendoient aussi action de graces aprés leur repas. Cette disposition nous fit conceuoir un grand desir d'y aller, si Dieu par sa diuine prouidence n'en eust autrement ordonné, me renuoyant pour affaires en Canada, & de là en France pour Paris.

De l'excellence de l'escriture. Des principes que nous en donnions aux enfans Hurons, de leur langue & de celles des Canadiens.

Chapitre XXI.

Entre toutes les choses plus admirables du monde, l'escriture est digne d'estre de tres-grande admiration. Premierement pour son premier Autheur qui a esté Dieu mesme, secondement pour son utilité, Dieu en a esté le premier Autheur, comme les parolles qu'il tint

à Moyſe nous l'apprennent : Monte dit le Seigneur, & vien me treuuer ſur la montaigne, là ie te bailleray deux tables de pierre: la Loy & les commandemens que i'ay eſcrits, afin que tu les enſeignes aux fils d'Iſraël. Ce que Dieu auoit eſcrit eſtoit engraué dans les tables que Moyſe rompit puis aprés émeu de colere, lorſqu'il trouua les enfans d'Iſraël idolatrans aprés le veau d'airain.

‖ Depuis Dieu fit commandement à Moyſe de re- 354
nouueller les tables, & d'eſcrire ce qui eſtoit contenu en celles qui eſtoient rompuës, ſi bien que nous voyons par là, que c'eſt Dieu qui eſt Autheur de l'eſcriture, & que Moyſe a eſté le premier entre les hommes, qui a eſcrit, voyons de l'imprimerie.

L'inuention de l'imprimerie en Europe, comme tient la commune opinion, a commencé en l'an de grace 1438, & eſt attribuée à un Allemand appellé Jean Guttemberg, & le premier moule dont on imprima ſe fit en la ville de Mayence en Allemagne, duquel lieu un autre Allemand nommé Conrad en porta l'inuention en Italie, & que le premier liure qui s'imprima, ce fut un œuure de S. Auguſtin lequel eſt intitulé De la Cité de Dieu.

Mais les Chinois peuples inuentifs & des mieux poliſſez de la terre, s'attribuent auec quelque apparence de raiſon, l'honneur d'en auoir eſté les premiers inuenteurs, & que les peuples Germaniques ne l'ont ſçeu qu'aprés eux, ou appris de quelqu'un d'eux. De meſme ils s'attribuent l'honneur d'auoir eſté les premiers inuenteurs de l'artillerie, car elle ne commença en Europe qu'en l'an 1330. par l'induſtrie d'un Alle-

mand. Munſter en ſa Coſmographie liu. 7. dit en l'an 1354. par un Moine Allemand nommé Bertholde Sohonores.

A la verité on ne ſcauroit aſſez loüer l'inuention & l'utilité de l'Eſcriture, puis qu'un Dieu en a eſté le premier Autheur, & que d'elle dépend la principale
355 ſcience des hommes, mais || pour ce qu'elle ne s'apprend qu'auec peine & un grand temps, peu de Hurons s'y vouloient adonner, & ſe contentoient de conter les fueillets de nos liures, & d'en admirer les images auec tant d'attention qu'ils perdoient tout autre ſoin, & euſſent paſſé les iours & les nuicts entiers qui les eut laiſſé faire, mais un ſi frequent maniement de nos liures, qu'ils demandoient à voir à tout moment les uns aprés les autres, principallement la S. Bible pour ſa groſſeur & ſes images les perdoit & rendoient * tout frippez.

Nous auions commencé d'enſeigner aux enfans les lettres & l'eſcriture, mais comme ils ſont libertins & ne demandent qu'à iouer & ſe donner du bon temps, ils oublioient en trois iours ce que nous leur auions appris en quatre, faute de continuer & nous venir retrouuer aux heures que leur auions preſcrites, & pour nous dire qu'ils auoient eſté empechez à iouer, ils en eſtoient quittes, ſans autre plus grande ceremonie, auſſi n'eſtoit il pas encore à propos de les rudoier ny reprendre autrement que doucement, & par une maniere affable les admoneſter de bien apprendre une ſcience qui leur deuoit tant profiter à l'aduenir, s'ils s'y addonnoient auec ſoin, plaiſir & contentement.

Il y auoit des hommes qui nous demandoient d'ap-

prendre le François auec eux, mais comme en toute leur langue il ne se trouue aucune lettre labialle, ny les uns ny les autres n'en pouuoient prononcer une seule que tres difficillement. Pour dire P. ils disoient T. pour F. S, & || pour M. N. &c., & par ainsi il 356
leur eut esté comme impossible de la pouuoir apprendre dans leur païs (i'entends les personnes aagées) qu'auec une grand longueur de temps & des peines indicibles, & suis asseuré qu'un ieune garçon Huron s'efforca deux ou trois cens fois pour pouuoir prononcer la lettre P & ne pû iamais dire que T, car voulant dire Pere Gabriel il disoit T. Auiel.

Les Montagnais non plus que les Hurons, n'ont pas tant de lettres en leur Alphabeth, que nous en auons au nostre, car ils n'ont point les lettres F. L. V. ils prononcent un R au lieu d'un L. ils prononcent un P. au lieu d'un V. & ont plusieurs autres obseruations en leur langue qui ne peuuent estre conceues que par ceux qui ont l'usage de ladite langue, mais elle est telle que les enfans qui ont la langue assez bien pendue prendroient bien-tost nostre prononciation si on les instruisoit, & encores assez facilement les Hurons, car les deux qui furent enuoyez en France il y a quelques années, dont l'un nommé Sauoignon est retourné en son païs, & l'autre nommé Louys est resté à Kebec, s'y sont formez, particulierement le petit Louys, car pour l'autre il n'a iamais esté bien sçauant, aussi estoit il plus aagé & moins apte pour apprendre que le dernier qui estoit plus ieune & gentil.

Il faut que ie vous die de ce Sauuage ce petit mot en passant, que tous les Hurons l'estimoient menteur,

lorsqu'il leur racontoit les merueilles qu'il auoit veües en nostre Europe, comme en effect il y a des choses
357 qu'ils cro- || yoient impossible, comme un carosse attelé de six & huict cheuaux, un orloge sonnant & beaucoup d'autres choses, que nostre tesmoignage leur fist croire faisable.

Ce bon Sauuoignon se resouuenoit bien de la bonne chere qu'il auoit fait en France & s'en vantoit par tout, neantmoins il ne luy print iamais enuie d'y vouloir retourner, iusques à un certain iour qu'ayant receu mescontentement de sa compagne, il print resolution de s'en vouloir retourner & demandoit à nos François s'il y pourroit auoir une femme pour trois Castors, encor croyoit il la mettre à bien haut prix, ce qui nous donna plus de compassion que d'enuie de rire.

Ces simplicitez particulieres n'empechent pas, qu'il ne se trouue des gens d'esprit entr'eux, & qu'on n'en puisse faire quelque chose de bon, car il n'y a que la politesse qui leur manque, & si nous eussions esté encore deux ans dans le païs, ie croy que nous en eussions rendu d'auancez aux lettres & de bien instruicts en la foy, car les hommes comprenoient assez bien, & les enfans tenoient gentiment la plume.

Tous ces commencemens seruiront de beaucoup à ceux qui iront aprés nous trauailler en ceste vigne, car la chose plus difficile est faicte & les principales pieces esbauchées, il n'y a plus qu'à les polir quelles ne soient parfaictes. Ie sçay bien que les derniers ouuriers sont tousiours assez peu d'estat du trauail des premiers & y trouuent souuent à redire. Ce sont maladies natu-

relles qui naiſſent auec || l'homme, leſquelles il faut 358
excuſer & non point condamner, puiſque Dieu ſeul
eſt Iuge de nos actions.

Les langues ne ſe ſçauent pas ſans fautes, qu'aprés une grande pratique & longue experience, à la Françoiſe meſme perſonne ne ſe dit parfaict tant elle eſt changeante & ſuiette à la caprice* des hommes, qui inuentent tous les iours des mots nouueaux, ou une nouuelle façon de prononcer, de ſorte que l'ancien Gaulois ſemble auiourd'huy un langage eſtranger comme le ſera à cent ans d'icy, celuy duquel on uſe pour le iourd'huy.

Dés la France i'auois une grande inclination pour les langues ſauuages, afin qu'en y profitant ie puiſſe aprés profiter aux ames, & en auois des-ia aſſemblé une quantité de mots, mais pour ne les ſçauoir prononcer à la cadence du païs, à la premiere rencontre que ie fis des Montagnais, penſans baragouïner, ie demeuray muet, & eux auec moy.

Marry que i'eu perdu & ma peine & mon ſoin, auec toutes mes eſtudes que i'auois faictes ſans autre maiſtre que du petit Patetchouan, ie m'adreſſay au truchement Marſolet pour en auoir quelque inſtruction, mais il me dit franchement dedans noſtre barque à Tadouſſac qu'il ne le pouuoit nullement & que ie m'adreſſaſſe à un autre; ie luy en demanday la raiſon il me dit qu'il n'en auoit point d'autre que le ferment qu'il auoit faict de n'enſeigner rien de la langue à qui que ce fut.

Me voyla donc eſconduit, & ne me rebute || pas 359
pour tant, ie le prie derechef de m'apprendre quel-

que * mots de ce langage, puiſqu'il n'y en auoit point d'autre plus capable que luy, & que ie le ſeruirois en autre occaſion, mais il continuë en ſon refus, ne voulant pas, diſoit-il, fauſſer ſon ſerment & faire rien contre ſes promeſſes, neantmoins à la fin il me laſcha ces deux mots Montagnais *Noma kiniſitotatin*, qui veulent dire en François, non ie ne t'entend point, car en Huron il faudroit dire : *Danſtan tearonea*. Voyla tout ce que ie pû tirer de luy auec toute mon induſtrie, & croy que tout ſon plus grand ſerment eſtoit de ſe rendre neceſſaire, & de ne laiſſer empieter perſonne ſur ſon office, mais c'eſtoit mal prendre ſes meſures que de s'adreſſer à nous, qui n'eſtions pas pour luy nuire.

Ce peu que i'en ay ſceu dauantage, ie l'ay appris de nos Religieux de Kebec, des Montagnais & d'un petit dictionnaire, compoſé & eſcrit de la propre main de Pierre Anthoine noſtre Canadien, que i'ay creu d'autant plus aſſeuré, que ce Sauuage là * faict auant qu'auoir perdu les Idées de ſa langue, & s'il eſt fautif en quelque choſe, c'eſt en la meſme maniere que ie le ſuis en la langue Françoiſe, en comparaiſon d'un Orateur diſert, car il y a le bon & le mauuais Montagnais, comme le bon & le mauuais François, duquel i'ymite le dernier pour ne pouuoir faire mieux.

Toutes les langues de la Nouuelle France ſe peu-
uent reduire en deux principales : à ſçauoir Huronne
& Canadienne. La Huronne comprend preſque tou-
360 tes celles qui courent, les nations ſe- || dentaires &
quelqu'unes des errantes, comme les Houandates, les
Quieunontateronons, Sontouhouethonons, Attiuoin-

darons, Aſſiſtagueronons, & autres des contrées de la mer douce, leſquelles toutes enſemble peuuent contenir enuiron 3. ou 4. cens mille ames en 200. lieuës de païs, qui feroient une belle Prouince ſi elles eſtoient poſſedées par un ſeul Prince Chreſtien, car pour le iour d'huy les montagnes, les fleuues & les riuieres, ne ſeruent point de limites ny de bornes aux Prouinces & Regions, ains les langues & les Seigneuries, & ſe dit une Prouince ou Region auoir autant d'eſtenduë comme la langue d'icelle eſt parlée & entenduë en icelle.

La Canadienne comprend preſque toutes les nations errantes, qui tiennent depuis l'embouchure du grand fleuue S. Laurens, iuſques au païs des Hurons, parmy leſquelles nous comprenons les Almouchiquois, Montagnais, la petite Nation. Les Sauuages de l'Isle, les Ebicerinys & generalement les Algoumequins & autres nations errantes, qui ſe rencontrent dans l'eſtenduë de plus de 350. lieuës de païs, qui ne peuuent faire en tout à mon aduis 50. ou 60. mille ames au plus, & tous errants & vagabonds comme i'ay dit.

Il demeure donc conſtant que nous n'auons que deux langues principales dans toute l'eſtendue de noſtre Canada & que tout tant qu'il y en a * deriuent de l'un de ſes deux, & n'y a autre difference que du Gaſcon ou du Prouençal au François, car encor bien qu'il y ait un Truchement particulier pour les Montagnais, un autre pour les Sauuages de l'Isle, & un pour les
Ebicerinys, || ſi eſt-ce que c'eſt touſiours une meſme 361
langue, & n'y a autre difference que celle que ie vien de dire, qui eſt aſſez neantmoins pour obliger d'auoir

partout des Truchemens diuers, tant pour n'ignorer rien des langues, & d'une infinité de mots qu'ils ont de differens les uns des autres, que pour maintenir les François en l'amitié de ſes peuples, & attirer leurs caſtors en procurant leur ſalut.

On dit qu'il y a en quelque contrée des Indes, une Nation dont les hommes ont un langage particulier & les femmes un autre, ſans qu'il leur ſoit loiſible d'uſer de celuy de leurs marys, il n'en eſt pas de meſme entre nos Nations Canadiennes, mais entre toutes il me ſemble que les femmes Ebicerinyennes parlent le plus delicatement & mignardement, elles ont un petit bec affilé dont vous diriez que les paroles leur partent du bout des leures, & ce qui en eſt plus admirable eſt, qu'elles coulent de ſuitte ſans heſiter ny reprendre haleine, & ſi doucement qu'à peine leur voyez-vous ouurir les leures en leurs petits entretiens & esbats.

Ie m'eſtonnois meſme comme elles ſe pouuoient entendre & le Truchement Richer comprendre ce qu'elles diſoient, car pour moy, il faut que i'aduouë qu'il m'euſt eſté bien difficile de m'y rendre ſçauant.

I'en voulu faire l'experience au pays des Hurons, où elles eſtoient venuës hyuerner auec leurs marys,
362 & en receu des leçons du || Truchement que i'eſtudiay quelque temps enſemble, auec le Montagnais & mon Huron, mais ne m'y pouuans aduancer pour en auoir trop entrepris à la fois, ie fus contraint de quitter les deux premiers * & vaquer ſeulement à la derniere, car en penſant parler d'une i'y entremellois des

mots de l'autre, ie courois apres trois lieures & n'en prenois aucun.

Et pour vous monſtrer qu'en effet il y a beaucoup de periodes qui ne ſe rapportent point aux langages des Montagnais & Ebicerinys non plus qu'au Huron, qui eſt une langue particuliere, & que le baraguoin de l'un eſt differant du baraguoin de l'autre, ie vous en rapporteray icy quelques mots, par le moyen deſquels vous cognoiſtrez la difference veritable mentionnée cy deſſus.

Par exemple : Les Hurons appellent un chien gagnenon. Les Ebicerinys arionce, & les Montagnais atimoy, voyla une grande difference entre ces trois mots qui ne ſignifient tous qu'une meſme choſe. De plus : Pour dire en Huron i'ay faim, Atoroncheſta, en Montagnais Nichimitiſonne, & en Ebicerinyen Ninihoinchaé. Et pour demander à manger nos Hurons uſent de ce ſeul mot Taetſenten, les Montagnais de celuy-cy Minitmitſon, & les Ebicerinyens de cet autre Michilmijchim. Tellement qu'on voit en ce peu de mots bien peu de rapport, particulierement du langage Huron aux deux autres qui ont quelque correſpondance.

|| Il ſe trouue une autre grande difficulté en ces 363
langues, en la prononciation de quelque * ſyllabes, à laquelle conſiſtent les diuerſes ſignifications d'un meſme mot, qui eſt une difficulté plus grande que l'on ne penſe pas, car manquez ſeulement en une, vous manquez en tout, ou ſi vous vous faites entendre, ce ſera tout autrement que vous ne deſirez, comme en ce mot Ebicerinyen : Kidauskinne, lequel auec

une certaine façon de prononcer veut dire, tun'as point d'efprit, & par un autre ton fignifie : tu as menty.

Ainfi en eft-il de quantité d'autres mots, c'eft pourquoy il faut ayder à la lettre, & apprendre la cadence fi on y veut profiter, car le Truchement Bruslé s'y eft quelquefois luy-mefme trouué bien empefché & moy encore plus lorfque les Hurons me faifoient recorder & fouuent repeter de certains mots difficiles que ie ne fçauois comment prononcer, & n'y pouuois auenir auec toutes les peines que i'y prenois, que de fort loing (i'entends de quelque * mots) nonobftant l'affiftance & le fecours du Truchement, c'eft ce qui nous fit iuger que nos principaux maiftres en cet art, deuoient eftre nos foins & la frequente communication auec les Sauuages.

Auant que ie fuffe paffé dans les Indes Canadiennes, & aucunement recognu la façon de parler de fes habitans, ie croyois leur langue dans l'excés de pau-
364 ureté, comme elle eft en || effet de beaucoup de mots, pour autant que n'ayans point de cognoiffance de beaucoup de chofes qui font en noftre Europe, ils n'ont point de noms pour les fignifier; mais i'ay recognu du depuis qu'és chofes dont ils ont cognoiffance, leurs langues font en quelque chofe plus fecondes & nombreufes, pouuans dire une mefme chofe par quantité de differens mots, entre lefquels ils en ont de fi riches, qu'un feul peut fignifier autant que quatre des noftres, principalement la langue Huronne, c'eft à dire qu'ils ont une infinité de mots compofez, lefquels font des fentences entieres, comme les caracteres des Chinois.

Ie ſçay bien qu'il peut y auoir des fautes en mes Dictionnaires, & que pluſieurs choſes y manquent pour les rendre parfaicts, mais ie ne doute point auſſi qu'un plus habile que moy ne ſe trouuat bien empeſché de pouuoir faire mieux en ſi peu de temps que i'y ay employé, touſiours c'eſt un trauail qui n'eſt pas petit ny de petit profit, car pourueu qu'on ſache la prononciation des mots plus difficiles, on peut aller auec iceux, par tout leur pays & traiter ſans Truchement, qui eſt un bien, & une commodité qui ne ſe peut eſtimer, & de laquelle pluſieurs ſe ſeruent, pour n'y en auoir encor eu aucun autre que les miens. C'eſt neantmoins une choſe bien pitoyable à l'homme d'eſtre en cela plus miſerable que les oyſeaux & beſtes brutes, leſquelles ſe font entendre à toutes celles de || 365
leur meſme eſpece en quelque part du monde qu'elles ſe rencontrent, car elles n'ont toutes qu'une meſme voix, là où l'homme pour peu qu'il s'abſente du lieu de ſa naiſſance, demeure muet, & ſans communication, dont on doit attribuer la diſgrace à nos pechez.

Ceux qui ont eſtudié quelque peu en Magie, ſelon quelques Autheurs, ſçauent fort bien qu'aucuns liures de cette mauuaiſe ſcience, enſeignent quelques moyens pour paruenir à la perfection de l'intelligence de ces voix, ſons, paroles, ou langues de ces oyſeaux, & animaux, comme un Apollonius Thyaneus grand Magicien, lequel entendoit le iargon des oyſeaux, & la voix des animaux, par laquelle il recueilloit les conceptions de leurs fantaſies, ce que faiſoit auſſi Melampus fils de Amythaon. Mais pour nos langues ſauuages qui en tous ſiecles changent pour le moins

une fois, ie confeillerois volontiers ceux qui en ont la puiffance d'abatardir & biffer toutes celles qui font en ufage chez les Hurons & Canadiens, & d'introduire en leur place la langue Françoife par tout, car qu'elle * apparence que tant de petits peuples ayent des langues fi differentes & fi difficiles à apprendre, le fuiet ne le merite pas, & fi les Religieux qui ont à les inftruire, y ont trop de difficulté, tant y a qu'il y a (comme ie croy) moins de peuples en tous ces pays là, en y comprenant encore toute l'Acadie, où
366 nous auons fait baftir une || maifon l'an 1630. en la Baye du port du Cap Naigré, que les François ont nommé le port de la Tour à caufe de l'habitation des François ou* commande le fieur de la Tour, qu'en la feule ville de Paris, & de là iugez s'il feroit à propos de maintenir tant de langues differentes, & les reduire en arts, comme on pourroit faire, mais fans neceffité.

Il eft dit des anciens Roys de Mexique, de mefme que de ceux du Peru, qu'ils n'auoient moins de foin d'eftendre leur langue que leur Empire, car au Noueau Monde la langue de Mexique eftoit eftenduë par l'efpace de mille lieuës, & celle de Cufco Capitale de l'Empire du Peru n'en auoit pas moins, & combien qu'on ufe en ces deux grands Royaumes ou Empires de plufieurs langues particuliers *, & fort differentes entr'elles, confideré leur longue eftenduë, toutefois celle de la ville de Mexique eft belle & riche & commune à toute la nouuelle Efpagne, & celle de Cufco au Peru, comme entre nous la Latine, & entre les Turcs l'Efclauone en Europe, & l'Arabique en Afie.

Tellement qu'il ſuffit (au rapport de quelque hiſtorien) à ceux qui preſchent la parole de Dieu, d'apprendre une ſeule langue de celles-là pour aller par un pays long de deux ou trois mille lieuës, au lieu qu'il leur auroit fallu 15. ou 20. langues, voire d'auantage *, pour pouuoir porter l'Euangile de Noſtre Seigneur par tout cette eſtenduë de Prouinces & Royaumes.

De la forme, couleur & ſtatuë des Sauuages, & de leurs parures, ornemens & matachias. 367

Chapitre XXII.

Toutes les Nations & peuples Indiens, & Sauuages que nous auons veus en noſtre voyage, ſont preſque tous de couleur brune, oliuatre ou bazanné (excepté les dents qu'ils ont merueilleuſement blanches) non qu'ils naiſſent tels, mais cela vient de la nudité, de l'ardeur du Soleil qui leur donne à plomb ſur le dos, & de diuerſes graiſſes, huyles, & peintures, deſquelles ils ſe frottent & peignent ſouuent tout le corps, comme nous voyons en France à ceux qui ſe font appeller Egyptiens ou Bohemiens, leſquels changent leur couleur blanche en brune, & oliuaſtre, par le moyen des huyles deſquelles ils ſe frottent le corps pour ſembler Egyptien, bien qu'ils ſoient François, & n'ayent reſſenty autre chaleur que celle d'icy, ny habité autre climat que celuy de la France.

Cette couleur pourtant ne diminuë en rien de leur beauté naturelle, des traicts de leur viſage, ny de la iuſte proportion de leurs corps, qui ne cedent en rien
368 à ceux d'i- || cy, car ils ſont tous generalement bien formez & proportionnez ſans difformité aucune, marchent droit auec un maintien graue & modeſte, ſans eſtre aucunement courbé, boſſu, vouté, boiteux, borgnes ou aueugles, d'où vous voyez d'auſſi beaux enfans, & des perſonnes d'auſſi bonne grace qu'il y en ſçauroit auoir en France, entre leſquels ie n'y ay iamais veu autre deffaut, qu'un Honqueronon borgne encor par accident, & un bon vieillard Huron, qui pour eſtre tombé du haut d'une cabane en bas s'eſtoit faict boiteux.

Ils ſont de meſme grandeur & hauteur que par deça, tous diſpos, gays, & alaigres, ieunes & vieux ne ſont point valetudinaires comme la pluſpart de nous autres, ny ſuiets à la goutte, comme beaucoup de perſonnes trop à leur ayſe, il n'y a pas meſme de ces gros ventres pleins d'humeurs & de graiſſe, que nous auons icy, car ils ne ſont ny trop gras ny trop maigres, auſſi n'ont-ils pas trop de quoy s'engraiſſer, & c'eſt ce qui les maintient en ſanté, & exempts de beaucoup de maladies, auſquelles nous ſommes ſuiets par trop faire bonne chere, car comme dit Ariſtote, il n'y a rien qui conſerue mieux la ſanté de l'homme que la ſobrieté, laquelle ils obſeruent mieux que nos gens ſans ſoucy, & moins que nos auares, tenans le milieu entre les deux.

L'une des raiſons principales pour laquelle nos
369 Sauuages n'ont rien de difforme en || leur corps, vient

de ce qu'ils ne font point violentez ou contrainćts comme les Mignons & Muguettes de par-deça, par des habits trop eſtroićts qui forcent leur naturelle diſpoſition, & la raiſon en eſt tres-bonne, d'autant que par cet empreſſement d'habits pour ſembler linges* & bien faićtes, les femmes qui en uſent de la ſorte ſont pour la plus part contrefaićtes, boſſuës, voutées & ridées, encore qu'il n'apparoiſſe point au dehors, leſquelles ſi elles eſtoient veuës en cette difformité par les Sauuages, ils auroient de quoy rire & ſe mocquer de nous, eux qui n'ont accouſtumé de voir les choſes que dans le naturel non violenté.

Il faut aduoüer pourtant que ces affiquets mondains, ces gorges deſcouuertes & ces eſtoffes rauiſſantes, quelque difformité qu'elles couurent ſont des pieges bien plus peſans, & deſquels le Diable tire un bien plus grand aduantage que de la nudité de nos Sauuageſſes, qui porte ie ne ſçay quoy de deſplaiſant à la veuë de ceux qui l'ont tant ſoit peu chaſte, car il n'y a que les mal-ſages qui s'y meslent.

Or laiſſons à part les difformitez qui viennent par accident, & diſons qu'il eſt vrayſemblable que les femmes, entre les Chreſtiens, engendrent plus de monſtres, & d'enfans marquez & contrefaićts, que ne font les femmes Sauuageſſes de noſtre Canada, & me ſemble que cela arriue plus ordinairement à celles qui font les mignardes, & de- || licates, & qui ont le 370
loiſir d'entretenir leurs penſées, qu'à celles qui ont moins de loiſir, car n'ayans point d'occupations ſerieuſes, il faut de neceſſité qu'elles donnent lieu à une partie de leurs folles imaginations & fantaſies, ce que

ne font point les villageoifes, non plus que les femmes doüées d'un efprit masle & refolu qui occupent le temps. I'en pourrois rapporter icy une infinité d'exemples, & des chofes mefmes que i'ay veuës de mes yeux, fi le fuiet le meritoit, ou que la chofe fut tirée: * en doute, mais comme le cas eft affez commun, & que l'on voit en beaucoup de lieux des perfonnes ayans de fes marqués* fur leurs corps, ou au vifage, qui une folle, qui une leure de lieure, une prune, une tache de vin, &c., ie n'en diray pas dauantage, finon de vous affeurer que i'ay veu deux enfans iumeaux n'auoir qu'un dos, ou pluftoft auoir les deux dos collez enfembles*, & les autres parties du corps parfaites en chacune d'elles.

Au mois d'Octobre dernier ie vis à Paris au bout du pont neuf, un ieune garçon de Gennes, aagé de feize ans, en auoir un autre qui luy fortoit du milieu du ventre, à une cuiffe prés, qui luy reftoit dedans le corps, & n'en fembloit gueres incommodé, finon un peu à la pefanteur du fardeau qui luy pendoit. Au mefme mois d'Octobre dernier le 20. il nafquit à Londres capitale d'Angleterre, une fille monftrueufe ayant deux teftes, & deux vifages bien formez, quatre
371 || bras, deux cuiffes, deux iambes, & deux pieds, auec une forme de queuë, & ayant efté ouuerte apres fa mort en la prefence du Roi d'Angleterre, il luy fut trouué deux cœurs. Ces deux ou trois exemples doiuent fuffire pour confirmation des chofes que i'ay dites, car ce ne feroit iamais fait, qui voudroit s'amufer à difcourir des miferes dont la nature eft fouuent vitiée par nos pechez, ou ceux de nos parents,

desquels les enfans portent souuent la peine, ou en leur esprit, ou en leurs membres. Ie les puniray iusques à la troisiesme & quatriesme generation, dit Dieu aux sainctes lettres.

Les ieunes femmes, & filles sont grandement curieuses d'huyler leurs cheueux & de se peindre & parer le corps auec diuers petits fatras, pour sembler belles aux assemblées, & aux dances, où elles paroissent tousiours auec tous leurs atours. Si elles ont des matachias & pourceleines elles ne les oublient point, non plus que les rassades, patinotres, & autres bagatelles que les François leur traictent, & desquelles elles font estat, comme nous de l'or & des pierreries.

Leurs vignols & pourceleines sont diuersement enfilées, les unes en colliers larges de trois ou quatre doigts, comme une sangle de cheual qui en auroit ses fisselles toutes enfilées & accommodées, & ces colliers ont enuiron trois pieds & demy de tour ou plus,
qu'elles mettent en quantité || à leur col, selon leur 372
moyen & richesse, puis d'autres enfilées comme nos chaines & chapelets de diuers* longueurs pour pendre de mesme à leur col, & aussi à leurs oreilles. Elles en font encore d'autres de vignols gros comme noix, assez mal arondis (à cause de leur dureté), qu'elles attachent sur les deux hanches, & viennent par deuant arrangées de haut en bas par dessus leurs cuisses & brayers. Il y en a de celles qui portent encores des brasselets de pourceleine aux bras, & de grandes plaques accommodées de mesme par deuant leur estomach, & d'autres par derrière en rond & en quarré comme une carde à carder la laine, attachées à leurs

treſſes de cheueux : quelqu'unes d'entr'elles ont auſſi des chaines, ceintures, & des braſſelets faits de poil de porc-epic, taints en rouge cramoiſy & fort proprement tiſſuës, les uns larges comme une ſangle, & les autres comme une groſſe gance, & cette teinture eſt ſi viue & tient de telle ſorte qu'elle fait honte à l'eſcarlate.

Pour les ieunes hommes ils ont la meſme curioſité
de s'embellir & farder comme les filles. Ils huylent
leurs cheueux & y appliquent des plumes & du duuet
fort ioliment, & au lieu de collet de fine toille, ils ſe
font des petites fraizes du meſme duuet, qu'ils met-
tent autour de leur col, fort proprement arrangez. Il
y en a qui pour braueric portent de grandes peaux
373 de ſerpens ſur le front en guiſe de fronteaux, qui ||
leur pendent par derrière une grande aulne de Paris
de chacun coſté.

Ils ſe peindent auſſi le corps & la face de diuerſes couleurs, de vert, de iaune, de noir, rouge & violet qui ſont leurs couleurs les plus communes. Vous leur voyez quelquefois la face toute bigarée de rouge, & de vert, quelquefois ils n'en peignent qu'un coſté, depuis le ſommet de la teſte iuſques au col, il y en a de ſi induſtrieux qu'ils ſe figurent toute la face, & le corps deuant & derriere, de paſſements tirez au naturel, & des compartimens auec diuerſes figures d'animaux aſſez bien faites pour des perſonnes qui n'ont pas appris l'art de la peinture.

Mais ce que ie trouuois de plus eſtrange, & d'une folie plus eminente, eſtoit de ceux qui pour eſtre eſtimez courageux, & redoutables à leurs ennemys, pre-

noient un os d'oyſeau ou de poiſſon qu'ils affiloient comme raſoirs, auec leſquels ils ſe grauoient & figuroient le corps, mais à diuerſes repriſes, comme l'on faict icy une paire d'armes auec le burin. En quoy ils monſtroient un courage & patience admirable audelà du commun des hommes, non qu'ils ne reſſentiſſent bien le mal, car ils ne ſont pas inſenſibles, mais pour les voir immobiles & muets en un ſi furieux chatouillement, puis on eſſuyoit le ſang qui leur decouloit de ces inciſions, leſquelles ils frottoient in-
|| continent 'apres auec quelque couleur noire en 374
poudre, qui s'inſinuoit dedans les cicatrices, ſi que les figures qu'ils ont grauées leur demeurent ſur le corps pour touſiours, ſans que iamais on les puiſſe effacer, non plus que les marques qu'ont aux bras les Pelerins qui reuiennent de Hieruſalem.

Tous n'en veulent pas neantmoins ſouffrir la peine, auſſi n'en ſont-ils pas tous accommodez, mais les Sauuages qui s'y plaiſent d'auantage * ſont les petuneux, leſquels ont pour la pluſpart le corps ainſi figuré, ce qui les rends * effroyables & hideux, à ceux qui n'ont pas accouſtumé de voir de tels maſques, car ils me ſembloient à moy-meſme en les regardans l'image de quelque Demon, auec leſquels ie ne me trouuois pas trop aſſeuré au commencement, & guere plus à la fin.

Il y a des femmes, & filles, mais peu qui ſouffrent ces inciſions, dont i'en ai veu quelqu'unes qui eſtoient figurées iuſques par deſſus les yeux, & tout cela pour ſembler autant valeureuſes que belles, & redoutables. I'ay veu des Sauuages d'une certaine Nation

auoir tous le milieu des narrines percées, auxquelles pendoient des patinotres bleuës aſſez groſſes, qui leur battoient la leure d'en haut, attachées à des petites cordelettes ou filets.

375 Et comme ils ne portent rien ſur leur || corps que pour ornement ou pour ſe deffendre du froid, nos Sauuages croyoient au commencement que nous portaſſions nos chapelets à la ceinture pour embelliſſement, comme ils font leurs pourceleines, mais en comparaiſon ils en faiſoient fort peu d'eſtat, diſans : qu'ils n'eſtoient que de bois & que leur pourceleine qu'ils appellent *Onocoirota* eſtoit de grande valeur, pour la petite teſte de mort qui y eſtoit attachée, beaucoup la croyoient auoir eſté d'un enfant viuant, mais ie les oſtay incontinent de cette penſée, & la volonté aux femmes de vouloir emprunter noſtre manteau & noſtre capuce, pour aller en feſtin, & voir les nouuelles mariées, car elles m'en importunoient fort, & ſe fuſſent carrées auec cela comme fort parées & gentilles.

Pour nos ſandales ou ſemelles de bois, ie leur permettois bien à tous d'y mettre le pied, & les eſprouuer, mais à condition de me les rapporter incontinent peur de les perdre. Ils me diſoient *Prou, Aviel Saracogna*, Gabriel fais-moy des ſouliers, car ils appelloient nos ſandales ſouliers, mais ie n'eſtois pas en lieu pour leur en pouuoir faire, & d'y mettre la main eux-meſmes, outre qu'ils ſont trop pareſſeux d'apprendre, ils n'auoient pas les outils propres, non plus que moy, qui me ſeruois d'un ſeul meſchant petit outil pour les miennes, & au lieu de cloux (car il ne

s'en trouue pas dans le pays) nous nous || feruions de 376
cordelettes paffées par des petits trous pour attacher nos cuirs.

Comment les Sauuages accommodent leur cheuelure. De la barbe & de l'opinion qu'ils ont qu'elle amoindrit l'efprit. Comme fainct François n'en a point porté. Des Pygmées, & d'une fille veluë & ayant barbe.

CHAPITRE XIII.

Tous les efprits des hommes ne viuent pas dans un mefme fentiment, ny dans une mefme penfée, car chacun a fes opinions particulieres, d'où viennent nos difficultez, & les diuerfes difputes entre les hommes, mais le fage cede toufiours à la raifon & le fol à fon opinion, pour ce que l'opiniatreté ne vient que d'ignorance.

Sainct Auguftin a dit parlant de la barbe de l'homme, qu'elle eft une marque de force & de courage, & nos Sauuages tout au contraire, tiennent auec le refte des peuples Americains qu'elle amoindrit l'efprit, & rend la perfonne difforme & efpouuentable, comme ie vous feray voir par quelques petits traicts familiers que i'ay appris & veus dans le pays.

|| Par ces opinions, ils ont la barbe & le poil telle- 377

ment en horreur qu'ils n'en peuuent ſouffrir un ſeul petit brin ailleurs qu'à la teſte, ſi l'arrachent & en oſtent meſme la cauſe productiue, de maniere qu'on ne peut preſque diſcerner le viſage d'un homme d'auec celuy d'une femme, & penſans faire iniure à nos François deſquels ils auoient aſſez mauuoiſe opinion à cauſe de leur barbe il les appelloient *Saſcoinronte*, qui eſt à dire barbu, tu es un barbu, & par ce moyen les obligeoient pour auoir paix de ſe raſer & ſe conformer aucunement à eux en leur poil & cheuelure, comme ils l'eſtoient des-ia aux habits & en la nudité, pour la netteté.

Et non ſeulement ils auoient une ſi mauuaiſe opinion de la barbe & des barbus, mais ils nous vouloient meſme perſuader d'arracher la noſtre, quoy que fort courte, & nous diſoient que nous en ſerions de beaucoup plus beaux & aggreables en noſtre conuerſation. Il arriua un iour qu'un Sauuage des plus laids d'entre les petuneux, voyant paſſer un de nos François auec ſa grande barbe & ſes mouſtaches mal releuées, plein d'eſtonnement & d'admiration, ſe tournant à ſes compagnons leur dit: Voyez ce ſale barbu, ce laid homme, eſt-il poſſible qu'aucune femme le voulut enuiſager de bon œil, c'eſt un ours, & luymeſme eſtoit un vray maſque; c'eſt pourquoy il auoit fort bonne grace de meſpriſer ce barbu & de l'appeller ours, luy qui eſtoit laid par deſpit.

Il arriua une hiſtoire auſſi plaiſante au Truchement
378 des Ebicerinys nommé Jean Richer || lorſqu'ils luy voulurent faire croire qu'il commençoit d'auoir de l'eſprit. Il y auoit deux ans & plus, qu'il eſtoit dans

leur païs & viuoit auec eux affez doucement en apprennant leur langue pour d'icelle feruir les François à la traicte. A la verité il y auoit affez bien profité & s'en feruoit fort à propos & mefme d'un peu de la Huronne qu'il fçauoit paffablement. Or ces Sauuages, apres luy auoir faict quelques reproches d'auoir quitté le mauuais païs de la France, pour venir habiter le leur beaucoup plus beau & meilleur, luy dirent: & bien, iufque à prefent tu as prefque vefcu en befte fans cognoiffance & fans efprit, mais maintenant que tu commence * à bien parler noftre langue, fi tu n'auois point de barbe, tu aurois prefque autant d'efprit qu'une telle nation, luy en nommant une qu'ils eftimoient auoir beaucoup moins d'efprit qu'eux, & les François auoir encor moins d'efprit que cette nation-là, tellement qu'il eut fallu à leur compte que ce Truchement eut encor eftudié pour le moins deux ou trois ans leur langue & n'auoir point du tout de barbe, pour y eftre eftimé homme d'efprit & de iugement; & voylà l'eftime qu'ils font de nos gens, par une feconde raifon, du peu de vertu & de modeftie qu'ils voyent en ceux qu'on enuoye de delà, aufquels ils ne fe fient que de bonne forte, & pour le moindre fuiect leur difent l'iniure ordinaire Téondion ou Tefcaondion, c'eft-à-dire, tu n'as point d'efprit Atache, mal bafty.

A nous autres Religieux, quelques mal aduifez nous en difoient autant au commence- || ment, mais à la fin ils nous eurent en meilleure eftime, & nous difoient au contraire: Cachia atindion, vous auez grandement d'efprit; Houandate danftan téhondion, & 379

les Hurons n'en ont point; vous eftes gens qui cognoiffez les chofes d'en haut & furnaturelles & qui pouuez fçauoir les chofes les plus cachées & fecrettes, ce qu'ils difoient à caufe de nos efcritures, & que nous leur enfeignions des chofes qu'ils auoient ignorées iufques alors, & n'auoient point cefte bonne opinion des autres François, aufquels ils preferoient la fageffe de leurs enfans, pour ce qu'ils ne leur difoient que des fottizes.

Que fi ces peuples Americains, qui font prefque la moitié de toute la terre habitable, ne portent point de barbe, il n'y a de quoy s'efmerueiller, puifque les anciens Romains mefmes, eftimans que cela leur feruoit d'empefchement, n'en ont point porté iufques à l'Empereur Adrien, & felon quelque Autheur, iufques à François Marquis de Mantouë (qui mourut l'an 1519, pere de Frederic 5. qui fut crée Duc de Mantouë par Charles quint) fut le premier de tous les Princes d'Italie, qui nourrit toufiours une longue barbe. Ce qu'ils reputoient tellement à honneur, qu'un homme accufé de quelque crime n'auoit point ce priuilege de faire razer fon poil, comme fe peut recueillir par le tefmoignage d'Aulus Gellius, parlant de Scipion, fils de Paul, & par les anciennes medailles des Romains & Gaulois, que nous voyons encores à prefent en plufieurs lieux.

380 || C'eft ce qui a faict que beaucoup fe font autrefois eftonnés & auec raifon de ce que S. François (Italien de Nation) eftoit peint auec un peu de barbe, car ny Preftre, ny Moyne, ni Religieux, ny mefme aucun Lay, nourriffoit fa barbe de ce temps là. Qui a

faict penser ou que c'est une licence de peintre, ou que S. François fut portraict lors qu'il alloit ou reuenoit d'Orient, comme nous lisons de S. Dominique, à cause que les Latins & Occidentaux, faisans le voyage d'outre mer, entretenoient leur barbe longue, comme font encore de present nos Religieux, pour se conformer à la coustume du païs, auquel la barbe raze estoit honteuse, & appelloient les hommes de deça eunuques, chastrés & effeminés, comme se lit dans les histoires de la guerre Saincte. Il ne faut donc point penser que S. François portast ordinairement barbe longue, cela estant tres-seuerement deffendu & puny par les Saincts Canons. Ie laisseray ce qui est de plus commun sur ceste matiere, me contentant d'un iugement de Gregoire 7. qui seoit l'an 1170. Lib. 8. Reg. Epist. 10. à Orsoc Gouuerneur de Calaris Capitale du Royaume de Sardaigne. Nous ne voulons point que vostre prudence trouue mauuais de ce que nous auons contrainct Iacques vostre Archeuesque de razer sa barbe, car telle est la coustume de la saincte Eglise Romaine pratiquée dés sa naissance, que tout le Clergé de l'Eglise Occidentale raze sa barbe, &c. Et ne faut point penser que sainct François eut voulu contreuenir au commandement de l'Eglise par quelque singularité ou vanité. De nostre me || moire les souueraines Cours de 381
Parlement, ont prononcé des Arrests tres-rigoureux contre toute sorte de personnes, qui ne razoient point leurs barbes, d'où reste encores le prouerbe : Barba raza, respondebit curia.

Nos François qui ne demandoient qu'à rire & plaisanter, auoient fait entendre aux Huronnes, que les

femmes de France auoient de la barbe, & leur auoient encore perſuadé tout plain d'autres choſes, que par honneſteté ie n'eſcris point icy, de ſorte qu'elles eſtoient fort deſireuſes d'en voir ; mais les Hurons qui me ramenerent en Canada, ayans veu mademoiſelle Champlain ay * eſté aſſeuré qu'elle eſtoit femme, ils furent deſtrompez & recognurent qu'en effect on leur en auoit donné à garder.

De ces particularitez on peut inferer que nos Sauuages ne ſont point velus, comme quelques uns pourroient penſer. Cela appartient aux habitants des Isles Gorgades, d'où le Capitaine Hanno Cartaginois, rapporta deux peaux de femmes toutes velues, leſquelles il mit au Temple de Iuno par grande ſingularité, & ay ouy dire à une perſonne digne de foy, d'en auoir veu une toute pareille à Paris, qu'on y auoit apportée par grande rareté, & à une autre d'auoir veu une fille viuante toute couuerte de poil comme une beſte en une ville de France dont i'ay oublié le nom ; mais bien dauantage un de nos Religieux m'a aſſeuré d'auoir veu deux Sauuages en l'armée des Eſpagnols pendant la ligue, tellement velus du pied iuſques à la
382 teſte, qu'on ne leur voyoit que || le blanc des yeux. Ce ſont des merueilles de la nature, qui ont donné l'opinion à pluſieurs que tous les Sauuages eſtoient velus, bien qu'ils le ſoient moins naturellement que les perſonnes de noſtre Europe, entre leſquelles il s'en voit quantité qui ont l'eſtomach tout couuert de poils, ce que ie n'ay point veu en aucun Sauuage.

Au mois d'Octobre de l'an 1633. ie vis à Paris une fille du païs de Saxe, aagée d'enuiron quatre ans &

demy, laquelle auoit une barbe blonde, fine, preſque comme ſoye, longue & large en arondiſſant comme celle d'un homme de 35. à 40. ans, & cequi eſtoit encor fort admirable, il luy ſortoit du dedans des deux oreilles, deux grandes mouſtaches longues preſque d'un pied, & au deſſus des reins une autre plus courte, qui ſembloit une queuë, qui fit penſer à pluſieurs qu'il y eut quelque choſe du Satyre en cette fille, mais ils ſe trompoient, car hors-mis ſa longue barbe & qu'elle eſtoit veluë par tout le corps d'un poil blond ſemblable à celuy de la barbe, elle eſtoit fort aggreable tant en la diſpoſition du corps, qu'en la gentilleſſe de ſon eſprit, autant honneſte, que ioualle & plaiſante.

Si quelqu'un entroit dans la chambre pour la voir, en ſe promenant ſur la table qui luy ſeruoit de theatre, elle baiſoit doucement ſa main, leur preſentoit & les ſaluoit de fort bonne grace en diſant : bon iour mon pere, ſoyez le bien venu Monſieur, (car on luy auoit appris quelque * petits mots François qu'elle prononçoit || fort gentiment). Lors que d'abord ie la vy pour 383
la premiere fois, il me ſembloit voir en elles * un vieillard du païs des Pygmées, qu'on dit n'auoir qu'une coudée de hauteur au rapport de pluſieurs hiſtoriens, car celle-cy n'en auoit guere dauantage.

Or puisque i'ay icy entamé le diſcours des Pygmées, il ſemble que par bien-ſeance ie ſois comme obligé d'en dire ce que i'ay appris de diuers Autheurs approuuez, pour aucunement ſatisfaire ceux qui ſont encor en doute, ſcauoir s'il y en a, ou non, car le nombre des Eſcriuains qui ont eſcrit de ces Nains eſt ſi

celebre & leurs raiſons ſi probables, qu'elles perſuadent un chacun à les croire. Or entre un tel nombre il me ſemble que le teſmoignage de S. Auguſtin nous doit ſuffire, ſans parler de celuy des Autheurs prophanes & plus anciens, comme d'Ariſtote, voicy ces parolles. Les Gruës (dit-il) viennent des campaignes Scythiques iuſques aux paluds de l'Egypte ſuperieure, d'où ſort le Nil, auquel lieu l'on dit qu'elles ſont la guerre aux Pygmées.

Mela parle auſſi de cette ſorte de gens en ces termes. Les Pygmées ſont une certaine eſpece de genre humain, qui ont guerres contre les Gruës pour les bleds ſemez. Pline encore faict ſouuent mention d'eux, car il dit, qu'ils ont habité en Scythie & en la ville de Geranie, & prés de Thebaide, & au païs de Praſie, & lieux montaigneux, & apres il eſcrit qu'ils habitent ioignant les Palus d'où le Nil prend ſa ſource, &
384 voicy ce qu'il en dit encores. Aux confins d'In || die, qui ſont les plus esloignez, & auprés du fleuue Ganges, & en l'extremité des montaignes, demeurent les Pygmées. Aule Gelle, en parle encore comme faict auſſi Iſidore, & chacun des Eſcriuains, les faict de la hauteur d'une coudée. Elian de meſme, diſant que la nation des Pygmées a accouſtumé d'auoir des Roys, & lors que les Roys leur vindre * à deffaillir, ils eurent une Reine, qu'ils appellerent Geraune, c'eſt à dire Gruë en leur langue.

Ceux qui ont couru de noſtre ſiecle toute la terre par leurs nauigations, ont auſſi rendu teſmoignage des Pygmées, qu'ils ont deſcouuerts, car Antoine Pigafera les deſcouurit entre les Moluques en l'Isle

Arucheto, & outre il dit qu'ils habitent encores entre les mesmes Moluques en l'Isle Caphieos, Paule Ioue, confirme son dire asseurant qu'ils sont outre les Lapons grands babillards, tousiours en crainte & presque semblables aux singes. Nous auons encores ce qu'en dit Oderic, qu'il vit des Pygmées aux Indes de la grandeur de trois paumes de la main, lesquels engendrent en l'aage de cinq ans, il dit en outre qu'il y en a de la mesme stature en l'Indie Orientale, non loin de Quinsay ioignant Chile. Albert le Grand adiouste cecy : ces Pygmées que nous disons habiter prés du Nil, combattent perpetuellement contre les Gruës, engendrent en l'aage de trois ans, & meurent à huict. I'ay leu dans quelque Autheur dont il ne me souuient pas du nom, d'un petit animal qui naist au matin, vieillit à midy, & meurt le soir.

|| Par ce moyen l'on doit adiouster foy à tant d'Au- 385
theurs celebres, qui traictent de ces Pygmées ; lesquels font leur demeure en la Plage Australe, Orientale & Aquilonaire : mais plus en l'Occidentale.

Auparauant que i'en eusse leu de si asseurez tesmoignages, ie me doutois fort de la verité de la chose, & qu'il s'y trouuast des nations d'hommes si petits, mais à present cela m'est assez facile à croire, veu mesme qu'entre les Europeans, il s'y engendre quelquefois de petits Nains que les Princes entretiennent & nourrissent par admiration. Voicy ce que dit Nicephore d'un certain tout semblable aux Pygmées fort prudent & fort sage qui nasquit en Egypte sous l'Empire de Theodose, d'une si petite stature qu'elle est incroyable, car il estoit si petit, qu'il sembloit une perdrix : &

c'eſtoit auſſi un plaiſant ſpectacle de le voir conuerſer en la compagnie des hommes, & de le voir debattre & gauſſer parmy eux. Enfin cecy eſt admirable, qu'il eſtoit capable de prudence, auſſi bien qu'un homme parfaict, & pourquoy ne le ſeroient pas de meſme les Pygmées, où la contrée & le climat, ſinon la race, n'engendre que des Nains. Un homme petit peut auoir la meſme ſageſſe d'un geant, fut il de ceux deſquels la S. Eſcriture faict ſouuent mention de leur force, car au liure des Nombres il eſt dit que le reſte des hommes ſembloient ſauterelles au reſpect d'eux. Et au meſme liure il eſt faict mention d'un Geant memorable Og, qui tiroit ſon origine des Geants, qui ſe
386 ſeruoit || d'un lict de fer, lequel auoit neuf coudées en longueur, & quatre en largeur, ce que redit auſſi Theodoret, & neantmoins perſonne n'oſeroit ſouſtenir que ce Geant non plus que le Goliat, eut plus d'eſprit que le petit Dauid.

Mais voicy bien un autre prodige. Il me ſouuient qu'eſtant petit garçon, on m'enuoyoit fort ſoigneuſement à l'Eſcole, où nous auions entre nous autres petits eſcoliers de forts plaiſans & ſerieux entretiens, car comme chacun apprenoit quelque choſe à la maiſon de ſon pere ou en quelque bonne compagnie où la curioſité nous portoit (car ſouuent la ieuneſſe, ſans qu'on s'en donne de garde obſerue ce que les grands diſcourent) nous faiſions noſtre profit de tout & rapportions tous nos petits contes en noſtre conſeil d'eſtat, compoſé de quatre ou cinq petits garçons de noſtre humeur, car la compagnie de tous ne nous agreoit pas, principallement des iuriſtes, menteurs ou desbauchez.

Or vous pouuez croire que quoy que nous parlassions assez serieusement & non point en enfans de sept à huict ans, que nous occupions beaucoup de temps (aprés nos leçons estudiées) à discourir des fables & des romans, desquels les seruiteurs nous entretenoient les soirs auant de nous coucher, mais sur tout nous entrions dans l'admiration, sur la pensée des iugemens de Dieu, qui nous venoit par la contemplation d'un || grand iugement depeint contre la 387
muraille d'une Chappelle, duquel nous faisions reflexion sur les Infidelles & Sauuages, desquels nous auions ouy parler à nos petits Maistres, i'appelle petits Maistres, certains escoliers sages, qui nous faisoient repeter nos leçons, auant d'aller deuant le grand Maistre.

Or ces Sauuages qu'on nous faisoit perdus auec tous les mauuais Chrestiens, nous faisoient bien quelque compassion, mais les contes & le recit de leur forme & figure nous faisoient douter qu'ils fussent hommes comme nous, car on nous les figuroit generalement tous velus, comme beaucoup sont encore dans cette erreur là; non seulement les hommes sans lettres, mais plusieurs qui se croyent sages. On nous parloit aussi de cette sorte de gens que nous appellons Pygmées, desquels ie viens de traicter, mais bien particulierement d'une autre espece du genre humain qui estoient sans testes, ayans les yeux & la bouche dans l'estomach, & d'autres qui n'auoient qu'un œil posé sur le milieu du front, mais ceux qui nous sembloient les plus heureux & accommodez, estoient ceux qu'on nous disoit auoir l'un de leur* pieds large comme

un grand van à vaner, duquel ils se seruoient pour se couurir en temps de pluyes, qui par ce moyen en estoient garantis.

Depuis que i'ay esté grand ie me suis ris de tous ces contes & croyances enfantines, & n'y ay adiousté de
388 foy iusque à present, qu'en lisant || i'ay trouué que nous auions quelque raison, & que parmy nos fables il s'y trouuoit quelque verité, ou bien les Autheurs nous trompent aussi bien que nos petits Maistres. Strabon s'est mocqué autrefois de Megasthenes, parce qu'il auoit escrit, qu'il y auoit des hommes differents de testes, de bouche, d'oreilles, de plante de pieds, & de tout le corps; toutesfois il est conuaincu aysement par le nombre & authorité de ceux qui ont escrit de ces choses : mais afin de commencer par la teste, Mela nous escrit que les Blemiens, n'en ont point, & que toutes les parties de leur visage sont en la poitrine, Solon nous apprend le mesme. On trouue (dit-il) des hommes qui n'ont point de testes, & qui ont les yeux aux espaules, & auparauant ceux-cy d'autres en ont escrit le mesme, qu'Aule Gelle recite.

Pline asseure le mesme en termes exprés & bien souuent disant : qu'ils n'ont point de teste ayant la bouche & les yeux en leur poictrine : & en autre part il dit que prés de Troglodites, il y en a qui n'en ont point, ayant les yeux sur les espaules.

Il n'y a personne qui nous force à ceste croyance : neantmoins combien que S. Augustin die que nous ne sommes pas astraints de le croire, toutesfois il me semble qu'il infere qu'il n'est pas impossible que cela soit : puisque mesme au sermon trente & septiesme qu'il

addreſſe aux freres Hermites, il teſmoigne les auoir luy meſme veus, en ces termes : I'eſtois des-ia Eueſque d'Hippone (dit-il) lorſqu'ac || compagnez de cer- 389
tains ſeruiteurs de Ieſus Chriſt, ie m'en allay en Ethiopie, pour y preſcher l'Euangile, où nous viſmes pluſieurs hommes, & pluſieurs femmes, qui n'auoient point de teſtes, mais bien des yeux gros fichez en la poictrine; le reſte de leurs membres eſtoit ſemblable aux noſtres.

Reprenons noſtre petite fille veluë que ie vis à Paris : car quelqu'un pourroit douter ſi elle eſtoit hermofrodite, ou artificiellement barbuë & veluë. Non, ie dis qu'elle n'eſtoit point hermofrodite & n'auoit aucun artifice en ſon faict, car pour en oſter l'opinion, on ne faiſoit aucune difficulté de la faire voir à nud deuant tout le monde, & puis ſon ieune aage demonſtroit aſſez la merueille, & que naturellement elle eſtoit ſortie du ventre de ſa mere veluë, comme un autre Eſau.

D'où vient donc ce poil & cette barbe en un aage ſi tendre & extraordinaire, ie n'en ſçaurois donner autre raiſon ſinon, que cela peut venir de l'imagination & fantaſie de la mere au temps de la conception, & que i'ay veu de meſme la fille d'une honneſte damoiſelle de la ville de Paris reſſembler au pourtraict d'une Vierge deuant laquelle elle ſouloit faire tous les iours ſes prieres. Mais ce que i'ay trouué de plus admirable eſt qu'un de nos amis ayant aduerty ſa femme, que s'il luy prenoit en fantaſie de manger quelque choſe qu'elle ne pû auoir, qu'elle ne portaſt point ſa main en ſon viſage, ains en quelque partie çachée, çe

qu'elle fit, & en un meſme endroict ſon enfant fut
390 marqué, com || me elle nous a aſſeuré elle meſme, ce
que ie dis par charité & pour aduertiſſement aux
femmes de ſe reſſouuenir de cet aduis remarquable,
car toutes ne le ſçauent point, autrement on ne ver-
roit pas tant de difformités au viſage que pluſieurs por-
tent comme les indices de la foibleſſe de leur mere.
Les exemples en cette matiere ne ſont que trop fre-
quentes, il ſuffit qu'on ſe ſouuienne des moyens dont
Iacob uza chez ſon beau-pere Laban, pour auoir des
Agntets * tachetez, & que la femme ſans ſon vouloir
peut marquer en ſon fruict quelque choſe de ſon obiect
ou de ſon imagination au temps de la conception.

Lycurgus ſouloit dire que les cheueux rendent ceux qui ſont beaux encores plus beaux, & ceux qui ſont laids encores plus laids & eſpouuentables à voir; c'eſt la perruque qui donnoit luſtre à la rare beauté d'Abſolon, comme les mouſtaches voltigeantes de nos Sauuageſſes de l'Isle, aux traicts de leur viſage aſſez bien faicts, ſi leur ame plus noble, n'eſtoit ſouillée par le peché & la corruption des mœurs vitiées; parmy toutes leſquelles non plus qu'entre les hommes, il ne s'y voit aucune rouſſe ny blonde de cheueux, mais les ont tous noirs (excepté quelques unes qui les ont chaſtaignez) leſquels elles accommodent & aiancent diuerſement ſelon les Nations, car entre toutes il y a de la differance ayſée à cognoiſtre.

Les Canadiens & Montagnais tant hommes que
femmes, portent tous longue cheuelure qui leur bat
391 ſur les eſpaules & à coſté des iouës, || ſans eſtre nouez
ny attachez, & n'en couppent qu'un bien peu du de-

uant, qui reftent courts fur le front, comme les garfettes des femmes mondaines, à caufe que cela leur empefcheroit la veuë en courant. Les femmes & filles Algoumequines mypartiffent leur longue cheuelure en trois, les deux parts leur pendent de cofté & d'autre fur les oreilles & à cofté des iouës, & l'autre partie eft accommodée par derriere en treffe, en la forme d'un marteau pendant couché fur le dos, de la longueur d'enuiron cinq quarts de pied. Mais les Huronnes & Petuneufes ne font de tous leurs cheueux qu'une treffe accommodée de mefme celle des Algoumequines qui leur bat fur le dos, liez & agencez auec des lanieres de peaux d'Eslans ou d'autres animaux qu'ils ont en commoditez.

Pour les hommes ils portent deux grandes mouftaches pendantes à cofté des iouës, & quelqu'uns n'en portent qu'une qu'ils treffent & cordellent quelquesfois auec des plumes & autres bagatelles qu'ils y entremeslent, le refte des cheueux eft couppé court ou bien en compartimens & en telle autre maniere qu'il leur plaift, eftimant à beauté que le deffous de la couronne foit raz & couppé de prés, & mefme aux petits garçons le refte des cheueux, excepté les mouftaches, à caufe des petits vermiffeaux.

Depuis noftre arriuée, plufieurs femmes prenoient plaifir de faire des tonfures & couronnes clericales à leurs enfans, pour les rendre femblables à nous, à ce qu'elles difoient, & les || garçons mefmes s'en glori- 392
fioient en nous les monftrans; ie penfé les en reprendre, mais ie me retins comme n'y ayans point de mal en cefte imitation ; au contraire un tefmoignage d'a-

mitié & d'eſtime. Il n'y a pas iuſques à des vieillards meſmes qui en ont voulu porter, aucuns deſquels eſtoient tellement curieux de parures, bien qu'ils euſſent des-ia par maniere de dire, un pied dans la foſſe, qu'ils ſe faiſoient coupper les cheueux par petits compartiments & y accommoder des plumes & du duuet, comme les petits enfans.

Pour les cheueux ou poils leuez des nations que nous auons au Su, ils entretiennent tous leurs cheueux ſur le front fort droits & releuez, plus que n'eſtoient ceux que nos damoiſelles portoient anciennement, ils ſont couppez de meſure, allans touſiours en diminuans & racourciſſans de deſſus le front iuſques au derriere de la teſte.

---

393 *De l'humeur, vertu & inclination naturelle des Sauuages en general, & de quelques exemples propres à ce ſuiet.*

Chapitre XXIV.

Toutes les œuures de Dieu ſont admirables, & telles qu'on n'y peut que changer ny deſirer, de ſorte qu'il nous ſuffit de dire, Dieu les a faictes, mais entre celles qui nous ſont viſibles, & que nous pouuons contempler des yeux du corps, ie trouue que le viſage de l'homme n'eſt point aſſez admiré. Il y a prés de ſix mil ans que le monde eſt creé & neantmoins entre tant

de perſonnes que la femme a enfanté,& que du depuis le Paradis & l'Enfer ont partagez, deux ne ſe ſont pas de tout point trouuez ſemblables.

Or de meſme que le viſage de l'homme eſt diuers, l'eſprit, l'humeur, & le naturel en eſt different, car ſi l'un eſt ioyeux, l'autre eſt triſte, ſi l'un a un bon entendement, l'autre en a peu ou point du tout; & perſonne neantmoins ne veut aduoüer ſon imperfection, car ſouuent les plus fols veulent eſtre eſtimez les plus ſages, & les plus opiniaſtres prudents, mais prudence de beſte.

Dans la face de l'homme comme dans un miroir on iuge ſouuent des penſées de l'eſprit, mais l'action, & non le ſemblant nous || faict cognoiſtre pour tels que 394
nous ſommes. Il y a diuerſes ioyes comme il y a diuerſes ſources d'où elles procedent, mais la meilleure de toutes eſt celle qui vient de la bonne conſcience, comme la fauſſe & batarde des plaiſirs du ſens & de la bonne opinion de ſoy-meſme.

Difficilement voit-on iamais un eſprit triſte & chagrin acquerir le degré de perfection, mais ſeulement celuy qui a vraye compunction en ſon cœur, car l'eſprit de Dieu ne ſe plaiſt qu'en un eſprit doux & humble, & non point ſimulé ny arrogant.

Il n'y a rien de plus ayſé à conduire qu'une perſonne humble & de bon entendement, mais à contrepoil, il n'y a rien de plus difficile à diriger qu'un petit eſprit, ſombre, & qui comme une beſte brutte ne ſuit que l'inſtinct de ſa propre nature, pour laquelle il faict par tout choix de ce qui la peut dauantage accommoder, ſans vouloir entendre raiſon ny faire cas

des remonſtrances, inſenſible qu'il eſt aux affronts & à la honte, & cette humeur groſſiere, ruſtique & inciuile, eſt neantmoins aucune fois priſe pour vertu & bonté par ceux qui ne ſçauent diſcerner le naturel ſtupide & bas, d'auec la vraye vertu & ſincerité de ceux qui ont tout un autre ſoin que de leur ventre.

Les climats ont neantmoins pour l'ordinaire un grand pouuoir ſur nos humeurs, car autant qu'il y en a au monde, autant y voit on de ſortes de mœurs, &
395 de diſparitez || d'eſprits, l'air eſtant diuers en chaque climats*. Ainſi voyons nous que les habitans de Suiſſe ſont autres que ceux de l'Italie, & que l'air ſeptentrionnal eſtant froid & groſſier, fait ordinairement les hommes moins polis & tardifs, où l'air meridional chaud & ſubtil, les ſubtiliſe, & les rend d'un eſprit releué & gentil quand au general, mais deſcendant au particulier, il y a des ſages, & des moins aduiſez par tout.

Tous nos Sauuages, ſoit que cela vienne en partie du climat, ou autrement, ont l'eſprit aſſez bon & capable de conceuoir, & d'apprendre tout ce qu'on leur voudroit enſeigner, & ne ſe conduiſent que par la raiſon, à laquelle ils cedent facilement, & non à la paſſion, car la violence n'a point de credit chez eux. Ie n'entends pas neantmoins les releuer au deſſus des eſprits cultiuez & ciuiliſez, car ie ne fais eſtat que de leur naturel ſimplement, comme gens qui ont eſté de tout temps Payens, Barbares, & cruels à ceux qui les offencent.

En tant de Nations que nous auons veuës toutes differentes en quelque choſe l'une de l'autre, ſoit pour

le gouuernement, l'entretien, ou pour se vestir & ac-
commoder de leurs parures, chacune Nation se croyant
la plus sage & mieux aduisée de toutes, car la voye du
fol est tousiours droite deuant ses yeux, dit le Sage.
Et pour dire ce qu'il me semble de quelqu'uns, & les-
quels sont les plus heureux, ou miserables : ie tiens
les || Hurons, & autres peuples sedentaires, comme 396
la noblesse du pays, car ils ont le port & le maintien
vrayement noble, n'ont autre exercice que la chasse
& la guerre, trauaillent peu & ont tousiours de quoy
viure.

Les Algoumequins doiuent tenir rang de bourgeois entre tous, entant qu'ils trafiquent fort, & comme de bons marchands entreprennent des voyages de longs cours, ils ont bien encore l'exercice de la chasse & de la pesche, mais il faut qu'ils s'employent serieusement s'ils veulent disner, car leurs voyages, & leurs chasses ne leur en donnent pas tousiours à suffisance, il faut donc qu'ils trauaillent à la terre comme ils ont ia commencé, non par tout, mais en quelques endroits, & à la fin ils seront consolez & reduits à leur ayse.

Pour les Montagnais, Canadiens & autres peuples errants, nous les mettons au rang des villageois & du petit peuple, car ils sont en effet, les plus pauures, miserables & necessiteux de tous, sont tres-peu en nombre & comme gredins & vagabonds, courent les champs & les forests en petites trouppes, pour trouuer à manger, n'ont point de prouisions, ny de lieu arresté, & meurent de faim pour la plusspart du temps, à cause qu'ils ne cultiuent point les terres, & que comme nos gueux, s'ils ont de quoy un iour ils se

donnent au cœur ioye, pour mourir de faim l'autre.

397 || Tous en general ſont priuez de la cognoiſſance du vray Dieu, trauaillent pour le corps ſeul, & non pour le Salut, & c'eſt en quoy ils ſont principalement digne * de compaſſion : car en vain trauaille l'homme, s'il ne peine pour le Paradis. Sont tous d'un * humeur aſſez ioyeuſe & contente, toutefois un peu Saturniens, ſerieux & graues, ennemis de legereté, comme de l'humeur noire & melancolique, par une maxime qu'ils ont que la legereté d'eſprit eſt le vray ſimbole de folie & d'inconſtance, & que ſous l'humeur triſte & melancolique eſt ordinairement la malice & desloyauté cachée, nous en auons l'exemple en la vie de Saul, l'eſprit duquel eſtoit gouuerné par le Diable au temps qu'il eſtoit ſombre. Et c'eſtoit la raiſon pour laquelle un François n'oſoit ſe promener ſeul à l'eſcart ou dans le village, comme les hommes penſifs ſont quelquefois, pour ce qu'ils ſoupçonnent dés auſſi toſt qu'ils machinoient quelque trahiſon, ou penſoient à quelque malice contre eux.

Ne ſachant pas encore au commencement que ie m'aſſociay auec eux, qu'elle* eſtoit l'humeur qui leur agreoit dauantage, car comme dit l'Apoſtre, il ſe faut faire tout à tous pour les gaigner tous, la prudence m'obligea de leur faire voir pluſieurs faces & diuers changemens d'humeurs, & trouuay que celle qui portoit la douceur en la bouche, le contentement au cœur, & un maintien humblement graue & modeſte eſtoit celle de laquelle ils faiſoient principalement eſtat.

398 || Ceſar ſe trouuant un iour en la compagnie de ſes amis, où il ſe reioüiſſoit honneſtement & franchement

d'auanture y arriua quelque bon compagnon, deliberé & ioyeux, mais grand, gros & gras par despit : lors quelqu'un dit à Cesar, parlez plus bas & vous gardez de cet homme qu'il ne iuge mal de vous & n'en murmure; Cesar dit alors doucement en riant : il ne faut point craindre ces gens là ; mais gens maigres & tristes : & par signe il monstroit Brutus & Cassius, hommes pleins de malices & cautelles.

Sans flatter le dé, nos Hurons ont quelque chose de louable par-dessus nous, & s'ils estoient Chrestiens seroient meilleurs Chrestiens que nous, car ils possedent des vertus morales qui les font admirer & suspendre à plusieurs leur condemnation, & non celle des Heretiques qui ont refusé la grace, Moyse & les Prophetes, & les Sauuages non.

Ils sont si attrempez & retenus que lorsque vous leur parlez, ils vous escoutent, & vous donnent tout le temps que vous desirez, sans vous interrompre, ny parler que vous n'ayez finy. Ils parlent fort posement, comme se voulans bien faire entendre, & s'arrestent aussitost en songeans une grande espace de temps, peur de se mesprendre, ou qu'on n'aye bien conceu leur dire, puis reprennent leur parole. Cette modestie est cause qu'ils appellent nos François femmes, & les Montagnais oyes babillardes, lorsque || trop precipi- 399
tez & boüillans en leurs actions, ils parlent tous à la fois & s'interrompent l'un l'autre comme femmes, ce qui n'est que trop ordinaire, estant tres-veritable ce que disoit Salomon l'Hebrieu, que le Sage a la langue dans le cœur : mais que celuy qui est fol & furieux a son cœur en sa langue.

Ils craignent le deshonneur & le reproche qu'ils
euitent autant qu'ils peuuent, & ſont excitez à bien
faire par l'honneur & la loüange, d'autant qu'entr'eux
eſt touſiours honoré, & s'acquiert du renom, celuy
qui a fait quelque bel exploit, ou exercé quelque acte
de vertu heroïque.

Un cœur bien aſſis, & une ame bien logée, eſt touſ-
iours liberale & pleine de charité, donne librement &
gayement de ce qui eſt à ſon pouuoir, ne laiſſe point
languir le ſouffreteux, aſſiſte les indigens, & ne veut
auoir de biens que pour en faire part aux pauures :
au contraire des auares & meſquins, qui ne veulent
que pour eux-meſmes, ſuent de detreſſe quand il leur
faut faire du bien, & ſont touſiours dans les plaintes.
O mon Dieu cela ſe voit meſme dans les maiſons des
plus riches esleuez de la fortune, où rarement on
trouue de la charité.

Les Sauuages ſelon leur pauureté, ſont loüables en
cette vertu, laquelle ils exercent indifferemment en-
uers tous ceux qui ne leur ſont point ennemis, car
ils ſe viſitent les uns les autres, ils ſe font des preſens
mutuels, & ne refuſent iamais rien au pauure ny au
400 ma- || lade qui leur demandent, s'ils ont moyen de
leur ſatisfaire & ſubuenir, & ce qui en eſt un euident
teſmoignage eſt comme i'ay dit ailleurs qu'ils n'ont
aucuns pauures mendiants parmy eux, & enuoyent
de leurs biens iuſques dans la maiſon des neceſſiteux
malades, vefues & orphelins, ſans leur en faire iamais
de reproches, ny aux paſſans leſquels ils logent libre-
ment, auſſi longtemps qu'ils veulent, & ne leur en
demandent aucune recompenſe, & ſi nous leur en

donnions quelquefois un petit prefent pour ce regard, cela venoit de noftre mouuement, & non de leur importunité.

Et pour monftrer leur galantife ils ne marchandent point volontiers & fe contentent de ce qu'on leur baille honneftement & raifonnablement, blafmans les façons de faire de nos marchands, qui barguignent une heure pour un Caftor, c'eft pourquoy ils fe rient d'eux quand ils les ont trompez, & ne fe fachent point quand ils y font attrapez.

Si dans un grand nombre il fe trouue quelque particulier Sauuage auare, & qui refufe d'ayder au neceffiteux, ayant moyen de luy bien faire, il en eft fort blafmé, mais il ne s'y en voit aucun de fi impitoyable & cruel, que le riche bourgeois de Paris, duquel un homme digne de foy m'a eu parlé fans me le nommer, car ie n'ay pas defiré fcauoir le nom d'un fi vilain barbare, lequel ayant des rentes à milliers, viuoit dans
un fi grand efpargne & fi || echarfement que peur de 401
donner un fol à un pauure il ferroit luy mefme fon bois & n'auoit autre feruice que celuy qu'il fe rendoit. Mais le principal traict de fa villenie, fut que fa fœur luy ayant demandé quelques confitures pour remettre deux pauures malades en appetit, il luy refpondit (Arabe qu'il eftoit) qu'ils mangeaffent du pain bis & que l'appetit leur reuiendroit, voyla une rudeffe & barbarie que ie n'ay point veu aux barbares mefmes & qui peut eftre accomparée à celle du mauuais riche.

La clemence & manfuetude, eft une vertu propre & naturelle des vrays Princes, fans laquelle ils font ty-

rans, & non Princes pour ce que Dieu ne les a eftablis que pour la conferuation & foulagement de leurs peuples, & non pour les opprimer & deftruire. L'Empereur Traian a efté grandement loué par Helie Spartain, d'autant qu'eftant à cheual pour aller à la guerre, mift pied en terre, feulement pour ouyr la plainte que luy faifoit une pauure femme. Nos Sauuages l'ont bien enuers tous ceux qui ont recours à eux pourueu qu'ils ne leur foient point ennemis, mais en fouuerain degré enuers les malades & perfonnes affligées. Ils ufent auffi d'une maniere de clemence à l'endroit des femmes & petits enfans de leurs ennemis qu'ils prennent en guerre, auxquels ils fauuent ordinairement la vie bien qu'ils demeurent leurs prifonniers pour feruir, mais c'eft auec la mefme condition des libres, & par ainfi ils font comme en leurs propres
402 maifons, || finon qu'ils ne voyent point leurs parens, aufquels ils ont fort peu d'attache.

Socrates eftant un iour en fa maifon, luy furent prefentez des choux d'un fien amy Philofophe, qu'il receut de fort bonne grace, honorant le donneur au don, mais fa femme pouffée d'enuie & precipitée de fa colere maligne, les luy arracha des mains & les foulla aux pieds, fans que le bon Socrates luy dit autre chofe finon : ma femme, en me priuant de ma part des choux tu t'es priuée de la tienne, & puis fe teut, pendant que fa femme fulminant de rage de ne l'auoir pû colerer, luy ietta de fa chambre haute un plein pot d'eau fur la tefte comme il penfoit fortir, mais pour cela fa patience ne fuft point esbranlée, car esleuant les yeux en haut vers la chambre, il dit feulement : ie fçauois

bien qu'apres la tempeſte viendroit la pluye, & puis paſſa ſon chemin.

La patience eſt une belle vertu & ſi elle n'eſt pas touſiours vertu, il n'y a qu'à la bien prendre qu'elle nous acquiert du merite. Le grand contemplatif Taulere parlant de luy meſme diſoit : ie ne ſuis non plus humble que ie ſuis patient, ny patient que ie ſuis humble, auſſi eſt il vray que celuy qui eſt humble eſt neceſſairement patient, & ne ſe colere que pour la iuſtice, faſchez vous & ne m'offencez point, dit l'Eſcriture. La patience de nos Sauuages, eſt tres-admirable & edificatiue en toutes ſortes d'occaſions, de maladies, de peines ou de trauail, pas un mot pour ſe plaindre, pas un mouuement d'impatience, tout eſt calme chez eux, || & ne s'y entend aucun murmure 403
non à la maniere de certains Philoſophes anciens, qui ſouffroient bien l'iniure exterieurement & interieurement en recherchoient l'honneur, mais pour le ſeul reſpect de la vertu.

Mettant l'humilité à part, ie dis de rechef que leur patience ſurpaſſe de beaucoup la noſtre, & qu'ils ont un pouuoir fort abſolu ſur leurs paſſions naturelles qu'ils maiſtriſent & dominent puiſſamment, comme on peut remarquer en leur conuerſation & dans des occaſions, qui feroient ſuer les plus hardis & conſtans d'entre nous, car toute leur plus grande impatience giſt en un petit ſouris auec un petit ho, ho, ho, mais il ne s'en faut point eſtonner ny perdre courage en nos infirmitez, puis qu'ils n'ont point de demons * qui les prouoque en d'autre mal, qu'à ſe maintenir dans l'in-

fidelité, comme les heretiques, dans leur herefie, fuffit au diable qu'on foit à luy.

Les Sauuages qui me femblent les plus honneftes & mieux appris de toute cette grande eftenduë du Canada, font à mon aduis, ceux de la contrée de Miskou, car pour fi peu que ie les ay conuerfé ie recognu facilement qu'ils tenoient des-ia quelque chofe du poly, mais entre tous, le Sauuage du bon Pere Sebaftien Recollect Aquitanois, qui mourut de faim auec plufieurs barbares, vers un lieu appellé de Sainct Iean, pendant un Hyuer que nous demeurions aux Hurons, enuiron quatre cens lieuës de luy, lequel ne fentoit nullement fon Sauuage en fes mœurs & façons de faire,
404 ainf || fon homme fage, graue, doux & bien appris, n'approuuant nullement la legereté & inconftance qu'il voyoit en plufieurs de nos hommes, lefquels il reprenoit doucement en fon licence & fa retenuë, auffi eftoit il un des principaux Capitaines & Chefs du païs.

Des vices & imperfections des Sauuages & comme ils ont recours aux Magiciens pour recouurer les chofes perduës.

Chapitre XXV.

Bien heureux eft celuy qui fupporte la foibleffe & fragilité de fon prochain, comme il feroit fort ayfe d'eftre fupporté en la fienne, difoit noftre Seraphique

Pere S. François, car en cela giſt la vraye charité & le vray amour que nous deuons auoir l'un pour l'autre. Veritablement il y a bien de quoy ſe mortifier & exercer la patience en la compagnie de nos Sauuages, auſſi bien qu'en celle de beaucoup d'impertinens & vicieux Chreſtiens, car ſi d'un coſté & en de certaines actions ils monſtrent de la vertu, ils ont d'ailleurs des imperfections qui terniſſent bien le luſtre de leur vertu, car il n'y a perſonne pour bon qu'il ſoit qui n'aye en ſoy, quelque choſe à reprendre, ny ſi meſchant & imparfaict, qui n'aye quelque choſe à loüer, diſoit un ancien Sage entre les Grecs.

|| Ils manquent ſans ialouſie, à la fidelité coniugale 405
que le mary & la femme ſe doiuent reciproquement, i'entends parmy les Hurons, car pour les Canadiens & Montagnias * on les tient plus honneſtes en effects, & moins en paroles au dire de quelqu'uns.

Le peché du menſonge eſt un vice deteſtable en la bouche du Chreſtien, car pour petit qu'il ſoit il nous conduit dans l'infidelité, c'eſt pourquoy nous pouuons à bon droict eſtimer du menteur comme d'un puits de maledictions où toutes ſortes de vices & de pechez abondent, car iamais le menſonge n'eſt ſeul en une ame : c'eſt un Prince de tenebres, qui a une longue ſuitte, & deuant lequel les ſeuls meſchants flechiſſent le genoüil. O mon Dieu pere de verité faictes nous abhorrer le menſonge & nous deffendez de la langue menſongere, car les infidelles meſmes l'ont en abomination.

La loy eſtablie entre les Garamantes faiſoit mourir l'homme ſurpris en menſonge, pour les maux qu'il

cauſe dans une communauté, & celle que Periandre eſtablit en la Republique des Corinthiens portoit que l'homme ou la femme, qui au preiudice d'autruy diroit quelque menterie, porteroit par l'eſpace d'un mois une pierre en ſa bouche, pour ce qu'il n'eſt point raiſonnable que celuy qui a l'habitude de mentir, ſoit touſiours en liberté de parler.

Que ſi ces Loix eſtoient eſtablies & obſeruées entre
les Chreſtiens, nous ſerions heureux & deuiendrions
enfans & imitateurs de Dieu, qui faict particuliere
406 profeſſion de la || verité plus que de toute autre choſe,
de laquelle les Romains faiſoient anciennement tant d'eſtat, que l'Empereur Auguſte au triomphe qu'il fiſt de Marc Anthoine & de Cleopatre amena à Rome un Preſtre d'Egypte aagé de ſoixante ans, lequel en tous les iours de ſa vie n'auoit iamais dit un ſeul menſonge. A raiſon de quoy le Senat ordonna que ſoudain il fuſt faict libre & crée grand Preſtre, & qu'il luy fuſt dediée une ſtatuë & poſée entre celles des plus renommez hommes des anciens, & condamnerent un de leur citoyen * accouſtumé à mentir, ce Religieux Senat ayant plus d'egard à la vertu qu'aux conſiderations de la faueur.

Nos Sauuages ont d'autres imperfections en ſuitte du menſonge, qui eſt neantmoins en eux pluſtoſt ſoupleſſe d'eſprit que malice affectée, car s'ils en diſent entr'eux (ce qui arriue aſſez rarement) c'eſt lors principalement qu'ils ſe veulent recreer & en donner à garder aux eſtrangers auec leſquels ils ſont aſſez libres : ils promettent auſſi ordinairement plus qu'ils n'ont ſouuent deſſein d'accomplir, ſinon à leurs com-

patriots *, & pour auoir quelque choſe de vous il ſçauent bien flatter & vous amadoüer, & pour cela vous ne tenez encor rien, ſi ce n'eſt des plus ſages d'entr'eux qui feroient conſcience de vous tromper. Voyons de la vengeance.

Manille demandoit une fois à Ceſar qu'elle * choſe eſtoit celle qu'il auoit faicte de laquelle il creut auoir rapporté gloire & || de laquelle ſe ſouuenant il ſe reſ- 407
iouiſſoit le plus : il penſoit peut eſtre qu'il luy parleroit de ſes victoires & de ſes triomphes, faiſant plus d'eſtat de la vertu que de ſes conqueſtes, lui reſpond : par les Dieux immortels ie te iure, ô Manille, que ie n'eſtime auoir merité gloire de nulle autre choſe de ceſte vie, n'y * nulle autre ne me cauſe tant d'allegreſſe que de pardonner à ceux qui me font iniure & gratifier ceux qui me ſeruent, que reſponderez vous à cela, ô vindicatifs & auares.

Nous liſons preſque ſemblable humanité & generoſité, dans l'hiſtoire generale du Peru, en la perſonne de l'un des derniers Yncas, qui a regné auant la priſe de leur Empire par les Eſpagnols, lequel ayant eſté aduerty par ſes Capitaines, que les Soldats de ſon armée faiſoient aualler à leurs ennemis & aux priſonniers qu'ils prenoient en guerre, d'un certain poiſon qui les traiſnoit dans une perpetuelle langueur, les eſtropioit de tous les membres, les rendoit perclus de leur iugement, defigurez en leur viſage, & expoſez à des peines inſupportables dedans & dehors, à quoy ils prenoient un ſingulier plaiſir (cruels qu'ils eſtoient) plus toſt que de les voir ſi toſt mourir. Il leur enuoya dire qu'ils euſſent à faire brusler à petit feu, tous ceux

qu'on pourroit conuaincre d'auoir uzé d'une cruauté
408 si grande, & proceder exactement || en cette execution, afin qu'il ne restast à l'aduenir aucune memoire de ces meschans. Ce qui fut de tout point executé & accomply, pour un exemple rare à tous les gens de guerre qu'un courage noble & genereux n'est iamais cruel à son ennemy vaincu, non plus qu'impatient dans les disgraces de la fortune, car l'impatience & la cruauté sont les marques d'un cœur raualé & mal instruict.

Si nos Hurons auoient ce pouuoir sur leur esprit comme ils ont en d'autre chose, de pardonner à leurs ennemis, ou de les traicter humainement comme ces autres infidelles, auec la pureté qui leur manque, il ne leur faudroit plus autre chose que la croyance & le baptesme qu'ils ne fussent gens de bien, mais ils ne pardonnent pas facilement à quiconque des estrangers a offencé leur patrie, ie dis estrangers, parcequ'entr'eux ils s'offencent rarement & se pardonnent facilement, ce qui leur est aysé à cause de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre.

Pour l'honnesteté & la ciuilité il n'y a de quoy les loüer non plus qu'entre nous beaucoup de negligens, qui se tiennent salement & viuent rustiquement sous pretexte de pauureté & deuotion. Deuotion trompeuse ou plustost follie d'esprit, car la vraye deuotion est tousiours accompagnée de l'honnesteté & ciuilité auec la candeur, qui bannit toute dissimulation.

Ils n'usent d'aucun compliment parmy eux, & sont fort mal nets en l'apprest de leurs viandes particulie-
409 rement lorsqu'ils sont par la || campagne. S'ils ont les mains salles, ils les essuyent à leurs cheueux ou au

poil de leurs chiens, & ne les lauent iamais, ſi elles ne ſont extremement ſalles : & ce qui eſt encore plus impertinent, ils ne ſont aucune difficulté de pouſſer dehors les mauuais vents de l'eſtomach parmy le repas, & en toute compagnie, de quoy ie les reprenois quelquefois, mais fort doucement, auſſi s'en prenoient ils à rire.

Ils ſont auſſi naturellement fort pareſſeux & negligens, & ne s'adonnent à aucun trauail du corps, que forcé de la neceſſité, particulierement les Canadiens & Montagnais plus que toutes les autres Nations, c'eſt pourquoy ils en reſſentent ſouuent les incommoditez, & la faim qu'ils ont quelquefois extreme.

D'eſtre fins larrons, nos Hurons & les Petuneux y ſont paſſez maiſtres, non les uns enuers les autres, car cela arriue fort rarement, mais ſeulement enuers les eſtrangers, deſquels toutes choſes leur ſont de bonne priſe, pourueu qu'ils n'y ſoient point attrapez, comme ils ſont quelquefois à la traicte, où les François ſe donnent principalement garde des mains & des pieds des Hurons.

I'ay admiré le compte * qui m'a eſté faict autrefois d'un coupeur de bourſe, lequel ayant conuenu de prix auec un marchand couſtelier à Paris, de luy faire un petit couſteau à ſa mode moyennant un quart d'eſcu, le couteau faict & payé, le couſtelier qui deſia || auoit 410
prié par pluſieurs fois l'honneſte homme de luy dire de grace à quoy faire un tel couſteau, le bon compere trop ſimple ſe laiſſa approcher de trop prés du drolle pour luy en dire le ſecret, car en luy diſant tout bas à l'oreille, c'eſt pour couper des bourſes, il luy couppa

la ſienne, & remporta ſon quart d'eſcu auec le petit couſteau, ſans que le pauure couſtelier s'en apperceut qu'un petit quart d'heure trop tard.

Nos Hurons font quelquefois des traicts qui ne ſont gueres moins ſubtils, non à coupper des bourſes, car ils n'ont point l'uſage d'argent, ſinon pour ſeruir de parures, mais à prendre toute autre choſe, où ils peuuent mettre les mains, ou les pieds, qui leur ſont des ſecondes mains, car auec iceux ils ſçauent fort bien deſtourner les choſes & s'en ſaiſir lorſque vous y penſez le moins. Nous y auons eſté ſouuent pris en noſtre cabane, ſans que noſtre ſoin & noſtre œil nous puſt garantir de ces faſcheuſes viſites: ie m'en plaignois quelquefois aux cabanes, mais qu'elle * adreſſe ou la ſubtilité de derober ſans eſtre recognu, eſt eſtimée ſageſſe, & beſtiſe de s'y laiſſer ſurprendre.

I'ay veu aux Hurons, iuſques aux clefs des coffres de nos Mattelots, des petits morceaux de fer, des peignes, quelques pièces de verres, & autres petits fatras pendus au col des ieunes enfans, que leurs parens auoient deſrobé aux François. On eſtime auec raiſon
411 la ſubtilité, & la patience du petit gar- || çon de Sparte, lequel ayant deſrobé & caché un renardeau ſous ſa robbe, ayma mieux ſe laiſſer ouurir & deſchirer les entrailles par ce meſchant animal, que de deſcouurir ſon larrecin, & en auoir le foüet, qui luy eut eſté plus tolerable. L'inuention d'un Huron n'eſt guere moins admirable, lequel ayant deſrobé une cuillier d'argent aux François la cacha ſubtilement dans la partie la plus ſecrette de ſon corps, aymant mieux en ſouffrir la douleur, que la honte d'eſtre eſtimé lourdaut.

S'il arriue, ce qui se voit fort rarement comme i'ay dit, que quelqu'un d'entr'eux ait desrobé son voisin, & que celuy qui a esté volé ait desir de recouurer la chose perduë, il a recours au Medecin Magicien : auquel il manifeste sa perte, & le conduit dans sa cabane, ou en celle qu'il soupçonne estre le larron, cela fait, Loki ordonne des festins pour premier appareil (car ces malheureux là n'oublient iamais la cuisine), puis pratique ses magies, par le moyen desquelles il decouure le voleur (à ce qu'ils disent) s'il est present dans la mesme cabane, & non s'il est absent, car il n'appartient qu'au grand Oki de sçauoir les choses plus esloignées.

C'est pourquoy le François qui desroba les rassades au bourg de Sainct Nicolas, autrement de Toenchain, eut raison de s'enfuir en nostre cabane, qui en estoit à trois lieuës loin, lorsqu'il sceut l'arriuée du petit Oki
dans son logis, pour le suiet de son larrecin || & ne 412
nous dit point la cause de sa fuitte que long-temps apres, que nous le trouuames saisy de ses rassades, de quoy nous le tençames fort, tant de l'offence commise, que pour nous auoir mis par cette mauuaise action, en danger de nous faire mourir par les Sauuages, s'il eut esté decouuert : car en ce pays là, la faute d'un particulier est souuent punie en plusieurs.

Les Canadiens, & Montagnais ne sont point larrons, du moins n'auons nous encore eu suiet de nous en plaindre, encor qu'ils entrent assez librement dans nos chambrettes, & parmy nostre Conuent, où ils nous pourroient faire du tort s'ils vouloient. Ie ne sçay neantmoins s'ils auroient la mesme retenuë enuers les autres

François, y ayans pareille liberté, c'eſt pourquoy il ſera touſiours bon d'eſtre ſur la meſſiance, mere de ſeureté, pour ne donner ſuiet de mal faire à perſonne, comme i'ay dit, que pour ce regard on ne ſe puiſſe encor plaindre, & qu'il ne ſe parle d'aucun larron parmy eux.

Il arriua un iour que deux ieunes garçons, l'un Huron, & l'autre Montagnais, furent viſiter noſtre Conuent de Noſtre Dame des Anges: or comme le Huron ſe fut apperceu d'un gros pain que nos Religieux auoient ſerré dans la grande chambre d'embas, il ietta ſi bien ſes meſures, & conduit ſi à propos ſes detours, qu'il s'en ſaiſit ſansque perſonne l'apperceut, non pas meſme ſon compagnon, lequel ſçachant apres
413 la malice du || Huron, marry que ce deſplaiſir nous eut eſté rendu en ſa compagnie, nous demanda permiſſion de courir apres le volleur, comme il fit, & nous rapporta le pain, de quoy ie fus d'autant plus edifié, que ce Montagnais nous aduerty luy meſme de la faute de ſon Huron.

Les filles Canadiennes qui d'ailleurs permettent en cachette beaucoup de licences contre la pudeur, ſemblent à l'exterieur ſages & honneſtes, tant en leurs paroles, qu'en leurs deportemens, & c'eſt ce qui m'en auoit touſiours faict bien iuger, neantmoins on m'a voulu faire croire du depuis qu'il n'y auoit que les ſeules femmes mariées d'honneſtes, & que les filles voyoient en cachette de leurs amis pour trouuer marys, c'eſt à dire qu'elles ſont ſeulement ſages en publicq & non en particulier, mais pour moy ie doute encor qu'elles ſoient libertines, en ayant veu de ſi modeſtes,

& point du tout d'impertinentes, ſoit de paroles ou de geſtes. Il y en a qui veulent dire en ſuitte de la mauuaiſe opinion qu'ils ont de ces filles, qu'on n'entend que ſalletez dans les cabanes des Montagnais, pour moy i'y ay paſſé pluſieurs iours & ne l'ay point apperceu, ie confeſſe bien que ie n'entendois pas leur langue, ſinon fort peu de mots, mais ie croy que le Truchement m'en eut aduerty, & puis en leur geſte i'en euſſe deſcouuert quelque choſe. Pour les cabanes des Hurons il y a quelque choſe de cela, auſſi le peché y eſt il plus || commun, quoy qu'il ne s'y commette 414
qu'en cachette.

Plutarque rapporte que la femme de Tucydes le Grec eſtant un iour interrogée, comme elle pouuoit endurer la puanteur de la bouche de ſon mary, elle reſpondit qu'elle croyoit que tous les hommes l'auoient ſemblable. Il y a des particuliers qui ont voulu dire que tous les Sauuages auoient la bouche puante, pour moy ie n'en ſçaurois que dire, & ne l'ay pas meſme apperceu de nos eſcoliers Hurons, qui nous approchoient d'aſſez prés en leur faiſans dire leurs leçons, bien eſt il vray que la pluſpart des Montagnois me ſembloient ſentir mal des graiſſes de loups marins, qui leur ſeruent d'oignement & de ciuette, car le muſc leur ſemble puant comme l'haleine d'un qui auroit mangé de l'ail, laquelle ils ne peuuent ſupporter, ie l'ay veu par experience lors que par neceſſité, nous eſtions contraints de manger d'un petit oignon du pays, qui ſent l'ail & l'oignon, d'où l'on peut inferer qu'ils n'ont point la bouche puante. Il y en peut neantmoins auoir quelqu'uns de ce calibre, auſſi bien que

des filles libertines, & des garçons dissolus en paroles, ce qui n'est que trop ordinaire aux Hurons, & peut y en auoir parmy les Montagnais, auec lesquels ces particuliers se peuuent estre rencontrez.

---

415 || *Des Capitaines, Superieurs, & anciens, de leurs maximes en general, & comme ils se gouuernent en leur conseil & assemblées.*

Chapitre XXVI.

Aux vieillards se trouue la Sagesse, dit le Sage. Pline en une Epistre qu'il escrit à Fabate, rapporte que Pyrrhe Roy des Epirotes demanda à un Philosophe qu'il menoit auec luy, quelle estoit la meilleure cité du monde. Le Philosophe luy respondit, la meilleure cité du monde c'est Maserde, Sire, un lieu de deux cens feux en Achaye. Le Roy estonné de cette response luy en demanda la raison, & en quoy il recognoissoit tant d'excellence & de prerogatiue en ce petit lieu, pour ce (dit le Philosophe) que tous les murs de la ville sont bastis de pierres noires, & tous ceux qui la gouuernent on * les testes blanches. Le Roy admirant sa response conforme à tout ce qu'en a iamais tenu la sage antiquité, se teut & demeura satisfait, car il est tellement important & necessaire en tout estat que les vieillards & hommes prudens en ayent la conduite & le gouuernement, que sans cet ordre on n'en

peut esperer qu'un notable detriment, & en fin la ruyne totale.

|| Les siecles passez nous en fournissent une infinité 416
d'exemples, & l'Escriture Saincte d'une signalée adüenue au commencement du regne de Roboam, fils de Salomon, lequel pour auoir suiui le conseil des ieunes, comme ieune qu'il estoit, autant d'esprit que d'années, perdit en un moment dix lignées qui se reuolterent contre luy.

C'est pourquoy les anciens Romains, se sont rendus sages des fautes d'autruy, & prirent cette coutume des Lacedemoniens & d'autres nations entre lesquels il y auoit une loy imposée aux ieunes d'honorer les anciens, & que les honorables vieillards, & non les autres, pouuoient auoir la charge de iudicature, & le gouuernement de la Republique.

Nous lisons en l'Histoire que le R. P. Frere Alphonse de Benauides mineur Recollect a fait de la conuersion du nouueau Royaume de Mexique, que le peuple appelle Moqui, voulant establir parmy eux un bon Capitaine, ils s'assemblent tous au marché, & là ils garottent & lient tout nud à un pilier, celuy lequel ils pensent estre propre, & puis tous les fouëttent auec des chardons, ou des espines picquantes, cela estant fait, ils l'entretiennent par des plaisantes farces, & des ioyeuses faceties : & s'il se monstre stoïquement insensible à tout, sans pleurer ny faire des laides mines ou grimaces pour l'un, & sans aucunement rire ou se resiouyr pour l'autre; alors ils le confirment, & asseurent || pour preux & vaillant Capitaine, lequel auec 417
les anciens s'assemblent lorsqu'il est expedient, pour

conferer & diſcerner des choſes neceſſaires & conuenables, leſquelles eſtant vuidées & determinées, le grand Capitaine ſort luy meſme pour les declarer & publier au peuple, ſans s'en attendre à perſonne.

Si entre nous en l'election des Iuges, Chefs, & Superieurs on faiſoit de ſemblables eſpreuues, ie m'aſſeure qu'il n'y auroit pas tant de brigues à la pourſuite des charges, & que la ſeule vertu emporteroit le prix, ô mon Dieu, nous ne ſommes pas dans un ſiècle aſſez bon, car l'inſolence & l'ambition de la ieuneſſe a preualu par deſſus la pieté des anciens, deſquels ils font litiere, & les tiennent en meſpris, c'eſt à ceux-là à qui le grand Sainct Gregoire adreſſe ces paroles pour leur faire reſſouuenir qu'eſtans hommes & fautifs comme les autres, ils ne doiuent pas perdre le don d'humilité, & la prudence qui les doit regler, & apprendre la conduite de leurs ſuiets.

Les Superieurs, dit-il, ne doiuent pas regarder à la puiſſance de leur dignité, ains l'egaller de la condition humaine qu'ils ont enuers leurs ſuiets: Ils ne ſe doiuent point reſiouyr de ſe voir ſuperieurs des hommes tròp bien de leur eſtre profitable *, mais il aduient ſouuent que celuy qui gouuerne, s'oublie en ſon cœur à cauſe de ſa preeminence, '& voyant que tout paſſe
418 par ſon comman- || dement, & qu'il eſt promptement obey, & que tous ſes ſuiets loüent le bien qu'il fait, & ne contrediſent point le mal (tant s'en faut, ils loüent ſouuent ce qu'ils deuroient blaſmer) ſeduit par les choſes qui luy ſont inferieures, le cœur s'enfle par-deſſus ſoy, & ſe voyant appuyé par dehors de la faueur & applaudiſſement populaire, il demeure vuide de vertu,

& s'oublie ſoy meſme, preſtant l'aureille aux flateries, & croit que cela eſt ainſi comme il l'entend par dehors, & non comme il eſt en dedans reellement & veritablement : c'eſt la cauſe pourquoy il meſpriſe ſes inferieurs, & ne ſe ſouuient pas qu'ils luy ſont egaux en la nature, & iuge que ſa vie vaut mieux que la leur, d'autant qu'il les ſurpaſſe en puiſſance, & parce qu'il peut le plus, il preſume de ſçauoir plus qu'eux tous.

Nos Capitaines Sauuages ont bien quelque eſpece de vanité ſemblable, mais elle eſt cachée au dedans, & ne l'oſent faire paroiſtre au dehors peur de confuſion. Ils ne font non plus de ces eſpreuues des Moqui, lorſqu'ils admettent ou esliſent les Capitaines & Chefs de leur Republique, mais ils ont ce ſoin qu'ils paroiſſent vertueux & vaillans, & qu'ils ſoient plus toſt vieux que de moyen aage, & n'en admettent iamais aucun ieune d'aage dans leur conſeil, ny pour la police, ny pour la guerre, qui ne ſoit vieil de l'eſprit, & deſquels on ne puiſſe eſperer un bon conſeil, une bonne
conduite, & de bons ef- || fects, car comme diſoit le 419
Roy Cyrus, il n'appartient à nul de commander, s'il n'eſt meilleur que ceux à qui il commande.

Ils viennent ordinairement par ſucceſſion ainſi que la Royauté par deça, ce qui s'entend ſi le fils d'un Capitaine enſuit la vertu du pere ; car autrement ils font comme aux vieux ſiecles, lors que premierement ces peuples esleurent des Roys ; mais ces Capitaines n'ont point entr'eux autorité abſoluë, bien qu'on leur ait quelque reſpect, & conduiſent le peuple pluſtoſt par prieres, exhortations & remonſtrances, qu'ils ſçauent dextrement & rhetoriquement ajancer, que par ri-

gueur de commandement, c'eſt pourquoy ils s'y exercent, & y apprennent leurs enfans, car qui harangue le mieux eſt le mieux obey.

La multitude des Loix dans un eſtat, n'eſt pas touſiours le meilleur, ny lorſque delaiſſans les anciennes, on en fait ſouuent de nouuelles, c'eſt à dire que le corps eſt bien malade, & preſt de donner du né en terre. Lactence Firmian dit que la Republique des Sicioniens dura plus que celle des Grecs, & que la cauſe fut pour ce qu'en ſept cens & quarante ans, ils n'inſtituerent onques aucuns Edits nouueaux, & n'outrepaſſerent aucune de leurs Loix.

Nos Hurons ont bien peu de maximes, & ſi à mon aduis, ils n'en eurent iamais d'auantage *, ſont touſ-
420 iours dans leurs premieres, || y peuuent perſeuerer iuſques à la fin des ſiecles, ſi le Chriſtianiſme oppoſé à leurs tenebres n'a entrée chez eux; & en tel cas il leur faudra changer de vie, de loix, & de maximes, qui ſont pour la pluſpart autant ſauuages que brutales & impertinentes.

1. Pour premiere maxime, ils tiennent de ne pardonner iamais, ny faire grace à aucun de leurs ennemis, que par de grands preſens.

2. De deſrober qui pourra, aux François, ou eſtrangers, pouruеu qu'on n'y ſoit point apprehendé, autrement on vous lairoit frotter en homme de peu d'eſprit.

3. Conuiennent qu'il eſt loiſible à un chacun de voir les filles & femmes d'autruy indifferemment, ſans violence toutefois, & au cas pareil les femmes & filles, aller aux hommes & garçons, ſans pouuoir encourir blaſme ou notte d'infamie.

4. Qu'on doit aſſiſter les malades, & ne ſouffrir de mendians, n'y * aucun en diſette ſans luy faire part de ſes biens.

5. De receuoir courtoiſement les paſſans qui ne leur ſont point ennemis, & de ſe rendre l'hoſpitalité reciproque.

6. D'auoir un grand ſoin des os des deffuncts, & de faire des preſens pour le ſoulagement des ames en l'autre vie.

7. De n'entreprendre aucun voyage de long cours, ſans en aduertir les Chefs & Capitaines, pour ne laiſſer les bourgs deſgarnis de gens de guerre.

8. Qu'on puiſſe rompre un mariage quand || les ma- 421
riez ont rompu d'amitié, & que l'un des deux le deſire ou procure.

9. Que perſonne ne s'impatiente ou faſche pour choſe qui arriue, s'il ne veut eſtre eſtimé femme ou efeminé, ſinon qu'il y allaſt de l'honneur des deffuncts qui ne ſe peuuent vanger, ou tirer raiſon des offences.

Voyla tout ce qu'ils ont de plus recommandables * en leurs maximes, & qu'ils obſeruent auec plus d'affection & de ſoin ; reſte à deduire comme ils ſe gouuernent & comportent en leur conſeil, qui eſt tel, que les anciens & principaux de la ville ou du bourg, s'aſſemblent en un lieu auec le Capitaine où ils propoſent & decident tout ce qui eſt des affaires de leur communauté, non par commandement abſolu, mais par ſupplications & remonſtrances, & par la pluralité des voix qu'ils colligent auec des petits fetus de ioncs. Il me vient de reſſouuenir d'un beau traict que Varon raconte du Senat Romain, lequel a touſiours tenu en

ſi grande veneration, la Religion que les faux Preſtres leur enſeignoient, que toutefois & quantes qu'il s'aſſembloit, bien que ce fut pour affaires de grande importance & qui requiſſent haſte & diligence, la premiere choſe qu'on y propoſoit deuant que decider deſdites affaires, appartenoit à la religion & veneration des Dieux; & voyla comme tous les Princes Chreſtiens en deuroient veritablement uſer dans leurs conſeils, pour l'honneur & le reſpect qu'ils doiuent
422 au ſeruice noſtre * Dieu, || puis qu'ils ſe diſent ſes ſeruiteurs; mais helas les maximes deſquelles l'on ſe ſert pour le iourd'huy ſont bien differentes & contraires à celles du meſme Dieu : qui n'a plus de part dans le conſeil des grands, où il n'eſt point inuoqué.

Il y auoit à la ville de Sainct Ioſeph le grand Capitaine de la Prouince des Ours, qu'ils appelloient Garihoua Andionxra pour le diſtinguer des ordinaires de guerre qu'ils appellent Garihoua doutagueta. Iceluy grand Capitaine auoit encores d'autres Capitaines de Prouince ſous luy, tant de guerre que de police, partout les autres bourgs & villages de ſa iuriſdiction, leſquels en choſe de conſequence le mandoient & aduertiſſoient pour le bien du public ou de la Prouince; & en noſtre bourg qui eſtoit le lieu de ſa reſidence ordinaire, il y auoit encores trois autres Capitaines, qui aſſiſtoient à tous les conſeils auec les anciens du lieu, outre ſon Aſſeſſeur & Lieutenant, qui en ſon abſence, ou quand il n'y pouuoit vacquer, faiſoit les cris et publications par la ville des choſes neceſſaires & ordonnées. Et ce Garihoua Andionxra n'auoit pas ſi petite eſtime de luy meſme, qu'il ne ſe voulut dire frere &

couſin du Roy de France, & de meſme egalité, comme les deux doigts demonſtratifs des mains qu'il nous monſtroit ioints enſemble, en nous faiſant cette ridicule & inepte comparaiſon.

Or quand ils veulent tenir conſeil, c'eſt ordinairement dans la cabane au Capitaine || chef & principal 423
du lieu, ſinon que pour quelque autre raiſon particuliere, il ſoit trouué autrement expedient. Le cry & publication du conſeil ayant eſté fait, on diſpoſe dans la cabane, ou lieu ordonné, un grand feu, à l'entour duquel s'aſſiſſent* ſur les nattes, ou à platte terre, tous les Conſeillers en ſuitte du grand Capitaine qui tient le premier rang, aſſis en tel endroit, que de ſa place il peut voir tous ſes Conſeillers & aſſiſtans en face.

Les femmes & filles, ny les ieunes hommes n'y aſſiſtent point, ſi ce n'eſt en un conſeil general où les ieunes hommes de 25. à 30. ans peuuent aſſiſter, ce qu'ils cognoiſſent par un cry particulier qui en eſt fait. Que ſi c'eſt un conſeil ſecret, ou pour machiner quelque trahiſon ou ſurpriſe de guerre, ils le tiennent ſeulement la nuict, entre les principaux & plus diſcrets Conſeillers & n'en deſcouurent rien que la choſe proietée ne ſoit miſe en effect (s'ils peuuent) prenant pour pretexte de leurs aſſemblées de nuict, que c'eſt pour n'eſtre diuertis par l'aſpect d'aucune choſe, & que le iour diuertiſſoit leur eſprit, par des obiects, & que par ainſi l'on ne deuoit s'eſtonner s'ils cherchoient l'obſcurité pour voir clair à leurs affaires, plus difficiles à demesler pendant le iour.

Eſtans tous aſſemblez, & la cabane fermée, ils ſont tous une longue poſe auant parler, pour ne ſe precipi-

ter point, tenans cependant toufiours leur calumet en
424 || bouche, puis le Capitaine commence à haranguer en terme & parole haute & intelligible, un affez longtemps, fur la matiere qu'ils ont à traicter en ce Confeil: ayant finy fon difcours, ceux qui ont à dire quelque chofe, les uns apres les autres, fans bruit, fans s'interrompre, & en peu de mots, opinent & difent leurs aduis, qui font par apres colligez auec des pailles ou petits ioncs, & là deffus eft conclud ce qui eft iugé expedient par la pluralité des voix, non criminellement, mais ciuilement, car ie n'ay iamais veu condamner aucun à mort, à la peine corporelle, ny à aucun banniffement entre nos Hurons, comme il fe fait quelquefois parmy les autres Nations Canadiennes.

Ils font des affemblées generales, fçauoir de regions loingtaines, d'où il vient chacun an un Ambaffadeur de chaque Prouince, au lieu deftiné pour l'affemblée, où il fe fait de grands feftins, & dances, & des prefens mutuels qu'ils fe font les uns aux autres, & parmy toutes ces careffes, ces refiouiffances & ces accolades, ils contractent amitié de nouueau, & aduifent entr'eux du moyen de leur conferuation, & par quelle maniere ils pourront perdre, ruyner & exterminer tous leurs ennemis communs: tout eftant faict, & les conclufions fignées, non auec la plume, mais du doigt de leur fi-
425 delité, ils prennent congé les uns || des autres, & s'en retournent chacun en leur païs, auec tout leur train & equipage, à la Lacedemonienne, le plus fouuent un à un.

Peu s'en eft fallu que ie ne me fois oublié d'ecrire icy un traict qui ne doit pas eftre teu. La couftume

que nous auons de faire leuer la main à ceux de qui on exige une verité en iuſtice, que nous appellons faire ſerment, eſt pratiquée parmy nos Canadiens & Montagnais, mais en une autre maniere, car ils preſentent à tenir une certaine choſe qu'ils appellent *Tuſteheſon*, qui eſt une chaine de raſſades d'enuiron une braſſée de longueur.

Celuy qui la preſente à tenir (repreſentant le Iuge) interroge la partie & luy demande : eſt-ce toy qui a faict telle choſe, ou bien ne ſçais-tu point qui l'a faict, l'autre eſt obligé en la prenant de dire la verité, d'autant que par aprés venant à eſtre trouué menteur, on ne faict plus eſtat de luy non plus que d'un fauſſaire, mais ſi celuy qui eſt appellé au ſerment ſe ſent coulpable, alors ne voulant dire la verité, il ne prend point auſſi le *Tuſteheſon*, mais faict pluſieurs circonlocutions pour s'exempter de le prendre & ſe liberer de tout ſoupçon.

On dit meſme que les Turcs ſont rarement de faux ſermens, teſmoin celuy qui ayant mis ſon argent dans un baſton creuzé & voulant faire ſerment par deuant le Iuge, donna ce meſme baſton à tenir à ſon creancier qui eſtoit à ſon coſté, auquel il dit, Monſieur ie vous ſupplie de grace, tenez ce baſton que ie faſſe mon ſerment, & leue la main, lequel ayant acheué, le cre-
|| ancier tout eſtonné ſçachant tres-bien qu'il n'auoit 426
pas eſté payé, ietta de colere le baſton de ſon debteur ſi rudement contre terre que la fourbe en fut deſcouuerte, car le baſton ſe rompit & l'argent en ſortit, qui fiſt cognoiſtre ce debteur trompeur & non point menteur.

Auant de finir ce chapitre ie vous feray voir par une disgrace qui nous pensa arriuer, comme ils sçauent assez bien proceder en conseil & user de quelque maniere de satisfaction enuers ceux qui auroient esté offencez par aucun d'eux, si on leur en laisse le iugement. Un iour d'Hyuer que beaucoup de Sauuages nous estoient venus voir en nostre cabane, selon leur coustume ordinaire; un d'entr'eux marry de n'y auoir place à son gré, vouloit insolemment debouter un François de son lieu, si le Pere Ioseph qui prit la parole, ne l'eut prié de ne point faire de bruit, de quoy irrité le Sauuage sans autre replique prit lors un gros baston duquel il luy eut deschargé un grand coup sur la teste, si les François qui se trouuerent là presens, ne l'en eussent empesché & repoussé les autres ieunes hommes Hurons, qui sembloient des-ia vouloir estre de la partie contre nos François, par ie ne sçais qu'elle* enuie qu'ils auoient conceuë contre eux.

En ceste esmeute, ie remarquay particulierement la constance d'un ieune homme Huron, lequel se tenoit effrontement tout nud sans sourciller deuant un François, quy lui tenoit un coutelas esleué duquel il le vouloit frapper, & le Huron l'empescher, & en mesme
427 temps luy || sauter au collet, comme il n'eut pas manqué si ie n'y fusse arriué & fait retirer l'un & l'autre à l'edification de tous, car il y alloit d'un ieu qui n'estoit point à rire.

Des-ia ce mesme Huron s'estoit gourmé à coups de poings auec un nommé la Vallée, mais un peu desauantageusement pour luy, car encor qu'il tint ce

François par les mouftaches, l'autre ne perdoit point de temps & luy approchoit le poing fi prés du né qu'il luy en fift fortir le fang, neantmoins iamais aucun de fes compagnons ne bougerent pour l'affifter, car ils ont cela de bon, qu'ils difent qu'un à un la partie eft egale, & qu'autrement il y auroit de l'iniuftice.

Voyant tant de defordre & que tous les barbares fortoient def-ià du bourg pour voir fe* qui fe paffoit ou pour eftre de la partie: ie m'attachay les raquettes fous les pieds pour n'enfoncer dans les neiges, & preuenir le grand Capitaine Auoindaon & tous les vieillards, qui fe mirent en peine pour nous & crioient partout contre les Moyenti, comment veut on tuer nos Nepueux, veut on faire mourir nos Capitaines François, ennon, ennon Moyenti, non, non, ieunes gens, il ne leur faut point faire de defplaifir, ils font nos bons amys, & ceux qui monftrerent plus de reffentimens pour nous furent les principaux chefs, à fçauoir, Auoindaon, Onorotandi, Yocoiffe, Ongyata & Onnenianetani, qui firent publier un confeil general à noftre requefte, pour le lendemain matin où nous affiftames le P. Nicolas & moy, auec tous les Hu-‖rons, depuis l'aage de 29. à 30. ans, iufques à 428
l'extreme vieilleffe. Celui qui auoit voulu donner le coup n'y affifta point, non plus que le Pere Iofeph, qui eftoit refté à noftre cabane auec tous les François, crainte qu'on y allaft faire quelque frafque ou rauage s'ils s'en fuffent abfentés, car il n'y a ny clefs, ny ferrures aux portes en tous ces païs là, ny fermeture fuffifante qui en puiffe deffendre la libre entrée à qui que ce foit.

Pour moy i'allois librement par tout folliciter les affaires des François, & empefcher qu'on n'attentaft plus fur la vie d'aucun de nous, & d'appaifer les Sauuages, mais i'admiré* ce traict de bonté en eux, qu'au plus fort du debat, comme i'allois criant à nos François (un peu trop efchauffez) de fe retirer & ne bleffer perfonne, il y en eurent qui coururent auffitoft au village, publians partout Onianné Auiel, Oniané Auiel: Gabriel eft bon, Gabriel eft bon, tant font amis des amateurs de la paix.

Le confeil affemblé, le grand Capitaine nous fit foir auprès de luy, puis ayant impofé le filence, il s'addreffa à nous & nous parla en forte que toute l'affemblée le pû entendre. Mes Nepueux, à voftre requefte i'ay faict affembler ce confeil general, afin de vous eftre faict droict fur les plaintes que vous m'auez faictes, de quelque* malicieux qui vous ont voulu offencer, mais d'autant que ces gens icy font ignorans du faict, propofez vous-mefmes vos plaintes & declarez hautement en leur prefence ce qui eft de vos griefs,
429 & en quoy & comment || vous auez efté offencez, & fur ce ie baftiray ma harangue & vous ferons iuftice, car nous ne defirons pas qu'aucun vous faffe de defplaifir, mais au contraire que l'on vous rende tout le feruice que l'on pourra, pendant que nous aurons ce bien de iouir de voftre prefence.

Nous ne fufmes pas peu eftonnez d'abord de la prudence & fageffe de ce Capitaine, & comme il proceda en tout fort fagement iufqu'à la fin de fa conclufion, qui fut fort à noftre contentement & edification.

Nous propofames donc nos plaintes, & comme nous

auions quitté un tres-bon païs & trauerſé tant de mers & de terres auec infinis dangers & meſays pour leur venir annoncer la parole de Dieu, le chemin du Ciel, & retirer leurs ames de la domination de Loxi, qui les entrainoit tous aprés leur mort dans un abiſme de feu ſouſterrain, puis pour les rendre amis & comme parens des François qui les cheriſſoient, & neantmoins qu'il y en auoit entr'eux qui auoient voulu tuer noſtre frere Ioſeph, particulierement un tel que nous nommaſmes.

Quoy, leur dis-ie, pour leur faire admirer la bonté & les richeſſes de la France, & leur oſter l'opinion que les leurs ayent allechez les François, nous mangions de la graiſſe à plain ſoul, car c'eſt là leur plus friant morceau. Les outardes, les grües & les perdrix, nous eſtoient tellement communes, que cela ne nous eſtoit non plus eſpargné qu'à vous le bled d'Inde. Les pauures meſmes ne veulent point manger de la chair de nos chiens. Nos maiſons ſont baſties || non d'eſ- 430
corces & de bois comme les voſtres; mais de pierres & materiaux ſolides. Les champs ſont tous ſemez de bon bled, de bonnes prunes & de racines excellentes, voudriez vous croire à preſent que nous ſoyons venus chercher à diſner à vos portes, & que la neceſſité nous ait porté à un ſi miſerable païs, deſnué de toutes douceurs, comme vous aduoüez vous meſmes, puiſque nous eſtions ſi fort à noſtre ayſe & que toutes choſes nous venoient à ſouhait, ayez donc de l'amitié pour nous, puis que l'amour que nous auons eu pour vous, nous a faict quitter tant d'ayſe & de contentement, & faict ieuſner fort auſterement en procurant le ſalut de vos ames.

Ayant fini, le Capitaine ranga un long-temps fur nos plaintes & leur remonftra l'excellence de noftre condition releuée entre celle des autres François, qu'ils eftimoient moins que nous, (à caufe qu'ils ne parloient point à Dieu difoient-ils), puis leur dit que ce ieune homme auoit eu grand tort d'auoir voulu tuer le Pere Iofeph, que nous ne leur rendions aucun defplaifir, & qu'au contraire nous leur procurions du bien & de la confolation, pour cette vie & pour l'autre, en nous priuant nous-mefmes de noftre propre repos. Et bien dit-il, que voulez-vous qu'ils faffent dauantage pour vous, ils vous inftruifent, ils enfeignent vos enfants, ils parlent à Dieu pour nous, & nous traictent comme leurs parens, & pour recompenfe nous leur voulons rendre des defplaifirs : quoy la chofe feroit-elle raifonnable, non, il n'en fera pas
431 ainfi. || Il leur remontra de plus, que s'il eftoit fceu à Kebec, qu'ils nous euffent voulu mal traicter, que les François en pourroient auoir du reffentiment & par ainfi qu'il falloit eftouffer ce defordre & nous laiffer viure en paix & repos parmy eux. Et pour conclufion, ils nous prierent d'excufer la faute d'un particulier, lequel nous deuions tenir feul auec eux, pour un chien, à la faute duquel les autres ne trempoient point, & nous dirent par exemple, que des-ia depuis peu, un des leurs auoit griefuement bleffé un Algoumequin, en ioüant auec luy, & qu'ils s'eftoient accordez fans guerre, moyennant quelque petit prefent, & celuy-là feul tenu pour un chien & mefchant qui auoit faict le coup, & non les autres qui eftoient bien marris d'un tel accident.

Ils nous firent auſſi preſent de quelques ſacs de
bled d'Inde, que nous acceptames, & fumes au reſte
careſſez de toute la compagnie, auec mille prieres
d'oublier tout le paſſé, & demeurer bons amis comme
auparauant; & nous coniurerent de plus, fort inſtam-
ment d'aſſiſter tous les iours à leurs feſtins & banquets
auſquels ils nous feroient de bonnes ſagamitez diuer-
ſement preparées & que par cette hantize & familiere
conuerſation qu'apportent les feſtins & repas, nous
nous maintiendrions plus facilement dans l'intelli-
gence & la bonne amitié, que ſe doiuent parens &
amys ſi proches, & que de verité ils nous trouuoient
aſſez pauurement accommodez & nourris dans noſtre
petite cabane, de laquelle ils euſſent || bien deſiré nous 432
retirer pour nous mettre mieux dans leur bourgade,
où nous n'aurions autre ſoin que de prier Dieu, les
inſtruire en nos ſciences, & nous gouuerner douce-
ment auec eux, mais comme un continuel & aſſidu
bruit de la meſnagerie n'eſtoit point compatible à
noſtre humeur, non plus qu'à noſtre condition, nous
les remerciames de leur bonne volonté, fiſmes porter
noſtre maiz à noſtre cabane & primes congé de la
compagnie, fort ſatisfaicts les uns des autres.

De la guerre & des armes dont uzent nos Hurons, & comme nous les empechames de ſortir contre les Neutres des-jà tout preſts de nous courir ſus, auec une exemple d'Vladislas Roi de Hongrie pour la ſidelité, &c.

CHAPITRE XXVII.

L'homme de bien ne cherche point la guerre, ſi ce n'eſt pour vanger l'iniure faicte à Dieu, ou pour deffendre les oppreſſez, contre les Tyrans, autrement ô mal-heur du ſiecle! à quel propos tenir ſoldats en campagne & voir ruyner le pupil & le payſan, dont les acclamations vont iuſques au Ciel, implorans ſes foudres contre les meſchans, & ceux qui ne peuuent viure ſans trouble.

433 || L'Empereur Marc Aurelle, deuiſant un iour auec ſon amy Corneille des effects d'une gendarmerie pour bien conduite & diſciplinée qu'elle puiſſe eſtre, diſoit : mais auec reſſentiment, qu'il ne ſçauoit quelle plus grande guerre les Princes pourroient auoir, que de tenir en leurs Royaumes gens de guerre, ſi la neceſſité ne les preſſoit de ſe deffendre, pour ce que ſelon que nous monſtre l'experience, ceux-cy ſont deuant Dieu fort coulpables, aux Princes importuns, & aux peuples ennuyeux : de maniere qu'ils viuent au dommage de tous, & ſans profit d'aucun.

C'eſt pourquoy Scipion l'Africain auoit raiſon de dire, que toutes les choſes deuoient eſtre eſſayées en guerre deuant que de mettre les mains aux armes :

& à la verité il n'y a plus grande victoire que celle qu'on gaigne sans effusion de sang, & sans soldats en campagne, car l'amy, aussi bien que l'ennemy, ruine tousiours le bonhomme aussi bien que le païs.

Mais c'est bien le mal-heur lorsque l'on entreprend la guerre iniuste, car outre ces incommoditez & les maledictions des peuples, l'offence de Dieu y est si grande, que tost ou tard on en est puny en ce monde ou en l'autre; & fausser la foy donnée à ses ennemis, est le comble du boisseau qui attire l'ire, & la iuste vengeance de Dieu sur nos testes, comme l'exemple d'Vladislas Roy de Hongrie nous en sert de preuue. Car ce Roy ayant en l'année mil quatre cens quarante trois, du temps d'Eugene quatriesme, gaigné une signalée victoire con- || tre Amurat, second Em- 434
pereur des Turcs, & du depuis faict treues auec luy pour dix années.*

L'an suiuant à la suasion du Legat du Pape nommé Iulian, il faussa sa foy & lui declara la guerre. Amurat contrainct de se deffendre vint auec une armée de soixante mille hommes. La bataille se donne, où du commencement les Chrestiens eurent de l'auantage, une partie des Turcs tuez sur la place, une autre partie mise en desroute. Ce que voyant Amurat il tire de son seing une coppie de l'accord faict entre luy & Vladislas, & leuant les yeux au ciel, & tenant ce papier en main commença à se plaindre de la perfidie du Roy & des Chrestiens en ces paroles:

Voyla, ô Iesus-Christ, l'accord que les Chrestiens ont passé auec moy, qu'ils ont iuré sur tes Sainctes Euangiles d'obseruer inuiolablement, & cependant

auiourd'huy meſchans & perfides qu'ils ſont, ils fauſſent leur foy & renoncent perfidement à l'honneur qu'ils doiuent à leur Dieu. C'eſt pourquoy ſi tu es Dieu comme ils diſent, venge tes iniures & les miennes, & leur faiſant payer la peine de leur perfidie & de la foy par eux violée, fais-toy recognoiſtre iuſte à ceux qui n'ont pas encores la cognoiſſance de ton nom.

A peine auoit-il acheué ceſte priere, qu'incontinent voilà la chance tournée. Les Turcs reçoiuent nouuelles forces, une grande boucherie ſe faict des Chreſtiens, le Roy Vladislas tué, & le Legat du Pape,
435 qui auoit eſté autheur || & conſeiller de rompre la
treue: tant Dieu a en horreur la perfidie, & veut que l'on garde la foy donnée.

Auſſi les Payens meſmes en cela ſe ſont monſtrez beaucoup plus religieux que les Chreſtiens. Plutarque en la vie de Curtius Camillus & de Pirrhus Roi des Epirotes, en rapporte deux belles exemples, qui deuroient eſtre imitées par ceux leſquels ambitieux d'honneur, comme de poſſeder le bien d'autruy, n'obtiennent aucune victoire que par mauuais moyens ou en fauſſant leur foy, ou en s'aquerant des thraiſtres*, & puis il faudra mourir & abandonner tout.

La premiere hiſtoire eſt, que Camillus ayant eſté esleu Tribun militaire auec cinq autres, pour faire la guerre aux Faliques, incontinent auec l'armée Romaine entra dedans ce païs, où il alla mettre le ſiege deuant la ville des Faleriens, qui eſtoit bien fortifiée & pourueuë de toutes choſes requiſes & neceſſaires à la guerre; ſçachant tres-bien que ce n'eſtoit pas en-

treprife legere que de la prendre, ne qui fe peuft executer en peu de temps, mais voulant comment que ce fuft tenir fes citoyens occupez à quelque chofe, & les diuertir, afin que, par eftre trop de feiour en leurs maifons, ils n'euffent loifir de vacquer à feditions & diffentions ciuiles : car les Romains ufoient fagement de ce remede là, tournans au dehors, comme bons medecins, les humeurs qui eftoient pour troubler le repos de leur chofe publique.

|| Mais les Faleriens fe confians en l'affiette de leur 436
ville, qui eftoit forte de tous coftez, faifoient fi peu de conte* d'eftre affiegez, que ceux qui n'eftoient pas à la garde des murailles fe pourmenoyent en robes fans armes, par la ville, & alloient leurs enfans à l'efcole, le Maiftre de laquelle les menoit ordinairement hors de la ville fe promener, ioüer & exerciter au long des murailles, car ils auoient un commun Maiftre d'efcole pour toute la ville, comment* encores ont les Grecs, voulans que leurs enfans dés le commencement s'accouftument à eftre nourris en compagnie, & qu'ils conuerfent toufiours enfemble.

Ce Maiftre donc efpiant l'occafion de faire un mauuais tour aux Faleriens, menoit tous les iours leur* enfans à l'esbat hors de la ville, non gueres loin des murailles du commencement, & puis les remenoit dedans, aprés qu'ils s'eftoient esbatus & exercitez. Depuis qu'il les y eut menez une fois, il les tira de iour en iour un peu plus loin, pour les accouftumer à s'affeurer, en leur donnant à entendre qu'il n'y auoit point de danger, iufques à ce qu'un iour à la fin ayant tous les enfans de la ville auec foy, il donna iufques

dedans le guet du camp des Romains, aufquels il li-
ura tous fes efcoliers, & leur dit qu'ils le menaffent
deuant leur Capitaine general, ce qui fut faict : &
quand il fut deuant Camillus, il fe prit à dire qu'il
eftoit Maiftre & precepteur de ces enfans, mais neant-
moins qu'il auoit eu plus cher acquerir fa bonne
437 gra- || ce, que de faire ce que le debuoir de ces tiltres-
là luy commandoit: au moyen de quoy il luy venoit
rendre la ville, en luy liurant ces enfans entre fes
mains.

Camillus ayant ouy ces paroles, trouua l'acte bien malheureux & mefchant, & dit à ceux qui eftoient autour de luy, que la guerre eftoit bien chofe mauuaife & où il fe faifoit beaucoup de violences & d'outrages, toutesfois qu'encore y auoit-il entre gens de bien quelque * loix & quelque * droits de la guerre, & qu'on ne deuoit point tant chercher ne pourchaffer la victoire, que l'on ne fuit les obligations d'en eftre tenu à fi maudits, & fi damnables moiens, & qu'il falloit qu'un grand Capitaine fift la guerre fe confiant en fa propre vertu, non point en la mefchanceté d'autruy.

Si commanda à fes gens qu'ils defchiraffent les habillemens de ce mauuais homme, en luy liant les deux mains par derriere, & qu'ils donnaffent des verges & des efcorgées aux enfans, afin qu'ils remenaffent le traiftre qui les auoit ainfi trahis, en le foüettant, iufques dedans la ville.

Or fi-toft que les Faleriens eurent entendu la nouuelle, comme ce Maiftre d'efcole les auoit trahis, toute la ville en mena grand dueil, ainfi qu'on peut eftimer en fi grieue perte, & s'en coururent hommes & fem-

mes, pesle mesle ſur les murailles & aux portes de la ville, ſans ſçauoir qu'ils faiſoient, tant ils eſtoient troublés. Eſtans là, ils apperceurent leurs enfans qui ramenoient leur Maiſtre nud & lié en le fouëttant, || & 438
appellant Camillus, leur Pere, leur Dieu & leur Sauueur : de maniere que non ſeulement les peres & meres des enfans, mais auſſi tous autres citoyens generalement conceurent en eux-meſmes une grande admiration & ſinguliere affection enuers la preud'hommie, bonté & iuſtice de Camillus, tellement que ſur l'heure meſme ils aſſemblerent conſeil, auquel il fut reſolu qu'on luy enuoyeroit promptement des Ambaſſadeurs pour ſe remettre eux & leurs biens du tout à ſa diſcretion.

Si cette action de Camillus & des Romains eſt honorable, moins ne le fut celle du Conſul Fabricius, auquel comme il eſtoit en ſon camp eſtant venu un homme qui luy apportoit une miſſiue eſcrite de la main du Medecin de Pirrhus, par laquelle ce Medecin offroit de faire mourir ſon Maiſtre par poiſon moiennant qu'on luy promiſt une recompenſe condigne, pour auoir terminé une facheuſe guerre ſans danger.

Fabricius deteſtant la meſchanceté & perfidie de ce Medecin, eſcriuit une lettre à Pirrhus en ces termes : Tu as faict mal-heureuſe eslection d'amis auſſi bien que d'ennemis, ainſi que tu pourras cognoiſtre en liſant la lettre qui nous a eſté eſcrite par un de tes gens: pour ce que tu fais la guerre à hommes iuſtes & gens de bien, & te fie * à des desloiaux & meſchans : de quoy nous t'auons bien voulu aduertir, non pour te

faire plaisir, mais de peur que l'accident de ta mort, ne nous fasse calomnier, & que l'on estime que nous ayons cherché de terminer cette guerre par un tour de trahison, comme si nous n'en peussions venir à bout par vertu.

439 || Pyrrhus ayant leu cette lettre & aueré le contenu en icelle, chastia le Medecin ainsi qu'il auoit merité, & pour loyer de ceste descouuerture enuoya à Fabricius & aux Romains leurs prisonniers sans payer rançon.

Nos Sauuages bien que brutaux & enclins à la vengeance, ne fauſſent iamais leur parole donnée publiquement, & moins trahiſſent-ils leurs freres ny leur patrie pour chose qui puiſſe arriuer, au contraire ils tiennent à gloire de luy estre fidelle, il n'y a qu'entre nous autres Chrestiens où ce malheur arriue, ô mon Dieu où en sommes-nous! faut-il que ceux qui ne vous cognoiſſent point soient plus gens de bien que nous, & qu'ils soient un iour nos Iuges deuant vous, Seigneur qui reietterez les enfans du Royaume, pour y colloquer les enfans perdus, horrible eschange de l'honneur d'icy bas! en une espouuentable confusion de demons, l'eternel mespris & l'humiliation des meschans.

Neantmoins nos Hurons pour bien enclins qu'ils soient (fors qu'à la reconciliation) n'ont encor pû comprendre la doctrine de cest admirable Prince de paix Marc Aurelle, car n'y ayant point de desordre parmy leur gendarmerie, où chacun vit de ce qu'il porte sur ses espaules, comme ie diray plus amplement cy apres, ils n'en peuuent receuoir aucune incommodité, &

partant continuent leur guerre contre leurs ennemis, non pour en poſſeder les terres, ny pour les rendre tributaires & ſuiects à leur eſtat, mais pour les exterminer & ruyner totalement : de maniere, qu'ils tiennent plus à gloire d'auoir || tué un de leurs ennemis, 440
que d'auoir gaigné cent lieuës de païs, & ſi toutes ces guerres ne ſont fondées pour la pluſpart, que ſur un appetit de vengeance, pour quelque petit tort ou deſplaiſir qui n'eſt pas ſouuent grand choſe, mais leur grande union & l'amour reciproque, qu'ils ſe portent les uns aux autres, faict qu'ils embraſſent volontiers en general le faict & cauſe d'un particulier, offencé par un eſtranger.

Mais ſi l'un d'entr'eux a offencé, tué ou bleſſé un de leur meſme nation, il en eſt quitte pour un preſent, & n'y a point de banniſſement ny chaſtiment corporel, pour ce qu'ils ne les ont point en uſage enuers ceux de leur propre nation, ſi les parens du bleſſé ou decedé, n'en prennent eux meſmes la vengeance, ce qui arriue fort peu ſouuent, car ils ſe ſont rarement iniure & du tort les uns aux autres. Mais ſi l'offencé eſt de nation eſtrangere, alors il y a indubitablement guerre declarée entre les deux nations, ſi celle de l'homme coulpable ne ſe rachepte promptement par de grands preſens, qu'elle exige du peuple, ſi les treſors publiques* ſont eſpuiſez, pour la partie offencée : & par ainſi il arriue le plus ſouuent que par la faute d'un ſeul, deux peuples entiers ſe ſont cruellement la guerre, & viuent touſiours dans une continuelle crainte d'eſtre ſurpris l'un de l'autre, particulierement ſur les frontieres où les femmes meſmes n'oſent cul-

tiuer les terres, ny faire les bleds, qu'elles n'ayent toufiours auprés d'elles, des hommes armez, pour les conferuer & deffendre de quelque mauuaife auenuë.

441 || Quand ils veulent faire guerre, foit offenfiue, foit deffenfiue ce feront deux ou trois des anciens ou vaillans Capitaines, qui en entreprendront la conduite pour cette fois, & vont de village en village, faire entendre leur volonté, donnant des prefens à ceux defdits villages, pour les induire à leur octroyer l'ayde & le fecours qu'ils leur demandent, & par ainfi font comme generaux d'armées.

Il vint en noftre bourg un grand vieillard fort difpos & robufte, lequel ie crû eftre de la mefme qualité, car il alloit de cabane en cabane parler aux Capitaines, & à la ieuneffe, qu'il portoit à une guerre malheureufe, contre la Nation des Attinoindarons, de quoy nous le tançames fort, & diffuadames le peuple d'y entendre, à fa confufion, & au grand contentement de tous les amateurs de la paix, car en effet il n'y a point d'apparence de rompre auec une Nation fi puiffante, fans fe mettre au hafard d'en eftre totallement ruyné, & puis l'efperance d'y aduancer la gloire de Dieu s'en alloit totalement perduë par cette guerre, auec ce peu de bien que nous y auions commencé.

Ces Capitaines ou generaux d'armes * ont le pouuoir, non feulement de defigner les lieux, de donner quartier, & de renger les bataillons, mais auffi de commander aux affauts, & difpofer des prifonniers, & de toute autre chofe de plus grande confequence. Il
442 eft vray qu'ils ne font pas toufiours || bien obeïs de leurs foldats, entant qu'eux mefmes manquent fou-

uent dans la bonne conduite, & celuy qui conduit mal eſt ſouuent mal ſuiui. Car la fidelle obeiſſance des ſuiets deſpend de la ſuffiſance de bien commander du bon Prince, diſoit Theopompus Roy de Sparte.

Pendant que nous eſtions là, le temps d'aller en guerre contre les Hiroquois eſtant arriué un ieune homme de Sainct Ioſeph, deſireux d'honneur & de reputation, voulut luy ſeul en faire le feſtin, & deſfrayer pour un iour entier, tous ſes compagnons, ce qui luy fut de grand couſt & deſpence, auſſi en fut-il grandement eſtimé : car ce feſtin eſtoit de ſix grandes chaudieres pleine * de bled d'Inde concaſſé, auec quantité de grands poiſſons boucanez, ſans les farines, & les huiles pour faire la ſauce.

On mit les chaudieres ſur le feu dés auant iour, dans l'une des plus grandes cabanes du bourg, puis le Conſeil eſtant acheué, & les reſolutions de guerre priſes, tous entrerent au feſtin, pendant lequel, ils firent les uns apres les autres, les meſmes exercices militaires, qu'ils ont accouſtumé aux feſtins de guerre. Les chaudieres nettes, & les complimens & remerciemens rendus, partirent pour le rendez-vous de toute l'armée aſſigné ſur la frontiere, d'où ils ſe rendirent ſur les terres ennemies, auſquelles ils prindrent enuiron ſoixante priſonniers, la pluſpart deſquels furent tuez ſur les lieux, & les au- || tres amenez pour faire mourir aux Hurons par le feu, puis mangez en leur aſſemblée, ſinon quelque * membres qui furent diſtribuez à des particuliers pour leurs malades. 443

Leurs guerres ne ſont proprement que des ſurpriſes & deceptions plus toſt que des batailles & combats ou

ſiege de villes, non par coüardiſe & faute de courage, car ils ſe trouuent ſouuent aux priſes auec l'ennemy, mais pour attraper quelqu'un mort ou vif, ſans exception d'aage ou de ſexe, pour les conduire en triomphe en leur païs.

Tous les ans au renouueau & pendant tout le temps que les feuilles couurent les arbres, cinq ou ſix cens ieunes hommes Hurons ou plus, s'en vont auec cet ordre, s'eſpandre dans le païs des Hiroquois, ſe departent cinq ou ſix en un endroit, cinq ou ſix en un autre, & ſe couchent le ventre contre terre par les champs & les foreſts, & à coſté des grands chemins & lieux paſſans, & la nuict venuë ils rodent partout iuſques dans les villes, bourgs, & villages pour attraper quelqu'un de leurs ennemis, leſquels ils emmenent en leur pays, pour les faire paſſer par les tourmens ordinaires, ſinon apres les auoir tuez à coups de fleches ou de maſſe, ils en emportent les teſtes, ou la peau des teſtes eſcorchées auec la cheuelure, qu'ils appellent Onontſita, leſquelles les femmes paſſent pour les conſeruer, & en faire des trophées & banderoles en temps
444 de guerre, ou les at- || tachent au haut de leurs murailles ou palliſſades au bout d'une longue perche.

Il y a d'autres Nations en noſtre Amerique qui auoient accouſtumé d'eſcorcher ceux qu'ils prenoient à la guerre, & de remplir de cendres leurs peaux, qu'ils appendoient à leurs places publiques, comme autant de trophées, & de monumens de leurs beaux faits. Il y en auoit neantmoins pluſieurs d'entr'eux qui employoient ces peaux à d'autres uſages, & en faiſoient des tambours, diſans que ces caiſſes quand on

venoit à les batre, auoient une ſecrette vertu de mettre en fuitte leurs ennemis. Tous les Hurons & Algoumequins croyoient la meſme vertu en noſtre beau chaſuble, mais ils n'en peurent venir à l'eſpreuue, car il nous faiſoit beſoin, & puis c'eſtoient toutes folles opinions pardonnables à ces pauures gens là, & non à un Chreſtien qui y adhereroit.

Quand ils veulent tenir la campagne, & aller en païs d'ennemis, ils ne meinent iamais autres pouruoyeurs ou viuandiers qu'eux meſmes, chargez chacun d'un plein ſac de farine qu'ils appellent Eſchionque, accommodez derriere leur dos, auec des lanieres ou cordelettes, qu'ils appellent Acharo, de ſorte que ce paquet les incommode de fort peu, & puis c'eſt la charge d'Eſope, qui va touſiours en diminuant à meſure qu'ils s'arreſtent pour les repas.

De fouller le bon homme il ne s'en parle point, non
plus que d'en tirer la piece, car || ils viuent & logent 445
touſiours en pleine campagne, & au fond du bois, où ils prennent leur refection qui eſt ayſée, car cette farine ſe mange auſſi bien cruë que cuite, ſeiche que moüillée, d'eau tiede ou froide, à la volonté d'un chacun, ſans qu'il ſoit beſoin de feu, ny d'autre ſauce que l'appetit.

Ils meſnagent tellement ce petit ſac qu'il leur dure iuſques à leur retour qui eſt enuiron ſix ſepmaines ou deux mois de temps, car apres ils viennent ſe rafraiſchir au pays, finiſſent la guerre pour ce coup, ou s'y en retournent encores auec d'autres prouiſions.

Que ſi les Chreſtiens uſoient de telle ſobrieté & temperance ils pourroient ayſement entretenir de tres-

puiſſantes armées auec peu de fraiz, & faire la guerre auec aduantage, aux ennemis de Dieu & du nom Chreſtien, ſans fouller les peuples, ny ruyner le pays, & puis Dieu n'y ſeroit point tant offencé, comme il eſt à preſent par la pluſpart de nos ſoldats François, qui viuent auec une telle licence chez les payſans, & par tout ailleurs où ils mettent le pied, qu'on en abhorre la veuë, & fait fuyr un chacun l'eſclat de leur inſolence. Les pauures Sauuages (à noſtre confuſion) ſe comportent ainſi modeſtement en guerre, ſans incommoder perſonne & s'entretiennent de leur propre & particulier moyen, ſans autre gage ou eſperance de re-
446 compence, que du ſeul honneur & loüange || qu'ils eſtiment plus que tout l'or du monde, où l'on ne faict icy eſtat que de l'argent, autrement point de ſeruice.

Ils n'ont pour toutes armes que la maſſe, l'arc & les fleches, leſquelles ils empannent de plumes d'aigles, comme les meilleures de toutes, & à faute d'icelles ils y en accommodent d'autres. Ils y appliquent auſſi fort proprement des pierres tranchantes collées au bois, auec une colle de poiſſon tres-forte, & de ces fleches ils en empliſſent leur carquois, qui eſt fait d'une peau de chien paſſée, qu'ils portent en eſcharpe ſur leur dos. Ils portent auſſi de certaines armures & cuiraſſe* qu'ils appellent *Aquientor*, pour arreſter le coup de la fleche : car elles ſont faites à l'eſpreuue de ces pierres aiguës, & non toutefois de nos fers de Kebec, quand la fleche qui en eſt accommodée ſort d'un bras roide & puiſſant, comme eſt celuy d'un Sauuage.

Ces cuiraſſes ſont faites auec des baguettes couppées de meſures, & ſerrées les unes contre les autres, tiſ-

fues & entrelaffées de cordelettes fortdurement & proprement. Ils fe feruent auffi d'un rondache ou bouclier fait d'un cuir boüilly fort dure,* & d'autres faits de planches de bois de cedre fort grands, larges & legers qui leur couurent prefque tout le corps. Il me fouuient qu'eftant à la bourgade de Sainct Nicolas, autrement de Troenchain, ie vis arriuer plufieurs ieunes hommes d'une guerre eftrangere, qui me monf-
trerent une affez grande || piece d'un bouclier de leurs 447
ennemis, qui fembloit de l'yuoire, ie ne pû comprendre ny coniecturer de quel animal ce pouuoit eftre, mais que ce fut d'yuoire, ou d'une coquille polie de quelque grande tortuë, elle eftoit pour refifter à quelque fleche que ce fut & à l'efpée, & le poignard.

Ils ont diuerfes enfeignes ou drapeaux faits, (pour le moins ceux que i'ay veus) d'un morceau d'efcorce rond, attaché au bout d'une longue baguette, comme une cordelette de caualerie, fur lequel font depeintes les armoiries de leur ville ou Prouince.

Ce font les principales armes dont nos Hurons fe feruent ordinairement, & principalement de l'arc & de la fleche de laquelle ils fe feruent auec tant de dexterité, qu'ils ne manquent guere de donner où ils vifent: & tirent fi legerement & habilement, que comme ils difent eux-mefmes, ils ont plus-toft decoché dix fleches que nos meilleurs arquebuziers ne fçauroient auoir defchargé deux coups de leur harquebuze, & s'en eft trouué de fi hardis de defier en pleine campagne, un François auec fon harquebuze, difans qu'ils fçauroient bien efquiuer fon coup, & ne le point faillir de leur fleche.

Depuis qu'on a eu porté des lames d'espées en Canada les Montagnais, & autres peuples errants, ont trouué l'inuention de les emmancher en de longs bois comme demyes piques, qu'ils sçauent roidement elan-
448 cer à la chasse contre l'eslan, & à la guerre || contre leurs ennemis.

Comme on a de coustume sur mer, pour signe de guerre, ou de chastiment, mettre dehors en euidence le pauillon rouge : Aussi nos Sauuages, non seulement és iours solennels & de reioüissance, mais principalement quand ils vont à la guerre, ils portent autour de leur teste, pour la pluspart, de certaines pennaches en couronnes, & d'autres en moustaches, faits de longs poils d'eslan, peints d'un rouge cramoisy beau par excellence, & collez, ou autrement attachez à une bande de cuir large de trois doigts, & longue assez pour entourer la teste.

Nostre chasuble à dire la Saincte Messe, leur agreoit fort, & l'eussent bien desiré traicter de nous, pour le porter en guerre en guise d'enseigne, ou pour mettre au haut de leurs murailles, attachée à une longue perche, afin d'espouuenter leurs ennemis, disoient ils, mais ce n'estoit pas chose à leur usage, ny qui deut estre ainsi prophanée. Les Algoumequins de l'Isle nous auoient fait la mesme priere au Cap de Masaire, ayant desia à ce suiet amassé sur le commun, enuiron quatre-vingts Castors : car ils le trouuoient non seulement tres-beau, pour estre d'un excellent damas incarnat, enrichy d'un passement d'or (digne present de la Reyne, qui nous l'auoit donné auant partir de France) mais aussi pour la croyance qu'ils auoient qu'il leur

causeroit du bon heur. & de la prosperité en toutes leurs deliberations & entreprises de guerre.

|| Quant la guerre est declarée en un pays, & qu'on 449
doute des forces de l'ennemy, à tout euenement, on se fortifie par tout auec l'ordre que le Conseil y donne. Les habitans destruisent tous les bourgs, villes & villages frontiers, incapables d'arrester l'ennemy, ou de pouuoir estre suffisamment fortifiés pour soustenir un siege, & chacun se range dans les lieux fortifiez de sa iurisdiction, où ils bastissent de nouuelles cabanes pour leur demeure, à ce aydez des habitans du lieu, qui leur font la courtoisie auec affection.

Les Capitaines, à ce aydez de leurs officiers & gens du Conseil de guerre, trauaillent continuellement à ce qui est de leur conseruation & fortification, à ce que par leur faute ou negligence ils ne soient surpris de l'ennemy, font balayer & nettoyer les suyes & araignées des cabanes, de peur du feu que l'ennemy y pourroit ietter, par de certains artifices qu'ils ont appris de ie ne sçay qu'elle * Nation que l'on m'a autrefois nommée, & qui s'est eschappée de ma memoire.

Ils font porter sur les guarittes, des pierres & de l'eau pour s'en seruir dans l'occasion, & crainte de tout perdre si la forteresse venoit à estre prise d'assaut, ou que le feu s'y prist, plusieurs font des trous en terre, dans lesquels ils enferment ce qu'ils ont de meilleur, & le couurent si proprement de la mesme terre,
que le lieu ne peut estre recogneu || que de ceux-là 450
mesmes qui y ont trauaillé.

Un bon Capitaine n'a pas seulement soin du dedans

mais auſſi du dehors, & manquer dans la preuoyance eſt tout perdre, peur de quelque camiſade, les chefs enuoyent par tout des eſpions & coureurs, pour deſcouurir & obſeruer l'ennemy, & poſent leurs ſentinelles ſelon la neceſſité, pendant que d'autres exhortent & encouragent le reſte des gens de guerre, à faire des armes, & de ſe tenir preſts pour vaillamment & genereuſement combattre, reſiſter & ſe deffendre ſi l'ennemy vient à paroiſtre.

Le meſme ordre s'obſerue en toutes les autres villes & fortereſſes du pays iuſques à ce qu'ils voyent l'ennemy attaché à quelqu'unes, & pour lors la nuiƈt venuë à petit bruit, une quantité de ſoldats de tous les villages voiſins, vont au ſecours, & s'enferment au dedans de celle qui eſt aſſiegée, la deffendent, font des ſorties, dreſſent des embuſches, s'attachent aux eſcarmouches, & combattent de toute leur puiſſance, pour le ſalut de la partie, ſurmonter l'ennemy, & le deſfaire du tout s'ils peuuent.

Pendant que nous eſtions au village de S. Joſeph, nous viſmes faire toutes les diligences ſuſdites tant en la fortification des places, appreſts des armes, aſſemblées des gens de guerre, prouiſion de viures, qu'en toute autre choſe neceſſaire pour ſouſtenir une grande guerre qui leur alloit tomber ſur les bras, de la part
451 des Attiuoindarons, ſi le bon || Dieu n'euſt diuerty cet orage, & empeſché ce malheur qui alloit menaçant noſtre bourg d'un premier choc, lequel à ceſte occaſion fut mis en eſtat de deffence en ruynant les cabanes eſcartées, qu'on rebaſtit dans le fort reduit en forme ronde, & en lieu aſſez fort d'aſſiette de tous coſtez.

Mais pour ce que nous ne voulufmes pas quitter noftre ancienne cabane pour nous placer dans la ville, les Sauuages nous aduertiffoient de nous donner fur nos gardes, à quoy nous ne manquions pas, car il ne faut point tenter Dieu, & negliger fes affeurances, c'eft pourquoy nous barricadions noftre porte toutes les nuicts, auec groffes bufches de bois pofées les unes fur les autres, auec deux paulx derriere piquez en terre, & n'ouurions point à heure induë à qui que ce fuft, finon aux François.

Or pour ce que la guerre n'eft en rien bonne, fi elle n'eft pour le fouftien de la foy, & que les Neutres qui pouuoient faire iufques à cinq ou fix mille hommes n'eftoient que trop fort * pour deux mille hommes que nos Hurons peuuent faire au plus, nous fufmes les intercefleurs de la paix, comme i'ay dit ailleurs, & donnafmes nos raifons, lefquelles nous acquirent quelque chofe fur leur efprit, & la promeffe qu'ils fe tiendroient en paix, & ne penferoient plus à la guerre, fi les Neutres ne les y obligeoient, & que ce en quoy ils auoient auparauant fondé l'efperance de leur falut eftoit en noftre grand efprit, & au || fecours que quel- 452
ques François mal auifez leur auoient fait efperer de Kebec : outre une tres-bonne inuention qu'ils auoient conceuë en leur efprit, par le moyen de laquelle ils efperoient tirer un grand fecours de la Nation du Feu, ennemis iurez des Neutres.

L'inuention eftoit telle, qu'au pluftoft ils s'efforceroient de prendre quelqu'un de leurs ennemis, aufquels * ils couperoient la gorge, & que du fang de ceft ennemy, ils en barbouilleroient la face & tout le corps

de trois ou quatre d'entr'eux, lesquels ainsi ensanglantez seroient par apres enuoyez en Ambassade à cette Nation du Feu, pour obtenir d'eux quelque secours & assistance à l'encontre de si puissans ennemis, & que pour plus facilement les esmouuoir à leur donner ce secours, ils leur monstreroient leur face & tout leur corps desia teints & ensanglantez du sang mesme de leurs ennemis communs.

I'admiray l'inuention & l'esprit de ce bon Capitaine Aioandaon qui m'en fit le recit, mais pour cela la paix valloit mieux que la guerre, & que demeurassions amis de tous pour gaigner tous, de quoy furent fort contans la pluspart des hommes, & generalement tous les femmes, lesquelles nous en parloient en particulier, & nous prioient d'y tenir la main, c'est ce qui nous fit croire qu'elles ont peu de voix en chapitre, & qu'il ne leur est pas permis de parler librement des choses qui concernent le faict des hommes.

---

453 || *Des prisonniers de guerre lesquels ils mangent en festin apres les auoir faict cruellement mourir & du Truchement Bruslé, deliuré miraculeusement de la main des Hiroquois, par la vertu d'un Agnus Dei.*

Chapitre XXVIII.

Les tourmens dont nos Sauuages usent à l'endroit de ceux qui leur sont ennemis, sont si furieusement

cruels, qu'ils tefmoignent en effet combien eft abfolu le pouuoir que le Diable a acquis fur leur malheureux efprit, car ils font au delà de toute penfée humaine, & fi eftrangement horribles, qu'il ne fe peut imaginer rien de plus douloureux, ny de plus conftamment fouffert.

Bien heureux celuy qui endure pour le Ciel, & non pour la terre, & malheureux eft celuy qui patit fans profit, car l'un eft Martyr du Diable, & l'autre de Iefus Chrift. Nos Hurons ayans pris quelqu'un de leurs ennemis, apres l'auoir lié & garotté, luy font une longue harangue des cruautez, rigueurs, & mauuais traitemens que luy & les fiens ont exercé à leur endroit, & qu'au femblable il deuoit fe || refoudre d'en 454
endurer autant, & plus s'il fe pouuoit, & luy commandent de chanter tout le long du chemin, ce qu'il fait (s'il a du courage affez), mais fouuent auec un chant fort trifte & lugubre.

Eftant arriué au village, il eft receu uniuerfellement de tous, & particulierement des femmes, auec de grands cris & acclamations, battans doucement des doigts le bout de leurs leures, de ioye qu'elles ont de voir leurs ennemis prifonniers, aufquels elles font continuellement feftin, non-feulement pour les engraiffer pour la chaudiere, mais pour les rendre plus fenfibles aux tourmens.

Ils n'en font pas de mefme aux femmes & petits enfans, lefquels ils font rarement mourir, & paffer par les rigueurs de la Loy, d'autant qu'ils les conferuent ordinairement pour leur feruir, ou pour en faire des prefens à ceux qui en auroient perdu des leurs en

guerre, & ſont eſtat de ces ſubrogez, comme s'ils eſtoient leurs propres enfans, leſquels eſtans paruenus en aage, vont auſſi librement en guerre contre leurs parens, que s'ils eſtoient naiz ennemis de leur propre patrie, qui eſt un teſmoignage euident du peu d'amour que les enfans Sauuages ont pour ceux qui leur ont donné l'eſtre, puis que ſi toſt ils en oublient les bienfaits paſſez par les preſens, comme i'en ay veu l'expe-
455 rience en pluſieurs, ou bien telle || eſt leur couſtume paſſée en loix en toutes ces Nations.

I'ay leu de certains peuples qui conſeruent leurs ieunes priſonniers de tout ſexe pour leur ſeruir, puis les mangent quand la fantaſie leur en prend, apres de longs ſeruices; qui eſt une cruauté bien esloignée de la douceur & humanité de Plutarque, lequel comme il diſoit de luy-meſme, n'euſt pas voulu tuer le bœuf qui luy euſt long-temps ſeruy, & encor moins un eſclaue fait à l'image de Dieu, car celuy qui eſt cruel aux beſtes, l'eſt ordinairement aux hommes.

Quand nos Hurons ne peuuent emmener toutes les femmes & filles, auec les enfans qu'ils ont pris ſur leurs ennemis, ils les tuent ſur les lieux, & en emportent les teſtes, ou les peaux, auec la cheuelure. Il s'en eſt veu (mais peu ſouuent) qu'ayans amené de ces femmes & filles dans leur pays, le deſir de vengeance leur en a faict paſſer quelqu'unes par les meſmes tourmens des hommes, ſans que les larmes de ce pauure ſexe, qu'elles ont pour toute deffence, les aye pû eſmouuoir à compaſſion, & exempter pour un peu d'un ſi furieux orage, plus miſerables & malheureuſes en cela, que certains Hollandois, leſquels ayans eſté pris en qualité

d'ennemis, par ceux de la Nation des Loups, & appliquez au feu, versèrent tant de larmes sur les braisiers ardans, qu'elles esteignirent auec le feu, la cholere de leurs meurtriers, qui les renuoyerent comme femmes du costé de la Virginie, où ils auoient esté pris.

|| Les Canadiennes & Montagnaises reçoiuent leurs 456
soldats reuenans de la guerre d'une maniere fort differente à celle de nos Huronnes, car à mesme temps qu'elles ont apperceu les canots ou ouy la voix des hommes, toutes les ieunes femmes & filles s'encourent sur le bord de la riuiere, & là elles attendent de pied coy (leurs ceintures ostées, & leurs robes detachées, qu'elles tiennent seulement en estat pour cacher leur nudité) que les canots soient à enuiron à cent pas d'elles, puis à mesme temps, quitans leurs robes, se iettent toutes dans l'eau, & vont à la nage (car elles sçauent nager comme poissons) empoigner les canots ou * sont les prisonniers ou les cheuelures de ceux qu'ils ont faict mourir, qu'elles tirent à bord, puis se saisissent de tout le butin qui est dedans, & comme leur appartenant par droit d'antiquité, comme aux hommes victorieux la gloire du triomphe qui leur est rendu, non pas admirable & rauissant, tels * qu'à ces anciens Romains, riches & puissans, mais à la portée de pauures Sauuages, à qui peu d'honneur sert de beaucoup pour amimer * leur courage.

Or comme ces Amazones sont prestes ne * se saisir des canots, & qu'il n'y a plus qu'à mettre la main dessus pour les conduire à terre || les hommes les 457
abandonnent, & se iettent tout nuds dans l'eau auec leurs armes en main & nagent iusques au bord de la

riuiere, où ils ſont receus du reſte du peuple, auec une ioye & acclamation uniuerſelle de tous, leur diſans qu'ils ſont bien vaillans & courageux d'auoir eu le deſſus de leurs ennemis, & amené pluſieurs priſonniers, tous leſquels de ce pas, ſont conduicts dans la cabane de leur Capitaine, où ſa femme & ſes amis preparent un magnifique feſtin de tout ce qu'ils ont de meilleur, qu'ils leur donnent auec autant de gayeté, que s'ils auoient conquis un Empire, ou obtenu la paix pour leur païs.

Il faut que ie die ce petit mot, qu'à la verité nul ne ſe peut dire heureux que celuy qui vit contant, ils ont peu & peu de choſes les contente, ils ſont comme les petits enfans, qui croyent eſtre beaucoup quand ils ont une plume ſur leur bonnet, ou comme les Hypocondres qui s'imaginent d'eſtres * Roys, Empereurs ou Papes, & ne commandent qu'à des mouches.

Lorſque les ſoldats Montagnais ſe iettent en l'eau, & cedent leurs canots & tout ce qui eſt dedans aux ieunes femmes & filles, qui leur vont à la rencontre, ils ne ſont pas ſi ſimples que d'y laiſſer leur meilleur butin, mais auparauant que de ſe faire voir, ils en cachent la pluſpart dans les bois, qu'ils vont requerir quelque temps apres, & ne laiſſent dans leurs canots que ce qu'ils veulent perdre, & que par ainſi les fem-
458 mes n'ont pas ſouuent grand choſe, & || quelquefois rien du tout, car les armes ſont iournalieres, ils ont quelquefois des victoires, ils ont auſſi ſouuent des pertes, comme le cancre, qui eſt pris penſant prendre.

Ils attachent leurs priſonniers à la barre de leur canot auec une corde, qui leur prent par les deux

bras audeſſus du coude allant par derriere le dos, & une autre entre le genoüil & le molet des deux iambes, qu'ils attachent enſemble ſi eſtroiĉtement, qu'ils ne peuuent marcher que fort doucement & auec grand peine. Ils uzent quelquefois d'une autre eſpèce de ligature, bien plus cruelle & inhumaine, enuers ceux qu'ils croyent auoir tué pluſieurs de leurs parens & amis, car ils leur percent le gras des iambes & des bras auec un couſteau, puis paſſans une corde au trauers des playes, les lient de ſorte qu'ils ne peuuent groüiller ſans ſentir de furieuſes douleurs.

Nos Hurons qui prirent quantité de leurs ennemis, pendant que i'eſtois demeurant dans leur païs, n'uzerent pas de cette cruauté, car ils ſe contenterent ſimplement de les bien garotter, & engarder de pouuoir prendre la fuitte, & apres ils les accommoderent en petits damnez.

Les femmes & filles, ne vont point au deuant auec la meſme ceremonie des Montagnais, & ſe contentent de leur faire la bien-venuë dans le village, & de les ayder à brusler, ſi elles ſe rencontrent à la cabane où ſe faiĉt le ſupplice, car il y en a d'un naturel ſi tendre, qu'elles ne peuuent voir ſans horreur, deſchirer les membres d'un miſerable.

|| Lorſque les hommes reuiennent de la guerre, ils 459
ont accouſtumé de chanter d'un ton fort haut, approchant de leur bourg ou village, comme i'ai veu pratiquer à la ville de S. Gabriel, nommée par les Hurons Quieuindohain, au retour de quelqu'uns des leurs, & il y en a auſſi qui ne diſent mot, ny de prés ny de loin, entrent & s'aſſoyent dans les cabanes ſans

ſaluer perſonne, ſinon qu'ils diſent tout bas leur diſconuenuë à leurs plus ſamiliers amis, comme firent ceux que ie vis arriuer au village de S. Nicolas, autrement nommé Toenchain, où i'eſtois pour lors auec Onraon Malouin de Nation.

I'en ay veu d'autres ietter de haut * cris en approchans, denotans par ces voix lugubres, la perte de quelqu'uns de leurs compagnons, auſſi ne leur faiſoit-on pas grand accueil, & demandant la raiſon de ces façons de faire à quelques Sauuageſſes, elles me reſpondirent *Danſton teongyande*, il n'y a rien de bon, les affaires ne vont pas bien pour nous.

Il eſt quelquefois arriué qu'aucuns de nos Hurons, eſtans pourſuiuis de prés, ſe ſont neantmoins eſchappez, car pour amuzer ceux qui les pourſuiuent & ſe donner du temps pour euader & gagner le deuant, ils tirent leurs colliers du col, & les iettent au loin arriere d'eux, afin que ſi l'auarice commande à ſes pourſuiuans de les aller ramaſſer, ils penſent touſiours les deuancer & ſe mettre en lieu de ſeureté, ce qui a reüſſi à pluſieurs. I'ay ruminé & creu que c'eſt là la
460 principale raiſon pour laquelle ils || portent tous leurs plus beaux colliers en guerre, afin de ſeruir d'amorce à leurs ennemis, car de rançon ou de tribut il ne s'en parle point, non plus que d'eſchanger un priſonnier pour un autre.

Lorſqu'ils ioignent un ennemy & qu'ils n'ont qu'à mettre la main deſſus, comme nous diſons entre nous, rends-toy, eux diſent *ſakien*, c'eſt à dire, aſſied-toy, ce qu'il faict, s'il n'ayme mieux ſe faire aſſommer ſur la place, ou ſe deffendre iuſques à la mort, ce qu'ils ne

font pas souuent en ces extremitez, sous esperance de se sauuer & d'echaper auec le temps, par quelque ruze, desquelles ils ne manquent pas.

Or comme il y a de l'ambition à qui aura des prisonniers, cette mesme ambition ou l'enuie de la gloire de son compagnon, est aussi cause que ces prisonniers y trouuent quelquefois leur liberté & souuent leur compte comme ie vous feray voir en l'exemple suiuante.

Il arriua un iour, que deux ou trois Hurons, se voulans chacun attribuer un prisonnier Hiroquois, & ne se pouuans accorder, ils en firent iuge leur mesme prisonnier, lequel bien aduisé se seruit de l'occasion & dit. Un tel m'a pris & suis son prisonnier, ce qu'il disoit contre son propre sentiment & exprés, pour donner mescontentement à celuy de qui il estoit vray prisonnier : & de faict indigné qu'un autre eut iniustement l'honneur qui luy estoit deu, parla en secret la nuict suiuante au prisonnier & lui dit : tu t'es donné & adiugé à un autre qu'à moy qui t'auois pris, ie pourrois bien presentement || te faire mourir & me 461
vanger de ton mensonge, mais ie ne le feray point pour euiter noyse & te donneray liberté, plustost qu'il aye l'honneur qui m'est deu, & ainsi le desliant le fist euader & fuyr secrettement la nuict.

Les prisonniers estans arriuez dans leur ville ou village, on leur continuë bien les festins & bonne chere, mais ie vous asseure qu'ils en voudroient bien estre exempts & estre bien esloignez de ces caresses, car les tourmens qu'ils sçauent qu'on leur prepare, leur donnent bien d'autres pensées que celle de la

bonne chere, & ſi la Sagamité eſt bien ou mal aſſaiſonnée. Ouy les ſupplices ſont ſi cruels & inhumains qu'il faut que le Diable (car Dieu n'eſt point auec eux) les aſſiſte pour les pouuoir ſupporter courageuſement comme ils font, car il n'y a pas iuſques aux femmes & filles auſſi cruelles & inhumaines que les hommes, qui inuentent de nouuelles façons de les tourmenter, & faire languir pour plus endurer.

Premierement ils leur arrachent les ongles auec les dents, leur couppent les trois principaux doigts de la main, qui ſeruent à tirer de l'arc, puis leur leuent toute la peau de la teſte auec la cheuelure, & mettent ſur le tet des cendres ardentes, ou y font degoutter de la gomme fonduë, pendant que d'autres diſpoſent des flambeaux d'eſcorces, auec quoy ils les bruslent tantoſt ſur une partie, puis ſur l'autre, & à aucuns ils font manger le cœur de leur * parens & amis, qu'ils tiennent priſonniers, tant leur barbarie eſt incapable d'aſſouuiſſement.

462 ‖ Ils les font ordinairement marcher, nuds comme la main, au trauers un grand nombre de feux, qu'ils font d'un bout à l'autre de la cabane ordonnée, où tout le monde qui y borde les deux coſtéz, ayans en main chacun un tizon allumé, luy en donnent par tout * les endroits du corps en paſſant, puis l'ayant lié à un poteau, luy marquent des iaretieres autour des iambes auec des haches chaudes, deſquelles ils luy frottent auſſi les cuiſſes du haut en bas, & ainſi peu à peu bruslent ce pauure miſerable : & pour luy augmenter ſes tres-cuiſantes douleurs, lui iettent par fois de l'eau ſur le dos, & luy mettent du feu ſur les extre-

mitez des doigts, & de ſa partie naturelle, puis luy
percent les bras prés des poignets & auec des baſtons
en tirent les nerfs & les arrachent à force, & ne les
pouuans auoir les couppent, ce qu'ils endurent auec
une conſtance incroyable, chantans cependant auec un
chant neantmoins fort triſte, mille menaces & impre-
cations contre ces bourreaux & contre toute la Nation,
diſant : il ne me chaut de tous vos tourmens ny de la
mort meſme, laquelle ie n'ay iamais apprehendée pour
aucun hazard, pouſſez, faictes ce que vous voudrez,
ie ne mourray point en vilain ny en homme couard,
car i'ay touſiours eſté vaillant à la guerre, & rien ne
m'a pas encore eſpouuanté.

Et bien vous me tuerez, vous me bruslerez, mais
auſſi en ay-ie tué pluſieurs des voſtres, ſi vous me
mangez, i'en ay mangé pluſieurs de voſtre Nation : &
puis i'ay des freres, i'ay des oncles, des couſins & des
parens, qui ſçauront bien || venger ma mort, & vous 463
faire encore plus ſouffrir de tourmens que vous n'en
ſçauriez inuenter contre moy ; neantmoins auec tout
ce grand courage, encores y en a-il qui ſe trouuent
ſouuent contraints de ietter de haut * cris, que la force
des douleurs arrachent du profond de leur eſtomach,
mais tels hommes impatiens, eſtoient reputez ignomi-
nieux & infames entre les peuples du Peru auant leur
conuerſion & y prenoient de ſi prés garde, que ſi pour
aucun tourment, langueurs & ſupplices, le miſerable
deffunct auoit teſmoigné le moindre ſentiment de dou-
leur, ou en ſon viſage, ou és autres parties de ſon
corps, ou meſme qu'il luy fut eſchapé quelque gemiſ-
ſement ou quelque ſouſpir, alors ils briſoient ſes os

apres en auoir mangé la chair, & les iettoient à la voirie ou dans la riuiere, auec un mefpris extreme.

Au contraire s'il s'eftoit montré patient, refolu, conftant & mefme farouche dans les tourmens, en tel cas comme ils en auoient mangé la chair & les entrailles, ils feichoient les nerfs & les os au foleil, puis les ayans mis fur le fommet des montagnes, ils les tenoient pour des dieux, les adoroient & leur faifoient des facrifices. Voyla comme entre les peuples les plus brutaux mefme la patience dans les tourmens, & la conftance parmy les difficultez a toufiours efté en eftime, iufques a eftre adorée comme un Dieu, & au contraire de l'impatience & des impatiens, defquels les os eftoient iettez à la voirie ou dans la riuiere, comme indignes d'eftre meslez parmy ceux des gens de bien.

464 || Reuenons à nos Hurons.

Ce pauure corps eftant prés d'expirer & rendre les derniers foufpirs de la vie, ils le portent hors de la cabane fur un efchaffaut dreffé exprés, où la tefte luy ayant efté tranchée, le ventre ouuert, & les boyaux diftribuez aux enfans, qui les portent en trophée au bout de leurs baguettes par toute la bourgade en figne de victoire, ils le font cuire dans une grande chaudiere, puis le mangent en feftin, auec des ioyes & lieffes qui n'ont point de prix.

Quant les Hiroquois ou autres ennemis, peuuent attraper de nos Hurons, ils leur en font de mefme ou pis s'ils peuuent, car c'eft à qui fera mieux reffentir les effects de la hayne à fon ennemy. Or fi le bon-heur en veut quelquefois à nos Hurons, qu'ils ayent de l'ad-

uantage ſur leurs ennemis, la chanſe ſe tourne auſſi ſouuent du coſté des Hiroquois, qui ſçauent donner ordre à leur faict, & comme chacun ſe tient ſur ſes gardes & ſe mesfie de ſon ennemy, tel vay* pour prendre, qui eſt ſouuent pris luy-meſme au filet.

Les Hiroquois ne viennent pas pour l'ordinaire guerroier nos Hurons, que les feuilles ne couurent les arbres, pour à la faueur de ces ombres & feuillages, ſurprendre nos hommes au deſpourueu, ce qui leur eſt aſſez facile, d'autant qu'il y a beaucoup de bois dans le païs & proche la pluſpart des villages, que s'ils nous euſſent pris nous autres Religieux, ils nous euſſent faict paſſer par les meſmes tourmens de leurs ennemis, & arraché la barbe: de plus, comme || firent au 465
Truchement Bruslé, qu'ils penſoient faire mourir, & lequel fut miraculeuſement deliuré par la vertu de l'Agnus Dei qu'il portoit pendu à ſon col, dont voicy l'hiſtoire.

Il eſt tres-difficile & comme impoſſible à tous les François encore peu uſitez dans le païs de nos Sauuages, de faire des voyages de long cours & courir les bois & foreſts, où il n'y a ſentiers ny chemin, ſans guyde ou ſans s'egarer, comme il arriue ordinairement, & moy-meſme y ay eſté pris. Or ie conſeillerois volontiers à un chacun, pour ne plus tomber en ces inconueniens, de ne ſortir iamais en campagne ſeul, ſans guide ou ſans un cadran & bouſſole, pour ce qu'encor bien que la veuë du Soleil à laquelle il ſe faut apprendre à marcher, ſoit une aſſeurée guyde à ceux qui cognoiſſent ſon cours, celle de la bouſſole eſt encore plus commode à nous autres, qui ne ſommes pas

naturellement Aſtrologues comme les Sauuages, &
puis le Soleil ne ſe voit pas touſiours, & la bouſſole peut
ſeruir en tout temps, & la nuict & le iour, il n'y a
qu'à eñ ſçauoir uſer. Mais il faut auoir remarqué au
prealable auant partir du logis, à quel Rut de vent on
deſire aller, & à quel autre Rut vous doit demeurer la
maiſon, afin que voſtre cadran que vous regarderez
ſouuté, * vous redreſſe ſi vous venez à manquer, comme
il ne peut qu'il n'arriue quelquefois.

Ce pauure Bruslé, quoy qu'aſſez ſçauant dans le
païs des Hurons & lieux circonuoiſins, ſe perdit
neantmoins, & s'egara de telle ſorte que faute d'auoir
466 une de ſes bouſſoles, ou prins || garde au ſoleil, il
tourna le dos aux Hurons, trauerſa force païs & cou-
cha quelques nuicts dans les bois, iuſques à un ma-
tin qu'ayant trouué un ſentier battu il ſe rendit par
iceluy dans un village d'Hiroquois, où il fut à peine
arriué, qu'il fut ſaiſi & conſtitué priſonnier, & en
ſuitte condamné à la mort par le conſeil des Sages.

Le pauure homme bien eſtonné ne ſçauoit à quel Sainct ſe voüer, car d'eſperer miſericorde il ſçauoit bien qu'il n'eſtoit point en lieu, il eut dont recours à Dieu & à la patience, & ſe ſoubmit à ſes diuines volontez, plus par force qu'autrement, car il n'eſtoit guere deuot, teſmoin ce qu'il nous dit un iour, que s'eſtant trouué en un autre grand peril de la mort, pour toute priere il dit ſon Benedicité.

Or ie ne ſçay s'il le dit icy ſe voyant priſonnier & dans le premier appareil de la mort, car des-ia ils l'auoient faict coucher de ſon long contre terre & luy arrachoient la barbe, lors que l'un d'eux auiſant un

Agnus Dei, qu'il portoit pendu à fon col, luy voulant arracher, il fe prit à crier & dit à fes bourreaux, que s'ils luy oftoient, Dieu les en chaftieroit, comme il fift : car ils n'eurent pas pluftoft mis la main deffus pour luy tirer du col, que le ciel auparauant ferein, fe troubla, & enuoya tant d'efclairs, d'orages & de foudres, qu'ils en creurent eftre au dernier iour, s'enfuyrent dans leurs cabanes & laifferent là leur prifonnier, qui fe leua & s'enfuit comme les autres, mais d'un autre cofté.

Ie fçay bien que quelque petit efprit fe ren- || dra in- 467
credule à cecy, n'importe, fuffit que les gens de bien & ceux qui ont demeuré dans les païs infidelles, fçachent que Dieu y opere encore de plus grandes merueilles, & fouuent par des perfonnes plus mauuaifes, pour faire dauantage efclater fa gloire & cognoiftre qu'en effect il eft feul tout puiffant, & peut ce qu'il veut, & faict du bien à qui il luy plaift.

A la fin ce fortuné * Brúslé, a efté du depuis condamné à la mort, puis mangé par les Hurons, aufquels il auoit fi long-temps feruy de Truchement, & le tout pour une hayne qu'ils conceurent contre luy, pour ie ne fçay qu'elle * faute qu'il commit à leur endroit, & voila comme on ne doit point abufer de la bonté de ces peuples, ny s'affeurer par trop à leur patience, pour ce que trop exercée elle fe change en furie, & cefte furie en defir de vengeance, qui ne manque iamais de trouuer fon temps. Il y auoit beaucoup d'années qu'il demeuroit auec eux, viuoit quafi comme eux, & feruoit de Truchement aux François, & apres tout cela n'a remporté pour toute

recompenfe, qu'une mort douloureufe & une fin funefte & malheureufe ; ie prie Dieu qu'il luy faffe mifericorde, s'il luy plaift, & aye pitié de fon ame.

Il arriue aucunefois que les prifonniers s'efchappent, fpecialement la nuict, au temps qu'on les faict promener par deffus les feux, car en courant fur fes cuifans brafiers, de leurs pieds ils efcartent les tizons, cendres & charbons par la cabane, qui rendent apres une telle obfcurité qu'on ne s'entrerecognoift point :
468 || de forte qu'on eft contrainct (pour ne perdre la veuë) de gaigner la porte, & de fortir dehors & luy auffi parmy la preffe, & de là il prend l'effor & s'en va : & s'il ne peut encores pour lors, il fe cache en quelque coin à l'efcart, attendant l'occafion & l'opportunité de s'euader & gagner païs. I'en ay veu plufieurs ainfi efchappez, qui pour preuue nous faifoient voir les trois doigts principaux de leur main droicte couppez.

Entre les Mexicains auant leur conuerfion, il s'y faifoit fouuent de tres-grandes guerres à ce deffein, principalement d'obtenir des prifonniers, pour les faire mourir & facrifier à leurs Idoles, comme i'ay rapporté en quelque autre endroit de ce volume, de forte qu'il s'eft conté pour tel iour (cas pitoyable) dans la feule ville de Mexique Capitale du Royaume iufques à cent mille hommes facrifiez fous le Roy Moteezuma, & pourquoy cela finon pour contenter & auoir fauorables leurs faux dieux, affamez du fang humain, qui par une inuention infernale baftie & forgée fur l'enclume de leur obftination eternelle, ne vouloient qui * leur fuft facrifié autre chofe que des

priſonniers de guerre, afin d'entretenir touſiours les guerres & exterminer ces peuples miſerables, car le Diable ne demande que la ruyne de ceux qui le ſeruent. C'eſt pourquoy lorſque les Preſtres des Idoles n'auoient pas toutes choſes à ſouhait, & que leurs Dieux ne leur eſtoient pas ſecourables, ils alloient par tout trouuer les Roys & les Princes, & leur diſoient
que les Dieux mouroient || de faim, & qu'ils euſſent 469
ſouuenance d'eux ; alors les Princes s'enuoyoient des Ambaſſadeurs l'un l'autre, & s'entredonnoient aduis de la neceſſité en laquelle les Dieux ſe trouuoient les conuians pour ceſte cauſe à faire leuée de gens de guerre pour donner la bataille, afin d'auoir de quoy donner à manger aux Idoles. Ainſi ils marchoient en abondance aux lieux deſtinez, & venoient aux mains pour aller à la mort, & de la mort aux enfers.

Les priſonniers que les Mexicains obtenoient, eſtoient menez en haut deuant la porte du grand Temple, où le Souuerain Preſtre, leur ouuroit la poitrine auec un couſteau, & leur arrachoit le cœur, qu'il monſtroit premierement au Soleil, luy offrant ceſte chaleur & ceſte fumée, puis il le iettoit au viſage de l'Idole. Les autres Preſtres donnoient apres du pied au corps, qui roulant par les degrez s'en alloit en bas, ou ceux qui les auoient pris à la guerre ſe les partageoient & en faiſoient des feſtins ſolemnels, preſque à la maniere de nos Sauuages.

470 || *Voyage de noſtre frere Geruais au Cap de Victoire, & de la maniere que furent amenez & receus deux priſonniers Hiroquois par les Montagnais.*

Chapitre XXIX.

I'ay faict mention au chapitre precedent, mais fort ſuccinctement, de la maniere que ſont amenez & receus entre les Montagnais, leurs priſonniers de guerre, dont ils ſont en quelque choſe differens des autres nations, qui ne donnent point tant de part aux femmes en leurs victoires, eſtans d'ailleurs aſſez ſatisfaictes au repos de leur * meſnages & à la douceur, à quoy il ſemble que nos Huronnes ſoient enclines & moins intereſſées en ces actions de guerre que les errantes.

Noſtre Frere Geruais m'a appris, que comme il fut enuoyé par le R. P. Ioſeph le Caron Superieur de Noſtre Conuent de Kebec dans une barque auec le R. P. Lallemand Ieſuite, pour les trois Riuieres, à deſſein d'apprendre des Hurons (qui s'y deuoient trouuer) des nouuelles de noſtre Pere Ioſeph de la Roche, qui eſtoit dans leur païs, & d'y monter s'il euſt eſté neceſſaire pour ſon ſecours. Eſtans là arriuerent ſur
471 le ſoir trois canots de ieunes Montagnais, || volontiers qui malgré leurs parens & Capitaines eſtoient partis pour la guerre contre les Hiroquois, pour y mourir ou pour en ramener des priſonniers, comme ils firent.

Il dit qu'ils venoient chantans tout debout dans leurs canots, comme perſonnes fort contantes & ioyeuſes, & que de loin qu'on les apperceut & qu'on

pû diſcerner leur chant & leur poſture, on iugea à leur mine, qu'ils venoient de la guerre & qu'aſſeurement, ils auoient autant de priſonniers, comme ils repetoient de fois à la fin de chacun couplet de leur chanſon la ſillabe ho, ce qui fut trouué veritable, car ils la repetoient deux fois, auſſi auoient-ils deux priſonniers.

Ils en font de meſme quand ils ne rapportent que les teſtes de leurs ennemis, ou leurs perruques eſcorchées, leſquelles ils attachent chacune au bout d'un long bois, arrangez ſur le deuant de leurs canots, pour faire voir leur proüeſſe & la victoire obtenuë ſur leurs ennemis à ceux qui leur doiuent une honorable reception pour ces exploicts.

Le bon Frere Geruais, deſireux de voir ces priſonniers de plus prés, & ſonder s'il pourroit obtenir leur deliurance, ſe fiſt conduire à terre auec le R. P. Lallemand, & de là entrerent dans les cabanes pour voir ces pauures priſonniers, qu'ils trouuerent chez un Sauuage, nommé Mecabo ou Martin par les François, qui nous eſtoit grand amy.

Son gendre appellé Napagabiſcou, & par les François Tricatin, fils d'un pere nomme Nep- || tegaté, 472
c'eſt à dire homme qui n'a qu'une iambe, non qu'il fuſt boiteux, mais eſtoit ſon nom de naiſſance. Ce Napagabiſcou eſtoit Capitaine des ſept autres barbares, qui l'auoient accompagné à la guerre contre les Hiroquois, d'où ils auoient amenez ſes deux priſonniers leſquels ils auoient ſurpris occupés à la peſche du Caſtor, en une Riuiere autour de leur village ou bourgade.

Ces pauures esclaues, l'un aagé d'enuiron 25. ans, & l'autre de 15. à seize, estoient assis à platte terre proche de ce Capitaine Napagabiscou, festinans en compagnie de plusieurs autres Sauuages, d'une pleine chaudiere de pois cuits, & de la chair d'Eslan, auec la mesme gayeté & liberté que les autres, du moins en faisoient-ils le semblant, pour n'estre estimez poltrons ou auoir peur des tourmens, desquels ils auoient des-ia eu le premier appareil capable de pouuoir tirer des larmes de personnes moins constantes, car pour moindre mal, nous crions bien à l'ayde.

Le bon Frere dit, qu'on leur auoit des-ia arraché les ongles de tous les doigts des mains, puis bruslé le dessus auec de la cendre chaude, ordinairement meslée de sable bruslant, pour en estancher le sang. L'un d'eux auoit aussi esté tres-bien battu par une femme Montagnaise, qui luy mordit le bras, dont elle mangea une grande piece, disant: que c'estoit une vengeance de la mort de son fils, qui auoit esté pris & mangé en leur païs.

473 Ils auoient aussi esté tres-bien battus en les || prenans & par les chemins, dont ils estoient presque tout brisez de coups, particulierement le plus ieune, qui ne pouuoit quasi marcher d'un coup de massuë qu'il auoit receu sur les reins sans que cela l'empeschast de la mine gaye & ioyeuse, & de chanter auec son compagnon, mille brocards & imprecations à l'encontre de Napagabiscou & de toutes les nations Montagnaites & Algoumequines, qui ne se faschoient nullement d'entendre un si fascheux ramage, telle estant leur coustume, qui seroit meritoire si elle estoit

obferuée pour Dieu ou à caufe de Dieu, mais le mal-
heur eft qu'il n'y a rien que la feule vanité qui les
porte d'eftre eftimés inesbranlables pour les iniures,
& pleins de courage dans les tourmens.

Il y a une autre raifon qui ayde encore à leur conf-
tance & fermeté, c'eft qu'en faifant voir un fi grand
mefpris des iniures & des tourmens, ils croyent in-
timider ceux qui leur font fouffrir, & que fi facille-
ment ils n'oferont plus aller à la guerre contre une
Nation fi belliqueufe & conftante, & que ce fera affez
pour eux de fe tenir dorefenauant fur leur garde,
peur qu'on ne vienne venger fur leurs teftes, la mort
de ces pauures patiens, & que s'ils fe monftroient ti-
mides & effeminez, ou pleuroient pour les tourmens,
on retourneroit librement en leur pays pour attraper
de fes femmes, ainfi appellent-ils les hommes impa-
tiens & fans courage.

Le feftin eftant finy, l'on les mefna en une || autre 474
grande cabane, où quantité de ieunes filles, & gar-
çons fe trouuerent pour la dance qu'ils firent à leur
mode, dont les deux prifonniers eftoient au milieu
qui leur feruoient de chantres, pendant que les autres
dançoient autour d'eux, fi efchauffez qu'ils fuoient de
toutes parts.

Leurs poftures & leurs grimaffes fembloient de De-
mons. Ils frappoient du tallon en terre de telle force
que le bruit en retentiffoit partout, car c'eft leur mo-
de de fe demener fort, particulierement les ieunes hom-
mes qui n'auoient pour tout habit qu'un petit brayer
deuant leur nature.

Les filles eftoient un peu plus decemment couuer-

tes & plus modeſtes en leurs actions, car en dançans elles auoient les yeux baiſſez, & les deux bras le long de leurs cuiſſes eſtendus, comme c'eſt leur couſtume & non point des Huronnes. Ie m'oubliois de parler des violons ou inſtrumens muſicaux, au ſon deſquels, & des chanſons des deux chantres, tout le bransle alloit, & ſe remuoit à la cadence, c'eſtoient une grande eſcaille de tortuë, & une façon de tambour de la grandeur d'un tambour de baſque, compoſé d'un cercle large de trois ou quatre doigts, & de deux peaux roidement eſtenduës de part & d'autre, dans quoy eſtoient des grains de bled d'Inde, ou petits caillous pour faire plus de bruit : le diametre des plus grands tambours eſt de deux palmes ou enuiron, ils le nom-
475 ment en Montagnais Chichigouan ; ils ne le ſ battent pas comme on faict par deça : mais ils le tournent & remuent pour faire bruire les caillous qui ſont dedans, & en frappent la terre tantoſt du bord, tantoſt quaſi du plat, pendant que tout le monde dance.

Voyla tout ce qui eſt des inſtrumens muſicaux du pays, ſinon qu'il ſe trouua quelques petits garçons aſſis au milieu de la dance auprés des priſonniers, qui frappoient auec des petits baſtons ſur des eſcuelles d'eſcorces à la cadence des autres inſtrumens pour ſeruir de baſſes. Mais quant aux chanſons elles eſtoient de diuers airs, & au bout de chacun les chantres crioient touſiours, ho, ho, ho, & les danceurs hé, hé, hé, & quelquefois ché, ché, ché ; & puis tous enſemble à la fin de chaque chanſon la voix ho, ho, coué, coué, roulloit touſiours.

Noſtre bon Frere Geruais ayant veu toutes ces cere-

monies, fut à la fin contrainct fortir de la cabane auant que tout fut acheué, tant pour l'exceffiue chaleur, que pour la quantité de poudre qui luy offufquoit les yeux.

Le Magicien ou principal Iongleur qu'ils appellent Manitoufiou, nom commun à tous leurs Sorciers, fut à la fin fort bien recompenfé de plufieurs danceurs qui luy donnerent, qui un Caftor, qui une peau de loutre, une robe de chien, de laquelle il fit grand eftat, puis une de caftor, & une autre d'ours dans l'excellence, voyla comme il fut grandement falarié & payé, iufques à la va- || leur de fix ou fept robes de caftors, 476
qui vaudroient en France plus de quatre vingts efcus, au prix que l'on les y achepte.

Tout cecy n'eft pas la fin des myfteres de nos pauures prifonniers, ils ont encores des tours à faire auant que de voir la fin de leur tragedie, les barbares ne font pas fi fort empreffez que de vouloir vuider fitoft une affaire où ils trouuent tant foit peu de recreation, ou fuiet de feftiner, le ris ou la cuifine leur eft trop recommandable, & la punition de leurs ennemis trop precieufe pour en demeurer là, & s'arrefter à fi beau ieu, il faut que la fefte foit faite entiere, & que chacun refte content, qui n'eft iamais pendant qu'il y a de quoy, i'en parle comme fçauant, & non pas à la maniere d'un certain Baron, lequel en voulant donner à garder à tout plein de perfonnes de qualité, auec lefquels nous difnions de compagnie chez fon Rapporteur, car comme on fut à la fin du fecond*, il commença à difcourir d'un pretendu voyage qu'il auoit fait parmy les Sauuages du Canada (not-

tez il n'y auoit iamais eſté) & entr'autre choſe il s'eſtendit fort ſur la deduction d'un feſtin que les Barbares luy firent (à ſon dire) à l'entrée du pays, ie le laiſſay dans les gayes humeurs iuſques à la fin que ie luy demanday, Monſieur où ſes pauures Sauuages auoient-ils emprunté la vaiſſelle, à cela point de reſponſe, mon pauure Gentilhomme demeura muet, & confeſſa qu'il ne m'y croyoit pas ſi prés.

477 || La dance finie, l'on ramena les priſonniers dans la cabane de Napagabiſcou, où eſtoit preparé le ſouper que Macabo ſon beau pere luy vouloit faire pour ſon heureux retour, F. Geruais qui ſe trouua là preſent en fut prié, & ne s'en pû excuſer, pour ce que comme ce bon Macabo l'aymoit comme ſon petit fils (ainſi l'appelloit-il) c'euſt eſté l'offencer que de l'econduire: car ces bonnes gens là ne conſiderent pas le degouſt que l'on a de leurs ſauces, il faut tout prendre en gré, & teſmoigner le mieux que l'on peut, qu'on eſt fort leur obligé, d'auoir part à leur bonne chere & à leur amitié, en verité plus ſincere que celle de la pluſpart des Chreſtiens, auſquels il n'y a à preſent que tromperie, menſonge & diſſimulation, iuſques aux maiſons qui ſemblent les plus ſainctes, cela n'eſt que trop aueré & cognu, au grand regret de tous les gens de bien, & des ames vrayement deuotes & candides.

Ce feſtin eſtoit compoſé d'un reſte de chair d'eslan de ſon Hyuer paſſé, moiſie & ſeiche comme du breſil, qu'on mit dans la chaudiere ſans la lauer ny nettoyer, auec des œufs de canars ſi vieux & pourris que les petits y eſtoient tout formez, & partant fort mauuais. On y adiouſta encore des poiſſons entiers ſans

eſtre habillez, puis des pois, des prunes, & du bled d'Inde, qu'on fit boüillir dans une grande chaudiere, broüillé & remué le tout enſemble auec un grand auiron.

|| Ie vous laiſſe à penſer quel gouſt & quelle cou- 478
leur pouuoit auoir ce beau potage, & s'il fut pas neceſſaire à ce bon Religieux de ſe ſurmonter ſoy-meſme pour gouſter d'une telle viande, de laquelle il mangea neantmoins un peu, pour ne pouuoir plus. Apres quoy il pria pour la deliurance des priſonniers qu'il voyoit fort ieunes & affamez, ſans qu'ils teſmoignaſſent aucun reſſentiment de leur capture, non plus que s'ils euſſent eſté en pleine liberté. Et pour ce remonſtra à tous ces Sauuages là aſſemblez que puiſque ces pauures Hiroquois ne leur auoient faiƈt aucun deſplaiſir, il n'eſtoit pas raiſonnable de les faire mourir ni traitter comme ennemis, veu meſme leur ieuneſſe, & qu'ils auoient eſté pris en peſchant, & non point en combatant.

A cela ils luy reſpondirent qu'il n'y auoit ny paix ny treſue entr'eux & les Hiroquois, mais une guerre continuelle, qui leur permettoit d'uſer de toutes ſortes de rigueurs à l'endroit de ceux qu'ils pouuoient attraper, & qu'au cas pareil les Hiroquois uſoient des meſmes cruautez enuers ceux de leur Nation qu'ils pouuoient prendre, & partant qu'il ne ſeroit pas raiſonnable de laiſſer aller ces deux priſonniers ſans chaſtiment, qui portaſt moins que la mort, ſinon qu'ils vouluſſent paſſer pour gens effeminez, & de peu de courage, qui ne ſçauoient chaſtier leurs ennemis, & ainſi furent condamnez ces deux pauures pri-

479 ſonniers à mourir deuant || toutes les Nations aſſemblées pour la traite, ſans que les prieres de noſtre Frere peuſſent rien obtenir pour eux qu'une prolongation de quelques iours, que le Sieur de Champlain, auec le reſte des Capitaines Montagnais deuoient ſe rendre à la traite.

Le lendemain du feſtin nous priſmes le deuant, & fiſmes voiles pour le Cap de Victoire, dit le bon Frere Geruais, & ne leur fut poſſible de paſſer l'entrée du lac Sainct Pierre, à cauſe d'un vent contraire iuſques au iour ſuiuant qu'ils furent iuſques au milieu auec un vent aſſez fauorable, mais qui changea ſoudain en un contraire, qui les obligea de ranger la terre, & moüiller l'anchre le trauers d'une petite riuiere qui vient du coſté du Sud, ou deſia eſtoient à l'abry plusieurs canots ſauuages attendans le beau temps pour le meſme voyage.

Le vent s'eſtant changé en un fauorable, nos gens leuerent l'anchre, partirent ſur les deux heures apres minuit, & aduancerent iuſques au bout du lac, & lendemain matin apres un petit different ſuruenu entre les Mariniers pour le chemin, à cauſe qu'il y a pluſieurs petites Isles, entrecouppées de pluſieurs petites riuieres qui entrent dans le lac, & rendent le pays beau à merueille, ils arriuerent à la traite, ſur le bord du grand fleuue deuant la riuiere des Ignierhonons, où quantité de Barbares eſtoient deſia cabanez attendans nos Montagnais des trois Riuieres, auec les Hurons qui n'eſtoient point encore deſcen-
480 dus. || Sur le ſoir du meſme iour, les priſonniers arriuerent leſquels furent gardez liez & garottez, l'eſ-

pace de deux ou trois iours dans la cabane de leur hoſte, pendant lequel temps le Sieur Champlain arriua de Kebec, dans le canot du Capitaine Mahican Atic, auec ſon frere, & deux autres Capitaines dans un autre canot. Tous les François, & pluſieurs Sauuages ſe reſioüyrent fort de leur venuë, ſous l'eſperance qu'ils pourroient obtenir la deliurance des priſonniers, laquelle le Frere Geruais n'auoit pû obtenir, mais il s'y preſenta tant d'obſtacles, qu'apres que ledit ſieur de Champlain eut bien debatu pour ce bon œuure, un Capitaine Algoumequin meſpriſant ſes conſeils, luy dit : Tu veux que l'on deliure ces gens là qui ſont nos ennemis, & ie ne le veux pas moy qui ſuis Capitaine, il y a trop long-temps que ie mange maigre, ie veux manger gras, particulierement de la chair des Hiroquois, de laquelle i'ay grande enuie & partant deporte-toy de tes pourſuittes, & nous laiſſe faire iuſtice de nos ennemis, car nous ne nous meslons point de tes affaires.

Puis ſur le ſoir un Capitaine Montagnais nommé Chimeouriniou autrement par les François le meurtrier, couppa les cordes aux deux priſonniers, penſant les faire euader, mais il ne pû. On ne ſçait par quel inſtinc, ny quel ſuiet le mouuoit à ce faire, ſinon qu'il euſt mieux aymé leur donner liberté, qu'ayant eu la peine de les amener un autre euſt la || gloire de les 481
deliurer, car ils ſont ſur tout ambitieux d'honneur, & enuieux qu'un autre leur empiete. Le ſieur de Champlain reſta fort meſcontant de cette action du Montagnais & auec raiſon, car il auoit un tres-bon deſſein en la pourſuitte de cette deliurance pour la-

quelle il eftoit venu exprés de Kebec, pour ce que comme il eft croyable, il n'y auoit pas plus beau moyen pour traiter de paix auec les Hiroquois qu'en deliurant leurs prifonniers par le moyen des François.

Ce queconfideré par plufieurs Capitaines Sauuages, ils tindrent diuers confeils, oû affifterent toufiours le fieur de Champlain, & quelqu'uns des principaux François, ou * apres plufieurs conteftations il fut refolu que l'un des deux prifonniers feroit renuoyé en fon pays accompagné de deux Montagnais & de quelques François, fi aucun fe prefentoit, pour traitter de paix par le moyen de ce prifonnier, pendant que l'autre demeureroit pour oftage iufque à leur retour à Kebec.

Cet arreft confola merueilleufement tous les Sauuages portez à la paix, & en remercierent le fieur de Champlain, aduoüant qu'il eftoit un grand Capitaine, digne de fa charge, & de fort bon iugement, marris que depuis vingt Hyuers qu'il hantoit auec eux, il ne s'eftoit point eftudié à leur langue pour ioüyr de fes confeils, & fe communiquer auec eux par foy-mefme, &
482 non par Truchemens, qui fouuent ne rap- || portent pas fidellement les chofes qu'on leur dit, ou par ignorance ou par mefpris, qui eft une chofe fort dangereufe, & de laquelle on en a fouuent veu arriuer de grands accidens. I'ay dit vingt Hyuers pour vingt années, c'eft la façon de parler des Montagnais, lefquels voulans dire, quel aage as-tu, difent combien d'Hyuers as-tu paffé, de mefme au lieu que nous dirions deux iours, trois iours, ils difent deux nuicts, trois nuicts, comptans par les nuicts au lieu que nous comptons par les iours.

Sur l'efperance d'une paix prochaine que nos Sauuages fe promettoient de ceft Ambaffade, ils ordonnerent des dances, des feftins, & diuers petits ieux, en quoy ils fe firent admirer par les François qui y prenoient un fingulier plaifir, nommement la ieuneffe. Mais comme on eftoit occupé à ces esbats voicy arriuer une double chalouppe de Gafpey conduitte par des François qui donnerent aduis au fieur de Champlain, de l'arriuée du fieur du Pont, & de fon petit-fils le fieur Defmarets à Kebec, mais que le nauire du R. P. Noirot Iefuite ne paraiffoit point, & faifoit douter de quelque naufrage, ou mauuaife rencontre, neantmoins qu'il leur eftoit arriué des viures defchargez à Gafpey, & qu'il eftoit neceffaire que le R. P. Lallemant defcendit à Kebec, pour les enuoyer querir au plus toft.

A ces nouuelles on aduifa d'enuoyer || promptement le prifonnier Hiroquois, le Capitaine Chimeou- 483
riniou, un autre Montagnais, nommé par les François Maiftre Simon, & un Hiroquois de Nation, lequel ayant efté pris fort ieune, & donné à une femme vefue qui l'adopta pour fon fils, eft toufiours demeuré depuis en leur pays, & affectionné à ce party. Ils demanderent d'eftre affiftés de quelques François, par une prudence politique, que s'il venoit faute d'eux, & des François tous les autres François fuffent obligez par honneur de fe ioindre à eux, & prendre vengeance de leurs hommes contre les Hiroquois, en quoy ils fe pouuoient tromper, car on n'eft pas fi efchauffez icy que de prendre part dans les interefts de ces pauures gens, finon par ceremonie, ou par quelque profit.

Le Frere Geruais m'a dit qu'il euſt bien deſiré d'y aller, & ſe fuſt volontiers offert s'il euſt eſté en lieu pour en auoir l'obedience, & par permiſſion du R. Pere Ioſeph, mais qu'en eſtant trop esloigné, il luy en reſta ſeulement le deſir & la bonne volonté d'y aller haſarder ſa vie pour Dieu, & y cognoiſtre le pays.

Pluſieurs François s'offrirent bien d'y aller, mais auec des conditions ſi deſaduantageuſes qu'on les eſconduit tous, excepté un nommé Pierre Magnan, lequel prodigue de ſa vie contre l'aduis de ſes amis ſe
484 miſt en chemin auec le priſonnier, & les || trois Montagnais moyennant douze eſcus qu'on luy deuoit donner à ſon retour, auec tout le profit de ſes Caſtors, qui eſtoit aſſez peu pour un ſi perilleux voyage, qui en effet, leur fut funeſte & malheureux, car ils y furent tous quatre miſerablement condamnez à mourir, puis mangez par les Hiroquois.

Le François eſtant d'accord pour ſon voyage, Chimeouriniou ſe diſpoſa auſſi auec les autres pour partir, & aſſeura le ſieur de Champlain, & tous les autres François, & Barbares, que aſſeurement ils reuiendroient dans vingt nuicts, & que s'ils en tardoient plus de vingt cinq, ſeroit ſigne qu'ils ſeroient arreſtez ou morts, ou tombez malades en chemin, puis partirent le iour de la Saincte Magdelene pour le pays des Hiroquois, & le Reuerend Pere Lallemant, auec le ſieur de Champlain pour leur retour à Kebec, pendant que le Frere Geruais reſta encore à la traite pour un temps.

|| *De la creance, Religion ou ſuperſtitions des Hurons. —Du Createur, & de ſa mere grand.—Des ames des deffuncts, & des preſens & aumoſnes qu'ils font à leur intention. — De certains eſprits auſquels ils ont recours, & des ames des chiens, & des choſes inanimées.* 485

CHAPITRE XXX.

Encor que Ciceron aye dit, parlant de la nature des Dieux, qu'il n'y a gent ſi ſauuage, ſi brutale, ny ſi barbare, qui ne ſoit imbuë de quelque opinion d'iceux & n'aye ce ſentiment naturel d'une nature ſuperieure à celle de l'homme, qui le porte à quelque forme d'adoration de Religion, & de culte interieur, ou exterieur pour en teſmoigner les recognoiſſances, neantmoins nos Hurons, & Canadiens, ſemblent n'en auoir aucune pratique ny exercice, que nous ayons pû deſcouurir, car encor bien qu'ils aduoüent un premier principe & Createur de toutes choſes, & par conſequent une Diuinité, auec le reſte des Nations, ſi eſt-ce qu'ils ne les prient d'aucune choſe, & viuent || 486
preſque en beſtes, ſans adoration, ſans Religion & ſans vaine ſuperſtition ſous l'ombre d'icelle.

De Temple ny de Preſtres, il ne s'en parle point entr'eux nom * plus que d'aucunes prieres publiques ny communes, & s'ils en ont quelqu'unes à faire, ou des sacrifices, ce n'eſt pas à cette premiere cauſe, ou premier principe qu'ils les adreſſent, mais à de certains eſprits puiſſants qu'ils logent en des lieux parti-

culiers, aufquels ils ont recours, comme ie vous diray cy apres.

Pour les Diables & malins efprits, ils en croyent des nombres infinis, & les redoutent fort, car ils leurs * attribuent la caufe principale de toutes leurs maladies & infirmitez, qui faict que quand dans un village il y a nombre de malades, ils ordonnent des bruits & tintamarres pour les en dechaffer, croyans que ces bruits font capables d'efpouuenter les Demons, comme ils feroient une troupe d'oyfeaux, ou des petits enfans.

Ils n'ont ny Dimanches ny Feftes, finon celles qu'ils ordonnent pour quelque ceremonie, car ils eftiment tous les iours egaux & auffi folemnels les uns comme les autres, & ne font non plus diftinction de fepmaines, mais feulement de mois par les Lunes, des quatre faifons de l'année, & des années entieres.

487 || Or comme il y a diuerfes Nations, & Prouinces de Barbares, Sauuages, auffi il y a diuerfité de ceremonies, d'opinions, & de croyance faincte, car n'eftans pas efclairez de la lumiere de la foy, & de la cognoiffance entiere du vray Dieu, dans leurs tenebres chacun fe forge des obferuations, des ceremonies, & une diuinité, ou Createur à fa pofte, auquel neantmoins ils n'attribuent point une puiffance abfoluë fur toutes chofes, comme nous faifons au vray Dieu, car leur en parlant ils le confeffoient plus grand feigneur que leur Yofcaha, qu'ils croyent viure prefque dans la mefme infirmité des autres hommes, bien qu'eternel.

Les Indiens de diuerfes Prouinces plus meridionales de noftre mefme Amerique, firent iadis election de

leurs Dieux, auecquelque confideration, tenant pour Deitez les chofes dont ils receuoient quelque profit, tels qu'eftoient ceux qui adoroient la terre, & l'appelloient leur bonne mere, à caufe qu'elle leur donnoit fes fruicts; les autres l'air, pour ce difoient-ils, qu'il faifoit viure les hommes par le moyen de la refpiration ; les autres le feu, à caufe qu'il leur feruoit à fe chauffer, & à leur apprefter à manger; les autres le mouton, pour le grand nombre de trouppeaux qu'ils nourriffoient en leurs pafturages; les autres le maïz, ou leur || bled d'Inde, pour ce qu'ils en faifoient du 488
pain; & les autres toutes fortes de legumes, & de fruicts, que leur pays produifoit.

Mais à le prendre en general, ils recognoiffoient la mer pour la plus puiffante de toutes les Deitez, & l'appelloient leur mere. Voyla comme tous ces Payens & Barbares parmy leur * Deitez, en ont toufiours recognu quelqu'une de plus grande puiffance, dont la mefme chofe fe recognoift entre nos peuples Hurons, bien qu'ils ne les adorent auec des ceremonies fi particulieres des anciens Payens.

Ceux qui habitent vers Miskou & le Port Royal, au rapport du fieur Lefcot, croyent en certain efprits *, qu'ils appellent Cudoüagni, & difent qu'il parle fouuent à eux, & leur dit le temps qu'il doit faire. Ils difent que quand il fe courrouffe contr'eux, il leur iette de la pouciere aux yeux. Ils croyent auffi quand ils trefpaffent, qu'ils vont és Eftoilles, puis vont en de beaux champs verts, pleins de beaux arbres, fleurs & fruicts tres-fomptueux & delicats.

Pour les Souriquois, peuples errants, leur creance

eſt que veritablement il y a un Dieu qui a tout creé, & diſent qu'apres qu'il eut fait toutes choſes, il les mit
489 en terre, d'où ſortirent hommes & femmes, || qui ont multiplié au monde iuſques à preſent. En ſuitte de quoy il demanda* à un Sagamo s'il ne croyoit point, qu'il y eut un autre qu'un ſeul Dieu, un fils, une mere, & le Soleil, qui eſtoient quatre, neantmoins que Dieu eſtoit par deſſus tous: mais que le Fils eſtoit bon & le Soleil, à cauſe du bien qu'ils en receuoient; mais la Mere ne valoit rien & les mangeoit, & que le Pere qui eſt Dieu, n'eſtoit pas trop bon par les raiſons que ie diray cy apres.

Puis dit: anciennement il y eut cinq hommes, qui s'en allerent vers le Soleil couchant, leſquels rencontrerent Dieu, qui leur demanda: où allez-vous ? ils reſpondirent: nous allons chercher noſtre vie. Dieu leur dit, vous la trouuerez icy, ils paſſerent plus oultre ſans faire eſtat de ce que Dieu leur auoit dit, lequel prit une pierre & en toucha deux qui furent tranſmuez en pierres. Et il demanda de rechef aux trois autres où allez-vous ? & ils reſpondirent comme à la premiere fois: & Dieu leur dit de rechef: ne paſſez plus outre vous la trouuerez icy: & voyans qu'il ne leur venoit rien ils paſſerent outre, & Dieu prit deux baſtons deſquels il toucha les deux premiers, qui furent tranſmuez en baſtons & le cinquieme s'arreſta ne voulant paſſer plus outre. Et Dieu luy demanda de rechef: où vas tu? ie vay chercher ma vie, demeure, & tu la trouueras: il s'arreſta ſans paſſer plus outre. Et Dieu lui donna de la viande & en mangea. Apres auoir faict bonne chere, il retourna auec les au-

tres Sauuages, & leur ra- || conta tout ce que deſſus. 490

Ce Sagamo fiſt encore ce plaiſant diſcours à ce François. Qu'une fois il y auoit un homme qui auoit quantité de tabac, & que Dieu dit à cet homme & luy demanda où eſtoit ſon petunoir, l'homme le prit & le donna à Dieu qui petuna beaucoup, & apres auoir bien petuné il le rompit en pluſieurs pieces: & l'homme luy demanda: pour quoy as-tu rompu mon petunoir, & tu vois bien que ie n'en ay point d'autre: & Dieu en prit un qu'il auoit & le luy donna luy diſant: en voyla un que ie te donne, porte-le à ton grand Sagamo, qu'il le garde, & s'il le garde bien, il ne manquera point de choſe quelconque ny tous ſes compagnons: cet homme prit le petunoir qu'il donna à ſon grand Sagamo, & durant tout le temps qu'il l'eut, les Sauuages ne manquerent de rien du monde: mais que du depuis ledit Sagamo auoit perdu ce petunoir, qui eſt l'occaſion de la grande famine qu'ils ont quelquefois parmy eux. Voila pourquoy ils diſent que Dieu n'eſt pas trop bon, ayant fondé toute leur abondance ſur un Calumet de terre fragile, & que les pouuant ſecourir il les laiſſoit ſouffrir au delà de toutes les autres Nations.

La croyance en general de nos Hurons (bien que tres-mal entenduë par eux meſmes & en parlent fort diuerſement,) eſt que le Createur qui a faict tout ce monde, s'appelle Youskeha, & en Canadien Atahocan, ou Attaoüacan, lequel a encore ſa mere grand, nommée Eataentſic: leur dire qu'il n'y a point d'apparence, qu'un Dieu || qui a eſté de toute éternité, aye 491
une mere grand & que cela ſe contrarie, ils demeu-

rent sans replique, comme a tout le reste de leur creance. Ils disent qu'ils demeurent fort loin, n'en ayans neantmoins autre certitude ou cognoissance que la traditiue qu'ils tiennent de pere en fils, & le recit qu'ils alleguent leur en auoir esté faict par un Attiuoindaon, qui leur a donné à entendre l'auoir veu & les vestiges de ses pieds imprimées sur un rocher au bord d'une riuiere qui auoisine sa demeure, & que sa maison ou cabane est faicte au model des leurs, y ayant abondance de bled & de toute autre chose necessaire à l'entretien de la vie humaine. Que Eataentsic & luy sement du bled, trauaillent, boiuent, mangent, dorment, & font lascifs comme les autres; bref ils les figurent tous tels qu'ils sont eux mesmes.

Que tous les animaux de la terre sont à eux & comme leurs domestiques. Que Youskeha, est tres-bon & donne accroissement à tout, & que tout ce qu'il faict est bien faict, & nous donne le beau temps & autre chose bonne & prospere. Mais à l'opposite que sa mere grand est meschante, & gaste souuent tout ce que son petit fils a faict de bien.

D'autres disent, que cette Eataentsic est tombée du Ciel, où il y a des habitans comme icy, & que quand elle tomba elle estoit enceinte. Qu'elle a faict la terre & les hommes & qu'auec son petit fils Youskeha, elle gouuerne le monde. Que Youskeha, a soin des viuans
492 & des choses qui concernent la vie, || & par consequent ils disent qu'il est bon. Eataentsic à * soin des ames, & parce qu'ils croyent qu'elle faict mourir les hommes, ils disent qu'elle est meschante & non pas pour le mauuais temps, comme disent d'autres, ou

pour bouleuerſer tout ce que ſon petit fils fait de bien. Voila comme ils ne s'accordent pas en leur penſée.

Un iour diſcourant en la preſence des Sauuages de ce Dieu terreſtre, pour leur donner une meilleure croyance & leur faire voir leur abſurdité, entre autre choſe ie leur dis, que puiſque ce Dieu n'eſtoit point dans le Paradis, demeuroit ſur la terre & ne s'eſtoit pû libérer des neceſſitez du corps, qu'il falloit par conſequent & neceſſairement, qu'il fut mortel & qu'enfin apres eſtre bien vieil il mourut & fut enterré comme nous autres, & de plus que ie deſirois fort ſauoir le lieu qu'il auoit esleu pour ſa ſepulture, afin de pouuoir luy rendre les derniers deuoirs au cas qu'il mourut pendant noſtre ſeiour en leur païs. Ils furent un longtemps à ſonger auant que de me vouloir reſpondre, ſe doutant bien que ie les voulois ſurprendre, & que difficilement ſe pourroient-ils deſuelopper de ce piege ſans y engager leur honneur, qu'ils deſiroient honneſtement & prudemment ſauuer. Un ieune homme de la bande, plus hardy que les autres, apres un long ſilence entreprit la diſpute & dit: que ce Dieu Youſkeha auoit eſté auant ceſt Uniuers, lequel il auoit creé & tout ce qui eſtoit en iceluy, & que bien qu'il vieilliſſe comme tout ce qui eſt || de ce monde y eſt ſuieƈt, 493
qu'il ne perdoit point ſon eſtre & ſa puiſſance, & que quand il eſtoit bien vieil il auoit le pouuoir de ſe raieunir tout à un inſtant & de ſe transformer en un ieune homme de vingt-cinq à trente ans, & par ainſi qu'il ne mourroit * iamais & demeuroit immortel, bien qu'il fut un peu ſuieƈt aux neceſſitez corporelles comme le reſte des hommes.

En ſuitte ie leur demanday, quel ſeruice ils luy rendoient, & quelle forme de priere ils luy offroient eſtant leur Createur & bienfaicteur. A cela point de reſponce, ſinon qu'il n'auoit que faire de rien, & qu'il eſtoit trop esloigné pour luy pouuoir parler ou le prier de quelque choſe.

Pourquoy donc uſez-vous de prieres, & offrez-vous des preſens à de certains eſprits que vous dites reſider en des riuieres & rochers, & en pluſieurs autres choſes materielles & ſans ſentiment, pour ce, dit-il que non ſeulement les hommes & les autres animaux ont l'ame immortelle, mais auſſi toutes les choſes materielles & ſans ſentiment entre leſquelles il y en a qui ont de certains eſprits particuliers fort puiſſans, qui peuuent beaucoup pour noſtre conſolation ſi nous les en requerons en la preſence des choſes qu'ils habitent, car bien qu'ils n'apparoiſſent point à nos yeux ils ne laiſſent pas d'operer & nous faire ſouuent reſſentir les effects de leur puiſſance, en exauçant nos prieres. Que ſi nous en prions d'abſens, comme lors que nous preſchons les poiſſons dans nos cabanes, les rets ou
494 l'eſprit des fil- || lets le rapportent aux poiſſons, qu'ils prient de donner dans nos pieges ou d'eſquiuer la main de ceux qui iettent de leurs os au feu, de maniere que ſi nos Predicateurs ſont excellens Orateurs, nous ſommes aſſeurez d'en auoir à force, ou rien du tout ſi on a ietté de leurs os au feu, ou commis quelque autre inſolence en la preſence des filets, folie auſſi grande que celle des Montagnais, qui n'ozent reſpandre à terre le pur ſang d'un Caſtor, croyans que s'ils l'auoient faict ils n'en pourroient plus prendre.

Pour reuenir à noſtre diſpute du vieil Youskeha raieuny, ils ne ſceurent à la fin plus que reſpondre, & ſe confeſſerent vaincus, ignorans le vray Dieu & Createur de toutes choſes, dont les uns ſe retirerent de honte, & d'autres qui s'eſtoient embrouïllez ſe tindrent au tacet, qui nous fit cognoiſtre qu'en effect ils ne recognoiſſent & n'adorent aucune vraye Diuinité ny Dieu celeſte ou terreſtre, duquel ils puiſſent rendre quelque raiſon, & que nous puiſſions ſçauoir, car encore bien qu'ils tiennent tous en general Youſkeha pour le premier principe & Createur de tout l'Uniuers auec Eataentſic, ſi est-ce qu'ils ne lui offrent aucunes prieres, offrandes ny ſacrifices comme à Dieu, & quelqu'uns d'entr'eux le tiennent fort impuiſſant, au regard de noſtre Dieu, duquel ils admiroient les œuures.

Ils ont bien quelque reſpect particulier à ces demons ou eſprits qu'ils appellent Oki, mais c'eſt en la
meſme maniere que nous auons le nom d'Ange, diſ-
tinguans le bon du mauuais, || car autant eſt abomi- 495
nable l'un, comme l'autre eſt venerable. Auſſi ont-ils le bon & le mauuais Oki, tellement qu'en prononçant ce mot Oki ou Ondaki, ſans adionction, quoy qu'ordinairement il ſoit pris en mauuaiſe part, il peut ſignifier un grand Ange, un Prophete ou une Diuinité, auſſi bien qu'un grand diable, un Medecin ou un eſprit furieux & poſſedé.

Ils nous y appelloient auſſi quelquesfois, pource que nous leur enſeignions des choſes qui ſurpaſſoient leur capacité & les faiſoient entrer en admiration, qui eſtoit choſe ayſée veu leur ignorance.

Ils croyent qu'en effect il y a de certains esprits qui dominent en un lieu, & d'autres en un autre, les uns aux riuieres, les autres aux rochers, aux arbres, au feu & en plusieurs autres choses materielles, ausquels ils attribuent diuerses puissances & authorités, les uns sur les voyages, les traictes & commerces, les autres à la pesche, à la guerre, aux festins, és maladies & en plusieurs autres affaires & negoces.

Ils leur offrent parfois du petun & quelque* sortes de prieres & ceremonies ridicules, pour obtenir d'eux ce qu'ils desirent, mais le plus souuent sans profit; il n'y a que les demons qui ne soient pas les bien-venus chez eux, lesquels ils chassent de leur village à force de bruits, pour ce qu'ils leur causent toutes leurs maladies à ce qu'ils disent. Et en effect mon grand oncle Auoindaon, estant tombé malade me prioit de fort bonne grace de ne permettre pas que le demon le fist mourir.

496 || Ils m'ont monstré plusieurs puissans rochers sur le chemin de Kebec, ausquels ils croyent presider quelque esprit, & entr'autres ils me monstrerent un à quelque cent cinquante lieuës de là, qui auoit comme une teste & les deux bras esleuez en haut, & au ventre au milieu de ce grand rocher il y auoit une profonde cauerne de tres-difficile accés. Ils me vouloient persuader & faire croire à toute force auec eux, que ce rocher auoit esté autrefois homme mortel comme nous, & qu'esleuant les bras & les mains en haut, il s'estoit metamorphosé en cette pierre, & deuenu à succession de temps un si puissant rocher, lequel ils ont en veneration & luy offrent du petun en passant

par deuant auec leurs canots, non toutes les fois, mais quand ils doutent que leur voyage doiue reuſſir; & lui offrant cę petun qu'ils iettent dans l'eau contre la roche meſme, ils luy diſent: tien prend courage & fay que nous ayons bon voyage, auec quelques autres paroles que ie n'entends point, & le Truchement Bruslé duquel nous auons parlé au chapitre precedent nous dit (à ſa confuſion) d'auoir une fois fait pareille offrande auec eux (de quoy nous le tançâſmes fort) & que ſon voyage luy fut plus profitable qu'aucuns autres qu'il ait iamais faict en tous ces païs-là.

C'eſt ainſi que le Diable les amuſe, les maintient & les conſerue dans ſes filets & en des ſuperſtitions eſtranges, leur preſtant ayde & faueur (comme à gens abandonnez de Dieu) ſelon la croyance qu'ils luy ont en cecy, comme || aux autres ceremonies & ſorcelle- 497
ries, que leur Oki obſerue & leur faict obſeruer pour la gueriſon de leurs maladies & autres neceſſitez.

Ils croyent l'immortalité de l'âme, auec tous les autres peuples ſauuages, ſans faire diſtinction du bon ou du mauuais, de gloire ou de chaſtiment, & que partant de ce corps mortel, elle s'en va droicte du coſté du Soleil couchant, ſe reſioüir & dancer en la preſence d'Youskeha & de ſa mere grand Eataentſic, par la route des eſtoilles qu'ils appellent Atiskeinandahatey & les Montagnais Tchipai Meskenau, le chemin des ames, & nous la voye Lactée ou l'eſcharpe eſtoilée & les ſimples gens le chemin de Saint Iacques. Ils diſent que les ames des chiens & des autres animaux y vont auſſi par le coſté du Soleil leuant, (à

ce que difent les Montagnais), qui croyent aller apres leur mort en un certain lieu où elles n'ont aucune neceffité. Ie demanday à nos Hurons, quelle eftoit la route des ames des chiens, & fi elle eftoit autre que celle des hommes, ils me dirent qu'ouy, & me monftrans certaines eftoilles proches voifines de la voye Lactée, ils me dirent que c'eftoit là le chemin qu'elles tenoient, lequel ils appellent Gaguenon andahatey, le chemin des chiens, c'eft à dire que les ames des chiens vont encores feruir les ames de leurs maiftres en l'autre vie, ou du moins qu'elles demeurent auec les ames des autres animaux, dans ce beau païs d'Youskeha où elles fe rangent toutes, lequel païs n'eft habité que des ames des animaux raifonnables & irraifonnables, & celles des haches, coufteaux
498 || chaudieres & autres chofes, qui ont efté offertes aux deffuncts, ou qui font ufées, confommées ou pourries fans qui* s'y mesle aucune chofe qui n'ayt premierement goufté de la mort ou de l'aneantiffement, c'eftoit leur ordinaire refponfe, lorfque nous leur difions que les fouris mangeoient l'huyle & la galette, & la rouïlle & pourriture le refte des inftrumens, qu'ils enfermoient auec les morts dans le tombeau. Ils croyent de plus que les ames en l'autre vie bien qu'immortelles ont encores les mefmes neceffitez du boire & du manger, de fe veftir, chaffer & pefcher, qu'elles auoient lorfqu'elles eftoient encores reueftues de ce corps mortel, & que les ames des hommes vont à la chaffe des ames des animaux, auec les ames de leurs armes & outils, fans qu'ils puiffent donner raifon de tant de fottizes, ny fi les ames des caftors &

eslans qu'ils tuent à la chaſſe pour leur nourriture, ont encore une autre ame, ou ſi elles engendrent pour conſeruer leur eſpece, car on ne peut eſperer beaucoup de raiſon de gens nais & nourris dans l'ignorance groſſiere du Paganiſme, ſi premierement elles n'ont eſté inſtruictes en l'eſcole de Ieſus Chriſt, & aux ſciences qui nous ſont neceſſaires, c'eſt pourquoy il en faut auoir compaſſion, & croire que ſi nous fuſſions naiz de meſmes parens barbares, nous ſerions de meſmes eux & peut eſtre encore pis.

Nous leur parlions ſouuent du Paradis & comme la demeure des bien heureux eſtoit dans le Ciel auec
Dieu, où ils n'ont aucune ne- || ceſſité & viuent touſ- 499
iours contans. Ils trouuoient cela fort bien & nous en demandoient le chemin, mais ils abhorroient celuy de l'enfer, remply de diables, de feu & de meſchans.

I'ay trouué excellent que dans toutes leurs ſuperſtitions & ſoins qu'ils ont des treſpaſſez ils ne ſacrifient aucune perſonne, comme ſouloient iadis faire les peuples du Peru en la mort de leur Roy & de leurs Caciques, qui eſtoient leur Souuerain Preſtre, & auſſi pour la gueriſon des malades & le bon ſuccez de leurs entrepriſes, car lorſque le Roy Guynacapa mourut, il y eut mille perſonnes de ſa maiſon qui furent tuez & enſeuelis auec luy pour le ſeruir en l'autre vie : & la raiſon pourquoy ils enterroient ainſi leurs familles & leurs richeſſes auec eux, eſtoit pource qu'il leur ſembloit quelquesfois voir ceux qui eſtoient morts aller par leurs poſſeſſions, eſtans parez de ce qu'ils auoient emporté auec eux, & accompagnez de leur famille, à raiſon de quoy ſe perſuadans qu'en l'autre vie on a

beſoin de ſeruice, d'or, d'argent, & de viures, ils les en pouruoyoient le mieux qu'ils pouuoient, comme font nos Hurons les leurs de ce qu'ils peuuent.

Il me vient de reſouuenir que lorſque ie parlois au commencement à nos Hurons de la demeure de Dieu, du Ciel, du Paradis, ou* ſelon l'Apoſtre l'œil n'a point veu, ny l'entendement humain ne ſçauroit comprendre les biens que Dieu a preparé à ceux qui l'ayment, ils me reſpondoient qu'il ne pouuoit faire beau au lieu d'où la neige, la gresle & la pluye venoient, s'i-
500 maginans que || tout cela venoit du Paradis, tant ils eſtoient mauuois Aſtrologues, mais comme ie ne ſçauois pas moy-meſme comme toutes ces influences ſe forment en l'air, pour n'auoir iamais eſtudié en aucune de ces ſciences, ie me ſeruis d'un liure que ie portois touſiours auec moy, pour leur donner à entendre, aydé du Truchement, & leur dis : premierement, que le Paradis la demeure des bien heureux faiſoit l'unzieſme Ciel & qu'au deſſous d'iceluy il y en auoit dix autres.

Que le tonnerre eſtoit un eſclat d'une exalaiſon enfermée entre deux nuées froides, ſortant auec effort pour fuyr ſon contraire (ce n'eſt donc point un oyſeau comme ils penſent). Que l'eſclair, eſt une exalaiſon enflammée, prouenante de la rencontre & conflis des nuées, & la foudre une exalaiſon pareille à l'eſclair, à ſçauoir : toute flamboyante, faiſant breſche à la nuée, auec un tres-ſoudain & grand effort, & a cecy pardeſſus l'eſclair, qu'elle deſcend iuſques icy bas.

Mais quant aux nuées, ie leur en dis en begayant, touſiours aſſiſté du Truchement ce que mon liure por-

toit, qu'elles eſtoient un ramas & aſſemblage de plu-ſieurs vapeurs extraictes de l'eau, & ce en la moienne region de l'air, & que la pluye eſtoit une effuſion d'eau tombant ça bas, prouenant de la diſſolution des nuées par la chaleur du Soleil, ou par le choc qu'elles ſont l'une contre l'autre par l'impetuoſité des vents.

Ils me demanderent en ſuitte bien quaſi auſſi igno-
rant qu'eux-meſmes, car à peine ay-ie ſçeu decliner
mon nom, en quelque* mois que i'ay eſté ſous un
Maiſtre, pour ce que la liberté m'eſ- || toit plus chere 501
que la ſcience & mon propre contentement aſſez in-
nocent, que tout le Latin & l'eloquence d'un Ciceron.
O mon Dieu que la ieuneſſe eſt mauuais iuge de ſon
bien. Ie leur dis que mon liure m'enſeignoit que la
neige eſtoit une impreſſion aqueuſe engendrée de
nuées gelées par le froid, laquelle venant à ſe diſſou-
dre, tomboit à flocons iuſqu'icy bas, & que la gresle
n'eſtoit autre choſe qu'une pluie congelée en l'air à
meſure qu'elle deſcouloit de la nuée. Voyez ſi mon
liure dit vray, & ne m'interrogez point là deſſus, car
comme ie vous ay dit, ie n'ay iamais rien ſceu, ſinon
qu'il vaut mieux cognoiſtre Ieſus Chriſt & ignorer
toutes choſes, que de ſçauoir toutes choſes & ignorer
Ieſus Chriſt.

Pour la quantité de la terre conſiderée en ſon globe, on la tient de tour, 11259. lieuës françoiſes. Et par ainſi eſtant comparée au Ciel des eſtoiles fixes, elle n'eſt qu'un point, & comme un grain de Coriandre enuironné d'un cerne diſtant dix mille pas eſgalement de luy, qui eſt à dire, que la terre eſt merueilleuſe-ment petite, encore qu'elle nous ſemble grande, & que

les Roys & les Princes qui ne ſont que des petits fourmis au regard de Dieu, ont grand tort d'entreprendre guerre & mettre en hazard leur propre ſalut, pour ſi petite choſe qu'ils ne peuuent à peine poſſeder, que la mort ne les engloutiſſe.

Ie paſſe les bornes d'un homme ſans eſtude, mais il faut que ie die encore cecy, que i'ay taſché faire ſça-
502 uoir à mes Hurons, que la Lune eſt || eſtimée quarante fois plus petite que le globe de la terre, & en eſt esloignée de octante mille deux cents treize lieuës. Mais releuons noſtre ton plus haut & portons noſtre penſée iuſques à ce beau Soleil, qui nous eſclaire & rauit noſtre conſideration, iuſques à l'eſtimer quelque choſe de diuin, i'entends les Payens, & nous trouuerons ſi les liures ne nous trompent, qu'il eſt 166. fois plus grand que le globe de la terre, par ainſi le Soleil eſt prés de ſept mille fois plus grand que la Lune. Et par opinion on tient auſſi que le Soleil eſtant monté au plus haut point, eſt dix-huict fois plus loin de la terre que la Lune. Et pour le comble de ſon honneur on l'appelle le Roy des eſtoilles fixes & errantes, eſtant le plus grand de tous les corps celeſtes, le plus lumineux & chaleureux ſans comparaiſon, & apres cela ie n'ay plus de loüange à luy dire, ſinon qu'il eſt la figure & l'ombre de noſtre vray Soleil de iuſtice, Ieſus qui faict du bien aux bons & aux mauuais ſans diſtinction du fidel ou de l'infidel, mais bien heureux celuy qui a touſiours ſon cœur & ſa penſée en luy.

De la creance & vaines opinions des Montagnais de diuerſes deitez. De la creation du monde, & du flux & reflux de la mer.

Chapitre XXXI.

Ie penſois au commencement ne faire qu'un chapitre de la creance des Hurons & de || celle des Montagnais, mais comme ie l'ay veu groſſir ſous ma plume au delà de mon deſſein i'ay brizé au milieu de la carriere & faict d'un grand chapitre deux petits, afin que l'on puiſſe mieux comprendre ce que ie dis, car la multitude de la matiere offuſque l'eſprit & empeſche l'entendement de la bien conceuoir, & partant l'on ne trouuera pas mauuais qu'uns * de mes chapitres ſont abregez, plus faute de rhetorique que de matiere, ô qu'il y a de perſonnes riches en paroles & en eloquence, qui diroient des merueilles où je me trouue muet, c'eſt mon imperfection & mon deffaut d'eſtude. I'auois autrefois appris beaucoup de petits contes fabuleux, touchant la creation du monde & le deluge uniuerſel, que tiennent nos Hurons, leſquels me ſont eſchappez de la memoire, & de ma plume peur de me meprendre, mais ie diray auec plus d'aſſeurance ce peu que i'en ay ſçeu de nos Montagnais, pour en auoir eu la memoire rafraichie en diſcourant auec nos Freres. 503

Mais au prealable, il faut que ie vous die de nos Canadiens ce que i'ay remarqué en nos Hurons, qu'il n'y a ny accord ny apparence en ce qu'ils nous

content des Deitez ou caufes fupremes qu'ils recognoiffent, Autheurs, Createurs & Reparateurs de cet Uniuers, car fi l'un dit une chofe d'une façon, l'autre en parle tout autrement, & ay veu en eux ce qui fe dit des heretiques de noftre temps, defquels fi les uns aduoüent Caluin ou Luther pour leur Apof-
504 tre, les autres les reiettent comme des vilains || & infames, qui n'ont faict banqueroute à l'Eglife que pour leur ventre, ainfi en eft-il generalement de tous les defuoyez, i'ay fceu mefme d'un honnefte homme qui a demeuré deux ans à Conftantinople, qu'il y a des Turcs qui fe gauffent plaifamment, mais en cachette, de leur Mahomet, & d'autres le tiennent pour le premier Prophete de Dieu, & Iefus Chrift pour le fecond, c'eft le mal-heur de ceux qui ne fuiuent point la vertu & n'ont point Dieu pour but de leurs actions, de fe tromper de la forte.

Nos Montagnais recognoiffent trois Deitez, fçauoir Atahocan, fon fils & Meffou, reprefentant l'image de la tres-faincte Trinité, mais il faut dire de plus qu'ils confeffent une mere, à laquelle ils ne donnent point de nom, d'autant qu'elle ne gouuerne rien & femble reprefenter en quelque chofe la Mere de Noftre Seigneur Iefus Chrift. I'ay leu autrefois l'hiftoire de la Chine, où i'ay remarqué qu'entre leurs principales Idoles, ils en ont une qui a trois teftes, lefquelles fe regardent l'une l'autre comme n'ayant qu'une mefme volonté, puiffance, aage & authorité, quoy que diftinctes, non plus que le Pere n'eft pas le Fils, ny le Fils le S. Efprit, un feul Dieu en trois perfonnes.

Nos Montagnais attribuent la creation & le gouuer-

nement du Ciel à Atohacan *, mais ils ſont encores dans les admirations comment il l'a pu faire, veu ſa hauteur, la quantité des planettes & les Cieux d'infinies diſtances, où nous ne pouuons aller qu'auec la penſée.

|| Quelqu'uns ont voulu dire que le fils auquel ils 505
ne donnent point de nom particulier, gouuerne la terre & la mer, mais d'autres & auec plus d'apparence en attribuent la creation, la conſeruation & le gouuernement à Meſſou, lequel Meſſou eſt quelquefois pris pour un bon Ange, car ils diſent qu'il eſt touſiours auec eux, & le Manitou auſſi. Ils tiennent ces Deitez tres-riches, & qu'elles ne peuuent iamais auoir de neceſſité, ayans puiſſance de leur ayder, bien qu'ils ne leur offrent ny ſacrifices ny prieres, comme nous faiſons à noſtre Dieu.

Ils diſent qu'ils font venir le beau temps & la pluye quand il eſt neceſſaire, mais ſi la choſe arriue hors de ſaiſon, ou qu'elle apporte du dommage à leur bled, à leur chaſſe ou à la peſche, ou qu'il ſe faſſe de grands coups de vents qui les empeſchent de nauiger, ils attribuent tout ce mal-là au Manitou, qui eſt le Diable, lequel ils diſent eſtre touſiours meſchant.

Pour la creation ils tiennent qu'auant que les Deitez euſſent formé ce monde, elles eſtoient toutes trois dans un canot ſur les eauës auec une petite beſte, qu'ils appellent Achagache, qui peut eſtre comme une blette un peu plus groſſe, & que la iettant à l'eau elle alla au fond, d'où elle rapporta en ſes pieds un peu de terre, de laquelle Meſſou en priſt une partie & en fit une boulle toute ronde, laquelle il ſouffla tant

qu'elle groſſiſſoit à veuë d'œil, & l'ayant bien ſoufflée
506 il la fit ſi || groſſe qu'elle deuint la terre comme elle eſt à preſent.

Du reſte du morceau de terre il en fit un petit homme auec de la ſaliue qu'il cracha dans ſa main & puis le ſouffla tant qu'il deuint grand, eſtant grand il luy donna la parole, en lui ſoufflant dans la bouche. Voilà des ſentiments & des penſées qui ne ſont pas trop esloignées de la verité de la choſe pour des Sauuages qui n'ont iamais eſté inſtruits, car il ne ſe lit point que iamais les Apoſtres, leurs Diſciples, ny aucun Religieux auant nous, ayent paſſé en ces pays-là pour leur preſcher la parole de Dieu, ny autrement.

Pour la creation de la femme, ils diſent que le Meſſou remit cette petite beſte à l'eau qui en rapporta encore de la terre, de laquelle il fit une femme de la meſme ſorte qu'il auoit fait l'homme, puis demeurans enſemble ſur la terre, ils eurent quantité d'enfans, & leurs enfants en eurent d'autres; de ſçauoir leurs noms ils n'en ſçauent aucuns, leurs peres ny leurs meres ne leur en ayans pas appris, pour les auoir eux-meſmes ignorez, comme auoient fait leurs predeceſſeurs.

Et diſent de plus que tous ces enfans-là furent preſque tous noyez, à cauſe qu'ils eſtoient trop meſchans. Il en reſta ſeulement cinq, ſçauoir; trois hommes & deux femmes, leſquels s'eſtans ſauuez dans un canot ſe tindrent touſiours ſur les eauës, & voicy comme la choſe arriua à leur dire: Ce Meſſou allant à la chaſſe,
507 ſes loups ceruiers dont || il ſe ſeruoit au lieu de chiens, eſtans entrez dans un grand lac ils y furent arreſtez.

Le Meſſou les cherchant partout, un oyſeau lui dit qu'il les voyoit au milieu de ce lac, il y entre pour les retirer, mais ce lac venant à ſe deſgorger, couurit la terre, & abyſma le monde, & generalement tous les arbres qu'elle auoit produit d'elle-meſme en furent cachez, & leurs branches pourries dans les eaux ny reſtant que le tronc. Apres que les eaux ſe furent retirées, ce Meſſou tira des fleſches à ces troncs d'arbres, leſquelles ſe conuertirent en branches, ſe vengea de ceux qui auoient arreſté ſes loups ceruiers, & eſpouſa une ratte muſquée, de laquelle il eut des enfants qui ont aydé à repeupler le monde, ſe diſent quelqu'uns; mais d'autres tiennent que ce Meſſou ne ſe maria point, & qu'il n'y reſta pour la reparation du monde que ces cinq perſonnes eſchappées du deluge, d'où appert qu'ils ont quelque tradition de cette inondation uniuerſelle qui arriua du temps de Noë.

Ils tiennent que ces cinq s'en allerent bien loing chercher le Meſſou, qui eſtoit Dieu, lequel ils ne pouuoient rencontrer, enfin apres auoir bien cherché ſur les eaux, ils arriuerent en un lieu d'où les eaux s'eſtoient retirées, & y auoit terre ferme, ſur laquelle ils trouuerent un homme, auquel ils demanderent s'il eſtoit ce Meſſou, il leur reſpondit que ouy, lors ils luy demanderent du tabac ou petun pour petuner,
il leur en donna & || comme ils eurent petuné ils luy 508
preſenterent le calumet qu'il priſt & le caſſa, alors ils luy dirent qu'il n'eſtoit pas le vray Meſſou, car il n'eſt point meſchant, mais pluſtoſt le Manitou, c'eſt pourquoy ils le quitterent là, & s'en allerent plus loing, où ils rencontrerent un grand homme qui ne

parloit point, mais leur fit ſigne de la main. Ils furent à luy, & l'ayant abordé il leur preſenta de grandes chaudieres pleines de viandes, mais comme il ne parloit point ils eſtoient bien empeſchez; il ſuruint là un homme qui leur demanda où ils alloient, ils reſpondirent qu'ils cherchoient Meſſou, lors il leur dit, vous l'auez trouué, & puis leur donna bien à manger de fort bonnes viandes, & entr'autres il leur en donna d'une qui n'eſtoit pas plus grande que l'ongle, de laquelle ils auoient beau manger elle ne diminuoit point, & auoit le gouſt de toutes ſortes de viandes, comme d'eslan, d'orus*, de caribouſt, lieures, perdrix, &c.

Apres qu'ils eurent bien mangez il leur demanda s'ils vouloient voir quelque choſe de beau, ils dirent que ouy, auſſitoſt il fit venir quantité d'animaux de toutes ſortes, qui dancerent deuant eux, & les arbres auſſi. Apres auoir veu tout cela il les congedia, & leur dit qu'ils n'en parlaſſent à perſonne, & ce qui les eſtonna dauantage, fut que cet autre ne parla iamais, mais auoit touſiours les yeux etincelans & comme pleins de feu.

509 Cela fait ils s'en reuindrent par une petite || riuiere (car l'eau n'eſtoit plus ſur la terre, en laquelle ils rencontrerent un petit Islet ſur lequel il n'y auoit perſonne, n'ayans meſme point veu de piſtes d'hommes le long du bord de l'eau qu'ils auoient paſſée. Ils demeurerent ſur ceſt Islet, où là eſtant y vint des Manitous (qui ſont des Diables) qui eurent affaires à leurs femmes, dont elles eurent des enfans, leſquels ont repeuplé le monde peu à peu comme il eſt.

Pour la mer, i'ay dit que c'eſt le Fils qui la gouuerne, & ſemblablement la terre, mais ils diſent qu'ayant eſté bonne à boire au commencement elle deuint ſallée & amere par cet accident. Il arriua un iour que le Nikycou (qui eſt la loutre) ayant mordu la Ouyneſque, qui eſt une petite beſte fort puante, que nous appellons autrement l'enfant du Diable à cauſe de ſes mauuaiſes qualitez, ce* loutre l'ayant morduë, il eut la gueule infecte & puante de ſon ordure qu'il luy ietta, eſcumant ainſi il s'alla lauer dans la mer, & la rendit ſallée & de mauuais gouſt, comme elle eſt.

Ils diſent en outre, que tous les animaux de chaque eſpece ont un frere aiſné, qui eſt comme le principe, & comme l'origine de tous les indiuidus, & que ce frere aiſné eſt merueilleuſement puiſſant & grand, l'aiſné des Caſtors, diſent-ils, eſt peut-eſtre auſſi gros qu'une cabane, quoy que les cadets (s'entend les Caſtors ordinaires) ne ſoient pas plus gros qu'un petit
mouton : or ces aiſnez de tous || les animaux ſont les 510
cadets du Meſſou (le voilà bien apparenté). Si quelqu'un void en dormant l'aiſné, ou le principe de quelques animaux, il fera bonne chaſſe, diſent-ils, s'il void l'aiſné des Caſtors, il prendra des Caſtors, s'il void l'aiſné des Eslans, il prendra des Eslans, iouiſſans des cadets, par la faueur de leur aiſné qu'ils ont veu en ſonge; mais quand on leur demande ou * ſont ces aiſnez ils ſe trouuent bien empeſchez, confeſſans eux-meſmes qu'ils ne ſçauent où ils ſont ſinon que les aiſnez des oyſeaux ſont au ciel & les aiſnez des autres animaux ſont dans les eauës, mais l'Alcoran de Mahomet dit bien mieux que les beſtes ſont

dans le Paradis, & que ce grand coq, l'aifné de tous les coqs, prie pour tous fes freres, & que quand il chante, tous les coqs de la terre luy refpondent, & chantent comme luy par une correfpondance que les animaux de la terre ont auec ceux du Ciel, qui prient pour eux.

On dit de plus que nos Montagnais reconnoiffent deux principes des faifons, l'un s'appelle Nipinoukhe, c'eft celuy qui ramene le Printemps & l'Efté, l'autre s'appelle Pipounoukhe, qui ramene la faifon froide. Ils fouftiennent bien qu'ils font viuans, mais ils ne fçauent pas comme ils font faits, s'ils font hommes, ou animaux, ny de quelle efpece, & difent qu'ils les entendent parler ou bruire, notamment à leur venuë, fans pouuoir diftinguer ce qu'ils difent; pour leur
511 demeure, ils partagent le monde entr'eux || l'un fe tenant d'un cofté, l'autre de l'autre, & quand le temps de leur ftation, qui eft aux deux bouts du monde, eft expiré, l'un paffe à la place de l'autre, fe fuccedant mutuellement. Quand Nipinoukhe reuient, il ramene auec foy la chaleur, les oyfeaux, la verdure, il rend la vie & la beauté au monde, mais Pipounoukhe rauage tout, eftant accompagné de vents, de froids, de glaces, de neiges & des autres appanages de l'Hyuer.

Pour le flux & reflux de la mer, comme ils tiennent que l'eauë a une ame immortelle qui luy donne fes mouuemens, ils ne s'eftonnent pas tant de ce flux & reflux, comme firent iadis nos Hurons arriuant auec nous à Kebec, lefquels encor bien qu'auec nos Montagnais ils croyent à l'eauë une ame viuante, ils

crurent noſtre riuiere de bien plus grand eſprit que celles de leur pays, qui n'ont pas de flux & reflux pour eſtre trop esloignées de la mer, & m'en demandoient des raiſons, non ſeulement, mais ils euſſent bien deſiré me voir raiſonner auec cette eauë, & luy demander à elle-meſme, pourquoy ſes diuerſes allées & venuës contraires, & à quel deſſein, effects qu'ils admirerent plutoſt que de les pouuoir comprendre, ne les comprenans pas moy-meſme pour eſtre au delà de ma capacité, & de celle des ſçauans.

On tient pour certain qu'Ariſtote ſe precipita dans l'Euripe, deſirant que l'Euripe le comprit, puis qu'il ne pouuoit comprendre les principes & les raiſons
des mouuemens || d'iceluy. Qui eſt-ce auſſi qui depuis 512
ce grand Philoſophe a pû nous donner une raiſon certaine du mouuement admirable de cet eſpouuentable Occean ? mouuement qui ne ſe fait pas du pole Arctique iuſques au pole Antarctique, comme quelqu'uns ſe ſont perſuadez. Que ſi cet element ne faiſoit que rouler du Nort au Sud, & retourner du Sud au Nort, il n'y auroit de quoy tant admirer : mais la merueille eſt que la mer prenant ſon cours vers le pole Antarctique, qui eſt celuy-là qui va du coſté du Midy, au meſme temps elle vient vers l'Arctique qui luy eſt oppoſé, c'eſt à dire qui eſt du coſté du Septentrion, & par ainſi elle a des mouuemens contraires (bien qu'en diuerſes parties) en meſme temps, & à l'inſtant qu'elle ſe retire de noſtre pole Arctique, elle retourne auſſi de l'Antarctique, refluant tant d'une part que d'autre, au milieu de la mer : où les marées, & reflux venant à s'entrerencontrer ſous la ligne Equinoctiale, incon-

tinent la mer vient à bouffir, s'enfler & groffir auffi long temps que le reflux fe faict. Et de rechef la mer eftant eftrangement enflée, & esleuée comme de tres-hautes Montagnes, elle commence auffitoft à fe dilater & abaiffer. Tant plus elle fe dilate, tant plus elle s'abaiffe au deffous de la ligne; & d'autant qu'elle s'abaiffe en ce milieu du monde, plus elle monte & fe dilate d'une part & d'autre vers les deux poles fufdits, roullant deffus les fables, inondans les campagnes,
513 & esleuans de toutes parts iufques à || Lebe venant. Lorfqu'elle fe dilate ainfi vers nous, & autres extremitez de la mer, on l'appelle flux, & reflux quand elle fe retire vers l'Equinoctiale.

Ce flux & reflux fe fait deux fois pendant vingt-quatre heures. Car en cinq heures ou enuiron, la mer fluë vers le Nort & vers le Sud, & en quelque fix à fept heures elle fait fon reflux. Et comme l'eftat de la Lune n'eft egal ou pareil, mais irregulier en fon croiffant & decroiffant, ainfi le mouuement de la mer, & l'experimentons en noftre petite riuiere de fainct Charles, tous les quartiers de la Lune, & les mois de l'année, & principalement en la pleine Lune, où nous voyons l'eau s'esleuer le plus vers noftre Conuent, ce qui nous obligeoit en ces temps-là, de ne rien laiffer de nos meubles & uftencilles, que fort esloignez du bord de la riuiere.

Finiffons ce chapitre de la creance & des fuperftitions de nos Montagnais, par cette conclufion, que qui voudroit faire eftat de les obferuer toutes il en faudroit faire un iufte volume à part, tant elles font en grand nombre, mais comme la lecture n'en feroit

agreable ny utile, ie me contente de ce que i'en ay escrit comme suffisant, & finy par cette priere que ie fais à Dieu, de leur donner lumiere & cognoissance de leur aueuglement, qui les porte à ignorer le vray Dieu, & attribuer des puissances diuines à des choses insensibles, iusques à croire || que la neige & la gresle 514
ont une ame qui a cognoissance & intelligence, & s'offence de la lumiere & clarté des chandelles & fallots, auec quoy ces pauures gens n'oseroient sortir la nuict quand il neige, ou gresle, peur que cette ame en aduertisse les animaux qui prendroient la fuitte. Tiennent aussi que les chiens ne doiuent ronger les os des castors, des oyseaux ny des autres animaux pris au lacet. Que d'autres ne doiuent non plus estre iettez dans le feu, & que si on manque à la moindre obseruation de leurs folles opinions, que c'est fait de leur chasse, & de leur vie, & que tout ira s'en dessus dessous, & à contrepoil de leur intention.

De la saincte Oraison. De l'apparition des Esprits, & du grand Capitaine Auoindaon.

Chapitre XXXII.

Sans Oraison la vie de l'homme est miserable & sa fin malheureuse, disoit le B. Pere Barthelemy Solutiue. Il me semble auoir autrefois leu, aussi bien qu'ouy dire, que ce grand Empereur Charles le

Quint Roy des Eſpagnes eſtant couché au lit de mort,
515 & preſt de rendre ſon ame à || Dieu le Createur, fut prié par quelqu'uns de ſes amis plus familiers de leur dire qu'el * eſtoit la choſe qui plus l'auoit contenté en ce monde, & qu'il ne leur dit autre choſe, l'Oraiſon : Dieu m'a fait la grace, diſoit-il, que depuis l'aage de vingt-trois ans, iuſques à preſent, iamais ie n'ay paſſé un ſeul iour ſans auoir fait quelque peu d'Oraiſon mentale, laquelle m'a tellement ſeruy que ce reſouuenir de Dieu m'a touſiours conſolé en mes ennuys, m'a fortifié en mes diſgraces, m'a donné force contre le peché, & pour le comble de mon bonheur, elle m'a retiré des tracas du monde, & des tumultes de la terre, pour me colloquer dans ce lieu de repos, d'où i'eſpere moyennant la grace de Noſtre Seigneur, aller en Paradis.

C'eſt une choſe admirable, & un prodige merueilleux, qu'un Prince ſi grand, & un Monarque ſi puiſſant, enuironné de tant d'ennemis, & ayant de ſi grandes, & ſi puiſſantes armées à gouuerner, par mer & par terre, n'aye pû dans le gouuernement d'un ſi grand Empire, eſtre diuerty pour un ſeul iour du ſeruice & deuoir qu'il deuoit à ſon Dieu, à la confuſion de nous autres petits vermiſſeaux de terre, qui perdons ſi ayſement cette preſence tant neceſſaire d'un Dieu, pour le moindre petit diuertiſſement qui nous arriue. C'eſt mon regret & mon deſplaiſir, qui me
516 fait crier à vous Seigneur, à ce qu'il || vous plaiſe nous faire la grace que l'exemple de ce Prince ſerue à noſtre ſalut, & non point à noſtre confuſion, car ſi nous ſommes ſoigneux de nourrir noſtre corps, pourquoy

noſtre ame creée à voſtre Image & ſemblance, manquera-elle de ſon alliment ſpirituel, car de meſme que la gorge eſt le canal par le moyen duquel l'eſtomach reçoit ſa nourriture corporelle, l'Oraiſon eſt le conduit par lequel voſtre diuine Maieſté communique ſes graces & ſes dons ſpirituels à l'ame, & comme ſans cette gorge l'eſtomach ne receuroit aucune nourriture, ny vie, auſſi ſans l'Oraiſon, l'ame meurt à la grace, & ne peut auoir de vie pour le Paradis.

Nos pauures Sauuages ignorans encore la maniere d'adorer & ſeruir Dieu, auoient ſouuent recours à nos prieres, & ayans par pluſieurs fois experimenté le ſecours & l'aſſiſtance que nous leur promettions d'en haut, lorſqu'ils viuoient en gens de bien, & dans les termes que leur preſcriuions, aduoüoient franchement que nos prieres auoient plus d'efficace que tout leur chant, leurs ceremonies, & tous les tintamarres de leurs Medecins, & ſe reſioüiſſoient de nous ouyr chanter des Hymnes & Pſeaumes, à la loüange de Dieu, pendant leſquels (s'ils ſe trouuoient preſens), ils gardoient eſtroictement le ſilence, & ſe rendoient attentifs, pour le moins au ſon, & à la voix, qui les || contentoit fort. 517

S'ils ſe preſentoient à la porte de noſtre cabane, nos prieres commencées, ils ſe donnoient la patience qu'elles fuſſent acheuées, ou s'en retournoient en paix, ſçachant deſia que nous ne deuions pas eſtre interrompus en une ſi bonne action, & que d'entrer de force, ou par importunité, eſtoit choſe eſtimée meſme incivile entr'eux & un obſtacle aux bons effects de la priere, tellement qu'ils nous donnoient du

temps pour prier Dieu, & vaquer en paix à nos Of-
fices diuins. Nous aydant en cela la couſtume qu'ils
ont de n'admettre aucun dans leurs cabanes, lorſqu'ils
y chantent les malades, ou que les mots du feſtin ont
eſté prononcez.

Lorſque la Sainĉte Meſſe ſe diſoit dans noſtre ca-
bane, ils n'y aſſiſtoient non plus, car elle s'y diſoit
touſiours la porte fermée, ou ſi matin qu'ils n'en
voyoient rien, non ſeulement pour ce qu'ils eſtoient
incapables d'y aſſiſter, comme infidelles, mais auſſi
pour une apprehenſion que quelques* malicieux nous
deſrobaſt noſtre Calice, qu'ils appelloient petite chau-
diere, & n'en euſſent point fait de ſcrupule: pour
noſtre voile de Calice, nous leur monſtrions aſſez li-
brement, auec le beau chaſuble que la Reyne nous
auoit donné, qu'ils admiroient auec raiſon, & trou-
518 uoient riche par deſſus tout ce qu'ils auoient || de
plus rare, & nous venoient ſouuent ſupplier de le
faire voir à leurs malades, la ſeule veuë deſquels*
les conſoloit, & leur sembloit adoucir leurs douleurs.
La bonne femme du Sauuage du Pere Ioſeph, en
auoit deſrobé l'Etole, & cachée au fond d'un ton-
neau, mais après l'auoir longtemps priée & coniu-
rée, car elle eſtoit touſiours ſur la negatiue, elle nous
la rendit enfin, diſant qu'elle l'auoit retirée des mains
de quelque volleur de la Nation du Petun, mais c'eſ-
toit elle-meſme qui en auoit faiĉt le vol, ne penſant
pas que nous y deuſſions prendre garde, & c'eſt en
quoy elle ſe trompoit.

Auoindaon grand Capitaine de la ville Sainĉt Io-
ſeph, auoit tant d'affeĉtion pour nous, qu'il nous ſer-

uoit comme de pere ſyndique dans le pays, & nous voyoit auſſi ſouuent qu'il croyoit ne nous eſtre point importun, & nous trouuans par-fois de genoüils prians Dieu, il s'y mettoit auprés de nous, les mains ioinctes, auec une poſture qui donnoit de la deuotion, & ne pouuans d'auantage*, il taſchoit ſerieuſement de contrefaire nos geſtes & ceremonies, remuant les leures, puis esleuoit les mains & les yeux au Ciel, & y perſeueroit iuſques à la fin de nos offices & Oraiſons, qui eſtoient aſſez longues, & luy aagé d'en-
uiron ſoi- || xante & quinze ans. O mon Dieu que cet 519
exemple deuroit confondre les Chreſtiens! & que nous dira ce bon vieillard Sauuage, non encore baptiſé, au iour du Iugement, de nous voir plus negligens d'aymer & ſeruir Dieu, que nous congnoiſſons, & duquel nous receuons iournellement tant de graces, que luy qui n'avoit iamais eſté inſtruict que dans l'eſcole de la gentilité, & ne le cognoiſſoit encore qu'au trauers les eſpaiſſes tenebres de ſon ignorance.

Mon Dieu, reſueillez nos tiedeurs, & nous eſchauffez du feu de voſtre diuin amour, car nous ſommes pour la pieté, en quelque choſe plus froids que les Sauuages meſmes. Ce bon homme m'importuna fort de luy donner un petit Agnus Dei, qu'il porta à ſon col, auec tant de reſpect & de deuotion, qu'il n'y auoit aucun François qui en fiſt plus d'eſtat, non pour la beauté de la ſoye de laquelle il eſtoit enueloppé, mais pour la croyance qu'il y auoit, lequel il conſeruoit tellement que peur de le perdre, il le fit encore couurir d'un autre morceau d'eſtoffe.

Il nous pria fort de luy permettre d'aſſiſter à la Saincte Meſſe, pour y prier Dieu auec nous, mais comme nous luy euſmes dit qu'il ne pouuoit, n'eſtant pas baptiſé, il nous ſupplioit qu'on le baptiſaſt
520 pour y pouuoir aſſiſter, & faire au reſte com- || me nous. Et comme il eſtoit tout plein de bonne volonté, il ne cherchoit que l'occaſion de nous faire plaiſir, & demandoit de coucher dans noſtre cabane, lorſqu'en l'abſence de mes confreres i'y reſtois ſeul la nuict. Ie luy en demandois la raiſon, & s'il croyoit m'obliger en cela, il me diſoit qu'il apprehendoit quelque accident pour moy, particulierement au temps que les Hiroquois eſtoient entrez dans leurs terres, & qu'ils me pourroient ayſement prendre, ou me tuer dans noſtre cabane, ſans pouuoir eſtre ſecouru de perſonne, & que de plus les eſprits malins qui les inquietoient me pourroient auſſi donner de la frayeur, s'ils venoient à s'apparoir à moy, ou à me faire entendre de leurs voix, comme ils font en diuerſes contrées, & ſous diuerſes figures. Ie le remerciois de ſa bonne volonté, & l'aſſeurois que ie n'auois aucune apprehenſion, ny des Hiroquois, ny des eſprits malins, & que ie voulois demeurer ſeul la nuict dans noſtre cabane, en ſilence, prieres & Oraiſons. Il me repliquoit: mon nepueu, ie ne parleray point & ne prieray Ieſus auec toy, ſouffre-moy ſeulement en ta compagnie pour cette nuict, car tu nous es cher, & crains qu'il ne t'arriue du mal, ou en effet, ou d'apprehenſion. Ie le remer-
521 ciois de rechef, le renuoyois au bourg, & || demeurois ſeul à la garde de Noſtre Seigneur & de mon bon Ange, car ie ne iugeois pas neceſſaire d'auoir autre

garde auec moy, & puis de mon naturel ie ſuis aſſez peu apprehenſif, Dieu mercy.

Il y en a qui s'imaginent que les païs ſauuages ſont tout plains de demons, & que ces pauures gens en ſont continuellement tourmentez & vexez, cela eſt bon pour le païs de ceux qui les adorent, comme faiſoient anciennement les Mexicains, mais pour nos Hurons, ils les croyent meſchans & ne les adorent aucunement encores qu'il* le ſemblent faire aux offrandes qu'ils font en des lieux particuliers, comme i'ay dit ailleurs, & ſi Sathan leur apparoiſt comme il faict à quelqu'uns, ce n'eſt pas touſiours ſous une forme hydeuſe & eſpouuentable, mais ordinairement ſous une forme humaine, ou de leurs parens & amis deſfuncts, & quelquefois en ſonge ſeulement, principalement aux femmes, où ils ſe font ouÿr de la voix, & comme ils la diuerſifient, tantoſt triſte & plaintiue, & tantoſt gaye & ioyeuſe, auec des riſées, ſans qu'on y puiſſe rien comprendre, ny qu'on apperçoiue aucune choſe. Les Sauuages m'en demandoient l'interpretation, & me ſeruant dextrement de l'occaſion, ie leur diſois que ces voix triſtes & lamentables de leurs parens & amis deſſuncts, n'eſtoient autres que des regrets & deſplaiſirs de leur damnation, pour n'auoir pas eſté baptiſez & veſcu ſelon la loy que le Fils de Dieu nous a enſeignée par ſes Apoſtres. Et que pour
ce qui eſtoit de ces ris & voix de || reſioüiſſance, cela 522
ne procedoit que du malin eſprit, qui leur vouloit faire croire par là, contre toute verité que leurs parens eſtoient bien-heureux, & ioüiſſoient de la felicité eternelle, afin de les diuertir eux-meſmes de la voye

de Dieu, les obliger à la mesme vie, les maintenir dans les mesmes vices, & les entrainer en la mesme damnation auec leurs parens & amys deffuncts, tellement que les pauures Sauuages par ceste responce detestans ces cachots tenebreux, frappoient de la main doucement contre leur bouche & disoient ho, ho, ho, ho, ho. Danstan téonguiandé, voylà qui n'est pas bien, voylà qui ne vaut rien, & ils auoient raison.

Il arriue quelquefois que le diable pere de mensonge dit des veritez, mais cela luy est si rare, qu'il n'en diroit iamais s'il n'y esperoit du profit, ou que Dieu ne luy contraignit, aussi ne le doit-on croire, ny l'escouter, que comme on doit faire un demon, en bouchant ses aureilles. Un honneste gentilhomme de nos amis, nommé le sieur du Vernet, demeurant auec nous au païs des Hurons, nous dit un iour que comme il estoit dans la cabane d'une Sauuagesse vers le Bresil, qu'un demon vint frapper trois grands coups sur la couuerture de la cabane, & que la Sauuagesse qui cognut que c'estoit son demon, entra dés aussitost dans sa petite tour d'escorces, où elle auoit accoustumé de receuoir ses oracles & entendre les discours de ce malin esprit. Ce bon gentilhomme presta l'oreille, & escoustant le colloque, entendit le diable qui se plaignoit tout haut,
523 d'estre grandement fati- || gué, & que son seul respect l'auoit amené là d'un loingtain païs, d'où il venoit de guerir des malades (ô le malheureux medecin). Apres auoir encor long temps discouru auec une voix assez basse, il dit enfin à cette Magicienne qu'il y auoit trois Nauires François en mer, qui arriueroient bientost, ce qui fut trouué veritable, car à trois ou quatre

iours de là ils arriuerent, & aprés que la Sauuageſſe l'eut remercié & faict ſes demandes, le demon s'en retourna dans les enfers & ledit ſieur du Vernet dans les Nauires nouuellement arriuez.

Ce meſme gentilhomme nous dit, qu'il auoit remarqué en ſes Sauuages bien que tout nuds, hommes, femmes & enfans, que iamais les femmes ne cognoiſſoient d'autres hommes que leurs propres maris, leſquels en eſtoient ſi ialoux, qu'ils n'euſſent ſouffert pour choſe du monde qu'un autre eut abuſé de leur couche, & d'abondant que tous ſes peuples, par une ſuperſtition payenne, s'alloient tous les iours lauer à la riuiere dés qu'ils eſtoient ſortis du lict & ne nous en ſceut donner autre raiſon, ſinon celle de leur antiquité, pour ſe nettoyer du peché.

Ce n'eſt pas ſeullement aux peuples infidelles & barbares, que le diable apparoiſt ſous diuerſes formes & figures, mais auſſi à pluſieurs Chreſtiens & Religieux. Depuis quelques années ença, i'ay appris d'un bon Pere des noſtres de la Prouince de Flandre, que demeurant de communauté dans un Conuent de la même Prouince. Il * y eut un ieune Nouice lequel
ſe || promenant ſeul dans le iardin, & preſtant trop 524
inconſiderement la penſée à la tentation, qui luy remettoit en memoire les grands biens qu'il auoit laiſſé au monde, & que s'il y fuſt demeuré qu'il eut eſté riche & opulent, au lieu d'une extreme pauureté qu'il embraſſoit, eut eſté bien monté au lieu d'aller pieds nuds, & eſtimé au lieu d'eſtre meſpriſé, dont le diable prenant occaſion luy eſtourdit l'eſprit & le plongea dans une telle melancolie, que mepriſans en ſon ame

les actions vertueuſes de la ſaincte Religion, il aſpira aux plaiſirs mondains de telle ſorte, que le diable pour le perdre dauantage, luy fiſt apparoir un gros cheual noir bien equippé, ſellé & bridé, garny d'une bonne bougette à l'arçon de la ſelle, qui ſembloit pleine d'eſcus, le Nouice grandement effrayé d'une apparition ſi inopinée rentrant en luy-meſme s'enfuit au Conuent, où n'ayant pû diſſimuler ſa peur, fut commandé par le Superieur de luy dire le ſuiect de ſon eſtonnement, ce qu'ayant faict encor tout tremblant, fut doucement diſpoſé à rendre l'habit de la Saincte Religion, & charitablement aduerty que l'ordre n'admettoit que ceux qui batailloient & reſiſtoient vaillamment à l'ennemy, & non ceux qui adheroient à leurs tentations. Il rendit donc l'habit bien qu'auec regret, & fut renuoyé au monde, où il vit, touſiours un peu troublé & inquieté de ceſte apparition.

Il a du depuis faict de grands efforts pour rentrer
en l'ordre, mais il n'a pu venir à chef de ſes preten-
525 ſions, pour apprendre aux Nouices || & nouueaux
champions en la milice de noſtre Seigneur d'eſtre touſ-
iours ſur leur garde, & de reſiſter aux tentations du
malin eſprit dés l'inſtant qu'elles ſe preſentent, peur
de tomber en pareil inconuenient & mal-heur de ce
Religieux, car le diable ne dort iamais.

Il y a d'autres apparitions qui arriuent, mais à des perſonnes plus aduancées à la vertu, par de rudes combats & des priſes eſtranges auec cet eſprit malin, que Dieu permet pour les faire meriter & affermir dans la meſme vertu.

Depuis quelques années ença, nous auons eu en

noſtre Conuent de Paris, un de nos Religieux nommé Frere Bonauenture, natif d'Amiens, tellement pourſuiuy & moleſté par l'ennemy du genre humain, s'y * qu'à peine luy laiſſoit-il prendre un peu de relaſche, de ſorte que tous les Religieux & principalement les Nouices, comme nouueaux apprentifs en la voye de Dieu, en reſtoient tous effrayez & n'ozoient plus ſe tenir ſeuls la nuiƈt dans leurs cellules, s'ils n'auoient le ſoir eſté aſſeurez par leur Pere maiſtre & receu ſa benediƈtion.

Combien de fois on a veu ce pauure Frere meurtry de coups & eſgratigné comme d'un animal meſchant, on a ouy quelquefois des chaiſnes de fer rouller par le Conuent, & des tintamarres effroyables, que ce malin eſprit proche les bons iours principalement, faiſoit en la pourſuitte de ce bon Religieux, pour l'eſpouuenter & luy faire quitter ſes oraiſons & l'exercice de ſes mortifications, pendant leſquelles on l'a ſouuentefois veu rauy en extaſe || deux ou trois fois le 526
iour. Dieu m'a faiƈt la grace de m'y eſtre quelquefois trouué preſent & en des iubilations admirables où ſa voix egallement deuote auec ſes parolles, ſembloient celles d'un Ange du Ciel, tant elle eſtoit douce & rauiſſante.

Ce malin eſprit inuenta un iour une eſtrange maniere de le vexer & luy donner peine, car comme il luy en vouloit, il ne cherchoit que l'occaſion de luy mal faire & le faire mourir s'il eut pû. Il y auoit une grande Croix dans la cellule de ce bon Religieux, deuant laquelle il auoit accouſtumée de ſe proſterner & faire ſes oraiſons, le diable deſirant de le faire mourir,

prit des cordes & l'attacha pieds & poings liez ſur ceſte Croix, en ſorte qu'il n'euſt ſceu ſe bouger ny remuer, puis luy miſt une corde au col, & la ſerra de ſi prés qu'il l'en penſa eſtrangler, & pour empeſcher qu'on ne le ſecourut (malice infernale) il ferma la porte par dedans en telle manieré, que le ſuperieur fut contrainct d'y faire entrer un Religieux par la feneſtre auec une eſchelle, où la porte ouuerte ce pauure Frere fut trouué comme mort, & deſtaché fut mis ſur ſa couche, d'où reuenu à ſoy, il loüa Dieu & luy rendit graces infinies d'auoir combatu pour luy & deliuré ſon ame d'un ſi puiſſant ennemy.

Dieu tres-bon ne permet iamais que nous ſoyons tentez au delà de nos forces, il veut que nous ſoyons
527 eſprouuez & non point ſur- || montez, car il n'y a que
celuy qui le veut qui le puiſſe eſtre. Les eſprits infernaux deſeſperés de pouuoir rien gaigner ſur ceſte belle ame, que pluſtoſt ils luy augmentoient ſes couronnes & merites, un d'iceux en guiſe d'un Courtiſan s'adreſſa un iour à l'un de nos Nouices auquel n'ayant pû mettre en l'eſprit de quitter la ſaincte Religion, le batit de telle ſorte que le Reverend Pere Prouincial entendant les coups de ſa chambre, accourut promptement le ſecourir, mais à ſon approche ce feint Courtiſan diſparut, de quoy le Nouice rendit graces à Dieu & audit Pere, auquel il compta l'hiſtoire.

Je pourrois encore icy rapporter pluſieurs autres apparitions & combats des demons à l'encontre des Religieux, mais comme ce n'eſt pas mon ſuiect & que cela eſt aſſez ordinaire, ie me contente pour le preſent

des deux ſuſdites, leſquelles doiuent ſuffire, l'une pour nous faire tenir ſur nos gardes & reſiſter fortement à l'ennemy dés qu'il nous approche par quelque tentation, & l'autre pour nous apprendre qu'il y a touſiours à combatre pendant que nous ſommes en ce monde, & que tant plus nous approchons de Dieu, plus puiſſamment le diable nous aſſaille, mais auec la grace de Noſtre Seigneur, nous luy pouuons reſiſter, & dire auec S. Paul, ie puis tout en celuy qui me donne confort.

|| *Du recours que les Sauuages auoient à nos prieres.* 528
De la creance qu'ils nous auoient, & où ils croyent que le Soleil ſe couche.

Chapitre XXXIII.

Priez les uns pour les autres afin que vous ſoyez ſauuez, diſoit l'Apoſtre Sainct Iacques. Ie ne m'eſtendray pas dauantage pour vous faire voir combien merite celuy qui prie pour ſon prochain, que de vous rapporter une memorable ſentence de la Bien-heureuſe Saincte Angelique de Foligny laquelle a autant grauement que veritablement dit ces mots dignes de ſa perfection : peut-eſtre que l'on ſe mocquera de moy de ce que ie vay vous dire, mais neantmoins il eſt vray que i'ay receu plus de graces de Dieu, priant pour autruy, que priant pour moy meſmes*.

Ce qui ſe confirme par l'hiſtoire ſuiuante extraicte

des Croniques de noſtre Sainct Ordre, aprés laquelle il ne faut plus de preuue ny d'autre teſmoignage du bien qui nous reüient de prier pour autruy, quoy que nous ſoyons grand * peſcheurs, car Dieu ne ſe laiſſe iamais vaincre de courtoiſie, & eſt touſiours preſt à donner pour peu qu'on le prie auec foy. Un certain
529 Religieux & parfaict Frere Mineur || homme de tres-ſaincte vie, prioit ordinairement tous ceux à qui il parloit d'auoir memoire de luy en leurs prieres. Aduint un iour, comme il entroit en quelque ville, qu'il rencontra une femme fort vitieuſe & mal viuante, qui le ſaluant, luy rendit auſſi toſt le reciproque, & la pria tres-humblement de prier Dieu, & la Vierge pour luy. Mais ceſte femme toute eſtonnée d'un propos ſi nouueau en ſon endroit, luy reſpondit, hélas! mon pere, mes prieres vous ſeroient inutiles & ne vous ſeruiroient de rien par ce que ie ſuis la plus grande peſchereſſe du monde. Qu'elle * que vous ſoyez, repart le Religieux, ie vous ſupplie de m'obliger de ce bien, ô choſe admirable : ſi toſt qu'elle fut entrée en l'Egliſe, elle fit la reuerence à une image de la Saincte Vierge, & alors elle ſe reſſouuint du Religieux, incontinent ſe mit à genoux deuant icelle image, diſant l'*Ave Maria* pour luy, elle n'euſt ſi toſt acheué ladite oraiſon, qu'elle fut rauie en eſprit, & vit la Vierge Mere de Dieu, tenant ſon fils bien aymé entre ſes bras, qui le prioit pour elle, luy diſant, Monſeigneur, ie vous ſupplie eſcoutez, s'il vous plaiſt l'oraiſon de cette peſchereſſe, & quoy ma mere, reſpondit l'enfant, (comment voulez-vous que i'eſcoute l'oraiſon odieuſe de ma grande ennemie, encores qu'elle prie pour mon

grand amy? hé! mon fils, repliqua la Vierge, de grace, ſaites-luy miſericorde, & vous la rendez amie, pour l'amour de voſtre grand amy.

Ceſte pauure femme retournée à ſoy, grandement
eſtonnée d'une telle apparition, cou- || rut inconti- 530
nent trouuer le Religieux, & luy raconta ce qu'elle auoit veu en ſon eſprit, aprés lui fit une entiere & parfaite confeſſion de tous ces* pechez, & depuis s'eſtudia du tout à fuir le vice, & ſeruir deuotement ceſte tant ſecourable Aduocate des pecheurs.

Enuiron les mois d'Auril & May les pluyes furent tres-grandes & preſque continuelles au païs de nos Hurons (au contraire de la France qui fut ſort ſeiche cette année-là,) de ſorte que les Sauuages eſtoient dans de grandes apprehenſions que tous les bleds des champs deuſſent perir, & dans cette affliction qui leur eſt fort ſenſible, ne ſçauoient plus à qui auoir recours ſinon à nous, car deſia, toutes leurs inuentions & ſuperſtitions auoient eſté inutilement employées, c'eſt ce qui les ſiſt recourir au vray Dieu qui leur departit miſericordieuſement les effects de ſa diuine prouidence. Ils tindrent donc conſeil entre les principaux Capitaines & vieillards, & aduiſerent à un dernier & ſalutaire remede, qui n'eſtoit pas vrayement ſauuage, mais digne de perſonnes plus illuminées. Ils firent apporter un tonneau de mediocre grandeur, au milieu de la cabane du grand Capitaine où ſe tenoit le conſeil, & ordonnerent que tous ceux du bourg qui auoient un champ de bled enſemencé y apporteroient une eſcuellée de bled de leur cabane, & ceux qui auroient deux champs, en apporteroient deux eſcuellées, & ainſi des

autres, puis l'offriroient & dedieroient à l'un de nous trois, pour l'obliger auec ſes deux autres confreres, de prier Dieu pour eux.

531 || Cela faict, ils me manderent par un nommé Grenole de me trouuer au conſeil, où ils deſiroient me communiquer quelque affaire d'importance, & auſſi pour receuoir un tonneau de bled qu'ils m'auoient dedié.

Auec l'aduis de mes confreres, ie m'y en allay, & m'aſſis auprés du grand Capitaine, lequel me dit: Mon Nepueu, nous t'auons enuoyé querir pour t'aduiſer que ſi les pluyes ne ceſſent bien-toſt, nos bleds ſe pourriront, & toy & tes confreres auec nous, mourrons tous de faim; mais comme vous eſtes gens de grand eſprit, nous auons eu recours à vous & eſperons que vous obtiendrez de voſtre Pere qui eſt au Ciel, quelque remede & aſſiſtance à la neceſſité preſente, qui nous menace d'une totale ruyne.

Vous nous auez touſiours annoncé qu'il eſtoit tres-bon, & auoit tout pouuoir au Ciel & en la terre, ſi ainſi eſt qu'il ſoit tout puiſſant, & puiſſe ce qu'il veut, il peut donc nous retirer de nos miſeres, & nous donner un temps fauorable & propice, prie-le donc, auec tes autres confreres, de faire ceſſer les pluyes & le mauuais temps, qui nous conduit infailliblement dans la famine, s'il continue encore quelque temps, & nous ne te ſerons pas ingrats ny meſcognoiſſans: car voylà des-ia un tonneau de bled que nous t'auons dedié, en attendant mieux.

Son diſcours finy & ſes raiſons deduites, ie luy remonſtray que tout ce que nous leur auions dit & en-

ſeigné eſtoit tres-veritable, mais qu'il eſtoit à la liberté d'un Pere d'exaucer ou reietter les prieres de ſon enfant, & que pour chaſ- || tier ou faire grace & miſeri- 532
corde, il eſtoit touſiours la meſme bonté, y ayant autant d'amour au refus qu'à l'octroy, & luy dis pour exemple : voylà deux de tes petits enfans, Andaracouy & Arouſſen, car ainſi s'appelloient-ils, quelquefois tu leur accorde ce qu'ils te demandent, & d'autres fois non, que ſi tu les refuſes & les laiſſe contriſtez, ce n'eſt pas pour hayne que tu leur portes, ni pour mal que tu leur veuille; ains pour ce que tu iuge mieux qu'eux que cela ne leur eſt pas propre, ou que ce chaſtiment leur eſt neceſſaire. Ainſi en uſe Dieu noſtre Pere tres-ſage, enuers tous ſes petits enfans & ſeruiteurs.

Ce Capitaine un peu groſſier en matiere ſpirituelle, me repliqua, & dit : Mon Nepueu, il n'y a point de comparaiſon de vous à ces petits enfans, car n'ayans point d'eſprit ils font ſouuent de folles demandes, & moy qui ſuis pere ſage & de beaucoup d'eſprit ie les exauce ou refuſe auec raiſon. Mais pour vous qui eſtes grandement ſages & ne demandez rien inconſiderement, & qui ne ſoit tres-bon & equitable, voſtre Pere qui eſt au Ciel n'a garde de vous eſconduire, que s'il ne vous exauce & que nos bleds viennent à ſe perdre, nous croyrons que vous n'eſtes pas veritables, & que voſtre Ieſus n'eſt point ſi bon ny ſi puiſſant que vous nous auez annoncé. Ie luy repliquay tout ce qui eſtoit neceſſaire là-deſſus, & luy remis en memoire que desia en pluſieurs occaſions ils auoient experimenté le ſecours d'un Dieu & d'un Createur ſi bon & pitoyable,

533 & qu'il les aſſiſteroit enco- || re à ceſte preſente & preſſante neceſſité, & leur donneroit du bled plus que ſuffiſamment, pourueu qu'ils nous vouluſſent croire & quittaſſent leurs vices, & que ſi Dieu les chaſtioit parfois, c'eſtoit pour ce qu'ils eſtoient touſiours vicieux & ne ſortoient point de leurs mauuaiſes habitudes, & que s'ils ſe corrigeoient, ils luy ſeroient agreables & les traitteroit aprés ſans qu'ils manquaſſent de rien.

Ce bon homme prenant gouſt à tout ce que ie luy diſois, me dit : ô mon Nepueu ie veux donc eſtre enfant de Dieu comme toy, ie luy reſpondis tu n'en es point encore capable, ô mon oncle ! il faut encore un peu attendre que tu te ſois corrigé, car Dieu ne veut point d'enfant s'il ne renonce aux ſuperſtitions & qu'il ne ſe contente de ſa propre femme, ſans aller à celles d'autruy, & ſi tu le fais nous te baptiſerons, & aprés ta mort ton ame s'en ira bien-heureuſe auec luy en Paradis.

Le conſeil acheué, le bled d'Inde fut porté en noſtre cabane & m'y en retournay, où i'aduertis mes confreres de tout ce qui s'eſtoit paſſé, & qu'il falloit ſerieuſement & inſtamment prier Dieu pour ce pauure peuple, à ce qu'il daignaſt les regarder de ſon œil de miſericorde & leur donnaſt un temps propre & neceſſaire à leurs bleds, pour de là les faire admirer ſes merueilles. Mais à peine euſmes-nous commencé nos petites prieres & eſté proceſſionnellement à l'entour de noſtre petite cabane (le P. Ioſeph reueſtu) en diſant les Litanies & autres prieres propres, que N. S. tres-bon & miſericordieux fiſt à meſme temps ceſſer les
534 pluyes, tellement que le || Ciel, qui auparauant eſtoit

partout couuert de nuées obfcures qui fe defchargeoient abondamment fur la terre, fe fift ferain & toutes ces nuées fe ramafferent en un globe au deffus du bourg, qui tout à coup s'alla fondre derriere les bois fans qu'on en apperceut iamais tomber une feule goutte d'eau. Et ce beau temps dura enuiron trois fepmaines au grand contentement & admiration des Sauuages, qui fatisfaicts d'une telle faueur celefte nous en refterent fort affectionnez, auec deliberation de faire paffer en confeil, que de là en auant ils nous appelleroient Peres, qui eftoit beaucoup gaigné fur leur efprit, & à nous une grande obligation de rendre infinies graces à noftre Seigneur, qui nous auoit exaucé, veu qu'il * n'ufent iamais de ce mot Pere, qu'enuers les vieillards de leur nation, & non enuers les eftrangers, par une certaine vanité qu'ils ont de tenir toufiours le deffus.

Quelqu'uns en fuitte nous appelloient Arondiouane, c'eft à dire Prophete ou homme qui predit les chofes à venir & peut changer les temps, car entr'eux il y a de certains Sorciers, Medecins ou Magiciens, qui ont accez au diable & qui font eftat de predire les chofes futures & de faire tonner ou ceffer les orages, & ceux-là font les plus eftimez entr'eux, comme entre nous les plus grands faincts, non qu'ils les eftiment faincts, mais admirables & fçachans les chofes à venir. C'eft tout ce qu'ils peuuent dire d'excellent de nous, car pour nous appeller Oki ou Ondaki, qui veut dire demon ou Ange, cela eftoit quelque degré au deffous de cefte premiere qualité.

|| Bref les Sauuages nous eurent une telle creance & 535

auoient tant d'opinions de nous depuis ceſte faueur celeſte, que cela nous eſtoit à peine, pour ce qu'ils en inferoient & s'imaginoient que Dieu ne nous eſconduiroit iamais d'aucune choſe que luy demandaſſions, & que nous pouuions tourner le ciel & la terre à noſtre volonté (par maniere de dire), c'eſt pourquoy il leur en falloit faire rabatre de beaucoup & les aduiſer que Dieu ne faict pas touſiours miracle, & que nous n'eſtions pas digne * d'eſtre touſiours exaucez, mais ſouuent corrigez.

Il m'arriua un iour qu'eſtant allé viſiter un ſauuage de nos meilleurs amis, grandement honneſte homme, & qui ſentoit plus toſt ſon bon Chreſtien que non pas ſon ſauuage, comme je diſcourois auec luy & penſois monſtrer noſtre cachet, pour luy en faire admirer l'image qui eſtoit de la ſaincte Vierge, une fille ſubtilement s'en ſaiſit & le ietta de coſté dans les cendres, pour n'en eſtre trouuée ſaiſie & le ramaſſer aprés ma ſortie. I'eſtois marry que ce cachet m'eut eſté ainſi deſrobé, & dis à ceſte fille que ie ſoupçonnois, tu te ris à preſent de mon cachet perdu, mais ſçache que s'il ne m'eſt rendu, que tu pleureras demain & mourras bien-toſt, car Dieu n'ayme point les larronneſſes & les chaſtie, ce que ie diſois ſimplement pour l'intimider & faire rendre ſon larrecin, comme elle fiſt à la fin l'ayant moy-meſme ramaſſé du lieu qu'elle me monſtra l'auoir ietté.

Le lendemain matin à heure de dix eſtant retourné
536 voir mon Sauuage, ie trouuay cette || fille toute eſplo-
rée, malade & trauaillée de grands vomiſſemens,
eſtonné & marry de la voir en cet eſtat ie m'infor-

may de la caufe de fon mal & de fes pleurs, l'on me dit que c'eftoit le chaftiment de Iefus que ie luy auois predit, & que deuant mourir elle defiroit s'en retourner à la nation du petun d'où elle eftoit, pour ne mourir hors de fon païs, ie la confolay alors & luy dis qu'elle ne mourroit point pour ce coup, ny ne fentiroit dauantage de mal, puis que ce cachet auoit efté retrouué, mais qu'elle auifaft une autre fois de ne plus defrober, puis que cela defplaifoit au bon Iefus, elle me demanda de rechef fi elle n'en mourroit point, ie luy dis que non, aprés quoy elle refta entierement guerie & confolée & ne parla plus de retourner en fon païs comme elle faifoit auparauant.

Comme ils eftimoient que les plus grands Capitaines François eftoient douez d'un plus grand efprit, & qu'ayans fi grand efprit ils pouuoient faire les chofes les plus difficiles & non les pauures qui n'auoient point d'efprit. Ils inferoient de là que le Roy (comme le plus grand Capitaine des François) faifoit les plus grandes chaudieres & les autres Capitaines les moindres & plus petits meubles. Ie les tiray de cette folle penfée lors qu'ils nous en prefenterent à raccommoder, car leur ayant dit que c'eftoit l'ouurage des pauures artifans & non du Roy ny des grands, l'admirant, ils nous dirent: les pauures ont donc de l'efprit en voftre païs, & d'où vient donc que ce font les Capitaines de Kebec qui ont toute * les marchandifes & non les || autres, c'eft que les pauures leur donnent 537
leur trauail, & les riches les nourriffent.

Ils nous prierent quelquefois de fort bonne grace, de faire pencher en bas les oreilles droictes de leurs

chiens, pour les rendre ſemblables à ceux de Kebec, & de tuer cet importun Tonnerre qui les eſtourdiſſoit de ſon bruit, car ils croyoient qu'il eſtoit un oyſeau fort delicat qu'on mangeoit en France, couuert de fort belles plumes, & nous demandoient ſi les pennaches de nos gens eſtoient de ſes plumes, & s'il auoit bien de la graiſſe, & pourquoy il faiſoit tant de bruit, & de la cauſe des eſclairs, & de ces roulemens, & ie ſatisfaiſois ſelon ma petite capacité à leur demande, & les detrompois leur faiſant voir qu'ils ne deuoient penſer ſi peu apparemment des choſes, ny croire à tous eſprits de quoy ils reſtoient fort contens & ſatisfaits, car ils ſont bien ayſe d'apprendre, & d'ouyr diſcourir des choſes qu'ils ignorent, pourueu qu'on leur parle ſerieuſement, & en verité, & non point en gauſſant, ou niaiſant, comme faiſoient nos François.

Ils furent fort eſtonnez entre autre choſe, auſſi bien que pluſieurs ſimples gens d'icy, d'ouïr dire que la terre fut ronde, & ſuſpenduë ſans autre appuy que de la puiſſance de Dieu, que l'on voyageaſt à l'entour d'icelle, & qu'il y eut des Nations au deſſous de nous, & meſme que le Soleil fit ſon cours à l'entour; car ils
538 penſoient que la terre fut || poſée ſur le fond des abyſmes des eauës, & qu'au milieu d'icelle il y eut un trou dans lequel le Soleil ſe couchoit iuſques au lendemain matin qu'il ſortoit par l'autre extremité.

Cette opinion eſt quaſi conforme à celle des Peruennois, leſquels quand ils voyoient que le Soleil ſe couchoit & qui ſembloit ſe precipiter dans la mer, qui en toute l'eſtenduë du Peru eſt du coſté du Ponent, ils diſoient qu'il entroit dedans où par la violence de ſa

chaleur il deſſeichoit la pluſpart des eauës, & qu'à l'imitation d'un bon nageur, il faiſoit le plongeon par deſſous la terre qu'ils croyoient eſtre ſur l'eau, pour ſortir le iour d'apres des portes de l'Orient ce qu'ils ne diſoient que du coucher du Soleil ſans parler de celuy de la Lune, ny des autres eſtoiles. De toutes leſquelles choſes on peut inferer qu'ils n'eſtoient gueres ſçauans en Aſtrologie, & fort ignorans en ces ſciences pour n'y auoir pas eu de maiſtres.

Hiſtoire d'une femme Huronne baptiſée & d'un ieune Montagnais auquel le diable s'apparut ſous diuerſes formes. — Du grand feſtin qui fut fait à ſon bapteſme & de la harangue des Sauuages.

Chapitre XXXIV.

La conuerſion des Infidelles eſt le propre gibier des
Freres Mineurs, & de roder || toute la terre, pour les 539
amener à Ieſus Chriſt, car Dieu ne nous a pas enuoyé pour nous ſeuls, mais pour ayder à ſauuer les autres en nous ſauuans nous-meſmes, autrement nous ne ſatisfaiſons pas à tout ce qui eſt du deuoir d'un vray Frere Mineur, qui doit eſtre martyr de volonté, s'il ne le peut eſtre d'effet.

Ie fais mention au chapitre ſuiuant des conuerſions admirables que nos tres-ſaincts Freres ont fait dans les Indes & preſque par toutes les terres Payennes & Barbares, leſquelles ſurpaſſent infiniment celles qui ſe

ſont faictes dans tout le Canada; mais ceux qui conſi-
dereront ce qui eſt de la nouuelle France, & le peu de
zele de l'ancienne à y porter leur ayde.* La grande
eſtenduë & le peuple preſque infini des Indes, outre
le bon ordre que les Viceroys & Gouuerneurs des pays
y tiennent, que ce ſont des peuples policez pour la
pluſpart, admireront qu'il y en aye aucun de con-
uerty dans noſtre pauure Canada, & que nos Reli-
gieux y ayent pû diſpoſer un ſi grand nombre de Bar-
bares à la foy, & en baptiſer pluſieurs, entre leſquels
ie feray choix de quelqu'uns pour vous faire voir qu'en
effet, on y feroit du profit ſi on y eſtoit aſſiſté.

Nous baptiſames une femme Huronne, malade en
noſtre bourg de Sainct Ioſeph, qui reſſentit interieu-
rement, & teſmoigna exterieurement de grands effets
du Sainct Bapteſme, il y auoit pluſieurs iours qu'elle
540 ne || prenoit aucune nourriture, ne pouuoit rien
aualler & n'auoit d'appetit non plus qu'une perſonne
mourante, elle auoit neantmoins touſiours l'eſprit &
le iugement tres-bon, ioüiſſoit de la faculté de ſes
ſens, & paroiſſoit en elle ie ne ſcay quoy d'aſpirant
aux biens eternels, car à meſme temps qu'elle fut
baptiſée l'appetit luy reuint comme en pleine ſanté,
& ne reſſentit plus de douleurs par l'eſpace de plu-
ſieurs iours, apres leſquels la maladie ſe rengregeant
& ſon corps s'afoibliſſant, elle rendit ſon ame à Dieu
le Createur, comme pieuſement nous pouuons croire.

Auant d'expirer elle repetoit ſouuent à ſon mary,
que lors qu'on la baptiſoit, elle reſſentoit en ſon ame
une ſi douce, ſi ſuaue & agreable conſolation, qu'elle
ne pouuoit s'empeſcher d'auoir les yeux & la penſée

continuellement esleuez au Ciel, & eut bien defiré qu'on eut pû luy reiterer encore une autre fois le Sainct Baptefme, pour pouuoir iouir de rechef de cette confolation interieure, grace & faueur que ce Sacrement luy auoit communiqué.

Son mary nommé *Ongyata*, tres-content & ioyeux au poffible, nous en a toufiours efté du depuis fort affectionné & defiroit encore eftre Chreftien, auec beaucoup d'autres, mais il falloit encore un peu temporifer & attendre qu'ils fuffent mieux inftruits & fondez en la cognoiffance d'un Iefus Chrift Crucifié
pour nos pechez, au mefpris de || toutes leurs folles 541
ceremonies, & à l'horreur du vice, pour ce que ce n'eft pas affez d'eftre baptifé, pour aller en Paradis, mais il faut viure chreftiennement & dans les termes & les Loix que Dieu & fon Eglife nous ont prefcrit : autrement il n'y a qu'un Enfer pour les mauuais Chreftiens, non plus que pour les Infidelles, & non point un Paradis.

Et puis ie diray auec verité, & veux bien le repeter plufieurs fois, que la doctrine & la bonne vie des Religieux, ne fuffifent pas à des peuples Sauuages pour les maintenir dans le Chriftianifme, & en la foy, il faut de plus la conuerfation & le bon exemple des perfonnes feculiers; car comme ils difent eux-mefmes, s'il y auoit des mefnages de bons Catholiques habituez auec eux, ils apprendroient plus en deux Lunes, leur voyans rendre les deuoirs de bons & vertueux Chreftiens feculiers, qu'en quatre, les oyans dire a des Religieux, à la vie defquels ils trouuent plus à admirer qu'à imiter.

Entre plufieurs Sauuages Canadiens que nos Peres ont baptifez, foit de ceux qu'ils ont fait conduire en France, ou d'autres qu'ils ont baptifez & retenus fur les lieux, un principalement merite que ie vous defcriue l'Hiftoire qui eft affez remarquable.

I'ay rapporté cy deuant au premier liure de ce volume, chapitre fixiefme, comme le Canadien Choumin, autrement nommé le Cadet, auoit promis au Pere
Iofeph de luy amener fon fils aifné nommé *Naneo-*
542 *gauachit*, || pour eftre inftruit & baptifé, fi toft qu'il fçauroit fon retour de France, comme il fit en effet, s'y rendant fi foigneux, qu'à peine ledit Pere eut-il pris un peu de repos qu'il le vint trouuer auec fondit fils, lequel apres un petit compliment luy dit en fa langue: Pere Iofeph voylà mon fils que ie t'ay amené pour demeurer auec toy, ou pour l'enuoyer en France ainfi que tu voudras, ie te l'auois promis & m'en acquitte, & te le laiffe en depos pour en difpofer à ta volonté, feulement ie te fupplie pour l'amour que tu porte a Iefus, d'en auoir le foin, de l'inftruire & de le faire fon * enfant comme tu m'as promis, car ie veux qu'il viue dorefenauant comme toy, & aille en Paradis auec toy.

L'enfant ne pouuoit auoir lors qu'enuiron neuf ou dix ans feulement, mais il eftoit fort ioly, honnefte, & fentant peu fon fauuage non plus que fon pere. On lui demanda s'il vouloit demeurer auec nous, & eftre baptifé, il dit que ouy, & qu'il eftoit fort contant. Là-deffus on luy fait quitter fon habit de fauuage, qui confiftoit en un petit capot rouge qu'il auoit eu à la traite pour des pelleteries, & fut reueftu d'un petit

habit à la Françoiſe, qui le conſola fort, car il ſe contemploit, ſe regardoit, & s'admiroit luy-meſme auec ce petit habit. Mais combien eſt puiſſant l'amour d'un pere enuers ſon enfant, & reciproquement celuy d'un enfant bien nay enuers ſon pere, il n'y a que celuy qui l'a experimenté qui le puiſſe exprimer.

|| Ce pauure Sauuage auoit eſté contant iuſques là, 543
mais quand il fut queſtion de dire à Dieu à ſon enfant, la parole luy manqua, & fondant en larmes, il n'oſoit plus regarder ce fils, l'obiet de ſes douleurs, non plus qu'une autre Saincte Paule ſon petit ſur le riuage de la mer, neantmoins ſurmontant ſa paternelle affection, & aymant plus ſon fils pour Dieu que pour luy-meſme, dit de rechef au Pere Ioſeph, cet enfant eſt à toy, ie te l'ay donné, & me ſuis deſpoüillé du pouuoir que i'auois ſur luy, afin qu'il ſuiue tes volontez, reçois-le donc, & en fais comme de ton fils, & ſur ce partit pour s'en retourner auec les autres Sauuages, chargé de quelque petit preſent qu'on luy donna pour eſſuyer ſes larmes.

Or ce fut icy bien la pitié, car *Naneogauachit* voyant partir ſon pere, il n'y eut plus de paix à la maiſon, il pleuroit, il s'affligeoit & vouloit à toute force s'en retourner auec luy, ſans qu'on pû par aucune douceur luy perſuader de demeurer, à la fin on uſa de quelque menace de luy oſter ſon habit, & de le renuoyer comme il eſtoit venu, ce qu'aprehendant, il s'appaiſa un petit, & dit au Pere Ioſeph ; ſi tu m'ayme comme tu dit, * laiſſe-moy donc aller auec cet habit, car il me plaiſt infiniment, autrement ie ne voy point que tu aye de l'amour pour moy, car l'amitié ne ſe recognoiſt

que dans le bienfait, & tu me le veux oſter, ce n'eſt pas que ie deſire te quitter pour touſiours, mais ſeu-
544 lement pour la || conſolation de mon pere qui ſe meurt de triſteſſe. Et quoy, voudrois-tu bien uſer d'une ſi grande rigueur à l'encontre de celuy qui ne peut vaincre les ſentimens que la nature luy a donné pour celuy qui l'a mis au monde, ie ne le peux conceuoir, & ne ſçaurois comprendre que tu ſois bon pour les autres, & que pour moy ſeul tu ſois mauuais, c'eſt à toy à faire voir ta courtoiſie en effet, & à moy de t'en faire les remerciemens ſelon leur valeur, & te promettre comme ie fais, de te venir voir ſouuent auec d'autres petits garçons que ie t'ameneray pour apprendre à prier Dieu auec moy, ſi tu m'en donne le congé : mais comme il vid qu'il falloit tout à bon quitter l'habit ou demeurer, il ſe reſigna, & dit qu'il ne s'en vouloit point aller, & deslors demeura auec nos Peres, ſans plus parler de ſes parens.

Il faut aduoüer qu'il y eut un rude combat à cette ſeparation, & puis le Diable y allumoit bien les tiſons, car il y alloit de ſon intereſt, comme la ſuitte de ce diſcours vous fera voir. Ce petit ſe rendit ſi ſoigneux d'apprendre la doctrine Chreſtienne, & les prieres neceſſaires, qu'il s'en faiſoit admirer, car outre qu'il auoit l'eſprit bon, & la memoire heureuſe pour bien apprendre, il auoit ie ne ſçay quoy de gentil qui le faiſoit aymer, & eſperer de luy quelque choſe de bon pour l'aduenir.

Apres qu'il eut appris ſes petites prieres, il ne man-
545 quoit pas de les reciter ſoir & ma- || tin de genoüils deuant une Image deuote ou à l'Oratoire, & ne ſe

couchoit iamais qu'au prealable il ne se fut recommandé à Dieu, & fait le deuoir d'un bon Chrestien (Payen qu'il estoit). Lors qu'ils * alloit par les cabanes de ceux de sa Nation, il inuitoit les petits garçons d'apprendre les mesmes choses, & de venir demeurer auec luy, & aduertissoit les malades de ne mourir point sans estre baptisé, car luy-mesme auoit un si grand desir de l'estre, apres qu'il eut un peu compris la doctrine Chrestienne, qu'il ne cessoit iour n'y* nuict de prier nos Freres de le baptiser, & fallut en fin pour sa consolation & celle de son pere qui les en prioit aussi luy donner iour pour cette solemnité, à Pasques, ou quand les Nauires arriueroient de France, pendant lequel temps il apprit toute sa croyance, son Catechisme, & les commandemens de Dieu & de l'Eglise, auec une facilité & contentement incroyable.

Ce que ne pouuant supporter l'ennemy du genre humain, luy dressa une furieuse baterie, & inuenta tout ce qu'il peut pour l'empescher de son salut, qui ne luy reussy pas neantmoins. Il incita quelqu'un de sa Nation de dire à son pere de ne point permettre qu'il fut baptisé, & qu'autrement il mourroit comme les autres qui l'auoient esté. Ce qu'ils* disoient* pour plusieurs Sauuages que nos Peres auoient baptisez à l'article de la mort || apres auoir esté instruicts en santé, 546
& partant qu'il le deuoit retirer vers luy. Ce pauure homme affligé de cette nouuelle, partit à mesme temps du lieu où il Hyuernoit, esloigné de plus de trente-cinq lieuës de nostre maison, & se rendit à l'habitation, non sans une grande peine, pour consulter les François sur ce qu'il auoit à faire touchant son fils. Il

s'addreſſa, mais fort mal à propos, à de certains indeuots, qui ne ſe ſoucioient non plus du ſalut des Sauuages que du leur propre, car au lieu de porter ce pere à faire baptiſer ſon fils, ils l'en deſtournerent le plus qu'ils peurent, l'aſſeurant qu'il le deuoit retirer de nos mains, & ſuiure le conſeil de ceux de ſa Nation, à quoy il n'eſtoit deſia que trop enclin.

Ce mauuais conſeil des François n'eſtoit pas qu'ils ſe ſouciaſſent que l'enfant fut baptiſé ou non, mais c'eſtoit pour tirer de ce pauure pere quelques pieces de pelleteries, ou de venaiſon, ce qui parut lors que n'en pouuans rien auoir, ils luy chanterent iniures, l'appellant yurongne, & qu'il ne valloit rien d'auoir ainſi liuré ſon fils, qu'on enuoyeroit en France ſi toſt qu'il ſeroit baptiſé, & que le Pere Ioſeph auoit tort de l'auoir accepté. Voyez l'inſolence & la temerité de ces indeuots; ie croy que les chefs les en auront chaſtiez, ſi la faulte leur en a eſté deſcouuerte, car ils ne peuuent
547 tout cognoiſtre, que par || les yeux d'autruy.

Qui n'eut eſté eſmeu de tant de mauuais conſeils, & des iniures des François, autre qu'un eſprit bien fort. Ce pere ainſi trauerſé dans ſes penſées, s'en vint chez nous, où il fut bien receu & traitté de meſme nous, & ne ſçachans ſon mauuais deſſein, on luy permit de parler à ſon fils en particulier, auquel il demanda s'il vouloit quitter là les Religieux; mais l'enfant luy reſpondit que non, & qu'il vouloit demeurer auec eux, pour eſtre baptiſé, & que le iour deſtiné pour ſon bapteſme approchoit fort. Le pere ne luy en parla pas d'auantage pour lors, ſe contentant de cette premiere atteinte, iuſques à une autre fois qu'il reuint le preſ-

ſer de plus prés, ſans que l'enfant deſcouurit rien à perſonne, de la peine que ſon pere luy donnoit, peur qu'en la deſcouurant, il ne fut renuoyé à ſes parens, en quoy il ſe trompoit.

Ces malicieux & faux Chreſtiens François, continuerent touſiours de ſolliciter ce Choumin à retirer ſon fils de nos mains, & de ne permettre qu'il fut baptiſé, quelques autres Sauuages s'y employerent auſſi, qui l'animerent ſi bien, que le ſamedy de Paſques il vint chez nous accompagné d'un Sauuage, que l'on tenoit pour grand Sorcier, & auoir une frequente communication auec le Diable, auſſi bien que le pere de ce petit, qui outre cela eſtoit || eſtimé le meilleur 548
Medecin, & grand chaſſeur du pays.

Comme on ne ſe mesfioit point de luy, on le laiſſa derechef monter ſeul dans la chambre où eſtoit ſon fils occupé à quelque petit exercice, & l'ayant ſalué à ſa mode luy dit que c'eſtoit à ce coup qu'il falloit qu'il renonçaſt au ſainct Bapteſme, & à tout ce qui eſtoit de nos inſtructions, autrement qu'il mourroit, & qu'il fit eſtat de s'en retourner auec luy. L'enfant inſiſtoit touſiours du contraire, & ne pouuant gouſter un ſi mauuais procedé, preſſé de trop prés, luy dit franchement que s'il le contraignoit d'auantage en ſa conſcience, qu'il le renonceroit pour ſon pere, & qu'il auoit bien peu d'eſprit (mot ordinaire) de vouloir luy empeſcher à preſent une choſe que luy-meſme luy auoit conſeillée, lors qu'il le donna au Pere Ioſeph.

Le pere irrité que par douceur, & autrement il ne pouuoit rien gaigner ſur l'eſprit, & la conſtance de ſon fils, voulut uſer de menace, & luy deſchargea un ſi

grand coup ſur l'eſtomach qu'il le renuerſa par terre, au bruit duquel le Frere Geruais accourut, qui luy demanda pourquoy il auoit frappé ſon fils, mais le petit prenant la parole, reſpondit : Ne vois-tu pas bien qu'il n'a point d'eſprit, & qu'il ne ſçait ce qu'il faict. Il voudroit que ie vous quittaſſe, & que ie ne fus point
549 baptizé, mais ie le veux eſtre, & mourrois || plus toſt à la peine, que de m'en retourner auec luy ſans auoir receu ce benefice, c'eſt pourquoy pour me liberer de ces importunitez ſi ie vay en France ie n'en reuiendray pas, ou bien vous me contraindrez de reuenir, car autrement ie ne puis auoir de repos. Les Religieux qui ſe trouuerent là, voyans ſa conſtance le conſolerent, & tancerent le pere de vouloir empeſcher le bapteſme de ſon fils : lequel s'excuſa ſur ce que les François meſmes, auec pluſieurs de ſa Nation, luy conſeilloient de le reprendre, & de ne permettre qu'il fut baptizé.

C'eſtoit la couſtume que nos Freres alloient toutes les feſtes & dimanches, faire l'Office diuin à l'habitation, & y demeuroient depuis le matin iuſques apres Veſpres qu'ils reuenoient à noſtre Conuent. Le iour de Paſques dés le matin le Pere Ioſeph s'y en alla à meſme deſſein, accompagné de ſon petit Sauuage, & de Pierre Anthoine Patetchouenon, autre Sauuage qui auoit eſté baptiſé en France, Choumin s'y trouua auſſi ou * ayant rencontré ſon fils, le pria derechef de s'en retourner auec luy, & pour l'amadouer l'ayans tiré un peu à l'eſcart loin de la maiſon, luy preſenta quelque choſe à manger, qu'il n'accepta que par contrainte, & encor moins luy voulut-il obeyr en ſon mauuais deſ-

fein ; tellement que cet impetueux n'ayant encor pû rien gaigner fur fa conftante refolution, fut à la fin contrainct de l'abandonner en || fes bonnes volontez, 550
& le laiffer retourner auec nos Freres.

Vefpres eftant dites, le Pere Iofeph fit chercher ce petit, & ne l'ayant pû trouuer s'accompagna de fon Pierre Anthoine, & partit pour fon retour au Conuent, efperant que fi le garçon n'y eftoit encore arriué qu'il les fuiuroit bientoft apres, car il eftoit affeuré de fa refolution.

Or l'enfant qui auoit un peu trop tardé auec fon pere fut bien marry que le Pere Iofeph fut party, car il craignoit toufiours la rencontre de ceux qui le diffuadoient de fon falut, & fut contrainct de s'en aller feul en noftre maifon. Eftant arriué au-deffus de la cofte du fourneau à chaux, qui eft à un grand quart de lieuë de noftre Conuent, chantant comme ils ont accouftumé allans par les bois ; s'apparut à luy un fantofme en guyfe d'un vieillard, ayant la tefte chauue, & une grande barbe toute blanche, qui n'auoit point de pieds, mais feulement deux bras & deux aisles, auec lefquelles il voltigeoit autour de luy, luy difant quitte les Religieux, & le Pere Iofeph, ou autrement ie te tueray.

Ce petit un peu efmeu, luy refpondit qu'il n'en feroit rien, qu'il les aymoit trop, & vouloit eftre baptifé. Je te tueray donc repliqua le fantofme, & à mefme temps fe ietta fur luy, comme il paffoit entre deux arbres, l'abatit fur la neige pour lors encore d'un pied & demy d'efpaiffeur, & luy || preffa tellement l'efto- 551
mach que de douleur il fut contrainct de ietter de hauts

cris, & d'appeler le Pere Iofeph à fon ayde, ce qu'ayant fait lafcher prife à ce fantofme, il luy emporta fon chapeau à plus de trois cens pas de là.

S'eftant releué, il fe prit à crier, & courir de toute fa force, fans fçauoir où eftoit fon chapeau, lequel il retrouua au milieu du chemin fort loin d'où il luy auoit efté pris, & l'ayant ramaffé non fans quelque apprehenfion du malin efprit, qui l'auoit l'a * porté, il ouyt une voix qui luy dit derechef, quitte donc ces *CaIfcoue ou acepet* (ainfi appellent-ils les Recollects). Il refpondit : ie n'en feray rien, & fuyoit toufiours vers le Conuent en criant aux Religieux qu'ils l'allaffent fecourir, lequel ayant efté à la fin entendu, le Pere Iofeph enuoya Pierre Anthoine pour voir que c'eftoit, car on ne pouuoit encor difcerner la voix que confufement. Eftant rencontré il conta à Pierre Anthoine fon infortune, & les frayeurs qu'il auoit eu de ce fantofme, le priant au refte de n'en dire mot à perfonne, peur que cela ne retardat fon baptefme, ou que l'on en conceut quelque mauuaife opinion de luy, ce qu'ils tindrent fort fecret iufques au temps qu'il le fallut defcouurir. I'ay eu diuerfes penfées fur ce fantofme, & m'eft venu en l'opinion que ce pouuoit eftre Choumin mefme, qui l'auoit enuoyé à fon fils pour
552 luy faire quitter le party de Dieu, || car comme i'ay dit ailleurs il eftoit eftimé un fort grand Pirotois.

Ce foir mefme les bons Peres Iefuites qui eftoient logez à noftre departement d'embas, donnerent à fouppper à nos Religieux, qui leur en donnoient auffi reciproquement, où ils menerent Pierre Anthoine, & un autre Sauuage qui nous auoit promis fon fils, puis le

petit Naneogauachit auec ſon pere qui l'eſtoit venu voir, leſquels loüerent fort l'appreſt des viandes, & la maniere de nous gouuerner en nos repas. Apres ſouper le petit Naneogauachit monta à la chambre auec le Frere Geruais, & tout gay & ioyeux ſe tenoit auprés du feu, pendant que ledit Frere eſcriuoit quelque * mots ſauuages qu'il luy enſeignoit, comme tout à coup il vint à tomber pleurant amerement auec la gorge & un viſage fort enflé, qui eſtonnoit fort nos gens, ne ſçachant d'ou * ce mal luy pouuoit proceder; On luy demanda ce qu'il auoit, mais à cela point de reſponce, ſeulement on luy oyoit dire entre ſes dents, Nema, Nema, qui veut dire en noſtre langue, non, non. Lors ledit Pierre Anthoine qui auoit deſia ſceu l'apparition du fantoſme, dit alors qu'il y auoit là du ſort neceſſairement, & quelque traict de la magie de ſon pere, ou de cet autre Sorcier qu'il auoit amené, & pour confirmation de ſon dire, conta l'hiſtoire de ce Demon, qui en forme d'un vieillard luy eſtoit apparu ſur le chemin reuenant de Kebec.

|| Ce qu'ayant ſçeu le bon Frere Geruais & craignant 553
pis, appella le P. Ioſeph à ſon ſecours & auec luy les R.R. Peres Ieſuites, pour voir l'eſtat du petit & comme on en deuoit uſer, car il eſtoit comme mort eſtendu de ſon long deuant le feu, la premiere choſe qu'ils voulurent faire fut de le mettre ſur la couche qui eſtoit là tout proche, mais ils ne le purent oncques leuer de terre, à la fin noſtre Frere Charles y preſtant la main & tout ce qu'il auoit de force auec le Frere Geruais, le mirent ſur ſa paillaſſe. Le Pere Ioſeph & les R.R. P.P. Ieſuites ne ſçachant la cauſe de ce chan-

gement ſi ſoudain, s'informerent de Pierre ſon confidant d'où cela pouuoit proceder, lequel leur raconta derechef la rencontre du fantoſme, qui leur donna quelque crainte d'obſeſſion, & que ces ſi grands tourments qu'il ſe donnoit à luy-meſme ſur la couche, en eſtoient des autres indices, c'eſt pourquoy ils ſe mirent tous en prieres.

En ces entrefaictes, le pere de ce petit parut auec ſon compagnon, auquel on conta ce qui s'eſtoit paſſé, mais il en fit bien l'eſtonné, & dit mon fils veut mourir, mais laiſſez-moy faire & ie le gueriray, & ſe retirant dans le iardin auec cet autre medecin, firent des extorſions du corps & des grimaſſes eſtranges, pendant leſquelles ſon mal augmentant, il ſe prit à pleurer & ſuer à groſſes gouttes par tout le corps, les yeux fermez & tellement changé de face qu'il n'eſtoit pas cognoiſſable, nonobſtant il repetoit ſouuent comme s'il eut parlé à quelqu'un Nema, qui veut dire
554 nom*, & quelquefois Neo, || icy baptiſé, toutaganiouy, ie veux eſtre baptizé, & ſe plaignant fort de l'eſtomach, diſoit : que ce qu'il auoit veu ſembloit le vouloir eſtouffer tant il le preſſoit. Ce que voyant le R. P. Lallemant, luy couurit le viſage de ſa couuerture, où ayant eſté peu de temps, on l'entendit qu'il conteſtoit fort, diſant Nema & ralloit comme un homme agonizant. On le deſcouurit promptement pour luy donner de l'air, car il auoit des-ia la face toute changée, les leures fort enflées, & les yeux tout tournez. En reprenant un peu haleine, il dit, mais auec peine, que c'eſtoit le petit homme qu'il auoit veu, qui le vouloit eſtrangler à cauſe qu'il vouloit eſtre baptizé & que

cela le tenoit encor à la gorge, l'on luy donna du vin qu'il aualla, mais cela ne luy feruit de rien, non plus que d'un autre dans lequel le P. Lallemant auoit faict tremper fon Reliquaire, car l'enfant crioit toufiours Nek boutamounau, i'eftouffe. Neke poutamepitau, i'eftrangle.

Le P. Iofeph voyant que tout ce qu'on luy auoit pû faire ne l'auoit de rien foulagé, luy fift aualler une cuillerée d'eau benifte, laquelle ayant auallée, il dift, qu'eft-ce qu'on m'a faict boire, ce mefchant craint bien cela, il l'a faict fuir, il ne me tient plus à la gorge, il eft à prefent aux pieds du lict, iettés en deffus : apres qu'on en y eut ietté, il dit, il n'eft plus là, il eft fous le lict, iettez y en auffi, ce qu'ayant faict l'enfant dit, voylà il n'eft plus ceans, il s'eft enfuy, tant il craint ce que tu luy iette.

Pendant que cela fe paffoit dans la chambre, || le 555
pere auec fon compagnon eftoient dans le iardin, où ils faifoient des grimaffes & chimagrées auec de certaines inuocations au demon, d'où ayans fçeu qu'on les apperceuoit, ils cefferent & furent appellez à la chambre, & reprimandez de leurs magies, & iufqu'à la veille de la Pentecofte, que ce petit deuoit eftre baptizé, il fut tourmenté tous les foirs par ce demon, l'efpace d'une heure & quelquefois de deux, auec des peines pareilles de la premiere fois.

Il luy eft auffi arriué que allant feul par les bois chaffer aux efcurieux pour fon diuertiffement particulier, il ouyt une voix fans rien apperceuoir, qui luy repeta par trois ou quatre fois, quitte donc les Religieux ou ie te tueray, (c'eftoit la menace ordinaire du

demon) ce qui luy donna une telle apprehenſion, que laiſſant là ſon arc, ſes fleſches & l'eſcureux qu'il auoit tué, s'enfuit à trauers les bois iuſques dans noſtre Conuent, & dés lors ne vouloit plus ſortir ſeul, ſinon que nos Religieux l'aduertirent, que quand il oyroit, ou verroit quelque fantoſme, qu'il ſe ſignaſt du ſigne de la Saincte Croix, inuoquant le Sainct Nom de Ieſus & de Marie, & que par ce moyen l'ennemy ne luy pourroit plus nuyre, ce qu'ayant obſerué & baiſé ſouuent le Reliquaire qu'il portoit à ſon col, auquel il y auoit de la vraye Croix, il s'aſſeura du tout & n'eut plus peur de l'ennemy, iuſques à un certain iour que le demon s'apparoiſſant derechef à luy hors le Conuent, & luy commandant auec une voix affreuſe, de quitter
556 les Religieux, || il en demeura tellement effrayé qu'en fuyant il crioit comme un perdu au ſecours, mais comme il vint à ſe reſouuenir de ce qui luy auoit eſté enſeigné, il fiſt promptement le ſigne de la Saincte Croix ſur luy, & adiouſta, ie ne te crains point ô Satan, car tu ne me ſçaurois empeſcher d'eſtre baptizé dans huict iours, ce qu'ayant dit l'ennemy diſparut, & s'en alla comme un tourbillon de vent rencontrer trois de nos Religieux qui eſtoient dans le iardin du rempart, leſquels il penſa renuerſer du haut en bas des murailles, mais s'eſtans recommandez à Dieu, ce tourbillon les quitta & s'attacha à un petit arbriſſeau, qu'il esbranla & ſecoua de telle ſorte qu'il en rompit pluſieurs petites branches, & ne toucha à aucun des autres qui eſtoient là aupres, deſquels les fueilles ne branslerent pas ſeulement. Le petit eſtant de retour à la maiſon, il dit à nos Peres ce qui luy eſtoit arriué, &

que le demon l'ayant quitté il eſtoit allé droit à eux, mais on ne luy voulut point dire ce qu'ils en auoient experimenté peur de l'eſpouuenter.

Nos Freres voyans cet enfant touſiours dans les ſouffrances & que l'eſprit malin ne deſiſtoit point de ſes pourſuittes, ſe reſolurent de le baptizer le iour de la Pentecoſte prochaine, & en parlerent par pluſieurs fois à ſon Pere, lequel recognoiſſant ſa faute, dit qu'il eſtoit tres-marry de ce qui s'eſtoit paſſé, & que ç'auoit eſté à la perſuaſion de quelqu'uns de ſa nation & de pluſieurs François, qui ne trouuoient pas bon que ſon fils allaſt en France & fut baptizé, mais qu'à preſent, il ne ſe ſoucioit pas de leur diſcours, & eſtoit tres-contant qu'on en fiſt un || bon Chreſtien & que luy 557
meſme ſe trouueroit à Kebec au iour de ſon bapteſme, pourueu qu'on luy die en quel iour de la Lune ce ſeroit, (car nos Montagnais de meſme que nos Hurons, content par Lune ce que nous contons par mois, & par nuicts ce que nous contons par iour) & que s'il pouuoit il y ameneroit pluſieurs Algoumequins, ſes parens & amis, auec toute ſa famille pour en voir les ceremonies & magnificences.

Le Samedy de la Pentecoſte eſtant arriué, le P. Ioſeph accompagné du petit & de Pierre Anthoine allerent aux cabanes des Sauuages, les prier pour la ceremonie du bapteſme qui ſe deuoit faire en publique, apres lequel il y auroit feſtin ſolemnel, pour tous ceux qui s'y trouueroient indifferemment, hommes, femmes & enfans, qu'eſtoit le moyen d'y auoir bonne compagnie, car où la chaudiere marche, ils ſont aſſez diligens.

Le lendemain dés le matin, le P. Ioſeph & le P.
Lallemant allerent donner ordre pour la ceremonie
du bapteſme, lequel le ſieur de Champlain, Lieute-
nant pour Monſieur le Duc de Vantadour dans le païs,
ne voulut permettre eſtre faict en publique, comme il
auoit auparauant promis, par des raiſons d'eſtat, di-
ſant qu'une autre fois ſi les Sauuages auoient enuie de
conſpirer contre les François, ils n'auroient point
meilleur occaſion qu'à preſenter un enfant au bapteſ-
me, & pendant que nos gens ſeroient occupez à en voir
les ceremonies, ils les pourroient tous tuer ou emme-
ner eſclaues, comme s'il eſtoit touſiours neceſſaire
558 || de faire ces ceremonies en publique, & par cette
deffence il empecha le contentement & l'edification
qu'elles euſſent pû donner à plus de deux cens Sau-
uages qui eſtoient là arriuez.

Le R. P. Lallemant celebra la Saincte Meſſe & en ſuitte la Predication à la priere du P. Ioſeph, à la fin de laquelle on fiſt venir le petit habillé de blanc à la porte de l'Egliſe, lequel en la preſence de toute la compagnie, fut interrogé s'il vouloit pas eſtre baptizé, il reſpondit que ouy & generallement à tout, ſuiuant qu'il eſt porté dans le Rituel Romain; voyant ſa perſeuerance, on le fiſt entrer dans la Chapelle de la Court, (car il n'y a point d'autre Egliſe) & la fut baptizé par le P. Ioſeph le Caron, & nommé Louys par le ſieur Champlain, qui le tint au nom du Roy, & la dame Hebert premiere habitante du Canada, pour Mareine, une bonne partie des François en furent les teſmoins, auec la pluſpart des parens du garçon, excepté de ſon pere, qui n'y put aſſiſter pour quelques affaires parti-

culieres qui luy eſtoient ſuruenuës. A la fin le Te Deum fut chanté en action de graces, & deux coups de canon tirés, & quelque* mouſquetades.

Tout eſtant acheué, il fut queſtion de donner ordre pour le feſtin des Canadiens, mais auparauant, le P. Ioſeph aſſiſté du P. Lallemant, du ſieur de Champlain & de quelques autres François, leur voulant donner la refection ſpirituelle de l'ame, car s'eſtant tranſportez en une grande place où tout le peuple eſtoit là aſſemblé, il leur fiſt une exhortation, en langue
|| Canadienne, par laquelle il leur fiſt entendre ce qui 559
eſtoit du S. Bapteſme & de ſa neceſſité & la principale raiſon pour laquelle nous nous eſtions acheminez en leur païs, qui eſtoit pour les inſtruire en noſtre Religion, leur apprendre à ſeruir Dieu & gaigner le Paradis. Plus il leur demanda s'ils vouloient pas eſtre inſtruicts, & nous donner de leurs enfans, pour eſtre esleuez en noſtre Conuent aux choſes de la foy, comme deſia on leur en auoit beaucoup de fois prié, & auoient touſiours differé d'en donner, & qu'il les prioit de luy dire à preſent leur volonté.

Puis s'addreſſant aux Capitaines, il leur dit : c'eſt principalement vous autres qui deuriez prendre ſoin de vous faire inſtruire & enſeigner, afin que vos enfans & les autres Sauuages fiſſent de meſme & enſuiuiſſent voſtre exemple. Ie vous ſupplie donc d'y auiſer & me faire ſçauoir voſtre deliberation, car en une affaire ou* il va de voſtre ſalut, il n'y faut point de remiſe. Les R.R. P.P. Ieſuites ſont icy venus nous ſeconder & trauailler pour le meſme effect, ce qui vous doit grandement conſoler, car auec l'inſtruction ſpirituelle,

ils ont moyen de vous aſſiſter en vos neceſſitez corporelles, & esleuer de vos enfans dans leurs maiſons lorſqu'ils * ſeront baſties, ce que nous n'auons pû faire nous autres, à cauſe de noſtre pauureté, & que nous ne viuons que d'aumoſnes qui nous ſont eſcharſement données par les François, deſquelles ſi nous vous faiſons part ils ne ſont pas contans, comme l'auez pû apperceuoir, ny meſme des choſes qui nous ſont beſoin.

560 || Il leur fiſt encor pluſieurs autres diſcours, touchant la gloire des bien-heureux & les tourmens des damnez; & ſur la fin il leur recita les Commandemens de Dieu qu'ils comprirent fort bien, mais quand il vint au ſixieſme commandement *Non mecaberis*, la pluſpart ſe prirent à rire, diſans que cela ne ſe pouuoit obſeruer; mais d'autres plus ſages leur reſpondirent: les Peres l'obſeruent bien, car ils n'ont point de femmes & n'en veulent point auoir, pourquoy non nous autres?

A la fin du diſcours un des Capitaines nommé Chiméourinion, priſt la parolle & dit: Il eſt vray que nous n'auons point d'eſprit, de voir que depuis douze Hyuers que tu es icy, & que tu nous as tant de fois parlé du chemin du Ciel & de te donner de nos enfans, pour eſtre nourris & inſtruicts (ils mettent touſiours la nourriture auant l'inſtruction,) en ta Religion & en tes ceremonies, nous ne t'en auons encor point voulu donner que fort rarement, en partie à cauſe de ta pauureté, & auons negligé noſtre inſtruction & le bien que tu nous procurois, ne penſans pas qu'il nous fuſt neceſſaire.

Tu monſtre bien que tu nous ayme grandement,

d'auoir quitté ton pays pour nous venir inſtruire & endurer tant de mal comme tu as faict pendant deux ou trois Hyuers, que tu as couru les bois auec nous pour apprendre noſtre langue.

Si nous allons chez toy, tu nous faict part de tes
biens, & nous donne à manger & à nos enfans, &
pourquoy te ſerions-nous ingrats & || mecognoiſſans 561
en ne receuans tes parolles, puis que tu es fort puiſ-
ſant & ſçauant, & nous des beſtes rampantes, ou com-
me petits enfans qui manquent de iugement : nous
voicy treize Capitaines auec tout cet autre peuple qui
nous eſt ſuiet & plain d'amitié pour toy, car tous te
cognoiſſent pour bon & pacifique : nous tiendrons de-
main conſeil pour deliberer ſur tes parolles, & puis
nous te dirons noſtre reſolution & le deſir que nous
auons de te contenter & d'amender les fautes paſſées.

Apres un autre Capitaine nommé Mathican Atic, s'addreſſant à Pierre Anthoine. Patetchounon, dit-il, il eſt vray que tu n'as point d'eſprit de ne nous auoir point raconté ce que tu as appris en France, nous t'y auions enuoyé afin que tu y remarquaſſe les choſes bonnes pour nous les faire ſçauoir, & neantmoins voilà plus d'un Hyuer paſſé que tu en es de retour, & ne nous as encore rien dit; ie ne ſcay ſi c'eſt faute d'eſprit ou faute de hardieſſe, ou que tu te mocque de ce qui eſt en France, car quand tu nous en parle, qui eſt fort ſouuent, tu ne fais que rire, & fais touſiours l'enfant, il faut que tu ſois homme, & diſe hardiment & ſagement les choſes que tu as veuës & appriſes, afin que nous en tirions du profit.

Lors le Pere Ioſeph prenant la parole pour Pierre

Anthoine, refpondit au Sauuage, il eft bien vray que Patetchounon eft un peu honteux de vous parler de ce qu'il a veu & appris en France, car quand il vous
562 en parle il fe plaint || que vous vous en mocquez, difans que les François luy auoient appris à mentir; c'eft pourquoy il ne vous ozeroit plus rien dire. Premierement il y a appris à parler François, à prier Dieu, lire & efcrire, & beaucoup d'autres chofes neceffaires que vous autres ne fçauez pas, & que fi vous voulez nous apprendrons à vos enfans & à vous-mefmes, fi vous voulez vous en donner la peine.

Cela finy, un chacun fe leua pour aller au feftin. Les R.R. P.P. Iefuites, nos Religieux & quelques Capitaines Sauuages, auec Pierre Anthoine & le nouueau baptizé, auec fes principaux parens, allerent difner à l'habitation auec le fieur Champlain, & Efcouachit Capitaine Montagnais alla chez la Dame Hebert, où fe preparoit le grand feftin des Canadiens pour leur diftribuer la viande, car entr'eux chacun fe contente de ce qu'on lui donne, & perfonne ne prend luy-mefme au plat, dont reuffit un grand filence, douceur & paix en tous leurs repas.

Les viandes qui furent employées à ce folemnel feftin, furent en tres-grande quantité, car il y auoit premierement 56. outardes ou oyes fauuages, 30. canards, 20. farcelles, & quantité d'autres gibiers, que Pierre Anthoine Patetchounon, & le petit Naneogauachit deftiné au baptefme, & quelque * François que le fieur de Champlain auoit prefté, tuerent au Cap de Tourmente pendant trois iours qu'ils y giboyerent. Le fieur Deftouche Parifien y contribua deux gruës, qu'il

auoit tiré pres de noſtre Conuent & deux corbillons de poix. Pluſieurs autres François || firent auſſi leur* 563
preſens, & Meſſieurs de la Traicte principalement, deſquels on eut deux barils de poix, un baril de galettes, 15. ou 20. liures de pruneaux, ſix corbillons de bled d'Inde, & quelque autre commodité, qui furent miſes auec tout le reſte des viandes, bled, pain, poix & pruneaux dans la grande chaudiere à braſſerie de la dame Hebert.

Les Officiers qui eurent ſoin de diſpoſer ce banquet ſolemnel, furent Guillaume Coillard, gendre de la dame Hebert, Pierre Magnan, qui a eſté depuis mangé par les Hiroquois, comme ie diray cy apres. Un nommé Matthieu celuy qui auoit hyuerné auec nous aux Hurons, & Iean Manet Truchement des Skecaneronons. Leſquels apres auoir faict bien boüillir le tout enſemble, pesle-mesle, dans cette grande chaudiere, ils ſe ſeruirent des grands rateaux du iardin en guyſe de fourchettes, pour en tirer la viande, & d'un ſceau attaché au bout d'une perche, pour en puiſer le bouillon, qui fut diſtribué & partagé auec la viande par ledit Capitaine Eſcouachit, à toute la compagnie, commençant par luy le premier. Et apres qu'ils furent tous bien raſſaſſiez, ils dancerent à leur mode, puis emporterent le reſte des viandes dans leurs cabanes, diſans qu'ils voudroient qu'il y eut tous les iours bapteſme pour y faire tous les iours bonne chere.

564 || *Histoire d'un Algoumequin baptizé, surnommé par les François Trigatin, & de sa ferueur.*

CHAPITRE XXXV.

Ie vous ay rapporté au chapitre precedent la harangue que le deffunct P. Ioseph fist aux Sauuages sur le suiect du baptesme du petit Naneogauachit, vous verrez à la suitte de ce discours que plusieurs la receurent, comme des fruicts du Paradis, & d'autres comme chose indifferente. Car comme il est dit dans l'Euangile, une partie de la semence tomba sur la bonne terre, & l'autre partie sur la pierre dure.

Les barbares ayans ruminé le discours de ce bon Pere, teindrent conseil par entr'eux & resolurent de se faire instruire & donner de leurs enfans pour estre enseignez en la voye du Ciel, comme il leur auoit esté dit. Ils deputerent deux Capitaines pour luy en donner aduis, sçauoir Chimeourinion & Escouachit, lesquels le prierent de se transporter auec eux à Kebec, où le sieur de Champlain & le Sauuage Mathican Atic l'attendoient à ce suiect pour aduiser des moyens. Le P. Ioseph ne perdit point de temps & ayant prié le P. Charles Lallemant Superieur des RR. PP. Iesui-
565 tes, (pour lors encores logez || auec nous dans nostre Conuent) d'y assister, s'en allerent de compagnie auec les deux Sauuages à Kebec, où le P. Ioseph leur reitera les mesmes exhortations qu'il leur auoit faictes au temps du festin, & de plus leur remonstra la necessité qu'il auoit de sçauoir parfaictement leur langue

auant que de leur pouuoir entierement expliquer les myſteres de noſtre foy, & que cela ne ſe pouuoit faire eux eſtans touſiours errans & vagabonds par les bois & les Montagnes, qu'auec des longueurs & pertes de temps infinis ; & que tout le remede qu'on pouuoit apporter à cela eſtoit de ſuiure noſtre premier deſſein, qui eſtoit de choiſir une place, cultiuer les terres & ſe rendre ſedentaires, & que par ce moyen on apprendroit facilement leur langue, on les inſtruiroit en la foy & ſe formeroient au gouuernement des François.

Le Pere ayant finy ſon diſcours : le Capitaine Montagnais prit la parole & fiſt une harangue, accompagnée de ſon eloquence ordinaire d'ont * en voicy la teneur, que i'ay bien voulu vous coucher icy, non pour la rareté de ſon ſtile, mais pour la ſubſtance que ſon diſcours contient, enfermé dans ſa ſimplicité que ie confeſſe eſtre ſincere comme celle de nos meilleurs Catholiques. Vous qui eſtes icy aſſemblez, eſcoutez, conſiderez & preſtez l'oreille à ce que ie vay vous dire, afin que vous en puiſſiez faire fruict. Il eſt vray que nous n'auons point d'eſprit nous autres barbares, nous le cognoiſſons bien à preſent au lieu que du paſſé nous nous croyons ſages, mais auſſi faut-il aduoüer que vous
en auez || bien peu (vous Pere Ioſeph,) en cette de- 566
mande que vous nous faictes, de cultiuer les terres & nous habituer auprés de vous auec toutes nos familles comme nous en auons eu autrefois le deſſein par tes remonſtrances, deſquelles depuis long-temps tu n'as plus ozé dire mot, ou pour y eſtre contrarié par les François, ou pour conſiderer toy-meſme que nous n'auons pas de quoy viure, ny toy moyen de nous en

donner pendant que nous abatterions les arbres & defricherions les terres. Mais ſi les François auoient du courage aſſez, de nous en preſter pendant un an ou deux, qu'il nous faudroit pour diſpoſer ces terres, nous nous y employerions de bonne volonté auec toutes nos familles, qui ne demanderoient pas mieux, & y ayant de quoy les nourrir, nous irions à la chaſſe, & rendrions aux François leurs viures en des pelleteries & fourrures plus qu'ils ne nous auroient preſté, autrement nous ne pouuons pas nous arreſter en un lieu ſans mourir de faim; voyez donc ſi vous pouuez nous aſſiſter, & ſelon vos offres, nous taſcherons de ſatisfaire à vos deſirs.

Ceux à qui la choſe touchoit de plus prés ne firent point d'autre reſponce, ſinon, qu'il n'y auoit point de prouiſion à Kebec, & qu'on doutoit encore que les nauires arriuaſſent ſi toſt, & partant qu'on ne pouuoit leur en preſter pour ce coup, puis que les François eſtoient eux-meſmes en neceſſité ; ce qu'entendans les
567 pauures Sauuages pleins de bonne volonté, || ils offrirent nonobſtant leurs enfans pour eſtre inſtruicts auec les François, mais à raiſon qu'il y auoit peu de viures au magazin, comme ie viens de dire, on differa d'en vouloir prendre iuſqu'à l'arriuée des Nauires.

Les R.R. P.P. Ieſuites receurent neantmoins un petit garçon nepueu d'Eſcouachit, mais ſoit qu'il s'ennuiat ſeul, ou qu'ils n'euſſent pas moyen de l'entretenir, il ne leur demeura guere, car la perte de leur vaiſſeau & du R. P. Noirot, les auoit mis à l'eſtroict & priué de beaucoup de commoditez, qui leur euſſent pû ſeruir en cette belle occaſion,

Voicy encore un autre fruict du bapteſme du petit Naneogauachit & de l'exhortation du Pere Ioſeph le Caron, enuers un Algoumequin nommé Napagabiſcou, & par les François Trigatin, lequel à quelque* iours de là eſtant tombé malade eut ſi peur de mourir ſans eſtre baptiſé, qu'il demanda maintefois & auec tres-grande inſtance, ſi que ſe voyant preſſé du mal, il diſoit que s'il n'eſtoit baptiſé, qu'il en imputeroit la faute deuant Dieu à quiconque luy refuſeroit, promettant d'ailleurs que ſi Dieu luy rendoit la ſanté, il ſe feroit inſtruire auſſi toſt apres ſon bapteſme & viuroit à l'aduenir en bon Chreſtien.

Tellement qu'un Sauuage nommé Choumin vint aduertir le F. Geruais qui eſtoit encor pour lors au Cap de Victoire de ſe tranſporter promptement auprés du malade qui le demandoit à toute inſtance, mais à peine ledit F. eut-il moyen de luy rendre reſ-
|| ponce & de s'informer de ſa ſi ſoudaine maladie qu'un 568
autre meſſager arriua en grand haſte (lequel depuis a eſté baptizé par les R. R. P.P. Ieſuites) pour le faire diligenter, luy diſant viens viſte frere Geruais pour baptizer Napagabiſcou, qui t'en prie, car il s'en va mourir. Alors le bon frere luy dit, ie veux bien l'aller ſecourir & faire mon poſſible pour le rendre capable du Ciel, mais comment veux-tu que ie me tranſporte là, ie ne peux paſſer la riuiere à la nage, & n'ay ny canot ny chalouppe pour me conduire. Le Sauuage reſpondit, c'eſt à tort que Choumin a laiſſé retourner ſon canot, mais met-toy librement ſur mes eſpaules, & ie te paſſeray à la nage, car autrement tu tarderas trop icy.

Conſiderez un peu, ô Chreſtiens, l'affection que ce

bon Sauuage auoit pour le ſalut de ſon frere prochain, luy qui n'en auoit pas encore pour luy-meſme, pour n'eſtre pas encore aſſez illuminé. Il court, il ſollicite, il prend ſoin de ſon ame, & paſſe la riuiere à nage pour demander le ſecours du frere Geruais, & la repaſſe de rechef pour luy amener une chalouppe, puis qu'il ne s'eſtoit pas voulu mettre ſur ſes eſpaules, où il n'euſt pas eſté trop aſſeuré, comme en effect qu'elle apparence à nous autres Religieux couuerts de gros habits qui boiuent l'eau comme l'eſponge, ſe mettre ſur les eſpaules d'un barbare pour paſſer un ſi grand fleuue, le ſuiet en eſtoit bon, mais le hazard fort grand.

Apres que ce bon Religieux fut muny d'une cha-
569 louppe, il pria le Truchement Marſolet || de le vouloir accompagner, comme il promit de tres-bonne volonté, mais comme ils penſerent ioüer de l'auiron, il ſuruint des flots & des coups de vents ſi puiſſans, auec la pluye qui eſtoit fort violente, qu'on fut contraint de rentrer dans une barque, & attendre là un autre temps plus beau, car les Mattelots refuſerent de paſſer outre.

Comme ils eſtoient là attendans la fin des pluyes, ils apperceurent deux Sauuages dans le fleuue à la nage, qui allerent premierement à la barque d'où eſtoit party le frere Geruais qu'ils cherchoient, puis vindrent à celle où il eſtoit, auquel ils firent leur legation, & le ſolliciterent de partir promptement pource que le pauure malade l'attendoit auec impatience, & une apprehenſion grande de mourir ſans eſtre baptizé.

Eſtans arriuez auec quatre ou cinq François qui les accompagnerent, ils trouuerent ce pauure homme dans une conuulſion, & une groſſe fieure qui le met-

toient dans un doute qu'il en pû refchapper, car n'y ayant là ny Medecin, ny remede, on ne fçauoit que luy faire, finon de l'obferuer, & voir quand il expireroit. O bon Iefus, ou * fommes nous-qui nous delicatons tant pour peu de mal, à la moindre indifpofition, les Medecins font à nos cheuets, & les remedes font à foifon diftribuez à nos maux pour nous fauuer la vie du corps pendant que nous perdons fouuent celle de l'ame, Seigneur, qui doit eftre pour voftre Paradis.

|| Ce pauure Sauuage eft au deftroit, ce pauure 570
homme eft agonizant, les douleurs de la mort l'affaillent de tout * coftez, crie-il au Medecin fauue-moy la vie, non, mais reuenu de fa conuulfion, il n'a recours qu'à ceux qui luy peuuent faire part dans l'heritage de Dieu, puis fe tournant du cofté du frere il luy dit auec un accent plein de deuotion: Mon Frere, il y a long-temps que ie t'attendois pour eftre fait enfant de Dieu, ie te prie baptizer celuy qui preferant les interefts du Ciel à ceux de la terre, ne veut que ce que ton Dieu veut, qui eft la grace de le loüer à iamais.

Le bon Frere luy demanda s'il y auoit long-temps qu'il auoit ce defir, il refpondit qu'il y auoit plus de trois Hyuers qu'il en auoit fait la demande au Pere Iofeph, & qu'affeurement il auoit compris que fans le Baptefme on n'alloit point en Paradis. Et le bon Religieux continuant fes interrogations luy demanda par les Truchemens Oliuier & Marfolet (car il entendoit fort peu l'Algoumequin) s'il cognoiffoit noftre Dieu duquel il parloit. Ouy, dit-il, aux effects de fa toute-puiffance & bonté, laquelle nous experimentons & voyons tous les iours deuant nos yeux, & quand bien

nous ne le cognoiſtrions qu'en cet Uniuers, le Ciel, la terre & la mer qu'il a creés, & tout ce qu'ils contiennent pour noſtre ſeruice, comme nous pour ſa gloire ainſi que nous a eu dit le P. Ioſeph, cela ſuffi-
571 roit pour le confeſſer ce qu'il eſt, tout puiſſant & ||
Dieu par deſſus toutes choſes, qui a enuoyé ſon unique fils en ce monde, mourir pour le rachapt des humains.

Puis pourſuiuant ſon diſcours il dit: Ie ne me puis pas ſouuenir, malade comme ie ſuis, de toutes les inſtructions que le P. Ioſeph m'a eu donnée *, mais ie croy entierement tout ce qu'il croit, & que tu crois auſſi, & veux viure & mourir dans voſtre creance, car ceux qui ne ſont pas des voſtres, ne peuuent ioüyr de la vie eternelle, comme vous, ils vont dans un feu ſous la terre auec les Manitous, c'eſt ce que i'ay retenu de plus particulier de vos inſtructions & enſeignemens, tu me feras reſouuenir du reſte qui m'eſt neceſſaire à un autre temps, mais auparauant baptizemoy mon Frere, car ie ſeray touſiours en peine, & en doute de mon ſalut que cela ne ſoit accomply.

Le Religieux le voyant dans une ſi bonne reſolution & ferme propos du S. Bapteſme, luy dit qu'il en eſtoit fort edifié, mais qu'il falloit de plus eſtre marry des offences qu'il auoit commiſes contre Dieu, auec une ferme reſolution de n'y plus recidiuer, & d'abandonner pour un iamais toutes leur* vaines ſuperſtitions, & de ſe faire plus amplement inſtruire s'il reuenoit en conualeſcence; ce qu'il promit & teſmoigna auec des paroles & des ſoupirs qui ne pouuoient proceder que d'un cœur vrayement touché de Dieu, &

confus de ſa confuſion meſme. Ouy, dit-il, ie ſuis grandement faſché de tout le mal que i'ay fait en ma vie, & d'auoir fait le Manitou en tant d'oc- || caſions; 572
tien voylà mon ſac qui eſt là attaché à cette perche, prend-le & tout ce qui eſt dedans, & le bruſle, ou le iette dans la riuiere, fais en fin tout ce que tu voudras, car dés à preſent ie te promets que ie ne m'en ſeruiray iamais, baptize-moy donc.

Il y auoit là pluſieurs François, tant Catholiques que Huguenots, leſquels dirent tous que veritablement il le falloit baptizer, & qu'il y auroit conſcience de le laiſſer mourir ſans luy donner contentement, puis qu'il auoit rendu de ſi grands teſmoignages de ſon bon deſir: Mecabau beau-pere du malade le deſiroit auſſi; ayant deſia à cet effet fait aſſembler pluſieurs Sauuages pour le bapteſme de ſon gendre qu'il croyoit luy deuoir eſtre conferé apres de ſi grandes prieres, ſur quoy print ſuiet noſtre Religieux de faire une harangue à toute l'aſſemblée des merueilles & miſericordes de noſtre Dieu enuers ce pauure alité, puis luy dit à luy-meſme.

Mon frere, tu ne peux ignorer la mauuaiſe volonté que pluſieurs Sauuages ont eu contre nous depuis la mort de la petite fille de Kabemiſtic; diſant qu'elle eſtoit morte pour auoir eſté baptizée, & receu un peu d'eau ſur la teſte, & leur cholere eſt arriuée iuſques aux menaces de nous vouloir tous tuer, & partant ie veux bien t'aduertir, & tous ceux qui ſont icy preſens, que ce n'eſt pas le Sainct Bapteſme qui fait mourir ceux qui le reçoiuent, mais au contraire il donne ſouuent la ſanté du corps, auec la vie de l'eſprit. Donc

573 || que ceux de ta Nation ne dient point que l'eauë du Baptesme t'aura fait mourir si Dieu t'appelle de ce monde apres iceluy, mais que ç'a esté pour te deliurer des miseres que tu souffre, & te rendre bien-heureux en Paradis, à quoy respondit le malade, qu'il le croyoit ainsi, & que ceux qui croiroient le contraire ne seroient pas sages.

Lors son beau-pere ayant ouy ses plaintes & sceu le mauuais dessein de quelques Sauuages, se leua en sursaut & dit : ie ne sçay comme il se peut trouuer des personnes de si petit esprit, que de croire qu'un peu d'eau soit capable de nous faire mourir. Ne sçait-on pas bien qu'il faut que tous les hommes meurent, baptisez ou non baptisez, & que nous ne sommes icy que pour un temps. Ce sont des meschans, qui attribuent de si mauuais effets au baptesme que ces Religieux nous conferent pour nostre salut.

Ha, dit-il en cholere, si ie rencontre iamais de ses malins, ie les feray tous mourir, & ne supporteray iamais qu'aucun tort soit fait à ces Peres, encores que mon gendre vienne à mourir, puis se pourmenant à grand * pas d'un bout à l'autre de la cabane, auec une hache en la main, disoit d'une voix forte : Vous autres de ma Nation, & vous mes amis, parlant aux Algoumequins (car il estoit Montagnais), ie vous dis que ie veux que mon gendre soit baptizé, puis qu'il le veut estre, & qu'il en a le dessein depuis un si long-temps;
574 faut-il vouloir du mal à ceux qui nous veu- || lent du bien, rendre des desplaisirs pour des bien-faits, vous auez trop d'esprit pour le vouloir faire, mais ie vous asseure que ie couperay la teste à tous ceux qui y con-

trediront, & puis ie la porteray aux François, pour preuue que ie suis leur amy.

Si son discours fut fort long il n'en fut pas moins animé, car il ne parloit que de tuer, & sembloit qu'il deust assommer tous ceux de la cabane, tant il se demenoit auec sa hache, non qu'il eust l'esprit troublé & offusqué de colere, car c'est chose qui leur arriue rarement, obseruans l'escriture, qui dit: Faschez-vous & ne m'offencez point; mais pour faire voir son zele à l'endroit de nous autres qui cherchions leur salut, & qu'asseurement il ne vouloit pas qu'on contredit à une chose si saincte.

Sa ferueur estant un peu appaisée, il s'assit à terre entre le Frere Geruais & le malade, puis d'une voix douce & pacifique, commença à parler à toute l'assemblée en ces termes. Mes amis, nous sommes icy assemblez pour une chose de grande importance, qui est le salut de mon gendre, il est malade comme vous voyez, sans esperance qu'il en releue, & pour ce faut trauailler pour le repos de son ame, par le moyen du baptesme qu'on est prest de luy donner, s'y * vous estes bien ayse de cecy, vous serez cause que ie viuray & mourray content, & par ainsi viuant & mort ie seray bien-heureux, que si vous nous voulez ensuiure, vous redoublerez nostre ioye, & à || la fin vous viendrez en 575
Paradis auec nous, où nous deuons tous aspirer.

Lors plusieurs Sauuages dirent qu'ils estoient bien contens des resolutions de son gendre, & seroient fort ayses d'en voir les ceremonies, nonobstant tous les discours qu'on auoit tenu que cela faisoit mourir les hommes, à quoy adiousta un autre Canadien fort plaisam-

ment, que tels hommes eſtoient de bien peu d'eſprit, de croire qu'un peu d'eau que l'on iette ſur la teſte d'une perſonne qu'on baptiſe ſoit capable de la faire mourir, veu que depuis que nous ſommes icy (dit-il) en voylà deſia plus de quatre ſeaux que l'on a ietté ſur la teſte & par tout le corps de ceſt autre pauure malade, & il n'en eſt pas mort, donc un peu ne fera pas grand mal à ce gendre, qu'on le baptiſe. Ie vous laiſſe à penſer ſi cela ne donna pas à rire à tous les François qui ſe trouuerent là preſent, * & s'ils ne ſe mocquerent pas plaiſamment de ceux qui arguoient que l'eau du bapteſme faiſoit mourir, n'uſans eux meſmes d'autre rafraiſchiſſement plus ſalutaire pour adoucir les ardeurs de la fieure, que de ietter quantité d'eau fraiſche ſur le corps de ceux qui en ſont trauaillez, & puis dites qu'ils ſont bons Medecins, & fournis de bonnes drogues.

En ces entrefaites il ſuruint une grande conuulſion à noſtre Catecumene, qui le rendit froid comme une glace, & ſans aucun ſentiment, car ayant eſtendu ſes pieds ſur les charbons ardans, il n'en ſentit rien du
576 tout || qu'apres eſtre reuenu de ſa pamoiſon. Le Religieux le voyant en cet eſtat creut qu'il eſtoit trespaſſé & blaſma ſa negligence de ne l'auoir pas aſſez toſt baptiſé, mais comme l'on eut bien remué ce corps, il reuint à ſoy, & dit *Ieſus Maria,* en ioignant les mains au Ciel ſelon qu'il auoit appris en noſtre Conuent de le faire de fois à autre, de quoy toute l'aſſiſtance loüa Dieu, & ſe reſiouit, puis regardant le bon Frere ayant touſiours les mains iointes il luy dit :

Frere Geruais, ie m'en vay mourir comme tu vois,

ie te prie donc de me baptiser presentement, car si ie meurt * sans l'estre, tu respondras de mon ame deuant Dieu, il n'y aura point de ma faute, elle sera toute tienne, quel tesmoignage veux-tu dauantage de moy que de croire tout ce que tu crois, & te promets que si ie retourne en conualescence, que i'yray demeurer proche de toy pour me faire plus amplement instruire. Alors tous les François dirent tous d'une commune voix qu'il le falloit baptiser, sans en remettre l'action au Pere Ioseph, que le Frere attendoit, peur d'un accident de mort inopiné. A quoy obtemperant le Religieux, il pria les deux Truchemens d'expliquer encore une fois les principaux misteres de nostre foy en langue Algoumequine.

Cela estant fait, tous se mirent de genoüils & dirent
le Veni Creator & le Salue Regina & le Salue Sante *
Pater, à la fin desquels, le Frere luy demanda dere-
chef s'il || croyoit tout ce que luy, & nos autres Fre- 577
res luy auoient enseigné, & ayant dit que ouy, il ren-
tra dans une grande conuulsion, pendant laquelle il
fut baptisé, & peu apres estimé pour mort par l'espace
de demie heure, apres laquelle il asseura luy-mesme
estre baptisé, ayant ouy les paroles & senty l'eau tom-
ber sur sa teste, & que du depuis il n'auoit rien en-
tendu ny senty de tout ce qu'on luy auoit fait, &
qu'au reste il estoit à present tout prest de mourir s'il
plaisoit à Dieu luy en faire la grace, pour aller bien
tost auec luy.

On chanta le Te Deum laudamus, en action de graces, on regala le nouueau Chrestien le mieux que l'on peut, & chacun luy fit offre de son seruice, auec

aſſeurance d'une amitié eternelle, dequoy il ſentit une grande allegreſſe en ſon ame, & les remercia.

Son beau-pere qui eſtoit là preſent s'adreſſant alors au Religieux, il luy dit en ſa methode ſimple & ordinaire, mais energique : Mon frere, tous mes parens & amys qui ſont icy preſens, & moy, ſommes bien ayſes que tu aye baptiſé mon gendre & fait enfant de Dieu comme toy, ce qu'eſtant il n'eſt plus à nous, il eſt à toy, c'eſt pourquoy fais-en tout ce que tu voudras, gouuerne-le en ſa maladie à la façon de vous autres, ſeigne-le, couppe, tranche, il eſt à toy, & ne veux plus qu'aucun de nos Manitouſiou le chantent. Puis s'a-
578 dreſſant aux Sauuages, il leur dit : S'il || meurt il ne faut pas que vous en parliez ſiniſtrement, & iugiez mal du Bapteſme, comme quelqu'uns ont fait. Ie porteray ſon corps en la maiſon du Pere Ioſeph, afin de l'y enterrer auprés du ſieur Hebert, à quoy s'accorda ſa femme, qui iuſques alors auoit gardé le ſilence, contente en ſon ame du bonheur de ſon mary.

Le Frere Geruais promit de l'aſſiſter & ſeruir le iour & la nuiƈt au mieux qu'il luy ſeroit poſſible, puis prenant ſon ſac auec tous les inſtrumens dont il ſe ſeruoit en ſon office de Medecin, en ietta la pierre (dont i'ay parlé au chapitre des malades) dans la riuiere, & les petits baſtons dans le feu, pour leur oſter le moyen de s'en pouuoir plus ſeruir.

Le ſieur de Caen chef de la traite, ayant ſceu ce bon œuure, ſe tranſporta aupres du malade auquel il teſmoigna l'ayſe & le contentement qu'il auoit de ſon Bapteſme & luy fit offre de tout ce qui eſtoit à ſon pouuoir, luy recommandant d'uſer librement auecluy

comme auec ſon frere de tous ſes viures pour ſa perſonne en particulier, qu'il ne vouloit pas luy eſtre eſpargné, puis tirant une croix d'or de ſon col, il la luy miſt au ſien, diſant : Tien voylà une croix precieuſe, laquelle ie te preſte & veux que tu la porte iuſques à entiere gueriſon, que tu me la rendras, fais-en un grand eſtat, car il y a dedans du bois de la vraye Croix. Tous les Chreſtiens l'adorent, & venerent comme gages de || leur Redemption, car par le moyen d'icelle 579
le Ciel nous a eſté ouuert, & nous auons eſté faits coheritiers de Ieſus Chriſt, noſtre Dieu, Noſtre Pere, & noſtre Tout : ce diſant, il la baiſa reueremment, la fit baiſer au malade & la mit à ſon col, luy recommandant d'auoir eſperance & confiance en Dieu, puis partit pour ſon bord, laiſſant ce pauure nouueau Chreſtien en paix, & plein d'affection enuers cette Croix, qu'il baiſoit inceſſamment, diſant Ieſus chouerimit egoké ſaguitan, qui ſignifie : Ieſus aye pitié de moy & ie t'aymeray. Voylà ce que vaut un bon chef dans un pays, & que pleuſt à Dieu que tous ceux qui ont eſté auant & apres luy, euſſent eſté de meſme luy, portez pour le ſalut des Sauuages, ie m'aſſeure que cela euſt grandement profité & aduancé leur conuerſion.

La charge du malade ayant eſté donnée à noſtre Frere Geruais, par ſon beau-pere, il luy fit prendre pour premier appareil un peu de theriaque de Veniſe, auec un peu de vin, qui luy fit ietter quantité d'eauës, qui le ſoulagerent grandement, & en ſuitte les autres medicamens neceſſaires, iuſques à entiere gueriſon, apres laquelle il rendit la Croix d'or au ſieur de Caen, auec les remerciemens & complimens, que ſon hon-

nefteté luy pû fuggerer. Il le remercia auffi des viandes de fa table, defquelles il luy auoit fait part tous les iours de fa maladie, puis ayant mis une Croix de bois à fon col, à la place de celle d'or, il s'en retourna
580 à fa cabane || tres-content & plein de bonne volonté pour fes bienfaiteurs, & deuot enuers Dieu.

Pendant la maladie de ce bon homme, fa femme accoucha d'une fille qu'elle prefenta à fon mary, à laquelle le Frere Geruais demanda fi elle vouloit qu'on la baptifaft, elle refpondit fimplement que ouy, comme fit femblablement fon mary, & que fa femme le fut auffi, dont le Frere fut fort fatisfait.

Ie vous ay tantoft dit comme ce nouueau Chreftien auoit promis de fe venir faire plus amplement infstruire, apres qu'il feroit guery, à quoy il ne manqua point, car l'Automne venu il fe vint cabaner proche de nous, où il paffa tout l'Hyuer & les deux autres fuiuans, pendant lefquels il eftoit la plufpart du temps auec nos Religieux, defquels il apprint tout ce qui eft neceffaire à falut, & ne voulut iamais plus chanter les malades, ny parler au diable, comme il fouloit auant fon baptefme, car en eftant fort prié par ceux de fa Nation, il leur refpondit qu'il auoit renoncé à tout cela, & qu'il vouloit faire tout ce qu'il auoit promis aux *Ca Ifcoueouacopes*, fignifiant par ces mots, ceux qui font habillés comme les femmes, c'eft à dire les Recollects qui portent leurs habits longs.

Un iour un Sauuage reprochant à nos Peres que nous ne deurons pas empefcher Napagabifcou, noftre nouueau Chreftien, de chanter les malades, & que cela leur faifoit un grand tort à caufe de fon experience,

on luy dit qu'estant à present Chrestien il ne le deuoit plus faire || ny aucune de leurs superstitions, ce qui 581
fascha fort ce barbare qui ne laissa pas d'aller trouuer Napagabiscou, & luy dire que nos Religieux luy permettoient d'y aller, ce qu'il ne creut pas, & dit qu'il en auoit menty (c'est une façon de parler assez commune entre les Sauuages) & que nous ne luy auions pas dit cela, & qu'il n'iroit pas: Ie suis homme, dit-il, & non point enfant, i'ay promis de ne plus faire le Manitou, & ie ne le feray plus aussi quand bien ma femme m'en deust prier pour elle-mesme.

Entre les instructions de nos freres on luy enioignit d'aller tous les Festes & Dimanches à la Saincte Messe, & pour ce qu'ils n'ont aucun Dimanche, on lui faisoit remarquer le septiesme iour, ce qu'il fit dés lors assez exactement, mais pour les iours de festes on l'en aduertissoit particulierement. Un iour qu'il auoit manqué de s'y trouuer le R. P. Massé Iesuite le rencontrant, luy dit, tu n'as point auiourd'huy assisté à la Saincte Messe, cela n'est pas bien, l'autre luy repartit, ie ne sçauois pas qu'il y fallust assister auiourd'huy, mais afin que ie n'y manque plus, ie vay me cabaner en lieu plus commode, & quand tu iras dire la Saincte Messe, tu m'appelleras en passant, & ie te suiurai pour n'y manquer plus.

Il y en a qui ont voulu dire que ce pauure baptizé est retourné demeurer parmy ses parens, sans considerer que n'ayant de quoy viure il a bien fallu qu'il en cherchast où il pouuoit aussi bien que les François
dans la || necessité, puisque nous n'auons pas le moyen 582
de le nourrir, ny les François la deuotion de l'entre-

tenir, mais il ne ſe trouuera pointque depuis ſon baptesme il aye fait le Manitouſiou, ny uſé de ſes anciennes ſuperſtitions, auſquelles ils ſont attachez de pere en fils, qui eſt beaucoup & partant ie dis que n'y ayant point de ſa faute Dieu luy pardonnera beaucoup de choſes qu'il n'excuſeroit point en nous pour auoir tout occaſion de bien faire & moyen de viure en vray Chreſtien, ou * les Sauuages errants ſont priuez de nos aydes.

D'une petite ſille Canadienne baptiſée. De ſa mort, & de celle du ſieur Hebert premier habitant du Canada.

CHAPITRE XXXVI.

Au commencement de l'Hyuer en l'an mil ſix cens vingt ſix, un Sauuage nommé Kakemiſtic, lequel auoit accouſtumé de paſſer une bonne partie des Hyuers proche de Kebec, tant pour en receuoir quelque alliment, s'il tomboit en neceſſité, que pour faire part aux François de quelque morceau de viande de ſa chaſſe,
583 s'ils luy faiſoient d'ailleurs cour- || toiſie, priſt reſolution d'aller Hyuerner aſſez loin des François, mais comme il pleuſt à Dieu de diſpoſer des choſes, il ne fut pas loin qu'il fut contraint de retourner ſur ſes pas d'où il eſtoit venu pour le peu de neige qu'il trouua par tout au mois de Decembre, laquelle à peine pou-

uoit eſtre d'un pied de hauteur au plus, qui eſtoit trop peu pour arreſter l'eslan, & puis ſa femme eſtoit fort enceinte, & preſte d'accoucher.

Kakemiſtic auec toute ſa famille, compoſée de huict perſonnes, prirent donc reſolution de retourner vers les François, & paſſans par noſtre petit Conuent, ils y ſeiournerent deux iours, pendant leſquels nos Freres leur donnerent à manger de ce qu'ils auoient, car ces pauures Sauuages n'auoient pour toute prouiſion qu'un peu d'anguilles boucannées du reſte de leur peſche.

Au bout de deux iours ils trouſſerent bagage pour aller cabaner proche du fort, afin de pouuoir receuoir quelque ſoulagement des François de l'habitation, mais auparauant partir il pria le Pere Ioſeph de luy vouloir donner une paire de raquette * qui luy faiſoient beſoin, & quelque peu de viures pour ayder à nourrir ſa famille, pendant qu'il iroit faire un voyage en ſon pays vers la riuiere du Saguenay au Nort
Nordeſt de Kebec. Ce bon || Pere Ioſeph tout bruslant 584
de charité, luy accorda facillement tout ce qu'il deſiroit, nonobſtant la pauureté du Conuent, & luy donna deux paires de raquettes, un ſac de pois & un ſac de groſſes febues, auec quelques autres petites choſes propres à ſon voyage, car en verité ſans exagerer la vertu de ce bon Pere, il eſtoit tellement porté de leur bien faire (& à tous les Sauuages generalement) qu'il ſe priuoit ſouuent & luy & ſes freres, de ce qui leur faiſoit beſoin pour les accommoder, de quoy il eſtoit aucune fois blaſmé, par ceux qui ne pouuoient approuuer ſes liberalitez, & cet excez de charité enuers des

perſonnes qui n'eſtoient pas encores Chreſtiens n'y *
en termes de l'eſtre.

Le bon Sauuage ſe voyant ſi eſtroictement obligé, fit pluſieurs complimens à ſa mode, & des remerciemens qui teſmoignoient aſſez le reſſentiment de tant de bienfaicts, & entre autre choſe, il dit au Pere Ioſeph: Ie voy bien que tu as un bon cœur, & que tu m'aime bien & toute ma famille ſemblablement, c'eſt pourquoy ie te la recommande derechef, & te prie de ne permettre qu'elle aye aucune neceſſité. Si ma femme accouche pendant que ie feray abſent, ne laiſſe point mourir l'enfant ſans eſtre baptiſé, puis que tu dis qu'il le faut eſtre pour aller au Ciel, elle en ſera bien ayſe, & moy auſſi, car luy en ayant parlé elle me l'a teſmoigné. Et apres pluſieurs autres diſcours
585 l'on luy promiſt d'en auoir le ſoin, & puis || partit pour ſon voyage du Saguenay apres auoir cabané ſa famille proche le fort des François.

Il ne ſe paſſa pas un long temps apres ſon depart, que ſa femme ſe trouuant mal, elle en fiſt aduertir le P. Ioſeph & le prier de luy enuoyer quelque peu de viures pour faire ſes couches, car ceux de ſa Nation ne la pouuoient ayder ny ſecourir de quelque choſe que ce ſoit.

Le pauure Pere ayant receu cet aduertiſſement, luy en enuoya autant qu'il pû par Pierre Anthoine & le petit Neogauachit, auec commandement de le venir aduertir dés l'inſtant qu'ils ſçauroient la fin de ſa couche, pour aller baptizer l'enfant, à quoy obtemperant ils ne manquerent point, car encore bien qu'elle en fiſt quelque difficulté au commencement, elle y

confentit à la fin & les pria d'aller querir le P. Iofeph, pour baptizer la petite fille qu'elle venoit de mettre au monde, affez foible & fluette, ce que fçachant il y accourut promptement penfant la baptizer, mais l'ayant trouué* affez forte en differa le baptefme auec confentement de la mere, iufques à l'arriuée du Pere Charles Lallemant qu'il fut querir en noftre Conuent, luy referant cefte honneur, en recognoiffance de la peine qu'ils auoient prife de nous venir feconder à rendre les Sauuages enfans de Dieu. Ce que le R. P. Lallemant luy accorda & retournerent de compa-
|| gnie à la cabane de l'accouchée, où ils trouuerent le 586
mary arriué de fon voyage qu'il n'auoit pû accomplir comme il pretendoit, pour la rencontre de deux ours que fon chien auoit efuenté dans le creux d'un arbre, lefquels il tua, & en apporta de la viande, puis renuoya querir le refte le lendemain matin par fes domeftiques.

Ce pauure Sauuage fe monftra tres-content de voir fa femme heureufement accouchée, & en bonne fanté, marry feulement de voir fon enfant malade & en danger de mort. Ils eurent enfemble quelque difcours, fçauoir s'ils le feroient baptizer ou non, il difoit pour lui qu'il en auoit prié le P. Iofeph, & fa femme plus attachée à fes fuperftitions, vacillant toufiours n'aduoüoit point qu'elle y euft confenty, & tafchoit de l'en diuertir, difans pour fes raifons que cette eau du Baptefme feroit mourir fon enfant, comme elle auoit fait plufieurs autres. En ces entrefaites arriuerent les P.P. Iofeph le Caron & Lallemant, lefquels cognoiffans ce petit different furuenu entre le mary & la fem-

me touchant le Baptefme de leur petite fille, les eurent bientoft vaincus de raifons, & faicts confentir derechef qu'elle feroit baptizée, ce qui fut fait par le R. P. Lallemant, à la priere du P. Iofeph. L'on ne luy impofa point de nom pour eftre proche de fa fin, car elle mourut le foir mefme de fa naiffance, non en Payenne, mais en Chreftienne, qui luy donne le iufte titre d'enfant de Dieu & coheritiere de fa gloire.

587 Le pere & la mere furent fort affligez de || la mort de cefte fille plus qu'ils n'euffent efté de celle d'un garçon, entant comme i'ay dit ailleurs, qu'elles ne fortent point de la maifon du pere, & que fi elles fe marient il faut d'ordinaire que les gendres viennent demeurer auec elles au logis de leur beau-père. L'on confola ces pauures gens au mieux que l'on peut, apres quoy le P. Iofeph leur demanda le corps de la deffuncte qu'ils auoient enueloppé à leur mode, pour la mettre en terre faincte au Cimetiere proche Kebec, mais le pauure homme eftoit tellement paffionné pour fa fille morte, qu'il la vouloit garder & la porter par tout où il yroit, difant que puis que fon âme eftoit au Ciel, elle prieroit Latahoquan, qui eft le Createur, pour fa famille, & qu'elle n'auroit iamais de faim. Et comme on luy eut dit qu'à la fin il fe lafferoit d'un tel fardeau, il refpondit que du moins il ne la vouloit pas enterrer que ceux de fa Nation ne fuffent arriuez à Kebec pour en faire le feftin plus folemnel, & leur tefmoigner par effect l'ayfe & le contentement qu'il auoit du Baptefme de fa fille, & qu'à prefent il fe pouuoit dire parent & allié de tous les François depuis cette magnificence.

Nonobftant les Peres le gaignerent tellement qu'il confentit qu'elle feroit enterrée en terre fainƈte, & auec les ceremonies de la fainƈte Eglife, au pluftoft qu'il fe pourroit, fans attendre la venuë de ceux de fon pays, qui ne deuoit pas eftre de long temps. A cefte ceremonie fe trouuerent deux de nos Religieux, fçauoir le P. Iofeph, & le F. Charles, le P. Lalle-
|| mant, & le F. François Iefuite auec plufieurs Fran- 588
çois de l'habitation, qui tous enfemblement fe tranfporterent à la cabane de la deffunƈte, qu'ils prirent & la porterent folemnellement en la Chapelle de Kebec chantans le Pfalme ordonné aux enfans, puis le R. P. Lallemant ayant dit la Sainƈte Meffe on fuft l'enterrer au Cimetiere auec un affez beau conuoy pour le pays, car le pere de l'enfant marchoit tout le beau premier couuert d'une peau d'Eslan toute neuue enrichie de matachias & bigarures, & auec luy marchoit le fieur Hebert & les autres François en fuitte, felon l'ordre qui leur eftoit ordonné, non fi grauement mais moins modeftement que ce Sauuage pere, qui tenoit mine de quelque fignalé Prelat.

L'infolence & l'auarice font blafmables, mefme par ceux qui ne cognoiffent point Dieu. Quand il fut queftion d'enterrer le corps il y eut quelque debat entre les François, à qui appartiendroient les fourrures dans quoy il eftoit enueloppé, & vouloient luy arracher, particulierement un certain qui fe difoit Officier de la Chapelle, fi la rifée & mocquerie des autres ne l'en euffent empefché. Ce que voyant le pere de la deffunƈte, il ne voulut permettre qu'aucun autre que luy l'enterraft peur du larrecin & des debas des Fran-

çois, en quoy il se monſtra tres-ſage. Il diſpoſa donc la foſſe & la para auec des rameaux de ſapin tout autour en dedans & miſt 3. ou 4. baſtons au fond pour empeſcher que le corps deſia enueloppé & garotté ne touchaſt à la terre.

589 || Eſtant dans la foſſe, il le couurit d'une eſcorce de bouleau, & replia par deſſus les rameaux de ſapin qui ſortoient en dehors, puis par deſſus pluſieurs pieces de bois pour le tenir en ſeureté contre les beſtes, ſans vouloir permettre qu'aucun y iettaſt de la terre iuſques au lendemain matin qu'à ſon inſceu on l'en couurit peur de plus grand inconuenient.

Ce bon Sauuage a eſté touſiours du depuis grand amy des François, & teſmoigna au renouueau ſuiuant à tous ceux de ſa Nation, l'ayſe & le contentement qu'il auoit du ſalut de ſa fille, par un feſtin ſolemnel qu'il leur fiſt plus ſplendidement que de couſtume en memoire de la defuncte qu'il n'auoit pû faire pour leur abſence le iour de ſa ſepulture.

La ioye que nous euſmes du ſalut de cette pauure ame, fut bientoſt ſuiuie d'une affliction en la mort du ſieur Hebert, laquelle fut autant regrettée des Sauuages que des François meſmes, car ils perdoient en luy un vray pere nourricier, un bon amy, & un homme tres-zelé à leur conuerſion, comme il a touſiours teſmoigné par effect iuſques à la mort, qui luy fut auſſi heureuſe comme ſa vie auoit pieuſement correſpondu à celle d'un vray Chreſtien ſans fard ny artifice.

Ie ne peux eſtre blaſmé de dire le bien là où il eſt, & de declarer la vertu de ce bon homme, pour ſeruir

d'exemple à ceux qui viendront apres luy, puis qu'elle
a esclaté deuant || tous & a esté en bonne odeur à tous. 590
Si ie n'en dis point autant des viuans, personne ne
doit estre appellé sainct qu'apres sa mort, ny iugé
comme meschant, iusques apres le trespas, pour ce
qu'on peut tousiours dechoir de sa perfection ou sortir du vice pour la vertu. Un iour iuge de l'autre, mais le dernier iuge de tous, disoit un Philosophe, & par ainsi il faut attendre apres la mort pour iuger de l'homme.

Dieu voulant retirer à soy ce bon personnage & le recompenser des trauaux qu'il auoit souffert pour Iesus Christ, luy enuoya une maladie, de laquelle il mourut 5. ou 6. sepmaines apres le Baptesme de ceste petite fille de Kakemistic. Mais auparauant que de rendre son ame entre les mains de son Createur, il se mist en l'estat qu'il desiroit mourir, receut tous ses sacremens de nostre P. Joseph le Caron, & disposa de ses affaires au grand contentement de tous les siens. Apres quoy il fist approcher de son lict, sa femme & ses enfans ausquels il fist une briefue exhortation de la vanité de cette vie, des tresors du Ciel, & du merite que l'on acquiert deuant Dieu en trauaillant pour le salut du prochain. Ie meurs content, leur disoit-il, puisqu'il a pleu à Nostre Seigneur me faire la grace de voir mourir deuant moy des Sauuages conuertis. I'ay passé les mers pour les venir secourir plustost que pour aucun interest particulier, & mourrois volontiers pour leur conuersion, si tel estoit le bon plaisir de Dieu. Ie vous supplie de les aymer comme ie les
ay aymez, & de les assister || selon vostre pouuoir, 591

Dieu vous en ſçaura gré & vous en recompenſera en Paradis ; ils ſont creatures raiſonnables comme nous & peuuent aymer un meſme Dieu que nous s'ils en auoient la cognoiſſance à laquelle ie vous ſupplie de leur ayder par vos bons exemples & vos prieres.

Ie vous exhorte auſſi à la paix & à l'amour maternel & filial que vous deuez reſpectiuement les uns aux autres, car en cela vous accomplirez la Loy de Dieu fondée en charité, cette vie eſt de peu de durée, & celle à venir eſt pour l'eternité, ie ſuis preſt d'aller deuant Dieu, qui eſt mon iuge, auquel il faut que je rende compte de toute ma vie paſſée, priez-le pour moy, afin que ie puiſſe trouuer grace deuant ſa face, & que ie ſois un iour du nombre de ſes esleus ; puis leuant ſa main il leur donna à tous ſa benediction, & rendit ſon ame entre les bras de ſon Createur, le 25. iour de Ianuier 1627, iour de la conuerſion ſainct Paul, & fut enterré au cimetiere de noſtre Conuent, au pied de la grande croix, comme il auoit demandé eſtant chez nous, deux ou trois iours auant que tomber malade, comme ſi Dieu luy euſt donné quelque ſentiment de ſa mort prochaine.

Fin du deuxième Volume.

Imprimé par H. Schoutheer, à Arras,
Pour la LIBRAIRIE TROSS, à PARIS.
1865

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR LA CONUERSION DES INFIDELLES

DIVISEZ EN QUATRE LIURES

Où eſt amplement traićté des choſes principales arrivées dans le pays depuis 1615 iuſques à la prife qui en a eſté faićte par les Anglois.

L'*Hiſtoire du Canada*, par le Frère GABRIEL SAGARD THEODAT, eſt l'ouvrage ancien le plus important qui ait paru ſur cette partie de l'Amérique.

Il eſt d'une rareté exceſſive.

La nouvelle édition formera quatre volumes dont la pagination ſe ſuivra pour le corps de l'ouvrage, le dernier volume réuniſſant différentes pièces ſera précédé d'une notice hiſtorique.

Le prix de chaque volume, SUR PAPIER VÉLIN, eſt fixé à 12 fr.
SUR PAPIER DE HOLLANDE. . . . . 20 fr.

C'eſt une réimpreſſion figurée de l'édition rariſſime de 1636, mais il était impoſſible de ſuivre ſtrićtement page par page cette première édition. Les chiffres de la pagination de l'original ont été placés en marge, & la table de la nouvelle édition reproduira les deux paginations, ce qui facilitera les recherches.

Cette réimpreſſion a été tirée à UN NOMBRE TRÈS-RESTREINT D'EXEMPLAIRES. — Le ſecond volume vient de paraître, le troiſième paraîtra au mois de Septembre & l'ouvrage entier ſera terminé avant la fin de l'année.

Paris, 30 Juin 1865.

Il vient de paraître :

LE GRAND VOYAGE
DU
PAYS DES HVRONS

Situé en l'Amérique vers la Mer douce, ès derniers confins de la nouuelle France, dite Canada.

Où il eſt amplement traité de tout ce qui eſt du pays, des mœurs & du naturel des Sauuages, de leur gouuernement & façons de faire, tant dedans leurs pays, qu'allans en voyages : De leur foy & croyance ; De leurs conſeils & guerres, & de quel genre de tourmens ils font mourir leurs priſonniers. Comme ils ſe marient & esleuuent leurs enfans : De leurs Medecins, & des remedes dont ils vſent à leurs maladies : De leurs dances & chanſons : De la chaſſe, de la peſche & des oyſeaux & animaux terreſtres & aquatiques qu'ils ont. Des richeſſes du pays : Comme ils cultiuent les terres, & accommodent leur Meneſtre. De leur deuil, pleurs & lamentations, & comme ils enſeueliſſent & enterrent leurs morts.

Auec un Dictionnaire de la langue Huronne, pour la commodité de ceux qui ont à voyager dans le pays, & n'ont l'intelligence d'icelle langue.

PAR GABRIEL SAGARD THEODAT

RECOLLET DE S. FRANÇOIS, DE LA PROVINCE DE S. DENYS EN FRANCE.

A PARIS

Chez DENYS MOREAU, *ruë S. Iacques, à la Salamandre d'argent.*

M. DC. XXXII

Avec Priuilege du Roy.

2 vol. petit in-8°, frontiſpice gravé.

Papier vélin, 24 fr. — Papier vergé, 30 fr.
Papier de Hollande, 40 fr.

Il paraîtra le 10 Juillet :

DISCOURS
DV VOYAGE

FAIT PAR LE CAPITAINE IAQVES CARTIER

*Aux Terres-Neufues de Canadas,
Norembergue, Hochelage, Labrador, & pays adiacens,
dite nouuelle France, auec particulieres
mœurs, langage, & ceremonies
des habitans d'icelle.*

A Rouen, de l'imprimerie de Raphael du Petit-Val,
1598.

Relation du voyage de 1534, publiée d'après l'édition de 1598 & d'après Ramusio, par M. H. Michelant.

On trouve à la suite :

DOCUMENTS INÉDITS

SUR

JAQUES CARTIER & LE CANADA

Publiés d'après les originaux jufqu'alors inconnus

PAR M. ALFRED RAMÉ.

Un vol. pet. in-8, avec deux grandes cartes :

Papier vergé.	18 fr.
Papier vélin à la cuve, Whatman . . .	25 fr.
Peau de vélin (2 exempl.).	180 fr.

Les documents fur *Jacques Cartier* font nombreux & très-intéreffants, ils nous apprennent entr'autres les noms de fes officiers & de fon équipage, &c.

Arras, typ. Schoutheer, rue des Trois-Visages.


HISTOIRE
DU CANADA
PAR
G. SAGARD.


HISTOIRE
DU CANADA
PAR
G. SAGARD.



